

Département des Lettres et communications
Faculté des lettres et des sciences humaines
Université de Sherbrooke

LE CATALOGUE DES ÉDITIONS HURTUBISE HMH (1960-2003) :
ANALYSE QUANTITATIVE, APPROCHE HISTORIQUE
ET MODÈLE D'ANALYSE COMBINÉE

par

Martin Doré

Maître ès arts (études françaises)

Thèse présentée pour l'obtention du grade

Philosophae Doctor (études françaises)

Sherbrooke, Canada

Mars 2009

© Martin Doré, 2009

I-2364



Library and Archives
Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence
ISBN: 978-0-494-52825-9
Our file Notre référence
ISBN: 978-0-494-52825-9

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

Composition du jury

LE CATALOGUE DES ÉDITIONS HURTUBISE HMH (1960-2003) :
ANALYSE QUANTITATIVE, APPROCHE HISTORIQUE
ET MODÈLE D'ANALYSE COMBINÉE

par Martin Doré, m.a. (études françaises)

Cette thèse a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Jacques Michon, directeur de recherche, Département des lettres et communications,
Faculté des Lettres et sciences humaines

Yvan Cloutier, chercheur rattaché au GRÉLQ, Université de Sherbrooke

Hans-Jürgen Lüsebrink, Universität des Saarlandes (Allemagne)

Josée Vincent, Département des lettres et communications, Faculté des Lettres et sciences
humaines

Remerciements

Nos remerciements vont d'abord à Jacques Michon qui a accueilli avec intérêt notre projet de thèse et qui a contribué à nous donner les moyens de le réaliser. Nous tenons de la même façon à dire notre reconnaissance envers la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Sherbrooke pour les bourses qu'elle nous a accordées.

Nous aimerions souligner une chose qui revêt une grande importance à nos yeux. Comme nous le savons tous, la recherche actuelle se fait dans des milieux plus conscients que jamais de leurs moyens et de leur développement ce qui entraîne la mise sur pied de projets de recherche conséquents. Les chercheurs du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec de l'Université de Sherbrooke, professeurs, étudiants et autres, par leurs travaux que nous avons beaucoup lus nous ont donné une connaissance telle qu'elle nous a permis d'aborder notre travail sur le livre et l'édition au Québec et au Canada sous l'angle que nous voulions privilégier et de réfléchir sur l'exercice qu'est une thèse. Le GRÉLQ a donc été pour nous un lieu de documentation stimulant. Voilà pourquoi nous tenons à exprimer ici toute notre reconnaissance à l'égard de ses fondateurs et principaux animateurs, Richard Giguère et Jacques Michon, ainsi qu'à tous ceux et celles qui, au GRÉLQ même, ont contribué par leurs recherches au développement de la connaissance dans ce domaine.

Nous remercions aussi Hervé Foulon, président-directeur général des Éditions Hurtubise HMH depuis 1979, qui a accepté de nous recevoir et de répondre aux questions que nous avons au sujet de son entreprise, nous permettant même de consulter la partie littérature générale (1960-1990) des archives de sa maison.

Enfin, aux membres du jury, Yvan Cloutier, Hans-Jürgen Lüsebrink et Josée Vincent, qu'ils trouvent ici l'expression de notre profonde reconnaissance pour l'intérêt porté au présent travail.

Résumé

Au 20^e siècle, les sciences sociales ont pris une place déterminante dans la compréhension des faits sociaux. Des outils de recherche ont été développés et ont permis de cerner des réalités méconnues ou ignorées jusque-là. L'un de ces outils a été l'analyse quantitative qui repose sur les statistiques dont l'importance n'a cessé de croître tout au long du siècle. L'État contemporain avait besoin d'un tel outil à partir du moment où il intervenait de plus en plus dans la société et où il voulait que cette intervention repose sur une connaissance rationnelle et scientifique. Du coup, la recherche en a été favorisée.

La présente thèse prend appui sur ce tournant épistémologique et social. Elle propose d'examiner le domaine du livre et de l'édition en plaçant sa problématique à un moment du développement du marché et de la recherche où domine la massification des phénomènes culturels. Elle analyse le catalogue d'une maison d'édition, Hurtubise HMH, entre 1960 et 2003, en considérant cet objet comme l'indice d'une stratégie qui vise à correspondre au marché dans le but de développer l'entreprise.

Disposant d'une base de données sur le contenu du catalogue construite par son auteur, faisant reposer initialement son analyse sur une mise en statistiques de ces données, cette thèse valide l'analyse quantitative du catalogue en positionnant ce dernier en fonction d'une synthèse sur le développement du marché éditorial québécois pendant la période étudiée. De plus, elle recadre résultats et validation en fonction d'une synthèse théorique sur l'utilisation des méthodes quantitatives au sein des sciences sociales et de l'histoire. Par sa démarche, sa structure et son contenu, cette thèse vise à l'élaboration d'un modèle interprétatif.

Livre Édition Sociologie Statistiques Quantitatif Culture Canada Québec Hurtubise HMH

SOMMAIRE

Liste des figures	6
Liste des tableaux	8
Introduction générale	9
Partie I : Théorie. Généalogie d'un outil, l'analyse quantitative	27
Présentation	28
Chapitre 1 : Développement d'un outil	36
Chapitre 2 : Application d'un outil	114
Synthèse	191
Partie II : Histoire. Le marché éditorial québécois, 1940-2003	198
Présentation	199
Chapitre 3 : Un marché en expansion	204
Chapitre 4 : Quatre secteurs du marché	276
Synthèse	345
Partie III : Analyse. Le catalogue des Éditions Hurtubise HMH	357
Présentation	358
Chapitre 5 : Le catalogue dans sa globalité	365
Chapitre 6 : Directions administratives et catalogue	412
Chapitre 7 : Le fondement d'un parcours : collections et séries en littérature générale	455
Chapitre 8 : Relance et développement : collections et séries en scolaire, jeunesse et livre pratique	517
Synthèse	584
Conclusion générale	592
Bibliographie	602
Table des matières	655

Liste des figures

Figure 3.1	Documents publiés – marché global, 1968-2003	267
Figure 3.2	Documents publiés – Édition commerciale & Édition gouvernementale (Québec), 1972-2003	269
Figure 3.3	Tirages globaux, commerciaux, gouvernementaux (Québec), 1968-2003	271
Figure 3.4	Tirages moyens : édition globale, édition commerciale, édition gouvernementale (Québec), 1968-2003	272
Figure 4.1	Livre scolaire – Documents publiés, 1969-2003	300
Figure 4.2	Livre scolaire – Tirages globaux, 1969-2003	301
Figure 4.3	Livre scolaire – Tirages moyens, 1969-2003	302
Figure 4.4	Livre jeunesse – Documents parus, 1969-2003	320
Figure 4.5	Livre jeunesse – Tirages globaux, 1970-2002	322
Figure 4.6	Livre jeunesse – Tirages moyens, 1970-2002	323
Figure 5.1	Documents publiés par années, 1960-2003	377
Figure 5.2	Documents publiés de 1980 à 2003	379
Figure 5.3	Production de titres, éditeurs commerciaux, 1972-2002	382
Figure 5.4	Hurtubise HMH et Leméac : documents parus annuellement, 1957-1988	385
Figure 5.5	Les quatre secteurs éditoriaux, 1960-2003	391
Figure 5.6	Auteurs par nombre de documents publiés, 1960-2003	393
Figure 5.7	Auteurs par génération, 1900-1974	397
Figure 5.8	Génération d'auteurs hommes et femmes, 1901-1974	400
Figure 5.9	Répartition des documents selon les genres, 1960-2003	406
Figure 6.1	Documents publiés par secteurs, 1960-1975	416
Figure 6.2	Secteur littérature générale, documents par genres, 1960-1975...	417
Figure 6.3	Secteur livre scolaire, documents par genres, 1960-1975	420
Figure 6.4	Documents publiés par secteurs, 1976-1979	424
Figure 6.5	Documents publiés dans 4 secteurs, 1974-1979	425
Figure 6.6	Secteur littérature générale, documents publiés par genres, 1976-1979	428
Figure 6.7	Secteur scolaire, documents publiés par genres, 1976-1979	430
Figure 6.8	Documents publiés par secteurs et par années, 1980-2003	433
Figure 6.9	Secteur littérature générale, documents par genres, 1980-2003...	436
Figure 6.10	Secteur scolaire, documents par genres, 1980-2003	439

/...

Figure 7.1	Secteur littérature générale, documents publiés, 1960-2003	465
Figure 7.2	Secteur littérature générale, les collections, 1960-2003	476
Figure 8.1	Secteur scolaire, durée des séries, 1966-2003	523
Figure 8.2	Secteur jeunesse, collections et séries, 1960-2003	554
Figure 8.3	Secteur livre pratique, 8 séries, 1992-2001	567

Liste des tableaux

Tableau 7.1	Littérature générale (1 ^{ère} partie), collections I à X	467
Tableau 7.2	Littérature générale (2 ^e partie), collections XI à XXIV	468
Tableau 8.1	Secteur scolaire (1 ^{ère} partie), séries I à XIII : sous Viellard	519
Tableau 8.2	Secteur scolaire (2 ^e partie), séries XIV à XXX : sous Foulon	522
Tableau 8.3	Secteur jeunesse (1 ^{ère} partie), série et collection I et II	555
Tableau 8.4	Secteur jeunesse (2 ^e partie), collections et séries III à XXV	558
Tableau 8.5	Secteur livre pratique, séries I à VIII	566

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Je n'ai fait cette lettre plus longue
que parce que je n'ai pas eu le loisir
de la faire plus courte.

Pascal, *Les Provinciales*
lettre XVI, 4 décembre 1656

Dans le dernier ouvrage qu'il a publié, Henri-Jean Martin revient sur un projet que Lucien Febvre a longtemps nourri avant qu'il ne se concrétise, et qui nous intéresse ici directement (Martin, 2004 : 55). Il s'agissait d'un ouvrage qui présenterait l'histoire du livre en tenant compte non seulement du facteur culturel (au sens restreint notamment : intellectuel, littéraire et artistique) auquel on associe spontanément le livre, mais aussi qui examinerait les points de vue économique et technique qui y sont rattachés. Culture, économie et technique, ces trois aspects examinés à travers l'histoire devaient illustrer globalement l'effet du livre sur la culture, au sens anthropologique cette fois, de même qu'ils représentaient, par un mouvement dialectique, l'effet de la culture même sur l'objet matériel qu'est le livre. L'ouvrage fut publié en 1958 sous le titre *L'apparition du livre* avec la double signature de Febvre et Martin.

La conception de la recherche qu'avait Febvre et qui remonte à plus de 50 ans synthétisait alors une pratique de l'histoire qui s'était élaborée au cours des décennies précédentes dans l'École des *Annales*, dont Febvre avait été l'un des fondateurs et des principaux animateurs, de même qu'elle annonçait, dans son clivage même, des débats qui survinrent dans la recherche pendant les quelques décennies suivantes et qui virent s'allier ou s'opposer les tenants de l'une ou l'autre des trois catégories. Ces affrontements

ont contribué à l'émergence de nouvelles pratiques de l'histoire, soucieuses des sciences sociales ou s'en détournant, désormais plus conscientes qu'auparavant de leur inutilité – position extrême illustrée, comme nous le verrons, par Carlo Ginzburg.

La présente thèse porte sur l'analyse d'un catalogue d'éditeur produit sur plus d'une quarantaine d'années. Nous avons voulu examiner cet objet à la jonction des approches quantitatives et culturalistes (ou qualitatives). Dans la présente introduction, nous aimerions présenter l'hypothèse qui est à l'origine de notre recherche, la situer dans le contexte de la sociologie de la culture et de l'histoire culturelle comme on appelle actuellement ce domaine de la recherche, enfin présenter les outils théoriques et méthodologiques qu'elle utilisera tout au long de son développement.

1. Hypothèse

La toute première question à l'origine de la présente thèse était fort simple : qu'est-ce que le nombre, ou la quantité, peut nous apprendre sur un objet qu'on estime généralement appartenir à la culture, c'est-à-dire à un monde où longtemps le nombre même n'apparaissait pas à prime abord pertinent, en tout cas dans certains domaines, tant des pratiques que de la recherche, et où domina plus longtemps encore le discours? Dit autrement : comment peut-on penser la culture dans une société, de masse et de consommation, déterminée précisément par la quantité? Puisque notre travail s'inscrivait dans le cadre des études sur le livre et l'édition, domaine dans lequel on trouve de la culture, nous avons cherché un objet de recherche qui pouvait naturellement, si l'on peut

dire, contenir du quantitatif. C'est ainsi que le catalogue de maison d'édition s'est imposé à nous.

La deuxième question à survenir, plus précise, fut la suivante : l'examen quantitatif d'un catalogue d'éditeur peut-il nous permettre de localiser, dans une durée suffisamment longue, les moments où surviennent les changements? Bien évidemment, dans un tel contexte, ces derniers apparaissent d'abord en termes quantitatifs – mais aussi nominatifs! Les termes nominatifs les plus immédiats sont ceux-là mêmes que le catalogue propose la plupart du temps dans sa catégorisation, à savoir : les secteurs éditoriaux pratiqués par la maison et définis par le marché, les genres, les collections, les auteurs, les titres. Le danger toutefois d'un tel nominalisme, surtout s'il s'applique à une longue durée, c'est de ne pas voir les changements de sens qui surviennent inévitablement dans l'évolution de toute pratique sociale ou, si l'on veut, les causes du changement que nous aurions enregistrés d'abord quantitativement. Certains de ces changements apparaissent dans ce qui constitue le livre comme réceptacle de discours et témoignent des intentions et des perceptions des agents devant les objets qu'ils contribuent à construire et à faire circuler.

Enfin apparut une troisième question ou plus largement un questionnement : une fois les moments du changement quantitativement identifiés dans le développement temporel d'un objet de recherche, comment retrouver les causes de ces changements, ayant constaté par ailleurs que tout discours ne pouvait y répondre entièrement, voire même contribuait à en dissimuler la véritable teneur ? Sans doute les chiffres, les tableaux et les figures que nous pouvons constituer aux fins de notre analyse ne contiennent pas non plus

par eux-mêmes de telles explications. Ils peuvent sans doute suggérer une direction de recherche, une interprétation, voire même un schéma explicatif, mais peut-être pas une structure globale – ce qui constitue la base de notre thèse. La solution peut donc se trouver non pas uniquement dans les témoignages quels qu'ils soient des principaux agents ayant travaillé au développement du catalogue examiné mais, plus généralement, dans le contexte où ce catalogue a été produit. Au sujet des témoignages, il est vite apparu une difficulté. Comme nous avons décidé d'examiner un catalogue sur 44 ans, et bien que ce catalogue soit contemporain, il a fallu constater qu'il était impossible de questionner les premiers agents à l'origine de la production, soit pour cause de décès, de refus ou d'inaccessibilité, soit pour cause d'imprécision et d'incertitude quand il a été possible d'en rencontrer, et cela même quand ces agents étaient apparus plus tardivement dans l'histoire du catalogue et auraient pu avoir des souvenirs plus frais en mémoire. De plus, les archives, en l'occurrence incomplètes et inaccessibles, et les différents paratextes éditoriaux, orientés et pour cela forcément lacunaires sinon biaisés quoi que signes du changement, mais à un autre niveau que celui du nombre, les archives donc et les paratextes s'avèrent incomplets. Comme nous voulons arriver à une interprétation globale de notre objet, évitant le plus possible, dans la mesure de nos moyens, les erreurs, les lacunes et les biais liés aux témoignages ou au caractère incomplet des archives si tant est qu'il a été possible de les consulter, il nous faut trouver une solution de rechange.

L'établissement du contexte nous est donc apparu comme une issue possible, peut-être la plus souhaitable compte tenu des objectifs de notre travail (élaboration d'un modèle interprétatif et validation de ses possibilités pragmatiques), mais pour laquelle solution il

y avait aussi des limites. D'abord, s'il est facile de parler, comme d'un principe, du contexte dans lequel un objet apparaît et se développe, il est plus difficile de le délimiter quand vient le temps de le construire à des fins analytiques. Où s'arrête un contexte? Faut-il qu'il n'y ait que des liens d'évidence entre l'objet examiné et ce qui, autour de lui, a contribué à son développement direct? Par exemple, puisqu'il s'agit d'un catalogue d'éditeur, ne retenir que ce qui relève directement de la maison d'édition voire du marché éditorial immédiat? Mais nous savons que ce dernier prend place dans un cadre plus vaste qui le détermine à son tour et qui donc peut déterminer aussi le catalogue soit directement soit indirectement. Les liens d'évidence sont donc un autre concept dont il est plus facile de parler qu'il n'est de l'utiliser dans le concret d'un travail analytique. Quoiqu'il en soit, compte tenu des sources dont nous disposons dans l'étude du catalogue que nous étudions, il est vite apparu qu'une présentation du contexte dans lequel le catalogue s'est développé serait une solution acceptable, bien qu'elle ne soit pas totalement satisfaisante. L'utilisation du contexte n'exclut pas le témoignage (direct ou par archives), mais il le met en perspective avec d'autres aspects plus généraux de la réalité d'une époque construite à des fins analytiques. Du reste, il ne s'agit pas de définir la totalité du contexte, ce qui est à proprement parler impossible et illusoire, mais de concevoir un contexte suffisamment dense qui explique, à un certain nombre de niveaux, le développement de l'objet analysé. Aussi, avons-nous conçu le nôtre comme un outil de compréhension qui nous permette tout à la fois de poser un certain nombre de questions et de proposer sinon des réponses définitives à tout le moins des hypothèses plausibles qui en suggèrent la compréhension et qui ouvrent donc des pistes explicatives.

Précisons une chose au sujet du catalogue en tant qu'objet de recherche. L'activité d'une maison d'édition comprend le plus souvent la publication régulière d'un catalogue, annuel quand ce n'est semestriel. En regard de notre objet de recherche, nous avons donc deux acceptions du mot 'catalogue'. Celle qui désigne l'objet publié couramment par la maison d'édition et qui présente deux aspects importants à nos yeux. En premier, il offre une énumération des titres nouvellement parus et souvent une description du fonds en circulation à ce moment-là. En second, il se présente comme un paratexte, c'est-à-dire un discours tenu par l'éditeur sur sa propre production (secteurs, genres, collections, auteurs, titres) qui prend la forme non seulement des textes de présentation qu'il contient mais aussi du traitement donné à cette information, notamment dans les choix de mise en page avec tout ce que cette pratique offre comme outils d'intervention discursive. Toutefois, l'examen de ces catalogues montre, du point de vue bibliographique, qu'il y a souvent des oublis, des titres y étant absents pour une raison ou l'autre, et des orientations idéologiques dont les choix posent plus de questions qu'ils n'offrent de réponses immédiates. Aussi, nous a-t-il rapidement paru qu'il fallait reconstituer nous-même le catalogue que nous voulions étudier et mettre sous le boisseau les raisons qui pouvaient être à l'origine des discours éditoriaux présents et qui affleuraient les textes des catalogues de l'éditeur au moment d'une première lecture. Et c'est la seconde acception du mot catalogue qui apparaît ici à savoir l'ensemble extensif des documents publiés par une maison d'édition tel qu'un chercheur peut le constituer par la consultation d'un certain nombre de sources. Notre objet d'analyse tient donc compte des catalogues publiés par la maison d'édition, mais surtout il bénéficie des catalogues généraux des

bibliothèques nationales et universitaires¹. Incidemment, nous avons là une troisième acception du mot « catalogue », c'est-à-dire l'outil produit par les bibliothèques qui permet à leurs usagers de prendre connaissance de leur fonds. Notre source principale, le catalogue de BAnQ, mise en rapport avec les catalogues d'autres bibliothèques, a montré un caractère incomplet. Précisons que toutes ces sources ont initialement été consultées à travers Internet avant de faire l'objet, pour certaines (BAnQ et les bibliothèques de l'Université de Sherbrooke), d'emprunts de tous les titres en rayons et en entrepôts.

Cela étant dit, voici comment nous formulons l'hypothèse au principe de notre travail de thèse : compte tenu du caractère lacunaire et subjectif des archives, le recours à une analyse statistique du catalogue d'un éditeur devrait permettre d'identifier et de mesurer, sur plusieurs décennies, les changements survenus en son sein. Mais pour que ces changements soient compréhensibles, il faut les situer dans l'histoire de la maison d'édition et dans celle de la société où ce catalogue s'est développé. Par ailleurs, comme ce catalogue est un produit de la société de consommation et de médias de masse et qu'il porte en lui des éléments de la culture contemporaine qui le structurent, il faut donc s'attendre à ce que la quantité devienne un élément essentiel de sa compréhension. Notre intérêt ne consiste pas à analyser les discours du livre et de l'édition, ou émanant d'un environnement plus large, mais bien de voir en quoi les éléments qualitatifs qui définissent la culture ont des composantes quantitatives qui viennent lui donner une dimension sociale déterminante. En résumé, appliquée à un objet contemporain se développant sur une longue durée, l'analyse statistique devrait permettre d'identifier les

¹ Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) pour des raisons de dépôt légal obligatoire, Bibliothèque et Archives Canada et les bibliothèques de l'Université Laval, de l'Université de Montréal et de l'Université de Sherbrooke.

moments du changement qui le caractérise et l'amplitude de ces moments. Toutefois, pour comprendre les causes du changement, il faudra contextualiser ces moments en recourant à une connaissance plus vaste. L'utilisation de ces deux approches, quantitative et culturelle (ou qualitative), devrait permettre d'élaborer un modèle qui pourrait s'appliquer à d'autres occurrences issues du même contexte ou même formées dans d'autres contextes.

2. Histoire culturelle et sociologie de la culture

La séparation entre histoire et sociologie apparaît artificielle à d'aucuns, surtout depuis le développement des sciences sociales, dans la seconde moitié du 20^e siècle, qui a suggéré continûment un rapprochement entre les différentes disciplines qui les constituent. Un effet épistémologique, institutionnel et finalement historique a empêché longtemps (et cela persiste encore) les chercheurs d'envisager spontanément les disciplines autres que la leur comme des approches nécessaires et complémentaires du réel social (Bourdieu, 1995). Nous verrons, dans la première partie de la thèse, comment s'est opéré ce rapprochement tout au long du siècle passé entre l'histoire et la sociologie, notamment autour du livre et de l'édition, même s'il reste encore aujourd'hui une suspicion entre les deux disciplines. Dans leurs cadres théoriques, histoire et sociologie se complètent dans la mesure où l'histoire offre à la sociologie la possibilité de construire une critique des concepts en remontant le temps et en les recontextualisant; alors que la sociologie offre à l'histoire une construction de la société actuelle qui ne demande qu'à servir, comme modèle, à la construction analytique des sociétés antérieures, ou des états antérieurs de la

société. Cette dialectique met en cause tout degré zéro de l'objet d'analyse, réfutant le fait que ce dernier ait pu exister en dehors de cette construction analytique. Le contemporain d'une réalité sociale peut en être aveuglé; alors que l'historien qui croit la déceler peut ne faire qu'importer dans un temps passé construit par lui une réalité qui lui est contemporaine et qu'il n'identifie pas comme telle (Schumpeter, 1983 [1954] : 63-82; Bourdieu, 1995 : 118).

L'autonomie d'un marché se mesure à la capacité qu'il a de dégager un revenu suffisant pour décider par lui-même des développements subséquents (Genet, 1987 : 141). Cette autonomisation se réalise par les agents qui, en entrepreneurs, passent à l'action pour réaliser des projets et les rendre financièrement rentables, dégageant même les profits nécessaires pour lancer les projets suivants.

La sociologie de la culture a pour but d'examiner en quoi les rapports sociaux favorisent le développement des biens culturels. Pour cela, il faut repérer les agents qui y travaillent, identifier les relations qu'ils ont entre eux, analyser le produit qui en résulte et sa mise en circulation. Cette sociologie doit au départ définir ce qu'elle entend par culture. Cette définition rencontre certaines difficultés quand on examine les produits culturels sur plusieurs décennies. Ces produits renvoient forcément au changement et on constate, à deux moments différents d'une période observée, que des produits labellisés culturels dans un premier temps peuvent ne plus l'être à un autre moment, et vice versa. Pour uniformiser d'un point de vue analytique l'objet analysé il faut donc avoir une définition suffisamment large pour qu'elle comprenne toutes les occurrences de cette période, en même temps qu'elle doit tenir compte de la définition évolutive que les agents culturels

en ont eue (Jeanpierre, 2005). Quoiqu'il en soit, on peut reprendre un consensus qui existe au sujet de deux acceptions du mot culture, la première faisant référence à un contenu lié aux arts, aux lettres et aux choses de l'esprit; une seconde liée au développement des sciences sociales dans la seconde moitié du 20^e siècle et qui donne au mot culture un sens anthropologique renvoyant aux productions matérielles et imaginaires d'une société dans ce qu'elles disent des modes d'échanges et des pratiques. Depuis les années 1970, l'intervention de l'État dans la structuration des marchés culturels, les études nombreuses issues des sciences sociales qui examinent les besoins, les relations et les productions de leurs agents (notamment pour conseiller l'État dans ses interventions) sont apparues comme des nouveaux domaines d'études pour la sociologie intéressée à en comprendre le fonctionnement. Ce qui marque la grande nouveauté du milieu culturel à partir de cette époque c'est l'évaluation du caractère entrepreneurial de l'agent culturel (Jeanpierre, 2005 : 253, 256). À partir du moment où, dans la culture, l'État intervient massivement sur le plan économique, il oblige à reconsidérer la notion même de culture. Le contenu symbolique qu'on reconnaissait antérieurement aux œuvres d'art (ce que la période actuelle appelle les produits culturels) se voit alors transformé. D'abord, il vient donner une dimension au contenu économique qui apparaît alors dans le secteur culturel; ensuite, par extension, il vient donner un contenu nouveau à l'économie même quand celle-ci n'est pas dans le domaine culturel strict (Jeanpierre, 2005 : 255). En somme, il y a du symbolique dans l'économie et c'est l'examen de l'économie dans le culturel qui le révèle (Bourdieu, 1966; 1971; 1977; 1979²). Ces deux aspects fondent la

² Outre leur valeur proprement scientifique, ces quatre textes témoignent tout à fait de l'évolution d'une sociologie de la culture dans les années 1960-1970. Il va sans dire que d'autres textes de Bourdieu appartenant à cette époque pourraient aussi y figurer. C'est le passage d'un paradigme à l'autre qu'on y voit

sociologie de la culture qui émerge lentement à partir des années 1960 et qui s'intensifie à partir des années 1980 alors que l'État devient économiquement un agent dominant du marché culturel. Une des conséquences des transformations sociales qui surviennent après la Seconde Guerre mondiale se traduit par l'importance accrue du consommateur qui, au moment où s'implante une société d'abondance qui touche l'ensemble des acteurs sociaux désormais plus riches, contribue puissamment à la réussite ou à l'échec des produits mis en circulation par l'achat qu'il en fait. L'industrie du livre n'y échappe pas et la notion même de consommateur se substituera progressivement à celle d'amateur d'art, de lecteur voire d'artiste (qui devient producteur culturel). Mais ces concepts n'ont pas disparu et donnent lieu à un clivage dans la recherche sociologique sur la culture où s'opposent une approche économique et une approche culturaliste qui se veut elle-même critique de la première (Jeanpierre, 2005 : 262). Retenons bien ce schéma oppositionnel car nous le rencontrerons au chapitre 2 quand il sera question précisément de la critique de l'approche quantitative en histoire par les tenants d'une approche culturaliste (en gros : Ginzburg contre les *Annales* dans les années 1970). Ce clivage souligne le fait que l'approche économique finit par ne plus distinguer le marché culturel des autres marchés à partir du moment où tous fonctionnent précisément sur une même base qui est essentiellement économique; alors que l'approche culturaliste met notamment l'accent sur l'esthétique présentée comme ce qui définirait ultimement l'objet d'art et sur la formation des agents par l'école qui évalue cet objet et en prépare la consommation. Ce

clairement, celui d'une culture au sens restreint à celui d'une culture au sens anthropologique (par la sociologie). Du reste, *La distinction* (1979) doit être lue comme la synthèse des recherches de Bourdieu faites antérieurement et publiées. Pour une critique de ce Bourdieu, voir Jeanpierre (2005 : 262-264).

décodage de l'objet d'art tente de l'affranchir de son procès économique (Jeanpierre, 2005 : 263).

Devant l'histoire sociale, régnante dans l'Université française à partir des lendemains de la Seconde Guerre mondiale, qui met de l'avant essentiellement un modèle économique (et donc quantitativiste), l'histoire culturelle, qui apparaît au milieu des années 1960 et qui va culminer dans les années 1980, tout en critiquant l'histoire sociale va proposer non seulement de nouveaux objets de recherche, mais aussi une approche plus ciblée, semblant même restaurer des qualités (au sens positif du mot) qu'on reconnaissait à l'histoire événementielle de la fin du 19^e siècle et que l'École des *Annales* avait jugées sévèrement (primauté de l'événement et du grand personnage qui deviendront primauté du sujet [de l'acteur si l'on veut] et du moment unique et emblématique). Dans l'histoire culturelle, la culture a un sens anthropologique; elle est sensée rendre compte d'un mode de fonctionnement invisible la plupart du temps au premier regard et que l'analyse est chargée de révéler en examinant un certain type de production (culturelle précisément). Bien évidemment, les pratiques culturelles, au sens restreint cette fois des expressions artistiques, littéraires et intellectuelles, font notamment l'objet d'un intérêt de la part de l'histoire culturelle. Mais cependant, dans son opposition à l'histoire sociale, l'histoire culturelle rejette bien souvent tout ce qui est histoire matérielle pour se concentrer sur les représentations, et parmi ces représentations sont privilégiées celles qui sont les plus abstraites, pourrait-on dire, qui relèvent en tout cas de l'imaginaire et de ses constructions évanescentes. C'est précisément parce qu'elles sont difficiles à saisir et qu'elles échappent donc à des représentations matérielles qu'elles sont élues par l'histoire

culturelle. Cette dernière devient donc le lieu nouveau des interrogations sur la construction des liens sociaux en rapport avec la production des représentations imaginaires. La culture serait alors le lieu privilégié de cette structuration (Kalifa, 2005).

On pourrait ici avancer bien des critiques et des commentaires à ce que nous venons de dire au sujet des oppositions épistémologiques entre histoire et sociologie, ou entre courants historiographiques différents, mais notre intention était surtout de donner les grandes lignes directrices de ce qui les distingue. Nous reviendrons sur tout cela, notamment de façon théorique dans les deux premiers chapitres, mais disons tout de suite que les réponses qu'on y trouvera ne pourront satisfaire toutes critiques et commentaires soulevés ici. Nous aurons certainement l'occasion d'y revenir de façon plus satisfaisante dans des travaux ultérieurs dont notre thèse trace pourtant déjà les voies³.

3. Un catalogue d'éditeur

Notre thèse porte sur le catalogue d'une entreprise, les Éditions Hurtubise HMH, tel qu'il se constitue entre 1960 et 2003. Elle ne porte pas sur le discours éditorial tel qu'il aurait été énoncé par les éditeurs tout au long des 44 ans de l'histoire de cette maison, mais bien sur la pratique éditoriale telle qu'elle apparaît dans le catalogue global et dans les produits matériels que sont les livres (ou documents) publiés. De plus, cette thèse ne repose pas non plus sur les archives de la maison d'édition à l'origine du catalogue

³ Notons ici, comme nous le verrons dans la 1^{ère} partie de la thèse, qu'il existe aussi une histoire sociale de type quantitativiste qui, dépassant ces fondements statistiques, débouche sur une étude des représentations en proposant, par exemple, une sorte de tableau général des formes sociales possibles et celles qui sont avérées en utilisant les statistiques dans l'identification et l'analyse d'objets de recherche.

étudié. Il est vrai que ces archives sont inaccessibles (bien qu'il nous ait été possible, à un certain moment de notre recherche, d'en consulter une partie, celle du secteur littérature générale jusque dans les années 1990 à l'exclusion de la partie spécifiquement comptable) et il nous a semblé ainsi que le défi de comprendre une réalité éditoriale en dehors d'elles était d'autant plus important. En fait, nous sommes-nous demandé, que peut-on dire en dehors des discours et des archives au sujet d'un objet dont on peut identifier par ailleurs les composantes ? Voilà ce qui nous est apparu comme point de départ intéressant. Il fallait maintenant élaborer une stratégie qui nous permettrait d'analyser ce catalogue et en proposer un modèle qui puisse servir à d'autres objets éditoriaux de même nature voire, le cas échéant, de nature autre.

Au centre de notre analyse du catalogue, certains phénomènes sont apparus comme dominants, c'est-à-dire organisateurs, d'autres phénomènes prenant dès lors un caractère secondaire (bien que nécessaire). Les collections et les séries sont ces objets sur lesquels nous avons porté une partie importante de notre analyse du catalogue compte tenu d'une première analyse de notre objet.

La collection telle qu'on la connaît aujourd'hui est un phénomène européen apparu au 19^e siècle, alors que l'édition connaissait sa seconde révolution, mais qui tire cependant ses racines jusqu'au 17^e siècle (Olivero, 1999). Au 19^e siècle, elle acquiert une forme que lui permet l'industrialisation naissante, celle d'un objet qui fédère sous un projet intellectuel (ou idéologique) un certain nombre de titres, qui connaît une multiplication rapide grâce aux avancées de l'imprimerie mécanisée et du papier bon marché, qui bénéficie d'un tout nouveau réseau de communication qui couvrira l'ensemble de l'Europe industrielle et qui

pénétrera tous les territoires, à savoir le train; enfin qui voit une professionnalisation des métiers du livre dans lesquels deux agents auront une importance déterminante, le directeur littéraire et, plus précisément, le directeur de collection. Qui plus est, le 19^e siècle qui est aussi le siècle d'un progrès considérable de l'alphabétisation et de l'éducation, permettra la création d'un vaste lectorat potentiel que les éditeurs les plus dynamiques auront soin de comprendre dans ses spécificités, le morcelant en le ciblant en fonction des sexes, des âges, des occupations professionnelles et sociales, des besoins nouveaux qu'entraîne dans son sillage l'industrialisation même (Barbier, 2000 : 209-225). Dès ses origines industrielles, la collection apparaît donc comme un vecteur déterminant du développement éditorial. Elle possède des caractéristiques qui correspondent en fait à la sérialisation à laquelle la révolution industrielle va donner lieu dans différents secteurs d'activité. Non seulement cette révolution multiplie les objets différents et les exemplaires de chacun d'entre eux, mais pour son propre développement elle doit rationaliser sa production, ce que lui permet notamment la collection (et la série) dans le domaine éditorial. Encore une fois, l'industrialisation de l'édition ne se fera pas différemment des autres branches de l'activité économique.

4. Méthodologie et structure

Nous avons eu un grand souci méthodologique tout au long de notre travail de recherche et nous avons aussi accordé une attention particulière à la structure voire à la construction de notre texte. Nous aimerions dire ici quelques mots de tout cela.

À chaque étape de notre travail, nous avons voulu en préciser les modalités. Du point de vue méthodologique strict, la fabrication d'une base de données a jeté les fondements informatifs de cette recherche. Par ailleurs, le recours à la statistique comme outil d'analyse premier a permis de structurer notre objet de façon à ce qu'il livre à la fois la simplicité de sa composition, même si les éléments qui le constitue sont nombreux, et la complexité venant des liens entre ces mêmes éléments. De façon globale, nous avons mis en perspectives trois approches : une approche théorique, une approche historique et une approche analytique. Pour chaque approche, l'objet varie. Celui de l'approche théorique concerne l'émergence de l'analyse quantitative dans la recherche au 20^e siècle, particulièrement dans les sciences sociales et notamment en histoire, en histoire culturelle et en sociologie de la culture, le livre en étant ici le point de convergence. L'approche historique a pour objet le développement du marché éditorial québécois sur plus de cinq décennies. Nous en avons conçu la synthèse pour qu'à la fois elle rende compte des transformations du marché et qu'elle donne, en filigrane ou de façon claire, le parcours général des Éditions Hurtubise HMH. Enfin, l'objet de l'approche analytique est le catalogue de Hurtubise HMH présenté, avec un grand nombre de détails, comme le produit d'une activité industrielle à un moment où surviennent des transformations majeures montrées dans la partie historique de la thèse. Ce catalogue est donc à la fois le centre analytique de notre travail et l'occasion d'une recherche plus fondamentale qui proposerait un modèle interprétatif.

La perspective se dessine donc en mettant sur des plans successifs une vision théorique, une vision historique et vision analytique qui trouvent leurs liens entre elles d'abord par

l'analyse quantitative puis par l'analyse historique du marché éditorial. Mais surtout, ce qui lie ultimement ces trois plans, c'est encore une fois le modèle interprétatif que nous proposons.

Voilà pourquoi nous disons que non seulement le texte proprement dit signifie-t-il par son contenu, mais aussi il signifie par sa structure analytique, chacune des parties renvoyant à une approche (théorique, historique, analytique) et à un contenu. Ce sont donc les trois parties importantes d'une recherche, mais aussi les trois éléments d'une démarche intellectuelle que nous avons conçu globalement pour se succéder et échanger entre elles.

*

Nous aimerions terminer cette introduction par une réflexion générale sur le travail que nous présentons ici. Dans notre esprit il ne s'agit pas d'un livre, ni même d'un manuscrit. En fait, nous avons fait un devoir, au sens scolaire du mot, que nous soumettons à l'évaluation d'un enseignant (l'instance professorale qu'est le jury). Ce travail est sans doute le devoir le plus exigeant qu'un écolier (un étudiant en l'occurrence) ait à produire dans tout son parcours, cela en est même le point ultime. Il nous a fait accéder à un niveau de compétence que nous n'avions pas au départ. Il a fallu pour cela non seulement lire, analyser, synthétiser et perfectionner chacun de ces outils, apprendre à les mieux utiliser, mais encore a-t-il fallu aussi construire un objet de recherche inédit en même temps que d'apprendre l'usage et le maniement des outils théoriques et conceptuels nécessaires à son achèvement et qui nous étaient méconnus jusque-là. Si nous avons le loisir de reprendre le présent texte, comme Pascal aurait voulu le faire pour ses lettres au

provincial, si nous en avons le temps en réalité, car c'est lui seul qui permet à un auteur de prendre la distance critique nécessaire pour juger et amender son propre travail, nul doute que nous en améliorerions le style, resserrant ici, ajoutant une précision là, et en comprendrions mieux encore les implications, théoriques notamment, les plus difficiles certainement à maîtriser. Toutefois, malgré ses imperfections, nous croyons que dans sa structure et dans son contenu le présent travail possède les éléments suffisants pour tracer une réflexion théorique. Il nous a déjà ouvert les portes de la recherche, entraînant d'autres travaux en cours qui bénéficient de compétences désormais acquises. En somme, nous voyons les limites de notre travail, mais nous savons aussi ce qu'il nous a donné l'occasion de dépasser et ce qu'il nous permet désormais d'entreprendre.

PARTIE I

THÉORIE. GÉNÉALOGIE D'UN OUTIL, L'ANALYSE QUANTITATIVE

PRÉSENTATION

Dans le cadre de notre thèse, il est apparu important de situer l'analyse quantitative à l'intérieur de son développement dans les sciences sociales, et particulièrement en histoire, tout au long du 20^e siècle. Il ne s'agit pas de faire ici, peu s'en faut!, la généalogie définitive de cet outil de recherche, mais tout de même d'en proposer une. Nous avons voulu mettre en perspectives les questions que notre analyse a soulevé devant nous tout au long de son développement et pour lesquelles les réponses ne se trouvaient ni dans l'objet analysé ni, de façon synthétique ou analytique, dans les textes initialement lus. À ces textes premiers, il a donc fallu en rajouter un certain nombre qui ont permis de mieux comprendre et expliquer le cadre dans lequel notre travail se déploie.

Que peut nous apprendre sur une réalité donnée l'utilisation de l'analyse quantitative? En quoi se caractérise-t-elle dans ses principes, dans son développement historique, dans ses méthodes et ses objets? Comment se positionne-t-elle par rapport à l'analyse qualitative? Y a-t-il une façon de joindre les deux pour en arriver à une connaissance plus précise des objets d'étude sur lesquels se penche la recherche? Voilà les questions qui ont présidé à l'élaboration de notre travail de thèse, depuis ses débuts. Pour comprendre ces enjeux, nous avons procédé à une recherche bibliographique afin de voir comment l'analyse quantitative est apparue dans le développement des sciences sociales et de l'historiographie et comment elle s'est développée tout au long du 20^e siècle tant en fonction des impératifs des sciences de la nature et de certaines sciences sociales, qui ont été un temps et le reste encore pour d'aucuns leur référence méthodologique, qu'en

fonction du contexte général du développement social proprement dit. Notons ici que cette recherche bibliographique est essentiellement francophone, et en majorité française.

Précisons que nous n'accorderons pas ici à l'analyse qualitative l'importance que nous donnerons à l'analyse quantitative. Nous l'aurons à l'esprit toujours, nous l'évoquerons souvent, mais nous n'en ferons pas un exposé soutenu bien qu'une telle démarche permettrait de comprendre en quoi l'une et l'autre se distinguent et peuvent être liées, renvoyant à des approches opposées, au demeurant fructueuses, de la réalité ainsi qu'à une forme de complémentarité méthodologique (Laperrière, 1997; Rocher, 1998). Quoiqu'il en soit, au chapitre 2, quand il sera question notamment des critiques adressées par la micro-histoire à l'histoire sociale et de ce qui les a suivies, nous verrons mieux la place de chacune par rapport à l'autre.

Nous le disions à l'instant : l'enquête de cette première partie est essentiellement bibliographique. Elle réunit un certain nombre de textes qui nous ont permis de suivre l'analyse quantitative dans son développement séculier. Nous verrons d'abord qu'elle a été au principe d'une distinction, sinon d'une coupure, par rapport à une sociologie empirique et une historiographie basée uniquement sur l'événement, ou le non-quantifiable, et qui existaient antérieurement. C'est l'examen d'objets d'étude simples, de leur quantité et de leur répétition, objets existant à l'intérieur des champs d'investigation des sciences sociales, qui a permis à celles-ci d'en arriver à une connaissance nouvelle, certains disent scientifique, de ses objets mêmes.

Il est important de garder à l'esprit que cette partie propose d'examiner le développement du concept plutôt que l'exploration approfondie des époques et des disciplines traversées

qui l'ont suscité et dont la connaissance nous permettrait certainement d'en mieux comprendre le développement. Par ailleurs, il faut se rappeler que les interrogations premières à l'origine de cette recherche bibliographique sont nées de l'examen d'un objet précis, le catalogue d'un éditeur, de l'utilisation d'un outil, l'analyse statistique, et d'une hypothèse de travail, à savoir les transformations d'une maison d'édition qui s'expliqueraient par les rapports que celle-ci entretient avec son milieu social, transformations qui seraient le mieux perceptible d'abord par leur quantification. Nous nous en sommes éloignés quelque peu quand il a semblé nécessaire de le faire pour bien éclairer le concept et comprendre l'origine de certaines interrogations que notre analyse du catalogue a fait surgir et qu'on trouve énoncées dans la 3^e partie de cette thèse (aux chapitres 5 à 8). C'est en ce sens que nous pouvons parler de généalogie du concept.

Il nous a semblé nécessaire de commencer notre enquête bibliographique par le texte qui a fait du livre un objet d'étude prolifique de la recherche contemporaine, à tout le moins dans l'historiographie française, soit *L'apparition du livre* (1958) de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin. Nous l'examinerons succinctement, mais établirons en le décrivant les horizons de recherche qu'il proposait alors comme nouveaux. Toutefois, ce livre a connu des antécédents et ce sont certains de ces textes que nous analyserons ici de façon plus approfondie. Les trois premiers textes retenus illustrent, dès le début du 20^e siècle, le clivage qui naît alors et ne fera que croître par la suite, entre histoire événementielle et sociologie empirique d'une part et d'autre part recherche des fondements scientifiques des sciences sociales et de l'historiographie et analyse globale des sociétés présentes et passées.

Le premier texte sur lequel porte notre questionnement est celui de François Simiand, « Méthode historique et science sociale », paru en 1903. Collaborateur de Durkheim, Simiand attaque directement l'histoire événementielle alors régnante dans l'Université française en lui reprochant ses approximations et son manque de rigueur scientifique¹. C'est un historien formé à l'école de l'histoire littéraire de Lanson, Daniel Mornet, qui en 1910, répondant en quelque sorte à Simiand dans une étude remarquable, jettera les bases d'une véritable analyse quantitative du livre, déjà perçu comme un objet culturel, à travers l'examen de 500 bibliothèques privées du 18^e siècle français. Tout s'y trouve, comme nous le verrons, et en fait les historiens quantitativistes des années 1960 qui se sont intéressés au livre reconnaîtront en lui un important précurseur². Par la même occasion, nous examinerons une conférence donnée par Gustave Lanson lui-même, à l'invitation de Durkheim, en 1904, qui est une manière de réponse aux attaques de Simiand et en même temps une fin de non-recevoir. L'intérêt de ce texte est de montrer

¹ Marcel Fournier le décrit alors comme un jeune socialiste qui trouve dans la sociologie les armes pour lutter contre « l'Armée, l'Église, la Réaction, la Discipline et la Tradition » qu'incarnent notamment certains représentants de l'Université française, utilisant les armes de la science contre la tradition (Fournier, 1994 : 220-222). Il souligne la vive concurrence qui existait à cette époque entre l'histoire positiviste et la sociologie naissante (Fournier, 2007 : 545-547).

² Dans sa préface à la réédition (1999) de la thèse d'Henri-Jean Martin (1969), Roger Chartier écrit, au sujet de cette dernière: « *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle* est le premier ouvrage à proposer une étude systématique, à la fois statistique et typologique, d'un très large corpus d'inventaires de bibliothèques privées. Certes, des études parfois anciennes avaient tracé la voie [dont celle de Mornet citée par Chartier], mais en analysant six cent inventaires après décès, répartis également en trois périodes (1601-1641, 1642-1670, 1671-1700), Henri-Jean Martin changeait l'échelle de l'observation. Il le faisait avec une légitime prudence, soulignant, d'une part, que tout livre possédé n'avait pas été forcément lu ou que, inversement, la lecture n'implique pas nécessairement la possession, et, d'autre part, que les notaires ou les libraires qui rédigeaient les inventaires ne désignaient avec précision que les livres de valeur, se contentant de dénombrer par 'paquets' ceux dont le prix était trop faible. De là, le chapitre qu'il consacre à 'ce que les inventaires ne disent pas' » (p. XV). S'il est certain que la thèse en deux tomes de Martin dépasse en ambition matérielle l'article de Mornet, il est ironique de constater que les qualités que reconnaît ici Chartier au texte de Martin sont déjà entièrement contenues, comme nous le verrons plus loin, dans le texte de Mornet (1910) et font partie intégrante de sa réflexion. En effet, ce texte n'est pas seulement un article de recherche, c'est aussi un exposé de méthodologie. Du reste, la recherche qui paraîtra précisément cinquante ans plus tard lui donnera entièrement raison quant à ses vues sur l'analyse quantitative et aux limites de celle-ci.

les réticences qui apparaissent alors et qui persistent du reste jusqu'à aujourd'hui d'une partie des historiens face à la volonté de donner des bases scientifiques à la recherche historiographique. Quoi qu'il en soit, l'économie offrira à l'historiographie un modèle d'investigation et des objets de recherche basés sur la masse et le dénombrement (en tableaux, séries et autres statistiques). En France, l'École des *Annales* incarne à partir de 1929, à travers sa revue et l'enseignement de ses principaux animateurs, Marc Bloch et Lucien Febvre d'abord, mais surtout Ernest Labrousse et Fernand Braudel ensuite, cet intérêt dominant pour le nombre et la quantité. Deux concepts apparaissent qui fondent à cette époque le travail des historiens des *Annales*, les mentalités et la longue durée. Séparés sous Febvre et Bloch, ces concepts se rapprochent nettement sous Labrousse, Braudel et leurs disciples immédiats qui produiront leurs grands travaux d'abord dans les années 1940, pour les deux historiens chefs de file, puis, dans les années 1950 à 1970, pour leurs disciples et continuateurs, comme Pierre Chaunu, François Furet, Robert Estivals et Michel Vovelle. Bien que Febvre soit à l'origine de l'intérêt porté au livre comme vecteur de civilisation, sujet par excellence de l'histoire des mentalités, c'est son collègue Henri-Jean Martin, jeune chartiste, et Robert Estivals, disciple de Labrousse, qui donneront les premières grandes impulsions de l'analyse quantitative du livre, tous les deux soutenus toutefois par les grands patrons de l'École et cela bien que Martin lui-même n'appartenait pas à la VI^e section de l'École Pratique des Hautes Études, mais à la IV^e que bien des aspects, au demeurant, opposaient³.

³ On trouvera une présentation instructive des IV^e (Sciences historiques et philologiques) et VI^e (Sciences économiques et sociales) sections de l'ÉPHE et de leurs distinctions, notamment au moment de la création de l'École des hautes études en sciences sociales (ÉHESS), en 1975, et par la suite, dans Wieviorka, 2006 : 53-56. Par ailleurs, au sujet des pionniers de l'analyse statistique du livre, mentionnons les travaux de

Dès les années 1950, une critique à tout le moins implicite de l'approche quantitative des *Annales* apparaît en provenance des économistes alors en pleine réflexion sur l'activité économique, sur l'établissement des comptes nationaux dans les États contemporains et sur la nécessité, pour mieux comprendre les tendances, les cycles et les crises économiques, de recourir à une connaissance de l'activité économique passée dans une perspective de compréhension extensive de leur objet d'étude. Les précisions apportées par cette critique sur la création d'un objet de recherche essentiellement économique et hautement mathématisé donnent des limites précises aux travaux des historiens des *Annales* qui avaient aussi examiné les sociétés passées sous l'angle économique. Ces critiques ont le mérite de préciser les conditions dans lesquelles on peut étudier les réalités économiques du passé et suggèrent par contrecoup l'utilisation qu'on peut faire de l'analyse quantitative pour des réalités sociales non strictement économiques mais quantifiables. C'est dans ce contexte que le livre apparaît comme objet de recherche situé à la jonction de l'analyse économique et de l'analyse culturaliste ou, si l'on veut, de l'histoire des mentalités telle que formalisée dans les années 1950-1960.

L'utilisation de l'analyse quantitative et la volonté d'une certaine historiographie, celle qui en son temps dominait la discipline universitaire, de fonder scientifiquement son activité de recherche ont donc apporté des travaux où les auteurs se penchaient moins sur l'économie au sens strict que sur le social quantifiable. Des archives ont été revues et traitées de façon à en extraire des données chiffrées, à produire des tableaux qu'on interprétait à la lumière d'hypothèses qui relevaient pour leur part de l'histoire culturelle.

Robert Escarpit, notamment une partie de son « Que sais-je? », *Sociologie de la littérature*, paru en 1958, inspirée des travaux de l'Anglais Ronald Ernest Barker sur le livre publiés en 1956 par l'UNESCO.

C'est devant ce magistère que s'élève par la suite une critique radicale non seulement des résultats des recherches menées notamment par les historiens des *Annales*, mais aussi des fondements scientifiques de cette histoire ou de ses prétentions à une scientificité. La micro-histoire, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, portera, dans les années 1970-1980, des coups sévères à l'égard de cette histoire hégémonique, coups qui s'avèrent d'autant plus efficaces que l'historiographie visée était déjà en crise latente, ce que commençaient à remarquer eux-mêmes certains historiens des *Annales* (Wieviorka, 2006 : 55-56). Cette crise, qui se développa sur quelques décennies, a permis de mettre le quantitatif dans une perspective plus modeste et plus juste et de le voir désormais moins comme la clé ultime de toute interprétation que comme un outil qui permet, parmi d'autres outils, d'explorer le réel et d'en donner une représentation plus opérante qu'auparavant, c'est-à-dire pouvant contribuer à répondre à des questions nouvelles.

Dans tout cela, le livre comme objet d'étude est apparu à un moment où les enjeux épistémologiques étaient déjà posés clairement dans d'autres sciences sociales; son étude globale a permis de mieux voir comment les outils analytiques pouvaient servir à sa compréhension, comment l'analyse quantitative nous le faisait mieux comprendre, mais aussi comment il était difficile et plus complexe qu'on le croyait au départ de s'en faire une idée précise dans des contextes historiques où les archives quantitatives et les statistiques sont lacunaires ou carrément absentes.

Cette première partie propose donc d'examiner les étapes d'une généalogie du quantitatif dans la recherche en sciences sociales au 20^e siècle en tenant compte de la perspective que notre travail a imposée, celle du livre vu dans son traitement quantifiable et culturel.

Elle prépare l'analyse que nous proposerons du catalogue des Éditions Hurtubise HMH dans la 3^e partie de la thèse.

CHAPITRE 1

DÉVELOPPEMENT D'UN OUTIL

1. *L'apparition du livre*

En 1958 est publié *L'apparition du livre* signé Lucien Febvre et Henri-Jean Martin. Mort en 1956, Febvre avait initié le projet à l'origine de l'ouvrage. En 1953, il était allé chercher Martin, jeune chartiste, et l'avait lancé dans les travaux de recherche et rédaction du livre auquel il pensait depuis plus de vingt ans et pour lequel il avait sommairement établi un plan de quelques pages (Febvre et Martin, 1958 : 9; Barbier, 1999 : 550-553; Martin, 2004 : 53-99). L'ouvrage se présente comme un programme qui couvre un vaste ensemble sur la réalité historique, matérielle et culturelle du livre que la recherche ultérieure s'emploiera effectivement à approfondir et à étendre. Pour plusieurs, dont Frédéric Barbier et Jean-Yves Mollier, il marque la fondation d'une « nouvelle histoire du livre » (Barbier, 2007 : 1; 1999 : 574; Mollier, 2002 [2000] : 25; 2005).

L'apparition du livre est un ouvrage qui examine les conditions dans lesquelles le livre imprimé (l'ouvrage passant sous silence le livre manuscrit¹) est historiquement apparu en Europe et celles dans lesquelles il s'est développé, entre le 15^e et le 19^e siècle. Quand Febvre mourut, deux ans avant sa parution, l'ouvrage n'était pas terminé. Martin acheva donc le projet dans l'esprit où Febvre l'avait conçu, s'adjoignant quelques collaborateurs

¹ En réalité, il eut mieux valu intituler l'ouvrage *L'apparition de l'imprimerie*, ce que reconnaît Martin lui-même (Martin, 2004 : 67; 217).

sur des questions précises, restant toutefois « celui qui [en] a été son auteur de fait » (Barbier, 1999 : 578; Martin, 2004 : 57-58).

Tout d'abord y est traitée la question du papier, présentée comme un préalable au développement du livre imprimé. L'ouvrage montre quand et comment le papier est apparu en Europe et comment il s'est répandu. Il se penche aussi sur les conditions dans lesquelles le papier fut produit, le commerce qu'il entraîna, notamment entre les imprimeurs naissants et les moulins chargés de le fabriquer. L'ouvrage présente aussi la xylographie, qui précéda l'imprimerie, et les techniques initiales de l'imprimerie, leurs difficultés et les solutions trouvées, touchant les caractères mobiles, l'encre, la presse et la qualité du papier. Suit une étude du livre en tant qu'objet matériel, comment on le positionna d'abord par rapport aux livres manuscrits qu'il se proposait de remplacer et qu'il perpétua en quelque sorte et comment la forme des caractères tendant à s'uniformiser, uniformisait aussi l'objet livre et son texte. Par ailleurs, sont examinés un certain nombre de 'paratextes' (titres, nom d'auteur, d'imprimeur, etc.) qui apparurent progressivement, de même que la disposition du texte sur la page et le format des livres, les illustrations et la reliure. L'ouvrage consacre une partie au livre comme marchandise (Mollier, 2008 : 279). Considéré comme un bien de production, il nécessite investissements, ventes, profits. L'économie du livre, entendue d'un point de vue financier mais aussi du point de vue de son organisation interne en tant que domaine d'activités, a évolué au cours des siècles et l'importance relative de ses postes budgétaires a varié. Ainsi, au départ et jusqu'au milieu du 19^e siècle, c'est le papier qui était de loin la dépense principale. Cette économie se diversifia notamment au moment de l'apparition

de l'éditeur-libraire, lors du développement des imprimeries et alors que les réseaux de diffusion s'étendaient, à partir du 18^e siècle.

L'ouvrage examine aussi les différents agents qui travaillent autour du livre, compagnons typographes, maîtres imprimeurs et libraires, enfin auteurs, abordant notamment à cette occasion la question des droits. La géographie du livre est aussi considérée. Le besoin de livres sans cesse croissant un peu partout en Europe de l'ouest ainsi que les suites de la prise de Mayence par Adolphe II de Nassau, en 1461, expliquent d'abord la migration des imprimeurs de l'Allemagne vers les autres contrées. Les premiers clients sont l'Église et l'Université. Au 16^e siècle, la Réforme va recomposer la géographie de l'édition et la Contre-réforme qui suivra accentuera ce mouvement. Le développement de réseaux de diffusion des livres est aussi étudié. Les difficultés étaient alors nombreuses. D'abord les moyens de transport (bateau et chariot) étaient somme toute réduits et inégalement répartis; ensuite la vente d'un produit dont on ne pouvait pas prévoir l'écoulement rapide contraignait à certains arrangements d'affaires; la fragilité du produit était aussi source de problèmes. Le livre faisait par ailleurs l'objet de contrefaçons et de privilèges afin d'en contrôler la diffusion. Enfin, la censure rajoutait aux difficultés et pouvait représenter des pertes importantes pour les producteurs.

L'ouvrage se termine par un examen de certains aspects civilisationnels du livre. Le livre a agi comme « ferment » en se faisant le propagateur d'idées et de représentations. D'abord religieux, il est rapidement devenu porteur de littérature et d'œuvres humanistes. Il favorise au départ la circulation du latin puis, rapidement, des langues nationales leur permettant de se fixer plus facilement dans leur usage, les mettant même, sur certains

territoires, en compétition les unes avec les autres. La Réforme joua un rôle de diffusion des nouvelles idées et de recomposition religieuse. Par sa pénétration dans différents pays, le livre apparaît comme l'introducteur d'idées dans diverses sociétés, ainsi des idées de Luther en France et en Angleterre. Qu'importe la valeur aujourd'hui de la connaissance proposée alors par *L'apparition du livre*, son survol est suffisant pour montrer une grande partie des avenues qui seront explorées tout au long des décennies suivantes.

En termes méthodologiques, l'ouvrage apparaît comme une synthèse sur le sujet en titre. En témoigne tant la bibliographie, polyglotte, abondante et diversifiée, que les 413 notes placées dans le texte qui précisent l'origine de ses développements. Son apport le plus important toutefois, au moment de sa parution, est sans doute d'avoir sorti la recherche sur le livre des courants bibliophiliques et érudits qui le définissaient auparavant, d'avoir placé l'économie et la culture au centre de ses intérêts, mettant en application le saut historiographique qui a mené à une histoire scientifique des phénomènes sociaux sous la gouverne notamment de l'École des *Annales* et par conséquent d'avoir envisagé l'histoire du livre comme une histoire à vocation globalisante dans une perspective de recherche des lois de développement dans les sociétés et les civilisations (Martin, 2004 : 30-31; 87-88)². Enfin, l'ouvrage a fait la démonstration qu'il n'y avait pas de « période 'nobles' de l'histoire du livre » (Barbier, 1999 : 574) ni de sujets privilégiés du reste et qu'il fallait

² Près de 50 ans après la parution du livre, Martin révèle la méfiance qu'il a toujours eue à l'égard de la bibliophilie et montre son refus de considérer le livre comme un fétiche (Martin, 2004 : 147-159). L'objet lui inspire le plus grand respect en tant qu'il est porteur des traces d'une pratique de la lecture passée; mais sa reliure, par exemple, ne lui inspire aucun attrait. Du reste, il rappelle que *L'apparition du livre* avait jeté tout un émoi dans le milieu de la bibliophilie où on accusait son auteur « d'avoir péché contre le Livre en le traitant de 'marchandise' » (*ibid.*, 155).

tout envisager sur l'ensemble de la période considérée pour saisir son apport économique, technique et culturel dans la civilisation depuis son apparition, à tout le moins sous la forme imprimée.

Dans l'esprit de l'École des *Annales*, dont Febvre avait été l'un des fondateurs et que son livre illustre tout de même, l'histoire doit analyser la réalité économique, sociale et civilisationnelle. C'est ce qu'a exprimé du reste pendant près de cinquante ans le sous-titre de sa revue (Charle, 1980 : 114). Le livre, support de la pensée, vecteur de civilisation, soit ! Mais tout aussi bien le livre objet matériel, issu d'un processus de fabrication, inséré dans un réseau d'échanges industriels, commerciaux et sociaux, fruit d'un développement technique !

Dans sa préface à l'ouvrage, Febvre souhaite qu'« une fois sa lecture achevée, [le lecteur] puisse conserver notre livre avec la certitude d'y trouver, du moins, les résultats de statistiques fidèles et de prospections dont nul encore n'a réuni et commenté les résultats » (1971 [1958] : 16). C'est dire la place première que l'historien, fidèle en cela à l'un des principes des *Annales*, accorde à l'analyse quantitative et sérielle. Notons toutefois, dans cette déclaration, l'assurance que l'historien met dans les statistiques (« certitude », « fidèles ») et les prospections; nous verrons plus loin, qu'en matière de science historique le chiffre pas plus que le document, mais pour d'autres raisons, n'a valeur d'absolu et ne peut satisfaire à toutes les recherches. De plus, relevons le fait assez piquant d'une défense du quantitatif comme pierre angulaire de l'ouvrage par un historien qui certes lui reconnaissait son importance, mais qui ne l'a guère pratiqué, se distinguant plutôt par ce qu'on allait alors appeler l'histoire des mentalités et qu'on connaît

aujourd'hui, après quelques transformations, sous le nom d'histoire culturelle, histoire qui demeure, il faut le reconnaître, essentiellement qualitative. Du reste, *L'apparition du livre* a peut-être bénéficié de statistiques mais il faut bien reconnaître qu'on en trouve très peu de traces explicites, sous forme de tableaux et de graphiques, dans ses pages. Febvre a d'ailleurs été un modèle pour certains des plus importants micro-historiens, tel Ginzburg, dont on verra les critiques plus loin, au chapitre suivant, précisément à l'égard du courant quantitativiste de l'historiographie contemporaine.

L'apparition du livre est publiée au moment où, dans l'Université française, triomphent l'École des *Annales* et la méthode historiographique qu'elle développe depuis alors trente ans. Dès 1944, Ernest Labrousse (1895-1988), successeur de Marc Bloch à la chaire d'histoire économique et sociale de la Sorbonne, qui avait été aussi co-fondateur des *Annales*, apparaît au centre du système des thèses en préparation et des postes éventuels réservés aux futurs historiens³. Son rôle est tout autant intellectuel que politique, ayant à orienter la recherche historique, en hégémonie alors face aux autres secteurs de recherche en sciences de l'homme, où il privilégiera les voies économiques et sociales, laissant quelque peu de côté l'histoire des mentalités, second courant qui caractérise les *Annales*

³ Philippe Poirrier donne notamment comme exemple le parcours d'Alain Corbin, futur « historien du sensible », pour reprendre le titre d'un recueil d'entretiens qu'il a accordés, qui, entreprenant sa thèse, en 1962, avait été conseillé de s'intéresser aux aspects économiques du Limousin (Poirrier, 2007 : 49-51). Bertrand Gille, qui professait à l'Université de Clermont-Ferrand, avait accepté de diriger Corbin « à la condition d'avoir l'aval de Labrousse », lequel « croulait sous les thèses » d'histoire quantitative et sérieuse (Corbin, 2000 : 22). Après quelques recherches sur le terrain, « j'avais pensé à une histoire des gestes [dit Corbin]. Mais j'imagine que si j'avais proposé un tel sujet à Labrousse, il m'aurait pris pour un olivarius; or, à cette époque, les mandarins étaient puissants et disposaient d'un pouvoir destructeur » (*ibid.* : 24). Ailleurs, Poirrier affirme même que « la dette de Daniel Roche envers Ernest Labrousse, qui oriente les grandes recherches d'histoire économique et sociale pour toute une génération au cours des années cinquante, est plus centrale encore » qu'elle ne l'est envers Braudel (Poirrier, 2004 : 25).

(Chartier et Revel, 1979 : 436; Revel, 1979 : 1367-1368; 1372; Charle, 1980 : 115; Grenier et Lepetit, 1989 : 1337-1339; Burguière, 2006 : 131-165).

On a longtemps pensé, dans le milieu même de l'historiographie, que la domination intellectuelle et institutionnelle de Labrousse au cours des années 1950-1960 dans le domaine de l'histoire avec l'analyse quantitative et sérielle avait nuit à l'histoire des mentalités. En fait, l'analyse quantitative a permis au contraire de préciser des réalités historiques qu'on ignorait ou négligeait jusque-là. Par exemple, en mettant en statistiques l'âge des mariages au 16^e siècle, l'histoire quantitative a montré que cet âge avait cru tout au long de la période. « Ces changements ignorés ou tus par les témoignages de l'époque doivent leur signification historique à leur caractère massif que révèle l'analyse sérielle » contemporaine (Burguière, 2006 : 132).

Examinons maintenant comment l'analyse quantitative est apparue au début du 20^e siècle, bien avant que l'histoire du livre ne s'y intéresse, chez un sociologue et économiste dont la réflexion porta fruit, ainsi que chez deux historiens de la littérature qui l'apprécièrent différemment l'un l'autre.

2. Méthode historique et Science sociale

En 1903, la *Revue de synthèse historique*, qui annonce déjà intellectuellement la revue des *Annales* fondée en 1929 (Braudel, 1997 [1958] : 204; Burguière, 2006 : 101-109), publie un texte dans lequel François Simiand (1873-1935), sociologue et disciple de

Durkheim, critique la méthode historique d'alors en regard des exigences scientifiques de la sociologie naissante. « Méthode historique et Science sociale » aura une importance chez « tous ceux qui firent leur apprentissage avant 1939 » (Simiand, 1960 [1903] : 83, note 1)⁴ et particulièrement chez les historiens des *Annales* (Chartier et Revel, 1979 : 430-432; 435; 440; Revel, 1979 : 1363-1365). C'est du reste leur revue qui le republiera en 1960, précisément « à l'intention des jeunes historiens, pour leur permettre [...] de mieux comprendre ce dialogue de l'Histoire et des Sciences sociales, qui reste le but et la raison d'être » des *Annales* (Simiand, 1960 [1903] : 83, note 1), ces mêmes jeunes historiens qui analyseront, dans les années qui suivront cette réédition, l'objet culturel « globalisant » (Mollier, 1996; Barbier, 1999 : 558; 572; 574), en quelque sorte, qu'est le livre.

Dans son article, Simiand pose le problème de la scientificité de « la science sociale » en critiquant notamment un historien, Charles Seignobos (1854-1942), et plus précisément l'ouvrage que ce dernier vient de publier, *La méthode historique appliquée aux sciences sociales* (1901). Il met en question tout d'abord ce qui dans le langage et dans l'ordre de la connaissance empêche d'appliquer à l'étude de la société la méthode qui prévaut dans les sciences de la nature. En réalité, c'est le caractère répétitif de l'activité sociale qui doit permettre d'en dégager des règles de fonctionnement. En ce sens, l'histoire ne peut se réclamer de la science dans la mesure où elle est l'« étude des faits humains passés [...] qui ne se sont chacun produits qu'une fois » (*id.* : 83). De plus, l'histoire recourt, dans

⁴ La courte citation que nous donnons ici est signée « N.D.L.R. » et paraît en première page de l'article de Simiand dans sa réédition par les *Annales* en janvier-février 1960. La note même serait de la main de Braudel, qui dirige alors la revue.

son travail, à une « connaissance indirecte » constituée de « notations de faits opérées sans méthode connue ni bien définie et en général pour d'autres fins que la fin scientifique propre » (*ibid.*). Ce sont là, décrits, les documents et archives sur lesquels travaille l'historien et dont il doit tirer un parti qui de fait n'était pas prévu à l'origine, lors de la création du document, « cet intermédiaire entre l'esprit qui étudie et le fait étudié » (98). Aussi, Simiand parle-t-il de « connaissance indirecte », comme le font du reste les historiens en général, c'est-à-dire d'une connaissance issue d'une observation de l'objet analysé sans examen direct de l'objet même.

De son côté, la « science sociale » étudie les phénomènes « qui caractérisent la vie de l'homme en société » (*id.* : 84). Comme elle doit multiplier les observations et que dans le présent qu'elle examine tout ne se trouve pas, elle doit recourir au passé, et à une méthode historique, pour tout d'abord augmenter le nombre d'occurrences observées. Ce qui l'intéresse toutefois, ce ne sont pas les événements en tant que tels mais plutôt l'enchaînement causal dans lequel ils surviennent, enchaînements qui, par leur structure répétitive, permettraient de dégager des modèles et donc des règles. Ce sont ces enchaînements qui font remonter dans le passé et permettent de comprendre les phénomènes étudiés. Simiand précise, ayant en tête la méthode scientifique, que les événements retenus doivent être « exactement de même ordre », le lien entre « un pouvoir et un résultat » impliquant « une relation stable, une régularité, une loi » (*id.*, 95). Il rajoute que si « l'étude des faits humains veut se constituer en science positive, elle est conduite à se détourner des faits uniques pour se prendre aux faits qui se répètent, c'est-à-dire à écarter l'accidentel pour s'attacher au régulier, à éliminer l'individuel pour étudier

le social » (*ibid.*). Ces mots mêmes, « écarter l'accidentel », « éliminer l'individuel », auront une importance future que Simiand aurait pu prévoir puisqu'il les adressait déjà à son temps, car ce sont ces mots mêmes que la critique culturaliste et micro-historique des années 1970-1980 contestera face à l'histoire « globale et totale » (Burguière : 132, 165; Vovelle 1985 : 43-44), comme l'École des *Annales* définissait son projet historiographique après la Seconde Guerre mondiale. Mais n'anticipons pas sur ce que nous expliquerons dans le détail plus loin et qui nous apparaîtra peut-être comme une sorte de régression.

Les assertions de Simiand annoncent donc la démarche méthodologique de l'École des *Annales*. Il s'agit, en ce début du 20^e siècle, de s'éloigner d'une histoire purement événementielle, que Seignobos incarne, faite de trois « idolâtries », à savoir une croyance dans le fait politique plutôt qu'une étude du contexte qui l'a suscité, un intérêt pour l'individu plutôt que pour l'institution et le phénomène social plus global qui l'ont formé, une foi dans la chronologie et la recherche de l'origine plutôt que dans la complexité des changements où le nouveau se mêle à l'ancien, l'un l'autre se transformant et demandant à être finement restitué pour être bien compris (Simiand : 101-102; 117-119). Ainsi, nous dit Simiand, dans la guerre que se sont faite la France et la Prusse, en 1870-1871, ce n'est pas « l'action de deux individus, Bismarck et Napoléon III, » qui explique l'issue des affrontements, mais plutôt et notamment « la longue préparation des institutions et de l'esprit social qui s'est développée en Allemagne pendant tout le XIX^e siècle, et sans laquelle le génie de Bismarck n'aurait pas fait son œuvre, n'aurait peut-être même pas existé » (97).

En réalité, Simiand en appelle à une utilisation plus rigoureuse de la méthode historique par la science sociale. Devant l'accumulation infinie des événements passés, dont la recension oblige l'histoire à revoir sa méthode, il est désormais impératif de procéder à une « généralisation scientifique » (114). Ainsi, se demande-t-il, « est-il une catégorie de phénomènes qui ait été plus étudiée, depuis longtemps, par les historiens, dans tous les pays, à toutes les époques, que les guerres ? Cependant, il n'existe pas, encore à cette heure, de sociologie de la guerre » (115), c'est-à-dire une observation de cet objet ayant pour but d'en identifier les conditions d'existence à différentes époques, dans différents pays et cultures, afin, et c'est là la chose importante, de les comparer et d'en isoler les invariants qui permettraient d'énoncer les règles générales de son surgissement et de son fonctionnement⁵. C'est ce type de travail basé sur le comparatisme qui fonde la volonté scientifique de la science sociale. Quant à la méthode historique, nécessaire dans l'investigation du passé par la science sociale, elle doit être « appliqu[ée] mieux, plus méthodologiquement, plus rigoureusement que ne l'ont fait et que ne le font les historiens » (119), subjugués qu'ils sont par les « idolâtries » évoquées plus haut.

⁵ Notons, au sujet d'une sociologie de la guerre, les limites du propos de Simiand. En effet, il ne tient aucun compte, par exemple, de *Vom Kriege* de Clausewitz paru la première fois en allemand en 1832 (en français, une première fois dans les années 1870 puis à nouveau en 1955) et qu'on pourrait considérer d'un point de vue sociologique, cela bien avant la naissance de la discipline. En suivant le principe que Simiand applique à Napoléon III et Bismarck, pour que *De la guerre* existe, il a bien fallu un contexte social qui le suscite et qui touche donc d'autres auteurs, d'autres personnes, en somme des pans entiers de la société si ce n'est la société dans son entièreté. L'œuvre ne peut s'expliquer comme un phénomène isolé. Du reste, la consultation d'une *Anthologie mondiale de la stratégie* (Chaliand, Paris : Laffont, « Bouquins », 1990) donne un petit aperçu de la réflexion qui existait au 19^e siècle sur cette question. Sans doute Simiand n'avait-il pas alors examiné la question qu'il soulève ici au passage, si jamais il la considéra. D'ailleurs, les réflexions de Clausewitz sur la guerre rappellent celles, à la même époque, de Tocqueville au sujet *De la démocratie en Amérique* (1835) ou sur *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856) qu'on lit comme des travaux de sociologie. C'est du reste ce que suggère Raymond Aron dans *Penser la guerre, Clausewitz* (Paris : Gallimard, 1976, p. 39). René Girard précise de son côté que « la guerre est un phénomène social global. En cela les analyses de Clausewitz devancent celles de la sociologie de Durkheim » (Girard, *Achever Clausewitz*. Paris : Carnets Nord, 2007 : 41).

Ce jugement sévère a tout de même trouvé auprès des historiens venus par la suite un écho favorable, la science historique ayant reconnu, notamment à travers l'École des *Annales*, la nécessité de tenir compte des sciences sociales comme la sociologie et l'économie dans leur étude du passé (Bouvier, 1974 : 66; Noiriel, 2003 : 61)⁶.

Mais revenons à Simiand. Il avait d'abord eu une formation en philosophie. Dans la recomposition de l'Université française de la fin du 19^e siècle (Noiriel, 2003 : 53-54) et devant le développement de la sociologie, il s'intéresse à cette discipline et devient rapidement un proche de Durkheim. Ainsi tient-il, dès 1898, la chronique des livres économiques dans *L'Année sociologique*, chronique qu'il gardera jusqu'à sa mort, en 1933 (Bouvier, 1974). De plus, les questions épistémologiques relatives aux sciences sociales l'intéressent au plus haut point. Cela apparaît dans le texte de lui qu'on vient de voir. Son intérêt pour la sociologie l'amène donc à l'économie à laquelle il se consacrera de façon quasi exclusive par la suite. Cependant, sa conception de l'économie est directement liée à la sociologie : « La science économique positive est et ne paraît ne pouvoir être que sociologique » déclare-t-il en 1932, dans son dernier ouvrage qui porte notamment sur l'évolution historique des salaires (Bouvier, 1974 : 61). Toutefois, selon la formule de Bouvier, « il demeura toujours un peu en marge, beaucoup trop sociologue pour les historiens de l'économie, trop économiste pour les sociologues, et pas assez

⁶ Mais Durkheim fut plus sévère encore que Simiand et même méprisant dans un échange qu'il eut avec Seignobos après que ce dernier eut prononcé une conférence intitulée « L'inconnu et l'inconscient en histoire », en 1908, devant la Société française de philosophie. Le sociologue s'écria en effet à un certain moment : « Si l'on entend l'Histoire comme vous l'entendez, ceux qui n'en font pas peuvent se consoler et se réjouir même de n'en pas faire » (Noiriel, 2003 : 52). Un peu plus tôt, il avait toutefois précisé : « M. Seignobos sembl[e] opposer l'Histoire et la Sociologie, comme si c'était là deux disciplines usant de méthodes différentes. En réalité, il n'y a pas à ma connaissance de Sociologie qui mérite ce nom et qui n'ait pas un caractère historique » (Seignobos, 1908 : 229). Comme neutralisation de l'adversaire, peut-on faire mieux?

économique pour les économistes » (*ibid.*). Quoi qu'il en soit, une chose traverse ses recherches, c'est l'utilisation de l'analyse quantitative pour comprendre le développement des sociétés du point de vue économique. Il chercha notamment à établir les cycles qui témoignent de l'évolution de l'activité économique selon trois grandes catégories, séculaire, interdécennal et court (deux à trois ans). Avec les cycles, nous sommes précisément dans l'examen de phénomènes répétitifs qui, d'une certaine façon, échappent aux circonstances puisque précisément, d'une époque à l'autre, ces cycles reviennent. Toutefois, et sans vouloir entrer trop avant dans des considérations techniques, il semble que Simiand n'accordait une importance déterminante, du point de vue de la connaissance, qu'au cycle séculaire, c'est-à-dire les cycles qui se déploient sur le siècle et qui échappent, du fait de leur ampleur, à la conscience des hommes (Bouvier : 69-70), voulant sans doute accéder ainsi à ce qu'il croyait être les lois les plus générales qui soient.

L'un des historiens français qui reçut avec le plus d'intérêt l'enseignement de Simiand fut certainement Ernest Labrousse (1895-1988). Or, au sein de l'École des *Annales*, Labrousse s'intéressa aux aspects économiques et sociaux en recourant fortement à l'analyse quantitative, beaucoup plus que Febvre et que Bloch ne le firent qui du reste étaient plutôt sceptiques devant ces méthodes (notamment Martin, 2004 : 65). Il en fit même, pendant une quinzaine d'années, alors qu'il disposait de moyens institutionnels importants, l'élément central de sa politique d'enseignement aux jeunes historiens en formation alors même qu'il occupait une position hégémonique dans l'Université française. Nous y reviendrons plus bas.

3. L'enseignement des bibliothèques privées

En 1910, quelques années après la publication du texte de Simiand, Daniel Mornet (1878-1954), jeune historien de la littérature, publie un article dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*. « Disciple fidèle » de Gustave Lanson (Chartier, 1990 : 11, note 1), il appartient à la même génération que Simiand et son approche de l'histoire littéraire, dans ce texte, semble tenir compte de la recomposition de la recherche qui se fait alors, notamment sous l'effet de la toute jeune sociologie. Dans son article sur « L'enseignement des bibliothèques privées » (1910), il examine 500 catalogues de bibliothèques ayant appartenu à des « gens de loisirs et de loisirs studieux, nobles qui vivent de leurs rentes, gens de plumes, de registre et de bureau » (454) du 18^e siècle français. Avant d'examiner en détail ce texte, évoquons une conférence faite quelques années auparavant dans laquelle nous trouvons un mélange de l'histoire décriée par Simiand et de saillies intéressantes faites à l'adresse d'une discipline nouvelle, la sociologie.

En janvier 1904, à l'invitation de Durkheim, Gustave Lanson (1857-1934), professeur à la Sorbonne et auteur d'une *Histoire de la littérature française* (1894) qui fait déjà autorité, prononce à l'École des Hautes Études sociales de Paris une conférence sur « les rapports de l'histoire littéraire avec la sociologie » (Lanson, 1965 [1904] : 61). Cette conférence décrit à la fois l'histoire littéraire telle qu'elle est pratiquée notamment par Lanson et donne une idée que l'auteur se fait de la sociologie. Elle est publiée la même année dans la *Revue de métaphysique et de morale*.

Pour Lanson, l'histoire littéraire est faite « de biographies à établir », « de sources à rechercher », « d'influences à tracer », « de courants et d'idées à reconnaître » (61), de l'étude « des communications d'un individu avec la vie de son temps et des temps qui l'ont précédé » (69), en somme, « de faits vérifiés, de rapports exacts » (62), fidèle en cela à l'histoire telle que Seignobos la conçoit. Pour l'histoire positiviste, ou événementielle, à laquelle est rattachée l'histoire littéraire d'alors, voilà définit l'essentiel du travail de l'historien. Le but de l'histoire littéraire, c'est « la description exacte de l'individualité littéraire », ce qui est la position contraire des sociologues qui « suppriment [les individualités] ou s'en détournent » (63). D'un autre côté, l'historien doit comprendre ce qui le sépare de l'époque dont il étudie les œuvres, ce qui distingue le subjectif (c'est-à-dire les œuvres comme expression du sujet) du contexte dans lequel le sujet a évolué et où il s'est exprimé; il doit, devant un livre, « le retirer de notre vie intérieure où la simple lecture l'a souvent mêlé » (62) pour retrouver ce que l'« auteur a voulu y mettre, ce que [son] premier public y a trouvé » (*ibid.*) et même ce que les lectorats ultérieurs y ont vu (70).

Lanson enregistre le constat de non-scientificité que la sociologie formule à l'égard de l'histoire qu'il pratique, constat sur lequel il se montre d'accord. Du reste, il est significatif qu'il emploie l'expression « point de vue sociologique » (64) et non sociologie quand il parle de cette discipline telle qu'elle peut intéresser l'histoire littéraire, suggérant ainsi son intérêt pour le moins relatif. Pour lui, bien que l'œuvre apparaisse comme l'expression d'un sujet, elle est aussi un « phénomène social », « un acte social de l'individu », à la recherche du public « qu'elle contient déjà » (66). On le

comprend, cette conception de la sociologie est par trop générale et finalement pas assez scientifique pour retenir la sociologie naissante qui s'intéresse alors plutôt, notamment avec Durkheim, aux aspects quantitatifs et aux statistiques. Du reste, Lanson déclare que « nous autres critiques, comme M. Jourdain, nous faisons [...] de la sociologie sans le savoir, par l'impossibilité où l'on est de considérer l'œuvre à part du public » (68), c'est-à-dire de l'isoler comme le scientifique isole en laboratoire l'objet qu'il observe et qu'il soumet à l'expérimentation. Cependant, cette ignorance des conditions d'existence d'une véritable science du social, de ses moyens, de ses objets, à mettre au point, à construire, suggère l'incapacité à entrevoir la scientificité possible de l'histoire littéraire. La conception de l'histoire littéraire de Lanson appartient au mieux à une analyse qualitative qui ignorerait tout de ce que pourrait apporter l'analyse quantitative. C'est Mornet, un de ses disciples, qui, six ans plus tard, fera une démonstration convaincante de l'application de l'analyse quantitative à l'histoire littéraire et même, dirait-on aujourd'hui, à une analyse culturaliste reposant sur des séries statistiques⁷.

En ouverture de son article que nous avons présenté un peu plus haut, Mornet écrit : « Dès le début du XVIII^e siècle les physiciens et les astronomes s'étaient accoutumés à la défiance salutaire des principes innés et des forces occultes. Newton ne fut accepté qu'en

⁷ Lanson sait que ce qui fonde la science, c'est précisément la recherche de lois qui expliquent le fonctionnement des choses, que ces dernières appartiennent à la nature ou à la société. Il conçoit donc qu'il puisse en exister pour la littérature, et que la sociologie puisse y conduire. Mais voilà, ces lois, il les voit comme « inductives, relatives, approximatives » (72), en somme des lois qui seraient plutôt des « faits généraux », des « rapports généraux » (73), cela parce qu'il lui semble difficile d'arriver à une généralisation qui comprenne tous les faits d'une réalité circonscrite. La complexité du fait social le fait douter d'en arriver à une compréhension scientifique de la réalité littéraire bien qu'il se montre ouvert à cette possibilité. En somme, Lanson, probablement à cause du genre dans lequel il s'exprime ici, la conférence, ne peut entrer dans les détails qui permettraient de mettre la réalité littéraire à l'épreuve de la sociologie et peut-être, par ailleurs, cela ne l'intéresse-t-il tout simplement pas. Mais revenons à Daniel Mornet.

précisant le sens de la gravitation, en lui déniait toute valeur métaphysique, en la réduisant à n'être que le symbole verbal de ses calculs » (Mornet, 1910 : 449). Ce qui retient l'attention dans cette déclaration, c'est le rôle reconnu au nombre dans la révolution scientifique moderne. Chiffrer une réalité, c'est lui donner une valeur limitée, c'est faire reculer un peu plus l'interprétation subjective sinon arbitraire, c'est concevoir la réalité du monde dans son extériorité, échappant à toute métaphysique, à toute visée téléologique. C'est faire du chiffre un outil dans l'analyse de la réalité en elle-même, sans visée autre.

Au moment où Mornet publie son article, des discussions ont lieu précisément en histoire sur ce qu'il faut faire désormais pour permettre à la discipline d'échapper à l'approximatif et au subjectif afin d'atteindre à une réalité générale au sujet de l'activité sociale dans les temps passés (Noiriel, 2003 : 53-57). Nous avons vu comment Lanson, en 1904, interprétait ce développement épistémologique. Six ans plus tard, son disciple précise toutefois : « L'histoire littéraire est moins avancée que la physique d'il y a deux siècles et les forces occultes y jouent toujours quelque rôle » (Mornet, 1910 : 449). Cependant l'article qu'il publie alors et sur lequel nous nous pencherons maintenant démontre une réelle volonté de formaliser l'analyse historique dans le domaine littéraire afin de saisir avec plus de précisions et globalement certains de ses enjeux. C'est ce dont s'aviseront, à partir des années 1950 et 1960, les historiens des *Annales* ou proches et quelques autres encore qui le citeront et s'en inspireront dans leurs textes⁸.

⁸ Tels Dupront (1965 : 190; 213; 236, note 1), Furet (1965a : 1), Chaunu (1978 [1973] : 225), Darnton (1983 [1971] : 72, 75-76, 78, 79, 82), Milo (1987 : 27); ou s'y référeront implicitement par les méthodes

L'article de Mornet intitulé « Les enseignements des bibliothèques privées (1750-1780) » (Mornet, 1910) est intéressant à plus d'un titre. D'un point de vue méthodologique, il adopte résolument la statistique comme outil, proposant une véritable analyse quantitative. Mornet examine le contenu de 500 catalogues, publiés entre 1750 et 1780, donnant l'inventaire d'autant de bibliothèques privées de France ayant appartenu à un lectorat composé de membres de la noblesse, d'ecclésiastiques, de magistrats, de notaires, d'avocats, d'académiciens et d'un pourcentage important (34%) d'anonymes et de propriétaires sans indications de profession. Du point de vue de l'histoire littéraire, il suggère fortement l'écart qui existe entre la lecture multiple et hirsute qu'une époque fait de sa production éditoriale et le jugement limité que l'histoire peut en donner, soulignant notamment l'importance déterminante, pour un temps donné, d'une production conséquente que les historiens contemporains de Mornet, par exemple, méconnaissent quand ils ne l'ignorent pas.

Mornet tire, de ces catalogues, plus de 20 000 fiches rédigées en fonction des auteurs, du titre des ouvrages et de leur édition, de l'année de publication des catalogues, de l'importance quantitative des bibliothèques recensées, des divisions de chaque catalogue selon la matière et la nature des ouvrages (roman, poésie, etc.; littératures étrangères, langues d'origine, traductions, etc.). De son propre aveu, le regroupement de certaines données lui a permis de faire apparaître des réalités auxquelles il n'aurait pu avoir accès autrement. Du reste, la lecture de son texte en convainc aisément le lecteur.

d'analyse utilisées, tel Roche (1969 : nombreuses références à Dupront [1965] et Furet [1965a]), Chartier & Roche (1986 [1974] : 167), Ehrard & Roger (1965), Estivals (1961 : I), Martin (1969; 2004 : 129-145).

Par ailleurs, Mornet a regroupé les 500 catalogues étudiés selon le nombre d'ouvrages qu'ils contiennent. Ainsi, 66% ont moins de 1 000 ouvrages et à peine 6% plus de 3 000. Au sujet de la lecture des ouvrages d'une bibliothèque par son propriétaire, il formule l'hypothèse que plus une bibliothèque est petite plus il y a de chances que ses ouvrages aient été lus⁹. Mornet souligne que la présence d'ouvrages dans une bibliothèque ne veut pas dire que leur propriétaire les a lus; de même, il est plus que probable que ce dernier ait lu des ouvrages qui ne s'y trouvent pas ou plus. De surcroît, la présence d'ouvrages dans une bibliothèque peut venir d'un héritage ou de l'achat d'un lot; ils n'ont donc pas fait l'objet d'un choix délibéré de la part du propriétaire. Enfin, les catalogues étudiés ne recensent pas forcément tous les ouvrages des bibliothèques concernées. Ont été exclus des ouvrages jugés par les auteurs des catalogues peu intéressants ou pertinents comme par exemple des titres de la « Bibliothèque Bleue ». Ces précautions formulées par Mornet suggèrent le degré de réflexion que lui a inspiré son objet d'étude et que reprendront notamment Dupront (1965), Roche (1969), Martin (2004 : 142-144). Rappelons que ces catalogues avaient entre autres pour fonction de proposer à la vente les livres d'une bibliothèque quand son propriétaire, par exemple, était décédé.

Une des choses que révèle l'enquête, c'est la présence des littératures étrangères, en traduction et en langues originales, selon différents genres, dans les bibliothèques étudiées. Mornet montre ainsi la compétition dans laquelle les littératures étrangères se

⁹ Il ignore tout des tirages des ouvrages dont il est question dans les catalogues et il n'est pas sûr du nombre d'éditions dont chaque ouvrage a pu faire l'objet. Il recourt, pour en avoir une idée, à *La France littéraire*, bibliographie en une douzaine de volumes publiée au 19^e siècle par Joseph-Marie Quérard (1797-1865) et qui porte en grande partie sur les éditions dont les titres parus aux 18^e et 19^e siècles ont fait l'objet. Cependant, il démontre que cet outil ne recense pas toutes les éditions. Par ailleurs, il connaît l'origine sociale, professionnelle et géographique d'une majorité des propriétaires de bibliothèques étudiées.

trouvent au moment de la publication des catalogues étudiés (et pour les années d'acquisition qui précèdent). Comme par ailleurs les catalogues donnent le détail des genres présents dans les bibliothèques, on a donc une idée plus précise des lieux esthétiques de cette compétition. Par exemple, le roman anglais et la poésie italienne dominent le roman et la poésie espagnols. On voit ainsi, à travers ces deux paramètres (littératures étrangères et genres) et les titres en présence, les influences précises qui pouvaient exister dans un lectorat donné, d'une époque délimitée.

Mornet examine aussi les « grands livres » déclarés tels par l'histoire littéraire et les ouvrages mineurs dont les spécialistes ignorent tout et qu'on trouve, les uns et les autres, dans les catalogues examinés. Dans le premier cas, il constate la présence importante du *Dictionnaire historique et critique* (1697) de Bayle (1647-1706) qui eut une influence très grande dans le développement des idées au 18^e siècle. Il s'agit là de la confirmation d'une connaissance déjà avérée par l'histoire littéraire. Suivent les œuvres de Voltaire, dont les moins dérangeantes sont les plus répandues – *La Henriade* (1728) plutôt que les *Lettres philosophiques* (1734) ! Mornet constate par son enquête que « les grands auteurs du XVIII^e siècle n'ont pas été, au XVIII^e siècle, des grands auteurs pour tout le monde » (464). On trouve aussi l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert dans 81 bibliothèques (16%), ce qui est un pourcentage important si on tient compte de son prix d'achat et de son aspect volumineux. Ce que Mornet constate, par ailleurs, c'est d'une part le nombre considérable d'ouvrages que l'histoire littéraire n'a pas du tout retenus et qui se trouvent pourtant de façon massive dans les catalogues des bibliothèques examinés. Cette découverte oblige à une réflexion sur leur contenu. Par exemple, certaines idées de

changement liées à la raison et à la science, grands thèmes des Lumières, sont propagées dans des œuvres mineures dont les auteurs ne sont pas reconnus pour en avoir été ni les créateurs ni mêmes les défenseurs, bien au contraire (470-471). Par ailleurs, les bibliothèques étudiées contiennent de nombreux journaux, l'équivalent de 50 000 volumes (478), par lesquels les idées pénétraient les groupes sociaux auxquels les lecteurs appartenaient et cela sans doute de façon plus importante que les livres sur lesquels l'histoire littéraire se penchait au début du 20^e siècle, au moment où Mornet menait son enquête et qu'on voyait alors comme des vecteurs dominants des changements en cours ou à venir au 18^e siècle. Enfin, grâce aux statistiques constituées, Mornet pourrait montrer comment se répartissent les ouvrages en fonction de l'occupation professionnelle et sociale des propriétaires des bibliothèques, ce que l'espace ou le temps ne lui permet pas de faire toutefois.

Son analyse montre aussi l'importance des rééditions d'ouvrages des époques antérieures. L'un des auteurs les plus importants à ce titre, au 18^e siècle, est le poète Marot (1496-1544). Par ailleurs, Mornet a examiné les rapports entre le contenu des bibliothèques et les ouvrages traités par le *Mercure de France*. Il découvre que les livres bien accueillis par le journal ne se trouvent pas nécessairement dans un nombre significatif de bibliothèques. Cette partie de son analyse ainsi que la présence massive de journaux dans les bibliothèques étudiées, comme nous l'avons vue, suggèrent que l'étude d'un plus grand nombre de journaux montrerait avec plus de précision leur rôle dans la diffusion des livres et donc dans celle des idées à cette époque notamment. En ce sens, comme l'auteur le dit lui-même, ce ne seraient pas les livres jugés importants qui détermineraient

directement l'influence qu'ils auraient eu sur une masse de lecteurs, mais plutôt les intermédiaires situés entre les livres et les lectorats, comme les journaux précisément. Même s'il ne s'engage pas dans les pistes qu'il suggère, les intuitions de Mornet se sont avérées très souvent justes, il suffit pour s'en convaincre d'examiner les nombreuses enquêtes faites par la suite, notamment à partir des années 1960 (Erhard et Roger, 1966).

Mornet précise qu'il n'a retenu pour son enquête statistique que les ouvrages présents dans plus de 10 des 500 bibliothèques. Ce qui signifie qu'il y aurait une enquête complémentaire à faire sur les ouvrages non-comptabilisés en les regroupant sous des paramètres plus généraux comme le genre auquel ils appartiennent ou les auteurs qui les ont écrits. Par ailleurs, certains aspects statistiques n'ont pris leur importance qu'en cours d'écriture des fiches et d'examen des catalogues. Ces questions n'ont alors pas fait l'objet d'un recommencement d'enquête à partir du début, Mornet tenant plutôt compte du nombre de catalogues qui ont été dépouillés avec ces paramètres apparus en cours de dépouillement, ce qui reste parfaitement acceptable du point de vue méthodologique et qu'on peut associer à l'idée de sondage. Inversement, certaines questions jugées importantes au départ n'ont pas été menées jusqu'au bout de l'enquête étant donné le peu d'information recueillie à leur sujet dans la suite de l'enquête.

Les classifications des catégories, dans les catalogues, posent certaines questions. Ainsi en « Physique », on trouve des livres sur la magie et la démonomanie (489). Ces subdivisions renvoient à la classification telle que certains pouvaient l'entendre à l'époque, soit les auteurs des catalogues, soit les propriétaires des bibliothèques, soit la science telle qu'elle concevait sa propre organisation et ses objets d'étude, ou la science

telle qu'elle était alors en train de se transformer, ouvrages de magie et de démonomanie en physique témoignant précisément d'un changement de paradigme dans l'organisation de la science. Évidemment, pour en savoir plus, il serait nécessaire de procéder à un complément d'enquête dans la société où se sont développées ces bibliothèques. Peut-être ne sommes-nous plus là dans l'analyse quantitative, mais plutôt dans une analyse culturaliste, ou qualitative.

Du reste, à plusieurs reprises, Mornet indique les difficultés et les limites d'un travail comme le sien. Ainsi, pour que les chiffres traités prennent une dimension plus juste, ils devraient précisément être associés à des recherches bibliographiques et aux témoignages des contemporains. En eux-mêmes, « ils posent souvent des faits dont ils ne donnent ni les raisons, ni les conséquences » (490). Par ailleurs, Mornet souligne la lourdeur qu'il y a dans la manipulation de ses 20 000 fiches à un point tel qu'elle en limite même l'usage. Il précise que les statistiques qu'il a élaborées peuvent être vérifiées en tout temps et qu'il tient ces fiches à disposition du lecteur (454). Cette remarque, dans sa naïveté pourrait-on penser, ne suggère-t-elle pas le caractère novateur de l'analyse quantitative, soit pour l'époque, soit pour l'histoire littéraire, soit pour Mornet lui-même¹⁰? De plus, comme le principal intéressé le précise, son travail ne repose pas sur des sondages lancés dans le corpus retenu, mais bien sur le dépouillement raisonné et systématique de la totalité des 500 catalogues. Les statistiques ne disent que ce qu'elles présentent, elles ne font pas l'objet d'une projection à l'intérieur de l'article ou de généralités. Mornet fait enfin

¹⁰ C'est l'utilisation de l'ordinateur, à partir des années 1960, ou la mécanographie qu'on employait alors, qui viendra au secours des chercheurs placés devant des monceaux de fiches, comme le montrent notamment Le Roy Ladurie (1977 [1968]) et Furet (1974 [1971]) : 48, 53).

remarquer que le nombre de catalogues dépouillés permet de corriger les erreurs qu'il aurait pu commettre dans la cueillette et le traitement des données, dans les modifications adoptées en cours de traitement – cette précaution ayant une valeur méthodologique certaine témoigne de la conscience du chercheur face à ses propres outils. Nous verrons plus loin que la recherche menée dans les années 1960 aura exactement les mêmes précautions.

Ce texte de Mornet montre que, bien avant *L'apparition du livre*, des méthodes quantitatives avaient été utilisées sérieusement dans l'examen d'une réalité présentée comme littéraire, mais en fait éditoriale, voire culturelle. Il faut noter que pour Mornet l'analyse quantitative est un outil qui permet de mieux comprendre la réalité littéraire – culturelle ! – qu'il s'est donnée à analyser. Elle offre l'occasion d'examiner comment les idées, par exemple, ou plus généralement, dirions-nous aujourd'hui, les pratiques culturelles étaient déterminées par l'environnement matériel de l'époque étudiée. De plus, bien qu'il ne prononce jamais le mot de « sociologie », à plusieurs moments il jette les bases d'une analyse sociale véritable, recourant essentiellement au nombre et à la série, permettant ainsi une approche objective et scientifique plus grande, utilisant la quantité et donnant une valeur relative à l'aspect individuel qui a toujours marqué l'histoire littéraire, abordant enfin son enquête en ayant à l'esprit une connaissance de la société d'alors à laquelle l'histoire littéraire a du reste contribué. C'est ce qui se passe quand il quantifie les paramètres retenus, mais aussi quand il évoque le « rang social » et la « profession » (453) des propriétaires des bibliothèques. De plus, il est conscient que l'origine parisienne des catalogues dépouillés détermine les résultats de sa recherche.

Qu'en aurait-il été si les professions avaient été plus variées et les origines géographiques diversifiées – provinciales pour tout dire? Voilà pourquoi il apparaît que ce texte établit une distance non négligeable avec la conférence de Lanson, maître de Mornet, prononcée en 1904. Il est vrai, en tout premier, que la nature des deux textes, une conférence et un article savant, les différencie. Mais, bien que six ans séparent aussi les deux textes et bien que les deux auteurs travaillent en histoire littéraire, l'un ayant été l'élève de l'autre et donc formé par lui, nous ne pouvons que constater l'écart existant entre eux que la seule appartenance générationnelle, comme on le voit, n'explique pas. Si Lanson reste hésitant sur l'utilisation d'une vraie science du social en histoire littéraire, Mornet, de son côté, et bien qu'il n'y fasse jamais explicitement allusion, propose une réponse pragmatique à l'analyse sociologique du fait littéraire. Il répond en quelque sorte au texte de Simiand et donne toutes les raisons de croire à l'existence d'une sociologie du fait littéraire.

Le rôle important de ce texte dans le développement de l'historiographie actuelle du livre a été souligné par Dupront et par Barbier. Le premier note : « les méthodes de quantification [...] se présentent comme une comptabilité pure, étrangère, semble-t-il, à l'univers 'intellectuel' du livre. Daniel Mornet, précurseur courageux, en avait montré, il y a plus d'un demi-siècle, quant aux bibliothèques privées, la valeur d'indices » (Dupront, 1965 : 190). Quant à Frédéric Barbier, il écrit : « Daniel Mornet est fondamentalement à l'origine de la problématique et des études développées sur le XVIII^e siècle des Lumières » (1999 : 586, note 111) et cela non seulement avec son livre sur les *Origines intellectuelles de la Révolution française* (1933), mais tout d'abord avec

l'article que nous venons d'examiner dans le détail et qui a été publié 23 ans avant l'ouvrage majeur de l'historien. Barbier précise :

la première ligne de force de cette 'nouvelle histoire' du livre [qui se développe dans les années 1960 et 1970] est représentée par des travaux fondés sur la statistique, qu'il s'agisse d'une statistique des titres et de la production imprimée, d'une statistique des structures de production (les imprimeries) et des réseaux de diffusion (les librairies, le colportage), ou, reprenant le modèle proposé par Daniel Mornet, d'une statistique des bibliothèques, qui déboucherait sur les contenus et les pratiques de lecture (575).

Nous voyons que déjà en 1910, le cadre épistémologique et les outils analytiques, qui 40 à 50 ans plus tard émergeront en masse dans la recherche sur le livre, sont déjà présents dans un texte qui, par la qualité de sa recherche, par son habileté dans l'utilisation d'outils statistiques simples, par la pénétration de ses observations quant à l'objet analysé (les 500 catalogues de bibliothèques privées du 18^e siècle français), par ses réflexions sur les difficultés méthodologiques, pour son temps, de l'analyse quantitative, annonce une nouvelle génération d'historiens. Celle-ci viendra cependant au livre comme objet d'études d'abord parce que celui-ci est placé à la jonction de l'analyse quantitative et de l'histoire des mentalités (ou analyse culturaliste dirions-nous), soit deux courants de l'École des *Annales* d'où proviennent ces historiens. L'ironie, c'est que Febvre et Labrousse, par exemple, influencés notamment par Simiand, ont précisément construit la nouvelle histoire contre l'histoire à la Seignobos d'où, par Lanson, provenait Mornet. Mais, comme on l'a vu, celui-ci a su prendre une distance par rapport aux enseignements de ses maîtres et suggérer des voies nouvelles dont l'avenir montrera le caractère fructueux.

De plus, la cinquantaine d'années qui séparent le Mornet de 1910 des Febvre-Martin de 1958 représentent une période de profondes transformations sociales, politiques, économiques. C'est le développement de la statistique employée à l'étude des faits économiques et industriels qui donnera aux études sur le livre le fondement qui lui manquait avec Mornet. La Grande Crise de 1929, la Seconde Guerre mondiale, les interventions des États dans l'économie, la volonté de comprendre la nature des crises, la mise au point d'outils méthodologiques et analytiques, tout cela permettra de comprendre comment fonctionne l'économie des États modernes (Verley *et al*). Cette compréhension débouchera sur une volonté de l'État d'intervenir dans les processus économiques et sociaux afin de gérer les crises et de trouver des solutions pérennes qui soient aussi rapides. Cela permettra aussi, comme nous le verrons, le développement de l'analyse sérielle appliquée à des domaines de recherche où elle n'avait jamais été utilisée et qui n'était pas strictement économique.

Plus simplement, et pour revenir à notre thèse, les trois textes que nous venons d'examiner donnent un aperçu de l'importance relative qu'on accordait à la méthode scientifique dans le domaine de l'histoire et de la sociologie, en France, au début du 20^e siècle. Nous les avons analysés parce qu'ils contiennent des éléments épistémologiques qui ont été à l'origine de notre thèse à savoir le souci de scientificité en histoire et sociologie et le recours au nombre pour sa formalisation. De plus, ils figurent dans le questionnement qui se faisait dans les années 1960 quand la recherche s'interrogeait sur la cohérence de ses propres méthodes et sur ses fondements scientifiques. Nous examinerons maintenant l'importance que l'analyse économique eut dans le

développement des sciences sociales, dont l'histoire, et dans la connaissance de notre époque.

4. L'économie comme cadre explicatif

La crise économique qui débuta en 1929 eut des effets considérables dans plusieurs domaines d'activité. Elle est apparue, notamment pour les économistes, les sociologues, les historiens, comme un laboratoire où il était possible d'observer en direct une crise, ce « point de rupture qui révèle les structures profondes d'une société » (Burguière, 2006 : 136). Pour l'École des *Annales*, elle a été l'occasion de confronter le présent et le passé. En examinant ce qui se déroulait alors sous leurs yeux, les historiens, utilisant les outils des sciences sociales comme les statistiques et l'analyse quantitative, comprenaient mieux ce qu'avaient pu être les crises du passé et, inversement, les crises du passé qu'ils avaient étudiées leur permettaient de mieux saisir dans son jaillissement celle qui se développait alors sous leurs yeux. Pour la première fois dans l'histoire, la culture avait les outils cognitifs pour comprendre en temps réel ce qui se produisait dans le présent.

À la fin de sa vie, Ernest Labrousse se rappelait le contexte dans lequel se développèrent, dans les années 1920-1930, en France, les recherches sur les salaires et les prix, notamment ses propres recherches qui portaient sur le 18^e siècle français et qui culmina, dans un premier temps, par la publication de sa thèse, en 1932, intitulée précisément *Esquisse du mouvement des prix et des revenus au XVIII^e siècle*.

Prenons par exemple un thème capital, comme celui de la condition matérielle de l'homme au cours des siècles dits 'modernes', postérieurs au Moyen Âge et antérieurs à la Révolution française. Je rencontre d'emblée – comme évidemment au cours des temps antérieurs – le problème du pain des hommes, c'est-à-dire, avant tout, des céréales, à un âge économique à dominante agricole, et à un âge agricole à dominante céréalière. Nous sommes ici devant le grand poids lourd d'une production et d'une consommation [...]. D'où, au cours de cette décennie 1920-1930 si attentive aux problèmes de prix et de coût de la vie [...] l'intérêt d'une étude de prix – que recommande au surplus une sorte de considération stratégique. Le problème est ici plus mûr. Le regroupement ou le déchiffrement d'un certain nombre de données décisives y aura une plus haute productivité. [...] J'ai braqué ainsi tout de suite ma recherche sur les prix, en raison, à la foi, de la valeur de l'enjeu [dans le présent] et du trésor des sources [dans le passé] » (Charle, 1980 : 122)

Cela dit, l'étude historique des mouvements économiques passés avait commencé bien avant, des recherches à ce sujet étant déjà parues. Labrousse précise : « La Grande Crise [...] a éveillé elle-même curiosité et vocations. [...] l'actualité peut soulever la vague de recherches, en concours, avec de multiples circonstances » (Charle, 1980 : 113)¹¹.

¹¹ Dans la thèse d'État qu'il dépose en 1924 et intitulée « Les paysans du Nord et la Révolution française », Georges Lefebvre (1874-1959), qui sera quelques années plus tard un collaborateur assidu des *Annales*, utilise abondamment les statistiques qui toutefois n'apparaissent « ouvertement que dans des tableaux rejetés dans les annexes. Ces deux cents pages de statistiques signalent un travail d'approche nouveau des sources » où le nombre et la mesure sont centraux (Buzzi, 2002 : 182). Les commentaires du jury donnent une idée de l'état des études historiographiques dans cette période, quelques années avant le premier numéro des *Annales* (1929); ils se partagent en effet entre histoire politique et histoire des faits matériels et sociaux d'une part, et d'autre part entre histoire locale et histoire nationale. « 'Les paysans du Nord' témoignent du déplacement des attentions et du questionnement des sources, en particulier quantitatif » (*id.* : 183). Ils sont bien un exemple de cette mutation que le champ historiographique français connaît à ce moment et qui va apparaître clairement avec Bloch, Febvre et surtout Labrousse (que Lefebvre contribuera à mettre en selle [*id.* : 191-195]) à partir des années 1930. Philippe Sagnac, rapporteur de la thèse, avait lui-même pratiqué l'analyse quantitative, notamment dans une « Étude statistique sur le clergé constitutionnel et le clergé réfractaire en 1791 » parue dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, en 1906-1907 (*id.* : 185). Tout cela pour dire qu'il y a bien eu une antériorité aux analyses quantitatives des *Annales* qui remonte au tout début du siècle dont rend compte Buzzi dans le détail et cela bien qu'il y ait beaucoup à dire sur les premières méthodologies imprégnées d'empirisme; pour dire aussi que l'étude de Mornet dont il est question au point 4 de ce chapitre avait des exemples nombreux et tout à fait contemporains dont elle a pu bénéficier, d'une manière ou d'une autre, il est vrai dans d'autres domaines que l'histoire littéraire, et qu'en ce sens elle n'est pas du tout isolée, bien au contraire. Cela n'enlève rien à la qualité du travail de Mornet et au portrait étonnant qui en ressort.

Par ailleurs, à la même époque, les implications sociales et économiques des États dans leurs propres sociétés tant pour développer des secours d'urgence que pour corriger les effets dévastateurs de la Crise et pour éviter une répétition, dans l'avenir, d'événements semblables, eurent pour effet de développer les statistiques et les méthodes quantitatives dans l'analyse des faits sociaux et économiques. En France, jusqu'à la fin des années 1930, les enquêtes proprement statistiques avaient été rares alors que, depuis le milieu du 19^e siècle, en Allemagne, en Grande-Bretagne, aux États-Unis, elles avaient été nombreuses, constantes et diversifiées. À titre indicatif, dans les années 1930, l'office allemand de la statistique comprenait 2 400 fonctionnaires alors qu'en France le bureau équivalent en comptait 137, soit 5,7% des effectifs de son voisin (Volle, 1977 : 337-338).

Entre 1930 et 1950, la France met en place des statistiques industrielles différentes de celles qu'elle produisait antérieurement. Elle couvre alors l'ensemble des branches industrielles; elle oblige les entreprises à répondre aux questionnaires qu'elle leur fait parvenir en échange d'une garantie de confidentialité non seulement face aux entreprises concurrentes mais aussi face aux autres branches de l'administration publique comme le service des impôts. Cette garantie est rendue nécessaire si l'on veut obtenir une vue la plus juste possible de la situation réelle des entreprises. L'un des freins au développement statistique sera l'absence d'une comptabilité détaillée dans les entreprises. Les questions soumises par l'État portent au départ sur la production, les ventes, les stocks, les investissements, la rentabilité, les salaires et l'emploi. L'analyse des événements sociaux, politiques et économiques montrent clairement en quoi les statistiques sont des constructions sociales (Cross, 2001 : 3.1). Par exemple, en France, le régime de Vichy,

autoritaire et corporatiste, demandait des statistiques qui allaient dans le sens de sa propre idéologie, différente de celle qui avait existé juste avant, plutôt libérale. Par ailleurs, ce qui contribua puissamment au développement des statistiques industrielles, c'est l'adoption, dans les années 1940, d'une comptabilité nationale qui « va apporter à la statistique et au raisonnement économique [...] synthèses logiques, recoupements, guide pour l'organisation de la statistique » (Volle, 1977 : 351). Cette comptabilité se développe essentiellement parce que les États ont compris, suite à la Crise précisément, qu'ils doivent intervenir pour réguler le fonctionnement de l'économie, assurant un développement et un enrichissement bénéfiques non seulement aux entreprises, mais aussi aux travailleurs et à l'ensemble du monde social. Keynes, par son apport théorique et par la fonction de conseiller qu'il eut, directement ou indirectement, auprès des gouvernements, fut l'un des incitateurs les plus importants de l'intervention de l'État dans l'économie. En France toutefois, c'est l'idée d'une économie planifiée, corrigeant les effets d'un libéralisme dont les gouvernements se méfient, qui est à l'origine de la comptabilité nationale. La planification économique, dans ce pays, correspond à une puissante centralisation des pouvoirs. La comptabilité nationale comme l'entend Keynes ne correspond pas vraiment à la planification économique comme la France la pratiquera pendant des décennies s'avérant un modèle lourd dans la cueillette des informations, dans leur traitement et dans le temps de réaction. Ce qu'il faut retenir, c'est que Keynes, ses disciples et les adeptes de la planification économique en général ont un besoin absolu d'une connaissance précise de la réalité économique. Ils dépendent donc non seulement

des statistiques, de l'analyse quantitative mais aussi de théories économiques qui se sont elles-mêmes développées grâce à une observation de l'économie à travers les statistiques.

Le but premier de la comptabilité nationale est d'étudier l'ensemble de l'activité économique d'un pays pendant un trimestre ou une année et de prévoir, pour le trimestre ou l'année à venir, les développements probables et, à plus long terme, les interventions possibles de l'État dans le développement économique afin d'en augmenter l'efficacité pour l'ensemble des agents. Cette étude porte sur les aspects dominants de l'économie comme la production, l'investissement, l'emploi, l'endettement; elle touche les citoyens et les corporations, les administrations privées et publiques. En somme, la comptabilité nationale construit un objet d'étude global qui tend à rendre compte de la totalité de l'activité économique à une échelle qu'on appelle macroéconomique, cet objet se voulant le plus fidèle possible à la réalité observée afin de pouvoir y intervenir éventuellement.

Au Canada, le Bureau fédéral de la statistique (BFS) fut créé en 1918. Les statistiques qui avaient été produites au pays auparavant provenaient essentiellement des recensements qui se faisaient depuis le milieu du 19^e siècle¹². La crise de 1929 eut le même effet ici que

¹² Jean Hébrard note qu'en France, au 19^e siècle, « on cartographie tout ce qui est cartographiable, la criminalité, la taille des conscrits, la nature du sol, les productions ou la répartition des caries dentaires, les corrélations ne manqu[e]nt pas de naître » (Hébrard, 1990 [1985] : 533). Il rappelle par ailleurs que le livre de Furet et Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry* (1977) tire notamment ses sources statistiques de l'enquête rétrospective faite par Louis Maggiolo (1877-1879), avec l'aide de près de 16 000 instituteurs de toute la France ayant examiné la présence de signatures dans les registres de mariage des communes où ils enseignent (*id.* : 563, note 15). Il est significatif que cette étude essentiellement statistique du 19^e siècle, parue en 1880, qui avait été présentée et mise en valeur dans un article de recherche en 1957 (Fleury et Valmary), dont Labrousse avait parlé dans un cours de 1952 à l'ÉPHÉ (Fleury et Valmary, 1957 : 72, note 6), trouve dans les années 1970, alors que règne l'histoire quantitative des *Annales*, les analystes (Furet et Ozouf) qui s'en serviront comme elle n'avait jamais été utilisée. Le travail de Maggiolo était une « mission spéciale » dont l'avait chargé le ministre de l'Instruction publique de l'époque (Jules Simon, en 1872 et 1873) et qui eut une importance au tout début de la III^e République, les résultats ayant sans doute été utilisés par Jules Ferry dans ses lois sur les réformes

dans plusieurs autres pays. Pour la première fois, la science économique, avec les outils dont elle disposait, pouvait analyser à chaud les conditions dans lesquelles une crise économique apparaissait et se développait et les solutions possibles qui pouvaient la résorber (Verley *et al.*). En plus de servir de laboratoire à la connaissance, la crise contribua à mettre au point des outils nouveaux de mesure et d'analyse qui permettaient de la mieux comprendre. Les statistiques systématiques de l'activité économique générale étaient un de ces outils. L'étude rétrospective de la *Revue mensuelle de la statistique* des années 1920 à 1940, que publiait le BFS, montre comment au moment où la crise se développait, ses statisticiens et ses économistes interprétaient les fluctuations économiques du pays. Les analyses historiques des mêmes événements faites dans les années 1980-1990 confirment, longtemps après les faits, les analyses sur le vif de la *Revue mensuelle* y compris quand cette dernière publiait des correctifs et précisions à ses propres analyses ou quand elle remontait le temps pour constituer des statistiques rétrospectives pouvant rendre compte des développements qui prenaient une ampleur dont elle n'avait pas vu l'importance auparavant (Cross, 2001; Silver, 1993)¹³.

de l'enseignement en France (1879-1882). Furet et Ozouf écrivent : « Il est rare qu'une mission ministérielle ait été aussi providentielle pour les historiens. [...] ce qui lui revient [...], c'est la profondeur chronologique de l'enquête. [...] Elle est la seule tentative pour tester empiriquement [...] deux thèses en présence [1789 : continuité ou rupture?], dans un domaine limité et précis, à partir de données mesurables et comparables, sur une épaisseur chronologique de deux siècles en amont et en aval [de 1789]. Cent ans après [les années 1970], la conception même de cette recherche mérite qu'on rende hommage à sa modernité. [...] La dernière surprise que réserve ce grand dossier d'histoire, c'est que ni son auteur ni les statisticiens qui l'ont republié ne l'ont véritablement commenté. [...] un siècle après qu'il a été constitué, [il est] miraculeusement adapté aux curiosités de l'historien. Dossier numérique, sériel, homogène, permettant [...] l'analyse d'un des phénomènes capitaux de la civilisation moderne : l'accès de toute une société à la culture écrite » (Furet et Ozouf, 1977, tome 1 : 14-18). Nous reviendrons dans le détail, plus loin dans ce chapitre et au chapitre suivant, sur toute cette problématique pour en démontrer le mécanisme épistémologique tel qu'il fonctionnait dans les années 1960-1980.

¹³ Notons qu'au Québec, il faut attendre les années 1960-1970 et le développement d'un État moderne à la faveur de la révolution tranquille pour voir le Bureau de la statistique du Québec être réformé dans le sens

Mais le Canada avait déjà des économistes qui appartenait au courant de pensée dans lequel Keynes se trouvait aussi et qui accueillirent donc favorablement la *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* de ce dernier lors de sa parution, en 1936. De plus, Keynes eut à Cambridge (Angleterre) où il enseignait des étudiants canadiens qui, à partir de 1938, alors qu'ils revenaient au pays, accédèrent aux postes de la haute-fonction publique fédérale et furent à l'origine de l'introduction des idées de leur professeur dans l'administration publique canadienne. On estime même que le tout premier budget influencé par ses idées fut présenté à Ottawa, en 1939, deux ans avant le budget anglais de 1941 considéré généralement comme le premier à avoir appliqué les principes d'une intervention de l'État (Dostaler et Hanin, 2005; Pénin, 2007; McKillop, 2007)¹⁴.

Mais les idées de Keynes suscitèrent aussi beaucoup de résistance. On estimait généralement que pour qu'elles fonctionnent à leur maximum, il fallait que le gouvernement qui les applique centralise une grande partie des pouvoirs d'intervention de l'État. La création d'une banque centrale, au pays, en 1935, régulatrice notamment des taux d'intérêt et de la politique monétaire, allait agir en ce sens. Au Canada, ces idées

des besoins en informations et analyses d'État moderne comme s'y était employé dès les années 1930 l'État fédéral canadien. Le système québécois des comptes nationaux date pour sa part des années 1963-1967 (Matuszewski, 2008 : 58-67).

¹⁴ Notons qu'en 1942, à Londres, est déposé le rapport Beveridge sur les assurances sociales et les services connexes qui préconisent notamment l'établissement d'un système de pension de vieillesse universel auquel les travailleurs devraient souscrire pendant la période active de leur existence consacrée au travail. Cette mesure sociale est aussi une mesure économique qui offre la possibilité d'utiliser, dès le moment présent, l'argent des pensions aux développements économiques des sociétés ce qui doit permettre, dès les années 1940, de sortir des derniers soubresauts de la crise économique et d'envisager l'avenir en fonction d'un développement économique (Castonguay, 2004). C'est là un exemple de rationalisation de l'économie et de volonté d'intervention de l'État dans le développement social et économique. Le rapport Beveridge est considéré comme l'acte fondateur du *Welfare State* anglais. Il connaîtra d'important prolongement au Canada, dès 1951, avec la création d'un comité mixte de la Chambre des communes et du Sénat sur la pension de vieillesse et au Québec, en 1964, avec la votation de la Loi sur le Régime des rentes.

centralisatrices venaient heurter de plein fouet les pouvoirs des États membres de la fédération. Dès les lendemains de la guerre, l'Ontario et le Québec s'opposaient à toute ingérence du pouvoir fédéral dans le domaine de leur compétence en économie alors qu'ils avaient dû, dans un souci de cohésion nationale pendant la durée de la guerre en déléguer momentanément un certain nombre au gouvernement central. Par ailleurs, les politiques des provinces canadiennes qui étaient essentiellement conservatrices ou à tout le moins d'un libéralisme d'avant 1929 rejetaient toute idée d'intervention économique de l'État.

Ce que nous venons d'évoquer a pour but de montrer qu'au centre de la recherche, notamment en histoire, et au centre des préoccupations des États industriels se trouve une volonté de comprendre le développement économique soit pour la science en elle-même soit pour orienter ce développement dans le sens d'une intervention de l'État libéral keynésien, pour le bien-être le plus large possible, au bénéfice de l'ensemble du pays, citoyens et entreprises. Les statistiques ont représenté le premier des outils de connaissance globale. Ce fait est un des éléments qui nous permettra de comprendre le lien entre Mornet et Febvre-Martin. Mais avant il faut examiner comment l'histoire de l'économie se développe dans les années 1950 dans un autre cadre historiographique que celui de l'École des *Annales*. Pour cela nous examinerons un texte qui en donne une analyse¹⁵.

¹⁵ Le travail de Tadek Matuszewski, économiste et fondateur, en 1966, du Laboratoire d'économétrie de l'Université Laval, est un exemple, à travers un parcours de chercheur, de la transformation de l'État québécois, dans les années 1960, et de son acceptation progressive de la raison économique contemporaine basée sur l'économétrie dont Matuszewski était un brillant représentant (Matuszewski, 2008). Par ailleurs,

5. L'économie devant l'historiographie

« Histoire quantitative, buts et méthodes » de Jean Marczewski paraît en 1961. Son auteur est un économiste qui avait travaillé à l'implantation de la comptabilité nationale, en France, dès les années 1940. Dans les années 1950, il participe notamment à de nombreuses rencontres internationales d'économistes qui cherchent à étendre vers le passé le champ d'étude de l'économie afin de mieux en comprendre les cycles et le fonctionnement (Marczewski, 1961 : XLI-IIIIL; Verley *et al.*). Pour ce faire, il s'agit de construire ou d'utiliser pour les périodes antérieures les statistiques les plus complètes possibles qui permettent de comprendre le fonctionnement de l'économie à un niveau global, ce que nous avons vu plus haut sous le nom de macroéconomie, et qui touche par exemple à l'investissement, aux salaires, à l'emploi. Pour des raisons de cohérence, le modèle historique à développer doit être le plus conforme possible à celui de la comptabilité nationale que les États industrialisés implantent, à partir des années 1940, pour améliorer leur propre gestion économique qui s'apprête à prendre de l'importance. Le texte que nous examinerons maintenant propose une utilisation de l'analyse quantitative en histoire économique qui diffère de celle qu'en faisaient, par exemple, les historiens de l'École des *Annales* comme Labrousse et Braudel.

D'emblée, Marczewski rappelle que l'histoire traditionnelle étudie les faits passés, isolés.

Quand l'histoire s'intéresse aux faits économiques, elle peut par exemple rendre compte

Michel Bélanger, économiste et haut fonctionnaire québécois au tout début de la révolution tranquille, rappelle qu'« au Québec, nous étions, en 1960, à peu près au même niveau où se trouvait la fonction publique fédérale en 1930! Remarquez que les autres provinces en étaient au même point. Le Québec ne faisait pas exception » (Lefebvre, 1988 : 28).

de l'évolution des structures ou décrire les modes de production. Elle fait éventuellement appel à la théorie économique qui lui permet de mieux comprendre les faits analysés. De plus, en recourant aux statistiques, elle donne un aspect quantitatif à sa recherche et peut mieux « caractériser une structure à un moment donné, illustrer une évolution pendant une période, ou exprimer une dépendance entre deux ou plusieurs séries de faits » (Marczewski, 1961 : IV). En somme, il y a là décrit le travail d'historien de Labrousse. Cependant, pour Marczewski, « ces applications de la statistique ne constituent pas une modification fondamentale des méthodes traditionnelles de l'histoire économique » (IV). Celle-ci est limitée en effet par le caractère lacunaire de l'information tirée du passé et par le choix subjectif que l'historien fait de ses objets d'étude. À cause de ces deux raisons est rendue impossible l'utilisation du résultat de la recherche historique par les économistes intéressés à retrouver les fluctuations économiques des périodes antérieures. Par exemple, quand un historien s'intéresse à l'histoire économique « de la France au XIX^e siècle », il s'intéresse à un événement, laissant de côté tous les autres événements qui ont concouru à produire cette période et qui ont eu un effet sur l'événement considéré. Il s'ensuit « des analyses nécessairement incomplètes » qui donnent une « synthèse [...] plus ou moins déformée » (V) dont la recherche économique ne peut tirer parti.

Mais alors, comment un économiste comme Marczewski veut-il faire de l'histoire? Lui aussi utilisera les théories économiques de l'heure dont il cherchera à voir l'application éventuelle dans le passé. Il se servira aussi des statistiques afin de chiffrer la variabilité des phénomènes étudiés. Mais le plus important, ce qui distingue sa recherche de celle

d'un historien traditionnel de l'économie, c'est la construction d'un système qui lui permette d'intégrer la totalité des faits économiques en un seul modèle. Cette totalité, dans le présent, s'appelle la comptabilité nationale. En quoi cette dernière consiste-t-elle?

La comptabilité nationale a pris une dimension importante, à partir des années 1930, quand les économistes ont proposé aux États d'intervenir dans l'activité économique afin d'éviter des crises semblables à celle déclenchée par l'effondrement boursier de 1929. Pour agir dans le champ économique, il faut avoir la meilleure information possible et donc avoir une idée continue de l'ensemble des secteurs structurants, de leurs relations réciproques, de leurs fluctuations. Ces secteurs peuvent être nombreux et leur importance peut varier d'une époque à l'autre selon l'état de l'économie. Ce sont, par exemple, les prix, l'emploi, l'épargne, la consommation, la population, le revenu, le produit intérieur brut, les exportations, les importations. Dans la perspective d'une comptabilité nationale, une comptabilité particulière est tenue pour chacun de ces secteurs et les résultats comptables sont rendus publics, par exemple, sur une base trimestrielle et annuelle. Les informations ainsi diffusées permettent aux agents, citoyens et corporations, de prendre des décisions quant à leurs propres activités économiques. C'est l'ensemble des comptabilités des secteurs qui forme ce qu'on appelle la comptabilité nationale, système dont les parties, à savoir les comptes, ont entre elles des relations telles qu'elles s'influencent les unes les autres. C'est en cela que nous pouvons parler de système, qui plus est, dynamique. L'analyse économique à ce niveau examine la progression et la régression des comptes, leur régularité, leur répétition, leurs relations, autrement dit, elle cherche à déterminer les conditions d'existence des cycles pour éventuellement arriver à

les prévoir et à les influencer. L'intérêt pour le passé, pour l'histoire, provient donc, chez l'économiste historien, du besoin d'augmenter le nombre d'occurrences étudiées afin d'établir, sur une longue durée, une connaissance la plus complète possible des cycles économiques.

Nous avons vu que plus nous reculons dans le passé, moins il est possible de recourir aux statistiques car celles-ci n'existent pas en tant que telles et il faut donc les fabriquer. De plus, en-deçà d'une certaine époque, il est même impossible de constituer de telles statistiques parce que les données brutes à partir desquelles on pourrait les fabriquer sont inexistantes. Ainsi, on estime qu'avant 1815, en France, cette absence de statistiques rend impossible toute constitution a posteriori d'une comptabilité nationale. Il faut donc se rabattre sur les auteurs qui en ont traité, avec les moyens limités que la connaissance existant à leur époque leur fournissait. Entre 1815 et 1915, on peut arriver à reconstituer les comptes de certains grands domaines de l'économie et cela même si les statistiques à l'intérieur d'un compte national ne sont pas complètes pour la même année ou sur une période (XXVIII, L). On procède alors à des interpolations ou à des extrapolations, c'est-à-dire soit à des hypothèses entre deux mesures séparées par dix ans, par exemple, soit par des projections faites à partir de mesures continues qui s'interrompent à un certain moment. Comme on peut s'y attendre, les analyses quantitatives sont d'autant plus précises que les données sont séparées entre elles par des durées de plus en plus courtes. Ainsi, une série de données séparées entre elles par dix ans est analytiquement moins précises qu'une autre série dont les données ne seraient séparées que par une année ou encore, comme c'est le cas dans les statistiques qu'on tient aujourd'hui, par un trimestre,

voire par un seul mois¹⁶. En somme, l'économiste utilise l'analyse quantitative vers le passé pour augmenter le champ de compréhension à partir duquel il veut établir les lois du fonctionnement économique. Les cycles, leur durée, leur amplitude, leur régularité, quand ils sont chiffrés, permettent au chercheur d'avoir en quelque sorte un rapport expérimental avec la réalité économique. C'est en cela que l'économie, comme la sociologie vue plus haut, aspire à devenir une discipline scientifique, par l'utilisation du nombre, par l'analyse des faits réitérés, par la quantification du réel.

On voit donc que le recours au passé, en économie, a la même fonction heuristique que dans la sociologie telle que Simiand l'expliquait au début du 20^e siècle, et Durkheim un peu avant lui, et telle qu'on l'entend depuis. De surcroît, de la même façon que la sociologie s'oppose à l'histoire événementielle dans sa recherche des lois du fonctionnement social, l'économie s'oppose dans ses principes mêmes à l'histoire traditionnelle qui n'aurait pas le même intérêt qu'elle dans la connaissance passée de l'économie, les économistes s'intéressant à l'aspect systémique du passé plutôt qu'aux événements fussent-ils évolutifs. Car pour que l'économie atteigne à un niveau élevé de certitude, ou de compréhension, elle doit augmenter le nombre de ses observations afin d'en dégager des règles de fonctionnement valables pour une longue durée, sinon pour toute époque. En s'intéressant aux lois, aux règles de fonctionnement, l'économie s'éloigne donc du fait unique, « localisé avec précision dans le temps et dans l'espace » (XXVIII). Elle reste aussi insensible à tout ce qui ne se mesure pas ou qui n'est pas

¹⁶ Il va sans dire que la précision des statistiques dépend du type d'analyse qu'on en tire. Pour des économistes qui examinent les mouvements de l'économie qui leur est immédiatement contemporaine, les mesures rapprochées permettent de produire un type d'analyse en phase avec les décisions économiques qui doivent en découler. Toutefois, il est certain que ces

compris dans ses mesures strictes bien que cela puisse influencer le développement des séries. En effet, bien qu'elle arrive à localiser et à mesurer, dans un graphique, le moment d'un changement et son amplitude, l'analyse quantitative en elle-même ne peut en identifier la cause. Et a fortiori si elle analyse des cycles. Dans ce cas, elle constate la répétition mais ne peut en déterminer les conditions circonstanciées et variables d'un moment du cycle à l'autre. Aussi, pour compléter sa compréhension des phénomènes économiques, il faut donc « que l'économiste [soit] amené à apprécier dans le fait historique non seulement une source de généralisations potentielles, mais aussi sa singularité intrinsèque et irréductible [...] Entre la spécificité absolue du fait historique et la généralité du fait économique se crée ainsi une catégorie intermédiaire d'ensembles spécifiques de faits généralisables qui relève, à la fois de l'histoire et de l'économie » (XXXVIII). Nous n'en dirons pas plus de cette catégorie historiographique car elle concerne uniquement les économistes-historiens qui à côté des « événements économiques généralisables » prennent en considération « les événements historiques du temps et du lieu » (XLII). C'est cela que Marzewski appelle l'histoire quantitative, « récit historique [...] [qui] donne une mesure de la croissance, constate les modifications des différentes structures économiques que comporte le processus de croissance [tout en] expliqu[ant] la croissance telle qu'elle fut dans le cas concret [d'un pays donné] pendant la période étudiée » (XLII).

Comment les historiens des *Annales* ont-ils réagi à cette conception de l'histoire quantitative qui mettait leurs travaux sous un jour nouveau, révélant leurs limites ? Pour cela nous allons examiner quelques textes de Pierre Chaunu, élève et continuateur de

Braudel et Labrousse, textes qui se présentent explicitement comme une réponse à Marzewski, mais surtout nous allons voir comment, à partir des années 1960, les jeunes historiens issus du courant des *Annales* ont ouvert de nouveaux champs de recherche, délaissant l'économique stricte pour investir des domaines sociaux en utilisant l'analyse sérielle comme outils d'investigation (Braudel, 1969; Revel, 1979 : 1360-1362).

6. Les *Annales* prennent acte

Pierre Chaunu (1923-) avait été l'étudiant de Fernand Braudel (1902-1985) dans les années 1940. Entre 1955 et 1959, il publie sa thèse immense, « océanique » dira ironiquement Braudel (Braudel, 1963 : 552), en huit tomes, onze volumes et plus de 7 000 pages, *Séville et l'Atlantique (1550-1650)*, dont l'inspiration lui vient directement des travaux quantitatifs de son directeur et de la thèse de ce dernier, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, parue en 1949. Plus des deux tiers, sinon les trois quarts, de l'ouvrage sont constitués de tableaux et de graphiques. Dans les textes de Chaunu que nous allons examiner ici, publiés dans les années 1960-1970, les noms de Braudel et de Labrousse sont cités de nombreuses fois, toujours dans un esprit de filiation et de continuité avec l'École des *Annales*, mais aussi dans un souci de prendre en compte désormais l'apport des économistes intéressés par l'histoire et celui des jeunes historiens qui arrivent dans la profession, au cours des années 1960, en s'inscrivant pour leur part tout à la fois dans la continuité et une certaine rupture avec les *Annales*. L'intérêt que les textes de Chaunu examinés ici revêtent pour nous est qu'ils se présentent

comme une réflexion, courant sur une quinzaine d'années, autour de la question de l'analyse quantitative dont l'auteur fut un spécialiste, répondant notamment à l'analyse de Marzewski que nous venons de voir, ces textes étant notamment, pendant la période considérée, les témoins d'une transformation épistémologique à l'intérieur de l'historiographie.

D'emblée, Chaunu reconnaît les différences qui existent entre « histoire sérielle » et histoire traditionnelle (Chaunu, 1978 [1960] : 13). Notons tout d'abord cette expression d'histoire sérielle qu'il utilise et qu'il ne faut pas confondre ni avec histoire quantitative ni avec histoire économique. L'histoire sérielle, c'est l'histoire basée sur des séries statistiques qui peuvent relever de l'économie, mais tout aussi bien d'autres réalités sociales, répétitives et quantifiables, comme par exemple les questions démographiques. Nous y reviendrons. En continuateur des *Annales*, l'intérêt de Chaunu pour les séries statistiques va à l'encontre de l'histoire événementielle qui s'intéresse exclusivement « au fait individuel (fait politique, bien sûr, mais tout aussi bien culturel ou économique) » (Chaunu, 1978 [1960] : 11). Il reconnaît l'apport considérable de la comptabilité nationale dans la compréhension de la réalité économique du passé dont le succès lui paraît désormais « presque sûrement acquis » (Chaunu, 1978 [1964] : 26). Chaunu rapporte ces propos de Marzewski : « une histoire économique qui utilise la statistique et les statistiques n'est pas 'quantitative' tant que sa démarche de base, c'est-à-dire le choix des faits à retenir, ne se fait pas par des méthodes quantitatives, et tant que les conclusions auxquelles elle conduit ne se prêtent pas à une expression quantitative intégrale » (Marzewski, 1961 : IV-V cité dans Chaunu, 1978 [1964] : 21). Il faut

entendre par là, comme nous l'avons déjà souligné, que la comptabilité nationale en tant qu'elle reflète l'activité économique dans ses grandes structures ne dépend pas du choix subjectif d'un chercheur. Elle est un modèle systématisé par les mathématiques qui a pour but de rendre compte objectivement de la réalité économique. Appliquée à l'histoire, elle offre donc la possibilité de reconstruire la réalité économique des époques antérieures, pour autant que les données statistiques existent ou qu'il soit possible de les élaborer, sans que le choix de l'historien, subjectif, n'intervienne. Il ne s'agit plus d'étudier isolément une réalité économique, fut-elle évolutive, comme la question des prix dans la France de l'Ancien Régime ou des salaires au 19^e siècle, pour comprendre les crises de ces époques ou le développement (Bouvier, 1974 : 62-63). L'économie est une réalité qu'on ne peut comprendre que dans un effort d'« histoire quantitative globale » (Chaunu, 1978 [1964] : 21), c'est-à-dire en ayant vu comment les différentes parties de la macroéconomie interagissent entre elles, s'influencent les unes les autres, « toute variation dans une colonne du bilan se trouv[ant] nécessairement répercutée sur l'ensemble du système » (Chaunu, 1978 [1964] : 21).

Cette reconnaissance de l'importance déterminante d'une « comptabilité nationale régressive » (Chaunu, 1978 [1964] : 21) dans l'histoire économique, c'est-à-dire d'une comptabilité nationale qui partirait du présent et remonterait le temps en construisant, quand la chose est possible et de la façon la plus extensive qui soit, les statistiques passées dans le but de retrouver les cycles économiques, cette reconnaissance vient jeter un regard nouveau sur les travaux antérieurs faits par les historiens de l'École des *Annales*. En tout cas, on repense les objets d'étude, et les travaux de Labrousse se

trouvent désormais sans héritiers ou continuateurs du moins dans les termes définis par l'auteur de *l'Esquisse du mouvement des prix et des revenus au XVIII^e siècle* (1933). Sur ce dernier point, Burguière pense que cela tient à la façon dont Labrousse questionnait son objet d'étude.

La méthode de Labrousse [...] ne vise pas à questionner le réel mais à en épuiser la signification [...] [elle] conçoit la poursuite de l'enquête comme une incessante vérification de l'hypothèse posée au départ [...] au lieu d'utiliser les obstacles que chaque nouveau cas [...] oppose à l'application du modèle pour se déplacer vers de nouvelles questions et vers une complexification de l'explication historique (Burguière, 2006 : 162).

Il nous semblerait, à la lumière de l'analyse de Marzewski entérinée par Chaunu (Marzewski, 1965 : 48-49; Chaunu, 1978 [1970] : 122-123), que c'est plutôt l'arrivée de la comptabilité nationale comme modèle explicatif du fonctionnement économique global qui aurait rendu caduques – le mot est-il trop fort? – les travaux antérieurs des historiens, dont ceux de Labrousse, ou aurait modifié à tout le moins la façon dont on doit mener désormais les enquêtes économiques dirigées vers le passé. En réalité,

il faut distinguer entre la véritable histoire sérielle et l'histoire *ponctuelle*, représentée par des monographies très précises et très précieuses, mais aussi très limitées dans le temps et dans l'espace. Ces monographies sont certainement le type même d'un travail historique sérieux. Elles sont absolument indispensables et constituent le matériau de base de toute construction historique valable. Mais elles ne peuvent être insérées directement dans l'histoire quantitative, car elles ne couvrent qu'une petite fraction du champ étudié (Marzewski, 1965 : 49).

Soulignons, dans cet extrait, la distinction nette que Marzewski établit entre un « travail historique sérieux », une « construction historique valable », en somme l'histoire traditionnelle rehaussée par un projet scientifique basé sur la quantité, et l'« histoire quantitative », « une des méthodes de recherche dans le domaine de l'histoire

économique » (48). Il indique la séparation entre l'histoire économique des économistes (l'histoire quantitative) et l'histoire économique des historiens. Et, bien qu'il reste toujours parfaitement courtois, l'auteur vise là sans contredire l'École des *Annales* et les travaux de ses principaux animateurs et même devanciers comme Simiand. Mais il reconnaît aussi que « l'histoire qualitative, l'histoire ponctuelle, l'histoire sérielle et l'histoire quantitative forment un arsenal de méthodes convergentes qui tendent toutes vers le même but final » (Marczewski, 1965 : 51), la connaissance la plus complète possible du fait économique dans les sociétés actuelles et passées.

Chaunu rappelle que le développement des sciences sociales et humaines, à partir de 1930, a consisté particulièrement, pour les disciplines qui les constituent, à lancer des ponts les unes vers les autres. Du reste, Bloch et Febvre l'avaient explicitement déclaré dans le premier numéro des *Annales*, paru en 1929 (Bouvier, 1974 : 60, note 9). Dans cette perspective, l'histoire a utilisé notamment les théories économiques et sociologiques, l'économie et la sociologie, de leur côté, et parmi d'autres sciences sociales, se tournèrent vers le passé pour étendre leurs domaines d'expertise, trop limités qu'elles étaient dans le présent pour comprendre plus globalement leurs objets d'étude (Chaunu, 1978 [1970] : 128-129). Mais d'autres disciplines, comme la géographie, la climatologie et la démographie, ont aussi lancé en direction du passé des enquêtes importantes. Ainsi, Braudel a utilisé l'histoire géographique pour examiner le temps dans ses déploiements multiples. *La Méditerranée et l'espace méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949) examine trois durées : « le temps presque immobile du milieu, avec ses montagnes néolithiques contemporaines de l'Algérie des années 1920-1930 [...] le temps

décennal ou trentenaire de l'économie, et pour finir le temps fugace mais vrai comme l'écume » dans lequel les hommes font leur quotidien (*Id.* : 129). Par ailleurs, jusqu'au début du 20^e siècle, le climat était considéré par « l'historiographie critique [...] comme l'invariable historique » par excellence (*Id.* : 130). Nous savons depuis qu'il n'en est rien. Même si les modifications sont lentes, elles existent bel et bien et l'époque actuelle, plus qu'aucune autre semble-t-il, suggère que les climatologues des années 1960, les historiens du climat, ont été des précurseurs dans l'étude de la planète recourant à différents types de mesure comme les statistiques météorologiques de l'Ancien Régime, en France, la dendro-climatologie, aux États-Unis et au Canada, l'étude du recul des glaciers et celle des tourbières, en Europe, qui constituent, à cause de leurs caractéristiques spécifiques, des lieux de conservation dans la végétation d'un passé plus que millénaire. L'historiographie du climat dont il s'agit, si tant est que l'expression convienne, a toutefois une autonomie face aux activités humaines, devenue relative il est vrai depuis l'ère industrielle, l'homme ayant désormais un rapport massif sur le développement du climat. Enfin, les populations forment un autre objet d'étude qui intéresse cette fois la démographie. Dans ce cas, la morphologie des populations étudiées, naissance, croissance, nuptialité, mortalité, alphabétisation, éducation, répartition selon les sexes et les âges, révèle des connaissances qui permettent de mieux comprendre les cycles divers dans lesquels ces mêmes populations évoluent. Là aussi, le quantitatif et le sériel sont utilisés comme des outils d'exploration de la réalité et de structuration de la connaissance. Et comme pour l'économie, la remontée dans le temps que nécessite l'étude de ces objets est limitée par les sources chiffrées contenues dans le passé et, pour

la climatologie, par les traces dans la nature qu'on peut désormais relever des époques du passé très éloignées de nous.

Nous ne sommes plus ainsi dans l'économie, mais dans des réalités que la quantification et la mise en statistiques contribuent à construire pour la connaissance que nous cherchons à acquérir de phénomènes sociaux et même de phénomènes naturels. Chaunu affirme, avec un certain triomphalisme : « L'histoire sérielle a acquis ses méthodes en économie, mais elle tend à en déborder de plus en plus le champ strict. Toute l'histoire est affectée par ce que l'on peut appeler la révolution du 'sériel'. À la limite, il n'y a plus guère d'histoire digne de ce nom, aujourd'hui, qui ne soit sérielle » (Chaunu, 1978 [1970] : 128)¹⁷. Et cela dépasse désormais le courant quantitatif de l'École des *Annales* pour toucher l'autre courant qui la constitue depuis ses origines, en 1929, avec ses fondateurs, Bloch et Febvre. « L'histoire sérielle [...] frappe désormais à la porte de ce qu'Ernest Labrousse appela jadis le troisième niveau, à savoir l'affectif, le mental » (Chaunu, 1978 [1973] : 218). Ainsi, l'examen rapide de la thèse de Michel Vovelle illustre la rencontre des méthodes quantitatives et de l'histoire des mentalités. Intitulée *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle. Les attitudes devant la*

¹⁷ Dans un article sur « L'historien et l'ordinateur », Le Roy Ladurie écrivait, en 1968 : « En France aussi, un pronostic s'impose, en ce qui concerne l'histoire quantitative telle qu'elle sera pratiquée dans les années 1980 : dans ce domaine au moins, l'historien de demain sera programmeur ou il ne sera plus » (Le Roy Ladurie, 1968 : 14). C'est dire l'importance de l'analyse quantitative pour une partie de l'historiographie. Par ailleurs, cette phrase souvent citée et quelquefois tronquée est d'une banalité complète; elle dit simplement l'importance désormais de l'ordinateur dans l'analyse des quantités. Elle n'a pas ce ton présomptueux que certains lui prêtent et en tout cas ne peut être comparé à la déclaration hyperbolique de Chaunu. En effet, on comprend aisément, en 2007, qu'il n'est pas nécessaire d'être « programmeur » pour pratiquer, par exemple, la micro-histoire qui apparaîtra lentement au milieu des années 1970 – ce que Le Roy Ladurie ne pouvait certes pas prévoir et qui au demeurant rend sa déclaration plus que banale, même quelque peu dérisoire. Le domaine de recherche de l'histoire est le passé, pas l'avenir – sans doute n'est-il pas inutile de se le rappeler à l'occasion!

mort d'après les clauses des testaments et publiée en 1973, elle est le résultat d'une mise en séries statistiques de plus de 50 000 testaments tirés d'un lot en comprenant au-delà de 500 000. Qu'on se rappelle simplement ici la masse d'information que Daniel Mornet avait tirée des 500 catalogues de bibliothèques du 18^e siècle pour une recherche publiée en article. On ose à peine imaginer la masse d'informations structurée que Vovelle quant à lui a sans aucun doute tirée de ces archives. Mais on voit ici apparaître, à partir du quantitatif, et comme pour Mornet, autre chose que le nombre, à savoir la piété telle que, notamment, elle « se manifeste [...] par l'achat massif de messes, par l'investissement *post mortem*, le don massif en faveur d'une religion » (Chaunu, 1978 [1973] : 224). Nous sommes dans l'analyse de données massives qui fonde l'approche scientifique ou quantitative de cette historiographie et qui révèle cependant quelque chose qui serait de l'ordre des mentalités. Aussi n'est-il pas inopportun pour notre propre recherche sur le livre de se demander ce qu'on entend par mentalités?

7. Histoire des mentalités

Spontanément, on conçoit que les mentalités soient de l'ordre des masses, des populations, des groupes sociaux qui composent les sociétés et les civilisations. On comprend aussi intuitivement que l'analyse quantitative pourrait y être d'un certain recours dans la mesure où il s'agit précisément d'approcher une réalité qui concerne des groupes nombreux. Et en même temps, on saisit que les mentalités relèvent d'une autre réalité, de celle qui, à l'opposé de la réalité économique, ne se laisse pas simplement

chiffrer. Toute la question est donc de savoir comment mentalités et quantités se rencontrent, se départagent et se complètent.

On considère généralement, dans l'historiographie française, que Lucien Febvre a jeté les bases de l'histoire des mentalités notamment dans deux livres, l'un sur Luther (1928) l'autre sur Rabelais (1942) et leur temps, dans quelques articles parus dans les années 1930 et 1940, enfin dans des projets éditoriaux dont il assumait la direction comme l'*Encyclopédie française*, démarrée en 1932 (Duby, 1967 : 16; Mandrou, 1968; Le Goff, 1986 [1974] : 117; Chartier et Revel, 1979). Par la suite, dans les années 1960 et 1970, Alphonse Dupront, Georges Duby, Robert Mandrou, Pierre Chaunu et Jacques Le Goff y sont revenus notamment dans des textes, tenant compte non seulement des principes initiaux formulés par Febvre, mais aussi des recherches publiées depuis et celles en cours au moment où ils publiaient leurs réflexions. Nous examinerons donc ici quelques-uns de ces textes qui ont développé une approche plus théorique de la question en précisant d'emblée que tout se trouve déjà exposé dans l'article de Febvre paru en 1938 y compris le refus de certaines méthodes, comme précisément l'analyse quantitative ou sérielle.

En 1938, Lucien Febvre se demandait : « Quel est l'objet d'étude de l'historien ? » (Febvre, 1953 [1938] : 208). À cela, il répondait : « d'une part, les mouvements confus de masses d'hommes anonymes voués en quelque sorte aux grosses besognes de l'histoire; d'autre part, émergeant de cette grisaille, l'action dirigeante d'un certain nombre d'individus qualifiés de 'personnages historiques' » (*ibid.*). Pour augmenter notre connaissance des « masses », lesquelles restent « peu connues », Febvre proposait alors deux approches, la « psychologie collective » et le « langage ».

À cette même époque, il dirigeait l'*Encyclopédie française* dont il avait conçu le plan général (Chartier et Revel, 1979 : 434-437). En cette année 1938 où est publié le texte de lui que nous examinons maintenant, paraissait aussi le tome 8 de son encyclopédie portant sur « la vie mentale ». Selon la volonté de Febvre, les textes de l'encyclopédie étaient rédigés non par des vulgarisateurs, mais par des spécialistes, chercheurs éminents dans les domaines qu'ils devaient présenter. Ainsi, ce tome 8 fut-il dirigé et en partie écrit par Henri Wallon, alors professeur au Collège de France, médecin et neuropsychiatre, connu notamment pour ses importants travaux sur la psychologie de l'enfant (Falley, 2007). Dans l'« Avant-propos » au volume, Febvre écrit : « l'*Encyclopédie française* [...] continue d'offrir [avec ce tome], non pas la mise au point de vieilles idées, non pas même la primeur de recherches fragmentaires ou spéciales – mais un exposé rigoureusement original de conceptions nées d'hier » (Febvre, 1938 : 802-1), c'est-à-dire des toutes dernières idées de la recherche proposées en synthèse. Or la table des matières de ce tome nous instruit en effet au sujet de ce qui nous intéresse ici, la « psychologie collective », appellation première des « mentalités ». Elle est divisée en trois parties. Dans un premier temps, on y explique les différents stades du développement physique et psychique du sujet, depuis l'embryon jusqu'à l'âge adulte. Ensuite, dans un deuxième temps, y sont observés les rapports concrets de l'individu avec la société, c'est-à-dire au sein de la famille, à l'école et dans le milieu professionnel. Enfin, dans une troisième et dernière partie, on examine le sujet dans ce qu'on identifie alors comme les deux phases de l'existence, c'est-à-dire une phase ascensionnelle et une phase de déclin, en d'autres mots : une phase de construction et une phase de perte qui culmine par la disparition du

sujet, par sa mort. Ce qui importe de constater, pour nous, dans ce volume, c'est l'importance accordée à l'intégration des différents éléments d'une conception globale de l'homme, tant du point de vue psychique que du point de vue physique, ainsi qu'un recours à toutes les disciplines scientifiques qui peuvent nourrir cette connaissance, « s'aidant, se complétant, se prolongeant l'une l'autre » (Febvre, 1938 : 802-4).

Mais où donc est l'histoire dans tout cela? Febvre écrit que les masses, ou les sociétés, comme il le précise, « seront justiciables d'une psychologie collective à fonder sur l'étude des masses actuellement saisissables, et qui étendra sans effort (on le suppose du moins) ses conclusions aux masses d'autrefois, aux masses historiques. Quant aux individus distincts, aux 'personnages historiques', ils ressortiront naturellement à la psychologie individuelle » (Febvre, 1953 [1938] : 208; 211). En somme, la science historique telle qu'elle se pratique dans le présent a tout à apprendre, pour l'examen de ses propres objets d'étude, qu'elle prend dans le passé, de la recherche qui se fait au moment présent dans d'autres disciplines scientifiques. Incidemment, Febvre établit une nette séparation entre l'objet d'étude et la méthode d'analyse. Si le premier, pour l'histoire, se trouve dans le passé, et lui est donc inaccessible directement, la seconde appartient entièrement au présent, au développement le plus actuel des méthodes de recherche toutes disciplines confondues. Ce n'est pas à l'objet d'étude d'imposer la méthode d'analyse comme si celle-ci pouvait naître de l'objet comme l'eau de sa source. Bien au contraire, et comme Simiand notamment et d'autres par la suite le suggéreront, c'est à la méthode de construire son objet et de l'expérimenter en fonction d'un certain nombre d'hypothèses. Cette démarche qui est celle des sciences de la nature s'impose

progressivement à l'ensemble des sciences sociales et humaines tout au long du 20^e siècle, et donc aussi à l'histoire. On comprend ainsi que, dans ces sciences, la connaissance du présent et les outils utilisés pour développer cette connaissance permettent de mieux comprendre des réalités passées et désormais directement inaccessibles. Mais les recherches en psychologie faites dans le présent ne résolvent pas toutes les problématiques du passé, peu s'en faut!

En effet, Febvre, en tant qu'historien, prend bien soin de préciser : « il est évident que nous ne pourrions considérer comme valable, pour ce passé, les descriptions et les constatations de nos psychologues opérant sur les données que notre époque fournit » (Febvre, 1953 [1938] : 218). Pour lui, comme pour Wallon qu'il cite, « un univers 'où la seule force musculaire de l'homme est aux prises avec les êtres concrets qui se dressent devant lui' [Wallon] n'est pas, ne peut pas être le même univers que celui où l'homme asservit l'électricité à ses besoins » (*ibid.*). Il ne s'agit pas ici du seul univers matériel, mais bien aussi de l'univers mental, ou psychologique, ou spirituel, comme on voudra!, et des liens réciproques de l'un avec l'autre. Ainsi, il y aurait donc une périodisation de la psychologie bien qu'il y ait sans doute aussi des mécanismes, toujours les mêmes, qui sont liés à l'espèce et qui s'actualisent selon les époques dans des formes diverses. Ce sont ces formes et leurs transformations sous l'effet de forces à déterminer qui constituent en définitive tout à la fois les matériaux et les objets d'étude de l'histoire.

L'historien doit donc aller chercher dans le passé les matériaux nécessaires à l'élaboration d'une « psychologie historique » (Febvre, 1953 [1938] : 219). Il doit recourir tant à l'archéologie, dans sa recherche d'archives nouvelles et de traitements

inédits d'archives anciennes, qu'à l'ethnologie, pratiquée pour notre propre passé comme elle se pratique, dans le présent, pour les sociétés et les civilisations autres que la nôtre. Et dans cette étude du passé, la langue s'offre à la fois comme un outil et comme un objet d'étude. En tant qu'outil, elle permet, à travers des textes datés, de prendre connaissance des réalités dont elle témoigne de différentes manières. Cependant, c'est comme objet d'étude qu'elle révèle désormais des réalités du passé jusqu'alors insoupçonnées. Febvre en appelle aussi aux philologues et même à ceux qu'il nomme les « 'sémantistes' » (*Id.* : 219). Aux premiers, il demande des « inventaires » qui contiennent les mots de champs lexicaux précis, avec leur apparition et leur évolution et qui renvoient à des transformations sociales de toutes sortes, matérielles, intellectuelles, psychologiques. Aux « sémantistes », aux « exégètes de l'iconographie », c'est-à-dire, d'une certaine façon, à ceux que nous appellerons par la suite les sémioticiens, il demande l'établissement des codes afin de lire les « sentimentalités [...] complexes » qui échappent à l'expression linguistique et qui apparaissent plutôt, par exemple, dans l'iconographie. Il s'agit, en somme, pour l'historien et le linguiste qui travaillent en commun, d'élaborer ce que Febvre appelle lui-même « l'outillage mental » (Mandrou, 1968, citant le *Rabelais* de Febvre; Le Goff, 1986 [1974] : 121) d'une époque afin d'en comprendre le fonctionnement psychique, ou psychologique, lequel, encore une fois, est en lien direct avec la société matérielle, économique et sociale, où un outillage spécifique existe et se déploie (Duby, 1967 : 16-17)¹⁸.

¹⁸ « Lucien Febvre a donné l'exemple d'inventaires de ce qu'il appelait l'*outillage mental* : vocabulaire, syntaxe, lieux communs, conceptions de l'espace et du temps, cadres logiques » (Le Goff, 1986 [1974] : 121). Toutefois notons que cette expression aurait été proposée initialement par Henri Berr, en 1911, dans

Pour Febvre, le langage est « le plus puissant de tous les moyens d'action du groupe sur l'individu » (Febvre, 1953 [1938] : 211). Il le perçoit comme une « technique » élaborée au cours des siècles voire des millénaires par les sociétés, sans cesse changeant mais d'un changement lent et le plus souvent imperceptible pour le locuteur; il le voit, le langage, comme porteur de « catégories » qui organisent la pensée et les rapports sociaux. Nous reviendrons plus loin sur l'idée qu'on devine ici, celle de la longue durée, déterminante pour les historiens de l'École des *Annales* et pour l'historiographie contemporaine¹⁹.

Lucien Febvre veut en fait lancer de grandes enquêtes historiques sur des sujets tout à fait nouveaux comme l'amour, la haine, la peur, la cruauté, la mort en somme des thèmes qui relèvent du sentiment et même de la sensibilité. « Je demande l'ouverture d'une vaste enquête collective sur les sentiments fondamentaux des hommes et leurs modalités » (Febvre, 1953 [1941] : 236). Il va même plus loin et ironise sur l'histoire politique, diplomatique, voire même économique qui ont eu ou ont alors le vent en poupe, quand il écrit : « Sensibilité dans l'histoire, un sujet pour amateurs distingués... Vite, vite,

son ouvrage *La synthèse en histoire* avant de faire l'objet d'un emprunt, quelques décennies après, par Febvre lui-même (Martin, 2004 : 75).

¹⁹ Notons que la phénoménologie husserlienne, dès le début du 20^e siècle, accorde aussi une primauté au langage face à la réalité et à son existence intrinsèque ainsi qu'à ses représentations. Un de ses commentateurs lointains écrit même : « le langage [...] s'impose comme réalité première puisqu'il est le plus puissant réservoir de significations dans une société et son plus important système de symboles. Il permet de s'affranchir de l'ici et du maintenant, d'entrer en relation avec des personnes distantes (et même, grâce à son mode de transmission dans des œuvres, avec des prédécesseurs et des successeurs), d'avoir accès à des réalités lointaines, bref, il est un puissant facteur de décentration subjective [...] ce n'est que par lui [qu'on peut souligner] l'existence d'une réalité sociale objective, externe à l'individu, qui s'impose à lui [...]. L'objectivité de la vie sociale se résume aux frontières coercitives du langage » (Martucelli, 2006 : 17-18). On pourrait discuter le caractère extrême de cette toute dernière assertion, comme du reste le fait Martucelli lui-même (« la difficulté réside dans le primat analytique accordé au langage et la volonté de concevoir la société en analogie avec lui » [*ibid.* : 19]), mais il n'en reste pas moins qu'elle suggère une possibilité théorique du langage dans ses rapports avec le monde social et qu'en ce sens elle explicite ce qu'entrevoit et propose Febvre pour l'histoire vue comme une des sciences (au sens de disciplines de recherche) du social.

retournons, n'est-ce pas à la *véritable histoire*? Aux circonstances de l'affaire Pritchard. À la question des Lieux saints. Ou au dénombrement des greniers à sel en 1563. Voilà de l'histoire » (Febvre, 1953 [1941] : 237). Cet appel pour une nouvelle histoire, on doit le rapprocher du moment où il est lancé alors que Labrousse, historien de l'économie et du social, s'apprête à prendre le pouvoir institutionnel et à donner une grande impulsion de vingt ans à l'histoire quantitative que Febvre dénonce tout de même ici, il est vrai sur le mode de la plaisanterie. Bien sûr, sa pensée est plus complexe et il voyait aussi tout l'intérêt que la science historique pouvait tirer et tirait effectivement du nombre, notamment quand il appelle à la création de statistiques, démographiques et autres, pour mieux étudier le passé où elles n'ont le plus souvent jamais existé en tant que telles (Febvre, 1953 [1949] : 428; 437)²⁰.

Un certain nombre de textes ont été publiés, par la suite, qui reprennent les idées développées par Febvre en 1938 (réédité en 1953 dans *Combats pour l'histoire* et repris depuis lors dans de nouvelles éditions). Nous allons examiner quelques-uns de ces textes, essentiellement dans ce qu'ils apportent de nouveau et toujours pour contribuer à notre réflexion sur l'analyse quantitative. Ces textes peuvent se diviser en trois courants : d'abord un premier courant reprend les principes énoncés par Febvre qu'il développe et illustre; un deuxième propose de nouveaux éléments de compréhension et de méthode de l'histoire des mentalités; enfin, un troisième courant critique voire rejette l'histoire des mentalités telle qu'elle a été pratiquée jusque-là. Il faut préciser que les auteurs des textes que nous examinerons à l'instant sont historiens et qu'ils ont pratiqué précisément

²⁰ Le Goff rappelle que l'histoire des mentalités est « issue en grande partie d'une réaction à l'impérialisme de l'histoire économique » (Le Goff, 1986 [1974] : 123).

l'histoire des mentalités. Cela importe de le savoir, car sans doute sont-ils parmi les mieux placés pour donner une évaluation des énoncés de Febvre, qui pratiqua lui-même l'histoire des mentalités telle il l'entendait, et pour les corriger le cas échéant quand ils jugent la chose nécessaire.

Bien qu'il ne parle pas d'« histoire des mentalités », mais d'« une histoire de la psychologie collective », Alphonse Dupront reprend essentiellement les idées de Febvre et les développe dans un sens pragmatique. Il expose la seule méthode qu'il estime possible, « aussi rigoureuse que fondamentale, celle de la description » (Dupront, 1961 : 8). Cette méthode, il la divise en trois plans complémentaires, comme trois étapes d'une même démarche, le plan du quantitatif, le plan du qualitatif et le plan de la synthèse interprétative. Le plan quantitatif, c'est celui de « l'inventaire ». « L'histoire de la psychologie collective a besoin de séries sinon exhaustives, du moins les plus larges possibles » (*ibid.*). Comme il peut sembler colossal de constituer des séries pour une longue période étudiée, comme le millénaire qu'est le Moyen Âge européen, Dupront propose de faire des sondages à certains moments de la période et de ne pas extrapoler abusivement au-delà. En deuxième, vient le plan du qualitatif : c'est celui de l'analyse. Dupront a recours ici aux principes de Febvre en ce qui concerne la linguistique. Ce qui est étudié, par exemple, ce sont les mots liés à la problématique retenue et les concepts qui y sont rattachés, l'usage de la langue – toute chose qui renvoie à un univers mental. De plus, quand cela est possible, il faut tenter de définir une sociologie de l'époque étudiée afin d'établir les rapports entre les agents qu'on y trouve. En troisième vient le plan de la synthèse interprétative, ce que Dupront appelle la « cohérence » (*id.* : 9). Il

s'agit de regrouper les éléments de l'analyse et de les organiser en un tout structuré et conséquent qui puisse correspondre à la « conscience collective », ou la mentalité, de l'époque étudiée. Retenons la place prise par le quantitatif dans cette méthode, la première dans l'ordre analytique.

Pour Georges Duby, la psychologie sociale telle qu'elle se développe pour la compréhension de la société contemporaine peut aider aussi à saisir le fonctionnement des sociétés historiques (Duby, 1961 : 942). C'est dans l'importance qu'elle accorde aux rapports de l'individu avec son milieu que la psychologie sociale est la plus instructive pour l'historien. Les méthodes d'interview et les questionnaires qu'elle utilise peuvent même connaître des applications dans la façon de lire, pour l'historien, les textes du passé. Notamment, pourrions-nous rajouter, quand ces textes sont des séries, comme les actes notariés ou les registres de l'état civil. En les dépouillant de façon systématique, on peut en dégager des paramètres qui révèlent des réalités inconnues jusqu'alors de la recherche. Duby insiste aussi sur le temps, ou la durée, tel que Fernand Braudel l'a conceptualisé dans un texte paru quelques années auparavant, en 1958, et où il distingue « trois grands rythmes », un « temps bref », celui du fait divers et du drame, de la surface; un temps de « moyenne amplitude, scandées par tranches de quelques décennies, qu'on pourrait nommer 'conjoncturelle' en empruntant ce terme aux historiens économistes qui les premiers l'ont observé »; enfin, le temps de « longue, même de très longue durée » qui se « compte par siècle » (*id.* : 949). Chacun de ces rythmes renvoie à une façon de vivre la durée et le changement, ils renvoient à la conscience relative qu'on peut avoir

précisément des changements et de ce qu'on pourrait appeler la permanence. Nous reviendrons plus bas sur cette question de la durée.

Pour Bronislaw Geremek, la difficulté d'étudier les mentalités historiques réside dans l'identification du moment où justement survient le changement (Geremek, 1963). Déjà, il n'est pas simple de saisir le changement, pour ceux qui le vivent comme pour ceux qui l'étudient, quand il arrive dans l'évolution sociale. La tâche devient encore plus considérable quand il s'agit de sonder les mentalités alors que survivent au même moment l'ancien et le nouveau, choses d'aujourd'hui et choses d'hier et de plus loin. Ailleurs, Duby insiste sur le fait qu'il n'existe pas une mentalité à une époque donnée pour toute une société. Les mentalités, ce sont des façons de saisir, de sentir les choses qui se traduisent par des comportements sociaux qui sont eux aussi multiples et qui peuvent donc varier selon les groupes sociaux d'appartenance qui constituent une société ou une époque. En réalité, elles dépendent des « structures économiques, politiques et sociales » (Duby, 1967 : 17). C'est la raison pour laquelle Geremek pense qu'il est difficile d'analyser les mentalités, car elles sont en relations continues avec ces structures qui se laissent plus facilement saisir et qui d'une certaine façon, pourrait-on rajouter, font écran. Les mentalités se traduisent par des comportements qui peuvent avoir des expressions discursives, mais pas forcément. Et quoi qu'il en soit, ces expressions sont déjà autres choses que les mentalités qui sont à leur origine. C'est pour ces raisons que le travail de l'historien s'en trouve plus difficile car ce dernier doit construire, notamment à l'aide des langages, une image des mentalités et cela à partir de ce que ces sociétés ont laissé comme vestiges. La quantité peut y aider, notamment par l'élaboration de séries.

C'est sans doute dans les représentations qui naissent comme expression des groupes sociaux que les mentalités se donnent le mieux à voir, mais là aussi elles doivent être décodées. Quoi qu'il en soit, les mentalités naissent, se développent et se transmettent par des processus d'intériorisation des représentations déjà existantes; elles se forment à partir des mentalités qui ont cours déjà. Si l'on peut arriver à traduire en séries des représentations de mentalités, peut-être alors sera-t-il plus simple de comprendre le moment où ont lieu les changements, où des éléments nouveaux viennent remplacer d'anciens éléments qui composaient auparavant les mentalités, la quantification servant à départager, au fil du temps, de façon progressive, les uns et les autres.

Robert Mandrou identifie, dans l'utilisation de la psychologie sociale par les historiens, un certain nombre de concepts qui permettent de mieux comprendre les mentalités historiques. Ces concepts empruntés sont, par exemple, l'identification, la sublimation, la compensation, la simulation, tous fonctionnements qui expliquent le comportement des groupes, qu'ils soient actuels ou historiques, dans les échanges sociaux, échappant ainsi aux seules explications idéologiques, économiques ou même intellectuelles (Mandrou, 2007 [1968]). Tous fonctionnements aussi qui ne relèvent pas d'une analyse quantitative – que cela soit dit, même s'il est impossible ici d'examiner de près les analyses de la « Bibliothèque bleue » telles que Mandrou les a proposées (1964) et où il refuse précisément ce type d'analyse mais où il montre aussi, bien involontairement nous semble-t-il, en quoi l'analyse qualitative qu'il pratique se révèle incapable d'accéder à un type de connaissance que l'analyse quantitative seule est à même de mettre en relief et de

révéler, ce qu'elle a fait précisément pour cette collection éditoriale grâce à certains travaux dont ceux d'Alfred Morin (1974) et surtout de Henri-Jean Martin (1975).

Jacques Le Goff rappelle qu'une des raisons du développement de l'histoire des mentalités était l'occasion offerte, aux historiens, de travailler avec des chercheurs issus des autres sciences humaines et sociales (Le Goff, 1986 [1974] : 107-111). Autrement dit, la possibilité d'introduire dans l'historiographie des méthodes qui lui étaient jusque-là étrangères et que d'autres disciplines, telles l'économie, l'ethnologie, la linguistique, la psychologie, la sociologie, avaient développées et utilisaient. Cette ouverture correspondait aussi à la volonté des fondateurs des *Annales*, exprimée dès la création de la revue, en 1929, comme elle avait déjà été appelée de leurs vœux par des sociologues comme Durkheim et Simiand au tout début du 20^e siècle. Du reste, c'est dans l'utilisation des sondages d'opinion et dans l'étude des résultats des élections passées que l'histoire quantitative d'aujourd'hui peut trouver des objets d'étude comme elle en trouve aussi dans les études économiques entreprises depuis les années 1930 considérés désormais comme des matériaux historiques. Dans l'un et l'autre cas, l'histoire des mentalités recourt donc à des analyses de type quantitatif pour étudier les comportements électoraux ou économiques des populations du passé récent, celui du 20^e siècle. De cette façon, on peut dire que ce sont les réalités quantifiées du monde contemporain qui ont rattrapé l'historiographie laquelle ne peut plus désormais en faire abstraction. En effet, il ne s'agit plus de créer des statistiques pour des époques qui n'en avaient pas, mais plutôt d'étudier sous des angles inédits les statistiques créées pour elles-mêmes par les époques passées qui remontent aux années 1930.

Par ailleurs, Le Goff précise que l'histoire des mentalités « se situe au point de jonction de l'individuel et du collectif, du temps long et du quotidien, de l'inconscient et de l'intentionnel, du structural et du conjoncturel, du marginal et du général. Le niveau de l'histoire des mentalités est celui du quotidien et de l'automatique, c'est ce qui échappe aux sujets individuels de l'histoire parce que révélateur du contenu impersonnel de leur pensée » (*id.* : 111). Il rajoute : « l'histoire des mentalités impose à l'historien [...] une recherche archéologique d'abord des strates et morceaux d'archéopsychologie [...] ces épaves étant cependant assemblés en cohérences mentales sinon logiques » (*id.* : 112). Bien qu'il ne le dise pas explicitement, on imagine aisément, dans ce qu'écrit Le Goff, le rôle déterminant que l'analyse quantitative peut jouer. En effet, la fabrication de séries statistiques permet d'accéder à des réalités jamais étudiées comme telles et sans doute totalement absentes de la conscience des individus des époques historiques considérées par le chercheur alors que ces réalités sont précisément des expressions des mentalités qui avaient cours à une époque ou à une autre. L'étude de Michel Vovelle, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle* (1973), en fournit un excellent exemple. L'auteur s'est intéressé à plus de 500 000 testaments conservés en Provence et datant du 18^e siècle. Il a dépouillé 50 000 documents selon les paramètres qu'il y a trouvés, tous relatifs aux clauses testamentaires (Chaunu, 1978 [1973] : 221-223). Les testaments renvoient à une stratification économique et sociale et aux modes testamentaires qui varient selon le positionnement des testateurs. Ce que Vovelle appelle la « piété baroque » serait en fait une « structure » (*id.* : 224) qui rend compte d'une transformation des attitudes devant la mort, entre 1680 et 1790, composée de périodes d'une trentaine

d'années chacune qu'il identifie et qui témoignent de changements. Ainsi, Vovelle évoque l'homme devant son corps, devant son salut, devant les intercesseurs célestes et terrestres, devant la charité et c'est de cela que les clauses testamentaires témoignent, de la volonté d'une masse d'individus qui, par leurs dernières volontés précisément, prennent position devant la mort à travers ces paramètres, disant ainsi quelque chose des mentalités qu'on pouvait avoir, en Provence, au 18^e siècle. De plus, il montre que la période examinée, qui couvre plus d'un siècle, n'est pas univoque, qu'on y observe des variations et finalement un effondrement de certaines attitudes devant la mort par les modifications enregistrées sur les thèmes énumérés plus haut (*id.* : 221). Ce sont ces attitudes, qu'on pourrait considérer comme des paramètres, qui forment la structure appelée par le chercheur « piété baroque ». Cette structure n'est pas figée, elle est mouvante et même si on ne peut savoir avec certitude les causes de ses changements, on doit identifier et enregistrer ces mouvements qui rendent compte, au sujet des points précis retenus pour définir la structure, de modifications survenues.

Les textes de Chaunu et de Le Goff dont il vient d'être question sont parus une première fois en 1973 et 1974 et ont été repris par la suite. Or à la même époque, au milieu des années 1970, la critique à l'égard de certains aspects de l'histoire des mentalités naîtra et s'amplifiera pour au moins une dizaine d'années. Dans les éléments de critique, certains concernent précisément le recours à l'analyse quantitative ou sérielle. Nous en examinerons ici quelques-uns, mais nous y reviendrons en détail plus loin lorsque nous exposerons les critiques faites par la micro-histoire.

Pour Robert Darnton, l'histoire des mentalités telle qu'elle s'est pratiquée dans les années 1960 et 1970, en France, avec l'École des *Annales*, s'est réduite essentiellement à une tentative « de mesurer les attitudes en comptant » (Darnton, 1985 : 240). En réalité, les nombres sont « des symptômes produits par l'historien lui-même [qui] peuvent être interprétés de façons très diverses » (*ibid.*). Il rappelle que si, pour Vovelle précisément, « les courbes des messes dites pour les âmes du purgatoire » indiquent une déchristianisation, pour Philippe Ariès, ces courbes traduiraient plutôt « une tendance vers une forme de spiritualité plus intérieure et plus intense ». On ne saurait être plus opposé sur l'interprétation d'une même réalité statistique²¹!

Darnton se dit sceptique quant au recours que font les historiens aux méthodes pratiquées par d'autres sciences sociales qui souvent, comme l'anthropologie, n'ont pas de théorie globale ni le plus souvent de méthode commune entre les chercheurs d'une même discipline. En fait, l'histoire des mentalités sous-estimerait « l'élément symbolique dans les relations sociales », et cet élément ne peut apparaître que grâce à des analyses de type qualitatif. Cela dit, Darnton ne se cache pas la difficulté qu'il y a à reconstruire « les mondes symboliques » désormais disparus. Il donne l'exemple des contes oraux dont on ne pourrait avoir une certitude quant à la manière dont ils étaient racontés de même qu'aux rapports réels des variantes d'un même conte entre elles. Les « 'preuves' [...] sont

²¹ Dans son compte rendu du livre de Vovelle, Pierre Chaunu propose un certain nombre d'explications sur les courbes produites par l'historien, explications qui échappent tout à fait à la méthode historiographique. Du reste, il avoue lui-même vouloir « rebondir sur ce qui [...] est donné et [...] dessiner l'ébauche très grossière d'un plan d'investigation pour demain » (Chaunu (1978 [1973] : 226). Quoiqu'il en soit, il révèle par la même occasion le caractère quelque peu arbitraire des explications que produit l'analyse sérielle et même l'arbitraire des choix à l'origine des paramètres qui servent à la mise en séries des masses de données. Cet arbitraire n'est pas en lui-même répréhensible compte tenu des résultats obtenus mais il faut être conscient de son existence.

forcément floues et nous glissent entre les doigts quand nous les saisissons » (*id.* : 243). « N’y a-t-il pas quelque chose d’arbitraire dans le choix de tels matériaux, et quelque chose d’abusif dans les conclusions générales que nous en tirons? » (*id.* : 244) Il plaide pour l’existence de « grammaires culturelles » (*id.* : 243), sorte de référent implicite d’une époque en matière de culture, « code » caché qui déterminerait les occurrences culturelles de cette époque et dont il ne subsisterait que quelques résidus une fois l’époque passée. Ce sont ces résidus sur lesquels l’historien travaillerait afin de recomposer les grammaires disparues, séparées à jamais de nous par le temps et par l’oubli. C’est le va-et-vient entre les « résidus », les textes, et leurs contextes qui permettraient de construire un objet d’entendement et de lever le voile sur quelque chose qui serait les mentalités du passé.

Bien que le texte de Darnton soit bref, et qu’il n’est pas totalement satisfaisant quant aux suggestions épistémologiques qu’il avance, il nous a permis d’introduire quelques critiques au sujet de l’histoire des mentalités sur lesquelles nous reviendrons. Terminons cette partie par des déclarations faites en 1989 dans les pages de la revue des *Annales* qui, l’année de son 60^e anniversaire d’existence, consacre un dossier à « Histoire et sciences sociales » sous-titré « Un tournant critique ». Nous sommes, dans l’histoire de la revue, à la fin d’un cycle long, pourrait-on dire!, et sa direction en est consciente quand elle écrit, dans le texte de présentation du dossier : « Contre le temps linéaire des chroniques et de l’histoire positiviste, les historiens des *Annales*, les premiers, ont souligné la complexité du temps social et privilégié la longue durée. Aujourd’hui, l’attention portée à l’événement et la résurgence d’un certain historicisme signalent que l’intuition initiale est

en passe d'épuiser ses effets » (*Les Annales*, 1989 : 1318). On ne saurait être plus clair sur les transformations d'un paradigme et surtout sur la crainte des rédacteurs de la revue de voir revenir ce qu'on avait cru avoir dépassé depuis longtemps (historicisme et événements). Cela dit, il faut bien reconnaître que la micro-histoire à laquelle fait notamment référence cet extrait des *Annales* n'est pas un retour de l'événementiel, comme nous le verrons plus loin, même si on redécouvre une façon de le traiter.

Un autre texte du même dossier des *Annales* retiendra aussi notre attention. Il est signé Alain Boureau et son titre, « Propositions pour une histoire restreinte des mentalités », est précisément un indice sur la conception qu'on a désormais de cette histoire, dans la revue même de Lucien Febvre, celui qui avait fait rajouter, dans les années quarante, le mot de « civilisations », synonyme de « mentalités », au sous-titre de la revue²². Que dit notamment ce texte?

Boureau note tout d'abord que l'histoire des mentalités, dont il fixe l'origine dans les années 1920, a constitué progressivement un champ de recherche fructueux qui s'est toutefois vidé de sa substance au fur et à mesure qu'il empruntait des méthodes à d'autres sciences sociales ou qu'il échangeait avec elles (Boureau, 1989 : 1492). En somme, le dialogue de l'histoire avec d'autres disciplines a forcément entraîné une recomposition

²² Notons de plus qu'à partir du numéro de janvier-février 1994, après 50 ans, la revue change de sous-titre et arbore désormais la mention « Histoire, sciences sociales ». À cette occasion, un avant-propos de deux pages, signé « Les Annales », s'en explique, faisant explicitement référence au dossier « Histoire et sciences sociales. Un tournant critique » paru « récemment » - cinq ans plus tôt! Il s'agit pour la revue de « faire évoluer ses catégories d'analyse » nous explique le rédacteur. Les différences avec « des disciplines qui ne construisent pas leurs objets ou leurs démonstrations comme le fait l'histoire » sont évoquées pour souligner que la direction de la revue en est consciente. Quoi qu'il en soit, on voit mieux encore en quoi l'histoire des mentalités a vécu désormais et qu'il faut, d'une manière ou d'une autre, passer à autre chose, faire à tout le moins différemment.

des champs mis en présence les uns aux autres. Par ailleurs, même si la démonstration n'est pas faite par Boureau, il est raisonnable de penser que le concept même de « mentalités » a évolué au regard du résultat des recherches et des développements observés tant en histoire que dans les autres disciplines, voire dans le reste de la société. D'une certaine façon, la réflexion de Febvre sur le caractère historique des formes de la psychologie sociale était aussi une anticipation des formes à venir et cela, quelque soit la nature de ces formes. La réflexion qu'il faisait dans les années 1930-1940 est devenue pour nous, aujourd'hui, historiquement datée et demande une analyse pour que nous la comprenions et pour que nous nous l'appropriions comme lui-même analysait, à partir de son temps, les formes de la psychologie sociale du siècle de Luther et de Rabelais. Toutefois, signe d'une recomposition du champ de l'histoire des années 1990, le texte de Boureau comporte des affirmations pour le moins étonnantes. Laissons de côté les erreurs, disons factuelles, qui ont tout de même leur signification comme, par exemple, d'affirmer que le texte programmatique important de Febvre est celui paru en 1941 (« Comment reconstituer la vie affective d'autrefois? La sensibilité et l'histoire ») (Boureau, 1989 : 1493, note 6), alors que l'analyse montre en réalité que le texte de 1938 (« Une vue d'ensemble. Histoire et psychologie ») l'est beaucoup plus dans la mesure tout simplement où s'y trouve l'essentiel de ce que les commentateurs ultérieurs considéreront comme une définition de l'histoire des mentalités et cela bien qu'il y revienne dans son texte de 1941. Par ailleurs, peut-on vraiment affirmer que le texte de Duby paru en 1961 est « le dernier des textes proprement programmatiques » (*ibid.*)? Que seraient donc alors les textes de Mandrou (2007 [1968]), Chaunu (1978 [1973]), Le Goff

(1986 [1974])? Ils vont au moins aussi loin que Duby qui lui n'apporte rien de nouveau par rapport au texte de Febvre de 1938 si ce n'est qu'il y insiste sur certains aspects, notamment la psychologie sociale et les langages, les deux éléments qui définissaient déjà sous la plume de Febvre, en 1938, l'histoire des mentalités.

Par ailleurs, Boureau propose « trois globalités » pour définir le champ de recherche de son « histoire restreinte des mentalités », à savoir le général, le générique, le collectif et le singulier (ce qui devrait en faire quatre! Mais passons) (Boureau, 1989 : 1495-1496). Le « général » est ce qui est lié au quantifiable, à l'analyse quantitative, en somme aux statistiques et aux séries, à ce que l'histoire des mentalités a pratiqué abondamment dans les années 1960-1970. Le « générique » est ce qui relève de l'espèce, dans le sens didactique du mot. C'est d'une certaine façon l'histoire essentialiste, qui correspond à des catégories dans lesquelles on coulerait la réalité de l'époque observée. Boureau parle ainsi de l'histoire religieuse, de l'histoire littéraire, de l'histoire des idées par lesquelles une époque peut être abordée. C'est donc le retour de cette histoire qui date d'avant les *Annales* et qu'on croyait morte depuis belle lurette, dont on croyait la critique épistémologiquement intégrée. Il semble que ce ne soit pas le cas. Enfin, la troisième globalité comprend le « collectif » auquel Boureau oppose « par souci de symétrie » le « singulier ». Le collectif, c'est l'analyse des langages que partagent des groupes et des collectivités historiques. Quant au singulier, c'est la place que l'auteur accorde à la critique faite par la micro-histoire et à sa pratique connue sous le nom d'« exception exemplaire ». L'auteur n'en dit guère plus et, pour notre part, nous y reviendrons plus

bas. Devant cet exposé, il est légitime de se demander où donc se situe la nouvelle « histoire des mentalités », fut-elle restreinte.

En fait, il ne s'agit pas ici de chercher noise à ce qui pourrait être considéré comme un texte moyen, sinon banal voire mal pensé et pas relu (par le comité de direction des *Annales* notamment). Après tout, cet exercice critique aurait pu être fait pour tous les textes examinés ici, y compris pour les plus importants, c'est-à-dire les plus célèbres, ceux-là mêmes qu'on présente comme les textes « programmatiques » et fondateurs. Plutôt il s'agit de dire tout d'abord notre étonnement dans le fait que ce texte paraisse dans la revue même qui, historiquement, est à l'origine du champ de recherche analysé. Notons au passage que Le Goff était membre du comité de direction de la revue quand le texte de Boureau y a été publié. N'en a-t-il pas pris connaissance, lui qui pratiqua l'histoire des mentalités et y réfléchit? Ou peut-être la question ne l'intéressait-elle plus à cette époque? À moins que les éléments du dossier lui étaient devenus inconnus comme au reste des membres du comité de direction. Aussi, la véritable interrogation que ce texte pose est-elle ailleurs, c'est celle de son statut. Il confirme, à un second niveau, comme un symptôme, qu'on a bel et bien perdu quelque chose dans l'histoire du champ considéré – la mémoire historiographique! – et que l'histoire des mentalités semble s'être elle-même évaporée, après quelques décennies, dans le lieu qui l'a vu naître et se développer. En somme, cette catégorie n'intéresserait plus personne, dans la revue, et peut-être dans le champ de recherche, ce qui confirme qu'elle est bien devenue une forme historique définitivement passée, datée, et qu'on ne peut la comprendre désormais que si on en fait un objet d'étude historique comme n'importe quel autre objet, qu'on le construit en

essayant d'y mettre ce qui pouvait le définir aux époques observées et cela indépendamment du fait que des agents y ayant contribué vivent toujours et s'activent encore dans le champ général de l'historiographie. Du reste, en 1989, dans le numéro où est publié ce dossier sur « Histoire et sciences sociales » qui comprend l'article de Boureau, dans un texte de présentation, le comité de direction écrit : « L'héritage des *Annales* appartient à tout le monde : libre à chacun d'en faire une lecture particulière [...] L'innovation n'est pas matière d'héritage, mais processus de redéfinition constante, dans un champ de forces en perpétuelle évolution » (*Les Annales*, 1989 : 1317). Bien évidemment, cette phrase mériterait un long développement pour la sorte de déni qu'on y sent, voire une enquête approfondie notamment sur les textes, de recherche et programmatiques, qui ont défini l'histoire des mentalités tout au long de son développement temporel. Mais, plus profondément, il nous semble que se donne là l'aveu d'un abandon, celui de la mémoire structurée et de l'héritage dénombré, c'est-à-dire de ce qui devrait définir la science historique. Si l'histoire se désintéresse du passé, ou plutôt : si les historiens ne se reconnaissent aucun attachement à cette histoire récente qui les a faits, alors qu'ils sont encore en service, que deviennent dans ces conditions la mémoire et l'héritage, et qui donc s'y intéressera? On aurait ainsi jeté le bébé, l'eau du bain et, pour faire bonne mesure, la baignoire aussi!

Il ne s'agit pas de prendre la mesure détaillée du détachement face à l'héritage et à la mémoire les plus immédiats qui caractérise globalement ces années-ci de la modernité et qui toucherait en l'occurrence l'ultime bastion, dans notre civilisation rationnelle, de notre rapport raisonné au passé, constitué par les historiens et leur propre tradition

épistémologique. Mais il est important de prendre date pour une question qui nous a retenus quelque peu jusqu'ici. Incidemment, il ne faut pas exclure de l'esquisse que nous proposons dans ces pages la composante générationnelle qui affecterait le domaine de la recherche historiographique. En 1989, au moment où le dossier considéré paraît dans les *Annales*, le comité de direction de la revue appartient à une génération, la troisième dans son histoire, qui a dû prendre une distance, dans les années 1960 et 1970, par rapport à ses éminents prédécesseurs, comme il prend désormais une autre distance face à une toute nouvelle génération qui arrive aux affaires, en quelque sorte, que Boureau représente, et qui entrera en nombre au comité de direction lors du numéro de janvier-février 1994. Ne s'agirait-il pas aussi d'un simple problème de restructuration du champ immédiat de la revue et de la transmission, d'une génération à l'autre, du patrimoine symbolique que la revue accumule depuis 1929? Cela demandera une enquête plus vaste que nous ne ferons pas ici²³.

²³ Les passages générationnels ne se font pas sans heurts et malentendus. Ainsi, en janvier 1986, le nom de Braudel est retiré du comité de direction des *Annales*. Il était mort l'année précédente. Et ce numéro s'ouvre précisément par un hommage à l'historien disparu! Les différends entre l'ancien directeur et la direction qui lui a succédé y sont évoqués : « Fernand Braudel avait bien des réserves à l'égard de la revue dont il avait transmis la responsabilité voici plus de quinze ans, et dont il s'était progressivement détaché. [...] il lui reprochait d'éparpiller les intérêts et de mal distinguer, parfois, l'accessoire de l'important » (Les *Annales*, 1986 : 6). Seule une enquête approfondie permet de voir les enjeux de telle succession, comme le souligne, en 1979, Jacques Revel : « nous ignorons presque tout de la sociologie du mouvement, de la composition des réseaux successifs et sédimentés qui ont été, à un moment ou à un autre, en tout ou en partie associés aux *Annales*; nous connaissons à peine l'organisation et le fonctionnement du champ des sciences sociales tel que l'ont défini et remanié, depuis le début du siècle, les institutions universitaires, les découpages scientifiques, mais aussi les rapports concrets de force ou de prestige qui hiérarchisent les disciplines et les groupes » (Revel, 1979 : 1361-1362).

8. La longue durée

À quelques occasions, dans la partie précédente, nous avons évoqué la longue durée. Nous avons vu, notamment avec l'exemple de Michel Vovelle, que cette dernière révèle des réalités sur les sociétés dont on ne soupçonnait pas l'existence avant qu'elle ne soit formalisée par l'histoire et les sciences sociales, cela grâce à l'analyse quantitative. Elle recèlerait une force que les hommes ignorent et qui les détermine dans leur existence tant à un niveau profond qu'à un niveau superficiel – dans la mesure où une quantité de décisions quotidiennes finissent par révéler des schémas de fonctionnement qui échappent à l'entendement immédiat et qui renvoient à des structures bien établies dans les sociétés et les civilisations. Nous examinerons de plus près ce que Fernand Braudel disait de cette longue durée dans un texte paru en 1958 et qu'il avait écrit dans le double but de réfléchir à l'unité des sciences sociales (autour de l'histoire, croyait-il) et d'examiner l'implication de ce concept de longue durée dans la compréhension des sociétés et des civilisations.

Pour Braudel, le temps qu'examine l'histoire, « temps révolu » (Braudel, 1997 [1958] : 195), se divise en trois grandes catégories. Il y a le « temps bref », celui de l'individu dans le cadre de son activité régulière, quotidienne, c'est le temps de l'événement qui donne sa matière à ce qu'on appelle précisément l'histoire « événementielle ». C'est du « récit précipité, dramatique, de souffle court » (*ibid.*). L'histoire économique, à partir du début du 20^e siècle et notamment après la crise de 1929, a mis en perspective un deuxième temps, moins perceptible que le premier si ce n'est par la quantification de phénomènes, comme les prix, les salaires, l'emploi, et leur transformation. C'est le temps

des cycles, des conjonctures, c'est-à-dire de l'évolution et du changement qui affectent les sociétés et qui est comme programmé par la répétition, même si les causes immédiates peuvent varier d'un changement à l'autre. Ce temps se mesure par dizaines d'années, le plus souvent de trente à cinquante ans. Il existe enfin un temps beaucoup plus lent, d'une lenteur séculaire voire millénaire qui n'est perceptible ni au niveau de l'individu ni même à celui des sociétés, mais plutôt à un niveau plus large que Braudel identifie notamment aux civilisations. C'est le temps de la très longue durée qui concerne les structures à partir desquelles les deux autres types de temps se déterminent. Ce temps touche à l'activité humaine en rapport notamment avec le milieu physique où elle se déploie.

Au départ, pour l'historien qui se penche sur le passé, le temps lui apparaît comme un magma dans lequel il doit distinguer, soit spontanément soit par l'analyse, ce qui appartient à l'un ou l'autre temps que nous venons d'évoquer. Nous avons vu plus haut que pour que survienne l'histoire économique et sociale, il a fallu détrôner l'histoire événementielle qui régnait sur la notion du temps qu'on avait jusqu'alors. L'utilisation, dans les sciences sociales, d'une méthode basée sur celle des sciences naturelles où l'objet observé est déterminé par l'uniformisation, la répétition, la quantification a permis d'accéder à ce temps social inconnu jusque-là de l'observation et qui concerne les décennies. C'est ce qu'on appelle l'histoire quantitative et sérielle qui s'intéresse non seulement à la réalité économique, quantifiable à souhait puisque basée sur le nombre et la mesure, mais aussi à toute réalité sociale qu'on peut traduire en séries même si cette réalité n'était pas au départ destinée à la quantification, la série étant, pour les sciences sociales non-économiques, une construction pour approcher cette réalité massive qui ne

se donne pas à lire directement. Ainsi, les séries constituées par Vovelle à partir des clauses testamentaires afin d'approcher la piété, à une époque donnée, dans une aire géographique précise, permettent de proposer des hypothèses au sujet des mentalités historiques.

Pour Braudel, la longue durée est l'équivalent d'une structure, c'est-à-dire un « assemblage, [une] architecture, mais plus encore une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement » (Braudel, 1997 [1958] : 200)²⁴. Nous l'avons vu déjà avec Sémiand, l'histoire est une nécessité pour les sciences sociales parce qu'elle leur permet d'étendre leurs champs d'investigation vers le passé. Par ailleurs, en recourant à une méthode semblable à celle des sciences de la nature, les sciences sociales et l'histoire construisent leurs objets d'analyse et proposent des hypothèses qui ne relèvent pas de l'examen sensible de la réalité mais bien d'une démarche analytique basée, par exemple, sur des séries et des statistiques. Le concept même de longue durée est essentiellement une construction analytique, c'est la raison pour laquelle il a fallu attendre le 20^e siècle et le recours à la méthode scientifique, même imparfaite en sciences sociales, pour la voir émerger dans le domaine de la recherche et structurer celui-ci. L'interaction des différents niveaux de temps historiques est, pour Braudel, une dialectique qui conduit à une « explication du social dans toute sa réalité » (*id.* : 209). Plus on pénètre, par l'analyse, les processus lents de la durée, moins les hommes ont conscience de leur existence et surtout de l'impact que ces processus ont sur leur vie. D'où l'importance de créer des modèles, c'est-à-dire « des systèmes d'explications solidement liées selon la

²⁴ Rappelons que nous sommes, en 1958, dans les années qui précèdent l'influence que le structuralisme aura dans les sciences sociales.

forme de l'équation ou de la fonction : ceci égale cela, ou détermine cela » (*id.* : 212). Bien sûr, ces modèles n'ont pas valeur d'éternité et ne prétendent pas épuiser le fonctionnement de la réalité ni même ses contenus. Ils valent au mieux ce que valent les éléments qu'ils mettent en forme et la connaissance que le chercheur a de ces éléments. L'arrivée d'un nouvel élément dans un modèle a un impact sur celui-ci et peut même le réduire à néant ou amener sa restructuration entière. Dans l'exemple de Vovelle vu plus haut, la « piété baroque » est un tel modèle. Dans un premier temps, le chercheur a identifié des informations contenues dans une masse de documents (les testaments), informations qu'il a mises en forme et à partir desquelles il a constaté une chute de certaines pratiques religieuses survenue autour de 1760. De ces observations, il a proposé une hypothèse qui concerne la pratique religieuse qui se serait alors effondrée. Or, en considérant ces mêmes informations mises en forme par Vovelle, Philippe Ariès, partant sans doute d'autres informations et analyses, pense que la baisse de certaines pratiques religieuses, au milieu du 18^e siècle, est le signe d'une intériorisation de la foi et non pas de sa chute. Ces deux hypothèses disent mieux qu'un long développement la part incertaine que toute démarche scientifique contient et le caractère expérimental et hypothétique de toute recherche.

Ce que nous pouvons retenir de la longue durée selon Braudel, c'est que ce concept s'est développé en deux temps. En premier, on peut dire que la longue durée est tout ce qui excède l'observation immédiate, l'événement. Elle se mesure tout d'abord en décennies et s'est développée à partir du travail des économistes qui, grâce à la quantification, ont pu faire apparaître des cycles, intercycles, tendances et crises qui rendaient compte de

l'activité d'une époque et de ses changements, choses qui avaient été impossibles jusque là faute d'outils mathématiques et statistiques suffisants et opérants. Par ailleurs, la très longue durée provient probablement de l'influence que la géographie vidalienne a eue sur l'historiographie française dans la première moitié du 20^e siècle²⁵. Rappelons que la première partie de la thèse de Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949), porte essentiellement sur la Méditerranée géographique et climatique et sur son influence auprès des peuples qui en ont habité les rives. Il semble donc que c'est de cette double autorité, économique et géographique, que vient l'idée de la longue et de la très longue durée. Évidemment, chaque durée révèle des degrés de réalités. Toutefois, pour Braudel, plus la durée est longue plus l'influence sur les hommes est déterminante et profonde et, peut-on rajouter, moins elle est directement perceptible tant elle se fonde dans le 'naturel' de la perception. Il en vient même à parler d' « histoire inconsciente » composée par le « temps structurel » de la très longue durée (*id.* : 200). Pour notre réflexion, retenons que ce concept permettra notamment l'étude de réalités concernant le livre, sa sociologie, son économie, sa culture dans la mesure où il est mû précisément par des phénomènes qui avaient échappé jusque-là aux acteurs qui le produisaient. Ce concept a donc eu une influence sur l'historiographie comme il en a une sur la sociologie et l'économie du livre.

Du reste, l'économiste américain Walt Rostow, dans la réponse qu'il fait au texte de Braudel, insiste sur l'importance de trouver désormais des applications contemporaines

²⁵ Paul Vidal de la Blache (1845-1918) est un géographe français dont les recherches et l'enseignement eurent une grande influence sur l'École des *Annales* et particulièrement sur Lucien Febvre. On en trouve une présentation dans Chartier et Revel (1979), p. 429-430.

aux recherches faites sur la longue durée en histoire et dans les sciences sociales (Rostow, 1959). Toute la question des rapports des sciences sociales avec la société, de la recherche avec ses applications pour la résolution des problèmes contemporains connaît alors, dans les années 1950, une configuration particulière, qui diffère, du reste, entre les États-Unis et la France et qui a connu par la suite des développements nombreux. Quoiqu'il en soit, Rostow avance trois propositions dans son texte. En premier, il insiste pour dire que la recherche en sciences sociales dépasse une conception statique des modèles qu'elle élabore pour y introduire un aspect dynamique suivant en cela l'économie qui, à la suite de la crise de 1929, a fait un saut épistémologique notamment grâce aux travaux de Keynes et à la constitution et utilisation de statistiques contemporaines des faits observés. En deuxième, Rostow propose que les sciences sociales abandonnent le projet d'une certaine théorie unifiée du monde social calquée sur ce qu'il appelle un modèle newtonien, c'est-à-dire essentiellement mathématique, pour un modèle « biologique » fait d'observations des objets dans leur milieu et de leur classification en fonction des ressemblances et des distinctions. Cet abandon découle d'une observation simple : l'homme ne peut pas être réduit à sa seule activité économique; les théories le concernant touchent l'un ou l'autre aspect qui le définit partiellement, aucun aspect ne le définissant complètement. D'où la nécessité, pourrait-on rajouter, d'étendre les discussions entre les différentes disciplines des sciences sociales. En troisième, Rostow suggère que la façon d'unifier la recherche en sciences sociales pourrait consister, pour les différentes sciences sociales, à prendre le même objet de recherche et à l'observer, chaque science sociale opérant selon ses propres intérêts épistémologiques. C'est ainsi que dans les années 1950

les *area studies* se sont considérablement développées aux États-Unis. Cela consistait à prendre une 'région', au sens général de ce terme, et à l'observer d'un point de vue sociologique, économique, historique, politologique. Par exemple, « les chercheurs américains [...] ont [...] donné, sur la société soviétique contemporaine, une littérature extrêmement riche et scientifiquement objective » et cela précisément grâce à ces études (*id.* : 717).

Ces éléments avancés par Rostow donnent une idée des débats qui existaient à cette époque. Il s'agit ici de les évoquer pour prendre date dans notre réflexion sur les rapports de l'analyse quantitative et de l'analyse qualitative dans les sciences sociales et sur leurs applications sociales autres que dans la recherche. À la même époque, en France, l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSÉE) crée les statistiques de la branche du livre qui ne cesseront, par la suite, de se perfectionner offrant de cette industrie une image, en temps réel, de plus en plus précise et détaillée et s'offrant désormais comme un laboratoire pour expérimenter des énoncés théoriques. Nous reviendrons sur tout cela au chapitre suivant.

CHAPITRE 2

APPLICATION D'UN OUTIL

Nous reprendrons ici l'exposé explicatif commencé au chapitre précédent en nous concentrant toutefois sur le livre et les implications générales que l'analyse quantitative a eu dans le développement de l'historiographie contemporaine à travers ces objets de recherche que sont précisément le livre et l'édition.

1. Le quantitatif dans l'historiographie du livre

On a vu comment, en 1910, Daniel Mornet avait utilisé les séries pour analyser le contenu de 500 bibliothèques privées parisiennes de la seconde moitié du 18^e siècle. On comprend mieux désormais que le temps qui sépare cette recherche des travaux sur le livre entrepris à partir des années 1950 n'est pas un simple saut chronologique, mais qu'il y a eu dans l'intervalle un véritable changement de paradigme non seulement dans la recherche mais aussi dans l'ensemble de la société quant à l'utilisation qu'on peut tirer de la quantification dans l'analyse d'un certain nombre d'objets économiques et sociaux. Le texte de Mornet est rempli d'intuition que développera ultérieurement l'histoire du livre, sans compter ses qualités intrinsèques d'analyse. De plus, le contexte dans lequel sa recherche a été faite donne aussi des éléments qui expliquent la justesse de ces intuitions. La sociologie démarrait alors, introduisant de nouvelles considérations scientifiques dans

l'analyse des faits sociaux et économiques, incitant fortement la recherche en sciences sociales à emprunter sa méthode aux sciences de la nature notamment dans le fait de rechercher la règle et la norme plutôt que d'analyser l'événement et l'unique, le non-répétitif. Ainsi, devrions-nous voir plus clairement désormais en quoi les cinquante ans qui séparent les recherches de Mornet de celles qui fleuriront dans les années 1960 et 1970 ont donné lieu à une véritable révolution grâce à l'emploi systématique du nombre et de la quantité, cela non seulement dans le domaine de l'histoire et des sciences sociales mais aussi, comme nous l'avons vu et dit, dans celui de la gestion des États modernes. En effet, pour ces derniers, la recherche et ses résultats deviennent l'élément premier d'une compréhension rationnelle et scientifique de la réalité sociale qu'ils veulent précisément modeler en fonction de buts clairs et nouveaux. C'est en ce sens précisément que nous parlons de changement de paradigmes. Chez Mornet, du fait sans doute de son environnement immédiat, il reste dans son travail quelque chose que notre époque devenue technicienne et scientifique aurait tendance à identifier au dilettantisme. La recherche générale qui se met lentement en place à partir des années 1930, et qui devient dominante après la Seconde Guerre mondiale et dans les années 1950-1970, veut élaborer une connaissance pragmatique et technique de la réalité qui permettra d'intervenir sur cette dernière pour en donner une représentation structurée et même pour l'orienter. Les historiens des *Annales* ne sont pas insensibles à cette dimension de la recherche et ils comprennent aussi, comme Simiand l'annonçait dès le début du siècle, que l'histoire peut devenir une extension des champs d'investigation du présent. Mais ce n'est que tardivement toutefois, comme nous le verrons plus loin, qu'ils y souscriront entièrement,

soit, en somme, dans les années 1990. Entre temps, de nouvelles générations d'historiens auront pris la direction du courant historiographique, sensibles aux critiques qui lui auront été adressées et au développement de nouveaux objets d'étude et de nouvelles approches épistémologiques dans d'autres sciences sociales.

Voyons maintenant comment l'analyse quantitative et sérielle a été utilisée dans la recherche sur le livre à partir des années 1960. Pour cela, nous prendrons un certain nombre de textes de recherche, d'analyse et de réflexion, pour en baliser le développement que nous envisagerons d'un point de vue analytique mais aussi chronologique puisque celui-ci joue un rôle déterminant dans cette compréhension, permettant de voir comment la recherche s'est transformée notamment sous l'effet de la recherche même et de l'examen qu'on en faisait sans cesse quant à la pertinence de ses résultats¹.

Nous avons vu au chapitre précédent que *L'apparition du livre* est perçue historiquement comme une rupture dans la recherche sur le livre. De bibliographique et bibliophilique qu'elle était auparavant, et sans doute aussi non-universitaire, cette recherche devient statistique et sociologique à partir du moment où notamment les historiens des *Annales* et leurs doctorants s'y intéressent. Ils y voient un terrain d'investigation quant aux

¹ Pour Barbier, « la production livresque doit au premier degré être regardée comme un phénomène économique, dont l'évolution devrait *a priori* concorder dans une large mesure avec celle des indices globaux construits par les historiens de l'économie » (Barbier, 1990 [1985] : 108). De fait, le travail de cet historien du livre se base essentiellement sur une analyse de la réalité économique du livre entendue dans son acception d'activité d'échange et dans son acception d'organisation de ses différentes composantes. Voir notamment Barbier (2000b). Dans plusieurs de ses textes, il rappelle cet état de fait comme s'il voulait conjurer la survalorisation culturelle du livre qui a équivalu longtemps, et peut-être encore!, à un déni de l'économie. « Le livre, cette 'marchandise', est [...] un objet de consommation, donc susceptible de se voir appliquer les méthodes éprouvées de l'histoire de la consommation, démarche qui n'a que rarement été suivie et se révèle pourtant riche d'enseignements » (*id.*, 1990 [1985] : 113).

questionnements qu'ils développent depuis les années 1930 au sujet de l'économique et du social. Le livre est un objet physique parfaitement délimité, issu d'un processus de fabrication qui s'inscrit dans un réseau d'échanges économiques mettant en rapport différents agents sociaux. On peut donc quantifier toute cette activité, soit dans sa production, soit dans sa diffusion, et repérer les agents professionnels en présence, les actions qu'ils entreprennent, les relations qu'ils entretiennent entre eux (Rouet, 2007 : 141). Le premier problème méthodologique toutefois est d'établir des statistiques historiques pour des périodes où cette question n'avait aucun intérêt, c'est-à-dire depuis l'invention de l'imprimerie, et même avant, alors que les manuscrits atteignent des niveaux de reproduction et de diffusion jamais égalés, jusqu'aux années 1950, moment où démarrent, en France, non seulement la nouvelle histoire du livre mais aussi, comme nous le verrons plus bas, les statistiques contemporaines de la branche industrielle qu'il est devenu. Dans tout cela, on le voit, l'histoire du livre épouse le développement de la recherche déjà observé pour l'histoire économique tel que Labrousse par exemple la pratique à la même époque.

Et de fait, en 1961, c'est Ernest Labrousse qui lance publiquement la recherche autour du livre². Dans la préface à un ouvrage de l'un de ses étudiants d'alors, Robert Estivals, qui porte sur *Le Dépôt Légal sous l'Ancien Régime* et qui est l'aboutissement d'un travail universitaire de quelques années, il pose les jalons d'une recherche historique et

² C'est à dessein que nous laissons de côté ici *L'apparition du livre*, édité en 1958, et qui n'eut pas, au moment de sa parution, la visibilité publique et même critique que sa nouveauté aurait pu commander (Barbier, 1999 : 570-572). Par sa préface à l'ouvrage d'Estivals, Labrousse use de son autorité de principal animateur, aux côtés de Braudel, de l'historiographie universitaire française pour orienter désormais la recherche sur le livre.

méthodique qui devrait d'abord commencer par « l'étude statistique de la production imprimée » (Labrousse, 1961 : I). Il évoque aussi la longue période, dans le cadre de cette recherche générale, et indique le débouché auquel celle-ci mènera, à savoir « l'histoire sociologique » « qui retracerait, dans une perspective séculaire, la vogue et le déclin ondulants des genres et des thèmes » (*ibid.*). Il croit que l'établissement de séries statistiques sur le livre permettra d'avoir une première approche « des préoccupations intellectuelles des générations [passées] et de la nature des problèmes qu'elles se posent » (*ibid.*). Nous verrons plus loin que les choses se complexifieront une fois terminés les premiers grands travaux menés en ce sens. Par ailleurs, Labrousse précise que cette approche statistique du livre offre un cadre général de compréhension à travers les thèmes repérés, mais que « l'examen direct du texte [...] est seul capable d'asseoir notre conviction » (*id.* : II), reconnaissant par là au texte une valeur que l'on pourrait dire culturelle qui ne serait pas affectée, semble-t-il, par la réalité économique et sociale. Sans entrer dans les détails, on peut d'ores et déjà se demander, comme ne manquera pas de le faire la sociologie des décennies suivantes, si le texte n'est pas une production qui subit, tout comme le livre du reste, des pressions sociales qui le déterminent entièrement. En effet, observera-t-on, pourquoi les productions intellectuelles et artistiques ne seraient-elles pas touchées par les conditions qui façonnent les productions matérielles? La pensée, fut-elle la plus élevée et la plus abstraite, n'échappe pas aux nombreux conditionnements qui déterminent son époque, au demeurant ces conditionnements pouvant trouver des prolongements historiques anciens mais qui restent toutefois d'actualité au moment où s'élabore cette pensée même. Quoi qu'il en soit, nous y

reviendrons plus loin car apparaît déjà dans ce texte de Labrousse un clivage qui, s'accroissant, éloignera un moment le courant quantitatif de la recherche sur le livre du courant qualitatif ou culturaliste³.

³ Cela dit, près de vingt ans plus tard, Chartier et Roche entérinent encore cette posture de Labrousse quand ils écrivent : « l'étude sérielle [du livre] ne peut être [...] que réductrice et mutilante, ignorant la radicale originalité des œuvres majeures [...] le livre classé, catalogué, compté n'a encore rien dit de son secret. Il ne le livrera qu'ouvert, et déchiffré » (Chartier et Roche, 1977 : 477, 501). Bien sûr, le texte quel qu'il soit est chargé d'informations, de connaissances, mais celles-ci, encore une fois, trouvent leur origine, à travers leur auteur, dans la société qui a formé texte et auteur. En réalité, c'est toute la fiction sociale autour de l'un et l'autre qui apparaît ici et qui consiste notamment à donner une plus-value à certains textes afin de répondre à différentes stratégies de distinction. En 1989 cependant Chartier revient sur cette question et écrit : « donner [...] une attention aux conditions et aux processus qui, très concrètement, portent les opérations de construction de sens [...] est reconnaître, contre l'ancienne histoire intellectuelle, que ni les intelligences ni les idées ne sont désincarnées, et, contre les pensées de l'universel, que les catégories données comme invariantes, qu'elles soient philosophiques ou phénoménologiques, sont à construire dans la discontinuité des trajectoires historiques » (Chartier, 1998 [1989] : 74). Il reconnaît ainsi qu'il n'y a pas de texte sans construction et que celle-ci se détermine dans un procès social où l'auteur, l'éditeur et le lecteur, comme fonctions ou comme acteurs, jouent des rôles déterminants. En somme, le 'grand' texte n'est qu'un texte élaboré comme tel, construit à des fins données qui restent à préciser dans chaque cas, pour chaque époque. Du reste, Chartier le reconnaît lui-même, « les œuvres [...] n'ont pas de sens stable, universel, figé. Elles [...] se construisent dans la rencontre entre une proposition et une réception » (1992 : 9). Cependant, il sent encore le besoin de préciser que certaines œuvres « n'épuisent jamais leur force de signification » (*ibid.*) comme s'il voulait réintroduire quelque chose de l'intemporel, de l'a-social, de l'essence universaliste, dans l'œuvre, allant ainsi à l'encontre d'une véritable sociologie du texte dont il est pourtant un praticien. En effet, de ce point de vue, l'élaboration d'un texte (et notamment sa signification) ne peut être déterminée que par les agents qui participent à cette même élaboration selon des exigences et des intérêts divers, mais toujours relatifs, qui leur permettent aussi, tout en déterminant le texte, de se déterminer eux-mêmes dans leurs rapports de pouvoir et d'autorité. Dans *L'ontologie politique de Martin Heidegger* (1988 [1975]), P. Bourdieu montre en quoi même la métaphysique, et l'ontologie, considérée comme la pensée la plus abstraite en dehors de la pensée scientifique, n'échappe pas au moment social où le philosophe la produit. Dans un « avertissement au lecteur » écrit en 1988, Bourdieu précise que son livre est « un exercice de méthode [qui s'inscrit] dans une perspective qui n'est pas celle de la dénonciation », mais bien plutôt dans celle d'une « analyse scientifique [qui] n'a rien à voir avec la logique du procès » qu'on fait au philosophe à partir des années 1980, au sujet de ses postures et de ses écrits des années 1930 et 1940. « La lecture de l'œuvre elle-même, de ses doubles sens et de ses sous-entendus [...] a révélé [...] certaines des implications politiques les plus inattendues de la philosophie heideggérienne : la condamnation de l'État providence, enfouie au cœur de la théorie de la temporalité; l'antisémitisme, sublimé en condamnation de l'errance; le refus de renier l'engagement nazi, inscrit dans les allusions tortueuses du dialogue avec Jünger; l'ultra-révolutionnarisme conservateur, qui inspire tant les stratégies philosophiques de dépassement radical que la rupture avec le régime hitlérien, directement suscitée [...] par la déception de ne pas voir reconnue l'aspiration révolutionnaire du philosophe à la mission de Führer philosophique » (Bourdieu, 1988 [1975] : 7). Ces éléments d'analyse suggèrent bien l'ancrage social et historique d'une pensée philosophique qui se veut la plus abstraite qui soit et qui est présentée comme telle par les commentateurs 'les plus autorisés', entendre ceux qui possèdent le pouvoir de consécration (professeurs, traducteurs, éditeurs, chercheurs, commentateurs). Sur les rapports des idées aux sociétés qui les produisent, voir aussi : Bourdieu, 1995 : 109-110, 116-117, 121-122 (notamment sur l'historisation-déshistorisation des concepts).

Le Dépôt Légal a été instauré en France en 1537 par François I^{er}. Il consistait dans l'obligation pour un producteur, imprimeur, éditeur, auteur, libraire, de déposer auprès de la bibliothèque du Roi au moins un exemplaire de tout texte dont il était responsable et qu'il envoyait dans les réseaux de diffusion prévus alors à cet effet. Le Dépôt Légal eut d'abord pour but de constituer une collection royale. Par la suite, il devait servir de garant à la propriété d'un texte, tranchant, dans le cas de litiges, par son titre même de propriété que lui reconnaissait le dépôt. Il devint enfin une mesure de police de type censorial afin de contrôler la production de livres dans le Royaume, la République ou l'Empire (Estivals, 1961 : 1; 1965 : 61-62). C'est vers ce Dépôt Légal que les historiens se tournèrent tout d'abord pour établir les statistiques historiques du livre en France. Toutefois, les chercheurs se rendirent rapidement compte qu'il fut administré, tout au long des siècles, avec une efficacité pour le moins relative. Ainsi, sous l'Ancien Régime, il « n'a jamais fonctionné très efficacement » (Estivals, 1961 : 101) et les données qui lui étaient rattachées ont longtemps été inutilisées (*id.* : 3). En réalité, au moins jusqu'au début des années 1960, pour les chercheurs, « les renseignements quantitatifs restent vagues » (*id.* : 106) à son sujet. Pour constituer les statistiques du livre sous l'Ancien Régime, il a fallu recourir à d'autres sources bibliographiques, qu'elles soient de l'époque même dont elle témoigne ou qu'elles furent composées par la suite (bibliographies historiques). Du reste ces bibliographies sont de différentes natures. Certaines concernent les demandes de permission d'impression; d'autres sont les registres de la police du livre et concernent les livres effectivement imprimés et signalés; d'autres encore sont essentiellement professionnelles et indiquent notamment les titres, les tirages ou les

ventes. Ces dernières sont le fait des libraires, imprimeurs et éditeurs, et apparaissent à la fin du 18^e siècle. Par leur caractère systématique et continu et par leur plus large diffusion (ce sont les premières bibliographies imprimées), elles marquent une rupture par rapport aux bibliographies antérieures, manuscrites. On estime généralement qu'elles sont plus complètes et plus sûres. De surcroît, dans l'ensemble des références bibliographiques antérieures à la Révolution française dont on veut tirer des statistiques, il faut dire qu'il y a de nombreuses lacunes, plusieurs années n'étant pas répertoriées ou étant répertoriées sans continuité des suites statistiques, ce qui revient au même (Estivals, 1965 : 157).

En réalité, ce que montre l'étude des bibliographies diverses écrites et publiées sur la production imprimée en France depuis le 16^e siècle, c'est l'impossibilité de constituer pour l'ensemble de la période une bibliographie complète. Pourquoi? On trouve d'abord deux types de bibliographies, celles composées au fur et à mesure du développement de la production et celles composées de façon rétrospective. Les premières sont souvent limitées dans le temps, ne couvrant qu'une période déterminée. Cependant comme elles sont précisément produites au fil du temps, elles permettent d'avoir un aperçu de la production de façon annuelle et cela même si la période qu'elles couvrent est relativement courte. Ces bibliographies sont dites courantes. Les secondes bibliographies, faites de façon rétrospective, embrassent souvent une grande production dont elles ne peuvent rendre compte de façon annuelle. Il est donc impossible avec ces dernières d'étudier l'évolution temporelle de la production. Ces bibliographies sont dites rétrospectives. De plus, on constate que l'organisation interne des bibliographies varie selon qu'elles sont courantes ou rétrospectives. La classification chronologique

caractérise les premières; la classification par auteurs ou par matières définit les secondes. Bien sûr, le critère du lieu détermine aussi les bibliographies en présence; elles touchent toutes, par exemple, à la France, mais elles peuvent ne toucher qu'une région de ce pays, Paris ou les provinces. En somme, pour établir la production complète des livres d'une époque et d'une aire précises notamment dans le détail chronologique, il faudrait idéalement disposer de bibliographies à la fois générales, courantes et françaises, si c'est la France qui retient l'attention, c'est-à-dire des bibliographies qui touchent à toute la production, qui soient continues et qui recouvrent ce qui a été produit et a circulé, en France en l'occurrence, dans une période donnée (Estivals, 1965 : 160-164; 380-381). On comprendra aisément qu'il est à toute fin pratique impossible d'établir une telle bibliographie pour toute la période qui part de l'invention de l'imprimerie et qui viendrait jusqu'à nous. Les premiers siècles sont fortement lacunaires. Ce n'est qu'avec le 19^e siècle et la création de la *Bibliographie de France*, en 1811, qu'on peut fabriquer des statistiques qui répondent aux critères énumérés plus haut (de généralités, de constances et de lieux) (*id.* : 408-409)⁴.

⁴ Frédéric Barbier explique toutefois pourquoi il est tout aussi difficile d'analyser la production industrielle du livre français au 19^e siècle. « La construction d'une courbe de la production imprimée française au cours du XIX^e siècle peut s'appuyer sur des courbes documentaires théoriquement exhaustives, constituées par les registres du Dépôt légal. [...] les sondages que nous avons faits [...] montrent [cependant] que les critères d'inscription varient beaucoup [...] Le Dépôt légal lui-même ne recouvre que partiellement la production réelle [...] La représentativité de nos chiffres est donc aléatoire, tandis que la mise en œuvre exhaustive de ces sources très lourdes (plus d'un million de titres à pointer et à vérifier sur un siècle) est un objectif actuellement inaccessible » (Barbier, 1990 [1985] : 106-107). Il propose du reste deux autres séries pour parfaire celle du Dépôt légal, soit la liste des titres annoncés dans la *Bibliographie de la France* et la bibliographie rétrospective du *Catalogue général de la librairie française*. Il rappelle enfin, ce qui est bien entendu du point de vue des statistiques générales, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir les chiffres annuels exacts pour une longue durée, les courbes obtenues rendant compte malgré tout de la progression de la production.

Pour son étude sur la production de livres, en France, au 18^e siècle, Robert Estivals a utilisé des sources précises qui lui permirent de calculer sur quelques décennies la production générale du Royaume. D'abord, il a recouru aux registres du Dépôt Légal qui lui a donné une première évaluation de la production générale des livres imprimés par permissions, permissions de Sceau et permissions tacites, c'est-à-dire avec document officiel et de complaisance. Dans ce dernier cas, le producteur d'un livre n'aurait pas disposé d'un document officiel pour faire valoir son titre de propriété en cas de contestation. Toutefois, il ne s'agit que de la production réglementaire. Toute une production clandestine, élaborée en France ou à l'étranger, tout près des frontières notamment, échappe à ces bibliographies de production réglementaire (*id.* : 293; 337; 349; 361). En réalité, la conclusion la plus manifeste à laquelle arrive tout d'abord Estivals dans son évaluation de la production française sur plusieurs décennies, voire sur quelques siècles, consiste à dire que « la Bibliographie Nationale Française ne s'est constituée que lentement » (*id.* : 381). On peut voir dans cette déclaration un aveu implicite, à savoir l'impossibilité d'établir une bibliographie historique générale, continue et française pour toute la période qui nous sépare de l'invention de l'imprimerie. Partant, il est donc impossible, dans ces conditions, de constituer des séries statistiques continues qui donneraient une idée du développement de la production du livre. Seules certaines parties de cette période pluriséculaire sont documentées et ce sont ces parties qui feront l'objet d'études de la part des historiens, comme précisément le 18^e siècle qui sera utilisé par les historiens des années 1960-1970. C'est dans ce contexte de recherche que François Furet est chargé par Fernand Braudel, en 1962, de superviser un certain nombre

d'enquêtes qui paraîtront, en 1965 et 1970, en deux livres, sous le titre *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*⁵.

D'emblée, dans le texte de présentation qui ouvre le premier des deux ouvrages, Furet affirme que le livre, « non l'objet sacralisé par la tradition littéraire et l'individualisme romantique, mais la marchandise dont l'imprimerie a inondé l'Europe en vulgarisant tout un savoir ancien et tout un savoir nouveau » (Furet, 1965a : 2), que cet objet matériel donc, issu d'un processus de fabrication artisanale et industrielle, sera étudié désormais au plus près de sa réalité de production. Pour lui, « la préoccupation quantitative n'a pas été [...] une simple précaution d'érudition » (*ibid.*), signifiant pas là la rupture que l'historiographie régnante dans l'Université, celle des *Annales*, veut alors imposer à l'encontre de l'analyse qualitative des phénomènes civilisationnels ou, si l'on veut, culturels. Poussant plus avant l'adhésion à l'analyse quantitative et à sa valeur scientifique et universelle, Furet écrit : « l'historien [...] sa raison d'être est de réintégrer l'accident dans le nombre et dans l'intelligible [...] de dégager, de l'extraordinaire confusion créatrice des livres, un certain nombre de mouvements et de constantes »

⁵ Henri-Jean Martin travaillait alors à sa thèse qui sera soutenue en 1969 et paraîtra la même année sous le titre *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)* (Genève, Droz). Il affirme que Braudel lança cette enquête sur le livre dans un esprit de concurrence avec la IV^e section (Sciences historiques et philologiques) de l'École des Hautes Études à laquelle Martin appartenait, Braudel dirigeant la VI^e (Sciences économiques et sociales). « Il n'y eut finalement pas trop de casse, l'étude de Furet qui reprenait les travaux d'Estivals [*La statistique bibliographique de la France sous la monarchie au XVIII^e siècle* (1965)] répondant à des préoccupations et à une problématique différente [de celles de ma thèse] » (Martin, 2004 : 137). Cette information renvoie, comme nous le suggérons dans une note antérieure de ce chapitre, à l'organisation sociale de la recherche en France; elle montre aussi qu'après *L'apparition du livre*, Martin commença à travailler intensément à sa thèse, en même temps qu'il partageait ses activités avec ses occupations professionnelles. Elle rappelle aussi qu'il n'appartenait pas au courant porteur de l'historiographie, à cette époque, celui de l'École des *Annales*. Les luttes qui existent entre différents courants institutionnalisés de la recherche renvoient à une problématique qui nécessiterait une enquête sociologique et historique telle qu'elle dépasse le cadre de cette thèse. Mais il s'agirait bien d'une lutte pour l'obtention des postes, des crédits et de la recherche, en somme pour l'imposition du sens.

(Furet, 1965b : 4). Ces derniers mots sont ceux-là mêmes qu'employait Simiand au tout début du siècle quand il en appelait à une historiographie scientifique. Du reste, Furet indique bien le modèle épistémologique suivi. Il s'agit de l'histoire économique qui indiquera aux historiens du livre la nécessité désormais de « faire des dénombrements globaux de la production littéraire d'une société » et de « multiplier d'autre part les recherches partielles sur des milieux ou des groupes socioculturels » (*ibid.*).

L'établissement de la production imprimée d'une époque fournit une sorte de bibliothèque imaginaire que nul contemporain bien évidemment n'a lue entièrement mais qui renvoie tout de même à la connaissance et aux préoccupations de cette époque vue en tant que globalité. On voit bien ainsi comment la sociologie comprise comme la science des faits sociaux, donc généraux, peut échapper à tout psychologisme et, pourrait-on rajouter, à la notion même de sujet, voire d'auteur. Ce n'est plus la pensée ou les idées qui sont constituées en objet d'étude, comme le faisait l'ancienne histoire; ce sont plutôt les réalités matérielles, quantifiables, qui détermineraient quoi qu'on en dise les idées mêmes dont on faisait des objets d'analyse auparavant⁶.

Procéder à l'analyse de la production de livres, pour certains, c'est d'abord restituer les catégories éditoriales et culturelles dans lesquelles ces mêmes livres et les imprimés en général étaient produits, distribués et consommés, ou lus si l'on préfère. Dans cette perspective, l'analyste devrait se garder de plaquer les catégories de sa propre époque sur

⁶ C'est la différence qui existe entre *Les origines intellectuelles de la Révolution française (1715-1787)* (1933) de Daniel Mornet et *Les origines culturelles de la Révolution française* (1990) de Roger Chartier, chacun renvoyant, il est vrai, à un moment précis du champ de la recherche et aux concepts alors en situation de domination. Il n'en reste pas moins, malgré la critique de Chartier à l'égard de Mornet, que l'intuition de ce dernier exprimée dans son article de 1910 reste entière dans le travail du premier.

l'objet historique qu'il analyse, fournissant au contraire l'effort de retrouver ces catégories comme les contemporains les connaissaient ou comme elles étaient en dépit de la connaissance de l'époque (Furet, 1965b : 14). On voit bien par cette précision qu'on ne peut s'éloigner de l'analyse qualitative même au plus fort d'une analyse quantitative; toutefois on voit mieux aussi en quoi l'analyse qualitative trouve un puissant renforcement dans les statistiques qu'on peut tirer d'une époque et qui viennent mesurer et même définir des phénomènes qu'on examinait auparavant d'un point de vue qualitatif quand on ne les négligeait pas tout simplement soit par ignorance soit par indifférence. En ce sens, la découverte ou proposition la plus intéressante faite par Furet dans son texte telle que relevée par certains observateurs est peut-être précisément lorsqu'il constate, après analyse des statistiques du livre au 18^e siècle, en France, l'inversion, dans cette période, de deux catégories bibliographiques. En effet, autour de 1724, il semble que la majorité des titres imprimés concerne la théologie et la religion. Une soixantaine d'années plus tard, autour de 1784, le secteur le plus important de la production est celui des sciences et des arts (Furet, 1965b : 22)⁷. Cette analyse de la production serait en soi un indice fort significatif des changements culturels profonds survenus tout au long du

⁷ Est-il besoin de préciser que les tirages sont en réalité aussi déterminants que le nombre de titres? On peut en effet imaginer un cas de figure où les tirages d'un nombre restreint de titres pris dans une catégorie éditoriale, par exemple le livre religieux, seraient supérieurs aux tirages d'un grand nombre de titres d'une seconde catégorie, par exemple les livres de sciences et d'art. Sans compter que la diffusion joue ici aussi un rôle déterminant. Certains livres, dans certains réseaux, peuvent être lus par un plus grand nombre de lecteurs que d'autres livres diffusés dans d'autres réseaux moins étendus. Un réseau populaire peut contenir plus de 'lecteurs' qu'un réseau savant, ou dit autrement, un réseau populaire peut, pour un seul titre, avoir plus de 'lecteurs' qu'un réseau savant pour un titre équivalent *sui generis*. C'est ce que ne manqueront pas de relever les critiques de l'analyse quantitative et même les historiens du livre.

siècle et semble annoncer notamment les bouleversements politiques à venir⁸. Furet fait d'abord remarquer que les catégories retenues pour classer la production du 18^e siècle ont elles-mêmes évolué tout au long du siècle; des catégories nouvelles sont apparues au sein des grands secteurs éditoriaux, d'autres sont tombés en désuétude, d'autres encore ont tout simplement changé de secteurs. Cependant, dans ce mouvement relatif, des catégories restent inchangées. La médecine, par exemple, toujours dans le secteur « sciences et arts », garde son hégémonie sur les autres sciences et à travers « l'obsession vénérienne [...] révèle[rait] l'étendue de son emprise psychologique » sur l'époque (*ibid.*). Incidemment, on voit ici se glisser, à travers les résultats d'une analyse quantitative menée par Furet, des considérations qualitatives ou culturalistes (« obsession vénérienne », « emprise psychologique ») qui relèvent de ce qu'on appelait alors l'histoire des mentalités même si en l'occurrence ces commentaires incidents ne sont pas étayés par une analyse stricte.

La pratique de l'analyse quantitative, en histoire, dans les années 1960, a amené au sein même du courant des *Annales* une réflexion plus poussée sur les limites et la nécessité de ce type d'analyse. Ainsi, Furet identifie à cette pratique trois types de questionnements. Le premier touche la façon de traiter les données historiques de nature quantitative et le travail de cohésion à lui accorder. Il s'agit de tenir compte des objets quantifiés et de s'assurer qu'ils forment, aux fins de l'analyse, des populations homogènes, c'est-à-dire dont les individus sont identiques entre eux, appartenant à un ensemble d'une seule

⁸ En 2000, Frédéric Barbier reprend cette analyse à son compte en lui apportant des restrictions qui nous semblent fort justes, touchant les tirages et la production provinciale, et sur lesquelles nous reviendrons plus loin (Barbier, 2000 : 182 et note 708).

nature, géographique, politique, économique, culturelle. Ce questionnement est essentiellement technique ou méthodologique et appartient à proprement parler à l'analyse quantitative ne touchant l'historiographie que parce que cette dernière l'utilise. On le trouve donc dans toutes les sciences sociales, et d'abord l'économie, qui utilisent abondamment l'analyse quantitative.

Le deuxième type de questionnement concerne la disponibilité des données qui, pour des périodes historiques précises, peuvent déjà exister en séries statistiques ou être traduites en de telles séries. Ce type de questionnement strictement appliqué limite l'histoire quantitative à un passé relativement proche, à savoir tout au plus le début du 19^e siècle, période qu'on appelle « protostatistique », ce qui suggère bien le caractère incomplet des données qu'on y trouve renvoyant ce qui est antérieur dans les limbes de l'observation scientifique. Il faut dire que ce deuxième type de questionnement est le fait de l'histoire économique telle que, nous l'avons vu, Marczewski notamment la concevait c'est-à-dire une histoire qui est une extension du présent et qui permet de voir les cycles économiques sur une plus grande étendue et ainsi éventuellement mieux les comprendre et les formaliser. Pour l'histoire générale toutefois, autre que strictement économique, le dilemme soulevé alors consiste à se demander si l'histoire, sous l'empire de la quantification, n'est que l'occasion d'expérimenter sur des périodes circonscrites des problématiques tirées des sciences sociales actuelles, voire même uniquement économiques, ou si, au contraire, elle ne doit pas rester un domaine relativement indéterminé dans lequel le questionnement reste ouvert aux intuitions de natures diverses formulées par l'historiographie en recherche. Dans ce dernier cas, la quantification est un

outil, pas une finalité; elle sert à connaître une période passée dans sa structure économique-sociale, dans son aspect massif, mais reste assujettie aux séries constituées ou à constituer qui seraient quant à elles déterminées par le questionnement, l'intuition et l'imagination du chercheur.

Un troisième type de questionnement réfléchit sur ce qui est l'objet premier de l'histoire, à savoir le temps, son écoulement, sa répétition, sa structuration, en somme la diachronie. L'intérêt de l'analyse quantitative, pour l'histoire, c'est précisément qu'elle permet d'abord d'isoler des objets précis et nombreux, de les quantifier et de voir leur évolution sur une durée elle-même divisée, par exemple en années. Cette analyse est utilisée tout autant pour des objets strictement économiques que pour des objets sociaux d'autres types, comme nous l'avons vu plus haut avec les comptes nationaux chez Marczewski et les historiens économistes et avec les testaments chez Vovelle. Nous sommes ici à l'opposé de l'événement historique dont la saisie reste toujours quelque peu problématique dans la mesure où il est unique, donc étranger à une règle scientifique, et où son insertion dans une suite causale peut apparaître relative; en effet, les causes et les conséquences d'un événement sont-elles toujours toutes repérables? (Furet, 1974 [1971] : 42-45)

Qu'est-ce qui distingue l'histoire sérielle de l'histoire événementielle? Pour Furet, l'arrivée de l'histoire sérielle marque une rupture par rapport à l'historiographie antérieure. D'abord, l'histoire sérielle, en construisant son objet d'étude, une série statistique, échappe à toute définition a priori de l'époque qu'elle étudie. Dans l'histoire événementielle, les événements sont retenus en fonction de l'impact que l'historien

estime qu'ils ont eu au moment de leur surgissement et en fonction de la périodisation établie précisément a posteriori par l'historiographie et l'époque qui la constitue, celle-là même du chercheur. En construisant son objet, l'analyse quantitative répond à « des critères de cohérence interne : le fait n'est plus l'événement sélectionné parce qu'il scande les temps forts d'une histoire dont le 'sens' a été préalablement défini, mais un phénomène choisi et éventuellement construit en fonction de son caractère répétitif, donc comparable à travers une unité-temps » (Furet, 1974 [1971] : 47). L'objet analysé n'est jamais considéré en lui-même, mais toujours par rapport à d'autres séries qui le précèdent, le suivent où lui sont latéraux. L'objet de l'analyse quantitative est donc toujours en situation relative et c'est précisément ce rapport à d'autres séries qui lui donnent une dimension supplémentaire. Le sens n'apparaît pas dans l'analyse d'un événement par rapport à la réalité où il est apparu et dont on ne peut jamais épuiser le détail; il apparaît plutôt, comme nous venons de le dire, par le rapprochement d'une série avec une ou plusieurs autres séries. Ainsi on peut enregistrer la vente de romans, pendant vingt ans, à plusieurs époques différentes. Il sera toujours question de roman; la durée sera toujours de vingt fois une année; l'évolution sera observée soit annuellement soit trimestriellement. Mais changeront les périodes étudiées : vingt ans au début du 19^e siècle, vingt ans à la fin du 19^e siècle, vingt ans au milieu du 20^e siècle. À leur tour, ces séries peuvent être mises en relation avec des séries qui pourraient porter, par exemple, sur l'évolution démographique, sur l'alphabétisation, sur la scolarisation, sur les différents types de lectorats et cela bien évidemment pour les mêmes tranches de vingt ans préalablement choisies. On voit ainsi le caractère objectif de l'analyse quantitative; il

consiste tout d'abord à déterminer ce qu'on veut comparer; ensuite, il faut fabriquer les séries qu'on met en relation; enfin, de ces relations sérielles on constate des mouvements dont la valeur est en soi le résultat de cette analyse. S'agit-il d'une augmentation, d'une diminution, d'une stagnation? Le sens, si on peut dire, vient essentiellement de la comparaison de séries entre elles et les séries sont déterminées par les données qui ont été recueillies ou qu'on peut déduire. L'objectivité vient aussi du caractère explicite des procédures et de « leur pertinence par rapport aux hypothèses de recherche » (Furet, 1974 [1971] : 53).

Nous sommes ici dans un monde tout autre que celui de l'histoire événementielle où le document d'archives tient lieu d'objet d'analyse. Dans l'histoire événementielle, le document examiné a été retiré de sa réalité première; il a été déposé dans un lieu hors de son contexte; on lui a fait subir un traitement de classification et son accès est déterminé notamment par sa rareté et par l'intérêt que l'historiographie qui se fait à ce moment lui donne. Sa valeur cognitive quant à elle est déterminée par une analyse interne qui en détermine l'authenticité et par une comparaison avec d'autres documents, souvent contemporains, de nature diverse, eux-mêmes pièces d'archives le plus souvent, le rôle de l'historien étant d'abord de porter une évaluation critique sur la valeur de chacun des documents pour ensuite procéder à leur comparaison afin d'en tirer une interprétation raisonnée. L'analyse quantitative procède différemment. Furet donne l'exemple de la biographie. L'histoire événementielle s'attarde à une seule vie, le plus souvent celle d'un personnage éminent, de sa naissance jusqu'à sa mort; l'histoire sérielle examine un ensemble de biographies dont elle fixe au départ les points à observer, les mêmes d'une

biographie à l'autre. Par exemple, la scolarisation des éléments du groupe biographié, leurs mariages, leurs veuvages, leurs professions, leurs enfants, leurs déplacements, leurs revenus, leurs localisations. Ces paramètres sont choisis en fonction d'une hypothèse de départ et leur analyse a pour but de révéler la quantification des phénomènes et donc leur importance sociale relative (Furet, 1974 [1971] : 49-50). Ce faisant, la partie de la réalité qui apparaît ne dépend pas d'un événement ou d'un document en particulier, mais uniquement de données quantitatives massives. De plus, l'analyse sérielle montre des facettes de la réalité qui peuvent échapper aux premiers concernés, les acteurs de l'époque étudiée et donc non seulement à la conscience qu'une époque a eu d'elle-même, mais aussi aux productions de cette même époque. Enfin, on voit mieux en quoi l'analyse sérielle détermine notre connaissance de la longue durée; en réalité, à cause du développement temporel dans lequel s'inscrit forcément toute série, c'est donc le temps que travaille cette analyse. Car c'est dans le temps qu'apparaissent les variations, signes du changement. « L'histoire sérielle n'est donc pas seulement, ni surtout, une transformation du matériau historique. C'est une révolution de la conscience historiographique » (Furet, 1974 [1971] : 53), car l'histoire sérielle permet de localiser les moments du changement et d'en mesurer l'amplitude, échappant, dans son principe à tout le moins, à la culture archivistique de l'historiographie traditionnelle⁹.

La limite la plus importante de l'analyse quantitative, ou sérielle, se trouve dans la disponibilité des chiffres dont on dispose pour la fabrication de séries. Or cette

⁹ Qu'on nous permette ici de rappeler qu'il s'agit là de l'intuition à l'origine de notre travail de recherche, l'une des premières questions que nous nous posions au moment d'entreprendre notre thèse. Voir *supra* notre introduction.

comptabilité est tardive dans l'histoire des sociétés et ne se trouve que dans certaines d'entre elles. Nous l'avons vu, c'est au 19^e siècle que commencent à se mettre en place des données relatives à des phénomènes économiques et sociaux, en Europe et en Amérique du Nord, notamment à travers les recensements de populations. Et il faut attendre les années 1920-1940 avant que des statistiques complètes n'apparaissent qui décrivent l'activité des États et des sociétés, d'abord sur le plan économique, puis sur un plan social plus général, enfin dans les secteurs divers qui composent l'activité sociale. Aussi l'analyse quantitative reste-t-elle fort délicate à utiliser par les historiens pour des périodes de plus en plus éloignées du présent actuel. Le plus souvent on peut examiner quelques années seulement ou encore certains secteurs de l'activité sociale et économique. Darnton rappelle, en ce sens, que l'étude du livre au 18^e siècle en France, par exemple, est tributaire de données chiffrées intéressantes mais limitées dont on ne peut certes prétendre qu'elles fournissent toute la réalité éditoriale d'alors (Darnton, 1983 [1971] : 76-80). Ainsi, on connaît le nombre de livres autorisés à paraître, on peut aussi avoir une idée du nombre de livres parus effectivement, notamment en consultant les registres du Dépôt Légal, mais on ne peut savoir avec certitude combien de livres imprimés aux confins de la France entraient au royaume et alimentaient le marché, ni combien de livres, imprimés en France ou à l'étranger, y circulaient sans n'avoir jamais eu d'autorisation d'impression et avoir jamais été déposé légalement. Non seulement ces livres échappent-ils à l'économie du livre comme objet d'analyse, mais leur absence dans l'objet analysé empêche aussi de voir le rôle culturel qu'ils ont eu. Par ailleurs, on ne connaît pratiquement rien des tirages des livres qui renvoient pour leur part aussi à une

réalité économique, par les sommes dégagées, et culturelle, par les réseaux de diffusion empruntés qui donnaient un sens social aux textes en circulation. Enfin, il n'existe pas de chiffres qui disent qui lisait quoi. En somme, nous ignorons beaucoup de la consommation du livre et de l'imprimé, de leur sociologie détaillée. C'est dire comment l'histoire, même munie d'outils précis et nombreux, peut rester sans ressource devant la réalité qu'elle veut percer et comprendre. En deçà des outils, il y a le matériau, et si celui-ci manque, on ne peut rien examiner ou travailler. Cependant, comme il arrive souvent en historiographie, il est possible de questionner une réalité passée sous un angle qui n'avait pas été prévu initialement et déduire des renseignements par des approches indirectes. C'est ce qui s'est passé, dans les années 1960-1980, quand les historiens se sont intéressés à un phénomène quantitativement plus difficile encore à cerner que le livre, parce que plus immatériel, la lecture.

Disons-le d'emblée, toute chose étant historiquement relative, bien que la lecture puisse faire appel à des données chiffrées et donc être l'objet d'une analyse quantitative, son intérêt chez les historiens du livre a contribué à réintroduire l'analyse qualitative dans leur pratique même si, chez certains, celle-ci est toujours restée présente. Il ne s'agissait plus alors de déterminer la production annuelle ou encore de constituer la courbe, sur plusieurs années, de son évolution, mais bien de retrouver les ramifications de la lecture à une époque donnée, les lieux où elle existait, la formation des lecteurs, leurs choix de lecture, notamment en fonction de leur appartenance sociale et des genres éditoriaux et esthétiques en circulation, en somme toute une sociologie qui pouvait faire appel tant à des évaluations chiffrées, si tant est que des données le permettent, qu'à une analyse de

l'étendue sociale de ce phénomène nécessitant, par exemple, une connaissance des agents en présence et des relations entre eux¹⁰. Autre paradoxe, la découverte, grâce à la bibliographie matérielle anglo-saxonne, que le livre en tant qu'objet matériel peut renvoyer, par certains de ses éléments constitutifs, à une sociologie des usages qu'on en faisait (McKenzie, 1991 [1986]). En effet, par tous les paratextes qu'il contient, le livre est porteur tout à la fois de l'idée que l'éditeur se fait de son lectorat et, en creux à tout le moins, du lectorat lui-même, la frontière entre les deux étant à tracer (Chartier et Roche, 1986 [1974]). Du reste, cette idée du lectorat s'élabore, chez l'éditeur, en fonction des ventes faites sur les titres qu'il édite et diffuse, dans un procès d'essai-erreur. C'est à cette époque de la recherche, en 1977 précisément, qu'Henri-Jean Martin publie un article de synthèse intitulé « Pour une histoire de la lecture » dans lequel il écrit notamment que « si l'on réfléchit [...] sur l'apparition des nouvelles littératures, entre le X^e et le XIII^e siècles, on constate que celle-ci coïncide d'abord avec l'apparition d'un public. [...] La littérature française médiévale n'est donc nullement surgie d'un monde de

¹⁰ L'ouvrage de Furet et Ozouf, *Lire et écrire : l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry* (1977) dont il a été question dans une note du chapitre précédent, illustre tout à fait cette rencontre de l'analyse quantitative faite à partir de statistiques rétrospectives rassemblées au 19^e siècle et d'analyse de type qualitatif faite dans les années 1970 notamment lors d'un séminaire tenu à l'ÉHESS de 1972 à 1975 et qui déboucha sur la publication de l'ouvrage. Un autre texte qui va en ce sens et qui du reste commente abondamment l'ouvrage de Furet et Ozouf, c'est celui de Jean Hébrard intitulé « Les nouveaux lecteurs » (Hébrard, 1990 [1985]). L'auteur s'y montre tout à fait conscient des rapports entre les deux modes d'analyse quand il écrit : « même dans les traces les plus 'objectives' qu'elle dépose (statistiques de l'alphabétisation, recensement des lieux du lire et des objets textuels eux-mêmes), la lecture populaire ne se dégage jamais vraiment des représentations qu'on en construit plus ou moins explicitement » (*id.* : 527). C'est cette mise en balance des « traces objectives » et des « représentations » de la lecture qui recouvre précisément le rapport entre analyse quantitative et analyse qualitative. Son texte même alterne entre les « nécessaire(s) [...] données quantitatives » et « les images que les contemporains s'en font » (*ib.* : 533), « bonne fortune documentaire qui s'offre à l'historien soucieux de rendre compte de ce phénomène » (*ib.* : 527). Outre la fonction rhétorique à laquelle il répond et qui veut qu'il n'y a rien de plus convainquant que d'illustrer des statistiques, jugées désincarnées et froides, par des exemples précis, le texte de Hébrard insiste beaucoup plus sur des descriptions de cas que sur un exposé quantitatif complet. Il est vrai que la référence à Furet et Ozouf (1977) agit sans doute comme contenu quantitatif alors que les cas, soigneusement choisis pour leur exemplarité, apparaissent en annexe (p. 564-565) sous les titres « Récits de vie cités » et « Textes littéraires cités » avec moult précisions.

culture orale mais correspond bien à l'assimilation et à l'adaptation par un monde de clercs de courants populaires » (Martin, 1977 : 596-597). Peu importe aujourd'hui l'exactitude de cette observation, ce qui compte c'est qu'on y trouve, mis en place, les éléments d'une sociologie du livre qui se définit par rapport au lectorat et non d'abord par rapport à la production. Bien évidemment, les deux aspects sont liés puisque l'un doit rencontrer l'autre dans un échange économique pour amortir ses investissements, mais il importe de les poser séparément afin d'en comprendre les fonctionnements propres et les articulations entre eux.

Une distinction a été établie, chez les historiens des *Annales*, entre histoire quantitative et histoire sérielle, notamment par Pierre Chaunu (1978 [1964]). Cette distinction a par la suite été entérinée par d'autres historiens du livre (Furet, 1974 [1971]; Chartier et Roche, 1977). L'histoire quantitative du livre est tout d'abord une histoire économique. « Saisi comme marchandise produite pour un commerce et vendue pour un bénéfice, le livre n'échappe pas à l'analyse quantitative. Personne ne conteste en ce domaine la nécessité d'établir des séries, de reconstituer des volumes d'échanges, de cartographier des espaces de vente et de circulation » (Chartier et Roche, 1977 : 477). Cela étant, ce qui fait problème, ce serait plutôt l'histoire sérielle telle que pratiquée dans d'autres domaines que le livre par de nombreux historiens des années 1960, comme Michel Vovelle dont les travaux portèrent à cette époque sur les retables catholiques dans lesquels il comptabilisait certaines représentations et déduisait de leurs quantités des comportements sociaux, des habitudes, voire des formes de croyances tous liés à la religion. En effet, « plus discutée sans doute [était] l'introduction du chiffre pour l'analyse des sens portés

et transmis par les textes et l'image » (Chartier et Roche, 1977 : 477) telle que proposée dans un ouvrage portant sur « les autels des âmes du purgatoire » (Gaby et Michel Vovelle, 1970).

Les recherches faites sur la production du livre vue dans sa globalité ont montré leurs limites. Elles ont tracées des portraits généraux d'où se dégageaient des lignes de force, mais elles ne pouvaient pas en donner les explications. Il a donc fallu procéder à des analyses plus ciblées sur des objets restreints qui permettaient toutefois d'aborder un grand nombre d'aspects. C'est le cas, par exemple, de l'analyse faite par Robert Darnton de l'*Encyclopédie* de Diderot dans *L'aventure de l'Encyclopédie 1770-1800* (1982 [1979]). Darnton montre en effet comment cette entreprise a mobilisé des capitaux importants, comment il a fallu organiser les ateliers d'imprimerie pour sa fabrication, comment la censure et la police ont été contournées pour la diffuser, comment était la concurrence avec d'autres éditeurs d'ouvrages semblables ou de contrefaçons, combien coûta et rapporta sa réalisation. « Suivre à la loupe l'édition et la circulation des grandes œuvres (et des moins grandes) constitue l'une des meilleures voies d'accès à l'étude des conditions commerciales et matérielles de la production littéraire » (Chartier et Roche, 1977 : 484). D'autres objets restreints comme les archives privées des maisons d'édition, les correspondances entre auteurs et éditeurs ont aussi permis de mieux comprendre, dans le détail de l'activité du livre, comment se faisaient sa production et sa diffusion.

L'étude des usages autour du livre et au cours des siècles a touché aussi bien sa matérialité, son organisation spatiale, sa mise en page, l'utilisation des illustrations, la normalisation linguistique que sa lecture, c'est-à-dire la formation des lecteurs, la

pratique même de la lecture, seule ou en groupe, l'achat et l'emprunt des livres, leur circulation, le choix des textes à éditer, les lectorats visés, les distinctions entre lectorats et entre contenu des livres selon ces lectorats, les lieux de lecture, du cabinet privé à la bibliothèque publique. « Le livre a été vecteur de différenciations et de fragmentations dans la société où il s'est introduit [...] distend[ant] les liens entre élite et peuple » (Chartier et Roche, 1977 : 487-489) dans la mesure où ces textes n'étaient pas les mêmes et n'étaient pas traités de la même façon. L'un des défis les plus grands toutefois reste sans conteste la manière dont les livres sont ou étaient lus. Si on le sait pour une partie des lettrés, dans la mesure où ils ont laissé des textes qui en parlent, on sait très peu de choses de la masse des lecteurs, de différentes catégories sociales, qui n'ont rien laissé des impressions et des pratiques de leur lecture, en somme du travail de la lecture dans le lecteur. C'est ici que l'analyse quantitative reste modeste et où l'analyse qualitative peut aider. L'un des rares cas trouvés et analysés est celui, au 16^e siècle, d'un meunier du Frioul, Domenico Sardella, dit Menocchio, accusé d'hérésie par l'Inquisition italienne qui a laissé des textes où précisément il parle de ses lectures, de ce qu'elles lui ont appris et donc des choix qu'il a opérés dans les textes lus. L'historien Carlo Ginzburg en a fait un livre, *Le fromagé et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle* (1980 [1976]), où il montre « le 'travail' qu'a opéré Menocchio sur les livres qui lui passaient entre les mains. Isolant des passages, prenant les exemples à contresens, transformant en thème central les détails secondaires, le meunier déplace et déforme le sens des textes et les réduit en fait à n'être que le véhicule formel d'une pensée radicalement nouvelle » (Chartier et Roche, 1977 : 494). Nous reviendrons plus loin sur ce livre et parlerons aussi des critiques que

Ginzburg adressa précisément à l'histoire quantitative, parlant à partir d'un nouveau lieu historiographique qui se constituait alors et qu'on appela la micro-histoire.

Enfin, l'histoire du livre s'est ouverte sur l'imprimé en général touchant aux journaux et périodiques, à la littérature de colportage et même à la persistance d'une tradition manuscrite bien en-deça de l'invention de l'imprimerie. Ainsi, l'analyse quantitative du contenu des journaux et périodiques a révélé les intérêts que les éditeurs et les lectorats avaient pour certains genres, certaines questions, certaines préoccupations. La littérature de colportage, dont l'un des exemples les plus traités en recherche reste la collection de la « Bibliothèque bleue » de Troyes, a montré, sur quelques siècles d'existence, comment le corpus d'une collection populaire a évolué non seulement dans le choix des titres repris, mais aussi par les modifications apportées, d'une édition à l'autre, au même texte ou, devrait-on dire, à un texte qui évolue au gré de décisions qui restent à comprendre et qui échappent à n'en pas douter à une seule conscience, voire à une seule instance, celle par exemple par les typographes dont le rôle fut déterminant dans l'établissement des textes de la collection. Celle-ci offre précisément l'exemple d'une rencontre entre analyse quantitative et analyse qualitative. Ainsi, Alfred Morin a publié un *Catalogue descriptif de la Bibliothèque bleue de Troyes (almanachs exclus)* (1974) qui contient, à cette date, la totalité des titres retrouvés et des éditions repérées pour chacun des titres. Ce travail qui a bénéficié de la recherche faite sur plus d'un siècle par plusieurs chercheurs est un instrument de travail essentiellement quantitatif. De ce travail, on a pu tirer des observations d'ordre qualitatif notamment quant aux thèmes qu'on y trouve (Mandrou, 1964; Bollème, 1965; Martin, 1975). Quant à la tradition manuscrite du livre, on la trouve

dans la littérature clandestine, politique et ésotérique, ainsi que dans l'administration de l'État, notamment pour les travaux qui requièrent le secret, cela bien après l'invention de l'imprimerie, en fait jusqu'à notre époque – pensons ici aux dazibaos, diffusés en Chine, dans les années 1960 et 1970, et qui ont eu un rôle oppositionnel au pouvoir dans la circulation de l'information, ou aux samizdats qui permirent clandestinement à la dissidence soviétique de faire entendre sa voix notamment dans les années 1960-1970.

En somme, si l'interprétation globale d'une culture doit nécessairement passer par une évaluation quantitative de ses objets, ne serait-ce que pour en connaître la production et la diffusion, c'est-à-dire le monde du travail et celui de l'éducation et de la formation, la quantification n'en donne pas toute la substance. Il faut aussi examiner comment concrètement, sur des objets précis et restreints, se font les changements. Les statistiques montrent les changements une fois qu'ils sont survenus et ne disent rien de la façon qu'ils se sont produits, de leurs origines (Chartier et Roche, 1977 : 478-481).

L'histoire du livre est devenue plus manifestement histoire culturelle à partir du moment où, quittant les quantifications de type économique, son intérêt s'est porté sur des questions touchant par exemple à la manière de lire, aux transformations sociales que la diffusion des connaissances par l'imprimé a opéré dans l'espace social, à l'objet même qu'est le livre porteur de signes codés renvoyant à la réalité qui l'a produit ou qui doit le recevoir. La culture dont il est question relève de la sociologie et de l'anthropologie. Elle contient un aspect dynamique en elle-même qui implique le changement. La culture d'une époque varie ainsi de celle d'une autre époque. Mieux encore, la culture d'un même moment n'est pas monolithique; elle est faite de nombreuses manifestations et de

courants variés qui rivalisent entre eux pour imposer un sens à ce qu'est la culture et à ses produits. En somme, l'histoire du livre devient clairement histoire culturelle à partir du moment où l'historien demande « en quoi et comment la circulation des textes imprimés [...] modifi[ent] les pensées et les sensibilités » (Chartier, 1995 [1989] : 28).

Il ne s'agit donc pas ici de considérer la société sous son seul angle économique ou quantifiable. Toutes les distinctions socialement produites doivent être prises en compte qu'elles soient sexuelles, générationnelles, territoriales, religieuses mais aussi économiques. Elles agissent dans la production du texte, du livre et de la lecture touchant ainsi à l'auteur, à l'éditeur et au lecteur, tous trois considérés ici comme des fonctions. C'est cette triade, réinsérée dans divers contextes sociaux, qui fait de l'histoire culturelle du livre une réalité complexe que l'analyste doit décoder. Nous n'entrerons pas plus avant dans les détails de cette analyse sociologique, qu'il suffise toutefois de dire que cette conception de la recherche permet d'approcher les objets étudiés moins dans leur caractère fini que dans les processus qui les constituent en prenant en compte les postures des agents qui y participent, postures qui elles-mêmes changent sous l'effet des relations avec d'autres agents. Cette façon de faire amène à considérer le caractère dynamique et dialogique de la constitution de l'objet social et de l'objet de recherche (Chartier, 1998 [1989]; 1992).

Nous l'avons dit, en même temps que les historiens du livre, revenus de leur mise en séries, s'intéressaient à la lecture, ils portaient aussi une attention nouvelle à l'objet livre en ce qu'il contient des signes qui renvoient à des systèmes de communication qui peuvent varier selon les époques. Les livres ne présentent pas physiquement ces signes de

n'importe quelle façon. Ceux-ci ont évolué lentement et il arrive souvent que les raisons pour lesquelles on les a introduits ont été oubliées. Ainsi, la division du texte en paragraphes, en chapitres, en sections est une pratique qu'on prend spontanément aujourd'hui pour parfaitement naturelle mais qui est le résultat d'une évolution lente dont on a oublié les raisons immédiates qui en ont été l'origine. Le sens de tels signes n'est pas à chercher dans la lettre du texte, mais bien dans l'effet que produit cet usage. Ce pourrait être, par exemple, dans un souci de clarté visuelle, le texte étant mieux aéré et plus simple à lire. Mais il est possible que de la sorte, cela facilite une expression des idées elle-même, plus clairement énoncée, toute chose étant relative par ailleurs, les qualités de l'auteur du texte pouvant aussi jouer (Martin, 1995).

En 1996, Jean-Yves Mollier donnait à un article de synthèse qu'il publiait le titre suivant : « L'histoire de l'édition, une histoire à vocation globalisante » (Mollier, 1996). Ce titre revêt un intérêt pour nous. Que suggère-t-il? D'abord, Mollier rappelle, dans son texte, que l'édition est une activité économique en même temps qu'elle touche à des aspects de la culture. En tant que branche industrielle, elle fait appel à des capitaux, à des mains-d'œuvre, à une technologie, à un savoir *sui generis*, elle élabore un produit qu'elle met sur le marché et dont elle cherche, en principe et en réalité, à tirer le plus grand profit possible. Elle est donc liée au développement de l'économie et de la technologie et emprunte son organisation industrielle aux méthodes et outils de développement qui existent par ailleurs pour les autres branches industrielles. En tant qu'activité culturelle cette fois, elle touche aux deux grandes acceptions du mot culture, c'est-à-dire à celle liée aux arts, notamment à la littérature mais aussi à tout ce qui peut être reproduit en images

et par le texte dans un livre et qui a à voir avec les autres expressions artistiques. Elle a aussi rapport, en tant qu'activité culturelle plus large, à la sociologie et à l'anthropologie, à travers différents aspects, par exemple avec les contenus cognitifs, avec les modèles qu'on y trouve diffusés, avec la lecture qui est un processus d'intériorisation des modèles sociaux. Le livre touche à la création, mais aussi à la formation; il comprend plusieurs secteurs, de la littérature générale au livre scolaire, en passant par le livre pratique, le manuel universitaire et technique. En tant que support de textes, de n'importe quel texte, il touche à tout ce qui peut faire l'objet d'une réflexion, d'une analyse, d'un témoignage. Son contenu a donc un rapport direct avec la connaissance, celle de la littérature ou du livre pratique, plus diffuse, mais aussi celle plus stricte du manuel scolaire. De plus, par les éléments qui déterminent sa forme, le livre propage des usages influencés par des aspects de la culture environnante, influençant à son tour cette culture. Le livre organise la pensée et la diffuse donc; sa forme même est une pensée et renvoie à un mode de cognition (Martin, 1995 : 426-427). C'est donc en fonction de tous ces éléments qu'on peut parler d'une histoire globalisante.

Nous verrons plus loin que cette globalisation touche aussi la recherche dans les outils que celle-ci utilise notamment dans son examen du livre, mais aussi dans celui de tout autre objet social devenu objet de recherche. Les banques de données consacrées au livre, par exemple les catalogues de bibliothèques, peuvent aussi être questionnées pour elles-mêmes. Par la production en années ou en périodes diverses, par les titres, les formats, les paginations, par les lieux d'édition, les maisons d'édition, l'usage fait de la langue, grâce à toutes les classifications par genres, collections, secteurs, auteurs, appartenance

sexuelle, tous paramètres susceptibles d'être contenus dans les banques de données, on peut désormais procéder à des études longitudinales dont la durée peut varier mais qui peut atteindre une grande partie, sinon la totalité, des livres se trouvant en France, produits et diffusés depuis la création de l'imprimerie et même avant, dans les décennies, voire les siècles antérieurs où la production manuscrite faisait déjà le lit à ce qui deviendra les incunables, avec les réserves, il va sans dire, déjà énoncées plus haut. De la sorte, à travers le livre comme support de pratiques culturelles, c'est un développement social pluriséculaire qui se donne à voir et qu'on ne peut comprendre qu'en relation avec l'ensemble de l'histoire sociale. Ainsi, dans une perspective économique et sérielle, autant à cause de la période couverte, et notamment depuis son apparition sous la forme imprimée, que de son rapport anthropologique, sociologique et historique avec la société, le livre appelle une approche globalisante, peut-être même globale, comme nous le verrons plus loin. Mais nous savons aussi désormais que cette approche globale qu'offre l'étude des flux sur l'ensemble de la période doit être approfondie par des études circonstanciées qui donnent le détail d'une transformation ou d'une évolution à un moment donné du développement du livre, en somme par l'examen de la conjoncture. Celle-ci ne peut être comprise qu'en situation, c'est-à-dire en retrouvant les éléments qui ont déterminé ce moment précis du développement historique, éléments qui dépassent largement le livre lui-même pour toucher à l'ensemble du monde social. Le coût du papier, par exemple, déterminé directement par le cours des matières premières, par une situation de paix ou de guerre, a un impact direct sur l'imprimerie et donc sur l'édition. Dans une courbe pluriséculaire, les conjonctures renvoient donc à l'actualité sociale et

économique la plus immédiate même quand cette courbe est globalement historicisée (Le Roy Ladurie, 1997 [1995]), c'est-à-dire quand elle renvoie à ce qu'on pourrait appeler ici les événements généraux que connaît une société.

2. Statistiques et théorie économique

Avant d'aborder de façon plus précise les critiques adressées à l'histoire sérielle par un courant de l'historiographie des années 1970-1980, la micro-histoire, et dont on a pu entrevoir certains éléments dans les développements antérieurs, nous évoquerons l'importance que les statistiques ont prises dans l'industrie contemporaine du livre et dans la recherche actuelle. De plus, nous examinerons le travail théorique appliqué sur le livre afin d'en faire un objet de recherche scientifique le plus complet possible, recourant à l'économie pour y arriver. Ce dernier aspect revêt une grande importance à nos yeux dans la mesure où les travaux en question s'appuient sur la quantité, qu'ils aspirent à appliquer une méthode scientifique à leur objet, enfin qu'ils montrent un secteur de la recherche actuelle sur le livre qui nous intéresse au premier chef dans cette thèse, celui de l'analyse quantitative appliquée au travail d'un éditeur. En somme, cette partie a pour but de suggérer un cadre théorique plus large que nous n'explorerons ici que partiellement et qui a pour fonction d'indiquer des avenues de recherche éventuelles. Nous y reviendrons dans le dernier chapitre de notre thèse, là où nous synthétiserons précisément son contenu, mais surtout nous aurons l'occasion d'en voir l'application aux chapitres 5 à 7.

La pratique actuelle de l'analyse quantitative, dans les sciences sociales et particulièrement en économie, bénéficie de statistiques établies de façon systématique depuis les années 1930, cela sur une base régulière avec correctifs ultérieurs et rajouts d'objets le cas échéant. En France, dans le domaine du livre, c'est en 1954 que l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE), sous recommandation du Ministère de l'Industrie et du Commerce, crée une section pour la branche industrielle le concernant en confiant la cueillette des données et leur gestion à l'industrie elle-même, plus précisément au Syndicat national des Éditeurs (SNÉ; Syndicat national de l'Édition depuis 1973), association professionnelle qui regroupe les maisons d'édition françaises, avec pour mission d'évaluer l'activité de l'ensemble du secteur éditorial. C'est en 1959 que paraissent les premiers résultats de ces enquêtes statistiques (Renard et Rouet, 1998 : 643, 674-682; Fouché, 1998 : 18).

Au départ, les données recueillies, avec obligation de réponse de la part des sondés, concernaient le chiffre d'affaire des maisons d'édition (détaillées selon les catégories d'ouvrages), la production (nombre de titres et nombre d'exemplaires regroupés par catégories d'ouvrages et par types d'édition – nouveautés et réimpressions) et la structure des entreprises (déterminée par les effectifs, les salaires et le chiffre d'affaires). D'une année à l'autre, les données ont été affinées et ont permis de dresser un portrait de plus en plus précis de l'industrie considérée. Le but premier de ces enquêtes statistiques était de détailler sur une base mensuelle, trimestrielle et annuelle la production éditoriale française afin d'en bien voir l'évolution. Pour ce faire, elles devaient fournir « des données homogènes à la fois sur la production et les ventes » (Renard et Rouet, 1998 :

674). Or cette double idée d'uniformisation et de répétition de l'objet examiné est une nécessité, comme nous l'avons vu, de l'analyse quantitative; souvenons-nous, c'est ce que réclamait Simiand au tout début du 20^e siècle pour accéder à plus de rigueur dans la « science sociale » dans le but précisément de déterminer les règles du fonctionnement social. Furet rappelait cette règle à son tour dans les années 1960, fidèle en cela à l'enseignement des *Annales* depuis les années 1930, comme condition nécessaire pour que les études historiques accèdent à un degré scientifique jamais atteint auparavant.

Tout au long des ans, les objets statistiques de l'enquête du SNE se sont donc affinés ou modifiés, de nouvelles données ont été introduites, d'autres enfin ont été mises en cessation de séries. Par exemple, le livre de poche a représenté une catégorie nouvelle à partir de 1962. Par ailleurs, les types d'ouvrages recensés ont fait l'objet de nombreux affinements suivant le développement du marché éditorial, passant de 5 catégories en 1954, à 26, 38 et 56 (en 1994). Enfin, certaines données ont été supprimées, comme celles relatives au type de reliure ou encore aux procédés d'impression. Dans tout cela, le plus important, c'est la continuité annuelle depuis plus de 50 ans de données fondamentales qui permettent d'étudier cette branche tant à un moment précis de son évolution que sur une partie ou sur l'ensemble de la période commencée dans les années 1950. En somme, les statistiques suivent le développement du marché, prenant en compte les innovations significatives, insistant sur des aspects en développement, laissant de côté ce qui n'est pas ou ne semble plus significatif pour la compréhension de l'évolution de l'industrie (Renard et Rouet, 1998 : 675-677).

La richesse des données statistiques françaises dans le domaine du livre, « qui fait pâlir d'envie nombre de professionnels d'autres pays » (Renard et Rouet, 1998 : 674), place les chercheurs dans une situation de connaissance de leur objet non seulement dans le détail, mais encore en temps réel, c'est-à-dire au moment même où cette réalité surgit et se déploie. Les historiens, pour leur part, nous le savons, ne peuvent accéder à une telle connaissance des époques passées qu'ils étudient et d'abord parce que non seulement les statistiques nécessaires n'existent pas, mais aussi parce que les données manquent le plus souvent pour constituer des statistiques d'une telle qualité. En somme, le développement des statistiques et leur utilisation pour comprendre la situation actuelle soulignent, par contre-coup, les insuffisances en informations des époques antérieures à la nôtre. Il est toujours possible pour les historiens, partant de données fragmentaires ou indirectes, de reconstituer certaines tendances des époques passées, mais une connaissance aussi complète que celle fournie par les statistiques actuelles pour notre temps leur manquera toujours.

L'existence de ces statistiques a un impact sur le développement de la branche industrielle qu'elle traite dans la mesure où, pouvant y faire retour très rapidement en tant qu'informations, les agents qui évoluent dans la branche s'en inspirent dans leurs stratégies de développement et de conquête des marchés. C'est ainsi qu'un outil d'analyse devient lui-même un agent du développement (Gambaro, 1992 : 83; Lallement, 1993 : 110-113; Renard et Rouet, 1998 : 683). Bien évidemment ce rapport dialectique à la réalité est impossible dans ces termes mêmes pour les périodes historiques d'avant la nôtre dans la mesure où les agents de ces époques n'avaient pas accès à cette information

précise et détaillée et ne pouvaient donc l'utiliser dans leurs actions. Cependant, la recherche historique peut construire cette information, quand les sources le permettent, et introduire dans leur compréhension des objets du passé une connaissance inédite qui peut servir à comprendre non seulement l'époque révolue mais aussi l'époque même du chercheur, en somme l'époque actuelle, en augmentant les occurrences analysables, mettant à l'épreuve les règles qu'on peut en déduire ou y découvrir. Cet état de fait introduit une dimension supplémentaire au rapport du chercheur à son outil d'analyse; c'est ce que nous avons voulu signifier en donnant sur lui les quelques éléments théoriques, cognitifs et réflexifs qui suivent et qui permettent de mieux situer non seulement l'évolution de l'analyse quantitative et ses applications, comme nous avons voulu le faire dans ce chapitre, mais aussi notre propre travail analytique tel qu'il apparaît dans les chapitres 5 à 7 où nous examinons un objet de recherche bien précis, le catalogue d'un éditeur.

Plus de 50 ans après la création des statistiques françaises, la recherche sur le livre possède actuellement un recul suffisant pour aborder de façon plus sûre la connaissance de l'économie du livre et pour comparer ce développement avec d'autres branches industrielles, mises elles aussi en statistiques, utilisant des aspects théoriques qui englobent plusieurs branches d'activités diverses et même l'activité économique prise de façon générale, dans son expression la plus abstraite (Gambaro, 1992; Lallement, 1993).

Quoi que certains en pensent ou en ont pensé à une époque, l'histoire du livre, c'est aussi l'histoire d'une industrie, et donc une histoire économique (Febvre et Martin, 1958; Furet, 1965; Gambaro, 1992 : 83). De l'invention de l'imprimerie à aujourd'hui, il a

toujours fallu investir un capital dans son développement en échange d'un profit attendu (Martin, 1972 : 50). Et comme dans toute industrie, le développement est une nécessité pour augmenter les profits, rentabiliser l'investissement et intégrer les innovations, quelles soient techniques ou autres. Par ailleurs, le livre est porteur de valeurs culturelles (Febvre et Martin, 1958; Gambaro, 1992 : 83; Lallement, 1993 : 105). Il faut entendre ce terme, comme nous l'avons dit plus haut, dans les deux acceptions qu'on lui reconnaît habituellement c'est-à-dire dans le sens restreint relié à l'expression artistique et esthétique et dans le sens plus large de la sociologie et de l'anthropologie. Le livre, par son texte, renvoie donc à des valeurs cognitives mais aussi esthétiques, certains disent même spirituelles; par l'usage qu'on en fait, il renvoie à la circulation de connaissances et de valeurs dans la société et à des modes d'apprentissage et de perception, à une configuration sociale liée à des situations économiques et politiques. Ces deux grandes acceptions du mot culture appellent à leur tour des réalités éditoriales d'échelles différentes, le livre objet culturel au sens restreint n'occupant qu'une partie limitée du marché éditorial général. Dans le sens des beaux-arts, le texte comprend une conception de l'œuvre dans laquelle le langage joue un rôle fondamental. Selon ce principe tout texte est une œuvre unique pourvu qu'il ne soit pas, il va sans dire, la copie d'un texte déjà existant et ayant été publié. Et encore, on le sait désormais, un texte réédité n'est pas exactement le même que celui qui apparaît dans les éditions antérieures et se présente donc, sous certains aspects, comme un nouveau texte induisant en tant que tel des effets inédits. Quoi qu'il en soit, tout texte qui s'inscrit à l'intérieur d'une tradition esthétique, c'est-à-dire qui se positionne en fonction d'un genre, comme le roman, appartient à cette

acception de la culture au sens restreint. Rappelons que pour qu'un texte soit reconnu dans le sens de la littérature, il doit passer par une série d'instances de légitimation ou disons, de façon plus générale, par un certain nombre de médiations. L'éditeur littéraire qui choisit de le publier, est une de ces médiations, comme le sont le critique qui publie dans les journaux et revues, l'école qui décrète ce qui doit être enseigné, apprécié et retenu, les systèmes de prix et de bourses qui consacrent ce qu'on estime être des valeurs sûres ou prometteuses, enfin le lectorat qui, par sa fonction, entérine ou rejette, en achetant ou plus généralement en lisant ce qui lui est offert.

Mais en termes de quantité, d'activité éditoriale et financière, le livre c'est donc beaucoup plus que l'édition littéraire. Ainsi, cela comprend le livre pratique, le manuel scolaire et technique, en somme une production qui échappe aux instances de médiation du texte littéraire. Le texte qu'on trouve dans ces catégories a aussi une autre fonction que le texte littéraire; il est essentiellement informatif ayant pour but de diffuser une connaissance, un savoir ou un usage. De plus, les lecteurs viennent à ces livres pour des raisons pratiques. Ils doivent leur servir dans le cadre d'une activité et ont une fonction essentiellement utilitaire. À l'opposé, on considère que le livre de littérature a pour but de servir le plaisir que le lecteur a appris à y trouver, plaisir des sens, plaisir de l'intelligence, ces plaisirs servant probablement de miroir en quelque sorte pour le lecteur, lui donnant une assurance sur ces propres valeurs, le confirmant non seulement dans sa qualité de lecteur, mais aussi dans la cohésion de son moi, tant pris en lui-même que comme être social. C'est la fonction narcissique et cohésive, sans doute plus présente dans le texte littéraire que dans d'autres types de texte. A contrario, le texte pratique,

qu'il appartienne au livre pratique ou au manuel scolaire et de formation, a essentiellement, nous le disions, une fonction informative. Précisons qu'il s'agit ici de cas purs, proposés pour les besoins de notre modèle interprétatif; dans la réalité, le texte littéraire contient des éléments informatifs et le texte pratique, des éléments de plaisir, ne serait-ce que celui que procure la satisfaction de comprendre et d'apprendre, élément narcissique et cohésif de la lecture. Laissons toutefois de côté cette approche anthropologique et revenons à la réalité massive du livre.

Comment la théorie économique permet-elle d'examiner scientifiquement le livre comme phénomène social? D'abord, il faut rappeler ici encore que le livre est un bien issu d'une activité industrielle. En tant que bien, au sens économique du mot, il possède un certain nombre de traits : il a des qualités c'est-à-dire des caractéristiques propres, de plus il est daté et localisé. Ainsi, un livre est un objet qui s'offre comme le support d'un texte dans le but d'une diffusion (ou d'une conservation) ayant une maniabilité, c'est-à-dire une possibilité d'utilisation facilitée (Lallement, 1993 : 105). La localisation et la temporalité d'un bien sont des aspects déterminants de sa définition économique. Ainsi, un même titre n'a pas le même prix selon qu'il est vendu à Paris ou à Montréal, aujourd'hui ou il y a dix ans, même s'il s'agit du même objet, ou devrions-nous dire de deux objets physiquement distincts, existants dans deux villes ou deux époques différentes, mais issus d'un même moment de fabrication, à savoir une même impression. Ce dernier point est important, car il renvoie à cette question toute simple : qu'achète un consommateur quand il achète un livre? Il achète à la fois un support et un texte, c'est-à-dire une certaine information dont la qualité première est son immatérialité et un matériau, le papier le plus

souvent, qui contient l'information et permet précisément à celle-ci de pouvoir être échangé sur un marché et de connaître une circulation sociale. C'est son caractère matériel qui fait que « le livre peut avoir un comportement économique semblable [...] à celui d'autres marchandises » (Gambaro, 1992 : 85)¹¹.

On vient de voir en quoi le livre est un bien économique; on sait aussi que certains livres sont des biens culturels, c'est-à-dire qu'ils sont notamment le support d'un travail artistique et le canal d'une pratique sociale. L'aspect culturel, au sens restreint, du bien-livre caractérise une problématique précise. Tout livre n'est pas un livre culturel, dans le sens restreint, et on peut même dire que la majorité des livres n'appartiennent pas à la catégorie du livre culturel entendu comme un support contenant un texte doté d'une valeur culturelle dite littéraire. L'économie du livre culturel est donc un cas de figure singulier dans l'économie générale du livre¹².

Issu d'un processus de fabrication, artisanale à une époque et industrielle aujourd'hui, le livre a une valeur de revient qui comprend outre les matériaux qu'il utilise (les intrants), la main d'œuvre qui travaille à la mise au point du texte, l'auteur inclus, à son impression, à sa diffusion et à sa vente. En somme, le livre mis en circulation doit prendre en charge économiquement et pérenniser tout le circuit nécessaire à sa fabrication, à sa circulation, à sa vente, à son développement, ce qu'on appelle la chaîne

¹¹ Nous n'avons pas abordé ici la question de la dématérialisation de l'imprimé qui caractérise notre époque depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et qui est devenu manifeste depuis les années 1990 avec la diffusion des micro-ordinateurs, des logiciels de traitement de texte et de mise en page (PAO), ainsi qu'avec l'apparition d'Internet. Cette réflexion est rendue nécessaire et devrait nous obliger à compléter notre analyse. Toutefois, il a fallu pour le moment faire l'impasse sur cette question qui aurait demandé un long développement.

¹² Gambaro affirme que, en Italie, en 1990, le chiffre d'affaire du secteur littérature générale occupait 25% du marché éditorial (Gambaro, 1992 : 99).

du livre. Le livre se caractérise aussi par le fait que chaque titre est en lui-même un prototype, c'est-à-dire un objet différent de tous les autres titres et avec lesquels il entre directement en compétition dans la recherche d'un marché. D'un strict point-de-vue économique, comme le marché des livres est limité par la capacité d'achats de l'ensemble des lecteurs à un moment donné, et que le nombre de livres disponibles est considérable à ce même moment, il arrive donc qu'un certain nombre de titres ne dégagent pas de revenus suffisants pour même couvrir leur coût de production. Ces coûts seront donc assumés, dans une situation de libre marché total, par un certain nombre d'autres titres qui eux feront suffisamment d'argent pour couvrir notamment les pertes des premiers¹³. Nous excluons, dans cet exposé, les interventions d'État qui ont pour but de supporter une industrie dont les profits ne seraient pas suffisants pour assurer sa survie, interventions qui contreviennent à l'idée d'un marché entièrement libre et où le prix est déterminé par un rapport d'offre et de demande.

Afin de contrecarrer les effets particuliers du marché, notamment ces caractéristiques qui font de chaque livre un prototype et de l'ensemble du marché un espace hautement concurrentiel du fait notamment de la présence d'un grand nombre de titres, l'éditeur doit développer une politique particulière. Il adopte alors ce qu'on appelle la « stratégie du catalogue » (Lallement, 1993 : 113). Devant cette abondance des titres en circulation, c'est-à-dire des prototypes produits par l'industrie, l'éditeur est incapable d'en isoler les

¹³ Lallement estime qu'il existait en France, en 1993, 260 000 titres en circulation, ce qui veut dire que chacun des titres devrait alors théoriquement rivaliser pour la conquête de son propre marché avec 259 999 autres titres. « Il y a selon la théorie économique 260 000 marchés pour ces 260 000 biens différents » (Lallement, 1993 : 115). « La production d'un livre peut être considéré comme l'élaboration d'un nouveau produit par l'éditeur. L'activité industrielle de ce dernier se présente alors comme un lancement continu de produits toujours nouveaux, aux marchés toujours imprévisibles » (Gambaro, 1992 : 87).

qualités objectives et cela même s'il n'examine que sa seule production qui lui permettrait de retrouver sa mise et même plus pour chaque titre qu'il publierait. La stratégie la plus efficace consiste alors à offrir un grand nombre de titres qui appartiennent à différents secteurs du marché. Le catalogue reflète donc une partie de l'activité du marché en même temps que l'idée que l'éditeur se fait de ce dernier. Un catalogue étendu et varié représente à la fois un coût d'investissement ainsi qu'une possibilité plus grande d'en tirer des profits de plus en plus importants. Un éditeur qui ne publie que des livres dans un genre donné, par exemple le roman, ou encore dans un type de roman précis, comme le roman court, a beaucoup moins de chance d'obtenir un profit important qu'un éditeur qui publie en même temps dans le livre jeunesse, la littérature générale et le livre scolaire un nombre de titres significatifs. Mais il est vrai aussi que ce dernier éditeur doit faire un investissement plus grand pour être présent dans ces trois secteurs, c'est-à-dire qu'il doit embaucher un nombre plus important de salariés, qu'il doit publier un nombre de titres plus grands et que chaque titre doit être imprimé à un nombre d'exemplaires conséquent afin d'en tirer la meilleure vente possible si celle-ci se présente au rendez-vous.

Le livre a encore, au regard de la théorie économique, des aspects particuliers. Nous savons que chaque titre est un prototype; nous savons aussi que lorsqu'il arrive sur le marché il est potentiellement en concurrence avec la totalité des titres en circulation à ce moment-là; nous avons vu que devant cette pléthore l'éditeur développe une stratégie dite « du catalogue » qui consiste à avoir au même moment plusieurs titres sur le marché, éventuellement dans des secteurs variés entre eux, afin d'augmenter les possibilités de

profits. Disons encore que c'est le caractère de substituabilité qui permet aux prototypes uniques, en théorie, que sont les titres, de prendre la place les uns des autres, s'offrant précisément comme substitut à un certain nombre de titres d'une même catégorie. Un lecteur à la recherche d'un roman policier peut en choisir un plutôt qu'un autre; à la recherche des romans de P.D. James, il peut aussi prendre l'un ou l'autre. En somme à moins d'un impératif absolu, par exemple un manuel scolaire obligatoire dans un cours, le consommateur peut jouer les titres les uns contre les autres et arrêter son choix en fonction de l'information qu'il détient à leur sujet. C'est cette connaissance élémentaire du marché dont l'éditeur doit tenir compte. Le paradoxe du livre consiste ainsi à être un prototype, donc un objet unique et non substituable par son texte et sa présentation matérielle, qui compte tenu du nombre de prototypes en circulation et de l'organisation du marché par secteurs et par genres, a tout de même un aspect de substitution, dans la mesure où le marché, à un moment donné, est structuré selon certaines conditions et que cette structuration agit comme une nécessité pour l'entrée de nouveaux titres qui doivent en remplacer d'autres, sortis du marché ou déjà lus par une partie des lectorats. Enfin, c'est l'information qu'on a sur les titres en circulation qui déterminent le choix du consommateur (ou du lecteur). Cet aspect informatif est donc à la base de la concurrence entre les maisons d'édition (Gambaro, 1992 : 93).

Il y a un autre paradoxe à préciser ici. Dans une situation d'achat, quelle qu'elle soit, le consommateur dispose de certaines informations sur l'objet qu'il veut acquérir. Cette information, en principe, lui donne les qualités de cet objet au sens où l'entend l'économie. Dans le cas d'un livre, seule la lecture peut en déterminer le contenu et pour

ce faire il faut déjà posséder le livre, l'avoir acheté. En ce sens, le livre est un objet économique particulier pour lequel la totalité des informations le concernant ne peuvent être connues qu'après sa consommation, ou sa lecture si l'on préfère, et donc son achat. Pour faire son choix de façon éclairée, le consommateur doit donc chercher des informations auprès des instances de médiation chargées de lui en fournir. Ces instances se sont les moyens de communication en général où paraissent la critique, la publicité, c'est aussi l'école par la formation que le lecteur y reçoit et qui le prépare à se retrouver devant le choix qui lui sera offert par la suite. Cette formation oriente déjà le lecteur, mais il est vrai qu'elle détermine aussi la forme du marché, puisque les autres agents qui y évoluent sont aussi passés par elle.

Dans cette partie de notre chapitre, nous avons voulu montrer le rôle déterminant que les statistiques et l'économie jouent dans notre compréhension actuelle du livre. Il va sans dire qu'elle ne prétend pas en exposer une théorie économique complète ni encore moins définitive. Nous avons retenu certains éléments qui ont un rapport avec le caractère massif de l'édition et avec notre objet d'analyse dans cette thèse, un catalogue d'éditeur. Si nous en avons traité à ce moment, c'est que nous voulions que ces éléments soient présents à notre esprit au moment d'aborder les critiques qu'un courant de l'historiographie contemporaine a formulées à l'égard de l'analyse quantitative et sérielle telle qu'utilisée notamment par les historiens des *Annales* afin de mieux réaliser le caractère limité, bien que nécessaire, de ces mêmes critiques. Aussi nous demanderons nous si certaines critiques s'appliquent de la même façon à l'analyse économique et, par la suite, nous verrons en quoi ces critiques font à leur tour l'objet de commentaires et

finissent pas perfectionner les outils d'analyse critiqués qui deviennent ainsi plus performants.

3. L'histoire sérielle devant la micro-histoire

La partie précédente avait pour but de montrer en quoi les statistiques et l'économie ont contribué à notre compréhension d'un certain nombre de phénomènes sociaux liés au livre où la quantité et la notion de marché jouent un rôle déterminant. Ces deux aspects, comme nous l'avons vu plus haut dans ce chapitre, ont toujours été au centre des préoccupations des historiens de l'École des *Annales* depuis la création de leur revue. Il est vrai qu'il existait aussi une méfiance parmi certains d'entre eux envers une histoire qu'on aurait été tenté de limiter à la seule histoire économique sous prétexte des statistiques qu'on y trouve et des fondements scientifiques que ces dernières peuvent procurer (Boyer, 1989; Grenier, 1991 : 180-182). Cependant, les historiens des *Annales* ont compris le parti qu'ils pouvaient tirer de l'analyse quantitative pour des objets autres que ceux en provenance de l'économie. Ils ont développé alors une analyse sérielle, créant des statistiques pour des réalités sociales qui n'avaient jamais fait l'objet auparavant d'une telle approche autant à l'époque des faits observés qu'à celle de la recherche proprement dite. Cette histoire sérielle, qui dans l'esprit de ses praticiens devait jeter les bases d'une histoire scientifique des mentalités, s'est mise en place lentement pendant les années 1950 et a triomphé institutionnellement, sinon au plan épistémologique, dans les années 1960. À partir des années 1970 toutefois, des critiques

se sont fait entendre à l'égard de l'histoire sérielle, pointant particulièrement ses limites, voire ses ratées. Bien que certaines critiques étaient déjà apparues au sein même de l'École des *Annales*, les coups les plus sévères et les plus systématiques lui vinrent notamment d'un courant historiographique, la micro-histoire, dont les critiques eurent encore plus de force à partir du moment où les résultats les plus probants de ses recherches prirent valeur de démonstrations. Ce sont les critiques formulées par la micro-histoire et adressées à l'histoire sérielle et même à l'histoire économique que nous examinerons maintenant.

La *microstoria* est apparue en Italie au tout début des années 1970 et a connu une diffusion initiale grâce à une revue d'histoire, la *Quaderni Storici*, qui en publia les premiers textes théoriques. Ses principaux représentants sont alors les historiens Edoardo Grendi (1932-1999), Carlo Ginzburg (1939-), Carlo Poni (1927-) et Giovanni Levi (1939-) qui publient aussi, dans les années 1970-1980, un certain nombre de travaux dont les résultats viennent se rajouter aux éléments théoriques exposés. Par ailleurs, dans les années 1980, Ginzburg, Levi et Poni dirigent une collection de livres d'histoire chez l'éditeur turinois Einaudi précisément appelé « *Microstorie* »; en 1989, la collection comprenait 16 ouvrages; elle cessera de paraître dans la décennie suivante notamment, ô ironie!, à l'occasion d'une transformation du marché éditorial italien ayant donné lieu à des rachats et des concentrations industrielles, à une rationalisation, comme on dit dans de pareilles circonstances, où des collections connurent leur fin. Quoi qu'il en soit, quelques membres du groupe enseignèrent aussi à l'étranger, en Europe et aux États-Unis, où ils propagèrent certains principes de leur approche historiographique formant de

la sorte des étudiants, comme en Espagne, ou attirant sur eux l'attention d'autres courants de l'histoire sociale, comme l'École des *Annales* en France. Par ailleurs, en Grande-Bretagne et en Allemagne, des mouvements historiographiques, comme la *Sozialgeschichte*, partageant des points théoriques avec la micro-histoire italienne, étaient antérieurement apparus ou se développaient au même moment sans toutefois qu'il y ait au départ des rapports entre eux. Enfin, de façon ponctuelle, les travaux d'historiens comme les Anglais Edward Palmer Thompson avec *The Making of English Working Class* (1963; traduction française : 1988) et William George Hoskins avec *English Local History : the Past and the Future* (1966), d'économistes comme la Danoise Ester Boserup avec *The Conditions of Agricultural Growth* (1965; traduction française : 1970) et d'anthropologues comme le Norvégien Fredrik Barth avec *Scale and Social Organisation* (1978) et l'Anglais Jack Goody avec *The Domestication of the Savage Mind* (1977; traduction française : *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, 1979) ont influencé directement les premiers écrits des micro-historiens italiens. Comme on l'imagine aisément, les aspects épistémologiques et institutionnels, locaux et internationaux, biographiques et sociologiques de la micro-histoire sont d'une grande complexité; ils ont déjà fait l'objet d'analyses et de réflexions, la bibliographie, en plusieurs langues, sur le sujet, étant considérable (Ginzburg et Poni, 1981; Revel, 1989; Banti, 1991; Revel, 1996; Rosental, 2001; Ginzburg, 2003-2004)¹⁴. Il n'est pas question

¹⁴ Pourquoi la micro-histoire est-elle née en Italie? Il se trouvait là, dans les années 1960 et 1970, un mélange de conservatisme institutionnel, de domination d'un modèle interprétatif (l'historicisme de Croce), d'absence de moyens pour financer la recherche historiographique de type massif, de contacts personnels avec des historiens et anthropologues étrangers, principalement anglo-saxons, qui a favorisé le regroupement de jeunes historiens décidés à pratiquer différemment leur discipline en tenant compte de l'apport des sciences sociales qui émergeaient alors dans l'université (Revel, 1989; Lepetit, 1996; Grendi, 1996; Rosental, 2001).

ici d'en présenter même une vision synthétique. Plutôt, le court exposé que nous lui consacrons a pour but d'en donner quelques aspects afin d'éclairer une partie des rapports qu'elle a avec l'analyse quantitative et surtout la critique qu'elle lui a adressée.

Comme le formulaient notamment les fondateurs des *Annales*, l'histoire sociale est une histoire qui dialogue avec les sciences sociales (Les Annales, 1989 : 1317; Banti, 1991 : 134-135)¹⁵. Ce dialogue s'est fait tout aussi bien avec l'économie, qu'avec la géographie, la psychologie, la sociologie, la démographie, l'anthropologie, l'ethnologie. À chaque fois, pour l'historiographie, de nouveaux objets de recherche apparaissent, des façons inédites d'utiliser les archives ou même de nouvelles archives surgissent, des éléments méthodologiques sont empruntés, des perspectives originales se dessinent. Ainsi, dans les années 1930-1940, quand Ernest Labrousse étudie l'évolution historique des prix, il s'inspire des théories économiques et des recherches qui se développent en économie même depuis les années 1910-1920. Quand Lucien Febvre, à travers son *Rabelais* paru en 1942, expose sa conception de l'histoire des mentalités, ou de la 'psychologie historique', il examine ce que, à sa propre époque, la psychologie expérimentale dit de la psyché humaine, cherchant à en tirer un enseignement pour une approche historique d'un phénomène tiré du passé, en l'occurrence du 16^e siècle français et européen¹⁶. Ce

¹⁵ Lucien Febvre disait, en 1941 : « Il n'y a pas d'histoire économique et d'histoire sociale. Il y a l'histoire tout court, dans son unité. L'histoire qui est sociale toute entière par définition », cité par Lepetit, 1996 : 74. En réalité, il est significatif que Febvre mentionne explicitement l'économie au moment même où les historiens des *Annales* dialoguent précisément avec cette discipline comme ils le feront avec d'autres sciences sociales par la suite. Si l'histoire peut avoir une approche qui s'inspire de toutes les sciences sociales, elle a besoin de chacune pour affiner sa propre analyse du fait social. Unité, si l'on veut, mais dans la diversité!

¹⁶ « Un essai sur le sens et l'esprit de notre XVI^e siècle [...] [un] examen critique d'un complexe de problèmes, historiques, psychologiques et méthodologiques » (Febvre, 1947 [1942] : 1, 10). Notons au

dialogue avec les sciences sociales a toujours été tributaire du développement de chacune des disciplines au moment même où il se tenait. Autre exemple, le modèle économique des années 1930 imposa petit-à-petit les divisions macro-économiques qui apparaissaient à ce moment. Alors que les États occidentaux, à partir des années 1940, mettaient en place les comptes nationaux pour étudier l'évolution au présent de l'activité économique afin d'y intervenir de façon rationnelle et efficace, les études historiques sur le fonctionnement général des sociétés passées tentaient de retrouver, avec les données existantes et les statistiques limitées des périodes révolues, les grands mouvements cycliques et les tendances fortes sur lesquels, pour le présent, l'économie se penchait.

Lors de son apparition, dans les années 1970, la micro-histoire, tout en se positionnant dans la continuité de l'histoire sociale, veut se démarquer de la pratique que cette dernière poursuit depuis une quarantaine d'années. Cette pratique, comme nous l'avons vu plus haut, se caractérise par la volonté de comprendre le fonctionnement historique des rapports sociaux pris dans leur globalité et dans leur caractère massif. En effet, l'histoire sociale du 20^e siècle, réagissant à l'historiographie qui l'avait précédée, centrée sur les grands personnages, sur les grands événements, a voulu retrouver dans les époques passées qu'elle étudiait le rôle joué par les masses, notamment en interrogeant les réalités économiques qui prévalaient alors et qui rendent compte de phénomènes globaux. L'histoire sociale se détourna donc résolument, nous l'avons vu, de l'événement, de l'individu, de l'accidentel pour porter son attention sur ce qui se répète, sur la régularité même de cette répétition, sur ce qui se mesure et se quantifie, afin d'en

passage l'utilisation du mot « complexe » qui renvoie à une conception psychologisante voire psychanalytique de la réalité psychique qui paraît bien surannée aujourd'hui.

tirer des règles de fonctionnement qu'on peut appliquer le cas échéant à d'autres époques, pour des objets semblables ou même différents. Là réside notamment la démarche scientifique telle qu'on peut l'appliquer dans les sciences sociales, en s'inspirant de la méthode des sciences de la nature. En France, au sein de l'École des *Annales*, cela se traduit par l'étude des indices, c'est-à-dire des indicateurs comme les prix et leur évolution, par la primauté accordée, dans l'activité sociale, à ce qui se mesure, par le choix de ce qui dure et s'étend dans le temps, tout cela afin d'observer d'une façon nouvelle alors une réalité donnée et, encore une fois, d'en tirer les lois de son fonctionnement du fait sa répétition (Revel, 1989 : III-IV; Revel, 1996 : 17).

C'est donc à cette histoire sociale – massive, quantitative et sérielle –, que s'oppose au départ la micro-histoire. Elle fait valoir qu'en utilisant les statistiques pour d'écrire des réalités globales, cette histoire sociale fait l'impasse sur la façon dont s'opèrent et se vivent ces réalités au niveau de l'individu et des communautés de base. Du reste, la micro-histoire met en cause les catégories analytiques par lesquelles l'histoire sociale prétend rendre compte du réel (Grendi, 1996 : 234)¹⁷; elle invite à délaisser l'économie comme référence méthodologique pour examiner l'apport d'autres sciences sociales, comme l'anthropologie et l'ethnologie. Quant à l'individu qui intéresse les micro-historiens, ce n'est pas une nouvelle catégorie abstraite, mais bien celui qui a véritablement vécu, celui qui a un nom. « Le fil d'Ariane qui guide le chercheur [en

¹⁷ Ces catégories sont notamment l'État, la société, la famille, ou encore les catégories de la macro-économie comme l'emploi, les prix, les revenus, la consommation, l'investissement, ou de la sociologie comme les classes, les sexes, les générations. Elles sont adoptées d'emblée par le chercheur plutôt que construites et mises en question. Elles deviennent donc, dans plusieurs travaux, des objets impensés qui déterminent pourtant tout le processus de la recherche et donc ses résultats.

micro-histoire] dans le labyrinthe des archives est celui qui distingue un individu d'un autre dans toutes les sociétés connues : c'est le nom » (Ginzburg et Poni, 1981 : 134). Les archives jouent dans cette historiographie un rôle aussi important que dans l'histoire sociale, mais ce qu'on y observe est différent. Le chercheur peut procéder ici aussi à la fabrication de séries, toutefois ces dernières sont organisées autour d'individus concrets, ayant réellement existé et qui ont laissé des traces de différentes natures dans des archives administratives diverses. « Les trajets qui convergent vers le nom ou qui partent du nom composent une sorte de toile d'araignée aux mailles étroites, proposant à l'observateur la représentation graphique du réseau des rapports sociaux dans lequel l'individu est pris » (Ginzburg et Poni, 1981 : 135). Cette recherche prosopographique, qu'on a aussi appelé de façon plus pragmatique « *multiple career-line analysis* » (Stone, 1971 : 47), a donc deux caractéristiques : elle est menée, dans les archives, autour du nom des individus et elle concerne les « strates inférieures de la société » (Ginzburg et Poni, 1981 : 135), c'est-à-dire qu'elle s'oppose tout à la fois à l'histoire sociale antérieure et à ses recherches massives et à l'histoire traditionnelle, plus ancienne mais toujours active, qui privilégie les grands personnages et les grands événements, en somme les strates supérieures de la société, pour paraphraser Ginzburg. Cela dit, on a rapidement décelé un problème important dans les déclarations théoriques des micro-historiens. En effet, comment, dans cette « prosopographie de la masse [...] qui [...] débouch[e] sur une série d'études de cas, sans pourtant exclure [...] les recherches sérielles » (Ginzburg et Poni, 1981 : 135), en arriver à des généralités, à des compréhensions plus globales, à l'énonciation de lois, buts ultimes de toute démarche scientifique? Et d'abord, comment peut-on a priori

sélectionner des cas représentatifs si on n'a pas au préalable procédé à une analyse d'un grand nombre d'entre eux dont on aurait dégagé des constantes¹⁸? Les études de cas, dont la démarche appartient à l'analyse qualitative, permettent dans une situation optimum de comprendre à fond le fonctionnement de quelques objets de recherche (les cas), mais n'induisent pas une compréhension générale dans la mesure où précisément les cas sont limités et exhaustifs, c'est-à-dire encore plus spécifiques. La micro-histoire se trouve alors devant un paradoxe. En effet, ou bien elle donne une compréhension approfondie de quelques objets de recherche et elle s'interdit de ce fait l'énonciation de lois, ayant laissé de côté les statistiques et le grand nombre d'occurrences qui permettent de construire ces mêmes statistiques, rejetant ainsi le projet scientifique de l'historiographie du 20^e siècle. Ou bien elle cherche à valider ses analyses approfondies de quelques cas par les statistiques ou des séries et alors elle ne fait que reconduire le projet scientifique de l'histoire sérielle dont elle dénonce par ailleurs les limites, les abus, les erreurs.

Pour sortir de cette impasse, Edoardo Grendi avait déjà suggéré, dans un texte paru en 1972, une voie inédite en proposant le concept d'« exceptionnel normal » (Ginzburg et Poni, 1981 : 135, note 7; Grendi, 1996 : 238-239). De prime abord, cette expression est en elle-même paradoxale, car ce qui est « exceptionnel » n'appartient précisément pas à la « norme »; inversement, ce qui est « normal » rentre par définition dans une moyenne statistique et ne peut donc être considéré comme une exception. De surcroît, en recourant

¹⁸ Il est à noter qu'une telle démarche, si elle était pratiquée, réduirait l'apport de la micro-histoire à une façon d'écrire l'histoire, une sorte de rhétorique, plus qu'à de la recherche véritable. Il est vrai que la micro-histoire met en cause aussi l'écriture même de l'histoire (au sens le plus concret), mais que ce n'est là qu'un aspect de son apport à l'historiographie actuelle. Cet aspect scriptural, rhétorique et poétique, du texte microhistorien n'est pas abordé ici.

aux statistiques pour établir une norme, on se trouve à utiliser un outil dont la micro-histoire critiquait, dans certains de ses textes, l'usage qu'en faisait alors l'histoire sociale. En réalité, cette expression renvoie à deux choses : d'abord, à la documentation disponible, ensuite à la façon dont les documents ont été produits à l'origine et à la lecture induite par la suite, notamment dans la recherche. Ainsi, une recherche historiographique peut ne trouver qu'une faible documentation au sujet d'un phénomène donné. Pourtant, le chercheur estime que le phénomène devait être répandu au point de regrouper un grand nombre de cas que l'état de la documentation ne permet toutefois pas de retrouver. Il en conclut alors que bien que limitée (« exceptionnelle »), la documentation fait référence à un phénomène qui, par sa fréquence estimée, entre dans des critères de normalité. Par ailleurs, placé devant une faible documentation, le chercheur doit développer une lecture des documents trouvés dans lesquels il cherche « les traces ou les indices d'une réalité cachée qui n'est [...] pas saisissable à travers la documentation » (Ginzburg et Poni, 1981 : 136). De plus, il est possible que les documents disponibles rendent compte, avec un biais, de la réalité étudiée, par exemple dans le cas des documents d'un procès qui serait rédigé par les juges, la cour de justice, les accusateurs. Il y a de forte chance, en l'occurrence, que l'accusé ne puisse accéder à l'expression de ce qu'il est et qui échappe à ses juges. Par conséquent, l'idée que le chercheur s'en fera, venant par la suite, sera dépendante du discours sur l'accusé – reconnu coupable le cas échéant! –, que ses juges auront eu. Au demeurant, la lecture de texte qui en sera faite relèvera de l'analyse qualitative, laquelle tourne le dos, en partie à tout le moins, à l'analyse sérielle et quantitative.

On divise la micro-histoire en deux courants, un culturel et l'autre économique ou social (Revel, 1989 : X; Grendi, 1996 : 234-235). Carlo Ginzburg représente, par ses travaux, le premier courant; Giovanni Levi, quant à lui, appartient au second. Si on prend un des livres importants de chacun, on voit mieux en quoi ils se ressemblent, en quoi ils se distinguent et ce qu'est la micro-histoire. Ce qui nous permettra de revenir à la problématique telle que nous l'avons laissée au paragraphe précédent.

Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle de Ginzburg est paru en italien en 1976 (traduction française : 1980); le manuscrit avait été mis au point pendant les années précédentes dans le cadre d'un cours donné à l'université par l'historien. Le sous-titre suggère qu'il s'agit d'une étude de cas. À l'époque de l'inquisition, deux procès en sorcellerie sont faits à un meunier du Frioul, Domenico Scandella dit Menocchio. Les pièces de ces procès ont été retrouvées dans les archives, ainsi qu'un certain nombre d'autres documents dont un texte de la main de Menocchio où ce dernier, qui savait lire et écrire, fait précisément la liste de ses lectures et propose la vision du monde qu'il en a tirée et qui va à l'encontre de celle de ses juges; c'est du reste cette vision du monde qui lui vaut ses procès. Partant de ces documents, Ginzburg a essayé de retrouver les traits spécifiques de Menocchio. Dans les textes du procès, qui sont écrits par les juges, sur un ton de certitude, et qui n'ont pas pour fonction de donner une image amène du prévenu, Ginzburg cherche les lapsus, pourrait-on dire, dans lesquels les juges, disant plus que ce qu'ils voulaient, laissent voir non seulement les fondements secrets de leur fonctionnement inquisitorial mais aussi des éléments qui éventuellement donnent une image contrastée de Menocchio. Par ailleurs, examinant le texte de Menocchio, Ginzburg

étudie la liste des livres à l'origine de la vision du monde qui s'y trouve. Remontant à ces livres, qu'il lit à son tour, l'historien cherche à la fois à retrouver la lecture que les juges en faisaient et celle que le meunier en fit et qui l'amena à son 'hérésie'. On voit donc comment s'opère l'analyse uniquement qualitative de l'historien qui, examinant un cas, cherche à retrouver les conditions dans lesquelles les jugements de l'époque, qu'ils soient juridiques ou communs, pouvaient se former et qui constituaient à la fois une norme et un écart. Encore une fois, ce sur quoi travaille surtout Ginzburg, dans les textes qu'il étudie, ce ne sont pas les éléments explicites, clairement énoncés, mais bien ce qu'il appelle des « traces », des « indices », des « symptômes », les lapsus déjà nommés, c'est-à-dire des éléments ayant passé dans les textes à l'insu de leurs auteurs et qui renvoient à une réalité qui ne se dit pas d'abord mais qui serait en quelque sorte le substrat du texte même, quelque chose comme des éléments de la structure mentale non seulement d'un individu, mais aussi d'une époque, en somme « la vision du monde d'une classe sociale, d'un [auteur] ou d'une société entière » (Ginzburg, 1989 [1986; 1980] : 178). Il s'agit donc des éléments fondamentaux d'une culture qui passent à travers la formation, qui sont intériorisés tôt dans l'existence de l'individu et qui orientent par la suite, à son insu, une grande partie de son comportement, c'est-à-dire de ses pensées et de ses actions. Comme il est de moins en moins possible, remontant dans les temps historiques, faute de documents, de retrouver, dans la plus grande extension possible, les substrats intériorisés à l'origine des comportements et des idées, les traces, nous parvenant par des documents d'époque, peuvent faire l'objet, par induction, d'hypothèses quant au principe réel à l'origine de la formation des individus et donc quant au fonctionnement social de

l'époque considéré. Signalons au passage que le travail de Ginzburg, toute étude de cas qu'il soit, ne saurait faire l'économie d'une sociologie de l'époque où se déroulent le ou les cas retenus. Or la sociologie, quoi qu'on en dise, est forcément un discours universalisant, généraliste qui a recours dans son élaboration à des données et des analyses d'ordre quantitatif. Mais laissons de côté ici les discussions que ne manquent pas de soulever les travaux de Ginzburg et qui mettent en rapport le qualitatif et le quantitatif. Examinons maintenant un second ouvrage, d'un autre micro-historien, qui met bien en perspective ces deux aspects de la recherche.

Giovanni Levi publie *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle* en traduction française en 1989 (édition originale en italien : 1985). Comme pour le livre de Ginzburg, le sous-titre suggère qu'il s'agit d'une étude de cas. En réalité, ce sont « des » études de cas auxquelles l'historien se livre. Ces cas toutefois appartiennent tous au même village, Santena, et s'étendent sur une quarantaine d'années, entre 1672 et 1709. De plus, tout comme Ginzburg, mais à une échelle plus considérable, Levi part à la recherche des traces qu'un certain nombre d'individus ont laissés mais cette fois dans les archives administratives de l'époque (actes notariaux, actes paroissiaux, actes de propriété, actes criminels) et non pas à l'intérieur de quelques textes seulement. Il en rapporte 32 000 mentions nominatives, c'est-à-dire précisément les traces concernant les personnes, nommément identifiées, ayant vécu à Santena pendant la période étudiée, à savoir en moyenne une vingtaine par personne pour la période (Levi, 1989 [1985] : 53). Devant cette masse d'information, il est nécessaire de constituer une banque de données qui permette de composer des objets de recherche déterminés par les

hypothèses que le chercheur se donne. Ainsi, Levi s'intéresse-t-il à un prêtre qui faisait des exorcismes de masse (le sous-titre de son livre y fait allusion); aux stratégies sociales de trois familles du village; aux rendements des terres; au pouvoir d'un notable; à l'« héritage immatériel » (*l'eredità immateriale* : titre du livre de Levi en italien) qu'un personnage important laisse à ses descendants (dont le prêtre exorciste déjà mentionné) à travers les symboles du pouvoir qu'il a détenus ou dont il bénéficiait; enfin, aux ramifications du pouvoir local. À travers ce qui apparaît dans la succession des chapitres comme un contenu hirsute émerge en réalité une exploration des liens concrets des villageois entre eux. Le livre est « un effort pour mettre un peu d'ordre dans le désordre apparemment inessentiel du vécu quotidien » (Revel, 1989 : XXII). Il faut noter que Levi utilise abondamment les séries dans son analyse et qu'il en donne même quelques-unes, sous forme graphique, dans son livre, comme la « Ration annuelle de vivres laissés aux veuves dans les testaments » (Levi, 1989 [1985] : 101) ou encore le « Prix de la terre labourable dans les ventes entre parents, entre voisins et entre étrangers, 1669-1702 (lires piémontaises par journée) » (*Id.* : 126).

On voit donc que ce qui unit Ginzburg et Levi, comme la micro-histoire le réclamait, c'est d'abord l'étude de cas, que celui-ci concerne « une communauté villageoise, un groupe de familles, voire un individu » (Ginzburg et Poni, 1981 [1979] : 133)¹⁹. Ensuite, même si l'un et l'autre utilise des méthodes différentes, Ginzburg recourant à l'analyse

¹⁹ Précisons que pour Edoardo Grendi, les micro-historiens n'ont pas formé une école, « il leur manquait [...] les bases théoriques, un projet global [...] C'est pourquoi il est difficile de trouver les 'textes fondateurs' de la micro-histoire, qu'il s'agisse de textes théoriques ou de recherches exemplaires » (Grendi, 1996 : 233-234). On voit ainsi en quoi ces micro-historiens s'opposaient entre eux, cela tout à l'opposé de la bien nommée « École des *Annales* » qui fut un véritable mouvement avec ses dirigeants, ses lieux d'enseignement, sa revue, ses collections, ses historiens – cela même si, le temps aidant, il a bien fallu refonder cette « école » à trois ou quatre reprises.

qualitative par l'analyse de texte, Levi utilisant l'analyse sérielle et même l'analyse économique, tous les deux s'attardent d'abord aux traces laissées, dans des documents du passé, textes et documents administratifs, par des individus précis, explicitement identifiés, appartenant aux groupes sociaux inférieurs auxquels l'historiographie antérieure n'avait jamais songé précisément à examiner la composition dans ses individualités nommément retrouvées. De plus, les deux historiens se positionnent par rapport à une histoire sociale qu'ils veulent dépouiller d'un certain scientisme emprunté par delà l'économie aux mathématiques et aux sciences de la nature. Pour Ginzburg – et quoi qu'on en pense, précise-t-il –, c'est l'événement en tant qu'objet non reproductible qui empêche l'histoire d'être une science véritable, c'est-à-dire pouvant utiliser les mathématiques et recourir à la méthode expérimentale, basées sur le nombre et la répétition (Ginzburg, 1989 [1986, 1980] : 153-154, 161). Non seulement accepte-t-il pleinement cet état de fait, mais encore il le revendique pour l'histoire comme élément fondateur et non-réductible de la discipline.

Toutefois, ce qui caractérise peut-être le mieux l'apport de la micro-histoire à l'historiographie actuelle, plus de trente ans après son apparition, c'est la prise de conscience qu'elle a donné de l'importance des échelles d'observation. Observer un village et observer un État demandent des approches différentes. La micro-histoire a mis en cause, dans un premier temps, l'histoire sociale telle qu'elle existait auparavant et qu'on pourrait appeler désormais la macro-histoire, tant par opposition avec la micro-histoire que par rapprochement avec l'économie. En effet, par cette appellation qui évoque la macro-économie, la macro-histoire emprunte notamment à cette dernière la

statistique et certains buts, dont celui qui consiste à chercher les règles du fonctionnement des sociétés prises globalement à travers des mesures et des catégories qu'on appelle indices et agrégats. Les résultats obtenus par la micro-histoire qui ont révélé le fonctionnement concret des rapports sociaux à l'échelle d'individus nommément identifiés sont à mettre à côté des résultats obtenus par la macro-histoire sur l'évolution des prix, de l'emploi, du revenu. Toutefois, « les conclusions qui résultent d'une analyse menée à une échelle particulière ne peuvent être opposées aux conclusions obtenues à une autre échelle » (Lepetit, 1996 : 93). En effet, choisir une échelle, c'est aussi choisir un certain nombre d'outils d'analyse. Les phénomènes, qu'ils soient micro ou macro, n'en renvoient pas moins à la réalité et en décrivent un des aspects. En fait, c'est l'historien qui, construisant son objet d'analyse, permet à celui-ci d'apparaître comme objet de connaissance. « Le passé ne se conserve pas, mais fait l'objet d'une reconstruction toujours recommencée » (Lepetit, 1996 : 91). C'est donc à un enrichissement de notre connaissance du réel auquel la recherche donne lieu et pour peu qu'on pense le réel en termes de complexité, l'ajout de nouveaux aspects qui le décrivent et en rendent compte sous des angles inédits ne fait qu'illustrer ce principe. « Le choix essentiel d'une échelle d'observation est fondé sur la conviction centrale qu'il offre la possibilité d'enrichir les significations des processus historiques à travers un renouvellement radical des catégories interprétatives et leur vérification expérimentale » (Grendi, 1996 : 242). Ces mots, prononcés par l'une des figures marquantes de la micro-histoire, près de trois décennies après les premiers textes parus sur la question, montrent la persistance chez eux dans la critique portée à l'égard de la macro-histoire. Il est

important de le noter : pour les micro-historiens, l'histoire sociale qui les a précédés a échoué par rigidité des « catégories interprétatives » et par abandon de ce qui est à la base de la recherche scientifique, la « vérification expérimentale ». Examinons ce dernier aspect.

La micro-histoire continue aussi le questionnement commencé avec l'histoire sociale sur la pratique de l'histoire en ce qui concerne la construction de l'objet de recherche. Depuis Simiand, on l'a vu, les sciences sociales, dans le but notamment de développer une approche scientifique de leur méthode, ont compris progressivement que leurs objets d'analyse ne sont pas des données qui leur seraient fournies intégralement par l'époque qu'ils étudient, mais bien des constructions qui bénéficient de la connaissance existant au moment où le chercheur mène sa propre recherche. D'une certaine façon, s'il était possible à un contemporain de l'époque étudiée de prendre connaissance de la recherche faite sur lui et son temps, en histoire, sans doute n'y comprendrait-il rien ou, en sociologie et en économie, y verrait-il des aspects de lui qui ne lui apparaissent pas à première vue et même dans un second temps. De la même façon, par exemple, la théorie de la relativité, en physique, ne se trouve pas dans la nature, ni même au premier regard, mais bien comme expression possible du fonctionnement de la matière déduite d'un raisonnement abstrait utilisant des outils conceptuels forgés par le travail théorique antérieur ou présent. Et la théorie vaut tant que les expériences qu'on en tire la valident, ou tant que des faits nouveaux ne sont pas venus démentir les faits déjà connus, ou tant qu'une nouvelle théorie n'apporte pas une plus grande variété d'expériences, une meilleure connaissance des faits. La théorie, quelle qu'elle soit, n'est pas une donnée; elle

est une construction qui propose une explication possible du fonctionnement du réel. Ainsi, l'histoire sociale énonce, dans son domaine propre, une compréhension de la société vue dans son épaisseur historique sous la forme d'une théorie qui tend à rendre compte du fonctionnement global de cette même société. Elle recourt pour cela à toutes les autres sciences sociales non pas dans le but de se les assujettir, pas plus du reste que les autres ne veulent s'assujettir entre elles, mais bien au contraire, ayant connaissance des méthodes et étant sensible aux approches diverses, dans le but d'avoir la compréhension la plus complète du réel à partir de son propre point-de-vue. En cela, la micro-histoire offre l'approche d'un objet tel qu'on ne le faisait pas aussi systématiquement auparavant. Sa focalisation sur l'individu et sur les rapports multiples de différentes natures que chacun entretient avec la société permet d'examiner comment, par exemple, le changement survient à ce niveau et de quoi ce changement dépend. « Le choix d'une échelle d'observation est celui d'un instrument analytique qui n'est pas neutre et [...] l'échelle des phénomènes n'est pas inscrite dans la réalité » (Levi, 1996 : 187), ce qui veut dire qu'elle est construite par le chercheur. Allant plus loin, Levi écrit même : « Je suggérerai qu'une modification de l'échelle d'observation rend possible une lecture plus dense et plus riche que celle d'une approche globalisante de longue durée et qu'un comparatisme à l'échelle du monde » (Levi, 1996 : 189-190). Nous n'entrerons pas dans les détails d'une discussion très complexe au sujet des apports épistémologiques de différentes pratiques de l'histoire et des critiques des unes envers les autres, de même que nous laissons de côté ici la discussion nécessaire sur la focalisation de l'échelle d'observation. Qu'il soit dit encore une fois que les micro-historiens gardent ici une

réserve importante, après plus de 20 ans, sur de nombreuses pratiques de l'histoire sociale de type macro. « Les trois volumes de *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* [de Fernand Braudel, représentant éminent du courant macro, parus en 1979] dissimulent en particulier, derrière une impressionnante accumulation de lectures et d'informations, une vision qui me paraît trop simplifiée du monde social [...] et une conception trop mécanique des phénomènes de diffusion culturelle entre pays comme entre couches ou groupes sociaux » (Levi, 1996 : 189). Braudel qui figure un moment important dans le développement de l'histoire sociale n'en représente plus désormais qu'une étape, d'autant que, pour la micro-histoire, cette étape révolue est intégrée dans une vision de l'histoire qu'elle estime avoir dépassée. La micro-histoire « s'est incarné[e] dans la proposition d'une échelle d'analyse [...] qui [...] ratifiait la dissolution de l'histoire-synthèse » (Grendi, 1996 : 233). Ce qui caractérise aussi le passage d'un type d'histoire sociale à un autre, c'est le « glissement d'une problématique de la production et de l'échange à celle du langage et de la représentation » (Grendi, 1996 : 236), autrement dit d'une approche économique et sociologique, plus abstraite et plus globale, à une approche basée sur les pratiques et la communication, aux niveaux des communautés de base où s'opèrent et se modulent les changements sociaux les plus élémentaires.

On reproche aussi à l'histoire sociale, version années 1960-1970, d'avoir versé dans le quantitatif à tout crin, d'avoir élaboré des banques de données sans savoir quoi en tirer, d'avoir produit des statistiques qui ne servent à aucun cadre interprétatif, qui ne s'insèrent dans aucune hypothèse. D'avoir abandonné la construction de l'objet d'analyse en négligeant la formulation de l'hypothèse de recherche. Ces reproches viennent aussi des

historiens héritiers des *Annales* ou qui lui sont apparentés, comme Jacques Revel, Bernard Lepetit, Paul-André Rosental, dans des textes parus après l'apparition de la micro-histoire et qui, sans aucun doute, tiennent compte des critiques radicales de cette dernière.

Depuis l'époque de Simiand, nous l'avons vu tout au long du chapitre précédent et de celui-ci, les sciences sociales ont développé des exigences de plus en plus grandes quant à la méthodologie de la recherche et à la construction de l'objet d'étude. À partir du moment où l'histoire s'est voulue scientifique et qu'elle s'est intéressée aux méthodes des sciences sociales ainsi qu'à leurs objets, elle a elle aussi accepté ces exigences. Pour l'histoire sociale, la micro-histoire est une étape dans ces exigences. Elle est venue d'abord ébranler la routine de la recherche qui se faisait alors et qui avait oublié certains principes qui la fondaient; ensuite, elle a apporté une critique à des outils et des catégories d'analyse qu'on utilisait sans questionnement; enfin, elle a proposé de nouveaux objets de recherche qui avaient été jusque-là mésestimés ou ignorés, insistant notamment sur la notion d'échelle entre objets de recherche et montrant les significations qu'on peut en tirer.

Les historiens ont accepté à un certain moment du développement de leur discipline que toute recherche scientifique se fonde sur une hypothèse. Celle-ci n'est pas donnée, elle doit être construite. Quand on dit qu'elle n'est pas donnée, cela veut dire que, dans l'objet observé, elle n'apparaît pas d'elle-même, spontanément en quelque sorte, sous la forme qu'on lui attribue. L'hypothèse n'est pas une chose préexistante à la recherche. C'est la recherche même qui la fait advenir et c'est l'hypothèse qui dans un rapport dialectique

détermine à son tour la recherche. Cette dernière concerne par ailleurs un objet qu'il faut aussi construire. La recherche consiste alors à valider ou rejeter l'hypothèse en fonction de l'objet travaillé, ou analysé. Il faut insister sur un aspect dans ce que nous venons de dire : le va-et-vient constant qui existe entre hypothèse et objet de recherche. Si tout travail de recherche peut être présenté, de façon générale, avec une grande hypothèse, en réalité, le développement même de toute recherche spécifique est souvent un ensemble de sous-hypothèses que le travail de recherche valide ou rend caduque tout au long de son développement. Nous nous sommes déjà demandé où réside le caractère expérimental de la recherche en histoire. Dans les sciences de la nature, l'expérience, qui peut être reproduite indéfiniment en laboratoire par quiconque, permet de mettre à l'épreuve l'hypothèse de recherche et de la confirmer quand elle s'est avérée juste. L'histoire n'a pas cette possibilité sauf à multiplier les objets observés en les empruntant à différents moments du temps historique et en les regroupant en fonction de leur parenté (Genet, 1986 : 13), ce qui n'est pas, de toute façon, la démarche des sciences de la nature. Notons encore qu'il s'agit là précisément de construction de l'objet. Cela dit, l'idée même d'expérience trouve une application particulière pour l'histoire. L'expérimentation historique, c'est la possibilité de construire un objet de recherche qu'on peut évaluer en fonction de ce qu'il apporte à la connaissance pragmatique et aux théories et non pas en fonction de son impact dans la réalité, puisque cette réalité, qui appartient au passé, n'existe plus; l'historien ne peut pas plus y avoir accès directement et pleinement que le fruit de son travail ne peut y retourner. Du reste, il n'en a qu'une connaissance partielle qui dépend de ce qui lui est parvenu sous forme de traces, ou de documents, lesquelles

traces ne peuvent tout contenir de ce qui a été à savoir le passé dans sa totalité (Revel, 1989; Revel, 1996; Lepetit, 1996). Il est vrai, par ailleurs, que l'histoire a cette possibilité de voir dans le présent de la recherche un impact de cette même recherche. Ainsi, en histoire économique, la compréhension d'événements du passé peut permettre une meilleure connaissance d'événements semblables, ou de la même famille, dans le présent et donc intervenir de la sorte dans ce présent grâce à la compréhension des phénomènes semblables survenus à des moments historiques différents. Ainsi, en histoire économique toujours, lorsque vient le temps de considérer les cycles et les tendances, qui dépendent d'une longue durée, le passé historique devient en quelque sorte une extension du présent de la recherche comme si le tout de la période examinée ne faisait qu'un seul objet. Les choses sont plus complexes, il est vrai, et demanderaient une réflexion plus ample et de nombreuses précisions, mais elles semblent bel et bien aller dans cette direction.

Nous avons parlé de l'importance des échelles d'observation que la micro-histoire a pleinement révélée dans l'esprit de l'historien contemporain en développant l'échelle micro. De la sorte, on a constaté de façon manifeste les limites de la macro-histoire et aussi, une fois la critique intégrée, sa nécessité. Mais il y a autre chose encore à dire au sujet de ce que la micro-histoire a révélé; elle a fait réaliser que c'était dans le jeu des échelles d'observation entre elles qu'on pouvait mieux encore restituer quelque chose du réel et de sa complexité. « Le mérite de la proposition micro-historique aura au moins été [...] de rappeler que le social n'est pas un objet défini, mais qu'il doit être construit à travers des interrogations croisées » (Revel, 1989 : XXXIII). En ce sens, il n'y a pas plus de jugement de valeur à émettre sur une recherche qui porte sur la construction de l'État,

ou l'évolution des prix, qu'il y en aurait sur une recherche qui porterait sur les rapports individuels dans une communauté de base à travers la multiplicité des rapports sociaux. La convergence des deux permet en réalité de mieux saisir non seulement comment se développent les grandes catégories analytiques et comment les communautés de base échangent et transforment leur réalité, mais encore comment les changements enregistrés dans les grandes catégories par l'analyse sont vécus dans les groupes sociaux qui les actualisent et en suscitent même, le cas échéant, l'expression théorique. De la sorte, il y a un échange entre les échelles analytiques qui donnent une représentation plus complexe et plus juste du changement. « L'analyse du changement n'[...]est pas visée parce que le temps constituerait la préoccupation particulière de l'histoire au sein des sciences de l'homme, mais parce que la société est dynamique par nature [...] et parce que la capacité à rendre compte de l'évolution est un instrument de validation des modèles » (Lepetit, 1996 : 80). L'utilisation des méthodes et des objets de recherches des sciences sociales a permis à l'histoire de préciser encore plus sa spécificité en tant que domaine de recherche; ce n'est plus le temps, comme catégorie abstraite, qui le définit, ainsi que le pensaient semble-t-il Febvre et Braudel, mais le changement dont la caractéristique est la modification d'une chose dans le développement temporel. Bien sûr le temps se trouve dans cette dernière caractéristique fondamentale, mais il y a eu glissement vers ce qui dans l'étendue change, et comment le changement survient, par où il apparaît, ce qu'il touche, ce qu'il représente comme construction, comme modèle intégrateur des agents en présence, de leurs postures et de leurs prises de position, de ce qui entraîne des modifications dans les agents eux-mêmes et dans le système dans lequel ils évoluent, à

travers les liens qui les réunissent et changent eux-mêmes. Le changement est donc dans les agents, mais il est aussi dans les liens qu'ils entretiennent entre eux, qui se modifient jusqu'à toucher la nature même de ces liens et des agents vus désormais comme des entités mouvantes, jusqu'à un certain point indéterminées. En somme, l'histoire sociale cherche désormais à comprendre et à restituer la dynamique, aspect fuyant qui défie toute modélisation dont le paramètre premier ne serait pas précisément le changement, la transformation.

Dans l'esprit de certains, les critiques faites à l'histoire sociale ont jeté une suspicion sur l'analyse sérielle et l'analyse quantitative (Milo, 1987 : 7 *et al.*). On a vu qu'une fois ces critiques intégrées, qui proviennent notamment de la micro-histoire, l'histoire sociale, reconnaissant l'apport de cette dernière, a pu mieux comprendre l'utilisation du nombre et de la quantité dans sa propre recherche²⁰. Examinons maintenant de façon plus spécifique ce qu'est devenue cette analyse quantitative qui a suivi la micro-histoire.

²⁰ L'espace manque ici pour traiter des rapports de l'histoire sociale avec l'ethnographie. Or, s'il nous avait été possible de développer cet aspect, nous aurions montré l'importance qu'eut Claude Lévi-Strauss, par exemple, dans la mise en question de cette histoire à vocation économique, voire économétrique. L'importance accordée à certains objets matériels voire culturels, comme porteur d'informations uniques, allaient à l'encontre du principe des séries que constituaient les historiens des *Annales* pour comprendre les sociétés passées. Car précisément, affirme-t-il, « c'est l'histoire événementielle et même anecdotique qui instruit sur la façon dont se concluaient jadis les alliances matrimoniales, se constituaient les réseaux de parenté, se transmettaient les biens tant dans les familles royales ou nobles que dans les milieux paysans traditionnels. En prenant les choses par ce biais, nous parvenons à déceler des points de passage, des articulations, qui permettent de comparer des sociétés lointaines et exotiques et les états anciens de notre propre société » (Lévi-Strauss, 1996 [1988] : 172-173). Et l'ethnologue, dont la thèse universitaire principale avait précisément portée sur *Les structures élémentaires de la parenté* (1949) et qui reste l'un des fondateurs du structuralisme contemporain (qu'on ne peut certes pas voir comme reposant sur l'anecdote), de rappeler que « la 'nouvelle histoire' [...] s'est nourrie d'ethnologie [...] » et que « l'anthropologie historique, spécialité devenue en vogue chez les historiens [...] leur vaut d'occuper maintenant le devant de la scène » (*ibid.* : 170-171). Il y a donc là une matière sur laquelle il faudra aussi se pencher et que nous avons dû mettre de côté. Du reste, on devine désormais, à la lumière de ce qui vient d'être dit des travaux de Ginzburg et Levi, la dette que les micro-historiens doivent eux-mêmes à l'ethnologie et sans doute aussi à Lévi-Strauss. Toutefois, il faut préciser que contrairement à Ginzburg,

4. Le quantitatif aujourd'hui

La micro-histoire a émis des critiques importantes à l'égard de l'histoire sociale, l'une des plus radicales étant précisément la mise en question du modèle économique et du modèle mathématique qui ont été à l'origine de son développement pendant une cinquantaine d'années (Grenier, 1995 : 174-175). Toutefois, elle ne fut pas la seule à adopter une attitude critique face à l'histoire sociale telle qu'elle exista notamment dans les années 1960 et 1970. En effet, d'autres critiques tout aussi significatives sont venues du milieu de l'histoire sociale lui-même par ceux qui de plus avaient utilisée l'analyse quantitative et sérielle dans leurs propres travaux (Milo, 1987 : 15, 18-19, 25-29; Lepetit, 1989)²¹. Bien entendu d'autres historiens se portèrent à sa défense et continuèrent, pour un temps à tout le moins, de l'illustrer (Vovelle, 1986).

Des causes autres expliquent donc aussi la déconsidération dans laquelle est entrée un certain type d'histoire sérielle et quantitative dans les années 1980 (Grenier, 1995 : 173-174). Examinons-les de plus près.

En premier, la formalisation des modèles de recherche et l'utilisation des méthodes statistiques en histoire ont révélé les limites de la formation des historiens dans ces

Lévi-Strauss reste un partisan de la démarche scientifique dans sa recherche des invariants et des structures, qu'il ne met jamais en cause dans sa critique de la nouvelle histoire, bien que par ailleurs il reste profondément sceptique quant aux capacités de l'homme de comprendre « la nature profonde » du réel (*ibid.* : 224).

²¹ La revue *Histoire & Mesure* fondée en 1986 se donna pour mission de questionner la pratique quantitativiste de l'histoire sociale et de proposer de nouvelles façons d'utiliser la mesure en histoire. Incidemment, elle est publiée par l'École des hautes études en sciences sociales de Paris où se développa aussi le courant des *Annales* bien des décennies auparavant. Du reste quelques-uns de ses collaborateurs (Grenier, Lepetit, Milo) publièrent dans les deux revues. La quasi-totalité des textes ayant servi à la rédaction de cette partie du chapitre y est parue.

domaines, jetant donc une suspicion quant à la valeur de leurs travaux et à leur capacité d'en expliquer les implications voire à l'utilisation qu'ils en avaient fait (Béaur, 1996 : 8). En fait, il s'est avéré nécessaire, pour comprendre et utiliser les outils mathématiques, que les historiens travaillent avec des statisticiens. « La maîtrise intellectuelle de ces deux domaines disjoints est difficile, voire impossible » (Grenier, 1991 : 177). En effet, l'historien réduisait peut-être trop souvent alors les statistiques à un simple élément de validation ou à un aspect argumentatif sans avoir la capacité d'en faire une utilisation structurante de sa recherche. De son côté, le statisticien, ne voyant pas le caractère qualitatif à la base du travail de l'historien, se limitait par trop aux différences quantitatives de la recherche (Grenier, 1991 : 178; Barbut, 1994 : 8). Peu lui importait la distinction d'ordre qualitatif établie entre deux catégories, ce qui l'intéressait c'était la formalisation en chiffres de leur réalité, le jeu formel qu'on pouvait en tirer mais rarement les effets de sens qui s'en dégageaient en fonction précisément de l'analyse qualitative à l'origine des catégories et des réalités historiques qui faisaient l'objet des recherches. Cette situation des rapports entre les deux tendances de la recherche en histoire sérielle telles qu'on les retrouvait dans les analystes en appela donc à une meilleure intelligence de chacun vers l'autre.

En deuxième, nous l'avons déjà évoqué au chapitre précédent, la manipulation des sources documentaires anciennes avait révélé la difficulté quand ce n'était l'impossibilité de construire des séries sûres, comparables à celles que l'économie construit depuis les années 1930 pour la description et l'analyse des situations économiques du présent. Ainsi, il arrivait que ces séries supposées rendre compte des activités du passé étaient

constituées de données incompatibles entre elles quand elles n'étaient pas tout simplement « affectées par l'erreur, la fraude, les approximations, les insuffisances de l'appareil de mesure » ou de sa saisie initiale, n'ayant pas été conçues pour la recherche qui viendrait ultérieurement, quelquefois très longtemps après (Béaur, 1996 : 9, 11). De plus, autre rappel sur ce que nous avons déjà dit, les catégories dans lesquelles ces séries prenaient place pouvaient être totalement artificielles ne rendant compte ni de l'époque étudiée, ni de l'époque où la recherche se faisait. Par exemple, les cinq catégories dans lesquelles Furet (Furet, 1965b), et plusieurs autres à sa suite, analyse la production éditoriale française du 18^e siècle n'a pas la valeur d'absolu que le chercheur lui prêta d'autorité dans son texte au moment de sa publication. En effet, d'autres recherches, menées par d'autres chercheurs, sur le même objet, pour la même époque, ont privilégié des nombres de catégories plus grands, jusqu'à quatorze, les présentant aussi comme des catégories en usage à l'époque. « Ces grilles divergentes révèlent le caractère arbitraire d'une classification, même celle attribuée aux contemporains [...] Chaque grille renvoie inévitablement aux préoccupations de celui qui la 'reconstitue' » (Milo, 1987 : 27)²².

En troisième, l'utilisation de l'analyse quantitative et des statistiques ont fait croire qu'une formalisation extrême libérait de toute autre exigence de recherche, qu'en somme le chiffre, en tableaux et graphiques, aurait valeur de tout, expliquerait tout, dévoilerait tout (Béaur, 1996 : 9-10)! On laissa trop souvent tomber l'hypothèse qui impulse et

²² Cette critique s'applique à un texte critique de Genet (1987) qui, rendant compte de *Naissance de l'écrivain* (1985) d'Alain Viala, propose une analyse des « écrivains et auteurs » anglais du 14^e et 15^e siècle qu'il situe dans un champ éditorial reconstitué. Or cette analyse pêche par les mêmes défauts de généralisation qu'on peut reprocher à Furet. Du reste, l'auteur en convient lui-même en fin d'article quand il écrit : « la géographie des champs est [...] mouvante dans le temps » (Genet, 1987 : 151), c'est-à-dire dans les 200 ans couverts par l'analyse de l'article.

encadre une recherche de même que l'analyse qualitative qui permet de définir à la base les éléments de la recherche pour lesquels on établit cette formalisation. « La recherche historique [...] commence par l'invention d'hypothèses explicatives à tester, par la manipulation ordonnée des données empiriques extérieures aux systèmes abstraits qu'elles constituent. La primauté du jeu des hypothèses rappelle que la réalité ne se dévoile jamais spontanément, et oblige à renoncer à croire à l'évidence probante des gisements documentaires » (Lepetit, 1989 : 195). En réalité, jamais, semble-t-il, une analyse quantitative n'est aussi efficace que lorsqu'elle sert la vérification d'une hypothèse simple, facilement modélisable, qu'elle « confirmera, ou infirmera » (Barbut, 1994 : 9).

En quatrième, l'évolution de la recherche historiographique, en France notamment, où l'analyse sérielle a été très utilisée et a produit de nombreux textes parmi les plus convaincants, a imposé de nouveaux cursus aux étudiants favorisant désormais un type de recherche plus individuel (Lepetit, 1989 : 192). Or, juste auparavant, c'était les étudiants qui étaient chargés sous direction d'un patron de recherche de constituer les bases de données, colligeant les informations dans les documents à dépouiller et saisissant celles-ci pour les faire entrer dans ces bases, servant de la sorte les travaux d'un chercheur senior. Malgré l'augmentation générale des étudiants dans les universités, à partir des années 1980, il y en avait de moins en moins qui travaillaient à la saisie des données, rendant ainsi impossible, à l'échelle qu'on avait connue, la collecte et le traitement d'informations, au principe de l'analyse quantitative. Par ailleurs, il devenait de plus en plus difficile et même impossible, surtout depuis l'augmentation quasi exponentielle de documents dans les administrations publiques et les grandes corporations, tout au long du

20^e siècle, de traiter ces sources de la manière qui existait auparavant. Très rapidement, notamment sous le conseil de jeunes historiens formés aux méthodes statistiques, des pratiques alternatives sont apparues, comme l'échantillonnage qui permet de travailler sur une fraction de la documentation disponible afin d'obtenir des résultats plus rapides et aussi sûrs que s'il s'était agi d'un dépouillement systématique (Béaur, 1996 : 12).

On comprend déjà que l'utilisation de l'analyse quantitative n'est pas pour autant tombée en déconsidération dans la recherche, cela pour trois raisons (Grenier, 1995). D'abord l'utilisation du nombre pour donner la mesure d'une réalité reste tout à fait pertinente. Simplement, il faut désormais bien préciser en quoi son usage intervient dans le développement d'une recherche tout en sauvegardant la part de la recherche qui appartient à une analyse qualitative. Ensuite, la recherche des outils quantitatifs plus performants, plus subtils, reste entière de même que reste intégrale l'interrogation devant des objets qu'on estimerait spontanément être de l'ordre du qualitatif. Bien que nous puissions être « incapables de trouver les outils qui permettent d'étalonner les peurs, les rêves et les passions », il n'est pas interdit de penser qu'un chercheur arriverait à concevoir une façon quantitative de les évaluer (Béaur, 1996 : 14). Enfin, quoi qu'on en dise, le chiffre appartient au projet rationaliste de compréhension du réel; il est une façon d'approcher ce qui apparaît et est « confus et désordonné » (Béaur, 1996 : 14). Le passé est une telle chose, et l'histoire cherche précisément à organiser ce qui reste de ce qui n'est plus dans son entièreté, qui n'apparaît que sous forme d'un amas indistinct composés d'artefacts, de documents et d'archives.

Nous avons vu que, depuis Simiand, le recours à des analyses quantitatives, notamment de type économique, a permis à l'historiographie d'accéder à une connaissance des sociétés passées qu'elle ne possédait pas auparavant. L'emprunt à l'économie, à ses objets, à ses méthodes, a contribué à formaliser la recherche historique. Plus cette recherche se voulait scientifique quant à sa méthode et à ses objets précisément plus elle devait s'assurer de la rigueur de sa démarche notamment en énonçant très clairement ses hypothèses de départ, en recourant à des outils d'analyse parfaitement définis, en délimitant avec précision l'objet d'analyse retenu. Par la suite, l'arrivée de l'ordinateur dans la recherche historique a représenté un autre pas dans cette volonté de rigueur (Genet, 1977 : 236).

Les premiers travaux d'historiens à utiliser l'ordinateur dans le cadre d'une analyse quantitative datent de la fin des années 1950 aux États-Unis et du début des années 1960 en France (Genet, 1986 : 16, note 2). Son utilisation a donné lieu à des changements de concepts dans le travail de base de l'historien. Le changement le plus important est sans doute celui qui concerne la nature du matériau traité et, par extension, le rapport à l'idée du réel qu'on se fait. Bien avant l'arrivée des ordinateurs, on ne parlait en histoire que des événements et des faits, une des premières fonctions de l'historien consistant précisément à les établir avec certitude. Puis s'est développée l'analyse quantitative, comme nous l'avons vu, et la volonté de comprendre les sociétés passées dans leur globalité et leur caractère massif. Ce développement a fait réaliser que le but de la recherche est de construire une représentation possible du réel, non pas une représentation complète ni définitive, mais une représentation qui permet de vérifier une hypothèse quant au contenu

du réel, à son fonctionnement, à sa nature. Quand l'ordinateur est arrivé, il a fallu, pour en utiliser la puissance de calcul, introduire en historiographie le concept d'information (Genet, 1986). Alors que l'événement, ou le fait, appartient tout entier à l'époque qui l'a vu apparaître, c'est-à-dire à ce qui a existé, l'information est une unité d'utilisation de l'outil informatique imposée par l'informatique même à son utilisateur. Pour l'ordinateur, deux informations sont parfaitement égales entre elles à partir du moment où elles ont été introduites selon les règles imposées dans le système qu'il gère. Alors que l'historien peut, en fonction des documents consultés, de son analyse et de son jugement, établir une hiérarchie entre deux ou plusieurs faits trouvés, l'ordinateur permet plutôt de permuter les informations qui y ont été saisies et d'en jouer selon certaines règles pour faire apparaître des aspects de la réalité qui n'avaient pas, dans l'époque étudiée, l'apparence que le traitement informatique lui donne. Cette pratique de l'informatique implique une théorie de l'information dans laquelle ce qui importe c'est l'ensemble fermé contenant les informations engrangées et les permutations ou regroupements possibles que le programme de l'ordinateur permet d'en tirer. Le travail de l'historien, en dehors de son utilisation de l'ordinateur, ne consiste pas en un jeu de permutation des faits entre eux. Bien au contraire, une fois les faits établis, il cherche à en déterminer les relations les plus pertinentes compte tenu de l'hypothèse de départ et de sa propre connaissance du contexte dans lequel ces faits sont apparus. De plus, l'ensemble des faits à l'origine d'une analyse historique n'est pas un ensemble fermé. On peut y en ajouter d'autres qui viennent confirmer ou infirmer les analyses déjà fournies ou encore en donner de nouvelles. C'est entendu, la théorie de l'information conçoit l'ensemble formé par les

informations stockées comme un ensemble fermé. À l'intérieur de cet ensemble, on peut utiliser un certain nombre de combinaisons mais on ne peut y introduire de nouvelles informations sans entraîner des modifications dans la cohérence du système. En histoire, la cohérence entre les faits est établie par une logique qui est issue des faits eux-mêmes ou de leur contexte; dans la théorie de l'information, c'est le système tel qu'il a initialement été défini pour la recherche en cours qui détermine la cohérence des informations et la façon dont on peut les utiliser et non les unités d'information en tant que telles. Le recours à l'information telle que l'informatique la définit clairement et qui se trouvait déjà, par les statistiques, dans l'analyse quantitative d'avant l'arrivée de l'ordinateur permet une souplesse dans les manipulations expérimentales que les événements, ou les faits, n'ont pas (Béaur, 1996 : 15-16)²³. Mais tout comme le fait ou l'événement, l'information n'est pas le réel intégral; ce n'en est qu'un élément traité ou transformé qui permet d'induire de façon expérimentale le fonctionnement du réel dans sa globalité. Et comme dans tout processus de recherche, ce réel pris globalement échappe paradoxalement à toute explication définitive.

Les deux pratiques qu'on trouve notamment en historiographie et qui sont l'analyse quantitative et l'analyse qualitative, l'une portant sur le nombre et l'autre sur la description élémentaire, impliquent des usages et des objets différents pour la recherche. Une des distinctions entre les deux façons de faire touche à la nature des regroupements en présence. Les faits forment un système ouvert qui continue à pouvoir accueillir

²³ Rappelons-nous les exigences de Simiand et de la statistique quant à l'égalité qu'il est nécessaire d'avoir entre les unités d'information, cela pour les besoins d'une analyse sociologique et d'une analyse économique qui se veulent scientifiques.

d'autres faits après l'analyse qui viennent étayer celle-ci ou la contredire; les informations traitées par un ordinateur forment un ensemble fermé dont le jeu interne est l'objet de l'analyse; rien ne peut y être rajouté sans modifier le système lui-même.

Nous l'avons vu plus haut dans ce chapitre : malgré les critiques adressées à l'histoire sérielle par les micro-historiens celle-ci reste encore pertinente dans son utilisation de l'analyse quantitative, au niveau de la macro-histoire vue en relations avec d'autres échelons de l'échelle analytique mais aussi, comme nous l'avons entraperçu chez Levi, au niveau d'une certaine micro-histoire. Il est vrai cependant, qu'on ne peut plus pratiquer l'histoire sérielle comme on le faisait dans les années 1960 et 1970, notamment en voulant, par exemple, analyser une réalité complexe, comme la « piété baroque » chez Vovelle, en tentant de formaliser un modèle qui échappe par trop de points aux analyses qu'on lui fait subir. En fait, jamais l'analyse quantitative n'est-elle aussi utile que lorsqu'elle reste près de son objet et qu'elle évite d'entrer dans des concepts difficilement quantifiables. En histoire culturelle, elle est d'autant plus nécessaire qu'elle appartient d'emblée aux objets examinés. Ainsi, dans l'examen des transferts culturels elle est souvent consubstantielle à l'objet même. Que ce soit l'analyse de la diffusion d'un texte de Benjamin Franklin (*Poor Richard's Almanack*) qui a eu au moins 160 éditions recensées (en anglais, allemand, français et italien) au 18^e siècle seulement (Lüsebrink, 2003), ou la présence de coopérants français au Québec, dans les années 1960-1970 (Portes, 2005), ou encore les relations internationales des professeurs de la Sorbonne sous la III^e République (Charle, 1994), dans tous ces cas et dans bien d'autres encore, les séries statistiques sont les éléments structurants des études où on les trouve. Elles font

apparaître des objets d'études tout à fait nouveaux que les pratiques antérieures de l'historiographie, pour différentes raisons, ont peu vu, sinon pas du tout²⁴.

²⁴ Il est apparu, au milieu des années 1980, en France, un nouveau champ d'étude dit des « transferts culturels » développé d'abord par deux germanistes et philologues, M. Werner et M. Espagne. S'inscrivant eux-mêmes dans la logique d'une séparation entre le « particulier » et l'« anecdotique », deux éléments qui caractérisent l'histoire à l'ancienne décrite par les *Annales*, et d'autre part la recherche des règles de fonctionnement général des transferts culturels basés toutefois sur des objets d'étude précis (Espagne et Werner, 1988 : 188), ils ont suscité différents travaux utilisant une approche quantitativiste. « Les recherches sur les transferts culturels sont habitées par un souci de *quantification* [...] qui présuppose le recours à des séries [...] s'étalant sur une temporalité large » (Lüsebrink, 1995 : 42). Nous retrouvons là ce qui fonde le travail de plusieurs historiens des *Annales* des années 1960 comme Vovelle. Du reste, l'un des tout premiers textes programmatiques d'Espagne et Werner est paru précisément dans les *Annales* (juillet-août 1987), Werner devenant même membre, à partir du numéro de janvier-février 1994 (vol. 49, n° 1), du comité éditorial de la revue. Il faut tout de même souligner que certaines de ces études semblent découler directement de celle de Mornet sur les bibliothèques privées du 18^e siècle français et qui est paru, comme nous l'avons vu au chapitre 2, en 1910 (et repris dans un numéro des *Annales* en 1960). Par exemple, un article de H.-J. Lüsebrink et R. Reichardt publié en 1994, « Histoire des concepts et transferts culturels, 1770-1815. Note sur une recherche », a des points communs avec l'étude de Mornet, notamment sa fabrication de séries et son utilisation de l'analyse quantitative. Du reste, les deux chercheurs allemands, à travers leur analyse, visent précisément à constituer une « Bibliothèque des traductions », corpus des textes ayant circulé entre la France et l'Allemagne, porteurs de contenus qui faisaient ainsi l'objet de transfert, objet de recherche que les contemporains n'ont jamais pu saisir dans l'entièreté que lui donne la recherche même. Ce que les deux auteurs analysent, pour la période considérée (1770-1815), à travers le dépouillement de bibliographies des textes traduits d'une langue à l'autre, du dépouillement aussi d'une soixantaine de périodiques allemands de l'époque, des dictionnaires allemand-français et de l'analyse du champ lexical du mot « Nation » en allemand (emprunté au français de cette époque), c'est à la fois les transferts de savoirs, de concepts et de symboles d'une aire linguistique à l'autre. Une des conclusions générales de cette analyse minutieuse est tout à fait convaincante : « La perspective d'analyse des transferts culturels dirige ainsi le regard sur une archéologie même de la notion de 'culture nationale' (*Nationalkultur*) dont la consistance et l'autonomie [...] finissent par s'effriter. Ce qui parut longtemps comme le résultat d'évolutions autonomes, voire d'une 'prise de conscience nationale', se dévoile, à y regarder de plus près, comme la conséquence de processus interculturels complexes où des phénomènes d'acculturation et d'imitation côtoient des formes d'adaptation productive, mais aussi de rejet, de réplique et de négation radicale dont la structure est inséparable néanmoins de la matrice de départ » (Lüsebrink, 1995 : 43-44). Or toute cette utilisation des séries statistiques est d'autant plus convaincante que ces séries mêmes sourdent directement des objets analysés (présence de mots dans les textes dépouillés). Peut-être les chercheurs allemands ici évoqués ignorent-ils tout du texte de Mornet, mais ils en sont de parfait continuateurs – peut-être précisément à travers l'enseignement des *Annales*, ce en quoi cette dernière école se montre fidèle aux principes énoncés dès le début du 20^e siècle.

SYNTHÈSE

Le développement de l'analyse quantitative, tout au long du 20^e siècle, a permis deux choses importantes. D'une part, d'accéder à un échelon de la réalité que la recherche antérieure ni même la culture du reste ne connaissait, donnant du même coup une mesure de cette réalité et une représentation inédite. D'autre part, l'utilisation des statistiques et du nombre, dans l'historiographie sociale notamment, a contribué à introduire à la fois une méthode nouvelle et une rigueur accrue à tous les stades de la recherche, de l'élaboration de l'hypothèse à l'écriture du texte final, en passant par l'utilisation d'outils d'analyse. Cette obligation de rigueur a connu un point culminant avec l'informatique qui astreint plus fortement encore le chercheur à définir de la façon la plus extensive possible les éléments qui composent son objet d'étude afin de saisir les informations qui leur sont rattachées et de permettre pleinement aux permutations potentielles entre ces mêmes éléments de se réaliser.

Cela dit, le recours à l'analyse quantitative et la volonté de rendre l'histoire plus scientifique ont amené une révolution au sein même de l'historiographie contemporaine. Alors que l'événement, le grand personnage, voire les idées restaient au centre de l'histoire traditionnelle, le nombre a fait réaliser aux historiens qui le pratiquaient en quoi les sociétés passées pouvaient être étudiées en fonction de problématiques présentes, dévoilant du même coup une réalité du passé que le passé même ignorait mais qui n'en était pas moins agissante. En effet, la massification de l'objet de recherche, qui est un apport du 20^e siècle scientifique, jette un éclairage sur le passé qu'on ne pouvait pas avoir antérieurement. En réalité, le passé n'offre plus seulement à l'analyse l'événement, le

personnage exceptionnel, l'idée, qu'un chercheur n'aurait plus qu'à cueillir puisqu'ils lui seraient présentés déjà formés, il se propose aussi comme une source indifférenciée d'informations que le regroupement selon certaines hypothèses permet de saisir pour une connaissance actuelle¹. Il s'agit bien d'une mise en forme du passé par le présent selon un projet de connaissance appartenant au présent; le passé devient paradoxalement un prolongement du présent, apparaissant désormais nettement pour ce qu'il a toujours été, même si on l'ignorait : une recreation du présent. De la sorte, l'historiographie emprunte les éléments essentiels d'une démarche scientifique qui se caractérise d'abord et avant tout par la construction de l'objet d'étude selon une théorie préalable à chaque recherche et modifiable le cas échéant par les résultats de la recherche même et par son développement. L'objet d'étude dans sa configuration stricte n'existe donc nulle part ailleurs que dans la recherche qui le suscite et qui l'appelle. Il y a bien eu de la sorte changement de paradigme épistémologique dans l'historiographie. Non seulement l'objet n'est plus le même, mais la méthode pour l'étudier a changé du tout au tout et surtout est apparue comme fondamentale la nécessité désormais qu'il faut construire cet objet et que

¹ La formation traditionnelle des archives, qui sont la matière première de l'historiographie, est remise en question par l'historiographie quantitativiste. Telles qu'elles existent encore aujourd'hui, les archives sont marquées par l'idéologie scientifique et méthodologique issue du 19^e siècle où la diplomatie, les grands personnages, l'État national sont les pierres angulaires de la connaissance fondamentale. À partir du moment où l'objet massifié surgit dans la recherche du 20^e siècle, une nouvelle formation des archives doit prendre place où le nombre devient l'élément ordonnateur. La croissance bureaucratique des États contemporains et des grandes corporations privées, la production exponentielle des documents par ces entités et l'arrivée, à partir des lendemains de la Seconde Guerre mondiale, de l'informatique et son implantation progressive dans l'ensemble de l'activité sociale, terminent de faire éclater la structure sous laquelle les archives antérieures étaient constituées. C'est donc aussi à cette nouvelle réalité archivistique que l'historiographie contemporaine (et quantitativiste) s'adapte en faisant des réalités massives ses nouveaux objets d'étude et en construisant même ces objets pour des sociétés antérieures à la nôtre qui auraient laissé des sources quantifiables importantes. Le recours à l'ordinateur et à l'informatique comme outils d'investigation ouvre à la recherche des dimensions insoupçonnées jusque-là. Leur utilisation commence dans les années 1950 en histoire et ne cessera de croître dans les années 1960 et 1970 pour atteindre de nouvelles dimensions quand l'ordinateur personnel, à partir des années 1980, se répandra dans l'ensemble de la société et notamment dans la communauté des chercheurs.

cette construction répond à des exigences qu'impose de façon impérative le présent de la recherche et donc la recherche même.

Deux types de critique sont apparus face à cette histoire sociale telle qu'elle s'est pratiquée, jusque dans les années 1970 notamment en France. Un premier type de critique a remis en cause l'emploi du paradigme économique voire scientifique dans la pratique historiographique du 20^e siècle. Ce qu'on lui reproche alors c'est son incapacité à montrer le changement tel qu'il se produit réellement dans la société; il l'enregistre sur des courbes, soit!, il le perçoit globalement, mais il l'ignorerait en fait dans son surgissement le plus élémentaire, à la base des rapports sociaux les plus immédiats. Or ce changement, tel que cette critique veut désormais le saisir, il est tout, sauf abstrait. Il ne relève pas d'abord des catégories analytiques qui servent de cadre de compréhension au chercheur actuel qui oublierait trop souvent de les questionner, les prenant pour acquises, alors qu'elles peuvent faire disparaître la réalité d'origine dans son caractère pragmatique, singulier, distinctif et, pourrait-on rajouter, pré-analytique. Le passé résiste à la volonté du présent de le réduire à un objet totalement analysable et compréhensible pour les besoins du présent seul et dans les conditions imposées par ce dernier. Sa singularité est imperceptible jusqu'à un certain point à un cadre analytique qui l'aborde comme une simple occurrence dans la compréhension actuelle. Il faut donc voir le passé dans ce qui échappe non seulement à une généralité conçue par la recherche actuelle, mais même à une généralité qui lui aurait été contemporaine. Paradoxalement, il peut être nécessaire pour cela d'utiliser l'analyse quantitative, et notamment la mise en séries, mais de façon différente de l'emploi qui en a été fait dans les années 1960-1970, en étant

sensible aux catégories analytiques qui surgissent du passé même qui fait l'objet de l'analyse. Toutefois, nous l'avons dit, l'utilisation de catégories contemporaines de l'époque à laquelle l'objet analysé se rattache n'est pas non plus une solution absolue; cela peut s'avérer aussi limitatif et même aussi faux que d'utiliser des catégories forgées pour la compréhension du présent de la recherche. Apparaît ainsi une autre possibilité qui consiste à construire des catégories pour le passé qui s'inspirent directement du passé analysé. Dans ce cas, le présent de l'analyse crée de nouvelles catégories qui n'appartiennent pas nécessairement à la réalité du présent, mais bien au passé alors qu'elles étaient inexistantes en tant que telles, c'est-à-dire inconnues de la connaissance de cette époque. Autre paradoxe : par un effet de retour, ces catégories conçues par le présent pour le passé peuvent servir à mieux comprendre des réalités présentes en contribuant notamment à forger des concepts analysant ces mêmes réalités. On voit donc quels rapports dialectiques fructueux, par la recherche, le présent et le passé peuvent entretenir.

Le second type de critique est plus pragmatique mais tout aussi déterminant; il vise cette fois l'inexpérience voir l'ignorance jusque-là des historiens du social dans l'emploi qu'ils faisaient des outils quantitatifs, essentiellement statistiques et mathématiques. Pour y remédier, il a fallu qu'ils s'associent en bonne intelligence avec des chercheurs d'autres disciplines appropriées, par exemple des statisticiens, les uns apprenant des autres les limites de leur expertise et la nécessité de s'allier précisément entre eux pour mieux comprendre leurs recherches propres et ce que peuvent leur apporter les autres disciplines. C'est un échange croisé qu'il faut alors encourager, plutôt que deux

soliloques qui ne s'écoutent pas réellement et où chacun, paradoxe!, semble plutôt chercher dans l'objet ou les outils de l'autre des simplifications à outrance, voulant les imprégner de sa seule connaissance. Paradoxalement, l'historien doit se faire le plus possible statisticien, sans le devenir toutefois car c'est là une tâche considérable qui mobilise toutes les énergies; et le statisticien à son tour doit comprendre la posture épistémologique de l'historien et les exigences spécifiques du domaine d'investigation de ce dernier.

De ces deux types de critique est sortie une nouvelle approche du social historique. D'une part, l'identification de différents échelons de la réalité, c'est-à-dire la création par l'analyse d'objets issus du réel qui en rendent compte à des niveaux variés, permet de mieux comprendre la complexité du réel dans la façon même que la recherche a de l'approcher. Par ailleurs, une meilleure connaissance des outils quantitatifs permet d'explorer la réalité avec plus d'acuité, autrement dit d'être plus créatif dans l'expression du réel que construit le chercheur. C'est en ce sens que la micro-histoire a contribué à ébranler les certitudes dans lesquelles se pratiquait l'histoire sociale jusqu'à son arrivée, même si des critiques, par ailleurs, surgissaient de plus en plus et notamment de l'intérieur de cette historiographie alors que l'organisation de la recherche, au même moment, se transformait radicalement, rendant caduques les formes de recherche qui avaient existé jusque-là et qui avaient favorisé un type de travaux devenu désormais obsolète.

La partie théorique que nous venons de présenter a placé l'histoire et la sociologie du livre dans un cadre plus large. Ce choix a été rendu nécessaire par le besoin de situer ces

deux domaines de recherche dans leurs perspectives véritables. De la sorte, nous avons voulu signifier tout d'abord à quel point sociologie et histoire du livre ne sont absolument pas coupées des recherches faites sur d'autres objets, dans d'autres disciplines. De plus, nous avons voulu montrer en quoi la recherche sur le livre a bénéficié d'un paradigme qui s'était déjà implanté et développé bien avant, dans d'autres secteurs de recherche. Nous avons évoqué ici le livre au moment où historiquement il est apparu de façon significative dans la recherche contemporaine, c'est-à-dire autour des années 1950-1960, avec racines antérieures, prolongements subséquents et remises en question. Cela dit, bien que le livre ne soit qu'un objet de recherche possible de l'historiographie et de la sociologie utilisant l'analyse quantitative, il offre aussi cette possibilité de toucher à la fois au nombre et au culturel. Sans qu'il soit nécessaire de le considérer tel un objet de recherche total ou global comme d'aucuns l'ont fait à certains moments (Furet, 1965a; Mollier, 1996; Chartier, 1999; Barbier, 2000; Martin, 2004; Ory, 2004; Poirrier, 2004), et comme nous l'avons nous-même analysé dans cette partie théorique, il permet pour le moins d'accéder à une compréhension de phénomènes sociaux auxquels participent un grand nombre d'agents, caractérisés par des prolongements économiques et symboliques importants, qui touchent au cognitif et au matériel. Ces types d'objets sont-ils si nombreux? En tout cas, le livre en est un qui s'offre comme un vecteur de recherche permettant d'accéder non seulement à une connaissance qui lui est propre et qui est plus détaillée que jamais, mais aussi, grâce à la méthodologie employée commune à d'autres disciplines, à une connaissance théorique qu'il renouvelle et qui permet à son tour à d'autres objets que le livre, dans des secteurs différents de l'histoire et de la sociologie, d'être étudiés et

compris grâce précisément à ses propres recherches et réflexions. Nous trouvons ainsi une des applications actuelles les plus pertinentes d'une interdisciplinarité bien comprise qui n'est ni une dissolution de chacune des sciences sociales dans un tout indifférencié ni un renforcement des différences entre disciplines qui se traduirait par une méfiance exacerbée et une ignorance, c'est-à-dire une méconnaissance ou une absence d'intérêt des sciences sociales entre elles. Bien au contraire, les échanges entre disciplines permettent d'ouvrir de nouveaux horizons à chacune et d'accéder le cas échéant à une synthèse plus juste au sujet de l'objet analysé dans son élaboration sociale à laquelle la recherche participe à travers précisément ses disciplines mêmes.

Cette partie théorique a tracé le cadre dans lequel notre synthèse historique, dans la 2^e partie, et notre analyse du catalogue de Hurtubise HMH, dans la 3^e partie, se déploieront.

PARTIE II

HISTOIRE. LE MARCHÉ ÉDITORIAL QUÉBÉCOIS, 1940-2003

PRÉSENTATION

Nous proposons dans cette 2^e partie comprenant deux chapitres une étude synthétique de l'histoire du marché éditorial québécois de la seconde moitié du 20^e siècle. Dans le chapitre initial (chapitre 3), nous esquissons un portrait global de la société québécoise en retenant ce qui se rapporte au livre. Puis, dans le chapitre suivant (chapitre 4), nous examinons l'évolution du marché du livre québécois des lendemains de la Seconde Guerre mondiale à aujourd'hui. Bien que Hurtubise HMH ait été fondé en 1960, nous commencerons par exposer ce qui apparaît significatif dans les années qui ont précédé cette fondation et dans lesquelles le fondateur de la maison, Claude Hurtubise, a été formé et a connu ses premières expériences professionnelles dans le livre. Ces années ont déterminé sa pratique éditoriale comme elles l'ont fait, nous le verrons plus loin, pour ses contemporains, collègues et amis, qui seront aux affaires dans les années 1960-1970. Nous donnerons donc ponctuellement, dans cette partie, des précisions au sujet des Éditions Hurtubise HMH afin que le lecteur puisse en situer l'évolution par rapport au marché éditorial. De la sorte, on aura une introduction à l'analyse que nous ferons du catalogue dans la 3^e partie de la thèse.

Nous esquisserons d'abord un tableau général des rapports ayant existé entre une société et son marché du livre de 1940 à 2003. Nous verrons comment ces deux couches de la réalité sociale s'articulent entre elles en nous appuyant sur les travaux publiés à ce jour sur le sujet. Pourquoi avoir choisi ces années limites pour définir cette période? Comme nous l'avons dit un peu plus haut, nous irons en-deçà de 1960 pour comprendre d'où viennent les acteurs qui sont d'emblée actifs au moment de la création de l'entreprise. Par

ailleurs, 1960 marque le début de la Révolution tranquille au Québec, époque de grands changements sociaux et culturels, de grandes transformations structurelles dans différents secteurs. Mais 1960 est bien sûr l'année de fondation de Hurtubise HMH; on conviendra que cette seule raison pourrait être suffisante! Quant à l'année 2003, elle correspond à une date charnière dans l'histoire de l'entreprise. C'est en effet autour de cette année-là qu'Hervé Foulon trouve dans deux de ses enfants ceux qui reprendront la direction de la maison d'édition. À un niveau plus général toutefois, c'est aussi l'année où Patrimoine canadien publie une importante étude qui révèle précisément la situation inquiétante dans laquelle se trouvent alors les maisons d'édition canadiennes quant à leur avenir (Étude économique conseil, 2003). En effet, la décennie 2000 voit les premières cohortes de baby-boomers arrivées à la retraite, ce qui aura un impact direct sur l'édition au Canada puisque c'est le départ de la génération qui dirigeait l'édition canadienne depuis les années 1970. Or, Hervé Foulon, né en 1948, entré au service de Hurtubise HMH en 1973, s'en étant porté acquéreur en 1979, appartient tout à fait à ce phénomène générationnel qu'on observe actuellement. Toutefois, contrairement à la majorité des éditeurs canadiens, Foulon serait en train de réussir à mettre en place sa succession à la tête de son entreprise (Doré, 2007). Nous n'avons donc pas voulu dépasser cette année 2003 qui introduit lentement une nouvelle direction chez Hurtubise HMH et donc de nouvelles tendances de gestion qui ne se sont pas encore pleinement mises en place et dont le terme se situerait à l'horizon de 2010-2013 selon l'étude que nous citons plus haut. Du reste, la distance nous manque pour repérer avec certitude les axes d'activité qui structureront

désormais non seulement le développement de la maison, mais aussi du marché du livre en général.

La société québécoise des années 1960 à 2003 connaît de nombreux changements, de natures diverses et dans tous les domaines. L'un de ces domaines est l'édition et c'est dans celui-ci que l'objet de notre analyse, le catalogue d'un éditeur, s'est lui-même développé. Il a été influencé par le personnel de la maison qui en était responsable, par le marché éditorial où il a pris place, ainsi que par la société dans laquelle s'est déployé ce même marché. Il est bien entendu que le personnel d'une maison d'édition est bien aux premières lignes dans la fabrication du livre, prenant toutefois des décisions éditoriales en fonction de sa perception du marché. Évoluant, par ailleurs, dans d'autres domaines sociaux que le domaine professionnel où il travaille, il est donc tributaire d'un mouvement social plus large. C'est donc l'articulation entre ces trois niveaux (la maison d'édition, le marché éditorial et un ensemble social plus large) que nous nous proposons de montrer dans cette 2^e partie. Pour ce faire, nous poserons successivement chacun des niveaux en retenant notamment dans chaque cas des aspects communs par lesquels précisément s'exprime cette articulation, allant, dans cette exposition, du plus général au plus singulier. Dans notre esprit, l'articulation dont nous parlons est d'abord analytique, c'est-à-dire qu'elle est le résultat d'une construction issue de l'examen d'une partie de la réalité, le but étant d'esquisser un modèle qui en rende compte et qui anticipe, le cas échéant, une réalité plus ample que celle immédiatement observée ou synthétisée. Précisons enfin que le niveau qui concerne directement Hurtubise HMH apparaîtra dans tous ses détails dans la 3^e partie consacrée à son catalogue. Toutefois, dans la présente

partie, tout au long des chapitres 3 et 4, nous reviendrons sur le cas d'Hurtubise HMH pour situer son développement par rapport à celui du marché éditorial et de la société québécoise.

Au chapitre 3, nous proposons un portrait global du marché québécois du livre des années 1940 aux années 2000. C'est tout d'abord Claude Hurtubise et la génération à laquelle il appartient que nous voulons montrer dans leurs activités éditoriales qui commencent dans les années 1930 et 1940 et qui prennent fin pour eux dans les années 1970. Vers la fin de la période nous verrons apparaître une nouvelle génération qui contribuera à modifier de façon substantielle le marché du livre. Outre Hervé Foulon, on y trouve notamment Jacques Fortin, Pierre Lespérance et Bertrand Gauthier qui travailleront à la mise en application des nouvelles politiques de soutien au marché du livre qui apparaissent en 1973 (Conseil des Arts du Canada) et se renforcent en 1979 (PADIÉC et projet de loi 51). De la même façon que les années 1970 marquent un changement générationnel important, les années 2000 sont marquées par un phénomène semblable. Il nous a donc paru important de présenter rapidement la période d'activité qui a précédé 1960 voulant ainsi souligner le rôle que jouent les premières années d'activité d'un agent dans son développement.

Au chapitre 4, nous allons examiner les conditions de développement de quatre secteurs d'activité du livre dans lesquels Hurtubise HMH a évolué, soit les secteurs de la littérature générale, du manuel scolaire, du livre jeunesse et du livre pratique. De nombreuses précisions seront données sur le positionnement de la maison par rapport à

ces secteurs. Nous verrons comment la maison a évolué en même temps que le marché se transformait.

CHAPITRE 3

UN MARCHÉ EN EXPANSION

1. La société québécoise

Depuis 1960, la société québécoise a connu de nombreuses transformations. C'est d'abord par rapport à ce cadre en changement que le marché du livre se définit. Nous voudrions ici en tracer tout d'abord un portrait statistique rapide avant de nous arrêter sur certains aspects de la socio-culture. Nous examinerons donc l'évolution générale de la population, son vieillissement, l'évolution de la population scolaire, collégiale et universitaire, l'importance de la langue française, le rôle, lui-même en transformation, joué par les femmes dans la société, enfin nous donnerons un portrait des transformations économiques survenues, dans le monde, à partir du début des années 1970 et qui ont eu une influence sur le marché du livre québécois et canadien. Ces phénomènes sociaux-culturels ont été retenus parce que, comme nous le verrons, ils ont un impact sur l'évolution du marché éditorial.

a. Sous le signe de la transformation

Dans les années 1930, la population québécoise connaît une chute dans son taux de croissance démographique qu'elle corrigera dans la décennie suivante (Langlois, 1990 : 33). En effet, dans la seconde moitié des années 1940, on observe une reprise

substantielle des naissances qui ralentira pour un temps la décroissance démographique amorcée antérieurement (Beaujot, 2000 : 213-217). En 1961, la population québécoise se chiffre à 5 259 000 habitants. À partir de 1961, son taux de croissance, qui se trouve alors à 2,3 %, commence à décroître à nouveau; à partir de 1968, le renouvellement global de la population (naissances et soldes migratoires) n'est plus assuré. On assiste alors au début d'un vieillissement de la population qui va s'accroître jusqu'à aujourd'hui. L'âge médian (que la moitié de la population a déjà eu, et l'autre non) passe de 24 ans, en 1961, à 39 ans, en 2006. De plus, en 1961, 35,4 % de la population a moins de 14 ans; en 2006, ce chiffre tombe à 17,3 %. A contrario, en 1961, 5,8 % de la population a plus de 65 ans; ce chiffre monte à 13,2 % en 2006. La population québécoise est de 7 651 500 en 2006, soit une hausse de 27 % en 40 ans (*Annuaire du Canada*, 2007). Toutefois elle était passée de 4 à 6 millions entre 1950 et 1970, soit une croissance de 33 % en 20 ans (Langlois, 1990 : 27). La période 1961-2001 est donc, par rapport à la période antérieure, une période de fort ralentissement démographique qui commence en 1961 par une chute à 2,3 % du taux d'accroissement annuel de la population. Il avait été de 2,5 % dans les années 1950; il est de moins de 1 % à partir de 1970 (Langlois, 1990 : 27, 32).

Cette décroissance démographique qui participe de la transformation que connaît la société se répercute dans différents domaines et notamment sur l'édition. En fait la période est caractérisée notamment par un vieillissement progressif de la population, ce qui entraîne un certain nombre de situations nouvelles qui ont forcément un impact, par exemple, sur les sujets traités par les livres, sur les auteurs et lecteurs de ces livres, sur les budgets accordés à l'achat de livres. Une population vieillissante est habituellement plus

conservatrice; toutefois, il faudra examiner de près celle-ci dont les cohortes les plus jeunes furent pendant la période inaugurée par les années 1960 le fer de lance du changement social, notamment à cause de leur importance numérique. Ces cohortes apporteront-elles encore des pratiques qui défieront les attentes? La question reste posée. Il est vrai, par ailleurs, que les développements techniques, l'enrichissement général, l'augmentation du niveau d'éducation et l'augmentation de la consommation dressent un contexte dans lequel l'individu est autonome plus tôt, plus longtemps et peut donc agir sur le développement économique et social jusqu'à très tardivement dans son existence pour peu qu'il appartienne à des groupes quantitativement importants.

Une des grandes réformes à survenir dans la société québécoise des années 1960 touche précisément à l'éducation. Entre 1960 et 1970, la population des écoles primaires se situe annuellement au-dessus de 900 000 enfants. À partir de 1970, cette population commence à décroître inexorablement pour atteindre 587 000 en 1987 (une chute de 35 % en 17 ans), se stabilisant alors autour de ce nombre jusqu'en 2002. Au niveau secondaire, la population scolaire fait plus que doubler entre 1961 et 1974, passant de 315 000 à 714 000. À partir de 1974, la décroissance commence à ce niveau aussi pour se fixer à 454 489 en 1987 (une chute de 37 % en 14 ans) et rester stable jusqu'en 2002. Au collège et à l'université, la croissance est lente et continue jusqu'en 2002, passant, au collège, de 32 000 en 1961 pour atteindre 151 000 en 1988 puis se stabiliser autour de ce nombre dans les années ultérieures; à l'université, les chiffres vont de 52 000 étudiant-e-s en 1966

pour atteindre 241 000 en 1988 et se stabiliser à ce niveau jusqu'en 2002¹. Ces deux derniers niveaux totalisent donc en moyenne environ 400 000 étudiants par an à partir de 1988 jusqu'à 2002 (Langlois, 1990 : 304; Charland, 2005 : 168); rappelons qu'ils ont tous les deux grandement bénéficié, en termes d'effectifs, de la création des cégeps, en 1967, et du réseau des Universités du Québec, en 1968, qui fut un apport considérable au système éducatif québécois.

De façon globale donc, à partir de 1987-1988, les quatre niveaux éducatifs se stabilisent ou connaissent une faible croissance jusqu'en 2002 après avoir connu une croissance remarquable et une décroissance, pour les deux premiers niveaux de l'éducation, et une croissance lente mais continue pour les deux autres.

On notera le décalage chronologique de la décroissance qui survient entre les niveaux primaire et secondaire et qui s'explique par le fait que les phénomènes de croissance et de décroissance passent d'un niveau à l'autre à partir du moment où les cohortes franchissent les niveaux². Ainsi la croissance relative qui affecte le primaire affectera aussi les niveaux suivants, mais quelques années après.

Ces chiffres ont des répercussions directes sur le marché du livre. Si l'augmentation générale du nombre de lecteurs touche la production générale du livre, la hausse ou la

¹ Rappelons que les premiers cégeps ont été créés en 1967 et le réseau des Universités du Québec (UQ) en 1968 avec pour mission de démocratiser ces deux niveaux éducatifs en étendant leurs activités sur l'ensemble du territoire québécois, ouvrant des programmes nombreux et variés afin de répondre au développement économique qui survient alors et qui demande une main-d'œuvre formée aux besoins nouveaux.

² On notera que si on peut considérer le primaire et le secondaire dans une même analyse, c'est parce que l'âge obligatoire de scolarisation a été fixé, en 1961, à 16 ans, ce qui correspond, en gros, à la 3^e année du secondaire (ou à la 10^e année de scolarisation). Le secondaire étant pour une partie des cohortes la fin de la scolarisation, ce qui suit, collégial et universitaire, doit être considéré de façon autonome.

baisse du nombre d'élèves du primaire et du secondaire affecte directement le marché du livre scolaire qui est déterminé d'abord par ces deux ordres. On l'a compris par les chiffres, là se trouve le plus grand nombre d'acheteurs potentiels. De plus, en principe, les manuels y sont le plus souvent obligatoires et plus répandus que dans les ordres collégial et universitaire. En réalité, nous verrons que les réformes pédagogiques successives, par le positionnement qu'elles prendront par rapport au concept même de manuel, auront un impact direct sur la production éditoriale du secteur scolaire.

La société québécoise, du fait de son histoire et de sa situation géographique, est traversée par deux langues dominantes, le français et l'anglais. Ces langues ont connu des évolutions relatives et ont produit des situations variées. C'est ainsi que l'anglais reste une langue attractive du fait de l'environnement canadien et nord-américain du Québec, où domine l'anglais et où on trouve, pour la période observée ici, l'acteur principal de l'anglophonie mondiale, les États-Unis. Entre 1961 et 2001, le français est resté la langue maternelle de 81 % des Québécois. En revanche, l'anglais est passé, comme langue maternelle des Québécois, de 13,3 % de la population à 7,8 % (*Annuaire du Canada*, 1967, 1976-77, 1988, 2007). Ce qui veut dire qu'en 40 ans, d'autres langues maternelles en provenance de l'immigration sont apparues dans la société québécoise, prenant la place relative de l'anglais dans les statistiques, comme langue maternelle – anglais dont l'importance comme langue maternelle est tombée suite au départ du Québec, après l'adoption de la loi 101 (1977) faisant du français la seule langue officielle de l'État québécois, de nombreux Québécois dont la langue maternelle était précisément l'anglais.

Ces chiffres ne disent rien de la langue d'usage qui est la langue d'échange dans la société et qui est sans doute celle qu'il faut considérer dans la perspective d'un marché éditorial; ils ne disent rien non plus de l'intégration de l'immigration au sein de la société d'accueil qui a une importance dans la mesure où une édition porte en elle-même les tensions linguistiques qui existent par ailleurs dans la société. Or, pendant la période considérée ici, le français a fait l'objet d'un traitement législatif tendant à lui donner la primauté juridique de la langue la plus répandue. C'est ainsi que la loi 101 de 1977 votée par le parlement québécois en a fait la langue officielle de l'État, l'imposant notamment par l'école aux immigrants qui sont venus à partir de la promulgation de la loi s'installer au Québec³. Dans le cas de l'édition, la langue d'usage de la société est déterminante pour son développement, qu'il s'agisse de l'édition générale ou du livre scolaire. En effet, l'enseignement du français, à partir de 1977, aux immigrants et à leurs enfants en situation de scolarisation a pu augmenter le nombre d'acheteurs potentiels.

b. Les femmes, agentes du changement

Une autre grande transformation de la société québécoise comprise depuis 1960 est l'importance des femmes que nous envisagerons ici en fonction de deux paramètres, leur scolarisation et leur présence sur le marché du travail. Outre le fait que ces variables suggèrent fortement l'importance des transformations sociales qui surviennent alors dans

³ Il va sans dire que nous proposons ici un résumé très rapide de la question linguistique québécoise qui a vu notamment la contestation de la loi 101 et le retrait de certaines de ses dispositions après les jugements de la cour suprême l'obligeant notamment à prévoir des moyens de préservations de la minorité linguistique anglophone québécoise en fonction des droits qui lui étaient reconnus depuis 1867.

l'ensemble de la société, elles expliquent aussi, comme nous le verrons dans les chapitres analytiques consacrés au catalogue de Hurtubise HMH, la part que les femmes y prennent, notamment au sujet de la question auctoriale.

Entre 1961 et 2001, la population féminine du Québec a tourné autour de 50 à 51 % de la population globale. En 1970, les femmes représentaient 39 % des diplômés universitaires tout cycle confondu. En 1992, elles étaient à 58 %. Elles ont donc non seulement égalisé avec les hommes, cela se serait passé entre 1980 et 1985, mais elles ont été plus nombreuses qu'eux à obtenir un diplôme universitaire à partir de cette période jusqu'en 2003. En 1992, elles étaient largement majoritaires dans les domaines d'étude des lettres (76 %), de la santé (75 %), de l'éducation (75 %), des arts (61 %), des sciences humaines (60 %), du droit (57 %) et aussi majoritaires dans le domaine de l'administration (53 %) (Desrochers et Motard, 1995 : 69).

Sur le marché du travail, leur présence a connu une croissance tout aussi remarquable. En 1961, 27 % de la population de 15 ans et plus qui était au travail était des femmes; en 1993, ce chiffre atteignait 44 %. En 1961, 28 % de l'ensemble de la population féminine étaient au travail; en 1993, ce pourcentage atteignait 54 %. En ce qui concerne les hommes toutefois, en 1961, 77 % d'entre eux étaient sur le marché du travail, ce chiffre étant de 71 % en 1993. En termes de parité, l'écart entre les hommes et les femmes par rapport à leur population respective reste important. Même si de plus en plus de femmes sont présentes sur le marché du travail, près de la moitié d'entre elles (46 %) ne s'y trouvaient pas en 1993 (Desrochers et Motard, 1995 : 89).

Dans tous les groupes professionnels observés, il s'en trouve 18, les femmes ont augmenté leur présence. Par exemple, si on examine la décennie entre 1981 et 1991, elles sont majoritaires dans les emplois de bureau (78 %), en médecine et santé (76 %), dans le monde de l'éducation (62 %) et en travail social (60 %). Dans les domaines artistiques et littéraires, qu'on peut considérer comme proche de l'édition générale, elles représentent 41 % de la main-d'œuvre (Desrochers et Motard, 1995 : 95)⁴. Notons que dans le monde des études et dans le monde du travail, les femmes se trouvent en situation majoritaire dans les mêmes domaines, ce qui semble normal étant entendu que les études universitaires, considérées comme terminales, contribuent déjà à structurer le marché de l'emploi. Bien sûr, celui-ci évolue aussi selon une mouvance sociale qui a une certaine autonomie par rapport à la formation reçue dans les écoles, collèges et universités. Par exemple, sans doute faudrait-il tenir compte du fait que la maternité éloigne pour un temps plus ou moins long les femmes du marché du travail. De plus, il semble que, lorsque la chose est possible, elles envisagent leurs occupations professionnelles différemment de ce que pensent les hommes, accordant, par exemple, plus d'importance à la famille et aux loisirs que les hommes, qui eux consacraient plus d'heures au travail et envisageraient différemment la poursuite d'une carrière.

Deux raisons motivent notre intérêt en ce qui concerne l'importance des femmes dans les changements sociaux. La première consiste dans le fait qu'au moment où une

⁴ Les autres groupes professionnels où les femmes sont en minorité sont la direction, gérance et administration (présentes à hauteur de 36 %); en sciences naturelles, génie et mathématiques (22 %); dans la fabrication, le montage et la réparation de produits (29,2 %); comme ouvriers qualifiés et conducteurs de machines (29 %); dans la manutention (23 %), ainsi que dans le bâtiment, les transports (8%) (Desrochers et Motard, 1995 : 95).

augmentation considérable d'acteurs entre dans le domaine social, et notamment sur le marché du travail, contribuant par leur seul nombre à des transformations d'échelle, les femmes font partie de ce contingent notamment du fait du changement qu'elles vivent par rapport aux rôles qu'elles jouaient antérieurement. La seconde raison est plus spécifique, elle consiste à constater que les femmes tant à cause des caractéristiques de leur développement que de celles du marché du livre, détermineraient en partie le développement de ce dernier. En effet, comme nous venons de le voir, les statistiques suggèrent que professionnellement les femmes seraient presque aussi présentes dans le domaine du livre que les hommes. Il reste à savoir si elles occupent à parité les postes de directions ce qu'on peut douter par le simple exercice qui consiste à donner trois noms d'éditeurs et trois noms d'éditrices. Quoi qu'il en soit, les femmes lisent plus que les hommes; de plus, elles ont des types de lecture (le roman, par exemple, toutes catégories confondues qu'il soit sentimental, policier, d'espionnage, classique ou de quelle qu'autre catégorie que ce soit) que les hommes ont en moindre proportion (Muller, 2003 : 9-16; Garon, 2004 : 249-250, 255-257; Coulangeon, 2005 : 35-56)⁵. Nous reviendrons sur cette question dans les chapitres consacrés au catalogue de Hurtubise HMH.

c. L'économie générale

Les trois dernières décennies du siècle sont marqués par des mouvements importants qui touchent indistinctement l'ensemble de l'économie des pays industrialisés et des pays en

⁵ Signalons que les travaux de Muller et Coulangeon portent sur la population française.

voie de développement. Loin de nous l'idée d'en tracer ici une évolution historique encore moins de montrer les liens précis avec le marché du livre. Toutefois, on peut raisonnablement penser qu'entre les transformations survenues dans l'économie globale telles qu'on peut les esquisser ici et le marché du livre il doit se trouver des liens de causalité, l'un étant entièrement contenu dans l'autre et participant des mêmes principes (énergie, matières premières, emploi). Il est vrai que le détail peut faire toute la différence, aussi resterons-nous prudent. Voici tout de même un court rappel de ce que furent globalement ces décennies; nous verrons plus loin les liens possibles avec le marché du livre compte tenu des tableaux statistiques de la production québécoise dans ce domaine.

On estime qu'entre 1968 et 1973 se préparait déjà un terrain favorable à une crise. On constate en effet un léger affaiblissement de la croissance pendant cette période et une augmentation du chômage dans les pays industrialisés. En 1973, survient le premier choc pétrolier. Il est provoqué par les pays arabes producteurs de pétrole, à l'égard des pays occidentaux qui appuient Israël dans la guerre que lui imposent alors les armées d'Égypte et de Syrie. Ces deux pays tentent en effet de récupérer le désert du Sinaï et le plateau du Golan qu'Israël occupe depuis la guerre des six jours (1967). Les représailles des pays arabes stoppent complètement la croissance mondiale, celle-ci devenant même négative en 1975. Jusqu'en 1979, dans les pays occidentaux notamment, l'industrie est particulièrement touchée et on observe une très légère croissance qui n'arrête pas l'augmentation du chômage; l'inflation atteint alors des niveaux relativement élevés et s'y stabilise. En 1979-1980 survient le second choc pétrolier provoqué cette fois par le

déclenchement de la guerre entre l'Irak et l'Iran. On enregistre ainsi des niveaux-records de chômage notamment aux États-Unis. Toutefois cette période se caractérise surtout, en Grande-Bretagne et aux États-Unis, par un désengagement de l'État et par des politiques monétaristes qui déterminent tout autant, semble-t-il, la situation économique mondiale. À partir de 1983 et jusqu'en 1989, la croissance revient au niveau de 1976-1979 alors qu'elle était déjà ralentie, à cette époque, par rapport à la période antérieure. Le chômage commence à baisser à partir de 1984. En 1990-1991, une nouvelle récession touche les pays industrialisés. Toute cette période, qu'on a appelé les « vingt médiocres », par opposition aux « trente glorieuses » qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale, « paraît donc beaucoup plus complexe que le terme générique de 'crise' ne le suggère. Il s'agit en fait, pour les pays développés, d'un temps de croissance ralentie entrecoupée de trois accidents majeurs » (Verley *et al*)⁶.

⁶ « La crise économique de 1982 ne semble pas avoir affecté de manière significative [l']évolution » du marché du livre si l'on observe le nombre de titres publiés (Michon, 1991 : 29). Cette remarque mériterait une analyse approfondie. D'une part, l'indice observé (le nombre de titres parus) n'est peut-être pas suffisant pour tirer cette conclusion, d'autant que les titres augmentent, à partir des années 1980, précisément parce que les programmes subventionnaires fédéraux y invitent fortement. Il n'y a donc pas adéquation entre les deux. On peut donc légitimement se demander si le marché éditorial canadien n'est pas artificiellement maintenu par ces mêmes subventions, ce qui est souvent considéré tel par les tenants du libéralisme économique. Par ailleurs, le journaliste économique Claude Picher résume ainsi les années 1970 du point de vue américain : « Dans les années 50 et 60, les États-Unis connaissent une longue période de forte expansion économique. [...] Cette surchauffe entraîne, au début des années 1970, une inflation à deux chiffres. [...] L'inflation sera finalement vaincue [...] le président Nixon impose en effet [en 1971] un impopulaire gel des prix et des salaires » (*La Presse*, « Du jamais vu depuis la Grande Dépression », 16 septembre 2008, p. Affaires 6). Rappelons que le gouvernement fédéral canadien imposa à son tour, le 13 octobre 1975, 4 ans après les États-Unis, un contrôle sur les prix et salaires qui dura 3 ans.

2. Le marché éditorial pris globalement

Pour décrire un marché sur plusieurs décennies, il faut pouvoir l'approcher à la fois dans la variété de ses composantes, dans leur évolution spécifique et dans le jeu de va-et-vient qu'elles ont entre elles, s'influençant les unes les autres à certains moments, semblant s'éloigner à d'autres. En fait, au moment de décrire ce marché, il faut pouvoir présenter de façon analytique cette variété, dans le but d'en proposer un modèle. Aussi, dans ce chapitre, après avoir analysé sous différents angles ce marché, nous en ferons une synthèse qui tentera de restituer la complexité en une vue que l'esprit peut saisir d'un mouvement.

On estime qu'au début du 20^e siècle, un livre sur 30 vendus dans les librairies était canadien; en 2000, 1 livre sur 3 est produit par le marché national. Toutefois, les secteurs éditoriaux sont différemment représentés. Ainsi, le livre scolaire québécois occupe 90 % du marché même du livre scolaire à la fin du 20^e siècle (Michon, 2000 : 101).

Avant de tracer un portrait de la période 1960-2003, examinons celle qui l'a précédée.

a. Structuration d'un marché

Les Éditions Hurtubise HMH ont été fondées en 1960⁷. Claude Hurtubise, son fondateur, avait alors 46 ans. Il avait commencé ses activités d'éditeur dans les années 1930, en

⁷ Au cours de son histoire, la maison a varié dans son nom, s'appelant, successivement ou en même temps, HMH, Hurtubise HMH et même Hurtubise. L'appellation a été unifiée ici pour simplifier la lecture, la maison étant désignée sous le seul nom de Hurtubise HMH. Cela dit, la maison s'est appelée légalement

administrant *La relève*, revue d'idées dans laquelle de jeunes intellectuels, catholiques et réformateurs, voulaient réfléchir sur la nécessité d'adapter ou changer le catholicisme, voire même la société (Bélangier, 1977 : 15-35; Angers et Fabre, 2004 : 17-46). En 1941, il fonde avec Robert Charbonneau les Éditions de l'Arbre qui auront une production importante pendant toute la durée de la guerre. S'occupant de l'administration de la maison, son associé se chargeant pour sa part de la direction littéraire, Hurtubise fait alors ses classes d'éditeur (Michon, 1991a). Sans doute serait-il resté éditeur pendant les années 1950 si sa maison n'avait pas fait faillite, en 1948, tout comme d'autres maisons d'édition de l'époque, et si le marché de l'édition littéraire ne s'était pas effondré suite à des difficultés sur lesquelles nous reviendrons dans un instant. Toutefois, il est évident que pour plusieurs éditeurs des années 1940 qui prolongeront leurs activités dans les années 1960, c'est à ce moment qu'ils forgeront leur conception de l'édition se mettant au service d'auteurs de leur génération qu'ils continueront du reste à publier dans les années 1960. Il est important de bien retenir cette question de génération car elle reviendra dans les années 1960, alors que l'édition renaîtra, et dans les années 1970, alors qu'une nouvelle génération née aux lendemains de la guerre donnera une toute nouvelle orientation à l'édition publiant à leur tour les textes des auteurs appartenant à cette même génération. Il nous paraît donc nécessaire d'examiner tout d'abord les années 1940-1950 avant de voir ce qui s'est passé à partir des années 1960.

HMH à partir de sa fondation, en 1960, jusqu'au 1^{er} octobre 1970. L'examen des livres édités par la maison montre que même avant 1970 le nom Hurtubise HMH apparaissait en couverture. Par ailleurs, autour de 1974-1975, le nom HMH seul revient en couverture. Cela coïncide avec le moment où Claude Hurtubise quitte l'entreprise, son patronyme disparaissant alors. Après 1979, plus aucune hésitation, le seul nom qui apparaisse est Hurtubise HMH. Le Registre des entreprises du Québec indique que la maison d'édition a été incorporée le 26 octobre 1960 sous le nom des Éditions HMH (site : <https://ssl.req.gouv.qc.ca/slc0110.html> consulté en mars 2005).

Les années 1940 avaient été caractérisées par une très importante activité de l'édition littéraire qui avait bénéficié de l'essor de l'économie de guerre et du retrait de l'édition française du marché du livre tant au Canada que dans une grande partie du monde, laissant libre cours à l'initiative de jeunes éditeurs canadiens-français bien décidés non seulement à occuper une partie de cette place laissée vacante mais surtout à développer un véritable marché national. Pour cela, ils publièrent tout d'abord pour le marché canadien des titres français devenus introuvables du fait de la rupture des relations commerciales entre le Canada et la France. Rapidement, ils proposèrent à des auteurs français en exil, notamment aux États-Unis, la possibilité de les publier. Enfin, ils offrirent aux écrivains canadiens-français et particulièrement à ceux qui commençaient alors leur carrière la possibilité de publier leurs ouvrages. De plus, ils développèrent le marché en travaillant à la diffusion de leur production, cherchant de la sorte à circonscrire les intérêts de leurs lectorats. Ils multiplièrent les points de vente sur le territoire canadien-français (kiosques à journaux, halls d'hôpitaux, pharmacies, restaurants, papeteries en plus des librairies déjà existantes) et se mirent à sillonner le territoire en ayant leurs ouvrages en valises. Même si bien des choses restèrent à faire, ils réussirent pendant quelques années à développer leur secteur d'activités, faisant le lit du livre français qui reviendra en force à partir de la fin des années 1940 et tout au long des années 1950 (Michon, 2004a).

En effet, sitôt la guerre finie et les relations rétablies entre la France et le Canada, sitôt les difficultés d'un pays et d'un continent en reconstruction mieux connues de part et d'autre, sitôt les mesures protectionnistes mises en place du côté français pour fortifier un marché

renaissant, sitôt l'économie française redémarrée (1947-1948), l'édition canadienne-française dans le domaine littéraire vit son déclin s'accélérer, disparaissant quasi complètement et d'abord sur son propre marché national. En effet, les auteurs français étaient retournés vers les éditeurs de leur pays, le marché international qui avait représenté un débouché de la production canadienne en temps de guerre avait renoué avec la France et délaissait les éditeurs canadiens qui s'étaient substitués aux éditeurs français, l'État fédéral canadien n'avait pas encore pris la mesure de son rôle dans le domaine de la culture et donc ne soutint pas l'édition canadienne-française dans ses difficultés, enfin la littérature canadienne-française souffrait sur son propre marché d'un manque de reconnaissance et surtout d'une raréfaction d'auteurs qui auraient pu rencontrer les attentes d'un lectorat qui restait tout de même encore à constituer bien qu'il eut été considérablement développé, notamment par des efforts de distribution sur l'ensemble du territoire. Toutefois, à plus long terme, comme nous le verrons, il en restera quelque chose⁸.

Les années 1950 ont donc été une sorte de traversée du désert pour l'édition littéraire canadienne-française. La création se réfugia principalement alors chez deux éditeurs, le Cercle du livre de France et l'Institut littéraire du Québec, issus tous les deux de clubs du livre nés dans les années 1940 (Michon, 2004b). De plus, une autre génération, différente

⁸ En dépit du travail considérable fait par les éditeurs littéraires canadiens-français pendant la Seconde Guerre mondiale pour développer un marché national, une chose doit être reconnue, c'est que leurs problèmes ne venaient pas seulement de la France. Quelques éléments inhérents à l'état du champ social en limitaient les potentialités. D'une part le réseau de librairies et de diffusion était insuffisant; les bibliothèques publiques étaient aussi trop peu nombreuses limitant de façon manifeste toute pratique de la lecture; de plus, née dans les années 1860, la littérature canadienne-française telle qu'elle se voulait était encore jeune et le nombre de ses œuvres très limité. Sans compter qu'il n'existait pas de grands auteurs dont la notoriété aurait pu rayonner de façon continue au-delà des frontières.

de celle des années 1930 qui avait jeté les bases d'une édition littéraire nationale, arrive sur le marché du travail et veut faire sa place. On assiste alors à la naissance de nombreuses petites maisons d'édition de poésie parmi lesquelles L'Hexagone, fondée en 1953 (Giguère, 2004). Les éditeurs littéraires des années 1940 qui ont dû abandonner la profession se sont reclassés, par exemple, dans la distribution-diffusion (Michon, 2001). C'est le cas de Claude Hurtubise qui avait fondé, en 1942, les Éditions de l'Arbre et les avait dirigées avec Robert Charbonneau et avait dû déclarer faillite en 1948, allant travailler comme représentant à la diffusion chez Beauchemin dans les années 1950 (Michon, 1991; Doré, 2004). Il revint lentement à l'édition, administrant une revue fondée par Jean-Louis Gagnon en 1954, les *Écrits du Canada français*, autre manifestation de ce renouveau qui se met en place lentement tout au long de cette décennie dans le domaine éditorial et qui va connaître son envol dans les années 1960 (Audet, 2000).

En 1949, le gouvernement fédéral met sur pied une commission royale présidée par Vincent Massey chargée d'enquêter sur la situation des arts, des lettres et des sciences au pays (Massey, 1951). Le Canada vient tout juste de sortir de la guerre où il a joué un rôle important dans le camp des alliés ce qui lui donne une personnalité internationale plus affirmée que jamais. Cette maturation s'inscrit dans le processus d'autonomisation de l'État canadien entrepris depuis la création de la confédération, en 1867, continuée notamment par son entrée dans la Société des nations, en 1919, et entérinée par le Statut de Westminster, en 1931, qui lui permet de s'émanciper de sa situation de dominion britannique, il est vrai pour tomber lentement sous la coupe économique et culturelle de

son puissant voisin, les États-Unis (Litt, 2007; McKillop, 2007). Par ailleurs, à la suite de la Grande Crise de 1929, l'État fédéral a commencé à intervenir de façon significative dans le domaine économique et social tout au long des années 1930 et dans les années 1940, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents (Worton, 1998; Dostaler et Hanin, 2005; Foisy-Geoffroy, 2007). C'est dans cette logique d'intervention de l'État que la commission Massey a été instituée, notamment sous la pression de regroupements d'intellectuels et d'artistes (Vincent, 2002). Toutefois cette dernière n'a pas une fonction économique, ni même sociale au sens où on l'entend alors. Elle doit plutôt interroger des aspects identitaires du Canada liés à la culture. Le développement des médias de masse qui a cours depuis quelque temps déjà tant dans la presse écrite que dans le cinéma, la radio et bientôt la télévision révèle trois choses. D'abord l'influence de plus en plus grande de la culture américaine dans tout le pays et par cela l'entrée d'une problématique moderniste dans la réflexion sur les changements culturels au Canada; ensuite, la volonté de développer précisément une culture nationale commune au sein d'un Canada multiple, c'est-à-dire bilingue et de plus en plus multiculturel, comme on le dira dans les années 1960, réagissant notamment à la domination américaine de plus en plus importante (McKillop, 2007 : 19-20); enfin, le rôle prépondérant que l'État fédéral doit jouer dans l'émergence de cette culture commune, entendue à la fois comme l'expression artistique et anthropologique d'une population alors jeune et dynamique mais quantitativement restreinte (18 238 247 personnes en 1961, dont 34 % de moins de 14 ans, 58 % entre 15 et 64 ans et 8 % de plus de 65 ans⁹) et disséminée sur un gigantesque territoire dont la

⁹ En 2006, la population canadienne était de 32 623 500 habitants dont 17 % de moins de 14 ans, 69 % entre 15 et 64 ans et 14 % de plus de 65 ans (*Annuaire du Canada 2007*). Évidemment il faudrait ventiler

très grande partie reste inoccupée (1,8 habitant au km² en 1961¹⁰) (*Annuaire du Canada* 1963-1964). Les recommandations du rapport Massey seront déterminantes dans le soutien à la culture au pays. La Société Radio-Canada et la CBC, diffuseurs et producteurs de télévision dans les deux langues officielles, ainsi que la Bibliothèque nationale du Canada seront créées dans cette foulée, en 1952 et 1953 (Vincent, 2002). En 1957, c'est le Conseil des Arts du Canada qui est mis sur pied dont le rôle de soutien à la création artistique dans de très nombreux domaines sera un facteur déterminant d'identité et de développement. C'est dans ce contexte que les tout premiers programmes d'aide à l'édition, d'abord modestes, apparaîtront en 1959 au sein de cet organisme fédéral (Mailhot et Melançon, 1982; Féral, 1990; Litt, 2007; McKillop, 2007)¹¹.

Quelques maisons d'édition nouvelles voient aussi le jour dans la seconde moitié des années 1950 sur le marché québécois. Leméac est créé en 1957 par Gérard Leméac, libraire et distributeur qui a repris le commerce de son père et qui veut aussi désormais publier des livres; ses débuts sont toutefois modestes et son activité ne démarrera véritablement qu'à partir de 1968 (Faure, 1992). Jacques Hébert de son côté fonde les Éditions de l'Homme en 1958 avec le soutien financier d'Edgar Lespérance, imprimeur,

les chiffres relatifs à la population comprise entre 15 et 64 ans, mais compte tenu des pourcentages des populations de moins de 14 ans et de plus de 65 ans, on assiste à un vieillissement de la population survenu depuis les années 1960.

¹⁰ 3,3 habitants par km² en 2006. À titre de comparaison, en 2007, les États-Unis avaient 31 h/km², la Russie, 8 h/km²; la Chine, 136 h/km²; la France, 94 h/km²; le Japon, 339 h/km² (d'après l'*État du monde* 2007).

¹¹ Le gouvernement Duplessis instaure en 1953 une Commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels présidée par le juge Thomas Tremblay qui déposera son rapport en 1956. Cette commission est une réponse antimoderniste aux changements en cours et notamment à la commission Massey; elle préconise un retour au nationalisme traditionnaliste (Foisy-Geoffroy, 2007). Duplessis s'empressera d'oublier le rapport Tremblay notamment parce qu'il préconisait une redéfinition des pouvoirs des municipalités et des commissions scolaires à laquelle Duplessis ne voulait pas consentir. Le rapport contribua à une réflexion sur les relations entre le pouvoir fédéral et les provinces jusque dans les années 1970 (Boismenu, 2007).

éditeur pendant la guerre et fondateur, en 1959, d'une entreprise de distribution de livres et de journaux, ADP (Agence de distribution populaire) (Melançon, 1987 : 117; Michon, 2004c : 300; Brouillette et Michon, 2007 : 426-427)¹². Hébert développe dans l'édition de nouvelles pratiques qu'il a commencées auparavant dans le journalisme grand public, publiant des textes dans un format bon marché et sur des sujets brûlants d'actualité comme l'enseignement, les pratiques électorales, la situation dans les prisons¹³. Il quitte toutefois la maison moins de deux ans après sa fondation pour cause de désaccord avec Lespérance sur la politique éditoriale qu'il veut désormais développer et fonde en 1961 les Éditions du Jour qui tiendront un rôle très important dans l'émergence d'une nouvelle littérature québécoise au moment même où le Québec, par sa « révolution tranquille », entre de plain-pied dans les réformes des États modernes et démocratiques déjà entreprises au sein de l'État fédéral depuis les années 1930 et 1940. Hébert, qui applique à l'édition littéraire les formules de grande production et de distribution développées déjà aux Éditions de l'Homme, accueille notamment tout au long de la décennie 1960 une toute nouvelle génération d'auteurs, romanciers, poètes, essayistes, à qui il offre l'occasion d'entreprendre une œuvre. Plusieurs éditeurs, directeurs de collection, conseillers littéraires, comme Victor Lévy Beaulieu, André Major, Jean-Marie Poupart, au demeurant écrivains, seront formés au sein même des Éditions du Jour, auprès d'Hébert ou grâce à lui (Janelle, 1983; Michon, 2007).

¹² Notons qu'avec l'édition, l'impression, la diffusion et la librairie, Lespérance réalise une intégration verticale d'une partie importante de la chaîne du livre à une époque, il est vrai, où les grands groupes de ce type n'existent pas encore au Québec.

¹³ J. Michon affirme que « le lancement du livre à un dollar 'distribué partout, comme un journal' [J. Hébert, *La Presse*, 10 mai 1969, p. 35], constitue l'innovation la plus spectaculaire de la décennie » 1960 (Michon, 2007 : 216).

b. Épanouissement et déclin

En 1961, 251 documents ont été édités au Québec (Corriveau *et al.*, 1964 : 76¹⁴). En 1962, on compte dix éditeurs qui publient la totalité des 80 ouvrages littéraires qui paraissent. Les romans sont tirés en moyenne à 3 000 exemplaires; les recueils de poésie à 1 000. On estime alors qu'une vente de 2 000 exemplaires de roman ou de 500 exemplaires de poésie est un succès. Et les éditeurs jugent qu'un titre vendu à 5 000 exemplaires est un « *best seller* ». Chez aucun éditeur, la seule activité éditoriale en littérature ne permet de vivre. Ils doivent donc pour survivre en plus publier du manuel scolaire, posséder une librairie voire une imprimerie, opérer un club du livre ou encore s'adonner à la distribution. On constate de plus qu'une seule maison d'édition publie à cette époque dans tous les genres littéraires, les autres se spécialisant dans les essais, la poésie ou le roman. Toutefois, on observe, au tout début des années 1960, quatre facteurs qui expliquent le renouveau éditorial en cours depuis 1957 : le développement des bibliothèques publiques et scolaires, la création de nouvelles maisons d'édition (dont les Éditions de l'Homme, Éditions du Jour et les Éditions Hurtubise HMH) et leur regroupement professionnel, l'accroissement du nombre d'étudiants et les subventions du Conseil des arts (Corriveau *et al.*, 1964 : 93; Vincent, 2000). Par ailleurs, l'éditeur acquiert alors un prestige social du fait d'un « élément nationaliste » qui entre désormais dans sa fonction et qui est associé au rattrapage que connaît alors le Québec avec la révolution tranquille. L'apport des « Néo-Canadiens » dans ce décollage a aussi une

¹⁴ Corriveau *et al.* (1964) citent les statistiques du *Bulletin bibliographique* de la Société des écrivains canadiens publiées entre 1937 et 1961. Ces documents recouvrent la littérature en tant que telle, les études scientifiques, les manuels scolaires, les ouvrages de vulgarisation et d'autres types de documents comme les documents publicitaires, les rapports d'associations, les annuaires, les bibliographies, etc.

importance. Certains éditeurs craignent par ailleurs les succès populaires que d'autres éditeurs, comme l'Homme et le Jour, cherchent à obtenir par leurs méthodes de distribution à grande échelle, de bas prix des livres et de sujets accrocheurs. Certains attendent une action de l'État en faveur de l'édition littéraire, notamment sous forme d'appui à la distribution sur l'ensemble du territoire québécois, dans le reste du pays, voire à l'étranger.

C'est dans cette période que sont fondées les Éditions Hurtubise HMH, soit précisément en 1960. Comment la maison se positionne-t-elle en ses tout débuts? D'abord, elle a recours à deux associés français, les éditeurs Mame et Hatier, qui entrent dans le capital de la maison. Hatier avait déjà sa maison de distribution au Canada, Fomac, qu'il avait implantée au pays dans les années 1950 et pour laquelle Claude Hurtubise travaillait. Entre 1960 et 1964, Hurtubise HMH publie en moyenne 5 titres par année, en majorité des essais. C'est en 1963 qu'il publie ses premières fictions en créant la collection « L'arbre ». À la même époque, il cherche une activité éditoriale qui soutiendrait sa production littéraire. Avec la réforme en éducation, qu'on attend depuis au moins l'institution de la commission Parent, en 1960, il envisage de développer un secteur manuel scolaire pour lequel il embauche, en 1964, un jeune Français, Thierry Viellard, neveu d'un de ses associés, Roger Mame. Ce développement éditorial annoncé devait certainement aussi ravir Hatier, son second associé, par ailleurs gros éditeur scolaire en France. Du reste, ce qui va caractériser l'activité de Hurtubise HMH dans la décennie 1960, c'est essentiellement un investissement dans la littérature générale (roman et essai) et dans le livre scolaire. La maison distribue aussi des titres d'éditeurs étrangers, mais

cette activité ne semble pas significative si l'on en juge par les catalogues promotionnels qu'elle publie alors.

Un des documents qui rendent compte avec force analyse de la situation du marché, au début des années 1960, est le rapport de la commission Bouchard, paru à l'automne de 1963¹⁵. Le rapport examine la situation du livre québécois du point de vue du livre scolaire, de la littérature générale, de la distribution et des bibliothèques publiques. Son approche est essentiellement économique. Il jette une lumière instructive sur tout un marché et met notamment à jour des pratiques de collusion entre certains agents pour contrôler le marché en leur faveur. Pour nous, dans le cadre de cette thèse, il montre l'importance d'une analyse quantitative dans la compréhension d'un marché et cela notamment dans la mesure où l'État veut y intervenir pour développer l'autonomie de l'industrie.

Depuis la fin des années 1940, le développement de grandes maisons d'édition comme Fides, Granger, Beauchemin, le Centre de psychologie et de pédagogie (CPP), tient essentiellement au marché du livre scolaire grâce auquel certaines de ces maisons peuvent développer un secteur de littérature générale. Ces maisons ont leurs propres

¹⁵ En 1963, Maurice Bouchard est chargé par le gouvernement libéral du Québec de « faire enquête sur tous les aspects de la production, de la vente et de la distribution du livre au Québec » (Bouchard, 1963 : 9). Déjà l'année précédente, le Conseil supérieur du livre (CSL), qui regroupe alors la Société des éditeurs canadiens de manuels scolaires, la Société des libraires canadiens (toutes deux créées en 1961 bien qu'elles existaient sous un autre nom auparavant), la Société des éditeurs canadiens et la Société des écrivains canadiens, dans un mémoire présenté au ministre des Affaires culturelles, fait état des graves problèmes que connaît la profession et appelle de ses vœux la mise sur pied d'une telle commission (Vincent, 1995; 1997). Professeur d'économie à l'Université de Montréal, Bouchard a alors 39 ans. Formé dans des universités européennes, en Belgique précisément, il est alors professeur à l'Université de Montréal où il enseigne les relations industrielles avant de se consacrer à l'économie qu'il enseignera pendant toute sa carrière universitaire.

librairies et sont aussi grossistes, distribuant des éditeurs étrangers sur le territoire canadien auprès de clients qui sont notamment des librairies, des bibliothèques publiques, des institutions d'enseignement, mais aussi différents autres points de vente comme des pharmacies et des kiosques à journaux. Ils distribuent leurs propres livres ainsi que ceux de clients éditeurs grâce à des représentants qui voyagent sur tout le territoire et qui vont rencontrer leurs clients institutionnels et commerciaux dans les entreprises (Bouchard, 1963 : 155-164; Michon, 2007 : 212). Dans les années 1950, Claude Hurtubise sillonne ainsi le Canada français notamment pour le compte de Beauchemin.

Dans le domaine du livre scolaire, le marché est accaparé par de gros joueurs qui n'hésitent pas à recourir à des pratiques illégales, comme la fixation des prix entre eux ou le noyautage des organismes d'État qui approuvent les programmes scolaires et les manuels, pour conserver leur avance sur les concurrents, quitte pour certains à s'entendre entre eux afin de se partager le marché¹⁶. L'édition scolaire se concentre essentiellement, pour des raisons de rentabilité, sur les niveaux où se trouvent la plus grande population d'écoliers, soit le primaire et les premières années du secondaire. Elle délaisse les autres niveaux, moins peuplés et plus complexes, qui manquent ainsi de manuels produits au

¹⁶ Le rapport Bouchard détaille les conflits d'intérêt voire la corruption qui existent chez des auteurs de manuels qui sont aussi membres des comités d'approbation des programmes et des manuels, appartenant le cas échéant à des communautés religieuses enseignantes qui éditent leurs propres manuels ou à une coopérative d'édition dont certains dirigeants participent aux choix des manuels par les commissions scolaires. Le cas de Gérald Filteau est en ce sens tout à fait instructif. Auteur d'un manuel d'histoire occidentale plagié dans son plan et son contenu d'un manuel américain enseigné dans les collèges catholiques américains et canadiens-anglais, Filteau était par ailleurs membre du comité chargé de définir les programmes d'enseignement de l'histoire et membre du comité qui devait en approuver le manuel. Le manuel américain plagié servit donc à la fois à définir le programme du département de l'instruction publique et à écrire le manuel qui le plagiait, le tout approuvé par les bons offices du plagiaire lui-même (Bouchard, 1963 : 40-45). Filteau est présenté par le rapport comme un des auteurs qui bénéficiait le plus du système en place, en tirant un enrichissement considérable.

pays¹⁷. Certaines communautés religieuses, présentes dans l'enseignement, sont aussi de gros éditeurs de livres scolaires. Elles bénéficient d'avantages fiscaux, du fait précisément de leur origine religieuse, que leurs rivaux laïcs n'ont pas; la concurrence est donc déloyale. Les Éditions Fides, que détient la Congrégation de Sainte-Croix (CSC), en sont un exemple. En plus d'être un important éditeur, Fides possède un réseau de librairies dans l'ensemble du Québec et même au Canada qui bénéficient aussi de dégrèvements fiscaux accordés à la Congrégation même.

On l'a vu un peu plus haut, la littérature générale connaît une situation plutôt modeste au début des années 1960 condamnée qu'elle est à des tirages limités et à des ventes restreintes qui ne couvrent même pas le coût de production, cela en raison de l'étroitesse du marché et de l'absence de débouchés de la production nationale à l'étranger. En effet, à cause de sa langue, l'éditeur canadien-français voit le marché canadien-anglais et américain fermé; à cause de l'éloignement géographique et des différences culturelles et historiques importantes, il se voit empêcher d'envoyer sa production sur le marché francophone européen, voire international. Cet état de fait amène les observateurs les plus avertis à demander un soutien de l'État. En effet, pour « la vie culturelle de la

¹⁷ Notons que le système de faveurs mis en place touchait autant les maisons d'éditions religieuses que les maisons laïques. Ironiquement, le Centre de Psychologie et de Pédagogie (CPP), coopérative laïque d'édition pour auteurs de manuels, pratiquait en toute bonne conscience ses activités illicites en se disant qu'il enlevait des parts de marché à l'édition catholique, inscrivant ainsi ses actions pour le moins douteuses dans le cadre plus vaste alors de la sécularisation de la société québécoise et du combat que certains, en toute honnêteté, faisaient contre l'Église catholique et la place dominante qu'elle occupait encore au sein de la société civile.

communauté canadienne-française [...] l'aide est nécessaire pour que notre société ait ses romanciers » (Bouchard, 1963 : 203-204)¹⁸.

Mais la distribution pose aussi problème. Au début des années 1960, les principaux distributeurs-diffuseurs canadiens-français sont des librairies-grossistes qui vendent principalement du livre français. Dans les années 1950, leur action est favorable au développement du marché; pour la première fois, la production européenne est distribuée dans la province comme elle ne l'a jamais été auparavant et la production nationale, bien que modeste, connaît aussi une bonne diffusion-distribution. Du reste, de petites librairies apparaissent alors en province. Toutefois, le développement de l'ensemble du marché est tel que ce même système bloque, dans les années 1960, toute expansion de la librairie et crée une situation de précarité du marché. En effet, le libraire-grossiste se trouve désormais en situation flagrante de conflits d'intérêts. En tant que distributeur, il a les librairies locales comme clients; mais en tant que libraire, il devient le concurrent de ces mêmes librairies auprès des institutions qui font affaires avec ses dernières. Le libraire-grossiste fixe le prix des livres de façon telle qu'il se met en position avantageuse face à la librairie locale qui ne peut le suivre sur ce terrain. Une des solutions alors envisagées est que l'État, notamment à travers commissions scolaires, écoles et collèges, achètent directement des librairies locales afin de soutenir l'activité de ces dernières et de permettre leur développement. L'État et ses représentants doivent renoncer à acheter les

¹⁸ Soulignons que l'emploi du mot « société » donne une perspective particulière à la question culturelle développée dans le rapport Bouchard, comme si l'auteur soulignait la nécessité anthropologique de la culture comme expression de soi (moi individualisé aussi bien que groupe social) en dehors même de toute problématique nationaliste stricte (en tout cas comme elle se développera de façon croissante tout au long des années 1960, revêtant une forme politique précise ce qui était encore quelque peu diffus au tout début de cette décennie).

livres directement des distributeurs, d'ici ou de France, voire des éditeurs, comme la pratique l'autorise alors, même si pour cela ils doivent perdre les rabais qu'ils pouvaient en tirer du fait des quantités achetées ou des intermédiaires écartés¹⁹. En fait, il en va de « l'intérêt général [...] de notre culture » (Bouchard, 1963 : 175).

Par ailleurs, à cette même époque, les distributeurs comme le Centre de psychologie et de pédagogie (CPP), Hachette, Fomac, Fides, Dussault, Granger et Beauchemin se battent entre eux pour vendre les livres des mêmes éditeurs ce qui occasionne une instabilité chronique sur le marché de la distribution dont souffrent les librairies locales et au bout du compte le consommateur. En effet, il n'existe pas alors de contrats d'exclusivité entre distributeurs et éditeurs, ceux-ci pouvant confier leur production à plus d'un distributeur. Les observateurs notent aussi l'intérêt relatif des grossistes pour la vie intellectuelle en province, leur activité se portant essentiellement sur le livre scolaire, le livre jeunesse, le livre de poche ou les gros vendeurs comme les prix littéraires. C'est la distribution exclusive (où les clients éditeurs ne font affaires qu'avec un seul distributeur) et la mise sur pied d'un système d'envoi d'office, qui se mettent en place à partir de la seconde moitié des années 1960, qui permettront de régulariser le marché (d'abord avec Hachette et les Messageries du Jour, puis, dans les années 1970, avec la Socadis, Dimédia et ADP). La loi 51 sur le monde du livre qui sera votée en 1979 pour soutenir la librairie, la

¹⁹ Ce souci d'un développement économique au service de la culture et de sa diffusion pour le plus grand nombre de citoyens indépendamment de son lieu de résidence et de ses origines sociales caractérise le rapport. Par ailleurs, il est intéressant de noter l'importance des enquêtes quantitatives auxquelles la commission s'est adonnée dans son analyse du marché. De fait, une des recommandations finales consiste à demander que le Bureau de la statistique tiennne désormais des statistiques permanentes sur tout le commerce du livre afin d'en mieux suivre l'évolution et de pouvoir apporter des correctifs souhaités voire des réformes plus élaborées si nécessaire (Bouchard, 1963 : 136). Cette recommandation n'aura pas de suite immédiate, bien qu'à partir de 1968, la nouvelle Bibliothèque nationale aura ce mandat.

diffusion et l'édition québécoises ira dans cette même direction de consolidation des positions des différents agents du livre²⁰.

En examinant la production du livre scolaire, son rôle structurant sur le marché général de l'édition depuis notamment les années 1940, en décrivant l'état délétère de la distribution du livre étranger et du livre national en territoire québécois jusqu'à la fin des années 1960, en soulignant le rôle culturel de la librairie locale dans la vie des citoyens et la nécessité de son développement, en examinant la situation de l'édition en littérature générale, nous avons voulu dresser le portrait d'ensemble dans lequel se sont inscrites les premières années d'activité de Hurtubise HMH. Mais il faut souligner encore une chose sur laquelle nous reviendrons plus loin : les éditeurs des années 1960 sont de très mauvais gestionnaires. En effet, leur comptabilité est largement insuffisante. « Dans les maisons qui ont plusieurs services, librairies en gros, librairie de détail, succursales, éditions, etc., jamais la comptabilité ne permet d'évaluer la rentabilité d'un service particulier. [...] On se demande, dans ces conditions comment il est possible d'assurer une croissance

²⁰ La loi prévoit de nombreuses mesures de soutien au monde du livre québécois – libraire, éditeur, distributeur chacun devant recevoir un agrément pour bénéficier des effets de la loi. Elle crée d'abord la catégorie des librairies agréées qui doivent être installées sur les territoires qu'elles desservent. La loi fait obligation aux institutions qui dépendent de l'État de passer par ces librairies dans leurs achats de livres. Les institutions doivent payer les livres au prix courant (sans remise aucune); les institutions doivent aussi répartir leurs achats de livres entre au moins trois librairies accréditées de leur région. La librairie de son côté doit avoir un stock d'au moins 6 000 titres dont le tiers en titre québécois; elle doit recevoir des offices d'au moins 24 éditeurs agréés (québécois) et les garder au moins quatre mois en rayon; elle doit faire affaire avec des distributeurs agréés (québécois) qui distribuent en exclusivité des livres étrangers; enfin son chiffre d'affaire doit comprendre un pourcentage minimum de ventes de livres (cela pour que le livre reste le commerce principal de l'établissement agréé). La loi prévoit des mesures spécifiques pour les éditeurs et les distributeurs intéressés à recevoir l'agrément, notamment d'avoir un certain nombre de titres québécois à leurs catalogues, pour les premiers, et qu'ils diffusent du livre québécois pour les seconds. En contrepartie, libraires, éditeurs et distributeurs sont éligibles aux programmes subventionnés d'aide et de soutien au développement et bien sûr aux commandes faites par les établissements dont les budgets dépendent de l'État québécois (Pinhas, 2002 : 59-60). Plusieurs mesures de la loi se trouvaient déjà dans le rapport Bouchard (1963).

rationnelle à ces services » (Bouchard, 1963 : 107). Cette gabegie en dit beaucoup en effet sur les capacités des agents du livre d'agir efficacement dans le sens du développement du marché s'ils ignorent les conditions de base de tout développement industriel. On peut même se demander si la notion de culture qu'ils revendiquent alors haut et fort ne devient pas un alibi pour cacher leur ignorance administrative. En tout cas, le tournant industriel que prendra la production du livre, à partir des années 1970, saura mettre culture et affaires en perspective.

*

Un des acteurs les plus importants du marché éditorial des années 1960 est sans conteste le Conseil supérieur du livre (CSL). Fondé en 1961, il s'agit d'un regroupement professionnel comprenant les associations des libraires, des éditeurs de livres scolaires, des bibliothécaires, des éditeurs de littérature, des auteurs. D'autres associations se joindront à lui au cours des ans, certaines le quittant aussi (SÉC). Il sera dissous finalement en 1980 au moment où le marché connaît de profondes transformations, amenant une redéfinition des pratiques éditoriales désormais basées moins sur la culture que sur le développement industriel de l'édition.

Au départ, le Conseil exerce des pressions sur les milieux gouvernementaux afin qu'ils réglementent le marché du livre dans le sens du développement de ce dernier et des intérêts du CSL lui-même. En 1962, il réussit à faire voter, à Québec, une loi d'assurance-édition. Celle-ci institutionnalise une pratique qui avait cours auparavant de la part du Secrétariat de la province et qui garantit désormais aux éditeurs littéraires

l'achat par le gouvernement d'une partie de leurs invendus. Cette loi sera amendée par la suite, allant dans le sens d'une restriction dans le nombre d'exemplaires achetés, ce qui en limite l'application. Les éditeurs utiliseront peu cette assurance. En 1963, nous l'avons vu, il obtient l'instauration de la Commission d'enquête sur le commerce du livre dans la province de Québec présidée par Maurice Bouchard. C'est à cette occasion qu'il demande à ce que l'État et les organisations qui dépendent financièrement de lui, comme les écoles et les bibliothèques publiques, achètent leurs livres auprès de librairies accréditées sur le principe de leur propriété nationale, c'est-à-dire sur le fait qu'elles appartiennent à des citoyens canadiens. La loi 51 de 1979 reconnaîtra ce facteur dans l'accréditation des entreprises du livre intéressées à faire affaire avec l'État et ses organisations. Par ailleurs, en 1965, le Conseil réussit à obtenir un programme de subventions par titre de la part du ministère des Affaires culturelles dans le domaine des livres savants et de culture générale, complétant les programmes d'aide à l'édition en vigueur au Conseil des arts du Canada depuis 1959 (Vincent, 1994 : 174-175; 2007 : 49-50; Michon, 2001 : 321).

Claude Hurtubise appartient à cette génération qui préside aux destinées du CSL et dans laquelle on trouve aussi Pierre Tisseyre, Jacques Hébert et J.-Z.-Léon Patenaude. Il en sera même un des dirigeants, représentant notamment les éditeurs de littérature. Cela ne sera pas en vain, semble-t-il. En effet, dès les tout débuts des années 1960, Hurtubise HMH bénéficie des subventions accordées tant par le ministère québécois des Affaires culturelles que par le Conseil des arts du Canada. La consultation des archives de

l'éditeur révèlent les nombreux titres qui ont bénéficié des subventions de l'un et de l'autre²¹.

Dans les premières années de son activité, le CSL comprend des membres associatifs qui ont tendance à agir seul, chacun pour soi. Toutefois, à partir de 1966, la menace extérieure soudera l'action de ses membres entre eux. L'Association des éditeurs de manuels scolaires, membre du CSL, demande alors au ministère de l'Éducation des mesures favorisant d'abord l'édition nationale. À partir de 1968, des éditeurs scolaires en provenance des États-Unis (McGraw-Hill, Holt-Rinehart et Prentice-Hall) commencent à traduire leurs manuels pour le marché québécois. Encyclopaedia Britannica, d'origine américaine, achète même l'important éditeur québécois qu'est le Centre de psychologie et de pédagogie (Vincent, 1994 : 177-178). Toutefois, ce qui cristallise les demandes du CSL, c'est l'affaire Hachette. En 1968, l'entreprise française ouvre une seconde librairie à Montréal et crée les Messageries internationales du livre, agence de distribution qui prend en charge désormais et de façon exclusive la très importante collection « Livre de poche » en plus du catalogue de gros éditeurs français comme Gallimard. Elle met fin ainsi aux liens d'affaires que les librairies-grossistes québécoises avaient jusque-là avec les éditeurs français les plus importants (dont Gallimard et Hachette). Dès 1969, le CSL exhorte le gouvernement québécois à empêcher que la distribution québécoise de livres français ne passe entre les mains d'intérêts étrangers, marginalisant par la même occasion l'édition québécoise, précaire, qui ne trouvera plus de distributeur pour sa production. Il

²¹ Comme nous le verrons un peu plus loin, entre 1960 et 1971, Hurlubise HMH reçoit 26% des subventions accordées par le Conseil des arts du Canada à l'édition québécoise devant le CLF de Pierre Tisseyre (23%) et Le Jour de Jacques Hébert (18%). Ces trois éditeurs reçoivent donc 67% de l'aide accordée à l'édition québécoise pendant 12 ans (Faure, 1995 : 196).

suggère d'augmenter les subventions à l'édition littéraire, de n'approuver que les manuels scolaires produits par des maisons à propriété québécoise, enfin, encore une fois, d'obliger les organismes d'État ou subventionnés par lui de passer par les librairies locales dans l'achat de leurs livres. En 1971, dans le cadre de la politique du livre qu'il élabore alors, le gouvernement prend un certain nombre de décisions qui, en principe, semblent privilégier les entreprises nationales, mais qui fait plutôt le lit d'intérêts étrangers. Ceux-ci entre ainsi dans le capital d'entreprises québécoises.

Toutes ces années comprises entre 1970 et 1975 fragilisent l'édition nationale et ce n'est sans doute pas un hasard si elles correspondent aux années où de nombreux éditeurs quittent la profession, tant sous l'effet de l'âge que sous celui d'un marché en pleine restructuration dans lequel ils ne se retrouvent plus. Claude Hurtubise en est, en ce sens, tout à fait représentatif. S'il quitte définitivement son entreprise en mars 1975, c'est à partir de 1973, et même peut-être un peu avant, qu'il s'en désintéresse. Il semble qu'il n'en avait plus alors la propriété majoritaire. Ce qui est sûr, c'est que le secteur scolaire que dirige Thierry Viellard depuis 1964 est devenu la principale source de revenus de la maison. On peut penser qu'il déterminait alors le développement de l'entreprise. Claude Hurtubise se voulait un éditeur littéraire qui avait tiré leçon d'une première expérience éditoriale faite dans les années 1940 en se dotant d'un secteur scolaire qui financerait sa production littéraire; ce secteur était devenu dominant dans la maison.

Ainsi donc, en 1971, grâce notamment au gouvernement du Québec, Hachette fait son entrée à hauteur de 45 % des parts dans le Centre éducatif et culturel, important éditeur québécois de manuels scolaires, et, au tout début de 1972, se porte acquéreur, à travers le

CÉC, de la chaîne des Librairies Garneau. Il contrôle ainsi 25 % du commerce du livre au Québec, possédant en somme une entreprise de distribution qui a des contrats d'exclusivité, au Québec, avec des éditeurs français parmi les plus importants, disposant aussi d'un réseau de librairies (Garneau) et se trouvant enfin copropriétaire de maisons d'édition québécoises spécialisées dans le manuel scolaire. Hachette joue donc désormais un rôle important sur le marché québécois dans les domaines du livre les plus porteurs (Vincent, 1996 : 178-180; Roy, 2008 : 155-205²²).

À partir de 1975, les choses changent à nouveau. Le gouvernement entreprend une nouvelle réflexion sur le marché du livre, cherchant à répondre aux besoins des entreprises. On veut considérer désormais le secteur du livre comme une « industrie culturelle » (l'expression est dans le Livre vert du ministre L'Allier qui paraît au printemps de 1976) et non plus sous le seul angle de la culture²³. Au niveau fédéral, le

²² *Le livre français au Québec, 1939-1972* de Philippe Roy n'a été porté à notre connaissance qu'à la toute fin de la rédaction de notre thèse (août 2008). Toutefois, nous tenons à le mettre en référence ici car l'auteur a eu accès, pour son mémoire de maîtrise dont le livre est tiré, à des sources archivistiques jamais consultées sur les rapports de Hachette avec le Québec (archives diplomatiques de l'État français déposées à Paris, au Quai d'Orsay, et à Nantes et archives privées de Hachette même déposées à l'Institut Mémoire de l'édition contemporaine, à l'Abbaye d'Ardenne, en Normandie) (Roy, 2008 : 169-231).

²³ L'analyse économique du milieu culturel remonte à bien des années auparavant. Voir à ce sujet, la très intéressante étude économique sur les arts de la scène faite par Baumol et Bowen et intitulée *Performing Arts. The Economic Dilemma* (1966). Les auteurs font notamment références au « cultural boom » (p. 35-69) survenus aux États-Unis depuis une trentaine d'années alors. C'est donc dire que l'importance accordée à la réalité économique des arts date de bien avant encore. L'industrie du livre n'y est pas traitée, mais de nombreux éléments économétriques auraient pu déjà lui être appliqués, si cela n'a pas été fait. Toutefois, il faut remonter aux théoriciens de l'École de Francfort (Adorno et Horkheimer : *Dialektik der Aufklärung*, paru en 1944 et 1947 en allemand; en 1973 en anglais; en 1974 en français sous le titre *La dialectique de la raison*) pour voir les premiers éléments d'une critique radicale des industries culturelles (presse, cinéma, radio) qui se fait alors en parallèle avec une critique de la rationalisation et de son interprétation par Weber dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905 [1964, 2003 en français]). Le concept d'industrie culturelle, dont Adorno revendique la paternité avec Horkheimer (Adorno, 1963), n'est donc pas d'hier. On peut dire aujourd'hui qu'il règne tout à fait dans la société d'hyperconsommation qui s'est répandue sur toute la planète. Cette généalogie est importante; nous avons jugé que son explication dépassait le cadre de notre travail (Bonny, 2004 : 138-139). Nous y reviendrons ailleurs. Notons toutefois qu'entre Adorno, Horkheimer et les années 1960, on est passé d'une vision critique et sociologique des

Conseil des arts a des programmes de soutien au développement des maisons d'édition depuis 1973. Dans cette logique, le dossier livre doit relever désormais, au niveau québécois, du ministère de l'Industrie et du Commerce et non plus du ministère des Affaires culturelles. Survient dès cette époque un clivage important au sein même du marché du livre qui ne fera que s'accroître avec les années. Les dirigeants du Conseil supérieur du livre, aux commandes de leurs associations professionnelles depuis plus de 15 ans et qui sont en affaires, dans leurs propres entreprises, depuis plus longtemps encore, craignent que cette logique industrielle ne marginalise leur cause, perdue à travers l'ensemble des industries, alors que, tout au contraire, de jeunes éditeurs comme Pierre Lespérance (Éditions de l'Homme et Agence de distribution populaire), Jacques Fortin (Québec / Amérique) et Bertrand Gauthier (La courte échelle), dès 1978, estiment que les dirigeants de leurs associations professionnelles ont une conception dépassée de l'édition et qu'il faut à partir de maintenant favoriser une édition commerciale, ou plutôt une édition culturelle qui tienne compte des impératifs commerciaux de rentabilité (Poulin : 1991 : 41). Nous verrons que cette distinction entre la composante culturelle et la composante industrielle de l'édition sera la source de nombreux malentendus par la suite.

*

À partir de la création du ministère de l'Éducation, en 1964, le clergé catholique se voit retirer l'enseignement qu'il contrôlait en grande partie jusque-là. Ses entreprises d'édition

industries culturelles et de la culture de masse en contexte de développement du fascisme et du nazisme à une vision économique et fonctionnaliste dans des sociétés démocratiques, comme les États-Unis et le Canada. Même si Adorno et Horkheimer font une place à l'économie dans leur essai, il nous semble que leur approche diffère de celle qui se développe à partir des années 1960 en Amérique du Nord.

et ses imprimeries perdent aussi la place qu'elles avaient notamment du fait des mesures fiscales favorables dont elles jouissaient auparavant et qui leur sont désormais retirées et du fait aussi de la désaffection qui survient dans ses propres rangs et qui lui fait perdre les effectifs à bon marché sur lesquels fonctionnaient ses entreprises (Aubin, 2007 : 252). La sécularisation de la société que représente la Révolution tranquille coïncide avec l'apparition de nouvelles maisons comme les Éditions du Jour et Hurtubise HMH. Les dirigeants de ces deux maisons et du CLF, Jacques Hébert, Claude Hurtubise et Pierre Tisseyre, sont connus pour leurs sympathies à l'égard des dirigeants libéraux fédéraux qui représentent une des formes de la modernité qui se met en place tout au long des années 1960 au sein de l'État fédéral et de la société canadienne²⁴. Au même moment, le nationalisme québécois, coupant ses liens avec le nationalisme traditionnaliste, conservateur et clérical, propose une modernisation de l'État québécois dans une approche qui est aussi social-démocrate. Ces deux pôles, le fédéralisme canadien et le souverainisme québécois, vont contribuer puissamment à la vie politique au Canada et au Québec, se partageant une même opinion publique dans des perspectives opposées toutefois en ce qui concerne le statut constitutionnel de l'État fédéral et de l'État québécois.

La politique de soutien à l'édition canadienne du Conseil des arts du Canada (CAC) a favorisé, pendant les années 1960, au Québec, certaines maisons d'édition, soit précisément Hurtubise HMH (26 %), le CLF (23 %) et Le Jour (18 %), propriétés de

²⁴ Au niveau de l'État fédéral, cette modernité se met en place, comme nous l'avons vu au chapitre 1, dès les années 1940, par le retour au pays de jeunes Canadiens qui étaient allés étudier en Angleterre, auprès de professeurs comme Keynes qui définissent alors le nouveau rôle de l'État moderne. Voir chapitre 1 pour précisions.

fédéralistes notoires, comme nous venons de le dire (Faure, 1995 : 196). À partir de 1972, le CAC refond ses programmes de subvention à la suite d'un important accroissement de ses budgets. Bien qu'il conserve, pour les petites maisons, ses subventions accordées en fonction de chaque titre, il propose désormais un programme pour les maisons les plus productives. Ces subventions sont accordées sur présentation d'un catalogue de publication pour l'année à venir. Le jury tient compte du caractère professionnel du programme, de sa valeur littéraire et culturelle et de la représentativité de l'entreprise dans la région canadienne où elle a ses activités. Le programme a pour but de permettre aux maisons d'édition concernées de planifier en termes de développement global de l'entreprise, tant dans la diversité pour une seule année que dans le prolongement éventuel sur plusieurs années des lignes de force du catalogue. L'importance de la subvention est déterminée par les chiffres d'affaires des maisons afin de leur assurer un développement constant. Ces subventions globales favorisent donc « les éditeurs qui possèdent déjà un bon catalogue et qui comptent sans cesse accroître leur production » (Faure, 1995 : 197). L'effet de ce nouveau programme sur le marché québécois du livre est alors important. On constate en effet deux types dominants de réaction. D'une part, des éditeurs littéraires naissent, comme VLB éditeur en 1975, ou La courte échelle, en littérature jeunesse, en 1978 (auparavant Le tamanoir à partir de 1975) qui ont le projet de publier beaucoup. Par ailleurs, d'autres éditeurs développent un intérêt pour le best-seller, comme Québec / Amérique et Stanké. Entre 1972 et 1982, les éditeurs qui reçoivent le plus de subventions sont Leméac (10 %), Fides (9 %), CLF (7 %), PUL et Hurtubise

HMH (6 %) (Faure, 1995). On constate déjà une plus grande variété chez les éditeurs les plus subventionnés.

Ce programme de subvention globale de l'État fédéral connaît un prolongement tout naturel en 1979 avec la mise sur pied du Programme d'aide au développement de l'édition canadienne (PADÉC) placé sous la responsabilité du ministère des Communications auquel le gouvernement donne désormais le mandat de superviser l'activité de tous les organismes culturels fédéraux, y compris le Conseil des arts. Pour éviter le chevauchement des programmes subventionnaires, ce dernier doit s'occuper de l'édition culturelle, alors que le PADÉC se concentrera sur la commercialisation et les manuels scolaires (Faure, 1995 : 200). Dans ce programme, les critères pour soumettre un dossier sont tels qu'ils éliminent les petites et les toutes récentes maisons d'édition. Il faut en effet avoir déjà publié depuis un certain nombre d'années et avoir un chiffre d'affaires déterminé pour y être éligible. En fait, le PADÉC vise à assurer aux entreprises la liquidité nécessaire à leur développement pourvu qu'elles aient dégagé des profits suffisants par le passé et que leur situation financière présente soit stable et saine. Les critères sont donc basés directement sur les volumes de vente et pas sur la valeur culturelle des produits publiés. Ils vont donc encourager l'édition de titres gros vendeurs (bestsellers) comme le roman populaire, le livre pratique et le livre jeunesse. Ils encouragent aussi le développement des groupes éditoriaux par acquisitions d'autres maisons comme Sogides le fait avec les Éditions Ville-Marie et Le Jour, en 1980, Quinze, en 1982, France-Québec, en 1983. Notons que Hurtubise HMH se porte acquéreur de Marcel Didier Canada, en 1982, ce qui lui permet précisément de demander

des subventions pour les deux maisons, restées autonomes l'une par rapport à l'autre, notamment dans le domaine scolaire où les deux maisons évoluent. De plus, l'aide à la commercialisation a pour but de permettre le développement de structures de distribution plus efficaces; notons encore que Sogides et Hurtubise HMH sont aussi des distributeurs. Par contrecoup, c'est l'édition littéraire basée sur l'expression de formes esthétiques nouvelles et la recherche éventuelles liée à l'expression du moi qui s'en trouvent désavantagées, même si d'autres programmes existent pour elle, administrée cette fois par le Conseil des arts du Canada (Faure, 1995). En fait, la logique qui prévaut désormais en est une essentiellement de rentabilité. Le nombre de titres augmentent, mais les tirages baissent et cet écart pousse lentement le marché vers une situation de crise dans la mesure où l'édition de titres trop nombreux a pour conséquence, outre le coût proprement dit de la production, de rendre impossible leur absorption par un marché trop restreint et sans débouchés extérieurs, compromettant ainsi leur amortissement. Comme la logique subventionnaire pousse à la production, on assiste donc à un gonflement des catalogues dont les titres ne correspondent pas à l'analyse qu'un éditeur non-subventionné pourrait faire face à un marché libre, cherchant dans ces conditions à rencontrer les faveurs des lectorats, à offrir des produits susceptibles de les intéresser et, de toutes façons, à rentabiliser ses investissements (que sont précisément les livres édités). Les distributeurs tiennent les stocks au plus bas obligeant les maisons d'édition à une logique première de rentabilité commerciale et à une baisse des tirages en fonction des ventes effectives. Dans cette perspective, la littérature de recherche, pourrait-on dire, prend une place secondaire dans un marché qui se développe essentiellement pour des livres vite faits, vite

consommés, vite remplacés, qu'on appelle des livres à roulement rapide. De plus, l'achat de maisons d'édition par des consortiums qui sont le plus souvent d'importants distributeurs tendent progressivement à faire de ces acquisitions des sortes de 'super-collections' dotées d'une image de marque qui vient de leur histoire culturelle, mais désormais orientées sur le plan éditorial les unes par rapport aux autres, perdant ainsi leur autonomie, leur spécificité et leur capacité concurrentielle entre elles puisque gérées par le même personnel. Enfin, la logique subventionnaire touche aussi les auteurs dans la mesure où l'État fédéral a mis sur pied un programme pour les dédommager de la reproduction et des emprunts (dans les maisons d'enseignement et dans les bibliothèques publiques) dont leurs livres font l'objet. Leurs syndicats (l'Union des écrivains et écrivaines du Québec, par exemple) semblent désormais entièrement voués à la gestion de ces subventions. Le but ultime de ce soutien à l'édition par l'État fédéral (et la SODEC plus tard) est de permettre à des entreprises canadiennes de devenir des joueurs plus importants au moment de la déréglementation mondiale des marchés qui se met en place (Michon, 1995 : 39-42).

*

Nous venons de voir que la recherche de titres gros vendeurs afin d'augmenter le chiffre d'affaires a pour double effet d'une part d'augmenter le nombre de titres et par ailleurs d'exclure ce qui était auparavant recherche formelle en littérature générale. Le système des subventions a permis une hausse artificielle des tirages qui ne correspondait pas à la capacité d'absorption du marché des consommateurs ni mêmes à ses caractéristiques. Le

résultat se traduit par des stocks d'invendus dont il faut payer l'entreposage en plus des coûts de fabrication jamais remboursés du fait de mévente.

À partir du milieu des années 1970, plusieurs maisons d'édition connaissent des difficultés, comme le Jour (orientation fédéraliste du fondateur qui fait fuir les auteurs après Octobre 1970, perte importante dans l'expérience des Messageries du Jour dont la tablette défavorisa le distributeur lui-même, départ de Jacques Hébert, départ d'auteurs qui suivent VLB alors directeur littéraire), l'Aurore, Parti pris (qui perd beaucoup dans l'édition des œuvres de Gauvreau, en 1971), Beauchemin (qui abandonne toute production littéraire), Fides (départ du fondateur), L'Hexagone (dont Miron s'éloigne et où Horic n'a pas encore pris les rennes), Hurtubise HMH (départ de son fondateur et endettement) (Michon, 1991 : 31-33). Dans la plupart des cas, il a fallu que la suite des activités soit assurée par des gestionnaires chargés de dégraisser et de réorienter en fonction d'une nouvelle donne qui se met en place progressivement. Ce fut le cas de Claude Béland au Jour (Janelle, 1983), de Thierry Viellard chez Hurtubise HMH, de Micheline Tremblay chez Fides, d'Alain Horic à L'Hexagone (Horic, 1989 : 47-52), tous plus gestionnaires que directeurs littéraires. Et en effet, « les changements ont été associés au départ d'un directeur littéraire ou d'un administrateur étroitement associé aux milieux littéraires [...] remplacés par des gens d'affaires dont la principale mission était de redresser une situation jugée difficile » (Michon, 1991 : 33). Il semble donc que l'incapacité de s'adapter aux conditions sans cesse changeantes du marché et peut-être aussi un manque de rigueur dans la gestion, qui viendrait essentiellement de l'hégémonie de la fonction culturelle dans l'entreprise éditoriale de littérature générale des années

1960-1970, expliqueraient en partie la crise que connaît alors le secteur livre²⁵. Et c'est précisément à cette époque, à partir de 1972 et de façon plus intensive à compter de 1979, que la gestion des maisons d'édition devient un critère dans l'attribution des subventions. L'approche est désormais entrepreneuriale et n'est plus uniquement culturaliste, voire littéraire. Quant aux maisons d'édition qui apparaissent à partir de 1975, comme Québec / Amérique, Stanké, Libre expression, elles n'ont plus la littérature comme seul créneau éditorial et envisage leur développement en termes commerciaux. C'est la recherche des titres vendeurs dans tous les créneaux possibles de l'édition générale. Même la renaissance de la littérature jeunesse, à partir du milieu des années 1970, correspond à une volonté de développer le marché plus que d'exprimer de nouvelles tendances esthétiques, même si des efforts importants en ce sens seront aussi faits tout au long des années 1980 et même 1990, tant dans le texte que dans l'illustration, ce qui du reste permettra l'apparition d'une variété de produits ainsi que d'une qualité jamais atteinte jusque-là. Il ne s'agit plus seulement de publier la création, mais surtout d'en faire des produits qu'il faut vendre (Vincent, 1995).

Entre 1978 et 1983, des éditeurs littéraires se regroupent pour distribuer leurs productions dans une structure appelée Messageries littéraires des éditeurs réunis (MLÉR); on y trouve initialement l'Hexagone, le Noroît, Parti pris et VLB éditeur auxquels les Herbes

²⁵ Le Conseil supérieur du livre, instance que s'étaient donnés dans les années 1960-1970 des associations professionnelles liées au livre, n'avait pas réalisé l'importance de la lecture et même de la création littéraire dans la promotion culturelle du livre. « En omettant de se pencher sur la question de la lecture, le CSL n'a trouvé que [...] des solutions temporaires au problème du livre [...] [cela] combiné au manque d'intérêt du CSL envers les écrivains » (Vincent, 1995 : 212). Du reste, la consultation de sa revue, *Vient de paraître*, dans les mêmes décennies, est d'un enseignement singulier. En effet, on est frappé par tout ce que la revue ne traite pas au moment même où surgissent des changements importants. C'est le cas, par exemple, de la distribution qui se restructure complètement au début des années 1970; ou de la crise du livre scolaire, entre 1969 et 1979.

rouges se joindront par la suite. Le travail sur la distribution correspond tout à fait à ce que le marché est en train de connaître avec Dimédia et Socadis depuis 1973-1974. Mais les difficultés rencontrées par les MLÉR seront nombreuses : financement insuffisant, inventaire difficile à gérer, titres trop spécialisés, trop de nouveautés, pas assez de rééditions, absence d'une collection de poche. Dès 1981, certains éditeurs quittent l'entreprise pour signer des contrats de distribution avec Québec Livres et l'ADP, distributeurs de livres grand public, qui ne correspondent pas non plus à leurs besoins d'éditeurs de poésie ou de romans à l'écriture personnelle et aux recherches formelles (Horic, 1989 : 38-47; Michon, 1991 : 34). Cette expérience est une des dernières tentées par le courant culturaliste de l'édition littéraire pour s'adapter aux nouvelles réalités du marché. L'échec sera complet.

c. Clivage culture-commerce

Nous voyons mieux désormais les changements qui surviennent dans le marché du livre tout au long des années 1960 et au début des années 1970. Ces changements correspondent à des activités précises. D'une part, les éditeurs commerciaux, qui exploitent le manuel scolaire et le livre pratique, cherchent à développer non seulement l'édition proprement dite, mais aussi la distribution et la vente. Il n'est pas étonnant dès lors que les Éditions de l'Homme, par exemple, se spécialisent dans le livre pratique et populaire, qu'elles distribuent à travers leur propre maison de distribution, ADP, cela dans des points de vente nombreux et variés qui comprennent les librairies, certes, mais

aussi les kiosques à journaux où qu'ils soient, dans les pharmacies, tabagies, restaurants-lunch et autres types de commerce. L'édition scolaire pour sa part, comme nous le verrons au chapitre suivant, connaît des difficultés du fait des réformes en éducation qui se mettent en place à partir de 1964 et des inaptitudes de certaines maisons à s'y adapter rapidement. Le rapport Bouchard (1963) qui paraît précisément à cette époque indique bien les raisons de cette incapacité. On peut résumer son analyse par une formule : impuissance à faire face aux règles d'un marché libéralisé dans lequel les avantages divers, notamment fiscaux, consentis antérieurement à une fraction des agents sont partiellement abolis. C'est le cas, par exemple, des Éditions Fides (Bouchard, 1963 : 101-108; Michon, 1998 : 205-224).

D'autre part, les années 1960 marquent une progression importante de l'édition littéraire qui se manifeste notamment par l'arrivée d'une nouvelle génération d'auteurs. Ces derniers trouvent dans certains éditeurs, eux-mêmes souvent jeunes, un intérêt pour l'expression et l'écriture plus que pour la rentabilité commerciale. Ce sont les programmes éducatifs tout nouveaux qui permettront, comme nous le verrons, à ces auteurs et éditeurs de vendre leurs livres, que ce soit en roman, poésie, essai ou théâtre, à une clientèle collégiale et universitaire qui doit les étudier, faisant de certains titres de véritables succès commerciaux. Le nationalisme québécois qui connaît à ce moment-là une redéfinition majeure fait bénéficier largement l'édition de thèmes à traiter et d'opportunités de ventes.

Ce clivage entre commerce et culture qu'on remarque ici n'est pas propre aux années 1960-1970, bien au contraire. Il existe au moins depuis le début de l'ère industrielle, au

19^e siècle, notamment sur le marché français (Bourdieu, 1998 [1992] : 204-210), mais, comme nous l'avons vu dans la partie théorique de notre thèse, il est étudié avec une plus grande attention et avec des outils nouveaux dès le début des années 1960. Ce clivage entre commerce et culture se trouve donc aussi dans le marché éditorial québécois et dans les analyses qu'on commence à en faire, notamment dans les enquêtes commandées par les organismes d'État subventionnaires, par les ministères et par certains chercheurs (Corrivault *et al.*, 1964; Ernst & Ernst, 1970; Cau, 1981).

Hurtubise HMH, comme nous le verrons par le détail dans l'examen que nous ferons de son catalogue, a entamé les années 1960 par une édition essentiellement culturelle. À partir de 1964, et afin de financer son activité en littérature générale, Claude Hurtubise démarre une section livre scolaire qu'il confie, sous recommandation de ses associés français, à Thierry Viellard, jeune français venu en coopérant au Canada et neveu de Roger Mame, précisément l'un des associés. La progression du secteur scolaire dans l'entreprise, comme nous le constaterons, correspond à la progression commerciale que l'ensemble du marché éditorial connaît alors et à la part relative que le courant culturel prend désormais dans l'ensemble du marché. Par ailleurs, le développement de l'aide étatique au secteur littérature générale recouvre un constat simple déjà identifié par le rapport Bouchard : sans l'appui de subventions publiques, ce secteur serait tout simplement famélique, sinon inexistant (Bouchard, 1963 : 202-206). Afin de mieux voir l'évolution de ce clivage commerce-culture qui amènera des changements importants à la fin des années 1970 (avec la mise sur pied du PADIÉC et la loi 51), nous examinerons les éléments structurels du marché des années 1960-1975 et nous indiquerons, à l'occasion,

les rapports de ces transformations avec celles que Hurtubise HMH connaissait au même moment.

L'éditeur culturel, ou littéraire, est un des agents du marché éditorial. Comment apparaît-il dans les années 1960, au Québec? L'édition culturelle comprend la poésie, le roman, le théâtre et l'essai, en histoire et en littérature principalement. Elle développe son activité autour de la valeur proprement culturelle de ses produits – ou idéologique, dans la mesure où la culture se détermine en fonction d'enjeux politiques, liés en l'occurrence aux nationalismes canadien et québécois qui s'affrontent alors. Le contenu idéologique de l'édition culturelle est d'autant plus important que cette dernière dépend précisément pour sa survie de subventions accordées par l'État. L'édition est donc appelée à jouer un rôle qui sert les stratégies étatiques dans lesquelles les discours nationalistes et identitaires se construisent. La conception de la culture se transformerait en fonction des besoins de l'État (Olivera, 2001, 2003).

Les éditeurs culturels sont souvent désintéressés financièrement et consacrent un grand nombre d'heures à leur activité, faisant eux-mêmes par exemple une grande partie de leur promotion, se rendant ainsi dans les salons du livre, à travers le territoire national, pour rencontrer leurs lectorats. Ils doivent le plus souvent une partie importante de la survie financière de leur maison aux subventions qu'ils reçoivent des organismes gouvernementaux même si ce soutien est modeste comme c'est le cas dans les années 1960 alors que l'aide à l'édition se fait en fonction de chacun des titres publiés. L'importance de ce soutien et ses conditions ont donc varié tout au long de la période

étudiée²⁶. Déjà dans les années 1960, pour faire face à leurs exigences administratives, les petites maisons d'édition ont une structure de production qui tient compte de leur faible rendement économique. Cette structure est artisanale, c'est-à-dire que les tâches éditoriales et administratives sont partagées entre un faible nombre d'employés. Ainsi, très souvent l'éditeur lui-même en plus de lire et corriger les manuscrits, se rend à l'imprimerie, administre la maison, fait la promotion de sa production, procède aux envois de presse, etc. Du reste, la polyvalence même du personnel est vue par l'éditeur culturel comme un trait positif qu'il interprète comme une valeur de proximité dans ses rapports avec les auteurs, les lecteurs, la culture en général. Par ailleurs, cet éditeur culturel vit grâce à un autre métier qui a souvent rapport avec l'édition et la littérature, comme la distribution, le journalisme, la correction linguistique, la traduction, l'enseignement, voire, plus tard, l'animation culturelle (Cau, 1981 : 135-157).

Au tout début des années 1960, les maisons d'édition culturelle s'adressent le plus souvent à un lectorat restreint et leurs ventes, sinon leurs tirages, sont, semble-t-il, de cet ordre de grandeur. Toutefois la réforme dans l'éducation qui survient à partir de 1964 va permettre deux choses : en premier, créer des programmes dans lesquels la littérature québécoise contemporaine, celle qui se publie à ce moment, est enseignée; ensuite, à cause de la hausse démographique du nombre d'étudiants, offrir un lectorat nombreux aux œuvres récentes publiées et donc des acheteurs de cette production.

²⁶ L'édition canadienne continue à survivre grâce aux subventions, mais celles-ci se répartissent à différentes hauteurs selon les maisons. En 2000, on estime que 56 % des éditeurs reçoivent moins de 10 % de leur chiffre d'affaires en subventions et que les deux tiers en reçoivent moins que 15 %. Toutefois, les petits éditeurs culturels en reçoivent beaucoup plus (Michon 2000 : 102). En 2006, Hervé Foulon estimait pour sa part que cela pouvait représenter environ 8% du fonctionnement de son entreprise (Doré, 2006).

L'éditeur culturel prend ses décisions éditoriales en consultant des amis qui sont eux-mêmes écrivains et qu'il publie très souvent. Il reçoit les manuscrits sans qu'il ait eu à les solliciter, mais il arrive aussi qu'il les commande, surtout quand il s'agit de textes déjà parus, comme c'est le cas pour les essais. Il n'est pas rare que l'éditeur culturel attache une importance à la présentation matérielle de ses livres qu'il investit d'une charge symbolique et affective sensée représenter l'importance qu'il accorde lui-même à son activité professionnelle.

Dans les années 1960-1970, l'éditeur culturel rencontre des difficultés à se faire distribuer. Cela s'explique par le fait que la distribution est elle-même déficiente, refusant de couvrir tout le territoire national et ne choisissant, dans les catalogues des éditeurs, que les titres susceptibles de rapporter. Les libraires grossistes québécois qui sont alors les distributeurs connaissent donc peu le marché et ont en somme une aversion pour le risque. Du reste, les points de vente de livres, et en premier lieu les librairies, ne sont pas suffisamment nombreux²⁷. Pour faire face à ces problèmes, des éditeurs culturels

²⁷ Parmi les modifications à survenir sur le marché du livre des années 1970, la disparition des librairies-grossistes qui diffusaient et distribuaient la production des éditeurs dans des conditions précaires, et l'apparition de véritables entreprises de diffusion-distribution, comme Socadis, à partir de 1970, et Dimédia, à partir de 1974, qui prendront en charge la totalité des fonds des éditeurs qu'elles auront comme clients moyennant une entente contractuelle. Autre modification à survenir cette fois à partir de la seconde moitié des années 1970, c'est précisément la durée d'existence du livre en librairie. La librairie a connu des modifications importantes et est devenue progressivement un lieu de vente quasi exclusive de la production récente. Le roulement des livres est fait de telle sorte qu'il met la librairie dans la situation de n'être que la vitrine des livres récents que, par contrat avec les diffuseurs, elle accepte de proposer et cela pour une durée limitée. Le résultat est que les éditeurs savent plus rapidement que leur production doit s'écouler dans de courts délais sur le marché ou retourner en entrepôt. Elle y séjourne un certain nombre d'année et se voit réduire progressivement en fonction de l'ancienneté des titres. À ce sujet des chiffres peuvent varier, mais certains distributeurs qui éliminent progressivement le stock de leurs clients éditeurs, n'ont plus d'exemplaires d'un titre au-delà de sept ans après la date de parution. Les exemplaires ainsi éliminés sont soit retournés chez leur éditeur qui les propose alors à leur auteur moyennant un prix réduit, soit envoyés au pilon. Quoi qu'il en soit, ils ne sont plus dans le circuit normal. Au cours des années 1960 et 1970, la durée de circulation commerciale d'un livre n'a cessé de diminuer. Depuis l'informatisation des stocks des

fonderont, dans les années 1970, leur propre maison de diffusion, les Messageries littéraires des éditeurs réunis, qui ne fait toutefois pas long feu suite à des querelles intestines et à une inadaptation aux nouvelles conditions du marché qui se mettent en place progressivement.

Claude Hurtubise est tout à fait représentatif de l'édition culturelle du début des années 1960. Son activité éditoriale ne réussit pas à lui dégager un salaire; jusqu'au milieu de la décennie, la maison compte une seule employée qui est à la fois secrétaire et réceptionniste; il n'est pas sûr qu'elle ait été embauchée alors à temps complet. Thierry Viellard raconte que lorsqu'il est devenu employé de la maison, à cette époque, le salaire était ridiculement bas (Viellard, 2002). Claude Hurtubise a longtemps travaillé dans la distribution, notamment pour Fomac dans les bureaux duquel il éditait ses livres. Non seulement s'occupait-il personnellement de la promotion et de la distribution de sa propre production, mais en plus il s'est engagé bénévolement, comme plusieurs autres agents du livre de l'époque, dans les organisations professionnelles, dont le Conseil supérieur du livre, qui faisaient des représentations auprès des pouvoirs publics pour une plus grande implication de l'État dans le soutien à l'édition culturelle. Par ailleurs, il faisait appel à ses amis, journalistes, traducteurs et auteurs, pour le conseiller dans le choix des manuscrits à publier. C'est le cas du critique et auteur Gilles Marcotte, du traducteur et romancier Jean Simard et de Gertrude LeMoyne, première épouse d'un de ses auteurs les plus vendus, Jean LeMoyne. Soulignons toutefois que Hurtubise se faisait un point

libraires, les statistiques compilées avec exactitude ont montré qu'un titre fait ses ventes dans les six semaines qui suivent sa sortie. Plus on s'éloigne de ce moment, moins il trouve acquéreur, la chute étant radicale et dans la plupart des cas définitive après quelques mois.

d'honneur de rémunérer ses conseillers, en tout cas s'il faut en croire la correspondance que nous avons consultée dans les archives non-déposées de la maison d'édition. Il est tout aussi vrai qu'il publia aussi bien Gilles Marcotte que Jean Simard, tant dans leurs essais que dans leurs romans et traductions. Le changement surviendra toutefois, dans la maison, à partir du moment où elle se dotera d'un secteur manuel scolaire. Nous y reviendrons. L'habillage éditorial des livres publiés a toujours fait l'objet d'une grande attention de la part de Claude Hurtubise. Dès les tout débuts, la correspondance avec certains auteurs montre le souci qu'a l'éditeur d'uniformiser la présentation des livres (couverture, papier, police), notamment en répartissant sa production en collections lesquelles commandent tout naturellement répétition et uniformisation, et de proposer une esthétique de la simplicité. Nous verrons du reste qu'il existe très peu de hors collection chez Hurtubise HMH et notamment à cette époque. Par ailleurs, la sobriété qui caractérise la présentation matérielle des livres de Hurtubise HMH des années 1960 évoque trois choses. D'abord, on la trouve, au même moment, au Cercle du livre de France et aux Éditions du Jour²⁸ dont les animateurs, Pierre Tisseyre et Jacques Hébert, appartiennent à la génération de Claude Hurtubise. Elle rappelle aussi celle qui existait, dans les années 1940, notamment aux Éditions de l'Arbre que Hurtubise codirigea. Faut-il y voir un effet de génération? En tout cas, et c'est le troisième point, elle s'oppose complètement à la présentation matérielle présente chez d'autres maisons d'éditions des années 1960 comme Parti pris, dont les animateurs sont jeunes, et encore plus chez des maisons des années 1970, comme L'Aurore (première manière), VLB et Quinze. Toute

²⁸ C'est le cas pour les collections « Les romanciers du Jour » et « Les poètes du jour » dans les années 1960.

cette question devrait être explorée, et précisément dans la perspective des influences générationnelles.

*

L'édition commerciale se définit essentiellement par la place centrale accordée à la rentabilité des produits. En effet, le livre doit rapporter, cela compte tenu de quelques aspects spécifiques dont le fait paradoxal que la majorité des livres publiés ne fait précisément pas son propre profit. La réussite éditoriale repose donc sur la vente de titres gros vendeurs qui compensent ceux dont les profits ne rencontrent pas même leur coût de production. Et pour arriver à dégager ces titres, c'est le paradoxe encore une fois, il faut précisément en produire un nombre important qu'on sait statistiquement ne pas pouvoir vendre. Nous savons que chaque titre est un prototype et un grand nombre de prototypes ne rencontrent tout simplement jamais d'acheteurs, en tout cas pas suffisamment pour couvrir les frais de production et dégager un bénéfice, et cela pour des raisons diverses. Par contre, un prototype qui marche très bien compense pour tous ceux qui ont commercialement échoué. Il faut dire aussi que la mise au point d'un prototype, c'est-à-dire d'un livre, est le plus souvent relativement peu coûteuse à moins qu'il ne s'agisse d'un très gros projet qui mobilise une équipe nombreuse, ce qui entraîne des coûts importants qui peuvent ruiner l'éditeur dans le cas d'un échec. Par exemple, l'édition d'une encyclopédie ou d'un dictionnaire qui a recours à des rédacteurs, des chercheurs, des documentalistes, des infographistes, etc., doit impérativement rencontrer le succès (Lallement, 1993 : 105-106; Renard et Rouet, 1998; Ménard, 2001 : 44-66).

L'édition commerciale québécoise est représentée, dans les années 1960, par le secteur du manuel scolaire et par celui du livre pratique. Le roman best-seller ne s'est pas encore implanté, on en fixe l'origine aux années 1980 avec *Le matou* (1980) d'Yves Beauchemin, *Les filles de Caleb* (1986) d'Arlette Cousture et *Juliette Pomerleau* (1989) d'Yves Beauchemin (Saint-Martin, 1994 : 65-121). On verra au chapitre suivant comment le secteur littérature générale a pu effectuer de gros tirages en s'appuyant sur les programmes en littérature du ministère de l'Éducation et sur la population étudiante, nombreuse.

L'éditeur commercial est favorable, en principe, au libre marché, les produits qu'il lance entrant en concurrence avec tous ceux qui sont disponibles à ce moment-là, le soutien à des concurrents par des subventions venant fausser les règles du marché. Cependant, au Canada et au Québec, notamment à partir de 1972, les subventions gouvernementales à l'édition touchent l'ensemble du secteur, favorisent son caractère industriel et viennent donc atténuer les effets néfastes d'un marché trop étroit. Ainsi, les subventions accordées à l'ensemble de la production annuelle de l'éditeur (plutôt qu'aux titres pris individuellement comme cela existait antérieurement) lui permettent d'assurer son roulement. Un livre est un investissement qui peut prendre un certain temps, quelques mois par exemple, avant de rapporter – quand il rapporte! – alors que, par ailleurs, comme tout client d'un fournisseur, l'éditeur doit payer ses comptes tous les mois. Il a donc besoin d'une marge de manœuvre financière qui lui permette de rouler malgré cet investissement immobilisé. À partir de 1972, avec un nouveau programme du Conseil des arts du Canada, et encore plus à partir de 1979, avec les subventions du PADÉC, une

marge de manœuvre lui est assurée quand à ses liquidités, les subventions étant désormais accordées sur présentation du catalogue des dernières années et du programme à venir (Litt, 2007 : 35-45).

À partir des années 1970, l'arrivée de nouveaux distributeurs va introduire une meilleure connaissance sur la vie des livres. Les maisons d'édition vont confier leur catalogue aux tout nouveaux distributeurs, à charge pour eux de gérer les stocks. La gestion suivie va permettre de déterminer le cycle de vie des livres et répondre à certaines questions comme : À quel moment un livre, en général, se vend-il? Quels types de livres se vendent le plus? Comment évolue dans un temps moyen (sur quelques années) les ventes sur les titres? Les réponses à ces questions vont avoir une influence directe sur les tirages et même, plus en amont, sur le choix des manuscrits. Bien sûr, ce ne seront pas les seuls critères dans les sélections. En effet, les subventions qui sont attribuées en fonction du nombre de titres influencent aussi les décisions des éditeurs. Les Éditions Leméac de la fin des années 1970 et des années 1980 offrent un exemple de ce type de gestion qui s'avèrera catastrophique pour la survie de l'entreprise (Faure, 1992 : 265-309).

Le marché du livre est essentiellement un marché de l'offre; la demande pour la lecture, en provenance des consommateurs, est trop large, trop vague, pour servir d'indice sûr. Il faut évidemment percevoir les tendances dominantes du marché (la biographie, le témoignage, le roman sentimental ou d'action, l'essai de vulgarisation, le livre sur une nouvelle pratique sociale, etc.), mais comme chaque livre est un prototype, il n'est jamais sûr qu'un produit même dans un genre porteur rencontre un lectorat important. Dans les années 1960-1970, les Éditions de l'Homme, qu'on a déjà évoqué, restent un exemple

d'éditeur commercial. À l'époque, sa production est composée de 80 % de livres pratiques, c'est-à-dire de livres qui entrent dans la vie quotidienne de leurs lecteurs, qui sont conçus comme des ressources pour les aider et les former dans un aspect de leurs activités et qui sont présentés comme utiles aux consommateurs. Dans les années 1960, les tirages sont souvent supérieurs à 8 000 exemplaires et le titre s'écoule alors dans un délai de 12 à 15 mois. Ces délais baisseront progressivement, dans l'ensemble du marché, pour se fixer à 3 mois aujourd'hui au-delà desquels on commence à éliminer le stock (Cau, 1981 : 140-142; Ménard, 2001 : 93-118; Rouet, 2007a : 143-144).

Dans les années 1960, les éditeurs commerciaux utilisent de plus en plus la publicité et pas uniquement dans les cahiers littéraires des quotidiens et dans les revues spécialisées. En réalité, ils choisissent leurs médias en fonction de leur production. Pendant des décennies, les Éditions de l'Homme ont fait la réclame de leurs livres pratiques à la dernière page du magazine télé du journal *La Presse*. Les maisons d'édition commerciales occupent des créneaux de production où les ventes peuvent être considérables comme le manuel scolaire, le livre d'actualité, le livre pratique, le livre de jeunesse et une partie de la littérature générale moins soucieuse d'expression de soi et de recherche esthétique que de communication avec le plus grand nombre possible et de consommation immédiate.

Claude Hurtubise choisit pour sa part d'aller dans l'édition commerciale à travers le secteur du manuel scolaire. À partir de 1964, il laisse Thierry Viellard développer ce secteur. Viellard commence par publier des adaptations de manuels français, notamment des grammaires écrites par Georges Galichet dont il fera adapter aussi certains titres au

marché canadien-français par des auteurs d'ici. Puis, il commande à ces derniers des titres originaux qu'il commence à publier à partir de 1968. En 1969, un nouveau programme est mis en place par le ministère de l'Éducation qui s'inspire de nouveaux principes pédagogiques dans lesquels l'importance du manuel est remise en question. Nous y reviendrons au chapitre suivant.

Ces transformations du marché où la logique commerciale prend de plus en plus d'importance a un effet certain non seulement sur la nature des maisons d'édition – commerciale ou culturelle? –, mais aussi sur l'aide accordée par l'État qui, à partir de 1972, commencera à se concentrer sur une aide globale, industrielle et prévisionnelle plutôt que par titres et par années. Dans ce contexte, Hurtubise HMH offre l'exemple d'une maison d'édition fondée dans un certain esprit et un certain environnement qui, pour survivre, s'adapte aux conditions nouvelles. En examinant l'histoire de la maison, à cause des secteurs qu'elle exploitera au cours de son histoire, littérature générale, manuel scolaire, distribution, littérature jeunesse, livre pratique, et compte tenu du souci des directeurs généraux d'assurer la survie financière de l'entreprise, on voit se refléter l'évolution du marché dans certains de ses aspects les plus caractéristiques. Si la culture dans le bouillonnement des années 1960 retient l'intérêt d'une partie de l'édition, la survie de l'entreprise oblige à des choix de type industriel. Les maisons qui survivent sont celles qui, à l'exemple de Hurtubise HMH, ont appliqué, sinon compris, ce principe. Toutefois, il faut déjà annoncer une chose qui sera expliquée dans la troisième partie de la thèse : chaque modification déterminée par le marché éloigne la maison d'édition de son projet initial. Autrement dit, dès 1964, avec l'arrivée de Thierry Viellard dans

l'entreprise, la maison se fera autre que celle qu'envisageait son fondateur en ses débuts. On dit même qu'au moment de quitter son entreprise, en 1975, Claude Hurtubise qui y était minoritaire ne s'y reconnaissait plus. Il est vrai, du reste, que l'analyse du catalogue montrera que la maison s'est transformée non seulement par création de secteurs nouveaux en son sein, mais aussi par la modification de son auctorat. Et cela s'expliquera, comme nous le verrons, par des considérations d'ordre générationnel, Claude Hurtubise publiant en pleine décennie 1960 une génération d'écrivains apparue dans les années 1930 et 1940, faisant l'impasse sur celle qui émerge alors et qui se fait publier ailleurs. La crise que connaîtra la maison, dans les années 1970, aura aussi cette composante.

Revenons à des considérations plus générales. Un marché est d'autant plus dynamique et productif qu'il procède continuellement à des subdivisions, à des spécialisations, à la création de nouveaux secteurs, en somme qu'il se recompose, devenant autre, accueillant les éléments nouveaux et jeunes. L'analyse des années 1960-1975 révèle en réalité un marché insuffisamment développé tant du point de vue de l'édition que de celui de la distribution. Il est vrai toutefois que le marché est étroit du fait de sa population relativement restreinte et que la vente à l'étranger est quasi inexistante, mais ces deux aspects renvoient aux capacités des agents du marché à innover sur leur propre marché intérieur, ouvrant des créneaux nouveaux ou redéfinissant ceux qui existent déjà. Ils continueront à être présents dans la période qui suit, mais une nouvelle dynamique permettra précisément des développements fructueux (Bouchard, 1963 : 164-168; 179-187).

d. Relance du marché

À partir des années 1980, le marché change considérablement. En 1979, le gouvernement fédéral met sur pied un Programme d'aide au développement de l'édition au Canada (PADÉC qui devient le Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition, PADIÉ, en 1986); la même année, le gouvernement québécois vote la loi sur le développement des entreprises dans le domaine du livre (dite loi 51) qui entre en vigueur en 1981 et qui touche l'édition, la diffusion et la librairie. Ce que les gouvernements veulent aider désormais, et avec détermination, répondant en cela à une partie des agents en cause, et parmi les plus jeunes, c'est le développement industriel du marché éditorial afin de donner des assises plus solides aux pratiques culturelles dans ce secteur (Patrimoine canadien, 2004). Pour ce faire, il change de logique, passant d'un support à la création et à la recherche à une aide pour développer la production de titres, afin d'augmenter les tirages et les ventes et de développer le marché dans le sens d'une autonomie. Le chiffre d'affaires fait désormais foi de tout (Michon, 1995 : 39-42). Cette offensive trouve ses racines dans les années 1960, alors que le concept d'entreprise culturelle apparaît dans une série d'enquêtes commandées par le gouvernement fédéral et qui portent sur les médias et sur la communication de masse dans lesquelles l'édition trouve à se positionner bien qu'elle n'y soit pas traitée, son absence devenant significative, à tout le moins de façon rétrospective. « La glissement de la haute culture vers l'industrie culturelle apparaît clairement dans cette série d'enquêtes » (Litt, 2007 : 41). La première grande enquête sur *L'industrie de l'édition et de la production du livre*

au Canada date du reste de 1970 (Ernst & Ernst, 1970)²⁹. En 1972, le Conseil des arts du Canada lance son nouveau programme de soutien aux éditeurs qui produisent et vendent des titres canadiens. Dans les années 1980-1990, les éditeurs s'alignent donc sur les nouvelles exigences des organismes subventionnaires. On assiste aussi à l'acquisition de maisons d'édition par des entreprises de presse, de distribution-diffusion. La gestion des titres et des stocks est menée au plus près de la rentabilité; on établit la durée d'un titre, d'abord en librairies, puis en entrepôts avant d'envoyer les invendus restants au pilon dans une destruction progressive des stocks. On observe alors certaines situations types. D'une part, les grands groupes ont tendance à continuer à acquérir de petits éditeurs, essentiellement pour leurs fonds et pour afficher une diversité dans les marques. Les petits éditeurs, qui continuent de supporter certains programmes gouvernementaux mais cette fois au titre de la culture, jouent alors le rôle de têtes chercheuses que la grande entreprise développe plus difficilement, pour des raisons de logique de gestion précisément. On observe même une mutation dans les associations d'auteurs qui passent de considérations culturelles à des questions qui relèvent en réalité d'une approche syndicale et finalement économique. Et en effet, dès cette époque, « une grande partie des activités de l'Union des écrivains québécois est consacrée à la gestion de programmes de subvention pour administrer les retombées économiques de la reprographie » (Michon, 1995 : 41). En somme, c'est le facteur économique qui détermine le développement du marché du livre des années 1970-1990, comme il en a du reste toujours été. Au 19^e siècle, en France par exemple, au moment de l'industrialisation, c'est le développement de la

²⁹ Nous ne tenons pas compte ici du rapport de la commission Bouchard (1963), qui contient pour partie une enquête économétrique sur le livre, qui n'avait pas la même fonction que l'enquête d'Ernst & Ernst (1970).

presse et de l'édition scolaire, à partir de 1830, qui sont à l'origine d'une véritable révolution du livre (Barbier, 2000; Barbier et Bertho Lavenir, 2003 [1996]). Plus tard dans le siècle, au Canada, les mêmes situations entraîneront les mêmes conséquences (Michon, 1999; Gerson et Michon, 2007a) : domination du journal à grande diffusion, presses de plus en plus performantes, naissance lente mais assurée d'une culture de masse au centre de laquelle pour quelque temps encore le livre se trouve.

Un autre facteur qui, à partir de la fin des années 1990, va déterminer de nouveaux changements dans le domaine du livre, c'est le développement d'Internet et la dématérialisation du livre même, phénomène, il est vrai, qui remonte à la fin du 19^e siècle, mais qui connaît une accélération avec la numérisation et la diffusion sur la Toile. Cette transformation radicale qui touche le livre affecte aussi le marché, la lecture, le droit d'auteur et même la conception de l'écriture. Il ne s'agit plus seulement d'une réorganisation du marché éditorial dans lequel toutefois le livre resterait présent en dépit des nouveaux produits et des fluctuations. C'est un nouveau rapport à l'information et à la connaissance qui apparaît désormais en dehors du rapport au papier qui restait présent quoi qu'il en fut dans les époques antérieures (Compagnon, 2002 [2000]; Marshall, 2000; Rouet, 2007).

Un tout nouveau phénomène apparaît sur le marché du livre canadien, au début des années 2000, celui de la succession à la tête des maisons d'édition fondées ou reprises dans les années 1970 par des jeunes gens d'alors qui arrivent désormais à l'âge de la retraite. Une étude du gouvernement fédéral parue en 2003 montre la situation dans laquelle se trouve l'édition, à ce chapitre, au pays. Cette même année, 70 % des

actionnaires de maisons d'édition canadiennes interrogées avaient 50 ans et plus et une majorité parmi eux était plus près de la soixantaine que de la quarantaine (Étude économique conseil, 2003 : 11)³⁰. La moitié des éditeurs-actionnaires consultés prévoyaient prendre leur retraite dans les 10 années à venir (*id.* : 14) et les deux tiers n'avaient aucun plan de succession (*id.* : 20). Les trois raisons principales quant à l'absence de plan de succession était alors le manque complet d'acheteur potentiel en provenance de l'extérieur, l'impossibilité d'en trouver dans la famille (souvent parce qu'il n'y a tout simplement pas de parent intéressé) et la difficulté qu'il y a à déterminer la valeur de l'entreprise (notamment dans le cas où elle pourrait être vendue à des employés ou à l'externe) (*id.* : 24). Du reste, pour Patrimoine canadien, la maison d'édition est avant tout une entreprise et bien qu'elle ait des traits spécifiques du côté de la culture, elle rencontre dans sa gestion les problèmes que toute entreprise de cette taille à travers le pays est susceptible de rencontrer. C'est donc à des entreprises de même taille, mais dans d'autres secteurs industriels, qu'on compare l'édition pour analyser la situation dans laquelle elle se trouve et celle-ci, du fait d'une absence appréhendée de relève, est inquiétante (Étude économique conseil, 2004 : 7-13).

Quant à Hurtubise HMH, dans les années 1999-2002, Hervé Foulon commence à réfléchir à l'avenir de son entreprise et met en place progressivement des mesures de succession qui consistent essentiellement à passer la main à deux de ses enfants, Arnaud

³⁰ La situation des entreprises d'édition partage de nombreux aspects avec l'ensemble des PME canadiennes. C'est ce que montre une étude plus générale intitulée « La relève : la clé de la réussite. La relève des PME et la prospérité économique du Canada » (Bruce et Picard, 2005). Les auteurs y examinent le nombre d'années que se donnent les PME canadiennes avant de faire place à la relève; comment elles s'y préparent; quels sont les obstacles qu'elles appréhendent. Les résultats vont dans le même sens que ceux d'Étude économique conseil (2003).

et Alexandrine, qui sont devenus, au moment d'écrire ces lignes (mars 2008), pour le premier directeur général et pour la seconde, responsable des communications, de la publicité et des droits étrangers. Hervé Foulon en reste encore président-directeur général (faisant double fonction, au moins en ce qui concerne le titre, avec Arnaud à la direction générale peut-être précisément pour la période de transition que vit actuellement l'entreprise)³¹. Incidemment, l'année 2004 marque déjà une transformation dans le catalogue, certaines collections ayant repris du service comme la très prestigieuse « Constantes » qui a publié des auteurs importants dans les années 1960 et qui était en ralentissement depuis les années 1980, ne publiant plus que deux auteurs, Naïm Kattan et Michel Morin. C'est précisément Arnaud Foulon qui relança la collection, au début des années 2000, en même temps qu'il prenait la direction des « Cahiers du Québec » en remplacement de Robert Lahaise qui les avait animés depuis sa fondation, dans les années 1960.

e. Le marché en chiffres

Examinons maintenant comment se présente ce marché éditorial d'un point de vue statistique pour la période étudiée. Mais auparavant, quelques mots sur l'importance des statistiques. Nous avons vu dans la partie théorique de notre thèse, que la quantité telle qu'elle est apparue et s'est développée au 20^e siècle offre des potentialités nouvelles sur

³¹ Il faut noter que Dominique Thuillot, épouse d'Hervé Foulon et mère d'Arnaud et Alexandrine, travaille dans l'entreprise depuis de très nombreuses années et qu'elle y est responsable de l'édition jeunesse depuis le milieu des années 1990.

le plan de la recherche et du développement, faisant toutefois l'objet de critiques importantes d'un point de vue épistémologique. Dans le cas du livre, il nous faut rappeler que bien qu'il soit lié directement à la culture par son contenu (cognitif et esthétique), il n'en demeure pas moins que le livre tel qu'il s'est développé dans la période moderne est un objet manufacturé voire industriel. En ce sens, il peut faire l'objet d'études quantitatives de la même façon que tout autre objet de l'industrie. Toutefois, et du même souffle, il ne faut jamais oublier sa part culturelle. Dans la société de consommation, le livre devient donc un important vecteur de développement culturel dont l'importance peut se mesurer précisément par les quantités produites, mises en circulation, vendues, lues et finalement intégrées dans des pratiques connues ou nouvelles (Rouet, 2007 : 141). C'est précisément à cette jonction, rappelons-le, que nous avons voulu poser le questionnement au centre de notre thèse. Voilà ce que nous désirions rappeler, à ce moment-ci, alors que nous intégrons pour la première fois et de façon soutenue une analyse quantitative et statistique dans notre travail. Cette analyse deviendra centrale dans la troisième partie de la thèse quand nous analyserons le catalogue de Hurtubise HMH. Que le lecteur veuille bien prendre ce qui suit comme un avant-goût de ce que nous ferons plus loin.

Le marché du livre québécois est mis en statistiques annuellement depuis la loi sur la Bibliothèque nationale du Québec passée en 1967 et entrée en vigueur le 1^{er} janvier 1968. Depuis ce moment, toute monographie (livres et brochures) publiée au Québec doit faire l'objet d'un dépôt légal auprès de la BNQ (qui devient Bibliothèque et Archives nationales du Québec [BAnQ] en 2004). On estime que le système prit quelques années

avant d'être rôdé et qu'à partir de 1971, il avait pris sa vitesse de croisière (*Statistiques de l'édition au Québec, 1968-1982* : p. 7)³².

Comme tout ensemble de séries statistiques, le système de la BANQ³³ a connu une évolution contrastée. Les séries les plus simples, comme celles portant sur la production générale et détaillée de titres publiés et sur les langues d'édition datent des tout débuts et existent encore aujourd'hui. D'autres sont apparues rapidement, comme les séries sur la production globale et détaillée d'exemplaires entamées en 1969. La distinction entre brochures et livres (qui constituent ensemble les monographies) est apparue en 1973. Cependant, certaines séries ont été discontinuées au cours des ans, comme par exemple les séries sur les premières éditions et les rééditions, arrêtées en 1985.

Nous voudrions proposer ici un aperçu global du marché du livre québécois entre 1968 et 2003 en examinant un certain nombre de séries statistiques qui en détaillent le fonctionnement. Nous retiendrons d'abord deux catégories, la première relative aux titres parus, la seconde, aux tirages. Au sujet des tirages, nous analyserons les tirages globaux par année et les tirages moyens. En troisième, dans les types d'édition, nous examinerons l'édition commerciale et l'édition gouvernementale du Québec, les plus importantes.

³² En ce qui concerne la littérature générale, il n'est pas possible d'établir de comparaison sûre entre les séries de la BANQ et celles que nous avons-nous-même établies au sujet de Hurtubise HMH. Cela s'explique par le fait que les statistiques de la BANQ ont été établies en fonction d'une division de la production proposée en 1966 par l'UNESCO (*Statistiques de l'édition au Québec, 1968-1982* : p. 16) et qui a compris, au cours des ans, tout d'abord 23 catégories de sujets, puis 27, puis 31, puis 21, puis 20. De plus, ces catégorisations ne sont pas faites en fonction du marché industriel, mais bien en fonction d'une conception culturaliste du livre, vu comme vecteur de développement culturel présent dans différentes activités, elles-mêmes culturelles. Il s'agit d'une conception anthropologique de la culture.

³³ Bien que le nom de la BANQ soit récent, il apparaît en effet sur les rapports annuels à partir de 2003 suite à une redéfinition de ses mandats, nous l'utiliserons ici afin de ne pas alourdir le texte. Que le lecteur se rappelle simplement qu'avant cette date, la BANQ existait sous un autre nom et une autre structure appelée BNQ.

Mais avant de commencer, donnons quelques précisions au sujet de nos sources statistiques. Les 10 figures que nous présentons dans cette partie de notre thèse (chapitres 4 et 5) ont été produites par nous en 2002-2003, au début de notre travail de recherche. Elles ont été constituées à partir des rapports annuels de la Bibliothèque nationale du Québec (*Statistiques de l'édition au Québec*), parus entre 1968 et 2003. Notons que les rapports annuels sont en ligne, sur Internet, à partir du rapport de 1998; cette mise en ligne ne s'est toutefois produite qu'en 2005. Pour notre part, nous avons utilisé les rapports papier publiés jusqu'en 2002.

Dans *État des lieux du livre et des bibliothèques* (Allaire, 2004), le chapitre 6 est consacré à « L'évolution de l'offre de livres québécois, 1971-2002 » (p. 119-130) et recoupe donc en partie notre propre travail. Certaines précisions s'imposent donc à ce sujet. Ce chapitre 6 contient 5 figures; 3 d'entre elles ont un rapport avec les nôtres. Comme le verra le lecteur, nous proposons, dans ce chapitre-ci, 4 figures : des « Documents publiés – marché global » (fig. 3.1), des « Documents publiés – Édition commerciale & Édition gouvernementale » (fig. 3.2), des « Tirages globaux, commerciaux, gouvernementaux (Québec) » (fig. 3.3), enfin des « Tirages moyens : édition globale, édition commerciale, édition gouvernementales » (fig. 3.4). Notre figure 3.1 correspond à une partie de la figure 6.1 d'Allaire (2004 : 121); notre figure 3.2 correspond à sa figure 6.2 (Allaire, 2004 : 123); enfin nos figures 3.3 et 3.4 correspondent à certaines parties de la figure 6.3 (Allaire, 2004 : 126).

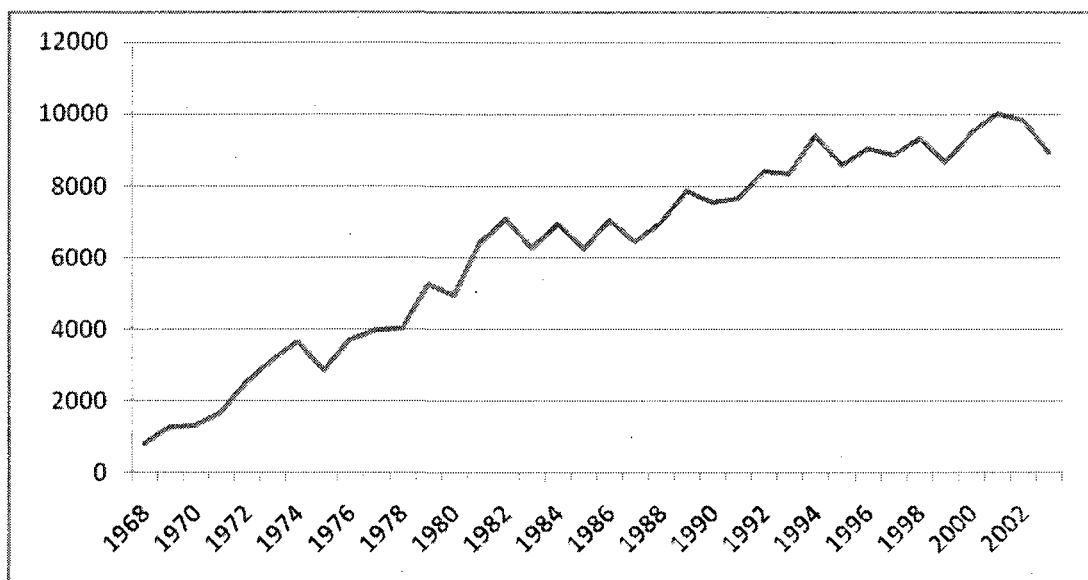
Quant aux six figures placées au chapitre 5 de la présente thèse et qui touchent aux documents publiés, aux tirages globaux et aux tirages moyens du livre scolaire et du livre jeunesse, elles n'ont pas d'équivalents dans l'*État des lieux* [...].

Cela étant dit, d'autres distinctions existent entre les deux séries de figures. Nous avons, pour notre part, toujours commencé nos figures à l'année 1968 alors qu'Allaire fait commencer les siennes en 1972. Nous avons jugé à ce sujet que, même si le système de collecte des statistiques mis en place par la BNQ à partir 1968 prendra quelques années à devenir pleinement opérant, les chiffres des premières années pouvaient quand même servir à cette thèse dans la mesure où nous les produisons pour les mettre en parallèle avec la production de Hurtubise HMH, commencée en 1960, agissant en quelque sorte comme une toile de fond.

Enfin, les figures qu'on trouve dans notre thèse proviennent directement des statistiques de la BNQ telles qu'elles paraissent dans les rapports annuels de l'institution depuis 1968. Celles d'Allaire proviennent d'une « compilation de l'Institut de la statistique du Québec, Observatoire de la culture et des communications du Québec » (Allaire, 2004 : 121); en réalité, elles sont issues aussi de la BNQ, sans mention toutefois du recours aux rapports annuels. Y aurait-il d'autres sources à la BNQ auxquelles les compilateurs de l'Institut de la statistique auraient eu accès? Question sans réponse pour le moment. Précisons que ces statistiques ont été jugées « plus fiables que les données de Statistique Canada » par Allaire (2004 : 119-120).

Revenons maintenant à notre propre analyse statistique de la production québécoise. En 1968, le nombre de documents déposés à la BNQ s'élève à 815; en 2003, ce nombre s'élève à 8 914. En 36 ans, la production à ce chapitre a donc augmenté de 1 100 %, c'est-à-dire qu'elle était en 2003 onze fois supérieure à la production de 1968. Cette augmentation est bien évidemment considérable. La figure 3.1 montre cette progression pour la période examinée ici.

Figure 3.1 : Documents publiés – marché global, 1968-2003



Source : BAnQ, 1968-2003

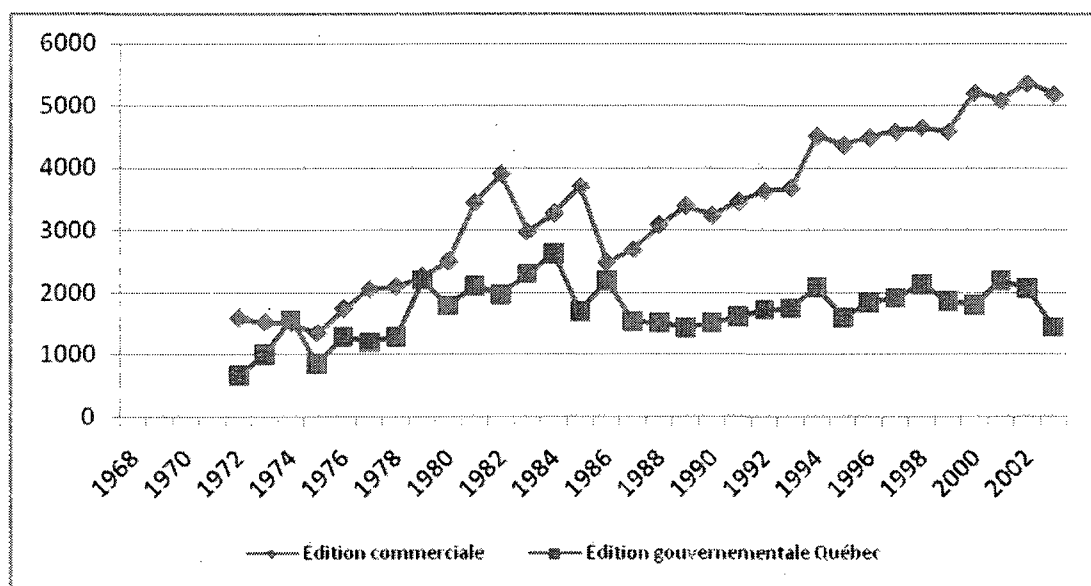
La courbe décrit globalement une ascension continue, bien marquée jusqu'en 1982, où paraissent 7 088 documents; la courbe ralentit par la suite sans toutefois décliner. En effet, si les années 1982-1988 marquent une sorte de palier, l'ascension reprend à partir de 1989 jusqu'en 1994 où le nombre de documents atteint le niveau de 9 405 avant de connaître un nouveau sommet en 2001 avec 9 999 documents parus. Globalement, on constate donc que s'il y a des paliers, s'il y a même des années de recul relatif, en réalité

la courbe, pendant toute la période observée, marque bel et bien une ascension qu'on peut qualifier de remarquable. En effet, les baisses relatives qu'on aperçoit pour certaines années sont toujours suivies de remontées plus importantes qui indiquent que la production continue de croître.

Toutefois pour mieux comprendre le développement de cette courbe, il faut examiner ce qui la compose. Or le marché général des documents publiés contient un certain nombre de sous-marchés dont les plus importants sont l'édition commerciale et l'édition gouvernementale (l'État québécois). De plus, il existe d'autres sous-marchés, comme l'édition des institutions d'enseignement, l'édition des autres paliers de gouvernements (municipalités et gouvernement fédéral) que toutefois nous n'aborderons pas ici car ils sont quantitativement moins importants au regard des statistiques de la BANQ et n'ont pas le même intérêt dans le cadre de cette thèse.

Parmi les éditeurs, l'État est certainement l'un des plus importants, sinon le premier. Son activité dans tous les secteurs de la vie sociale, la nécessité qu'il a de communiquer avec les citoyens sur les questions de loi et de réglementation l'obligent à produire un très grand nombre de documents qui participent de l'édition. Toute cette production entre dans le dépôt légal et apparaît donc dans les statistiques produites par la BANQ. La figure 3.2 montre deux courbes de production de documents, celle de l'édition commerciale et celle de l'édition gouvernementale (du Québec).

Figure 3.2 : Documents publiés – Édition commerciale & Édition gouvernementale (Québec), 1972-2003



Source : BAnQ, 1968-2003

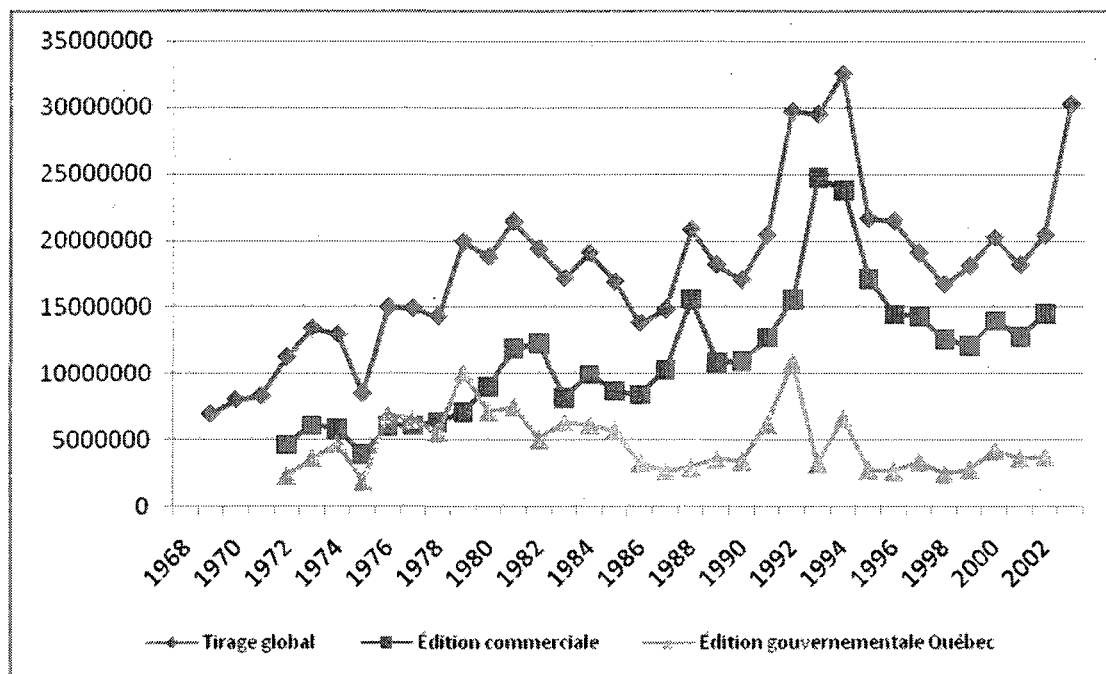
La courbe supérieure (celle de l'édition commerciale) est quantitativement plus importante que la courbe de l'édition gouvernementale (Québec), apparaissant en-dessous de la première. De plus, on constate que la courbe de l'édition commerciale croît globalement, alors que la courbe de l'édition gouvernementale (Québec) a tendance à stagner à partir de 1979 et même à régresser à partir de 1987 tout en se stabilisant par la suite à ce niveau. Du reste, à partir de la même année 1987, la courbe de l'édition commerciale croît et s'éloigne de plus en plus de la courbe de l'édition gouvernementale. On peut donc faire remarquer que le ralentissement observé dans la courbe globale de documents publiés (figure 3.1) à partir de 1989 vient certainement en partie de la stagnation de la production gouvernementale. Il apparaît donc important de distinguer les deux courbes éditoriales afin de mieux comprendre, par exemple comme nous le verrons

aux chapitres 6 à 8, l'évolution du catalogue de Hurtubise HMH qui se fait uniquement dans l'édition commerciale.

Après avoir vu l'évolution des documents, nous examinerons deux autres séries de statistiques qui renseignent sur l'état d'un marché éditorial, il s'agit de l'évolution des tirages globaux et de l'évolution des tirages moyens. Nous les considérerons l'une et l'autre et nous verrons que la conjonction de ces trois séries statistiques renseignent de façon importante sur l'évolution d'un marché éditorial.

Le tirage global annuel est passé de 6 933 000 exemplaires, en 1969, à 20 372 189, en 2002, augmentant ainsi de 300 % en 34 ans (figure 3.3). À la figure 3.3, la courbe des tirages globaux ainsi que celles des tirages de l'édition commerciale et de l'édition gouvernementale (État québécois) révèlent leur importance relative.

Figure 3.3 : Tirages globaux, commerciaux, gouvernementaux (Québec), 1968-2003



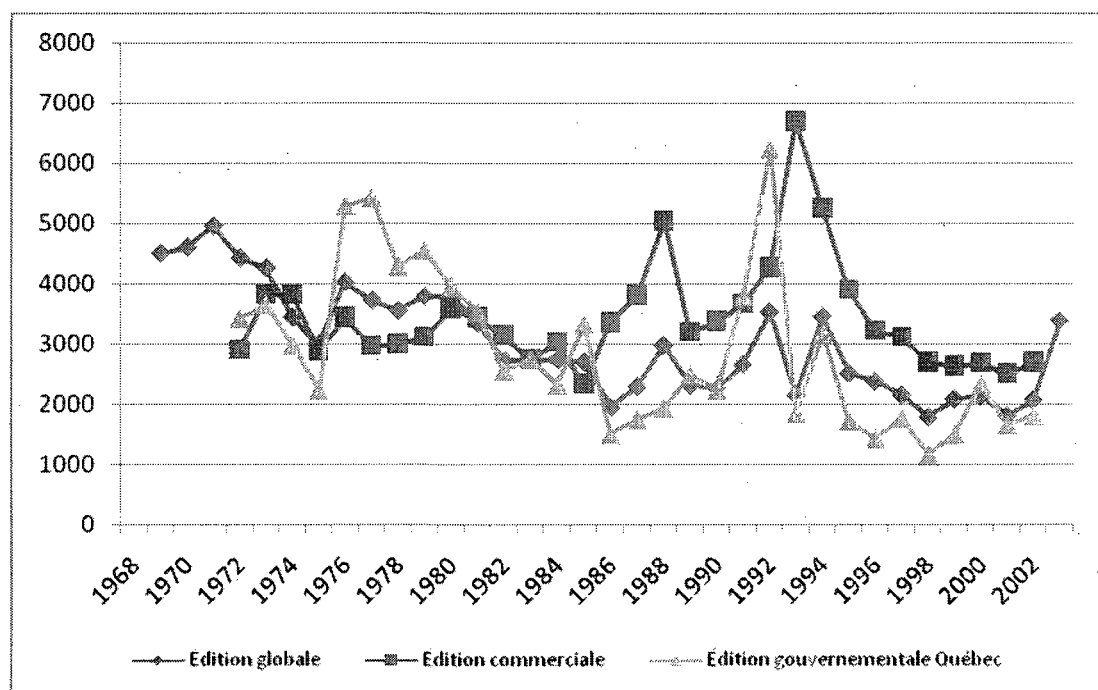
Source : BANQ, 1968-2003

On observe d'abord que la courbe des tirages globaux et celle des tirages de l'édition commerciale ont crû jusqu'en 1981 puis ont connu une décroissance jusqu'en 1986, suivi d'une nouvelle croissance qui atteint son sommet en 1993-1994. La courbe des tirages de l'édition gouvernementale (État québécois) pour sa part a commencé à décroître en 1980 et cela jusqu'en 1990. On observe une croissance nouvelle mais brève pour les quatre années qui suivent, mais la courbe revient en 1995 à son niveau de 1990 pour rester à peu près stable jusqu'en 2002.

Les courbes des tirages globaux et des tirages de l'édition commerciale chutent à leur tour à partir de 1995 et, tout comme la courbe de l'édition gouvernementale (État québécois), restent relativement stables jusqu'en 2002.

La figure 3.4, qui suit, montre les courbes des tirages moyens, entre 1969 et 2003, pour le marché global, pour l'édition commerciale et pour l'édition gouvernementale (Québec). Les données de ces courbes s'obtiennent en divisant le tirage total par le nombre de documents, le tout effectué pour chaque année.

Figure 3.4 : Tirages moyens : édition globale, édition commerciale, édition gouvernementale (Québec), 1968-2003



Source : BAQ, 1968-2003

On constate d'abord que les trois courbes connaissent de nombreux mouvements alternatifs vers le haut et vers le bas, c'est-à-dire de croissance et de décroissance des tirages moyens. Au sujet du tirage moyen global (courbe « Édition globale »), on constate une décroissance sur les 35 ans observés. En effet, le tirage moyen global était de 4 500 exemplaires en 1969 alors qu'il n'est plus que de 2 073 en 2002, ce dernier chiffre apparaissant comme le résultat d'une tendance implantée depuis 1995 (soit une décreue de

54 % aux deux extrémités de la période). L'édition commerciale pour sa part, sur les 31 années observées, est plutôt stable avec une moyenne de 2 900 exemplaires en 1972 et de 2 702 exemplaires en 2002, soit une décrue de 7 % aux deux extrémités de la période. Il est vrai qu'entre temps il y a eu des ascensions marquées qui ne se sont toutefois jamais maintenues, par exemple en 1988 et en 1994, avec des tirages moyens respectifs de 2 985 et 3 457 exemplaires. La troisième courbe, celle de l'édition gouvernementale (Québec), a connue globalement une baisse entre 1972, avec 3 248 exemplaires en moyenne, et 2002, avec 1 803 exemplaires en moyenne, soit une décrue de 45 % aux deux pôles. Entre temps, il y a eu des ascensions fulgurantes, comme celle de 1976, avec 5 290 exemplaires, qui a connu une décrue lente qui s'est échelonnée sur une dizaine d'années. L'année 1992 a connu un tirage moyen sans précédent de 6 240 exemplaires, mais 1993 a suivi avec une baisse drastique (1 855 exemplaires de moyenne). En somme, les trois courbes ont connu des tassements importants sur 30 à 35 ans, le mouvement d'ensemble étant bel et bien marqué vers des tirages moyens de moins en moins importants; les tirages moyens de l'édition gouvernementale (Québec) ayant connu la décroissance la plus marquée.

Quelles réflexions les figures 3.1 à 3.4 peuvent-elles globalement inspirer du fait de leur concomitance? D'abord, on remarque que la production générale de documents n'a cessé d'augmenter depuis 1968 (figure 3.1). Toutefois, l'examen différencié des types de production révèle que l'édition commerciale n'a pas cessé elle non plus de croître alors que l'édition gouvernementale (Québec) après une croissance plus lente a stagné à partir de 1987 (figures 3.2). Tout aussi important que les documents est l'examen des tirages.

Or celui-ci révèle deux choses. D'une part, les tirages globaux de l'édition commerciale et de l'édition générale ont crû jusqu'en 1993-1994 pour ensuite décroître et stagner jusqu'en 2002, l'édition gouvernementale (Québec) restant pour sa part stable depuis 1985 (avec trois années de production accrue, en 1991, 1992 et 1994). D'autre part, les tirages moyens ont globalement décliné pendant la période considérée (1968-2002). Or nous avons là le schéma global d'une crise appréhendée telle qu'elle apparaît dans d'autres éditions nationales, comme nous le verrons pour la France dans le chapitre suivant. Cette situation de crise se caractérise précisément par une augmentation des documents et par une chute des tirages. Bien que nous n'ayons pas à notre disposition de statistiques sur les ventes qui seules donnent un portrait exact de la situation du marché, on peut tout de même rappeler qu'une diminution des tirages et une augmentation des documents édités sont les deux ingrédients qui ont une influence directe sur l'amortissement de l'investissement³⁴. En effet, pour qu'un titre rapporte, il faut qu'il soit tiré à un nombre suffisamment important d'exemplaires pour permettre non seulement de récupérer le coût de sa production, mais de dégager un profit nécessaire au

³⁴ L'Observatoire de la culture et des communications (OCC) de l'Institut de la statistique du Québec tient, depuis 2001, des statistiques générales sur la vente de livres au Québec. Ces statistiques concernent notamment « les ventes de livres neufs selon la catégorie de points de vente » et « les ventes de livres neufs par les librairies » (en ligne, consulté le 17 septembre 2008 :

http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/culture_comnc/livre_biblt/livre/index.htm).

Les « catégories de points de vente », dans le premier cas, sont les éditeurs, les distributeurs, les libraires et la grande diffusion. Les « ventes de livres neufs », dans le second cas, concernent les livres généraux, les manuels scolaires et didactiques. De telles statistiques auraient pu servir à notre thèse si elles avaient fourni les résultats pour les années antérieures à 2001. Or, les statistiques générales que nous avons nous-même constituées ici vont de 1968 à 2003, ce qui dépasse largement les années couvertes par l'OCC qui, en regard de notre travail, vont de 2001 à 2003 (et se rendent par ailleurs jusqu'à aujourd'hui, mais cette fois les années au-delà de 2003 ne concernaient pas notre thèse). De plus, il aurait aussi été intéressant de pouvoir comparer les ventes de Hurtubise HMH à celles du marché global mais là, problème supplémentaire, il a été impossible, pour des raisons de confidentialité corporative, d'avoir accès à ces renseignements au sujet de la maison dont nous avons étudié le catalogue. Il va sans dire que les ventes sont sans doute l'indice le plus sûr qu'on peut avoir sur l'état et le développement d'un marché (Rouet, 2007a : 141).

développement ultérieur du secteur. Il est vrai qu'en pratique on estime qu'il y a très peu de titres qui font leur frais. Toutefois, dans la situation que nous examinons ici, une chute des tirages révèle une surproduction de documents qui ne feront pas leur frais. Et comme le nombre de documents augmente, et que le marché continue à fonctionner, on peut donc en déduire que les gros vendeurs doivent vendre plus encore que dans les périodes antérieures ou encore qu'il y a un nombre plus important qu'auparavant de vendeurs moyens qui rapportent aux producteurs. En somme, plus que jamais, et globalement, pour faire vivre le secteur de la littérature générale, par exemple, réputé ne pas pouvoir faire ses frais, deux stratégies se présentent. En premier, on peut modifier les produits traditionnels (roman et essai essentiellement) rattachés à ce secteur et les transformer non pas en fonction de développements esthétiques coupés de tout souci de rentabilité, mais plutôt en fonction précisément de cette dernière. C'est le cas du roman best-seller qu'on voit prendre une importance de plus en plus importante à partir des années 1980. En second, on peut, au sein de la même entreprise, développer de nouveaux secteurs porteurs qui pourraient être, selon les époques et les circonstances, les secteurs scolaires, livre jeunesse ou livre pratique. Ce sont ces secteurs que nous examinerons au chapitre suivant.

CHAPITRE 4

QUATRE SECTEURS DU MARCHÉ

1. Le manuel scolaire

L'une des premières mesures prises par le gouvernement libéral qui arrive au pouvoir à Québec à la faveur des élections du 22 juin 1960, date considérée comme fondatrice de la Révolution tranquille, concerne la mise sur pied d'une commission d'enquête chargée de le conseiller dans le domaine de l'éducation en vue d'une réforme. Celle-ci est devenue une nécessité pour plusieurs raisons. D'abord, la décennie 1950 avait été traversée par une augmentation importante des élèves dans les écoles primaires et secondaires du Québec suite à l'accroissement des naissances survenue depuis le milieu des années 1940 et à l'obligation d'instruction des enfants jusqu'à l'âge de 14 ans promulguée en 1942 par le gouvernement libéral Godbout. En effet, pendant plus d'une quinzaine d'années le nombre de naissances croît et l'arrivée d'enfants dans le système éducatif est pléthorique et sans cesse croissante sur plusieurs années¹. À partir de l'âge de 5 ou 6 ans, ces enfants arrivent dans des structures scolaires qui doivent faire face à ces nouveaux apports sans cesse croissants d'une année à l'autre. Dans la seconde moitié des années 1950, les cohortes d'enfants du baby-boom commencent à entrer au secondaire où les structures d'accueil sont aussi déficientes qu'au primaire, ce qui occasionne de nouveaux

¹ Entre 1941 et 1961, mais particulièrement à partir de 1945, le baby-boom au Québec se caractérise par un âge plus bas des mères à la naissance du premier enfant et donc par une période plus longue de possibilité de fécondité et une augmentation de la probabilité de familles plus nombreuses (Beaujot, 2000 : 213-217).

problèmes. L'État québécois investit alors de plus en plus dans la formation des maîtres et la construction de nouvelles écoles. Mais les problèmes ne cessent de croître et les ajustements prévus et mis en place ne suffisent manifestement pas (Charland, 2005 : 159-188).

Un autre problème apparaît, plus important s'il est possible. Les besoins en main d'œuvre qualifiées augmentent eux aussi et l'école québécoise n'arrive pas à fournir toutes les compétences nécessaires pour faire face à la prodigieuse croissance qui commence dès l'après-guerre et qui ne cessera de s'amplifier jusqu'en 1973 alors que survient le premier choc pétrolier. C'est dans ces conditions que le gouvernement libéral nouvellement arrivé au pouvoir à Québec institue en mars 1961 la Commission royale d'enquête sur l'enseignement dans la province de Québec présidée par Alphonse-Marie Parent qui lui donne son nom. Après de nombreuses consultations dans tout le Québec, à travers le Canada et même aux États-Unis et en Europe, la commission dépose, en 1963, le premier tome de son rapport qui en contiendra trois (répartis en 5 volumes). Entre 1963 et 1966, date du dépôt de son dernier volume, la commission recommande un train de propositions (576 très précisément) qui va transformer totalement le système d'éducation québécois. Il préconise tout d'abord le remplacement du Département de l'instruction publique, en place depuis le 19^e siècle, par un ministère de l'Éducation chargé de prendre sous sa responsabilité la totalité de l'éducation au Québec laquelle était traitée jusque-là par différents ministères et organismes, par l'État et les groupes religieux, et par plus de 1 700 commissions scolaires locales, toutes indépendantes les unes des autres (Corbo, 2002 : 14-16; Charland, 2005 : 160-161). L'Église catholique, qui tient à cette époque et

depuis le 19^e siècle un rôle déterminant dans l'éducation, ayant à travers différentes communautés religieuses et le clergé séculier son propre réseau d'écoles, de collèges, administrant une partie des universités, participant de façon décisive à la définition des programmes à quelque niveau que ce soit, suit une logique qui correspond de moins en moins à la réalité sociale qui existe déjà depuis plusieurs années et continue à se mettre en place². C'est à ce système, en partie anachronique et en tout cas incapable de faire face aux défis d'une économie libérale et d'un État moderne bureaucratique et interventionniste, que le nouveau ministère doit se substituer.

Mais la tâche de reconstruction est gigantesque. D'abord, il s'agit de penser un système qui établit une égalité de droit et de fait entre tous les enfants d'âge scolaire (fixé à 16 ans en 1960) sur le territoire québécois indépendamment de leurs origines sociales et géographiques. En deuxième, ce système doit correspondre aux besoins d'une société en profonde mutation sociale, économique et culturelle dans laquelle la science, la technique et l'économie occuperont désormais une place centrale et où la consommation prend une part déterminante. Or, l'éducation antérieure, qui faisait aussi il est vrai une place à l'enseignement technique et scientifique, n'était pas suffisante ni appropriée à ce chapitre. En troisième, le nouveau système doit être repensé dans son ensemble, du cours primaire à l'université, en fonction de cheminements uniformes et cohérents, sous la direction d'un seul ministère. Pour cela, des budgets considérables seront nécessaires non

² La désaffection face à la religion est de plus en plus importante. Ainsi, à titre indicatif, une enquête menée à Montréal par l'archevêché aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale révèle que, dans la métropole, seule une minorité de jeunes fréquentent l'église le dimanche. De plus, les prêtres nouvellement formés proviennent le plus souvent du milieu rural et vont pratiquer en milieu urbain qu'ils ne connaissent pas. Cela n'est pas sans créer des situations d'incompréhension entre le personnel ecclésiastique et les citoyens (Charland, 2005 : 159).

seulement pour la construction de nouvelles infrastructures affectées à l'accueil d'un nombre important et encore croissant pour quelques années d'élèves et d'étudiants, mais aussi pour la formation et l'embauche d'enseignants et professeurs. La culture contemporaine des sociétés démocratiques avancées se caractérise par une volonté de compréhension de la totalité des activités humaines et par une diffusion de cette connaissance dans l'ensemble des instances sociales afin d'un déterminer le développement. Ce qui veut dire que l'école, le collège et l'université ne sont pas seulement des lieux de formation de l'individu laquelle formation serait détachée de tout calcul de rentabilité, ce sont aussi et sans doute d'abord des lieux de diffusion de la connaissance la plus récente, de reproduction des valeurs, voire des pouvoirs qui structurent la société et en assurent la pérennité ou le changement (à certaines conditions) (Bourdieu, 1970). Et surtout, ce sont des lieux d'efficacité en ce qui concerne les besoins croissants et changeants du monde du travail. La réforme, démontrant la caducité du système antérieur et en proposant un tout nouveau, ouvre la porte à la critique de la réforme même et aux valeurs qu'elle est censée dispenser désormais, valeurs qui ne bénéficient pas du crédit, ou de la croyance, que la tradition qui n'a plus cours désormais leur accordait. On comprend mieux, dans ce contexte, la violence des transformations à laquelle la réforme donne lieu, puisque c'est d'abord elle qui en implantant des structures nouvelles rend caduque tout un système de valeurs, de connaissances et de pratiques, même reconnues comme obsolètes, en échange duquel elle en propose un nouveau, qui n'a pas fait ses preuves, qui doit épouser le changement en cours et qui reste donc pour le moins perfectible, tout cela en direction d'individus qu'elle est chargée de former ou à

qui elle assigne des tâches nouvelles, comme les étudiants, les enseignants, les professeurs, les fonctionnaires en général, populations qui croissent considérablement au même moment et qui prennent donc plus de place socialement³. De plus, dans le cas de l'Université, nous sommes dans une logique circulaire étant entendu que cette instance est à la fois un des lieux importants où se constitue la connaissance comme résultat de la recherche qui s'y fait et qui la critique, et un lieu de diffusion de la connaissance même par la formation des étudiants qu'elle dispense. En d'autres mots, les facultés et départements de sciences humaines et sociales fournissent notamment la connaissance nécessaire aux réformes et leur critique, et cela, comme on dit de nos jours, en temps réel! Aussi ne faut-il pas s'étonner de constater que les années 1960-1970 furent marquées par une contestation sociale sans précédent qui touche les lieux de jonction de l'État avec ses citoyens dans leurs activités spécifiques, comme l'école, le collège, l'université, la fonction publique, mais aussi le monde du travail en général. Une lutte sur plusieurs fronts, avec de nombreux acteurs différents (politiques, fonctionnaires, étudiants, syndiqués, travailleurs) se déploie donc dont le but est nettement de la part de

³ Entre 1961 et 1987, l'administration publique québécoise passe de 60 980 employés à 141 468, soit une augmentation de 230 % en 27 ans, c'est-à-dire de 1 160 employés par 100 000 habitants à 2 146, soit une augmentation de 185 % pour la même période, ce qui veut dire en somme un doublement des employés. De son côté, l'administration fédérale au Québec, pour la même période, passe de 67 576 employés à 119 629, soit une augmentation de 180 %, c'est-à-dire de 1 285 employés par 100 000 habitants à 1 815, en augmentation de 140%. « Ce qui est [...] caractéristique de cette tendance, c'est que les rangs de la fonction publique ont surtout été occupés par une main-d'œuvre jeune et de plus en plus diplômé, notamment au cours des années 1960 » (Langlois, 1990 : 322; aussi : 326). Les jeunes diplômés des cégeps et des universités, hommes et femmes, trouvent donc des emplois au sein de la fonction publique contribuant de ce fait à introduire dans l'appareil d'État, lui-même en transformation, la logique rationaliste et matérialiste qui les a formés peu de temps auparavant. Cet apport explique aussi la rapidité de transformation non seulement de l'État, mais aussi de la société toute entière. Ceux qui ont été nouvellement formés, dont la formation les a coupés de la société antérieure, contribuent donc à édifier une structure nouvelle qui génère à son tour de la nouveauté. C'est ce mouvement qui explique le mieux la profondeur des transformations et leur caractère irréversible et qui est tout à la fois de nature qualitatif (rationalité et éducation) et quantitatif (cohortes successives des baby-boomers, c'est-à-dire d'un grand nombre d'individus).

chacun d'imposer ses valeurs propres dont on peut dire pour le moins qu'elles ne concordent pas forcément avec celles des autres!

a. Pédagogie et marché

Le manuel scolaire tel qu'on le pratique jusqu'au milieu du 20^e siècle a des caractéristiques précises. D'abord il possède une structure linéaire qui divise la matière en chapitres qu'il faut lire dans l'ordre⁴. Dès les années 1950, on critique une telle conception qui ferait violence non seulement à la sensibilité de l'enfant, mais aussi à la capacité des maîtres d'élaborer leurs propres cours. En somme, il ne tient aucunement compte de la variété qui peut exister dans une classe donnée et encore moins de celle qu'il y a entre plusieurs classes. Ensuite, l'enseignant n'est pas appelé à travailler à son propre cours, à compléter le manuel voire à le critiquer pour le dépasser, toujours en restant dans le sens du programme. Par ailleurs, dans les années 1960 et 1970 se met en place une nouvelle pédagogie qui d'une part place l'enfant au centre du système éducatif, à la place de la matière à enseigner, privilégiant chez lui l'expérience du milieu et la perception qu'il peut en avoir plutôt que la connaissance abstraite et la mémoire qu'elle sollicite abusivement, sinon exclusivement. De plus, comme on veut favoriser la socialisation de l'enfant, la connaissance est présentée en fonction des rapports qu'il a

⁴ De façon générale, il a pour « objet de présenter dans un langage le plus compréhensible possible, à l'aide des dispositifs pédagogiques et graphiques, les éléments fondamentaux d'une matière [...] il est habituellement d'un format facile à manier et doté d'une facture matérielle robuste » (Allard *et al.*, 2007 : 121). Il appartient à ce qu'on désigne comme des outils pédagogiques dans lesquels on classe, outre le manuel proprement dit (livre de l'élève, cahiers d'exercices, livre du maître), les cartes murales, les jetons, les arbres historiques, les trousseaux, les moyens audio-visuels comme les disques, les films, les sites Internet, les cédéroms, le multimédia (*id.* : 120).

avec ses pairs, en fonction du groupe ou de la classe donc, qu'on estime être formateur. Il ne s'agit plus d'obliger l'enfant à rester à sa table toute la journée, en lui interdisant tout rapport avec ses petits voisins et en ne privilégiant que le rapport au manuel et au maître. Cette nouvelle pédagogie critique la conception d'un savoir préétabli que l'enfant n'aurait plus qu'à faire sienne pour privilégier une conception de l'enfant comme constructeur de la connaissance qu'il doit acquérir. Dans une telle perspective, le manuel doit être entièrement revu. Une nouvelle conception du manuel va progressivement s'établir comme outil pédagogique plutôt que comme premier et seul vecteur de connaissance. Il ne sera plus jugé nécessaire que tous les enfants aient le leur, pourvu que le maître en ait un, du reste qu'il n'a plus à suivre à la lettre, mais qui peut au contraire lui être utile dans la préparation de son enseignement. En une quinzaine d'années, du milieu des années 1960 au début des années 1980, on est passé du manuel dominateur au manuel 'outil parmi d'autres' dans l'enseignement à l'enfant. Le manuel qu'on utilise désormais n'a plus la même apparence: « La répartition traditionnelle en chapitres s'estompe derrière une succession de rubriques clairement différenciées qui assument une fonction particulière (activités préparatoires, dossiers, exercices...) » (Choppin, 1998 : 10).

Ce que souligne la pédagogie qui se met en place dans les années 1960-1970, c'est le caractère profondément hétérogène des élèves et étudiants entre eux ainsi que des enseignants. Et c'est cette hétérogénéité dont doivent tenir compte désormais les auteurs de manuels scolaires. Le manuel ne peut plus se présenter comme un parcours univoque vers la connaissance. Il doit au contraire être le support d'une démarche qui a pour but la construction par le sujet de ce qu'il doit apprendre (puisqu'il s'agit d'un cours qui répond

à un programme et donc à des objectifs). La nouvelle pédagogie a eu une influence directe non seulement sur l'emploi du manuel, mais aussi sur sa conception ainsi que sur les stratégies des éditeurs pour en conquérir le marché (Raulin, 1998).

On peut définir le manuel scolaire de différentes façons. Disons d'abord qu'il s'agit d'un livre utilisé dans le cadre d'une formation et qui contient la matière d'un cours. De manière plus précise, il peut être utilisé par l'élève et contenir la matière théorique du cours; il peut aussi contenir des exercices liés à cette matière. Par ailleurs, il peut être destiné à l'enseignant de façon exclusive; dans ce cas, il contient des renseignements qui touchent non seulement à la matière à enseigner, aux exercices à faire, mais aussi à la manière d'enseigner, voire aux fondements de la matière et finalement aux corrigés des exercices. Il peut être obligatoire ou optionnel; il peut être l'outil premier de l'enseignement ou ne servir que d'outil d'appoint. Enfin, le manuel peut être une combinaison de certaines de ces caractéristiques (Hasni et Ratté, 2001).

Depuis le rapport Parent (1963-1966), le manuel scolaire est passé par différents programmes qui en ont déterminé les conditions d'usage et de production.

Dans le tome II du rapport, le chapitre XXIX est consacré aux « Programmes, manuels, examens, inspection » (1965). Les auteurs y analysent la situation du manuel scolaire en sept points. D'abord ils en déplorent l'abus, estimant que des outils plus modernes, comme les moyens audio-visuels (disque, ruban magnétique, diapositive, film voire musées et expositions), sont sans doute plus appropriés pour la pédagogie nouvelle qu'il faut désormais mettre en place. « L'enfant et l'adolescent profitent bien plus d'un contact

vivant avec la nature ou avec les hommes que d'une lecture trop sèche ou d'un simple travail de mémorisation » (Parent, 2004 [1965] : alinéa 1111). En deuxième, ils estiment qu'il n'est pas bon qu'il y ait un seul manuel pour un programme et que celui-ci en devienne la transposition. Au contraire, ils incitent les maîtres à recourir à leurs propres compétences pour adapter le programme aux classes qu'ils enseignent, recourant le cas échéant aux manuels dans la préparation des leçons. Ce recours à des sources multiples devrait avoir une incidence auprès de l'élève en l'incitant à chercher lui-même la matière de sa formation. Les auteurs du rapport déplorent même que les élèves aient à acheter un manuel chaque année pour chacune des matières du programme (*id.* : alinéa 1112). En troisième, ils mettent en cause la médiocrité technique et cognitive des manuels existants, suggérant même qu'on retire de la circulation les plus mauvais et qu'on en corrige d'autres si des améliorations peuvent leur être apportées. Pour palier aux lacunes des manuels produits au Québec, en quatrième point, les auteurs du rapport proposent qu'on en importe, soumettant à l'école publique québécoise les exemples des collèges privés francophones et les institutions anglophones du Québec qui n'hésitent pas à « puiser au vaste répertoire de la production américaine [...] [et] européennes⁵ » (*id.* : alinéa 1114). En cinquième, le rapport Parent propose l'établissement de concours pour le choix de nouveaux manuels afin de rétablir entre les éditeurs une compétition qui devrait viser la qualité; un jury indépendant se prononcerait sur les meilleurs projets. Quoiqu'il en soit, les auteurs du rapport ne sont pas du tout favorables au manuel unique qui appauvrit les

⁵ Le gouvernement québécois aurait même chargé, en 1964, Hachette de traduire des manuels américains pour le marché québécois (Aubin, 2007 : 252, note 56). Quoiqu'il en soit, il faut noter que Hurtubise HMMH, à l'instigation de Thierry Viellard, procéda, dès 1966, à l'adaptation de manuels français pour le Québec, notamment les grammaires Gallichet.

ressources nécessaires à l'enseignement. Incidemment, notons que ce point trouve un écho direct dans le rapport Bouchard (1963) qui déplorait le manque de concurrence entre les éditeurs québécois de manuels scolaires, défavorable aux contribuables qui en défraient les coûts. En sixième, on propose que la longueur de vie d'un manuel ne dépasse pas cinq ans sans qu'il n'ait à subir une évaluation (*id.* : alinéa 1116). Enfin, le rapport suggère qu'un comité composé d'enseignants, d'éditeurs et de fonctionnaires soit mis sur pied pour favoriser les échanges en vue de définir les besoins du milieu scolaire en la matière⁶.

De notre point de vue, ce qui frappe dans cette analyse par les auteurs du rapport Parent, c'est d'une part le fait qu'ils proposent que les manuels ne soient plus au centre du geste pédagogique et, d'autre part, qu'on recoure désormais à la production étrangère pour pallier le manque de la production locale et pour insuffler un vent nouveau sur le marché des manuels au Québec. Ces deux suggestions peuvent aisément être perçues comme une attaque à l'endroit des éditeurs canadiens-français de manuels scolaires puisqu'elles pointent du doigt la pauvreté de leur production, son importance désormais toute relative dans la pédagogie et la nécessité de recourir à la production étrangère pour sortir du marasme dans laquelle s'est enlisée cette production nationale. En d'autres termes, cela signifie une baisse de revenus pour cette dernière. Enfin, notons à nouveau le fait que les idées des commissaires au sujet du manuel scolaire impliquent une toute nouvelle pédagogie, où l'enfant est pris en compte dans sa spécificité d'individu en construction

⁶ Les propositions 333 à 339 du rapport reprennent tous ces aspects.

d'autonomie et où l'enseignant est appelé à faire preuve d'initiatives dans la préparation de ses classes.

Certains analystes ont insisté sur la « forte critique » des auteurs du rapport Parent à l'égard des manuels (Hasni et Ratté, 2001 : 60). Il est vrai qu'en quelques pages, le rapport fait le tour de la question, analyse les faiblesses du manuel tant du point de vue pédagogique que du point de vue industriel, et propose des solutions précises qui échelonnent les mesures en voulant d'abord apporter des correctifs immédiats à la situation déplorable dans laquelle se trouvait alors, aux yeux des commissaires, l'enseignement primaire et secondaire. C'est dans cette dernière perspective que la production étrangère est proposée comme solution de rechange. En même temps, le rapport recommande au ministère qu'il s'implique dans la production de nouveaux manuels afin qu'ils soient plus près de la nouvelle pédagogie et plus près aussi de la réalité locale que vivent élèves et étudiants. Tout cela prend forcément plusieurs années à réaliser dans la mesure où il faut penser le nouveau manuel, en trouver les auteurs, les producteurs, les éditeurs; que les projets les meilleurs soient finalement approuvés et suivis tout au long de leur production.

Les éditeurs ont évidemment toujours dépendu des consignes ministérielles et des programmes dans la production des manuels scolaires. On estime généralement que de la parution du rapport Parent, dont la publication des tomes s'est échelonnée de 1963 à 1966, jusqu'en 1977, ces consignes étaient pour le moins incertaines et laissaient donc place à la nouvelle pédagogie (globalement hostile au manuel) dont le rapport recommandait précisément l'implantation. En 1978, le ministère crée la Direction du

matériel didactique chargée de superviser l'approbation des manuels scolaires. En 1979, il établit un certain nombre de critères à suivre dans la production de manuels. Jusqu'en 1987, au fur et à mesure que les programmes de la toute nouvelle réforme entrent en vigueur, il fait paraître 45 guides sur les conceptions du matériel didactique à l'intention des éditeurs pour chaque programme. En 1991, suite à la nouvelle loi sur l'instruction publique, un nouveau guide général est publié. Enfin, en 1997, un Comité d'évaluation des ressources didactiques est créé afin de conseiller le Ministre sur l'ensemble du matériel didactique et notamment sur les manuels (Hasni et Ratté, 2001). Incidemment, au début des années 2000, Hervé Foulon disait que cette dernière mesure avait été à l'origine du retrait de Hurtubise HMH du manuel scolaire, les consignes du ministère tardant à venir ou n'étant pas du tout claires (Doré, 2004).

Entre les premières réformes issues du rapport Parent et le début des années 2000, trois conceptions pédagogiques ont successivement pris place dans l'enseignement au Québec. À partir de 1969 sont apparus les programmes cadres qui « définissaient à grands traits les objectifs fondamentaux de l'enseignement d'une matière et proposaient diverses approches méthodologiques sans proposer de contenus détaillés » (Gouvernement du Québec, 1977 : 21). Les initiatives locales étaient favorisées et les enseignants étaient invités à préciser le contenu de leurs propres programmes, en tenant compte évidemment du cadre général défini par le ministère. Cette approche faisait appel à une 'pédagogie active' qui portait une grande attention à l'élève. On suggérait aussi aux commissions scolaires de produire elles-mêmes les outils pédagogiques nécessaires à l'enseignement (et donc implicitement de laisser de côté les produits des éditeurs). Dans une telle

situation, le manuel n'occupait pas une place prioritaire. Les programmes cadres ont duré une dizaine d'années et il semble qu'ils n'aient pas donné les fruits escomptés, l'approche restant trop théorique et les applications, incertaines et non-concluantes. En 1977, on suggéra une révision au sujet du manuel afin de permettre à l'enseignant de disposer des « outils simples et quotidiens dont il a besoin » (*ibid.*) et qu'appellent aussi de leurs côtés les parents, les élèves et bien sûr les éditeurs. Du reste, l'absence de manuel aurait eu des effets désastreux dans l'enseignement proprement dit. En effet, on avait pensé que les enseignants feraient preuve d'imagination pour suppléer l'absence de manuels. En réalité, ils eurent le sentiment d'être laissés à eux-mêmes, sans ressources, certains faisant appel à des ouvrages qui n'étaient pas des manuels et qui n'avaient pas la valeur cognitive et pédagogique nécessaire pour faire office de véritable guide d'enseignement (Hasni et Ratté, 2001 : 62).

À la même époque, les théoriciens en pédagogie quant à eux restent fermes sur leurs convictions. Il faut être le plus près possible de l'enfant, de ses capacités, de ses besoins, de son expérience quotidienne. Le manuel de base, par exemple, est perçu comme une autorité qui détiendrait « la vérité révélée » et qui découragerait « une pédagogie de la question et du dialogue » entre l'enseignant et l'élève qu'il faut désormais promouvoir (Lenoir, 1980 : 20). S'il peut être utile dans l'apprentissage, le manuel selon eux ne doit surtout pas se substituer à l'enseignant ni à la diversité de l'expérience quotidienne que vit l'élève (Savage, 1980 : 20). Mais plus profondément, c'est le caractère autoritaire du manuel de base que dénoncent les pédagogues, comme ils réfutent, du même souffle, le rôle traditionnel de l'enseignant qui « détient le monopole des connaissances », devant

être bien plutôt un « animateur », un « guide », un « déclencheur » (Savage, 1980 : 20). Le ministère fait fi de ce genre de commentaires, qui témoignent des principes de la première grande réforme de 1969 et, à partir de 1980, rétablit non seulement le manuel, mais aussi propose une nouvelle pédagogie, dite par objectifs, qui respecte tout autant que précédemment la personnalité de l'enfant et le rôle joué par l'enseignant, mais cette fois dans une volonté plus pragmatique que précédemment. Petit à petit, le manuel « constitue la ressource de base incontournable » et devient, selon les matières scolaires, « une aide à la planification, un outil de référence et de consultation, une source d'exercices et un outil de lecture pour l'élève » (Lenoir *et al.*, 2007 : 7).

En 1979, la critique des programmes-cadres en ce qui concerne les manuels qui prévalaient depuis 1969 vient d'un document du ministère qui y consacre deux pages. D'entrée, les auteurs du document déclarent que « la situation actuelle incite le ministère à prendre d'importantes mesures pour redonner une place de premier plan au manuel scolaire de base dans les matériels d'enseignement et à en souligner la valeur en tant qu'instrument fondamental de l'enseignement » (Gouvernement du Québec, 1979 : 105). On ne saurait être plus clair pour établir la faillite de la réforme précédente (entamée en 1969)! D'autant que le document s'emploie à démontrer, point par point, les erreurs d'analyse faites par le rapport Parent, à l'origine de la réforme de 1969. L'effet est tout à fait saisissant; bien entendu, entre 1969 et 1979, ce sont les applications du rapport qui ont montré leurs limites. Il ne s'agit donc pas vraiment d'une querelle théorique, bien au contraire. Les critiques se font uniquement au regard des résultats, accablants (Lenoir *et al.*, 2007 : 2).

Au début des années 1980, une nouvelle réforme apparaît donc qui propose une autre conception de la pédagogie. Cette fois, il s'agit de procéder par objectifs, les programmes étant montés de telle sorte que les objectifs mêmes sont établis avec précision au départ et qu'ils se suivent les uns après les autres à partir du moment où ils se réalisent successivement, un objectif réussi entraînant le suivant, le passage d'une étape dans la formation à une autre.

Dans ses rapports avec l'édition, le ministère a produit un certain nombre de documents, à partir des années 1980, qui ont valeur de cahiers des charges à l'adresse de l'industrie. Trois éléments définissent les critères d'approbation des manuels : un élément cognitif, un élément technique et un élément éthique (Hasni et Ratté, 2001 : 63). L'élément cognitif correspond au contenu du manuel défini par rapport aux exigences formatives du programme, ce qui veut dire qu'un manuel doit dispenser la matière convenue par le ministère pour un cours. L'élément technique correspond aux exigences strictement éditoriales du manuel, à savoir la qualité d'impression, la qualité des illustrations, la qualité de la présentation matérielle, voire la qualité de la langue. Enfin, l'élément éthique touche aux valeurs que le ministère, l'enseignant et l'élève ont en dehors de leurs rapports pédagogiques stricts, c'est-à-dire qu'il touche aux principes moraux et religieux, aux origines ethniques, sexuelles voire linguistiques des sujets et des institutions en présence, en somme à leur histoire et à leur actualisation telles qu'elles peuvent surgir dans le lien pédagogique que ce dernier n'a pas initialement prévues, principes qui, somme toute, doivent être considérés avec respect.

Suite aux États généraux sur l'éducation survenus en 1996, une nouvelle politique éducative a été pensée qui s'est traduite, à partir de 1998, par une réforme commencée d'abord au primaire et qui est encore en cours d'implantation (en 2008) suivant la progression des ordres d'enseignement. Dans un document produit par le ministère, en 1997, on réaffirme que « le matériel didactique – et le manuel scolaire au premier chef – joue un rôle important dans la vie de l'élève » (cité par Hasni et Ratté, 2001 : 63).

C'est donc dans ces circonstances et dans cet esprit que le manuel a été réintroduit progressivement dès les années 1980, par le ministère, jusqu'à cette reconnaissance ultime de la fin des années 1990, bien que celle-ci n'ait pas été suivie, dans les années qui vinrent après, par des directives précises à l'adresse des éditeurs, comme le regrettait Hervé Foulon au début des années 2000 (Doré, 2004), et comme cela avait été le cas dans les années 1980. Cette restauration du manuel avait été précédée par une critique à la fois circonstanciée (incapacité des éditeurs locaux de produire des manuels de qualité) et radicale (inutilité du manuel dans la nouvelle pédagogie) faite par la commission Parent, au milieu des années 1960. Voilà donc comment on peut résumer la situation du manuel scolaire, au Québec, entre les années 1960 et les années 2000, en ce qui concerne la conception qu'en a eu le ministère et les applications qu'on lui a données tout au long des années, d'une réforme à l'autre. Voyons maintenant comment, en regard de ce que nous venons d'exposer, Hurtubise HMH a développé son propre secteur scolaire.

Dans son expérience éditoriale des années 1940 à la direction administrative des Éditions de l'Arbre, Claude Hurtubise, qui avait dû déclarer faillite en 1948, avait compris que la littérature générale seule, au Canada français, ne pouvait assurer la survie d'une maison

d'édition. Son passage dans les années 1950 chez Beauchemin, éditeur de livres scolaires et distributeur, et chez Fomac, maison de distribution propriété de Hatier, l'avait conforté dans cette idée, lui laissant entrevoir la manne que le livre scolaire représentait. Au tout début des années 1960, la tenue de la commission Parent et la remise de son rapport laissait déjà entrevoir l'importance que les réformes auraient sur le manuel scolaire. De plus, la commission Bouchard, en 1963, donna un coup fatal à une pratique éditoriale répandue qui favorisait indûment quelques éditeurs scolaires au détriment des autres. Enfin, faut-il rappeler que l'un des associés français de Claude Hurtubise dans la fondation de Hurtubise HMH était précisément le géant français du livre scolaire Hatier. C'est dans ce contexte que le secteur scolaire fut donc créé en 1964 chez Hurtubise HMH. Comme Claude Hurtubise ne s'intéressait à ce secteur que pour des raisons financières, il accepta de nommer à sa direction Thierry Viellard, neveu de son autre associé français, Roger Mame, qu'on lui avait présenté. Viellard, qui n'avait que 21 ans au moment de son entrée dans l'entreprise, fut donc le développeur du secteur jusqu'en 1975, année du départ de Claude Hurtubise, continuant à le superviser jusqu'à son départ à lui, en 1979, après le rachat de l'entreprise par Hervé Foulon. Sous l'impulsion de ce dernier, le secteur connut alors de nouveaux développements qui correspondaient du reste aux potentialités du marché.

Les premières publications en scolaire sont des adaptations de manuels français. Il s'agit de grammaires écrites par Georges Galichet et publiées initialement chez Lavauzelle, en France. Puis ces grammaires feront l'objet d'adaptation pour le Canada par un adaptateur canadien, Lucien Gagné. Entre 1964 et 1968 le secteur s'organise autour de cette

production. Puis, Viellard commande à des auteurs canadiens-français des ouvrages qui répondent à la nouvelle pédagogie qui se met en place. Ce sont les documents appelés feuilles volantes qui sollicitent l'activité de l'enfant dans la construction de son propre savoir. Les 'livres', si l'on peut dire, sont constitués de feuilles détachables que l'enfant doit compléter puis remettre pour corrections à l'enseignant. Les publics visés appartiennent au primaire et au secondaire; et les matières sont le français, les mathématiques, les sciences. En parallèle, Hurtubise HMH produit, à la fin des années 1960 et au début des années 1970, des manuels de biologie qui seront un grand succès financiers et seront réimprimés pendant plusieurs années. C'est dire, qu'au secondaire à tout le moins, les enseignants recourent toujours au bon vieux manuel qui supporte leur enseignement et permet à l'élève ou à l'étudiant d'avoir une matière tangible sous la main qu'il peut mémoriser.

La nouvelle réforme qui s'amorce en 1979 et qui était déjà annoncée depuis quelque temps met un frein à la production d'ouvrages scolaires chez Hurtubise HMH. Il est vrai que cela correspond aussi à l'achat de l'entreprise par Hervé Foulon qui décide à ce moment de réorienter l'entreprise. Le ministère prendra plusieurs années à énoncer les règles de production des nouveaux manuels ce qui sèmera le doute dans l'esprit de la profession quant aux exigences qui doivent encadrer le travail des auteurs. Hervé Foulon met lentement au point, dans les années 1980-1990, une stratégie où il se concentre d'une part sur l'enseignement des langues secondes par l'achat des Éditions Marcel Didier Canada, spécialiste en ce domaine, et d'autres part sur les livres de soutien à l'enseignement du français et des mathématiques qui l'amènera à ne plus produire, dans

les années 1990, que du livre parascolaire, se retirant totalement du livre scolaire au moment où, à partir de 1998, s'amorce la mise en place la troisième grande réforme.

Nous reviendrons dans le détail sur tout cela lorsque nous analyserons le catalogue de Hurtubise HMH dans la troisième partie de la thèse.

*

On voit mieux désormais en quoi le manuel scolaire est une production sociale qui mobilise un grand nombre d'agents, du cognitiviste à l'éditeur, en passant par le pédagogue, l'enseignant, le fonctionnaire, l'auteur et l'élève bien sûr. C'est donc à une véritable sociologie qu'il en appelle (Rocher, 2007). Dans ce système de relations, l'éditeur n'est qu'un maillon qui n'a pas conscience la plupart du temps des tensions qui existent entre d'autres maillons de la chaîne avec lesquels il ne partage pas un lien direct, pour ne pas dire un lien d'affaires. Ses relations sont d'abord déterminées par les programmes du ministère, par les auteurs de manuels, par les écoles et commissions scolaires qui les achètent. On notera que ni le cognitiviste ni l'élève ou l'étudiant n'apparaissent directement comme des interlocuteurs de l'éditeur scolaire; c'est à travers le travail des auteurs qu'ils émergent comme des réalités secondes, bien que déterminantes, les cognitivistes et pédagogues construisant le savoir de base et ses applications à l'école dont se servent les auteurs de manuels et les élèves, ces derniers étant formés par ce savoir et ne pouvant être en la matière des interlocuteurs qui auraient une idée précise de la façon dont il faudrait que le manuel soit conçu et utilisé.

Par ailleurs, la canadianisation du contenu des programmes, particulièrement dans les collèges et universités, dans les années 1960-1980, va avoir un impact sur l'édition des manuels et des livres éducatifs. Elle apparaît au même moment dans les deux groupes linguistiques du pays et est supportée par les gouvernements provinciaux et fédéraux. En dépit d'un certain discours, il s'agit non seulement d'un contenu humaniste qui viserait à ce que l'individu se connaisse mieux lui-même et donc connaisse aussi mieux son milieu immédiat, mais aussi il s'agit de faire la promotion d'un nationalisme, qu'il soit canadien ou québécois, face à la présence dominante des États-Unis et, moins prégnante, mais tout de même existante, de la France, dans le cas du Québec. En parallèle à la production de manuels scolaires, qui connaît un ralenti dans les années 1960-1970 dû à la réforme dans l'éducation, au Québec, qui ne le favorise plus, on encourage une production littéraire qui doit soutenir l'enseignement, notamment à partir du secondaire jusqu'à l'université. Ces textes littéraires sont ceux-là mêmes que doivent désormais travailler les étudiants et qu'ils achètent le plus souvent parce que l'enseignement les met au programme. Ainsi, à partir de 1967, les cégeps prévoient quatre cours de français dont trois obligatoires qui touchent tous les collégiens soit successivement le roman, le théâtre, la poésie et l'essai et cela le plus souvent à l'intérieur même du corpus de la littérature québécoise. Bien qu'aucune œuvre ne soit imposée par le ministère, les étudiants doivent tout de même utiliser et se procurer le cas échéant les titres choisis par leurs professeurs afin de les étudier. On estime à près de 1 700 000 le nombre d'exemplaires qui auraient été ainsi achetés entre 1967 et 1987 par les étudiants des cégeps et des universités (Melançon, 1987 : 120-124; Friskney *et al.*, 2007⁷).

⁷ Notons que Friskney *et al.* donne le chiffre de 2 800 000 (p. 61), ce qui ne correspond pas au calcul

Dans les années 1960, le changement de pédagogie qui favorise désormais le vécu des élèves et des étudiants, la montée du nationalisme québécois, l'arrivée massive de contingents à tous les niveaux du système éducatif, l'émergence d'un milieu éditorial plus dynamique qui cherche notamment à produire des livres à bon marché, toutes ces raisons contribuent à développer une édition littéraire en parallèle à l'édition scolaire qui sert aussi l'éducation. En effet, à partir de la création des cégeps, c'est-à-dire à partir de 1967, les étudiants doivent lire et étudier des œuvres québécoises contemporaines qui du reste leur parlent de leur milieu, des préoccupations qui émergent alors et qui sont écrites le plus souvent par des auteurs qui, s'ils n'ont pas le même âge qu'eux, sont à peine plus vieux. On est bien dans la proximité et le vécu tels que la nouvelle pédagogie mise de l'avant par le rapport Parent, au Québec, le promeut! Au début des années 1950, l'édition canadienne-française ne publie qu'une douzaine d'ouvrages de fiction (roman, nouvelle, poésie, théâtre); en 1961, on édite 30 romans, 15 recueils de poésie et 3 pièces de théâtre (Melançon, 1987 : 107). En littérature, jusqu'aux années 1960, avant la réforme donc, le manuel qu'on trouve est soit un livre d'histoire, soit une anthologie ou des morceaux choisis. À partir du moment où la pédagogie met l'élève ou l'étudiant au centre du processus d'éducation, où il doit construire sa propre connaissance de la matière mise au programme, on privilégiera la lecture des œuvres non pas dans une forme morcelée et limitée (anthologie et morceaux choisis) ou résumée (histoire littéraire), mais bien plutôt dans leur entièreté, offrant à l'étudiant l'œuvre comme principe de base indivisible. De la sorte, non seulement on se trouve à privilégier la découverte de l'œuvre en tant que telle,

complet fait par Melançon, qui en arrivent plutôt, comme nous en donnons une approximation ici, à 1 669 060 exemplaires (p. 124). C'est tout de même plus d'un million de moins!

ce que la pédagogie antérieure refusait de faire en empêchant toute lecture directe d'une œuvre entière, mais aussi on donne l'occasion au marché du livre d'entrer, par la pédagogie même, au collège et à l'université, voire même à l'école. Et comme la nouvelle pédagogie favorise la proximité de l'élève ou de l'étudiant avec son milieu, c'est donc tout naturellement que dès 1973, les professeurs de français des cégeps proposent que « soient étudiées avant tout des œuvres québécoises contemporaines de nature à répondre aux préoccupations psychologiques et sociales de nos étudiants » (Melançon, 1987 : 114, citant un document de la Coordination provinciale du français).

Nous avons vu qu'en fondant les Éditions du Jour, en 1961, Jacques Hébert s'est donné pour mission de rentabiliser son entreprise et pour cela il n'y a qu'une manière, c'est de vendre du livre, de créer de gros vendeurs, comme les livres de recettes et les essais chocs. Il met aussi sur pied la collection des « Romanciers du Jour » dont les premiers titres paraissent précisément cette année-là en espérant la financer par les ventes de titres populaires. Rappelons que cette activité éditoriale qu'il voulait avoir dans la littérature avait été la raison pour laquelle il avait quitté les Éditions de l'Homme où Edgar Lespérance, propriétaire de la maison, n'en voulait rien entendre. Il va donc appliquer à la littérature les recettes qui lui avaient permis, aux Éditions de l'Homme, avec des essais, de faire des best-sellers (par exemple avec *Les insolences du frère Untel*, 1960). La réforme dans l'éducation, l'arrivée massive de nouveaux étudiants, la mise au programme de la littérature québécoise dans les universités (en 1963, à l'Université Laval) et les cégeps (en 1967) et le lancement de nouvelles collections vont augmenter considérablement l'activité éditoriale. Ainsi, en 1968, Leméac crée successivement deux

collections de théâtre, « Théâtre canadien » (1968) et « Répertoire québécois » (1969) qui publient, jusqu'en 1986, 186 titres. Le public cible est essentiellement les étudiants des cégeps et des universités. La première collection aurait vendu plus de deux millions d'exemplaires, en un peu moins de vingt ans, selon Yves Dubé, directeur littéraire de la maison (Melançon, 1987 : 118). On imagine aisément que le théâtre, plus que le roman et la poésie, est une forme éminemment didactique, dans la mesure où le 'lecteur', en quelque sorte, peut incarner le texte même et ainsi s'en emparer, le faire sien, l'attirer vers son propre vécu, cela étant du reste la fonction première du théâtre joué, mais cela étant aussi une des pierres d'assise de la nouvelle pédagogie qui se met alors en place dans le système éducatif. Du reste, il faut rappeler l'explosion théâtrale survenue dès les années 1960 alors qu'à côté des théâtres institutionnalisés, encore jeunes du reste, se déploient, sur la totalité du territoire québécois, un nombre incalculable de troupes amateurs et même professionnelles touchées par les questions sociales qui se font les transmetteurs de l'agit-prop dans leurs milieux immédiats, les cégeps et les universités, avant de les diriger vers le reste de la société à l'occasion de représentations publiques, dans les lieux les plus inhabituels pour le théâtre jusque-là, comme les usines et les quartiers populaires, ainsi que dans des festivals, lieux de rencontres et de diffusion plus courants pour cette activité (Engelbertz, 1989 : 296-344; Bélanger, 1997 : 121-207; Larrue, 2001; Robert, 2003 : 94-96).

On voit donc que livre et manuel éducatifs forment une réalité contrastée pendant la période qui couvre les années 1960-2000. Le manuel est passé par un rejet complet puis une réhabilitation entière. De plus, la nouvelle pédagogie, qui repose sur une

connaissance scientifique du sujet apprenant, différent selon les étapes de la croissance, privilégie le développement de l'autonomie et l'insertion de la connaissance dans le milieu de vie du sujet. Ces conceptions, si elles entraînent une remise en question du manuel traditionnel ouvrent au même moment de nouvelles perspectives pour le livre d'utilité éducative qui permettent aux éditeurs d'offrir de nouveaux produits. Il faut simplement souligner que ces changements de focalisation touchent des secteurs différents du marché éditorial, le secteur du manuel et le secteur de la littérature générale. Hurtubise HMH pour sa part, qui coiffe plus d'une casquette, saura tirer bénéfice de l'un et l'autre, éditant à la fois dans l'un et l'autre secteur.

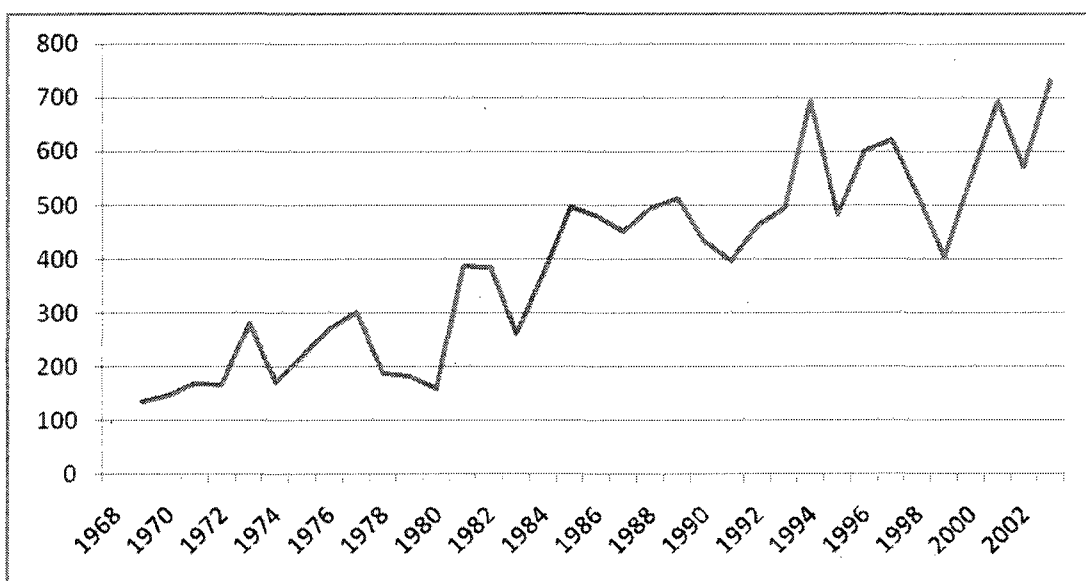
b. Les statistiques sectorielles

En 2007, on estimait à plus de 20 000 le nombre de titres imprimés dans le secteur du manuel scolaire au Canada français, c'est-à-dire depuis les tout premiers temps de l'enseignement au pays (Allard *et al.*, 2007 : 119). De 1918 à 1960, l'édition du manuel scolaire connaît une progression continue. Elle fléchit de façon importante dans les années 1960-1980, pour les raisons que nous avons vues, et connaît une augmentation à partir de 1980, jusqu'à aujourd'hui. On estime que, sur à peu près 3 000 titres de manuels scolaires ayant paru, au Québec, entre 1918 et 1980, 5 % seulement sont des réimpressions, adaptations ou traductions de productions étrangères. Dans les seuls années 1980, alors que le manuel est rétabli dans l'enseignement, près de 3 000 titres auraient été

publiés, soit en 10 ans le même nombre que pendant les 60 années antérieures (Aubin, 2007).

Examinons les statistiques du manuel scolaire pour voir comment l'ensemble de la production s'est développée pour la période couverte par la BAnQ (1969-2002)⁸. Dans son aspect général, telle qu'elle apparaît ici, la courbe du nombre de documents publiés est ascendante, mais parsemée de fluctuations importantes (figure 4.1).

Figure 4.1 : Livre scolaire – Documents publiés, 1969-2003



Source : BAnQ, 1969-2003

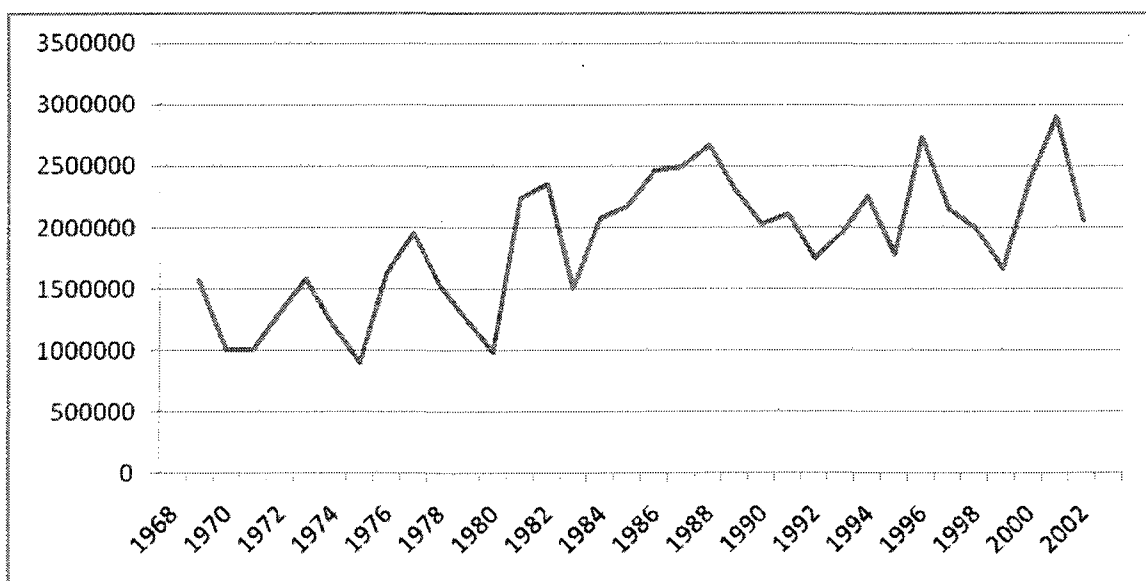
En 1969, à la première année des statistiques, on trouve la production la plus basse pour la période couverte avec 139 documents. En 2003, dernière année de la courbe, qui est aussi la plus importante de cette même période, on trouve 731 documents. Entre les deux extrêmes, il y a donc une progression de 526 % en 35 ans, soit une progression annuelle moyenne de 15 %, ce qui est tout à fait remarquable.

⁸ Les statistiques sur le livre scolaire commencent, à la BAnQ, en 1969.

Comment analyser plus finement cette courbe? Malgré les fluctuations, on peut en dégager deux périodes : 1969-1980 et 1981-2003. Entre 1969 et 1980, on remarque un plateau avec une production annuelle moyenne de 171 documents où se distinguent trois années de croissance (1973, 1976 et 1977 pour 284 documents en moyenne). À partir de 1981 on observe une croissance continue qui voit le nombre de documents passer de 387 (1981) à 731 (2003), pour une augmentation de 188 % en 23 ans. Nous verrons plus loin que ces fluctuations correspondent à des situations précises dans les réformes apportées en éducation.

La courbe du nombre total d'exemplaires publiés annuellement (figure 4.2) connaît elle aussi de grandes fluctuations pendant les 35 ans de la période considérée ici.

Figure 4.2 : Livre scolaire – Tirages globaux, 1969-2003



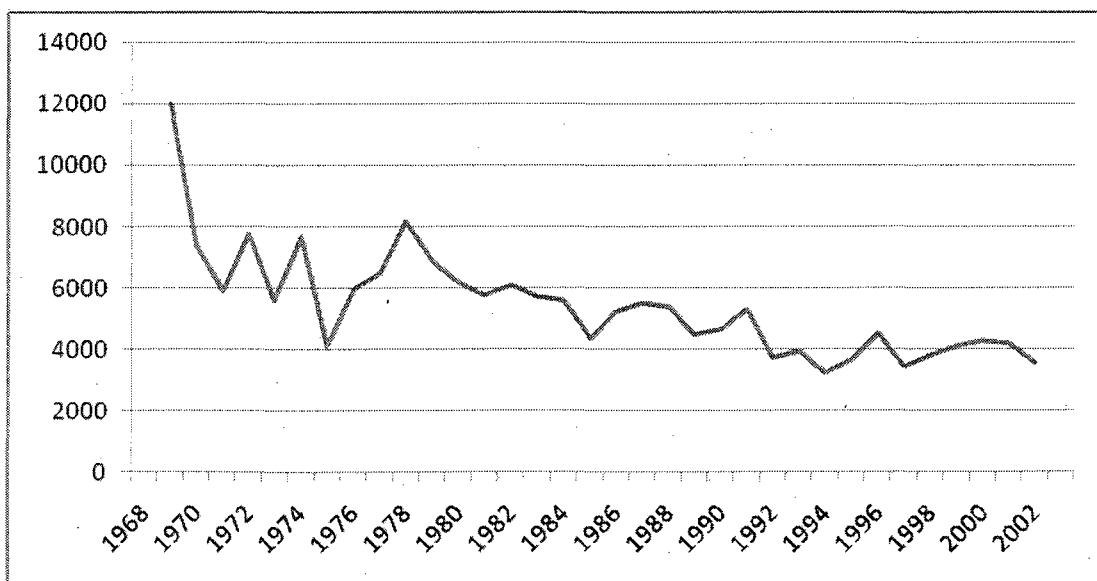
Source : BAnQ, 1969-2003

Si on prend les deux extrémités de la période, on a un tirage global d'un million d'exemplaires en 1970-1971 et de près de trois millions en 2001, ce qui veut dire une

augmentation de 300 % en 32 ans. Toutefois, on voit que la courbe a de nombreux bas et hauts et qu'elle n'est vraiment en progression constante qu'entre 1983 et 1988, ce qui correspond, comme nous le verrons plus bas, à un retour du manuel dans l'enseignement primaire et secondaire alors qu'il en avait été pratiquement banni depuis 1969. Incidemment, notons qu'en 1969 et 1970, on observe une chute du nombre d'exemplaires de 500 000, c'est-à-dire le tiers de la production, ce qui est considérable.

La courbe des tirages moyens est globalement dépressive (figure 4.3), mais elle se divise en deux; dans une première partie, qui va de 1969 à 1978, elle connaît des fluctuations importantes; à partir de 1979, elle diminue de façon lente mais continue.

Figure 4.3 : Livre scolaire – Tirages moyens, 1969-2003



Source : BAnQ, 1969-2003

On n'observe pas, dans cette seconde partie, les brusques fluctuations qui caractérisent la première partie de la courbe. En 1970, les tirages moyens étaient de 7 400 exemplaires;

en 2002, ils étaient de 3 600, soit une baisse de moins 200 %. C'est là aussi un mouvement spectaculaire.

Pour la période considérée ici, on a donc vu que le livre scolaire a fait l'objet d'une critique radicale en provenance des autorités ministérielles et pédagogiques qui a affecté non seulement son aspect cognitif, mais aussi ses composantes industrielles. Cette période voit aussi le rétablissement du manuel au centre du geste pédagogique, bien que les dernières évolutions ne soient pas encore concluantes en ce sens. En effet, les directives précises sur la fabrication du manuel n'ont pas encore été énoncées, au grand regret de certains éditeurs qui se sont retirés de ce type de production. Par ailleurs, la nouvelle pédagogie qui se met en place à partir de 1969 et qui privilégie le sujet apprenant dans son milieu immédiat a permis le développement de programmes, particulièrement dans les ordres éducatifs supérieurs, qui font appel au secteur de la littérature générale sollicitant non seulement le genre du théâtre mais aussi celui du roman, de l'essai et de la poésie. Si les éditeurs scolaires ont été perdants pour la période 1969-1981, les éditeurs de littérature générale ont su s'adapter aux nouvelles exigences et proposer des produits qui correspondaient aux attentes du milieu scolaire, collégial et universitaire. Il est intéressant de souligner que cette réponse est un mariage réussi de facteurs culturels et de facteurs industriels (tirages considérables, prix unitaire bas, renouvellement continu des collections). Or, si cette union a réussi dans le secteur scolaire, elle échouera, comme nous l'avons déjà vu, à partir des années 1980, à l'intérieur du secteur de littérature générale bien que certains éditeurs rompent définitivement avec une conception culturaliste stricte pour aller plutôt vers une pratique

industrielle de l'édition d'où la culture du reste n'est pas totalement absente. Nous reviendrons sur ces questions un peu plus loin.

2. Le livre jeunesse

Bien qu'il y ait eu des antécédents sous forme de livres isolés ou même de collections dès le 19^e siècle⁹, on fait remonter aux années 1920 la naissance de la littérature jeunesse au Canada français en tant que manifestation sociale consciente d'elle-même et adoptant une stratégie d'organisation et de développement (Lemieux, 1972; Madore, 1996; Edwards *et al.*, 2007). La première forme éditoriale prend l'allure d'une presse spécialisée à destination des jeunes. Les feuillets apparurent très tôt dans cette presse et c'est la mise en livre de ceux-là qui donna naissance à l'édition jeunesse (Lemieux, 1972; Madore, 1994). En 1924, l'un des prix David, créés l'année précédente, est attribué à Marie-Paule Daveluy pour un roman jeunesse. Les communautés religieuses et les groupes nationalistes lancent à cette même époque des périodiques jeunesse avec l'intention d'éduquer leurs lecteurs à des valeurs religieuses et patriotiques. Du reste, le milieu éditorial comme une bonne partie de la société est marqué par cette idéologie conservatrice (Michon, 1994; Hébert, 2004). En 1925, le gouvernement de Québec dans le souci de consolider une partie de l'édition nationale adopte un règlement qui oblige l'achat de livres de prix canadiens à hauteur de 50 % du budget consacré à cette dépense; c'est dans ce lot que les livres jeunesse trouvent alors un débouché important (Farley,

⁹ Notamment, depuis les années 1870 avec la collection Casgrain, les collections de livres de prix destinées aux élèves et aux étudiants méritants des écoles et collèges du Québec. Voir François Landry (1990; 1997).

1929 : 8; Michon, 1995; 2000; Landry, 2007). En 1937, à Montréal, est créée la première bibliothèque francophone pour enfants. La Seconde Guerre mondiale a d'abord sur l'édition jeunesse le même impact positif que sur l'ensemble de l'édition canadienne-française; elle se substitue elle-aussi à une production française qui n'entre plus au pays. Puis, à partir de 1945, elle périclité, comme l'ensemble de la profession, suite au retour de l'édition française sur le marché international. En 1948, les agents du secteur jeunesse cherchent à se ressaisir et créent l'Association des écrivains pour la jeunesse. Celle-ci met sur pied, l'année suivante, une coopérative d'édition dans le double but de rompre l'isolement dans lequel les auteurs se trouvent et d'améliorer la qualité des livres, tant dans l'écriture que dans la présentation matérielle. Tout au long des années 1950, de nombreuses manifestations, notamment la création de prix littéraires et le lancement de nouveaux périodiques pour les jeunes, cherchent à garder actif le marché du livre jeunesse (Madore, 1996).

Les années 1960-1970 marquent un tournant important dans l'évolution du livre jeunesse. En 1965, une crise majeure survient lorsque le ministère de l'Éducation met fin au programme des livres de prix, qui était devenu le principal créneau de vente du livre jeunesse (Landry, 2007). D'autres raisons expliquent aussi cette crise. D'une part, la recomposition idéologique qu'entraîne la Révolution tranquille, caractérisée par une laïcisation de la société et par le développement d'un nationalisme moderniste, principalement social-démocrate, disqualifie les thèmes religieux et traditionnalistes qui perduraient dans la littérature jeunesse (Madore, 1994 : 31). Quelques années de marasme suivent alors, jusqu'en 1971. Un organisme est alors créé, Communication-Jeunesse,

chargé de fédérer les efforts des différents agents du livre jeunesse (éditeurs, auteurs, illustrateurs, libraires, bibliothécaires) afin d'améliorer les conditions du marché et de synchroniser les efforts faits par chacun. Communication-Jeunesse suggère que l'État aide le livre jeunesse par un soutien à la production et à la diffusion, notamment en obligeant les écoles et bibliothèques publiques à acheter l'édition jeunesse québécoise. Le gouvernement répond favorablement à cette demande dès 1973 (Madore, 1994 : 35). Par ailleurs, en 1979, le ministère de l'Éducation met sur pied un programme de français au primaire qui s'appuie sur la littérature jeunesse dans l'apprentissage de la lecture (Madore, 1994 : 41). Les éditeurs québécois sauront parfaitement répondre à la demande des écoles qui s'ensuivra, ce qui contribuera au décollage observé dès le tout début des années 1980.

En 1974, Bertrand Gauthier fonde la maison le Tamanoir qui édite des disques et des livres, notamment en littérature jeunesse. En 1978, il rebaptise son entreprise les Éditions de La courte échelle qui deviennent exclusivement une maison d'édition jeunesse et produisent d'abord des albums. Gauthier appartient aux jeunes éditeurs de cette époque, comme Jacques Fortin de Québec / Amérique, qui croient qu'il ne suffit pas de faire des livres de qualité, mais qu'il faut aussi les diffuser et surtout les mettre en marché et les vendre.

Les tirages, la publicité, la promotion, les relations avec les distributeurs, les libraires voire même avec le public sont des preuves concrètes que [la Courte échelle, dans les années 1980] est une entreprise [...] qui gère [...] sa croissance et son succès comme toute grande entreprise [...] met[tant] sur le marché des livres pour différents groupes d'âge [...] obten[ant] un certain succès sur les marchés étrangers [...] préférant prendre ses modèles dans le monde des affaires plutôt que dans le milieu éditorial [d'alors]. (Poulin, 1991 : 39-41)

En 1975, le Conseil des arts du Canada crée des prix littérature jeunesse pour les auteurs et les illustrateurs, dans les deux langues officielles, qui deviendront des prix du Gouverneur général, en 1987. Les premiers prix ont pour but d'encourager la production de livres pour enfants au pays en mettant de l'avant la qualité; les seconds, douze ans plus tard, confirment le développement important qui a eu lieu depuis en ce domaine et consacrent désormais des artistes en pleine possession de leurs moyens; c'est la maturité d'un développement qu'on reconnaît ainsi. Le Conseil soutien aussi financièrement, à travers tout le pays, la Semaine canadienne du livre pour enfants pendant laquelle des auteurs et des illustrateurs vont dans les classes et les bibliothèques publiques à la rencontre de leurs jeunes lectorats.

Ainsi, tout au long des années 1970, le domaine du livre jeunesse se donne des structures de fonctionnement et de développement. Après Communication jeunesse apparaît, en 1977, l'Association canadienne pour l'avancement de la littérature jeunesse. Puis des maisons d'édition spécialisées sont mises sur pied. Avant La courte échelle, en 1978, il y avait eu, dix ans plus tôt, Héritage. Viennent ensuite les Éditions Ovale, en 1980, les Éditions Michel Quintin, en 1986, et d'autres encore, dans la suite. Par ailleurs, des maisons généralistes se dotent d'un secteur jeunesse ou plus simplement lancent des collections (CLF, Fides, Leméac, Hurtubise HMH, les Éditions Paulines). Le CLF finit même par se convertir entièrement à la littérature jeunesse, en 1987, et change sa raison sociale en adoptant le nom des Éditions Pierre Tisseyre, en l'honneur de leur fondateur. Des revues sont créées (*Vidéo-presse*, en 1970 déjà; *Lurelu*, en 1977; *Des livres et des jeunes*, en 1978); des critiques et chroniques régulières paraissent dans la grande presse;

des concours de lecture sont lancés (Livromagie, Livromanie, Livrofolie, La bataille des livres). Des programmes gouvernementaux visant la lecture ou l'enseignement sont mis sur pieds. Ainsi, nous l'avons dit, en 1979, le programme de français au primaire du ministère voit dans le livre jeunesse québécois l'occasion pour les élèves de connaître leur environnement, recoupant ainsi la pédagogie de la proximité alors en vigueur. À partir du milieu des années 1980, ce sont les programmes du secondaire qui seront à leur tour touchés par les directives du ministère; les lectorats ayant vieilli, les nouveaux programmes apparaissant en suivant les cohortes d'enfants et d'adolescents, les éditeurs comprennent à cette occasion l'une des composantes les plus importantes du lectorat jeunesse, son vieillissement progressif sur quelques années et donc son renouvellement constant, assurant des ventes continues pour les mêmes produits et une pérennité de ces derniers. L'étude des catalogues d'éditeurs jeunesse montre bien la capacité qu'ils ont eu d'offrir un produit varié et nombreux au moment même où le besoin apparaissait. Ils affirment alors, sans ambages, qu'ils « ont tenu compte des critères de lisibilité en vigueur dans les programmes de français ou encore qu'[ils] ont considéré certains objectifs particuliers des programmes ministériels reliés aux éléments d'apprentissage de la lecture » (Pouliot, 1995 : 225-226).

Les années 1980 marquent une véritable renaissance du secteur jeunesse en fonction d'un nouvel environnement culturel, social et économique, transformé, mieux compris et assumé. Les nouvelles politiques du livre (PADÉC, loi 51), qui touchent l'ensemble de l'édition, bénéficient aussi au secteur jeunesse. Il s'agirait de « développer des entreprises capables de concurrencer les multinationales de l'édition sur le territoire national » dans

le but de « faire face à la mondialisation des marchés¹⁰ » (Michon, 1995 : 40). Tant à Québec qu'à Ottawa, l'État incite donc le milieu du livre à penser en termes de développement et de planification. En 1982 est créée l'Association des illustrateurs et illustratrices du Québec. Depuis quelques années, l'album jeunesse connaît un regain. Sa production diminuera cependant au cours de la décennie, plusieurs maisons publiant plutôt du roman. C'est le cas de La courte échelle qui avait beaucoup publié d'albums dans les années 1970 et qui crée, à partir de 1985, des collections de romans pour la jeunesse. En 1989, 56 % de la production jeunesse en général est consacrée au roman alors que l'album jeunesse ne représente plus que 22 % de la production. Ce qui a été la cause principale de la baisse de production d'albums, c'est essentiellement son coût de production que le marché national ne réussit pas à amortir. Il faut donc l'exporter ou le coéditer pour continuer à le produire. Apparaissent alors de nouveaux types de problèmes qui se traduisent ici aussi par des coûts supplémentaires (ententes avec des éditeurs et distributeurs étrangers; absence des auteurs et illustrateurs nationaux sur les marchés étrangers; vigueur des marchés étrangers, notamment français et belge; coût des transports). À partir de 1985, la vogue du roman est tellement grande qu'elle donne lieu à des séries construites autour d'un personnage. Ces séries s'étendent petit à petit à tous les âges. Le concept se développe aussi en partenariat avec d'autres médias, comme c'est le cas des « Contes pour tous » chez Québec / Amérique, scénarios de films transformés en roman (novellisation, selon l'expression consacrée), édités entre 1984 et 1996, et qui rencontrent un énorme succès de vente (Turcotte, 1998).

¹⁰ Il n'est pas sûr toutefois que cette idée ait été présente dans l'esprit du législateur au moment de créer le PADÉC, en 1979, ni à celui de sa première restructuration, en 1986 (devenu PADIÉ) dans la mesure où on fait remonter au début des années 1990 la mondialisation des marchés éditoriaux (Rouet, 2007 : 31-32).

Par ailleurs, des universités enseignent désormais la littérature jeunesse et forment des enseignants, dans les facultés d'éducation, qui l'utiliseront dans leur activité auprès des enfants et des adolescents. L'UQAM offre même, à partir de 1985, un certificat en littérature jeunesse au sein de son département de littérature qui se prolonge en mémoires et thèses. À partir de 1984, Communication Jeunesse lance de grandes campagnes de sensibilisation à la lecture auprès des adolescents puis, en 1989, des enfants. L'association incite aussi à la création de clubs de lecture dans les écoles et les bibliothèques du Québec. Devant ce développement du lectorat, des éditeurs mettent sur pied dans leur entreprise des services d'animation jeunesse. C'est le cas des Éditions Pierre Tisseyre, La courte échelle, Québec / Amérique et, dans les années 1990, Hurtubise HMH. Évidemment, les éditeurs, tout en privilégiant la lecture et sa socialisation, pensent en termes de ventes et favorisent essentiellement leur production en fonction des programmes du ministère. Rappelons que le livre proposé par les services d'animation des maisons d'édition est produit selon des modèles participatifs (format, exercices, prix), c'est-à-dire qui facilitent leur acquisition et leur usage par les enfants et adolescents.

Le marché se développe donc désormais de façon plus rationnelle, notamment par la création de nouveaux produits destinés à des lectorats que les éditeurs développent consciemment et apprennent à connaître. C'est tout un secteur éditorial qui, attentif aux caractéristiques de son propre marché, cherche à optimiser ses investissements. Dans cette perspective, l'enfant et l'adolescent sont pris en compte dans leur développement psychologique, familial et social, au sein de la famille comme à l'école et dans les loisirs.

Parents, enseignants, bibliothécaires sont sollicités par les éditeurs et leurs animateurs pour acheter et faire consommer les produits confectionnés pour la jeunesse. Tout ce rapport économique, cette initiation de l'enfant non seulement à la vie culturelle, mais aussi à la vie sociale, voire à la consommation, disparaît quelque peu derrière un discours sur la lecture et l'imaginaire dont on peut questionner le rapport qu'il a avec la réalité cognitive et esthétique de l'œuvre. Quoi qu'il en soit, les effets commerciaux restent bien présents à l'esprit des éditeurs et les résultats sont là pour couronner de succès leurs efforts.

C'est au milieu des années 1980 que le best-seller apparaît dans le livre jeunesse (Madore, 1994 : 49). Il s'explique notamment par le travail que les auteurs font en allant à la rencontre des élèves et étudiants dans leurs écoles, par ailleurs souvent occasion d'une découverte pour les jeunes et d'une fidélisation à un auteur, à une série, à une collection, voire à une maison d'édition. Du reste, la durée de vie d'un titre en jeunesse, comme nous l'avons suggéré plus haut, est beaucoup plus longue qu'en littérature générale – jusqu'à sept fois plus – même si le livre jeunesse comme l'ensemble de la production éditoriale connaît un cycle de vie qui va s'amenuisant à partir des années 1980 (Assathiany, 2005).

Au début des années 1990, on estimait que le statut socio-économique de l'écrivain jeunesse s'était non seulement amélioré, grâce au prodigieux développement éditorial des années 1980, mais qu'il était même meilleur que celui de ses semblables, écrivains jeunesse, de l'étranger et même de l'écrivain québécois de littérature générale (Mativat, 1991). C'est donc la présence soutenue dans les réseaux scolaires et des mises en marché

efficaces qui ont permis le développement des années 1980. À la fin de cette décennie, on estime que les Éditions Héritage, par exemple, ont un chiffre d'affaires de 12 millions de dollars, ayant vendu notamment plus de 800 000 exemplaires de leur collection « Pour lire avec toi ». Quant à La courte échelle, autre *success story* de l'édition jeunesse, elle a vendu, entre 1985 et 1989, 432 000 exemplaires des vingt titres de sa collection « Roman-jeunesse » parus dans cet intervalle, ce qui fait une moyenne de 22 000 exemplaires par titre, chiffre considérable sur le marché québécois. À cette époque, les tirages jeunesse atteignent facilement 10 000 exemplaires¹¹. Entre 1985 et 1991, à La courte échelle encore, la série « Ani Croche », qui comprend alors quatre titres en différentes éditions (normale, braille, audiocassette) est vendue à plus de 100 000 exemplaires. Chez Québec / Amérique, la collection « Contes pour tous », caractérisée par des titres tirés des scénarios d'une série de films populaires pour enfants, connaît aussi de gros tirages; *Bach et Bottine*, l'un des titres, atteint près de 40 000 exemplaires en 1990 (Mativat, 1991 : 86-87).

Pour sa part, Hurtubise HMH commence à développer une collection jeunesse en 1979 précisément appelée « HMH jeunesse » qui existera jusqu'en 1991. Cette même année, la maison lance sa collection « Plus » de romans qui fait le pont entre lecture et enseignement (le « plus » étant un cahier pédagogique en fin de livre qui questionne le lecteur sur ce qu'il a retenu du texte). Cette collection, par le roman qu'elle accueille, est

¹¹ Dans un article publié dans *Livre d'ici* (« Roman jeunesse : un Klondike », mai 1989, p. 3), Marie-Noëlle Delatte affirme que le livre jeunesse est une « mine d'or qui rapporte gros aux éditeurs ». L'auteure rapporte que, à cette époque, le tirage moyen d'un roman pour adulte est de 1 000 exemplaires alors qu'il est, au départ, de 3 000 à 5 000 pour un livre jeunesse. De plus, un roman pour adulte se vendrait en moyenne 200 exemplaires, le livre jeunesse atteindrait facilement quant à lui 20 000 à 30 000 exemplaires (repris par Poulin, 1991 : 43).

alors tout à fait dans le courant principal du secteur jeunesse québécois. Pendant les années 1980, Hurtubise HMH avait aussi publié des titres hors collections et même des séries jeunesse dont certaines en coédition (par exemple « Un, deux, trois, j'ai lu », en 1988, coproduite avec une maison belge). Avant 1979, elle avait publié une quinzaine de titres en jeunesse, mais on ne pouvait pas parler de secteur en tant que tel; ces titres en étaient de vulgarisation scientifique et de romans; la plupart d'entre eux étaient en fait des éditions canadiennes de titres européens. Nous verrons tout cela en détail dans la troisième partie de la thèse, quand nous analyserons le catalogue. Mais on peut d'ores et déjà voir que Hurtubise HMH a suivi la vogue en jeunesse qui caractérise les années 1980 sur le marché éditorial québécois; il n'en a jamais été l'initiateur, mais il voulait sans doute marquer sa présence et voir venir les tendances pour s'y investir plus encore. C'est ce qui se produit en 1991, lorsqu'il lance « Plus ». Catherine Germain se joint alors à la maison et rejoint notamment Françoise Ligier pour développer le secteur dans la maison; elle y restera jusqu'en 2000, lançant et dirigeant entre autres la collection « Atout ». Entre temps, en 1995, Dominique Thuillot prendra en main la gestion administrative du secteur jeunesse, Germain se concentrant quant à elle sur la fonction éditoriale proprement dite (rapports avec les auteurs, illustrateurs et imprimeurs).

Cela dit, le développement continu du marché national finit par poser la question de l'exportation des produits. En effet, l'ouverture vers l'étranger se présente tout naturellement à l'horizon d'un secteur dont les producteurs commencent à trouver étroit le marché intérieur. Ce souci prend une grande importance dans les années 1990. Le développement du secteur jeunesse québécois et canadiens-français sur les marchés

étrangers prend alors deux formes : la vente des droits pour des traductions et la distribution directe des livres. Par ailleurs, cette décennie voit apparaître près d'une quinzaine de nouvelles maisons d'édition dans le secteur jeunesse qui s'y consacrent partiellement ou en totalité, la réussite éclatante du secteur attirant l'émulation. Des éditeurs de littérature générale continuent aussi une activité importante dans le secteur jeunesse. L'ensemble du marché est structuré par le nombre d'éditeurs et la variété des produits, c'est-à-dire la division de la production en collections, en séries et en lectorats divers, caractérisés essentiellement par les âges de la vie qui vont de la petite enfance jusqu'aux dernières années de l'adolescence, c'est-à-dire autour de 15 à 17 ans, ainsi que par l'appartenance sexuelle.

La production moyenne annuelle du secteur jeunesse est de 780 titres dans les années 1990; il avait été de 115 dans les années 1970 (en hausse de 700 % par rapport à cette décennie) et de 350 dans les années 1980 (en hausse de 200 % par rapport à cette décennie). Toutefois, à titre indicatif, soulignons qu'en France, pour la même décennie 1990, il est de 3 000 nouveautés et 2 000 réimpressions, soit 5 000 impressions annuelles, plus de 6 fois la production québécoise pour la même époque. Il est vrai aussi que la population française est presque 10 fois plus importante que la population québécoise.

Comme nous le verrons dans la troisième partie de la thèse, la progression du secteur jeunesse chez Hurtubise HMH dans les années 1990 est aussi remarquable. En 1990, son secteur jeunesse représentait 17 % des titres produits. L'année suivante, en 1991, année qui marque le décollage du secteur, la production jeunesse représente 67 % des titres publiés. De 1991 à 2003, la production en titres du secteur jeunesse se maintient à

moyenne annuelle de 48 %. C'est donc dire qu'à toute fin pratique, pendant ces 14 ans, la maison a produit la moitié de ses titres dans le secteur jeunesse. Bien sûr, d'autres considérations doivent être envisagées pour comprendre la performance d'une maison d'édition (les tirages sur les titres, les ventes effectives), mais cette moitié du catalogue en titres est déjà un indice que la maison correspond à ce que connaît le marché. Nous approfondirons tout cela dans la troisième partie de la thèse.

Revenons au marché québécois global où tout n'est pas sans problèmes malgré de brillantes performances. En effet, des craintes pèsent sur la littérature jeunesse des années 1990 prise entre l'écrasante présence étrangère (essentiellement française) qui persiste malgré les importantes avancées faites par l'édition nationale et les conditions de production que lui fait précisément le système québécois mis en place dans les années précédentes. Au tout début de la décennie, on constate l'absence de jeunes auteurs et même la désaffection de ceux qui y évoluent depuis un certain temps. L'un des problèmes importants alors est l'institution en tant que telle qui s'est mise en place depuis le début des années 1970 et qui a su générer un développement indéniable mais qui aurait des effets pervers. C'est que pour répondre à la fois aux exigences du ministère de l'Éducation, en termes d'approches à privilégier auprès des jeunes afin d'entrer dans les programmes scolaires, et aux exigences des éditeurs qui pensent désormais quasi uniquement en termes de marché et de rentabilité, la part de création et d'imagination qu'on reconnaît à la littérature en général et, a fortiori, à la littérature jeunesse, qu'on associe spontanément à la découverte et à l'enchantement (Mativat, 1991), cette part semble être menacée dans son existence. L'écrivain est-il encore libre d'inventer des

histoires pour son plaisir et celui des jeunes ou n'est-il désormais qu'un auteur engagé pour remplir des contrats d'écriture déterminée par qui l'embauche? Car de fait, afin de mieux contrôler leurs produits, les éditeurs préfèrent travailler avec leurs propres auteurs, toujours les mêmes, le plus souvent en leur passant des commandes assez précises en vue de cibler des lectorats bien déterminés et de répondre aux prescriptions ministérielles. « Tout se passe donc comme si cette jeune littérature avait déjà atteint sa maturité pour ne pas dire son point de saturation avec, pour effets visibles, une spécialisation croissante des produits [et] une diminution du nombre d'écrivains » (Mativat, 1991 : 89-90).

a. Les raisons d'un succès

Plusieurs raisons expliquent les succès en littérature jeunesse sur près de trois décennies. D'abord, comme nous l'avons vu une façon plus réaliste, de la part des éditeurs, d'envisager le succès commercial par une connaissance réelle du marché et par un souci constant de l'influencer dans le sens de son développement financier. Ensuite, le travail fait par Communication-Jeunesse et les éditeurs pour permettre une augmentation des lecteurs et une amélioration de la qualité des textes et des illustrations en dynamisant les réseaux de la lecture et de son apprentissage. De plus, comme les titres en littérature jeunesse ont une durée de vie plus longue que ceux de l'édition régulière, ils sont donc plus longtemps en circulation ce qui permet d'avoir un fonds quantitativement plus important, conservant au marché une diversification nécessaire à son développement. Par ailleurs, comme les réseautages sociaux sont très efficaces dans ce secteur, un titre

jeunesse qui fait l'objet d'une publicité notamment dans les revues spécialisées s'écoule souvent très rapidement. À La courte échelle, au début des années 1990, le premier tirage de 7 000 exemplaires est souvent épuisé après trois mois, nécessitant un nouveau tirage; de plus, les titres anciens font l'objet de deux retirages par an, chacun de 4 000 à 6 000 exemplaires. En somme, il faut garder à l'esprit que le lectorat de littérature jeunesse a une double caractéristique, comme nous l'avons vu. D'abord, il se renouvelle sans cesse puisque les enfants grandissent et qu'ils passent d'un échelon d'âge à l'autre, la production étant chaque fois ciblée et développée en conséquence; ensuite, et surtout, les enfants sont encadrés par l'institution scolaire qui non seulement dispense d'un savoir, mais surtout initie les enfants à des usages sociaux dont celui de la lecture, moteur des ventes de livres (Mativat, 1991 : 87), usant de son pouvoir de prescription et de formation non seulement pour créer des lecteurs efficaces (capables de décoder le texte linguistiquement, sémiologiquement et socialement), mais surtout pour en faire des consommateurs, c'est-à-dire des acheteurs de livres (soit directement soit par leurs parents), la consommation de la lecture étant inscrite dans le cycle général de la société de consommation faisant ainsi que l'objet désiré, le livre, n'est pas désiré pour des raisons spécifiques, mais pour des raisons d'appropriation qu'on rencontre dans tout acte de consommation. Sans compter que le geste même de consommer, par mimétisme, introduit l'enfant ou l'adolescent à l'intérieur du groupe social. Il y a donc eu un déplacement de la lecture vers l'acquisition du livre, commandée par l'industrie éditoriale dont l'intérêt premier est essentiellement économique.

Par ailleurs, la littérature jeunesse au Québec est relativement récente, puisque nous l'avons vu les experts en fixent l'origine aux années 1920. C'est aussi une littérature qui ne s'appuie pas sur une littérature générale ancienne et abondante, comme c'est le cas pour les littératures française, allemande, anglaise voire américaine. Il y a donc tout un fonds qui lui manque (dans lequel elle ne peut pas puiser pour relancer la machine par des rééditions) et toute une tradition de livres pour enfants qu'elle n'a pas non plus. Enfin, la littérature jeunesse, à l'exemple du reste de la littérature générale québécoise, traduit très peu, et ne se confine qu'à l'anglais, autre langue officielle du pays, quand elle traduit. Au début des années 1990, on estimait à environ 1 000 titres disponibles le fonds canadien-français et québécois en littérature jeunesse. Pour information, c'est l'importance quantitative d'un seul éditeur français comme Gallimard, Hachette ou Nathan. Quant au fonds général français en jeunesse, on l'estime aux environs de 10 000 titres pour la même période. De plus, 60 % de ce fonds est composé d'ouvrages traduits de différentes langues (Mativat, 1991 : 88). Ces caractéristiques sont des limites importantes dans le développement du marché québécois.

Cette recherche de rentabilité qui a touché tout le secteur jeunesse au point de le structurer dans la décennie 1980 est à l'origine du dynamisme qu'on y a observé et qui s'est étendu au moins jusqu'au milieu des années 1990¹². Ainsi, à titre indicatif, entre 1962 et 1988, « la production annuelle du livre jeunesse, calculé par rapport à la production éditoriale globale, » serait passée de 14 % à 35 % (Poulin, 1991 : 46). Pour augmenter la variété de produits, les éditeurs ont bien sûr publié des titres plus nombreux,

¹² Il semble que les études manquent pour le moment au-delà de cette période, en tout cas je n'en ai pas trouvé trace, la thèse de Madore (1996) s'arrêtant précisément à l'année 1995.

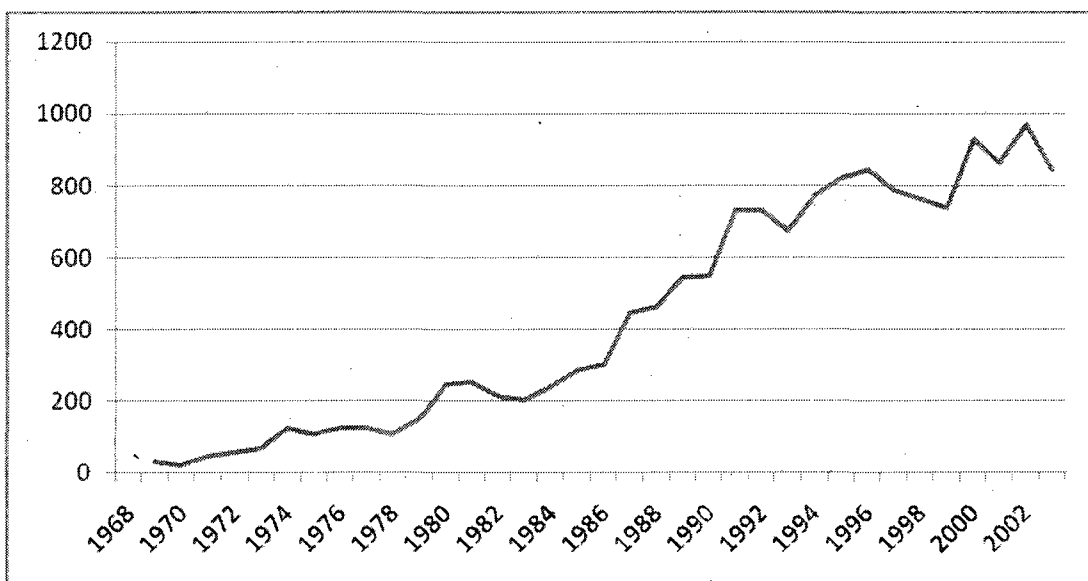
mais aussi ils ont successivement développé l'album puis le roman; ils ont envisagé leur clientèle en faisant des distinctions d'âge, de niveaux scolaires, de sexes; en créant des collections, des séries; en remettant, sous de nouvelles apparences, des titres de leurs fonds, même si ceux-ci n'ont pas l'ampleur des fonds d'éditeurs européens ou américains; enfin, en créant des liens avec les autres médias, comme le cinéma et la télévision, notamment par l'adaptation (Poulin, 1991; Pouliot, 1995; Turcotte, 1998).

Toutefois, des critiques se sont élevées dès la fin des années 1980 pour mettre en garde devant certaines caractéristiques du marché éditorial jeunesse. Pour Daniel Mativat, lui-même auteur jeunesse, les relations entre les agents industriels du milieu livre jeunesse « risquent à la longue de devenir des structures [...] où se livreront des luttes de pouvoir qui feront de la défense du livre jeunesse un simple prétexte. [...] Le problème posé ici est évidemment celui de la liberté des créateurs et de la censure qui menace ceux qui ne se conformeront pas » aux règles déterminés par le milieu où l'institution scolaire a une « mainmise grandissante » (Mativat, 1991 : 91). Mativat craint que le livre jeunesse ne soit tout simplement assimilé au matériel pédagogique, perdant en originalité « ce qu'il gagnerait en succès commercial » et en conformité idéologique (Mativat, 1991 : 92; Poulin, 1991; Pouliot, 1995).

b. Les statistiques sectorielles

Voyons ce que disent les statistiques du secteur jeunesse des années 1960 aux années 2000. Ainsi, comment se présentent les documents parus pendant cette période? Examinons pour cela la figure 4.4.

Figure 4.4 : Livre jeunesse – Documents parus, 1969-2003



Source : BAnQ, 1968-2003

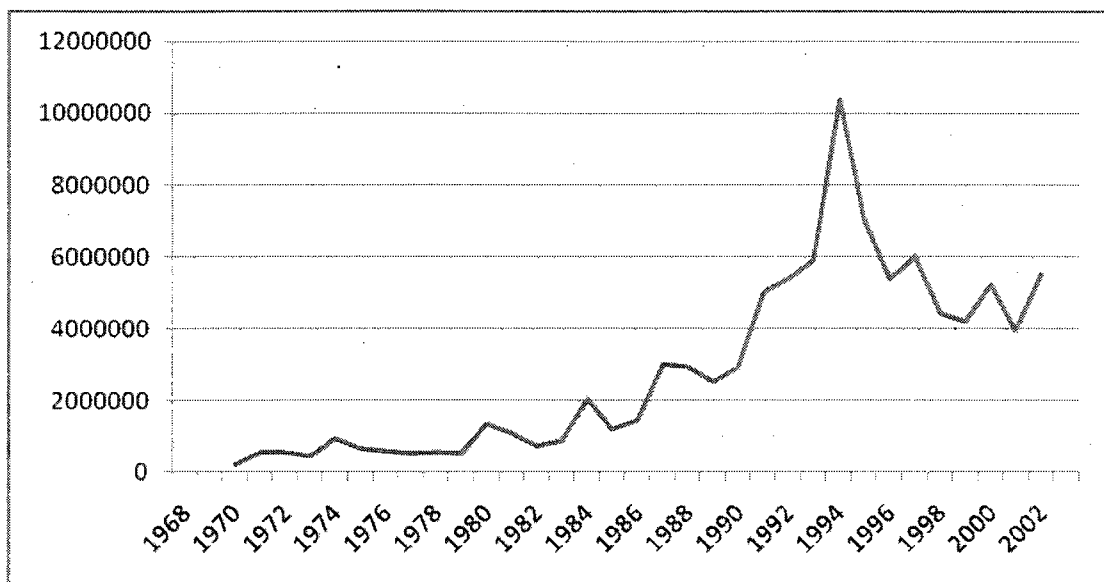
Entre 1969 et 2002, la production de documents, en jeunesse, est passé de 33 à 970, soit une augmentation de près de 3 000 % sur une période de 34 ans et une progression moyenne annuelle de 88 %. Remarquable! On peut diviser cette courbe en trois grandes sections. Une première section va de 1969 à 1981 et se caractérise par une augmentation lente du nombre de documents qui passe de 33 à 254; c'est la sortie de la crise et les premiers résultats des transformations mises en place par le secteur lui-même. Une deuxième période commence en 1983 et va jusqu'en 1996; c'est la période la plus florissante du secteur jeunesse qui voit le nombre de documents passé de 239 à 847; c'est

l'industrialisation de la branche, voulue et supportée par les organismes subventionnaires d'État et prodigieusement mise en branle et activée par les agents du secteur jeunesse. Enfin, une troisième période voit l'augmentation de documents ralentir pour plafonner, en 2002, à 970 et connaître une chute importante à 844 documents en 2003 (moins 13 % par rapport à l'année précédente). Il semble que ces chiffres montrent une sorte de saturation du marché national et comme une expectative face à ce qu'il faudrait entreprendre désormais, c'est-à-dire éventuellement un développement vers les marchés étrangers.

Comme nous l'avons dit, la deuxième période de la courbe, celle située entre 1983 et 1996, correspond à un véritable développement institutionnel de l'édition jeunesse par la fondation de nouvelles maisons d'édition spécialisée dans ce secteur, par la création de collections variées, notamment chez des éditeurs généralistes, par l'exploration de genres qui vont de l'album cartonné au roman pour adolescents, par la professionnalisation et la spécialisation qui voient apparaître à la fois des directeurs littéraires spécialisés qui à leur tour, par les commandes qu'ils passent, permettent à une génération d'illustrateurs d'apparaître, de faire leurs armes et d'acquérir un savoir faire qui correspond aux normes des marchés étrangers les plus développée, sans compter l'importance des réseaux scolaires de lecture qui initient les jeunes à cette activité, les insérant ainsi socialement et économiquement non seulement à des usages culturels, mais aussi à des pratiques de consommation véritablement structurantes pour le marché lui-même.

Examinons maintenant les tirages globaux et les tirages moyens qui renseignent, comme nous l'avons vu plus haut pour l'édition générale, sur la dynamique du marché. La figure 4.5 montre la courbe des tirages globaux.

Figure 4.5 : Livre jeunesse – Tirages globaux, 1970-2002



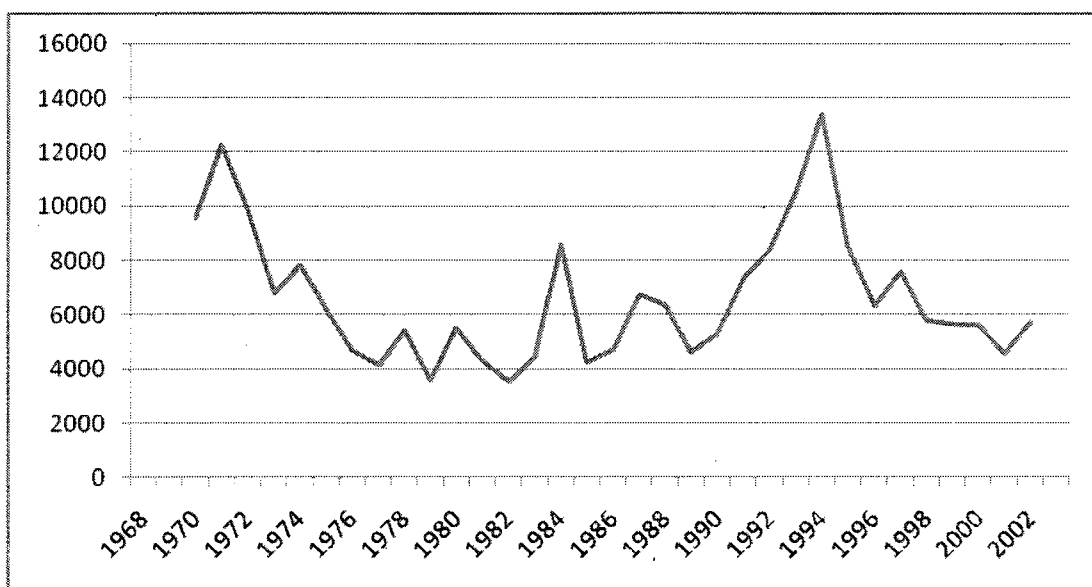
Source : BAnQ, 1968-2003

En 1970, le tirage global annuel du livre jeunesse est de 221 200 exemplaires; il atteint 5 531 662 exemplaires en 2002; en 33 ans il a donc augmenté de 2 500 % avec une progression annuelle moyenne de 76 %. De 1971 à 1979, il y a pratiquement stagnation dans le tirage global annuel qui tourne autour de 500 000 exemplaires; à partir de 1984, les tirages globaux augmentent sensiblement jusqu'en 1989 et décollent littéralement à partir de 1990 pour atteindre un sommet en 1994 avec 10 393 261 exemplaires – année exceptionnelle toutefois – et même de 7 038 083 en 1995! Comme nous l'avons vu à la figure 4.1, cela correspond à une partie de la grande période de l'édition jeunesse, qui s'amorce en 1983. À partir de 1995, le tirage global annuel diminue et revient, en 2002,

aux niveaux de 1991-1992 avec 5 532 662 exemplaires. Or la courbe suggère un essoufflement certain à partir de la seconde moitié des années 1990.

La courbe des tirages moyens (Figure 4.6), en livre jeunesse, est aussi très instructive.

Figure 4.6 : Livre jeunesse – Tirages moyens, 1970-2002



Source : BAnQ, 1968-2003

Si nous l'examinons, nous pouvons distinguer, entre 1971 et 1994, une sorte de cuve, avec un premier sommet, en 1971, de 12 300 exemplaires en moyenne, et un second sommet, en 1994, de 13 427 exemplaires, soit à peu près le même tirage moyen. Entre-temps cependant le tirage moyen a baissé jusqu'à atteindre, en 1982, son chiffre le plus bas, avec 3 544 exemplaires.

Après 1994, la chute dans les tirages moyens est aussi rapide que l'ascension avait été fulgurante avec un tirage moyen de 4 578 exemplaires en 2001, comparable à ce qu'il avait été en 1989 (4 654 exemplaires). L'ascension de 1990-1994 est contenue dans cette

période considérée comme la plus florissante du livre jeunesse. De plus, elle correspond tout à fait aux exemples de tirages donnés dans la partie précédente. Enfin, la chute qui survient à partir de 1995 correspond à l'essoufflement déjà repéré dans l'analyse générale que nous avons donnée précédemment et aux statistiques que nous venons tout juste de voir.

En somme, ici encore, bien qu'on ne connaisse pas non plus les chiffres des ventes du livre jeunesse, les figures 4.4 à 4.6 montrent clairement que tant au plan du nombre de documents qu'à ceux des tirages globaux et des tirages moyens, les années 1989-1994 ont été des années de grandes productions. Bien que l'analyse statistique ne donne pas les raisons des fluctuations, on peut tout de même émettre certaines hypothèses en fonction de la synthèse générale que nous donnons par ailleurs dans cette partie de notre thèse. D'une part, il est vrai, l'examen des années 1980 montre un prodigieux dynamisme du secteur jeunesse en provenance tant de l'État et des mesures d'aide à l'édition qu'il a mises en place que des agents du secteur même qui ont su incarner dans des projets éditoriaux les produits que le milieu pouvait prendre. Ce qui explique ainsi la réussite du secteur, c'est la capacité qu'ont eue les éditeurs à cheviller leurs actions aux exigences du ministère de l'Éducation, utilisant les élèves et jeunes étudiants comme un lectorat à sectoriser et à cibler. Pour sa part, si Hurtubise HMH manque le prodigieux développement qui survient dans le secteur entre 1983 et 1991, il se rattrape dès cette dernière année et connaît à son tour un développement considérable en termes de titres publiés. En effet, la maison démarre avec force en jeunesse, en 1991, alors qu'elle crée une collection qui joue sur les exigences du ministère, ajoutant même un cahier

pédagogique dans chaque titre. Comme nous le disions plus haut, c'est le « plus » de la collection « Plus ». Elle applique donc ce qui a été gagnant dans l'ensemble du secteur, dans les années 1980. Par ailleurs, il est sûr que si nous avions pu disposer des tirages globaux et des tirages moyens de Hurtubise HMH, nous aurions pu savoir s'ils recourent ceux du marché. Mais cela en a été impossible puisque relevant de ce que l'éditeur et ancien ministre de la Culture Denis Vaugeois appelle le « voile corporatif » – qu'il est fort difficile, sinon impossible de soulever¹³!

À partir de 1995, même si le nombre de documents continue de croître, les tirages globaux et moyens connaissent des baisses importantes, ce qui correspond au schéma de crise que nous avons identifié, plus haut, pour l'ensemble de la production éditoriale. Toutefois, il faut se garder de tout amalgame. En effet, nous venons de voir en quoi le secteur jeunesse doit son développement à des caractéristiques spécifiques. Mais en même temps, il faut bien reconnaître que l'étroitesse du marché national, quelque secteur éditorial qu'on regarde, détermine précisément l'ensemble du marché. L'essoufflement qu'on voit à partir de 1995 dans le secteur jeunesse est peut-être un défi nouveau que le secteur doit désormais envisager qui consisterait précisément à développer des stratégies vers l'international. Mais ce défi est de taille car, au moment de la mondialisation des marchés, c'est celui auquel tout marché national est confronté. Ce qui revient à dire que le marché mondial est déjà structuré pour certains affrontements et que les agents doivent en être conscients pour y prendre les parts les plus grandes.

¹³ Le « voile corporatif », c'est ce que déploie une entreprise pour dissimuler ses stratégies et sa comptabilité à la concurrence ou à un simple analyste. Denis Vaugeois a utilisé ironiquement cette expression dans une conférence donnée devant le Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec de l'Université de Sherbrooke, le vendredi 1^{er} avril 2005.

3. Le livre pratique

Le livre pratique a une grande importance dans l'économie générale du livre; précisons d'emblée que Hurtubise HMH le pratique de façon significative depuis le milieu des années 1990.

On trouve une très grande variété de produits dans le livre pratique. Sur le marché québécois, depuis le début des années 1960, l'une des maisons les plus importantes dans ce secteur est certainement les Éditions de l'Homme. Si on examine le catalogue de cet éditeur à cette époque, on trouve des livres qui traitent de camping, de médecine familiale, d'adolescence, de maquillage, de yoga, de sexualité, de cuisine – chinoise, française ou autre –, de golf, d'hypnotisme, de soupes, de psychologie, de chasse, de rêves, de danses sociales, de bonnes manières, de maternité, de chiropratique, de photographie, de voitures, de drogues, de couture, de contraception, de jardins et de dizaines sinon centaines d'autres sujets. Il s'agit, en somme, de livres qui présentent les activités quotidiennes les plus diverses qui émergent alors socialement au moment même où se déploie de tout son empan la société de consommation, génératrice de besoins sans cesse nouveaux, qu'il faut faire connaître et apprendre et que le livre précisément contribue à diffuser – on pourrait même dire à mettre en forme socialement, comme s'il était en quelque sorte le mode d'emploi non seulement de l'activité pour laquelle chaque titre paraît, mais aussi de la nouveauté et de la dépense, en somme de la culture, au sens anthropologique, telle qu'elle se pratique dans son jaillissement et son expansion.

Il existe des exigences éditoriales précises en ce qui concerne le livre pratique. D'abord, il est écrit dans une langue simple; son objectif n'est pas de séduire par le style. Bien au contraire, celui-ci doit être neutre car il porte l'information destinée au lecteur et qui doit être directement comprise, assimilable aussitôt que lue. Il n'est même pas nécessaire que l'auteur soit connu ni même qu'il sache écrire. En réalité, le livre pratique peut être écrit par un rédacteur, il peut même y en avoir plusieurs pour le même ouvrage. Et si l'auteur est connu, il devient un des arguments de vente du livre, peu importe qu'il ait ou pas véritablement écrit le texte qu'on lui attribue. Du reste, le livre pratique n'est pas seulement un texte. C'est très souvent et de plus en plus un ouvrage qui contient aussi des illustrations lesquelles contribuent à sa structure en tant qu'objet graphique et objet cognitif. Et s'il n'y a pas d'illustrations, l'ouvrage est organisé de telle sorte qu'il répartit l'information de façon à ce que le lecteur la trouve exposée, ici encore, de la manière la plus simple qui soit. Cette répartition est elle-même une forme que le lecteur est appelé à saisir, consciemment ou inconsciemment, pour mieux utiliser les informations que le livre renferme. Un guide de voyage, de sports ou de toute autre activité contient des illustrations; un dictionnaire de mots croisés n'en a sans doute pas, mais sa forme, faite d'une série de mots sans définition, placés en colonnes, dans un ordre qui privilégie successivement chacune des lettres de chaque mot, donne de l'ensemble du livre une structure simple qui en facilite l'usage à partir du moment où le lecteur en a intériorisé le schéma dans ses éléments structurants¹⁴.

¹⁴ Nous avons pris au hasard l'exemple des dictionnaires de mots croisés et pour être rigoureux il faudrait en livrer une analyse détaillée pour justifier ce que nous entendons ici. Toutefois, l'analyse à laquelle nous avons procédé montre bien d'une part cette forme simple qui structure ce type de dictionnaires. Même s'il

Il semble n'y avoir que peu d'études sur le livre pratique, en tout cas nous n'en avons pas trouvé concernant le marché québécois et nous n'en avons trouvé qu'une seule concernant le marché français (Morand, 1998). Du reste, les statistiques de la BANQ n'en tiennent pas directement compte. Au départ, c'est dans la mesure où Hurtubise HMH en a fait un de ses secteurs d'activité que nous nous y intéressons ici. Mais notre analyse nous a permis de dégager des aspects importants qu'il aurait été regrettable de ne pas avoir relevé et qui font peut-être aujourd'hui du livre pratique le laboratoire de l'édition actuelle, en tout cas de celle ayant existé depuis les années 1990.

Le livre pratique correspond aux besoins qu'aurait un lecteur de comprendre un usage nouveau soit pour le simple intérêt de le connaître, soit pour la nécessité qu'il a (et qu'il se serait donné) de le pratiquer. Est-il possible d'établir un ordre dans l'ensemble des sujets traités par le livre pratique? Si on ne peut pas donner ici une réponse définitive, en tout cas, on peut en esquisser une au moins pour les besoins de notre texte. On remarque d'abord les sujets liés à la santé comme la nutrition, la forme physique, les maladies. Un autre domaine est celui des loisirs – sports, jeux, violons d'Ingres, occupations domestiques ou sociales, comme la natation, le bridge, le tricot, la cuisine ou le jardinage, la danse. L'éducation trouve aussi son terrain d'application notamment quand il s'agit d'élever les enfants ou d'apprendre une langue étrangère. En somme, on pourrait regrouper les sujets traités en trois grandes catégories, la santé, les loisirs et l'éducation. Nous verrons plus bas que ces catégories peuvent aussi être des fonctions, à l'intérieur du secteur livre pratique pris globalement, et se retrouver ensemble dans un même titre.

existe, parmi les titres examinés, des variables, il est indéniable, par ailleurs, que les invariants fournissent une structure à l'objet.

Il y a toujours de nouveaux usages sociaux qui apparaissent, ou même des anciens qui reviennent ou qui persistent sous des formes ou dans des conditions nouvelles voire dans les mêmes conditions mais sur une durée qui dépasse la vie habituelle d'un titre, aussi l'édition ne manque-t-elle pas de sujets à traiter dans ce secteur éditorial. Et comme c'est un domaine qui rapporte beaucoup financièrement, la concurrence entre éditeurs est vive et commande de sortir continuellement de nouveaux produits. D'une certaine façon, le livre pratique représente peut-être le mieux le marché puisque les titres tombent en désuétude rapidement et doivent être remplacés par de nouveaux titres ou par des refontes de titres déjà parus. Chaque titre est une anticipation sur les attentes du lecteur en tant qu'usager d'une pratique sociale; il essaie donc de combler ce que l'éditeur croit avoir identifié chez les consommateurs. Il contient à la fois cette idée de prototypes, comme n'importe quel livre, qui commande une invention continue et il fonctionne en rapport avec une nécessité sociale (évolution des mœurs et des modes de vie), suivant les usages sans cesse changeants – nécessité certes plus probante ici qu'en littérature générale! On observe tout de même, à un certain moment, une saturation dans le secteur qui doit alors développer des stratégies pour proposer des produits nouveaux. Ce peut être sous la forme d'une spécialisation; par exemple, les livres de cuisine, après avoir traité les grands sujets généraux, vont proposer un thème : l'huile d'olive, ou l'œuf, ou le chocolat. De plus, par rapport aux grandes catégories proposées un peu plus haut – santé, loisirs, éducation –, on observe des titres qui peuvent être transversaux par rapport à ces mêmes catégories. Un livre peut enseigner les principes de la nutrition (éducation) qu'il accompagne de recettes de cuisine et d'une hygiène de vie (santé) où certains sports,

comme la marche à pied, sont aussi proposés (loisirs)¹⁵. L'augmentation de la production et le nombre de sujets porteurs obligent à faire preuve d'imagination pour trouver des titres de livres qui soient originaux et qui ne sont pas encore légalement enregistrés sous la loi des droits d'auteur. On parlera donc de 'manuel', de 'guide' ou d' 'encyclopédie' qui traiteront du 'jardinage', ou du 'soin des plantes' pour faire preuve de nouveauté (Morand, 1998). L'auteur peut être le garant du succès d'un livre. Par exemple, le livre de recettes *À la Di Stasio* (Flammarion Québec, 2004) de Josée di Stasio fut un succès de librairie considérable notamment parce que son auteure est très connue grâce à son émission de télé hebdomadaire où elle présente ses propres recettes – toujours simples et conviviales, autre raison du succès sans doute¹⁶. Nous pourrions aller plus loin, au sujet de ce livre, et faire remarquer que l'émission télévisée est diffusée sur une chaîne culturelle (Télé-Québec), à faible audience et qui s'adresse à un auditoire qu'on pourrait qualifier rapidement de cultivé. Le traitement que l'éditeur a donné au livre (format, papier, photos, mise en page : en somme un look recherché, sobre et sophistiqué) est l'équivalent graphique de l'auditoire télévisuel qu'on peut supposer à l'émission. Du reste, comme il est courant aujourd'hui, l'émission a un site Internet où les recettes données par le passé sont proposées. Ce qui fait doublon avec le livre, sur le plan de

¹⁵ *Nutrition sport et performance* de M. Ledoux, N. Lacombe et G. St-Martin (s.l. : Géo Plein Air, 2006) contient des chapitres éducatifs, sur les sports à pratiquer, et des recettes, regroupant de ce fait l'éducation, les loisirs et la santé. Toutefois, il faut remarquer que les choses ne sont pas si simples car les trois fonctions sont en fait utilisées en même temps. Ainsi, les sports sont présentés de façon pédagogique en précisant comment il faut ajuster ses habitudes alimentaires pour chacun; les recettes ont été choisies en fonction des apports nutritionnels qu'ils procurent à celui ou celle qui pratique les sports auxquels les recettes sont rattachées.

¹⁶ « De réimpressions en réimpressions, avec des ventes record, la popularité de ce livre n'a cessé de se confirmer [...]. Depuis trois ans, [le livre] se maintient dans les palmarès des meilleures ventes » (d'après le site de la librairie Archambault consulté le 8 mai 2008; URL : <http://www.archambault.ca/store/Product.asp?mscssid=24B0406C2193F0BF300ADF46F55F537D&sku=002023678&type=5>). La publicité de la maison parue notamment dans *La Presse* précisait, en décembre 2005, qu'il avait été vendu à ce moment-là à plus de 250 000 exemplaires au Canada seulement.

l'information, mais qui propose en réalité des réseaux de diffusion différents. En effet, des études ont montré qu'il existe dans des catégories sociales les plus éduquées des réticences à l'emploi d'Internet, créant des clivages sociaux inédits dont on envisage seulement maintenant l'importance. C'est en ce sens, que les réseaux de diffusion peuvent être complémentaires.

Cela soulève un autre aspect du livre pratique, l'alliance qu'on y observe entre les médias (édition, télévision, Internet par exemple) afin de créer un effet multiplicateur où tout est bénéfique pour tous les médias impliqués. Les recettes culinaires présentes dans le livre, sur Internet et à la télé agissent comme liens entre les médias. Cet effet de synergie entre médias se prête particulièrement bien au livre pratique qui repose sur une mise en forme de l'information. En effet, une fois cette information déterminée, en amont de tout principe d'édition, c'est-à-dire de toute mise en forme, on peut faire appel à plusieurs médias précisément pour donner forme à cette information même.

À partir des années 1960, semble-t-il et à la faveur de l'utilisation de plus en plus répandue de la photogravure en imprimerie, le livre pratique donne naissance à une sous-catégorie éditoriale, celle du « beau livre » dans laquelle Hurtubise HMH va aussi éditer à partir de la fin des années 1990. Le beau livre n'est pas le livre d'art qu'on identifie généralement à un livre qui traite des arts plastiques (peinture, sculpture); il n'est pas non plus le livre d'artiste qui est un livre fait le plus souvent de façon artisanale par des artistes, ceux-ci pouvant être éditeurs, plasticiens, poètes. Le beau livre est quelque chose de plus prosaïque; il s'agit d'un livre riche en illustrations qui traite d'un sujet de façon soignée, pourrait-on dire, dans le sens d'une certaine idée du beau telle qu'on l'envisage

dans une société de consommation où le livre est d'abord un objet économique. Dans ce cas, bien qu'il y ait une quantité d'informations (écrites et illustrées) contenues dans le produit qui donne du sujet une certaine idée, c'est plutôt l'agencement d'un texte simple et généralement court et d'une abondance d'illustrations qui constituent l'ouvrage. Le texte, qui peut être écrit par une personnalité connue du public, écrivain quelquefois mais par forcément, n'a qu'une importance relative. L'objet en tant que tel semble bénéficier d'une sorte d'aura du fait précisément qu'il s'agisse d'un livre; il n'a comme objectif que de plaire au moment où on le feuillette – peut-on même parler de 'lire' dans la mesure où domine l'illustration, photographie, dessin ou autre ? Tout est fait pour produire un bel objet, qui joue souvent du reste le rôle de cadeau à offrir et donc à recevoir et qui rajoute à la décoration ne disons pas d'une bibliothèque privée, mais plus simplement d'un salon ou d'une salle de séjour (Morand, 1998 : 380). Un exemple est celui du livre d'Éric Clusiau (texte et photos) intitulé *Des toits sur nos rivières : les ponts couverts de l'Est du Canada* (Hurtubise HMH, 2000). Dans un grand format (31 cm), des photographies prises par l'auteur sont proposées accompagnées d'un texte court. Ce sont les illustrations qui sont déterminantes dans ce livre, comme elles le sont toujours dans cette catégorie. Il peut arriver que des écrivains ou des peintres tels Sand, Monet, Proust, Giono, fassent l'objet d'un 'beau livre' mais ils sont alors des « prétextes à des ouvrages luxueux » (Morand, 1998 : 381) dans lesquels toutefois on a pris le soin de placer des extraits d'œuvre. Le beau livre n'est évidemment pas un livre savant ni exhaustif, ni même littéraire (en dépit des extraits d'œuvres littéraires qu'on peut y trouver et qui font le plus souvent office d'illustrations) bien au contraire! Quoi qu'il en soit, ici non plus nous

n'avons pu disposer d'études qui auraient été faites sur cette catégorie éditoriale, notamment sur le plan historique. Quant au plan statistique, tout reste à faire, et d'abord son apparition comme catégorie pouvant faire l'objet d'une cueillette de données, pour en déterminer l'importance relative notamment par rapport au livre pratique auquel on l'associe comme sous-catégorie, que ce soit en termes de titres édités, de tirages et de ventes. Sans parler de ce qu'une étude nous apprendra sur l'évolution de la forme même du 'beau livre'.

Le livre pratique se caractérise aussi par l'utilisation qu'il fait de la collection – ou ne faudrait-il pas plutôt parler de série? Si l'on veut distinguer l'une de l'autre, il faut d'abord reconnaître que les deux sont constitués d'un certain nombre de titres qui sont regroupés le plus souvent quant au genre qu'elles illustrent et aux aspects physiques que l'éditeur leur a donnés – format, mise en page, couverture. La collection est d'abord une façon d'organiser la production, afin d'en faciliter la gestion dans le temps. Mais c'est aussi un signal envoyé aux lecteurs afin qu'ils se retrouvent plus facilement dans l'abondance éditoriale. Cela dit, une chose distingue peut-être la collection de la série, c'est le fait que la première est ouverte, prête à accueillir d'autres titres non-prévus initialement; alors que la seconde est un projet qui comprend souvent dès sa conception tous les titres qu'elle est appelée à présenter. Du reste, il arrive même qu'une série entière paraisse au même moment, les titres étant offerts aux lecteurs en une seule fois.

Enfin, rencontre d'une technique d'impression de plus en plus souple, d'une distribution étendue en un nombre de points de vente considérable, d'un contenu informatif voire didactique simplifié, le livre pratique a peut-être représenté la meilleure expression du

marché éditorial jusqu'à l'arrivée de la numérisation et d'Internet. Car dès ce moment, l'impression, la distribution et même le projet pédagogique ont changé de façon substantielle ce que le livre pratique propose. L'information est désormais directement accessible sur la toile; sa diffusion est instantanée et planétaire; et la rédaction se fait en réseau entre plusieurs rédacteurs (qu'il vaut mieux qualifier ainsi plutôt que d'emprunter le mot d'auteur) sur un même site ou sur des sites qui communiquent entre eux ne serait-ce que grâce aux fureteurs, tout cela amenant une révision complète de la chaîne du livre telle qu'on pouvait encore l'entendre jusqu'à la fin des années 1990 voire au tout début des années 2000. Le livre pratique sur papier existe toujours, mais il se développe désormais en fonction des nouveaux moyens apparus depuis peu et qui se développent à un rythme prodigieux. Enfin, le format papier se voit peut-être menacé, dans le livre pratique, à cause des traits spécifiques qui le définissent. En effet, le livre pratique qui dépend des usages sociaux, lesquels évoluent de plus en plus rapidement, et qui voient son contenu et même ses formes changer de plus en plus vite, entraînant des rééditions constantes sur papier, et des coûts de production importants aux amortissements incertains, rééditions le plus souvent annuelles, le livre pratique donc est appelé à connaître une mutation importante sinon à disparaître dans sa forme papier. En effet, l'e-book, qui propose sur un support permanent des contenus en refonte permanente, va peut-être apparaître comme le meilleur support pour le livre pratique. Il suffit de penser à tous les annuels, guides auto, guides resto, guides voyage et autres, dont le contenu est lié aux transformations imposées par les changements sociaux (changements dans les nouveaux modèles de voitures; classification des meilleurs restos, ou des plus économiques;

horaires des trains, des musées, des attractions; prix d'entrée). Le livre pratique est un reflet de la société; il n'est pas forcément à l'origine de ce changement, mais il l'accompagne par la diffusion et participe de la sorte au changement. Pour toutes ces raisons, le livre électronique tel qu'il apparaît aujourd'hui pourrait être un canal de diffusion beaucoup plus performant. D'autant, qu'il fait économiser en éliminant l'impression et la distribution traditionnelle. Quoi qu'il en soit, et pour terminer sur le format papier, il faut reconnaître qu'il reste dans l'état actuel de l'édition une prodigieuse source d'informations et de formes dotée d'une souplesse de consultation et de circulation encore inégalée. Il était encore, au milieu des années 1990, un des facteurs qui contribuaient le plus à l'augmentation de l'activité éditoriale et à la recherche de nouvelles présentations (Morand, 1998 : 387). C'est pour toutes ces raisons que nous le voyons encore, et malgré tout, comme un laboratoire de l'édition.

4. La distribution-diffusion

Depuis sa fondation, en 1960, Hurtubise HMH a toujours exploité un volet distribution qui a cependant varié d'importance tout au long de son histoire¹⁷. Au départ, lorsque la maison était toute jeune, elle ne faisait pas vivre son principal animateur. Claude Hurtubise travaillait donc pour Fomac, distributeur français appartenant à Hatier, et pratiquait ses activités d'éditeur à partir des lieux mêmes de son travail. La distribution,

¹⁷ Dans son catalogue-dépliant d'avril 1967, on trouve la mention « Diffusion HMH » au dos du document. Ce « catalogue » contient à la fois des titres publiés par Hurtubise HMH et des titres que la maison a en distribution, comme le Bescherelle (de Hatier) ou la collection « Je sais... je sais... ». Il faut en convenir, c'est là une bien mince distribution, mais la maison d'édition est encore elle-même très petite, n'ayant publié, par exemple, entre 1964 et 1966, qu'une moyenne de 8 titres par année.

dans l'entreprise, a pris une grande importance à partir de 1979 lorsqu'Hervé Foulon en est devenu propriétaire. Dans les années 1980, les catalogues publicitaires de la maison d'édition comprennent alors d'importantes sections réservées aux livres qu'elle distribue par ailleurs, la production de l'éditeur voisinant celle des maisons d'édition qu'elle représente. Voilà pourquoi il est important de brosser un tableau de la distribution-diffusion en fonction de la recherche déjà faite sur la question (qui reste relativement restreinte); il nous permettra de mieux comprendre non seulement le marché du livre pendant la période concernée (1960-2003), mais aussi de comprendre, dans les prochains chapitres, le rôle qu'elle a pu jouer dans le développement du catalogue de Hurtubise HMH.

Du milieu du 19^e siècle jusque dans les années 1960, comme nous l'avons dit déjà, ce sont des librairies-grossistes canadiennes-françaises qui veillent à la diffusion et à la distribution de la production éditoriale européenne et particulièrement française au Canada français (Michon, 2007 : 212; Serry, 2007 : 178; Brisson, 2008 : 146). Pendant les années 1950, des diffuseurs français s'implantent au pays, comme Fomac où travaille Claude Hurtubise. Trois aspects caractérisent la distribution de cette époque.

D'abord les librairies-grossistes sont en situation de conflits d'intérêts. D'une part, en tant que distributeurs, elles ont comme clients d'autres librairies; et en tant que librairie, elles peuvent s'accorder des prix à elles-mêmes qu'elles ne font pas pour les autres librairies, leurs concurrents. Ensuite, les maisons d'édition n'ont pas de contrat d'exclusivité avec les librairies-grossistes, ce qui veut dire que plusieurs parmi ces dernières peuvent avoir les mêmes clients-éditeurs; de plus, les librairies-grossistes ne distribuent pas forcément

le catalogue complet d'un éditeur, se donnant la possibilité de ne prendre que les titres les plus payants. Enfin, les acheteurs institutionnels (dont les budgets dépendent de l'État) peuvent acheter leurs livres directement des distributeurs européens, voire des maisons d'édition, ce qui a pour conséquence de fragiliser le marché national de la distribution. On peut ici rajouter un autre élément qui décrit bien les années 1950, c'est le rôle du gouvernement et du clergé dans les choix d'affaires des entreprises. En l'occurrence, les librairies-grossistes subissent des pressions idéologiques, quand elles ne s'alignent pas d'elles-mêmes sur l'idéologie conservatrice, dans leurs choix de certaines productions éditoriales (Brisson, 2007b : 413; Michon, 2007). Nous avons vu que le rapport Bouchard montre bien les implications de cette analyse sur le développement du marché. On estime que, dans les années 1950, au Canada français, 80 % du chiffre d'affaires des librairies proviennent de livres importés, le plus souvent par des librairies-grossistes (Michon, 2001 : 319).

Nous avons vu aussi que la situation de la distribution commence à changer au tournant des années 1960. En 1959, Edgar Lespérance crée l'Agence de distribution populaire (ADP) qui distribue notamment les Éditions de l'Homme nouvellement créées. Jacques Hébert s'en souviendra, quelques années plus tard, quand il fondera à son tour les Messageries du Jour, distributeur notamment de Robert Laffont et de Seghers. Toutefois, la réussite ne sera pas au rendez-vous, les Messageries ayant un contrat défavorable avec leur principal client-éditeur, Robert Laffont. En 1968, Hachette vient s'installer au Canada et reprend en exclusivité de gros éditeurs français, notamment le Livre de poche et Gallimard, qui quittent les librairies-grossistes québécoises, ce qui entraîne donc une

perte financière pour elles. C'est le début de la crise du système en place. Par ailleurs, la recomposition de la distribution en France entraîne aussi des changements au Canada. En 1970, Gallimard et Flammarion quittent à leur tour Hachette pour fonder leur propre maison de distribution, la Sodis et son pendant canadien, la Socadis (Société canadienne de distribution). Enfin Le Seuil emboîte le pas, en France comme ici, et crée notamment Dimédia à Montréal, en 1974. Ainsi, les transformations dans la distribution se font-elles sur une quinzaine d'années et ont pour première conséquence une plus grande autonomisation de la distribution et l'élimination des librairies-grossistes. L'implication des éditeurs restent importantes dans cette reconfiguration, d'autant qu'ils ont compris que posséder une entreprise de distribution leur assure plus de revenus pour financer notamment leurs projets éditoriaux. Mais il n'en reste pas moins qu'on observe bel et bien un accroissement de l'autonomie.

Où en est la distribution au début des années 2000? Notons d'abord à ce sujet que les statistiques actuelles dans leur raffinement permettent de distinguer les titres et les exemplaires. Ainsi, on constate que 81,2 % des titres distribués au Québec, toutes langues confondues, en 2002-2003, proviennent de l'étranger (Observatoire de la culture et des communications du Québec, 2004 : 135). Au même moment, 52 % des exemplaires distribués viennent de l'étranger et 41 % du Québec (7 % viennent du reste du Canada) (Observatoire de la culture et des communications du Québec, 2004 : 137). Ce qui suggère bien, ce que nous soulignons déjà un peu plus haut, que dans le marché québécois, l'édition étrangère distribuée apporte une diversité qui semble bénéficier à la production nationale. Celle-ci ne peut produire la diversité qu'on trouve actuellement et

cette incapacité, si elle n'était pas contrecarrée par la production étrangère en circulation sur le territoire national, pourrait fort bien être un appauvrissement du point de vue des ventes.

Du point de vue de la recherche et de la connaissance du marché, la distinction faite à partir de 2000 entre « titres » et « exemplaires » permet d'avoir une idée plus contrastée du marché du livre, et a fortiori s'il est possible de l'examiner à deux moments différents¹⁸. En effet, on peut émettre l'hypothèse que bien qu'il y ait moins de titres produits par des éditeurs québécois en distribution sur le marché québécois que de titres en provenance de l'étranger, il n'en reste pas moins qu'il s'y trouve un nombre important d'exemplaires de titres québécois. Ainsi, puisqu'en nombre d'exemplaires, l'édition québécoise occupe une part importante de son propre marché, les titres étrangers apporteraient une diversité que le marché national strict, pour des raisons économiques, ne peut produire mais dont il a pourtant besoin pour bien marquer sa présence. Les titres étrangers permettraient donc une dynamisation du marché qui profiterait malgré tout au développement de l'édition nationale.

¹⁸ Il faut dire que plus large est la cueillette de statistiques plus précises sont les analyses. Ainsi, en France, comme nous l'avons vu au chapitre 3, les grandes séries statistiques datent de 1954. Elles existent toujours aujourd'hui et n'ont jamais été interrompues. Il est vrai que certaines séries jugées moins importantes ont été suspendues au cours des ans et d'autres ont démarré en fonction des nouveaux développements (comme le livre de poche, au début des années 1960). Il est donc possible non seulement d'entreprendre des études longitudinales approfondies afin de comprendre l'évolution du marché et ses transformations, mais aussi d'énoncer des règles générales qui pourraient servir dans d'autres domaines que celui du livre. Quant au Québec, nous l'avons vu, les séries statistiques sur le livre sont le fait de la Bibliothèque nationale, depuis 1968; avant, il n'y avait rien. Ce qui n'empêcha pas Pierre Lampron, président de la SODEC, de déclarer, en avril 1997, qu'au Québec, « il y a un manque criant de statistiques et de données sur l'industrie du livre. [...] [et qu'il faut] mettre en place des moyens pour qu'il y ait un observatoire permanent du livre et de la lecture » (Cayouette, 1997 : D1). Ce qui sera fait, comme nous l'avons dit, à partir de 2000 avec l'Observatoire sur la culture et les communications.

Quant aux titres présents sur le marché québécois, il ne faut pas s'étonner de leur provenance étrangère, quand on sait que le marché francophone (soit 76 pays producteurs dont un pays hégémonique, la France) contient 530 000 titres, en 2004, alors que le marché québécois en a 50 000 en circulation (Observatoire de la culture et des communications du Québec, 2004 : 135). Le nombre total de titres distribués au Québec, en 2003, est de 325 070, dont 290 787 en français. Par ailleurs, les statistiques consultées, pour l'époque qui nous intéresse, ne ventilent pas ces chiffres en fonction des secteurs (livre scolaire, littérature générale, livre pratique), on ne peut donc pas savoir comment le livre étranger et le livre québécois s'y départagent dans chacun des grands secteurs.

Le distributeur joue un rôle important auprès de la maison d'édition; c'est lui souvent qui consent à l'éditeur les avances nécessaires pour l'édition de ses titres. Il a donc, au moins indirectement, voix au chapitre non seulement dans le choix des titres, mais aussi dans l'importance des tirages puisque, par la connaissance détaillée qu'il a du marché, il sait très précisément ce qui se vend. En fait, comme il fait affaires avec plusieurs éditeurs et qu'il connaît les ventes de chaque titre, du fait que les vendus, invendus et retours passent par lui, il a intérêt à structurer la production entre les maisons qu'il distribue afin d'optimiser le marché dont l'activité lui rapporte directement¹⁹.

L'apparition à partir des années 1970 de distributeurs exclusifs a certainement permis d'assainir la situation de la distribution. Ces entreprises ont d'une part facilité la

¹⁹ On dit que le distributeur est le 'banquier' de l'édition. En effet, comme il s'occupe des livres de ses clients-éditeurs, tout mouvement de sortie, de vente et de retour des livres lui rapporte. Quand ce n'est pas le libraire qui lui doit de l'argent, c'est l'éditeur, et cela même si les livres n'ont pas été vendus. L'éditeur a donc une créance permanente à l'égard du distributeur et c'est cette créance qui le met sous sa coupe. Les choix éditoriaux peuvent donc aussi se faire en fonction du jugement commercial du distributeur.

distribution de la production québécoise sur l'ensemble du territoire; mais en même temps, comme certaines d'entre elles appartiennent à des groupes qui sont aussi propriétaires de maisons d'édition (Messageries du Jour, Hachette, ADP, Dimédia et Socadis précisément), elles sont donc potentiellement en situation de conflits d'intérêt, mais cette fois différents de ceux ayant existé entre libraires-grossistes et simples libraires. En effet, les éditeurs qui confient la distribution de leurs catalogues à des distributeurs qui sont aussi par ailleurs éditeurs dévoilent les réussites et les échecs de leurs titres, fournissant ainsi aux distributeurs-éditeurs des informations sur le marché dont ces derniers peuvent tirer parti dans leurs propres opérations éditoriales. En effet, il est peut-être tentant alors, pour ces éditeurs-distributeurs, d'essayer de recruter les auteurs de leurs concurrents éditoriaux dont les titres fonctionnent bien. Cela dit, les petits éditeurs trouvent peut-être une façon *sui generis* de se protéger dans le fait qu'ils publient des titres qui sont le plus souvent de petits vendeurs auxquels ne s'intéressent pas les distributeurs-diffuseurs, à moins que ces petits vendeurs soient dotés d'un capital symbolique important, ce qui rejaillit alors sur la réputation de l'éditeur.

Le distributeur qui n'a qu'un but commercial et aucun souci culturel peut être tenté de proposer sur le marché québécois les produits étrangers et nationaux qui fonctionnent le mieux, cela au détriment de la production proprement culturelle réputée plus difficile. Du reste, certains distributeurs sont la propriété d'éditeurs français, comme Socadis qui a été fondé par Gallimard et Flammarion. Il apparaît donc normal qu'ils servent d'abord la production française (Michon, 1991 : 34-35). Tout l'ambiguïté de la diffusion se pose ici, placée qu'elle est entre ses intérêts financiers et les besoins culturels du milieu qu'elle

dessert et qui restent attachés au livre, entre le fonctionnement du marché national et les intérêts de ses propriétaires étrangers. Ces considérations rajoutent aux difficultés qu'impose l'exigüité du marché à tous ses agents. D'où l'importance qu'accordent de nombreux agents nationaux à l'implication de l'État dans le développement du marché, notamment dans son incidence culturelle, étant entendu qu'il devrait privilégier d'abord ses propres commettants. Mais cela aussi a des limites, car dans l'affaire Hachette (1971-1972), nous l'avons vu, le gouvernement québécois a fortement favorisé les intérêts de l'éditeur-distributeur français (Vincent, 1994).

Quoi qu'il en soit, la seule façon d'avoir une activité normale, c'est-à-dire qui serait peu ou pas subventionnée, sur un marché dont le bassin de population ne suffit pas à rentabiliser les investissements éditoriaux courants, c'est de se tourner vers les marchés étrangers soit par l'exportation de produits, soit par la vente de droits, soit par la coédition²⁰.

La crise qui survient dans le marché du livre au début des années 1970 est provoquée notamment par les limites du système de distribution. Plusieurs maisons d'édition québécoises n'arrivent pas à se faire distribuer sur l'ensemble du territoire par les librairies-grossistes qui refusent de prendre des produits qui se vendent peu et avec lesquels ils ne font aucun argent. Cette crise précède le départ d'éditeurs importants, comme Jacques Hébert, Claude Hurtubise et Paul-Aimé Martin (de Fides) et le

²⁰ Il faut souligner la faible présence de la production québécoise sur le marché français. En 2000, les importations françaises de livres en provenance de tout le Canada était de 7 millions d'euros (9,6 millions de dollars canadiens calculés au taux moyen annuel de 1 euro pour 1,37 \$ CAD en 2000) alors que les exportations françaises étaient de 67 millions d'euros (91,8 millions \$ CAD) (chiffres pris aux *Statistiques extérieures 2000* de la Centrale de l'édition, en France, et cités par Pinhas, 2002 : 49).

ralentissement des activités en littérature générale de maisons d'édition (Le Jour, Hurtubise HMH) (Michon, 2007 : 218-219). Du reste, nous l'avons vu, les statistiques des tirages moyens et des titres de l'édition commerciale montrent une chute entre 1972 et 1979 et suggèrent bien l'existence d'une crise. C'est du reste dans ce contexte que prend place l'affaire Hachette (voir plus haut) qui permet à la maison d'édition et de distribution française venue intensifier son activité au Québec d'éliminer les librairies-grossistes québécoises en leur coupant leur approvisionnement en livres français par une politique de distribution exclusive que Hachette constitue pour elle-même. On estime que la période la plus difficile pour l'édition fut certainement celle comprise entre 1975 et 1979 (Michon, 2007 : 219). Incidemment, comme nous le verrons dans les chapitres suivants, ce sont les années mêmes où Hurtubise HMH connaît des difficultés qui coïncident avec le départ de son fondateur mais surtout avec la dette qu'il laisse derrière lui et qui sera définitivement épongée sous l'administration de Thierry Viellard à compter de 1978.

En 2000, la distribution est dominée par trois grandes entreprises, Sogides, Socadis et Dimédia, qui se partagent 70 % du marché (Michon, 2001 : 322). Sogides est la plus grosse des trois et est à ce moment-là entièrement entre les mains d'intérêts québécois. Elle possède le plus important distributeur de livres au Québec, ADP, qui distribue notamment alors les catalogues du groupe français Havas et ceux des maisons d'édition québécoises qui lui appartiennent (L'Homme, L'Hexagone, Jour, Typo, Quinze). Elle est rachetée en 2005 par Quebecor Media. La Socadis distribue les livres de ses deux propriétaires, Gallimard et Flammarion, plus ceux de Hachette. Dimédia appartient pour

partie au Seuil, pour partie à Pascal Assathiany, formé à la distribution par Le Seuil, qui dirige par ailleurs les éditions du Boréal (Michon, 2000 : 101-102).

Ce bref survol montre l'importance de la distribution sur le marché du livre. Son rôle est déterminant dans la rencontre des lecteurs et des produits éditoriaux; elle est l'intermédiaire nécessaire pour dynamiser le marché et contribue fortement à le structurer en diffusant les produits dans le plus grand nombre possible de points de vente et en plaçant les produits en fonction de leurs caractéristiques (littérature générale, livre pratique) dans des points de vente idoines. L'apparition d'Internet et des librairies en ligne remet actuellement en question le rôle traditionnel de la distribution. Quoi qu'il en soit, sa restructuration, dans les années 1970, a contribué au développement du marché du livre au Québec. Son défi, à l'aune des années 2000, est d'intégrer dans son activité les potentialités des technologies numériques de diffusion.

SYNTHÈSE

En France, tout comme au Québec mais à une échelle plus ample, plus complexe et plus détaillée, le marché éditorial de la seconde moitié du 20^e siècle se caractérise globalement par une expansion du nombre de titres et par une diminution des tirages moyens. Cela correspond à une diversification de la production non seulement dans les contenus des livres publiés, mais aussi dans les catégories éditoriales, nombreuses et sans cesse renouvelées (Rouet, 2007a : 141).

Parmi les facteurs qui expliquent ce double mouvement de la production (expansion des titres, diminution des tirages), il y en a qui sont externes au marché du livre et qui touchent l'ensemble de la société; et il y en a qui sont internes et qui sont donc générés par le marché éditorial lui-même. Parmi les facteurs externes, on note une croissance économique exceptionnelle particulièrement dans les années 1960; l'augmentation du niveau moyen d'instruction; l'apparition de nouveaux besoins générés par la société de consommation. Ces facteurs se mettent en place tout d'abord dans les années 1960, puis connaissent par la suite des évolutions diverses (rupture dans la croissance économique; à partir des années 1970; ralentissement dans la croissance des populations étudiantes; diversification accrue des pratiques tout au long de la période et donc atomisation des publics cibles). Des crises surviendront alors suivies de reprises dont les durées seront variables.

Parmi les causes internes au marché du livre français, que nous considérons ici dans la perspective d'une compréhension du marché québécois, il y a l'abaissement des tirages

moyens dû à une augmentation des titres (puisque le marché, à un moment donné, a une capacité limitée d'absorption) et, en même temps, une diminution des coûts de production rendant possible certaines publications à petits tirages; il y a aussi, à partir des années 1990, une intensification du travail sur les fonds de catalogues (notamment due à l'acquisition des maisons d'édition par des groupes industriels); une distribution qui se transforme et qui commande notamment un travail sur les formes des collections (formats, mais aussi contenus) qui consiste à occuper l'espace dans les points de vente les plus variés (librairies mais aussi grandes surfaces) non seulement par les titres pris isolément, mais surtout par des ensembles éditoriaux qui forment un tout, comme les séries et les collections; enfin, il y a le rétrécissement de la durée de vie des titres. Il faut souligner aussi l'importance considérable des réimpressions qui suivent tout à fait le développement des nouveautés et qui sont rendus plus simples et moins coûteuses du fait de développements technologiques qui touchent à la fois l'imprimerie et l'informatique (gestion plus stricte de la première, grâce à la seconde) (Rouet, 2007a : 142-143)¹.

Ce qu'il ne faut jamais oublier, c'est que le marché du livre est essentiellement un marché de l'offre, à charge au producteur de fournir de nouveaux produits pour susciter l'intérêt du consommateur. Autre caractéristique du marché du livre : chaque titre est un prototype qui vient donc rivaliser avec l'ensemble des titres, et d'abord avec ceux de sa propre catégorie (éditoriale et générique), mais aussi avec des catégories connexes quelquefois

¹ Le manque de traitement des fonds éditoriaux par les éditeurs (réédition et réimpression) est une caractéristique du marché québécois, différent ici du marché français. Les rééditions et réimpressions sont une occasion de dynamiser le marché à peu de frais. Pour cela cependant, le marché doit être suffisamment important du point de vue quantitatif et les fonds des éditeurs diversifiés et nombreux pour nourrir le marché de façon continue.

fort éloignées. Le principe de nouveauté est donc déterminant et peut prendre la forme de produits au contenu nouveau, ou de produits au contenu déjà diffusé mais offert dans une présentation inédite et donc nouvelle, en somme dans un format qui fonde la nouveauté.

La baisse des tirages s'explique de plusieurs façons sur le long terme. D'abord par le fait que l'augmentation des titres rend impossible une vente élevée d'exemplaires étant entendu que le tirage d'un titre vient concurrencer les tirages de tous les autres titres et qu'à un moment donné de l'histoire du marché, comme nous l'avons dit plus haut, celui-ci a une capacité d'absorption limitée (qui peut éventuellement croître progressivement pour peu que le marché dans son ensemble y travaille). Ensuite, pour la période récente, les nouvelles techniques d'imprimerie permettent de procéder plus facilement à des retirages si le titre se vend bien et de gérer plus simplement les stocks jusqu'au flux tendu qui, grâce à l'informatique et à la numérisation, se met en place depuis quelques années². De plus, la baisse des tirages s'explique aussi par la courte vie des ouvrages qui restent désormais tout au plus trois mois sur les rayons des librairies, comme des kiosques à journaux et des grandes surfaces. Tout de même, il y a un seuil en-deçà duquel il a été longtemps impossible de tomber, c'est celui que nécessitait la mise en place sur l'ensemble du territoire, c'est-à-dire dans un nombre de points de vente maximum pour faire de la présence effective en rayons un élément de promotion. Ce dernier aspect est en train d'être revu par le travail des librairies en ligne dans la mesure où il n'est peut-être plus nécessaire au même niveau qu'auparavant de procéder à une mise en place étendue, Internet servant tout à la fois de canal de publicité, de librairies et de distributeurs,

² On trouvera une définition du 'flux tendu' un peu plus loin.

commandant même l'impression, devenue plus souple du fait des nouvelles technologies d'impression à la demande.

De façon générale, l'augmentation des titres correspond aussi à une tendance des industries de masse qui sont dans une logique d'individuation des produits en voulant joindre le consommateur dans ses caractéristiques les plus personnelles (Rouet, 2007a : 146). Autrement dit, l'augmentation des titres est déterminée par la volonté de toucher le plus grand nombre de groupes de consommateurs dans leurs traits spécifiques, en espérant toutefois ouvrir ainsi des brèches pour des productions et des ventes plus considérables qui viendraient par la suite et qui auraient été initiées paradoxalement par ce qui apparaissait au départ comme des besoins individuels limités. En somme, les besoins individuels repérés sont des occasions d'explorer le marché afin éventuellement d'augmenter la production s'il s'avérait qu'ils sont la pointe d'un iceberg, c'est-à-dire de besoins plus importants encore chez un nombre considérable de consommateurs.

Il n'en reste pas moins une certitude, c'est que la baisse des tirages moyens a un rapport avec la diminution des ventes sur chaque titre mis en circulation. Or, pour chaque titre produit, le profit ne peut se faire qu'après amortissement sur l'investissement et les coûts fixes qui sont récupérés par la vente d'un minimum d'exemplaires, le profit venant au-delà, par un nombre le plus considérable possible d'exemplaires vendus. La crise peut être atténuée, voire même résorbée ou reportée, si on arrive à diminuer de façon importante les coûts de production et les coûts fixes. C'est ce qui se produit partiellement actuellement. En effet, les coûts de production sont diminués par la numérisation et par les techniques d'impression qui commandent les flux tendus (ce qui permet d'épargner

sur le stockage, l'impression, le papier, la main d'œuvre et la distribution)³. Et les coûts fixes sont réduits lorsque des maisons d'édition existantes sont acquises par de grands groupes de communication (ou des groupes industriels qui sont dans d'autres domaines que le livre ou la communication) qui traitent les maisons acquises à la fois comme des marques (ou de simples collections, au sens traditionnel), absorbant de cette façon les coûts fixes tout en perpétuant le nombre de producteurs (maisons d'édition), à tout le moins en apparence, pour créer un effet d'abondance et de diversité auquel le consommateur est, semble-t-il, sensible. De plus, les acquisitions de maisons d'édition permettent l'augmentation du catalogue dont l'abondance permet une plus grande maniabilité en fonction des possibilités d'exploitation dont certaines restent à mettre au point ou à découvrir. Rappelons que le catalogue, dans son abondance mais aussi dans sa diversité, détermine la valeur première de l'acte éditorial.

Quelles explications peut-on donner quant à l'évolution des rapports entre tirages moyens et nombre de titres pendant la période qui nous intéresse ici? En France, par exemple, jusqu'à la fin des années 1970, le marché est dynamisé par le nombre de titres qui paraît.

La diminution des tirages moyens se manifeste déjà, mais elle reste contenue et ne semble pas affecter le marché. À partir des années 1980, on observe une diminution

³ Le flux tendu tel que nous l'entendons ici est un phénomène lié directement à l'apparition des nouvelles technologies, notamment dans le numérique, la diffusion par Internet et l'impression. Il consiste à n'imprimer que le stock d'exemplaires nécessaire au lancement et aux premières ventes d'un titre. En effet, grâce aux nouvelles technologies, il est possible désormais de répondre rapidement, par l'impression de nouveaux exemplaires, au succès des ventes d'un titre. C'est de la sorte qu'on arrive à faire des économies importantes puisque de l'impression à la distribution et au stockage n'existe qu'un nombre d'exemplaires suffisants pour répondre à la demande possible immédiate. Le flux tendu peut rencontrer aussi des difficultés, par exemple, lorsqu'aucune imprimerie ne peut imprimer rapidement les exemplaires nécessaires à une commande urgente. Notons que le flux tendu n'est qu'un des phénomènes apparus avec la numérisation et la diffusion par Internet qui permettent des économies importantes dans les différents maillons de la chaîne du livre (Rouet, 2007b : 390-392).

importante des tirages moyens qui limite l'expansion du marché de l'édition marqué par des périodes de récession (Rouet, 2007a : 148-150). Ainsi, le modèle qui prévalait dans les années 1960-1970 ne serait plus approprié dans les années 1980; ou encore, les transformations qui surviennent dans les années 1970-1980 sont telles qu'elles rendent impossible la pérennité du système antérieur. Une grande partie de la production n'arrive pas à atteindre le consommateur, ce qui met en cause non seulement le produit, mais aussi le système de distribution et les lieux de vente⁴.

Les années 1960-1970 marquent une transformation dans la perception qu'on a socialement du livre. D'une part, le niveau moyen d'instruction augmente en raison de l'accroissement du nombre d'élèves et étudiants, qui poussent leurs études plus loin, dans des structures éducatives plus diversifiées qu'auparavant et dans de toutes nouvelles formations apparues à la suite des techniques et connaissances qui émergent depuis les lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Par ailleurs, la recherche de nouveaux marchés, les nouveaux besoins qui apparaissent dans le sillage de la société de consommation, la progression de l'économie, l'enrichissement général des ménages et, en France, l'apparition de ce phénomène considérable qu'est le livre de poche entraînent à leur tour une augmentation des ventes de livres et du nombre de titres. Toutefois, cette

⁴ Les grands secteurs qui sont apparus progressivement ou qui se sont recomposés, dans le marché français pour la période considérée ici, sont la littérature générale (24 % en 2005, en régression), avec le roman comme sous-catégorie première; les ouvrages scientifiques, techniques, médicaux, de gestion, de SHS (24 %, en progression); les ouvrages jeunesse (14 %); les livres pratiques et les beaux livres (16 %); le manuel d'enseignement (scolaire et parascolaire, 6-8 %, en régression); la bande dessinée (6-8 %, en progression). « Cette structure correspond à l'aboutissement de mutations au sein même de ces catégories qui, pour certaines, ont débuté dès les années 1960. [...] [C]es transformations [...] montrent à quel point les traditionnelles catégories d'ouvrages bougent et évoluent, à la fois dans leurs positionnements respectifs mais aussi quant à leur diversité voire hétérogénéité interne, que ce soit en termes de contenus ou de perspectives de diffusion. Il n'est donc pas étonnant que les nomenclatures soient fréquemment modifiées pour tenter de coller à ces évolutions » (Rouet, 2007a : 151-152).

progression commence à s'essouffler dans les années 1970 et est sérieusement entamée par la crise qui survient alors (due au premier choc pétrolier de 1973 qui vient ralentir une économie considérée en surchauffe). L'apparition du phénomène des best-sellers (en France, on la fixe à 1968 avec *Papillon* d'Henri Charrière chez Robert Laffont, bien qu'existait déjà, chez le même éditeur, une collection appelée précisément « Best-sellers » en fonction depuis au moins 1964; au Québec, déjà au milieu des années 1960, des publicités y font allusion⁵) jointe au développement du livre de poche banalisent le livre qu'on traite désormais de plus en plus comme un simple objet de consommation; la rareté qui caractérise l'économie des époques antérieures et la sacralisation de la culture et de la connaissance faisaient du livre un objet vénéré bien au-delà de sa valeur économique et cognitive réelle. De plus, amorcé au début du 20^e siècle, la concurrence faite au livre augmente encore, provenant de médias comme la télévision, le cinéma, la radio, les arts de la scène (spectacle vivant), mais aussi d'autres activités culturelles et même des activités plus générales, toutes liées au développement de la société des loisirs qui met le livre en compétition avec tout ce qu'on peut pratiquer pendant les temps libres, les sports notamment, mais aussi, à partir des années 1980-1990, à tous les phénomènes

⁵ Il semble que le phénomène du best-seller commence aux États-Unis en 1895 avec le premier numéro de la revue professionnelle *Bookman*. Il s'est agi d'abord de « listes de livres établies 'selon la demande' et d'après des données glanées auprès des libraires partout aux États-Unis » (Dyer *et al.*, 2007 : 485). Dès 1901, une liste semblable fait son apparition au Canada anglais. Le phénomène va se complexifier tout au long du 20^e siècle, mais il s'inscrit tout à fait dans la logique économique qui caractérise le marché. Au Québec, « de 1954 à 1970, des listes [de best-sellers] publiées sporadiquement [dans les journaux] révèlent une prise de conscience graduelle du phénomène » (*id.* : 488). Ainsi, en mars 1966, les Éditions du Jour de Jacques Hébert, réputées littéraires, annoncent ses « Trois derniers 'best-sellers' à \$1.00 », tous d'auteurs québécois, de divers genres ou secteurs éditoriaux (pratique, littérature générale) (*Vient de paraître*, vol. 2, n° 2, p. 69). Hébert continuait donc, au Jour, ce qu'il avait contribué à implanter aux Éditions de l'Homme, en 1959, à savoir une édition commerciale, de best-sellers précisément, visant un vaste lectorat afin d'assurer le bon fonctionnement financier de son entreprise. Sa plus grande réussite fut certainement alors *Les insolences du frère Untel* qui aurait connu 25 éditions entre 1960 et 1962 pour près de 120 000 exemplaires vendus (selon BANQ).

liés à l'informatique et à Internet (jeux vidéos par exemple). La logique fondamentale de cette compétition pour l'appropriation du temps libre repose sur le nombre d'heures limité dont dispose le consommateur. Cette mise en perspective est déjà le signe d'une mutation profonde dans la vision qu'on a du livre et la banalisation qui en résulte. Par ailleurs, la concentration à laquelle on assiste chez les producteurs (maisons d'édition) et les distributeurs entraîne une vision encore plus industrielle du livre. Tout cela met en place progressivement une conception toute autre du livre que celle qui existait avant les années 1960, mais aussi de la littérature qu'on envisage désormais par rapport à ce qu'elle peut économiquement rapporter et à la fonction divertissante qu'elle doit assumer à l'avenir (dû notamment au phénomène des best-sellers qui reposent sur des techniques d'écriture simples afin de rassembler pour l'achat le plus grand lectorat possible autour d'un titre, mais aussi dû à l'attraction des autres activités de loisirs, telles le cinéma et la télévision, grandes pourvoyeuses de fictions et d'arts). « La valorisation progressive de normes de référence à caractère économique et financier paraissait donc contribuer à remettre en cause les dynamiques et les acteurs traditionnels, les petites librairies [...] mais aussi les éditeurs que l'on pourrait qualifier de 'littéraires' » (Surel, 1997 : 151), ce que nous avons bien vu dans le passage du paradigme culturaliste au paradigme économiste survenu au Québec, dans les années 1970-1980. Le développement d'une distribution à grande échelle, qui touche non seulement les librairies et les kiosques à journaux, mais aussi de nouveaux points de vente, comme les supermarchés et les grandes surfaces qui font leur apparition à partir des années 1960-1970, nécessite de considérer désormais le livre comme un produit à placer (dans le sens où l'entend la

distribution, c'est-à-dire le soumettre à une mise en place, comme pour n'importe quel autre produit) et à remplacer régulièrement et rapidement. Cette contraction du temps moyen de distribution (c'est-à-dire de présence effective dans les points de vente) contribue aussi à considérer le livre comme un objet de consommation ordinaire qu'on peut remplacer non seulement par un autre livre, mais aussi par tout autre objet (au sens général) de divertissement, notamment à cause de la durée que le consommateur peut accorder à quelque objet que ce soit, dans ses temps libres ou autres. Cela du reste va tout à fait dans le sens du marché où des objets nouveaux entrent continuellement, venant grossir l'offre et poussant vers l'obsolescence ce qui est déjà offert. Le caractère structurant du produit (son traitement éditorial, si l'on veut) dans l'offre rend vite désuet des produits comme le livre qui se définissent traditionnellement par leur contenu. Or, cette conception même du contenu a dû être revue par rapport aux conditions qui sont apparues depuis le 19^e siècle et qui définissent le marché. Il n'est plus qu'un aspect de l'objet livre et son importance est déterminée d'une part par ce qu'on pourrait appeler son actualité, c'est-à-dire par son rapport d'évidence avec ce qui se passe socialement ailleurs (que dans le monde du livre) non seulement au moment où se constitue (par l'écriture) le produit, mais surtout au moment où il est distribué et acheté, en somme mis en forme et consommé.

Une chose demeure perceptible à travers l'étude qualitative et quantitative que nous proposons ici, et c'est que la conception du livre a totalement changé depuis le début des

années 1960 accompagnant ce qu'on a appelé la troisième révolution du livre⁶. Avec cette modification est survenu un changement dans la conception qu'on a aussi de la littérature et de l'écriture. Plus que jamais, à partir du moment où leurs produits veulent entrer sur le marché et y circuler, littérature et écriture doivent se plier aux conditions d'un échange qui a ses aspects symboliques et cognitifs, certes, mais aussi et surtout économiques. Ce sont ces derniers qui déterminent le plus fortement désormais les conditions du développement si toutefois il en a déjà été autrement. Quant aux aspects symboliques et cognitifs, par effet de retour, ils sont en pleine mutation et brouillent la perception que les agents en place à ce moment ont du marché. Il serait intéressant d'étudier comment ces perceptions ont évolué depuis les années 1970⁷. On se rendrait compte peut-être que dans le moment initial de cette période, une partie des agents, éditeurs, auteurs, chercheurs, voient les nouvelles nécessités du marché comme une déperdition culturelle et se méfient du paradigme de développement basé précisément sur l'économie qui s'installe alors. Mais plus on avance dans la période, plus de nouveaux agents apparaissent, issus des générations qui entrent à ce moment-là dans le marché et acceptent comme allant de soi les tendances lourdes qui agissent et modifient dorénavant le marché même. Ces nouveaux agents accélèrent donc les transformations en cours puisqu'ils y contribuent directement sans état d'âme et surtout sans référence antérieure. Cette analyse intergénérationnelle du changement reste à faire et sans doute livrera-t-elle une partie

⁶ La troisième révolution du livre prend naissance aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Elle se caractérise par un phénomène majeur, la dématérialisation du livre même, c'est-à-dire l'éloignement de plus en plus marqué entre le contenu et le support matériel qui en permet l'impression et la diffusion, et cela à tous les maillons de la chaîne du livre (Mercier, 2002). Ainsi, la dématérialisation se rencontre dans l'atelier d'imprimerie avec le remplacement des fontes par la photocomposition. À l'autre extrémité de la chaîne et de la période, c'est la diffusion par Internet des textes qui ne sont plus imprimés.

⁷ Notamment par une analyse des discours mise en parallèle avec une analyse globale des mutations telle que nous avons voulu le faire ici.

importante du déroulement effectif des transformations par les agents eux-mêmes, surtout que ces transformations se font de plus en plus rapidement. En effet, elle devrait livrer une compréhension des mutations du marché en en donnant une représentation convaincante. Rappelons à ce sujet le rôle, évoqué dans cette partie, qu'ont joué, sur le marché québécois, des éditeurs ou agents du livre comme Jacques Fortin de Québec/Amérique, Pierre Lespérance de Sogides et Bertrand Gauthier de La courte échelle quand est venu le temps de mettre en action, dans le marché même, le nouveau paradigme, essentiellement économique, refoulant vers la sortie l'ancien modèle, culturel, et ses représentants jugés obsolètes. Non seulement, dans les années 1970, décennie où tout bascule, ne se reconnaissaient-ils pas du tout dans les dirigeants de leurs regroupements professionnels (au sein du Conseil supérieur du livre dirigé par les Pierre Tisseyre, J.-Z. Léon Patenaude, Claude Hurtubise), tous d'une génération arrivée aux affaires dans les années 1940-1950, mais en plus, pour ces jeunes agents la culture doit désormais être soumise aux exigences du marché; de l'offre et de la demande. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils ont su utiliser les conditions économiques des années 1980 pour le développement de leurs entreprises, laissant loin derrière eux les générations antérieures. Ce sont eux et quelques autres de leurs pairs, comme Hervé Foulon et même Alain Horic (de la génération antérieure toutefois, convaincu lui-même de la nécessité de répondre aux exigences financières du secteur du livre mais empêché d'y adhérer totalement, semble-t-il, par la personne de Gaston Miron, figure emblématique de l'édition culturaliste des années 1960-1970⁸), qui ont relancé l'édition à partir de 1980,

⁸ L'analyse de la figure de Miron au sein des enjeux symboliques du marché éditorial québécois des années 1960-1970 reste à faire. On en trouvera cependant des éléments dans Yergeau, 1994 : 83-115. Au sujet de

notamment grâce au soutien des politiques d'État (PADÉC-PADIÉ, projet de loi 51) favorisant le plus grand développement possible, politiques qui ont été mises sur pied, dans la fonction publique et au niveau gouvernemental, par des représentants de cette même nouvelle génération à laquelle ces jeunes éditeurs appartiennent alors⁹. Nous avons là un exemple patent du rôle joué par les générations dans le renouvellement des faits sociaux et notamment des faits éditoriaux.

La 3^e partie de la thèse nous permettra de voir comment les transformations qui surviennent dans l'ensemble de la société et, plus précisément, sur le marché éditorial affectent précisément le développement du catalogue d'un éditeur.

la posture de Horic dans les années 1980, voir Horic (1989; 2003; 2004).

⁹ Rappelons que la fonction publique fédérale et la fonction publique québécoise ont effectivement fait l'objet d'une arrivée massive de jeunes agents dans les années 1960-1970 issus des universités canadiennes, avec des valeurs propres à la société qui se mettait alors en place, valeurs qu'ils ont en partage, compte tenu des lieux de formation et, plus largement, du phénomène générationnel, avec les nouveaux agents éditoriaux qui arrivent aux affaires dans les années 1970 (voir *supra*, chapitre 4, note 3; Langlois, 1990 : 322, 326).

PARTIE III

ANALYSE. LE CATALOGUE DES ÉDITIONS HURTUBISE HMH

PRÉSENTATION

Dans cette 3^e partie, nous analyserons le catalogue des Éditions Hurtubise HMH. Nous voulons en montrer le fonctionnement non seulement en lui-même, mais aussi dans ses rapports avec la maison qui l'a produit, avec le marché dans lequel il s'est développé et dans la société où ces éléments prennent place. De ce point de vue, la synthèse que nous avons proposée dans la 2^e partie servira de cadre historique et même de système de validation de notre analyse (et de ses hypothèses). Il s'agit pour nous, en travaillant cet objet, de prendre ce qui pourrait apparaître comme des en-soi (collections et séries, tout d'abord, mais aussi secteurs éditoriaux) et de les penser dans un rapport continu avec le contexte qui en a favorisé l'apparition et le développement. Tout en construisant notre objet d'analyse, nous montrerons comment les éléments qui composent le catalogue sont eux-mêmes des constructions sociales. Autrement dit et par exemple, une collection n'est pas seulement un objet clos qu'élaborerait l'éditeur afin d'y mettre les livres qu'il compte mettre en circulation. C'est aussi un objet qui rend compte à un certain moment de la perception que l'éditeur a du marché qu'il tente d'investir en proposant des produits destinés à l'achat. Il y a donc là un effet de balancier (on pourrait même dire dialectique) entre le marché et le producteur qui prend forme dans l'objet éditorial lui-même, livre, collection ou catalogue. La collection est donc en ce sens une possibilité constituée non seulement en fonction de la compréhension qu'on peut avoir du marché, mais aussi des capacités de l'éditeur à le comprendre, des moyens dont peuvent disposer pour s'y glisser les auteurs et autres agents (illustrateurs, traducteurs, pédagogues, conseillers) qui y participent – le moment de vérité, si l'on peut dire, étant son impact social dont la vente

et le commentaire (ce qu'on pourrait appeler la réception dans un sens économique et social) sont des indices importants. Comme on le constate, cet objet hautement improbable, car il dépend de nombreux agents qui ne peuvent y donner que ce qu'ils ont ou ce qu'ils comprennent, dont on ne peut être assuré du succès auprès du lectorat, contient à la fois des potentialités et des effectivités (qui se traduisent par des stratégies, des réussites et des échecs). C'est ce modèle que nous élaborerons tout au cours des quatre prochains chapitres, partant d'une réalité empirique précise (le catalogue de Hurtubise HMH), recadrée dans l'histoire éditoriale et sociale où elle s'est développée, pour essayer, in extremis, d'en dégager un modèle qui pourrait servir à de nouvelles recherches et qui s'inscrirait dans le cadre théorique que nous avons initialement développé, à savoir l'analyse quantitative revue à l'aune d'une critique culturaliste.

Cette 3^e partie est essentiellement analytique et fondée sur une approche statistique. Comme préalable, il a fallu constituer une base de données qui contiendrait tous les éléments constitutifs touchant un catalogue d'éditeur. C'est par ces données que nous avons commencé notre analyse. Leur identification et leur juxtaposition ont ouvert des perspectives et ont suscité un certain nombre de questions et d'hypothèses qui ont amplifié l'analyse. C'est à ces questions et hypothèses que nous répondrons ou que nous mettrons à l'épreuve dans les prochains chapitres.

Au chapitre 5, nous proposerons d'abord une théorie du catalogue et nous expliquerons dans les grandes lignes comment nous avons constitué notre base de données et à quel usage nous la destinons. Puis, nous examinerons le développement global du catalogue de Hurtubise HMH, en lui-même et par rapport au marché. Enfin, nous proposerons trois

applications précises de la base de données et du catalogue soit aux secteurs éditoriaux, aux auteurs et aux genres. Ces applications reviendront comme éléments de l'analyse dans les chapitres ultérieurs.

Au chapitre 6, nous traiterons des trois directions qu'ont connues les éditions Hurtubise HMH soit celle de Claude Hurtubise (1960-1975), de Thierry Viellard (1976-1979) et d'Hervé Foulon (1980-). Chacune de ces directions représente une période de l'histoire de la maison, la première étant marquée par le démarrage et une première croissance; la deuxième, par une crise suivie par une période de transition vers la troisième, qui marque une reprise progressive de la croissance et une diversification de la production. Comme nous le verrons, ces caractéristiques apparaîtront nettement à l'examen du catalogue et seront confirmées notamment par les témoignages que nous avons recueillis.

On peut d'ores et déjà signaler que les différentes administrations ont toutes été formées au sein de la maison même, Viellard et Foulon ayant commencé à y travailler bien avant qu'ils en deviennent les gestionnaires principaux. L'un et l'autre sont venus à la maison alors que, encore jeunes, ils entraient sur le marché du travail et parce qu'ils étaient les représentants des associés français de Claude Hurtubise¹. Appartenant à une génération beaucoup plus jeune que celle d'Hurtubise, il était dans l'ordre des choses qu'ils puissent succéder au fondateur. Leur arrivée aux postes de direction, dans les années 1970, coïncide avec la montée d'une nouvelle génération d'éditeurs. Quoi qu'il en soit, Viellard et Foulon ont su diversifier les activités de la maison et surtout, au moment de la crise des

¹ Thierry Viellard était le neveu de Roger Mame et Hervé Foulon, arrière-petit-fils d'Alexandre Hatier, appartenait à la famille qui possédait les Editions Hatier.

mêmes années 1970, ils lui ont sans doute évité la faillite qui la menaçait. Les trois périodes administratives seront examinées notamment en fonction des secteurs éditoriaux, des auteurs et des genres, caractéristiques introduites au chapitre 5. Enfin, nous examinerons un aspect particulier de la diversification, soit la distribution qui apparaît dans les années 1980 et qui amènera une internationalisation des activités de l'entreprise et une sorte de refondation.

Après une analyse proprement statistique, nous aborderons, aux chapitres 7 et 8, les collections et les séries qui structurent le catalogue; la statistique y sera toujours présente, mais nous donnerons aussi une analyse de type qualitatif de la production qui permettra une ouverture vers une approche culturaliste; en cela, nous aurons l'occasion d'appliquer, à un cas précis, ce que nous avons évoqué dans la partie théorique de la thèse, particulièrement au chapitre 2, quand il a été question de la critique culturaliste faite à l'analyse quantitative. En fait, l'analyse culturaliste que nous proposerons, du fait qu'elle vienne après une analyse statistique et quantitative, devrait proposer une nouvelle façon d'envisager ce type d'analyse, marquant ainsi sa différence face aux approches discursive et archivistique strictes répandues à une époque dans la recherche critico-historique.

*

Les séries et les collections se répartissent tout d'abord à l'intérieur des secteurs éditoriaux; elles apparaissent comme des éléments déterminants dans la compréhension qu'on peut avoir des stratégies de conquête des marchés. Plus que les titres proprement dits, qui représentent d'une certaine façon la production atomisée, les collections et les

séries sont des éléments de regroupement et de planification de la production. On peut même penser que plus considérable est la place qu'elles occupent dans un catalogue, plus grande est précisément l'importance accordée à cette planification. Nous verrons qu'en termes relatifs, cette place est tout sauf négligeable chez Hurtubise HMH.

Le chapitre 7 est consacré à l'analyse des collections du secteur de la littérature générale. Ce secteur est le premier à avoir été créé dans la maison d'édition et il s'est développé jusqu'en 1963 avec uniquement des collections. Sa croissance est tout simplement phénoménale jusqu'en 1973 alors que survient la crise. Celle-ci est déterminée en grande partie par des facteurs externes dont on a déjà parlé aux chapitres 3 et 4 et sur lesquels nous reviendrons ici, mais elle semble liée aussi à des transformations internes à la maison même et que le catalogue reflète. En effet, comme nous le verrons, avant la crise (1974), il y avait déjà une crise caractérisée par une chute de la production en littérature générale, secteur dirigée par Claude Hurtubise, qui avait été mis en minorité dans la maison dès 1972.

Le chapitre 8 analyse les trois autres secteurs du catalogue. Ces secteurs sont apparus au cours de l'histoire de la maison et lui ont permis de diversifier la production et de continuer à la développer, notamment parce que les secteurs déjà en place au sein de l'entreprise avaient atteint, pour une raison ou une autre, une certaine stagnation voire amorcé une régression. En fait, lorsqu'un secteurériclite, nous verrons qu'un autre doit apparaître pour compenser le déclin et pérenniser l'activité industrielle. Toutefois, il faudra une crise prolongée, un changement de directions et de propriétaires, un dynamisme nouveau (issu d'une nouvelle génération plus apte à adopter une nouvelle

gestion, de nouveaux produits) pour que l'entreprise intègre entièrement un modèle inédit dans sa propre culture, rompant ainsi non seulement avec son histoire mais aussi avec un état du marché devenu obsolète². Comme nous le constaterons à l'analyse du catalogue, il faudra alors compter sur plus d'une décennie de transformations et notamment sur l'intervention de l'État, comme nous l'avons vu aux chapitres 3 et 4, qui apportera son soutien, à un niveau macro-éditorial, pour favoriser l'introduction de nouveaux modes de gestion dans l'entreprise.

Aux chapitres 7 et 8, les séries et les collections feront aussi l'objet d'une analyse de contenu. Ayant auparavant été traitées d'un point de vue statistique, nous les examinerons dans ce qu'elles proposent par ailleurs en isolant un certain nombre de paramètres comme leur durée, le nombre de titres qu'on y trouve, les directeurs qui les supervisent, le moment de parution des titres et leur fréquence, leurs rapports avec les lectorats visés, la fonction de leur écriture, leurs lieux d'impression (dans la mesure où ils dénotent un aspect de la stratégie proprement éditoriale mais aussi industrielle de la maison) et leurs paratextes comme indices de stratégies. C'est l'uniformité de cette grille qui permettra d'en arriver à des considérations générales par lesquelles collections et séries pourront être comprises indépendamment non seulement de leur appartenance sectorielle, mais

² L'activité de distributeur-diffuseur de la maison a eu indéniablement une influence sur le développement du catalogue, comme nous le verrons au chapitre 5. De plus, le fait qu'Hervé Foulon soit aussi propriétaire d'une autre maison d'édition depuis 1982, Marcel Didier Canada, a des conséquences certaines sur le développement respectif des catalogues des deux maisons, à tout le moins dans le secteur du livre scolaire. De la même façon, l'acquisition par Foulon, en novembre 2008, des Éditions XYZ, spécialisées en littérature générale (Caroline Montpetit, *Le Devoir*, 6 novembre 2008, p. B7), aura un effet certain sur l'ensemble des activités de ses entreprises. Si un certain nombre de questions surgissent d'un point de vue éditorial, d'autres trouvent réponse sur le plan administratif. Ainsi, dans une perspective de rationalisation, les services administratifs de la maison acquise relèveront sans doute de Hurtubise HMH. Rappelons qu'acheter une maison d'édition, c'est tout d'abord et essentiellement acheter un fonds éditorial, ou un catalogue pour rester dans le cadre de notre thèse.

aussi de leur appartenance au catalogue de Hurtubise HMH, participant de la sorte à notre recherche d'un modèle analytique et interprétatif.

Nous verrons donc à la fois en quoi les secteurs éditoriaux sont déterminés par le développement des collections et des séries et en quoi ces dernières empruntent aux secteurs auxquels elles sont destinées. Cette réversibilité d'un objet, à la fois influencé par ce qui le contient et influençant ce qui le contient, contribuera précisément à l'élaboration du modèle que nous recherchons. Encore une fois, les paramètres retenus pour analyser les collections et les séries permettront de les aborder de façon autonome, indépendamment des secteurs d'origine, un certain nombre de paramètres ayant été choisis en dehors d'eux.

Cette analyse des collections et des séries est donc au centre de notre étude empirique telle que nous l'avons conçue, dans le cadre théorique que nous nous sommes donné. Elle contient une analyse quantitative et une analyse culturaliste (ou qualitative). Elle permet de mettre en perspective un grand nombre d'objets spécifiques, cela dans leurs différences et leurs ressemblances, et d'en déduire des règles qui permettront de proposer l'hypothèse d'un fonctionnement général de tout catalogue. En somme, offrir une analyse du singulier dans les limites que permet un grand nombre d'objets déjà classés (87 collections et séries) et que rend impossible à réaliser la pléthore et l'indifférencié des titres toutes catégories confondues (les 1 534 documents du catalogue de Hurtubise HMH perçus comme pure accumulation), en même temps que tirer une théorie, à valider dans des recherches ultérieures.

CHAPITRE 5

LE CATALOGUE DANS SA GLOBALITÉ

Ce chapitre se présente comme une introduction générale à l'analyse du catalogue des Éditions Hurtubise HMH. Nous y verrons d'abord ce que nous entendons par catalogue. Ensuite, nous examinerons, dans ses grandes lignes, le développement d'un catalogue précis, notamment en rapport avec le marché éditorial québécois. Enfin, nous donnerons trois applications de notre méthode en examinant les secteurs, les auteurs et les genres. Ces trois aspects reviendront dans les chapitres suivants pour étayer les analyses que nous ferons des administrations ainsi que des collections et séries.

1. Le catalogue comme objet de recherche

L'analyse statistique d'un catalogue oblige à rassembler le plus grand nombre de données possibles sur les documents qu'il contient¹. C'est ce que nous avons fait pour cette 3^e partie de la thèse. Mais avant d'en livrer l'analyse, demandons-nous ce qu'il faut entendre par catalogue d'éditeur.

¹ Nous utiliserons le plus souvent le mot document quand il s'agit des éléments éditoriaux composant le catalogue pour la simple raison que ces éléments contiennent autre chose que des livres. On y trouve aussi des cahiers, des revues, du matériel pédagogique, des disques et des rubans magnétiques, des jeux et des affiches, voire des poupées. En grande majorité toutefois, il s'agit de livres et de cahiers. En fait, 77 % des documents du catalogue des Éditions Hurtubise HMH sont des livres et 19 % sont des cahiers. Toutefois, quand il sera évident que la réalité analysée ne contient que des livres, c'est éventuellement ce dernier mot que sera utilisé.

Nous avons défini, dans l'introduction, le catalogue comme l'ensemble des documents publiés par la maison d'édition dans son activité. Cette définition signifie qu'il faut d'abord établir la liste de ces documents. Le plus souvent, cette liste complète n'existe pas à proprement parler. Bien sûr, tout au long de son histoire, la maison d'édition publie des catalogues destinés à sa clientèle, mais leur examen montre qu'ils ne contiennent pas forcément la totalité des documents publiés, surtout quand la maison a des activités dans plusieurs secteurs éditoriaux, indépendants les uns des autres, qui l'obligent à publier plusieurs catalogues simultanément ou alternativement pour autant de clientèles différentes (catalogues de Hurtubise HMH, 1967-2003). Des oublis se glissent alors entre les différents catalogues. Au demeurant, la liste des titres de documents ne suffit pas à l'analyse du catalogue. Les données qui nous intéressent ne se trouvent, elles non plus, nulle part rassemblées. De quelle nature ces données sont-elles, et où les trouver ?

Ces données décrivent l'objet matériel qu'est un catalogue d'éditeur et cela à travers ses composantes, les documents qui le constituent c'est-à-dire, le plus souvent, les livres eux-mêmes. Il arrive cependant qu'une maison d'édition publie autre chose que du livre; ce peut être des enregistrements sur bande magnétique, disque de vinyle, disquette électronique, voire base de données disponible sur Internet. Ce peut être aussi des objets tels des jeux de toutes sortes. De plus, les catalogues renvoient à certaines données sociales qui ne sont pas forcément mises de l'avant par l'éditeur, comme les données relatives aux auteurs, à leur appartenance sexuelle proprement dite, à leurs lieux et années de naissance, aux générations d'appartenance et au moment, dans leur vie, où ils publient.

De façon générale, quelles sont les données qui peuvent nous intéresser dans les documents édités ? Ce sont tout d'abord celles qui désignent les types de documents

comme le livre, le cahier, la revue, le matériel didactique (casse-tête, jeux, marionnettes), l'affiche, le ruban magnétique et magnétoscopique, le disque de vinyle, le CD, le DVD. Ces données comprennent d'abord le titre complet du document et son sous-titre éventuel.

Ensuite, elles concernent le nom des auteurs, leurs dates d'existence, naissance et mort si survenue, leur sexe, leur âge au moment de la parution de chaque document édité, leur nationalité.

Dans le cas de Hurtubise HMH par exemple, les données relatives aux documents édités concernent le secteur de publication du document en tant que tel (secteurs littérature générale, livre scolaire, littérature jeunesse et livre pratique), le nom de la collection dans laquelle le document est publié, son numéro éventuel ou sa position dans la collection, le nom du directeur de collection s'il y en a un, voire celui des conseillers scientifiques et techniques y ayant travaillé quand ils sont connus².

Sur le plan technique précisément, on peut identifier le nom des illustrateurs, photographes et graphistes ayant conçu et réalisé le travail de couverture et des pages intérieures. L'examen de ces données peut révéler, sur plusieurs années, des continuités d'un titre à l'autre, d'une collection et d'un secteur à l'autre.

Au sujet du document proprement dit, il importe le cas échéant d'en connaître l'année de publication, le genre auquel il appartient (roman, essai, manuel du maître, livre de cuisine), son format, son nombre de pages, son prix au moment de la parution, ses années

² La liste des catalogues commerciaux publiés par Hurtubise HMH et utilisés pour constituer notre base de données se trouve dans la bibliographie en fin de thèse.

de réimpression, de réédition, s'il y en a eu, son tirage et ses ventes. Ces deux dernières données sont le plus souvent inaccessibles à la recherche, et cela pour des raisons de stratégies et de confidentialité corporatives. Elles ne se trouvent, quand elles ont été comptabilisées et conservées, que dans les archives administratives de la maison. En général, les éditeurs n'en donnent pas accès aux chercheurs, ce qui fut le cas en l'occurrence.

On peut retenir aussi le numéro ISBN du document, quand il existe³, le nom des coéditeurs éventuels, leur lieu d'origine, le type de relations d'affaires qui unissent notre éditeur à ses partenaires de l'extérieur de la maison. Enfin, on peut identifier le nom de l'imprimeur, la date de l'achevé d'imprimer et le lieu d'impression.

Dans le cas de documents traduits, il faut préciser la langue d'origine, le nom des traducteurs, le titre du document dans la langue originale, son lieu d'édition dans celle-ci et le nom de son éditeur ainsi que l'année de sa première publication chez ce dernier.

Comme on le voit, ces données sont abondantes et morcellent l'objet d'analyse qu'est le document édité. La recherche a pour fonction d'identifier ces informations, de les hiérarchiser et de les relier entre elles afin d'en tirer une compréhension qui resitue l'objet dans son processus de fabrication et dans ses enjeux sociaux, immédiats et éloignés. Mais, avant d'accéder à cet objet élaboré, revenons à nos données et demandons-nous où nous pouvons les trouver.

³ L'ISBN (International Standard Book Number) a été créé en 1966; il a commencé à se répandre dans l'industrie du livre au milieu des années 1970. Il comprenait 10 chiffres dans un premier temps et 13 à partir de 2007. Ces chiffres se regroupent en catégories : localisation géographique de l'éditeur, l'éditeur proprement dit, le produit spécifique qu'ils désignent, une clé de vérification. On peut imaginer, à une échelle macro, l'utilisation analytique qu'on pourrait en faire.

Une enquête menée sur cette question montre qu'il n'existe qu'un endroit où trouver la plupart de ces renseignements et c'est sur le document publié lui-même ou dedans. En effet, si Bibliothèque et Archives nationales du Québec collige certains renseignements relatifs aux documents édités et les propose notamment dans son catalogue bibliographique en ligne, l'éditeur, pour sa part, ne les conserve pas ou, en tout cas, pas de façon systématique, complète et librement accessible.

L'ensemble de ces données est rassemblé en une base de données. Une telle base était inexistante pour Hurtubise HMH. L'informatique permet de fabriquer un tel objet, accessible et souple à l'usage⁴. Pour établir la base de données la plus complète possible, il faut donc examiner chacun des documents publiés, l'avoir eu en main. Au préalable, une première liste est établie par une consultation des catalogues commerciaux de l'éditeur et des catalogues bibliographiques des grandes bibliothèques et particulièrement de Bibliothèque et Archives nationales du Québec que la loi sur le dépôt légal, en vigueur depuis 1968, a constitué en conservatoire du livre québécois⁵. C'est une fois cette liste établie que nous examinons livre en main chacun des documents du catalogue pour en tirer les données dont on a fait l'énumération. Cette dernière opération ne peut se faire qu'en bibliothèque, car l'éditeur n'a pas conservé d'exemplaires de toute sa production. Du reste, même BAnQ, en dépit du dépôt légal, ne possède pas la totalité de la production. Il manque quelquefois des rééditions voire des titres originaux.

⁴ La base de données constituée pour la présente recherche a été déposée dans les archives du GRÉLQ.

⁵ BAnQ tient les statistiques sur le livre depuis 1968 et les rend publiques annuellement dans des rapports d'activités. Voir la bibliographie en fin de thèse pour une liste complète jusqu'en 2003. Par ailleurs, depuis 2001, l'Observatoire de la culture et des communications rattaché à l'Institut de la statistique du Québec donne aussi certaines statistiques au sujet du livre. Toutefois, comme nous le disions dans la 2^e partie de la thèse, ces statistiques démarrent en 2001, alors que notre objet d'étude va jusqu'en 2003. Ces 3 années n'étaient pas suffisantes pour que nous recourions à l'outil de l'OCC.

Quoi qu'il en soit, pour le catalogue de Hurtubise HMH, nous avons identifié 1 534 documents publiés pendant 44 ans d'activité (1960-2003); de ce nombre, nous avons pu en examiner 1 452, soit 95 % de l'ensemble⁶.

Les données relatives aux documents non examinés directement proviennent soit des catalogues commerciaux de l'éditeur, soit des catalogues bibliographiques disponibles sur Internet des grandes bibliothèques canadiennes (d'État, de villes et d'universités) où nous n'avons pu nous rendre. Ces données ne complètent que partiellement les fiches des documents ayant échappé à l'examen livre en main, mais le faible nombre de ces documents ne devrait pas entamer la valeur de l'analyse. D'autant que cette cueillette incomplète, faite à partir de listes déjà constituées, rapporte tout de même certaines données dont nous avons pu disposer.

La fiche analytique mise au point pour la présente recherche, relative à chaque document du catalogue que nous avons colligé, comprend 70 champs de saisie. C'est à partir de ces champs que les listes et tableaux qui décrivent le catalogue par le menu ont été établis. De là, nous avons tiré les figures qui donnent, chacune séparément, un aperçu du catalogue sur un point précis. En effet, une figure traduit visuellement une série de données qui se déploie dans la quantité et le temps. L'analyse consiste notamment, comme nous le verrons dans cette 3^e partie, à rapprocher certaines données entre elles afin de faire apparaître des réalités qui ne sont pas directement observables.

⁶ Certains documents n'ont pas toutes les données énumérées plus haut et qui constituent les champs de saisie de notre base de données. Cependant, la quantité de documents où on les trouve permet de disposer d'un nombre suffisant d'occurrences pour procéder à une analyse statistique significative.

Ce regroupement, sa hiérarchisation, c'est-à-dire son organisation en niveaux successifs de compréhension, construit dans sa totalité l'objet d'analyse de notre recherche, le catalogue de Hurtubise HMH. Or cet objet que la démarche analytique fait apparaître n'existait nulle part avant elle, bien que tous les éléments qui en font partie étaient disponibles, mais épars. Ils étaient en effet disséminés, sans liens entre eux, en tout cas sans les liens que nous avons établis. S'il a fallu les rassembler en base de données, le plus important toutefois du point de vue analytique a été le travail que nous avons fait pour en dégager un sens, c'est-à-dire pour établir des liens significatifs qui s'inscrivaient dans une logique de compréhension et d'argumentation.

Donnons quelques exemples pour illustrer notre démarche. Soit le nombre d'auteurs différents qui ont publié au moins un document chez Hurtubise HMH, entre 1960 et 2003. Ce résultat est simple; après consultation de la base de données, on en trouve 988. Deuxième question : combien y trouve-t-on d'auteurs hommes et d'auteurs femmes ? Il y a 290 femmes et 698 hommes ayant publié, dans cette même période, au moins un document.

Revenons sur la définition de ces données simples : 988 auteurs, hommes et femmes, ayant publié au moins un document, cela veut dire qu'un même auteur ne revient pas deux fois dans cette liste même s'il a publié plus d'un document. Y a-t-il des situations analytiques où le même auteur peut revenir plus d'une fois sur une liste statistique tirée de la base de données générale ? La chose se rencontre. Ainsi, si nous examinons l'âge des auteurs au moment de la publication des documents. Le même auteur peut alors apparaître plusieurs fois dans cette nouvelle liste, s'il a publié plusieurs documents à différents moments. La focalisation ici se fait donc sur l'âge et non sur l'auteur

proprement dit. Dans ce cas précis, ce qui retient l'analyse, c'est comment, sur une période donnée, l'âge des auteurs évolue dans la structuration du catalogue. Par ailleurs, dans le premier exemple, on peut observer la répartition des auteurs en fonction de leur appartenance sexuelle. C'est donc la focalisation analytique qui détermine la composition des listes issues de la base de données.

Revenons à la présence dans le catalogue des hommes et des femmes comme auteurs, 698 hommes (71 %) et 290 femmes (29 %) en 44 ans d'activité éditoriale. Ces deux nombres conduisent à diverses analyses. On peut examiner tout d'abord l'évolution du rapport hommes-femmes selon les périodes et les générations. Une première étude simple consisterait à considérer l'évolution annuelle de ce rapport hommes-femmes. À un niveau de complexité plus élevé, il y a l'étude des périodes. La période se définit par un certain nombre d'années déterminées par des critères précis. Par exemple, la période comprise entre 1960 et 1975 recouvre la direction administrative de Claude Hurtubise; celle entre 1976 et 1979, la direction de Thierry Viellard; enfin, de 1980 à 2003, il y a la direction d'Hervé Foulon.

Chacune des trois directions administratives a sans doute donné une empreinte particulière à sa période, ces particularités pouvant apparaître notamment dans l'analyse statistique. Et, en effet, l'examen statistique de ces trois périodes montre des différences significatives dans le rapport relatif des auteurs hommes et des auteures femmes. Par ailleurs, une analyse plus ample montre aussi les limites de cette périodisation. En fait, on peut dès maintenant imaginer que certaines choses se sont continuées d'une période à l'autre. Sans compter que, comme nous l'avons vu dans la 2^e partie, certaines réalités ont

été déterminées par le marché que les différentes directions n'ont pu qu'entériner dans leurs stratégies, voire par les changements qui surviennent dans l'ensemble de la société.

Une base de données se détermine tant par les quantités qu'elle contient que par ses éléments descriptifs, ce qu'on pourrait appeler ses qualités. Par cela, nous entendons les différentes catégories qui définissent l'objet étudié (auteurs, appartenance sexuelle, âge, imprimeurs, genres, collections, secteurs éditoriaux, année d'édition, réédition, traduction, etc.). Le quantitatif vient donner une valeur à chacune des qualités. Nous ne pouvons pas mieux suggérer à ce stade-ci le rapport élémentaire que qualitatif et quantitatif entretiennent entre eux⁷.

Autre exemple. Les tranches d'âges auxquelles les auteurs appartiennent sont déterminées par l'âge de l'auteur au moment de la publication de son document. La tranche d'âges se définit par le rassemblement des auteurs dont l'âge au moment de leur publication est compris entre deux limites d'âge. Par exemple, la tranche des auteurs comprise entre 31 et 40 ans. Quel intérêt à utiliser cette catégorie analytique? Relevons d'abord une caractéristique, paradoxale en apparence : la tranche d'âge ne dépend pas uniquement de l'année de naissance ! Qu'est-ce à dire? Tout simplement ceci : si nous comparons trois périodes entre elles, par exemple les années 1960, 1970 et 1980, il devient intéressant d'examiner comment une tranche d'âges évolue, c'est-à-dire si le nombre de ses représentants croît ou diminue dans ces 3 décennies. Autrement dit, combien y a-t-il d'auteurs ayant entre 31 et 40 ans dans chacune d'entre elles? L'analyse

⁷ Cette thèse a nécessité la fabrication de plus de 200 figures issues d'autant de listes et de tableaux statistiques. Chacun met en relief une qualité de l'objet ainsi que son évaluation. C'est ce rapport et ses composantes qui n'étaient pas directement observables auparavant et qui donnent à des aspects descriptifs une valeur quantitative.

peut alors révéler un rajeunissement ou un vieillissement de l'auctorat. Toutefois, il faut aussi tenir compte du fait qu'un auteur de 35 ans a une histoire différente selon qu'il est né en 1968, en 1953 ou en 1938.

Il existe donc une histoire générationnelle des tranches d'âge. La notion de génération suppose que les auteurs d'un même âge, éventuellement d'une même origine géographique et nationale, partagent un système de valeurs et de perceptions issu d'une contemporanéité dans la naissance, la formation, l'entrée sur le marché du travail et l'actualité en général. Avoir vingt ans en 2004 n'a donc pas le même contenu qu'avoir vingt ans en 1980. Les systèmes éducatif, économique, symbolique ne sont pas exactement les mêmes à 25 ans de distance⁸.

Relevons un autre point au sujet des générations, elles ne sont pas indépendantes les unes des autres. En réalité chacune est issue de la précédente et ce lien qui les unit les détermine aussi. Ainsi, la génération qui a vingt ans aujourd'hui est issue de la génération qui en a 45, et qui avait vingt ans dans les années 1980. Or cet aspect du phénomène générationnel qui a un fondement quantitatif certain, a un contenu qualitatif déterminant. En effet, de quoi est donc fait ce que se transmettent les générations successives? On voit ici encore que l'analyse quantitative appelle une analyse de contenu. C'est la place que tient, dans notre thèse, la 2^e partie qui a pour fonction non seulement de dresser un arrière-plan à l'analyse quantitative du catalogue, mais aussi d'en expliquer l'évolution et aussi de valider les hypothèses qui naissent de la stricte analyse statistique d'un objet précis. En somme, l'analyse statistique indique le lieu social et temporel du changement

⁸ Le développement qui précède et qui suit s'inspire des travaux suivants : Escarpit 1986 [1958]; Attias-Donfut, 1988; 1991; Mannheim, 1990 [1928]

et quantifie ce changement; l'analyse historique est conçue comme un système d'explication et de validation.

Une réalité simple est une donnée qui, bien que pouvant être révélée par un travail analytique, fournit une information immédiate, qui se suffit à elle-même. C'est le cas, par exemple, du nombre d'auteurs ayant publié au moins un document chez Hurtubise HMH, entre 1960 et 2003. Dans un second temps, ce nombre a été divisé en deux selon le principe de l'appartenance sexuelle. On voit ainsi, à la base, la simplicité du travail analytique et l'on peut déjà entrevoir son importance si on met cette donnée simple en présence d'autres données. Leur rencontre produit une nouvelle donnée ou un résultat d'analyse qui renseigne à son tour sur un autre aspect précis de l'objet analysé. Dès lors, c'est le principe de complexité qui apparaît.

Ainsi, dans le cas des auteurs hommes et des auteures femmes, la complexité peut venir d'une analyse de l'évolution annuelle du rapport des uns et des autres. Ou encore, de la répartition des uns et des autres dans les secteurs éditoriaux ou les genres. Le résultat d'une telle analyse complexe montre, par exemple, que les auteures femmes sont majoritaires dans le genre du roman, publié dans la section jeunesse, entre 1991 et 2003. Ce résultat, qu'on peut saisir facilement dans son caractère factuel, vient en réalité de la complexité que l'analyse statistique a permis de constituer à travers des recoupements d'informations issues de la base de données.

À partir de tels résultats, on peut chercher les raisons sociales qui en sont l'origine. Celles-ci n'apparaissent pas dans l'analyse statistique. Tout se présente donc comme s'il y avait deux aspects à la recherche, un aspect dénomiatif (ou qualitatif) et un aspect

quantitatif. Cela correspond aux développements théorique et historique des 1^{ère} et 2^e parties de la thèse d'une part et à l'analyse statistique de la 3^e partie d'autre part.

Revenons au rapport entre auteurs hommes et auteures femmes révélé par l'analyse quantitative. En ayant à l'esprit les développements du chapitre 3 sur la présence des femmes dans la société québécoise des années 1960, on peut suggérer que l'accroissement des auteures femmes s'explique notamment par un plus grand nombre de femmes diplômées. En effet, les courbes d'accroissement des auteures et des diplômées connaissent une progression simultanée. De plus, ce double accroissement pourrait notamment expliquer l'augmentation du lectorat et des ventes de livres à cette époque.

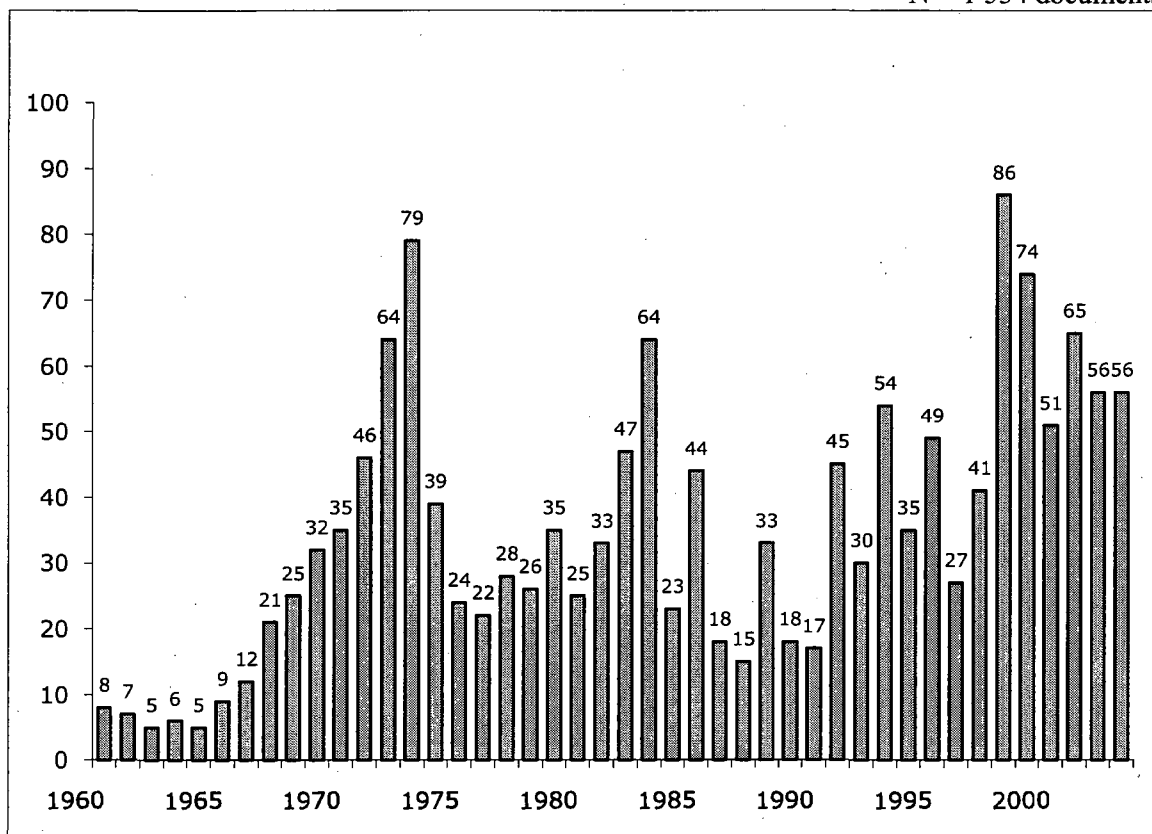
L'analyse statistique pratiquée dans cette thèse se limite à un catalogue d'éditeur, qu'elle considère en lui-même et qu'elle structure en une réalité complexe. Ce travail ouvre des perspectives, comme nous le verrons, quant aux rapports de ce catalogue avec le marché ainsi qu'avec l'ensemble de la réalité sociale. C'est ce modèle que notre thèse développera.

2. Développement général du catalogue de Hurtubise HMH

Nous l'avons dit, le catalogue des éditions Hurtubise HMH contient 1 534 documents publiés en 44 ans. Examinons leur répartition annuelle tout au long de cette période (tableau 5.1).

Figure 5.1 : Documents publiés par années, 1960-2003

N = 1 534 documents



De 1960 à 1964, la production oscille entre 5 et 8 documents édités par année. C'est en 1965 que la production décolle véritablement (elle double presque par rapport à l'année précédente) pour atteindre un sommet en 1973. Pendant ces neuf années, la croissance est continue et spectaculaire passant de 9 documents à 79. C'est une augmentation de presque 900 %. On ne constate aucun recul dans ces mêmes années, chaque année battant le record établi l'année précédente. Nous verrons au chapitre 6 dans quels secteurs le décollage s'est fait. En 1974 et 1975, chute très importante, la production passe de 79 à 39 puis 24, soit une diminution de 329% en 2 ans.

De 1976 à 1979 survient un tassement avec une production annuelle moyenne de 28 documents. La dernière année se caractérise toutefois par une reprise avec 35 documents.

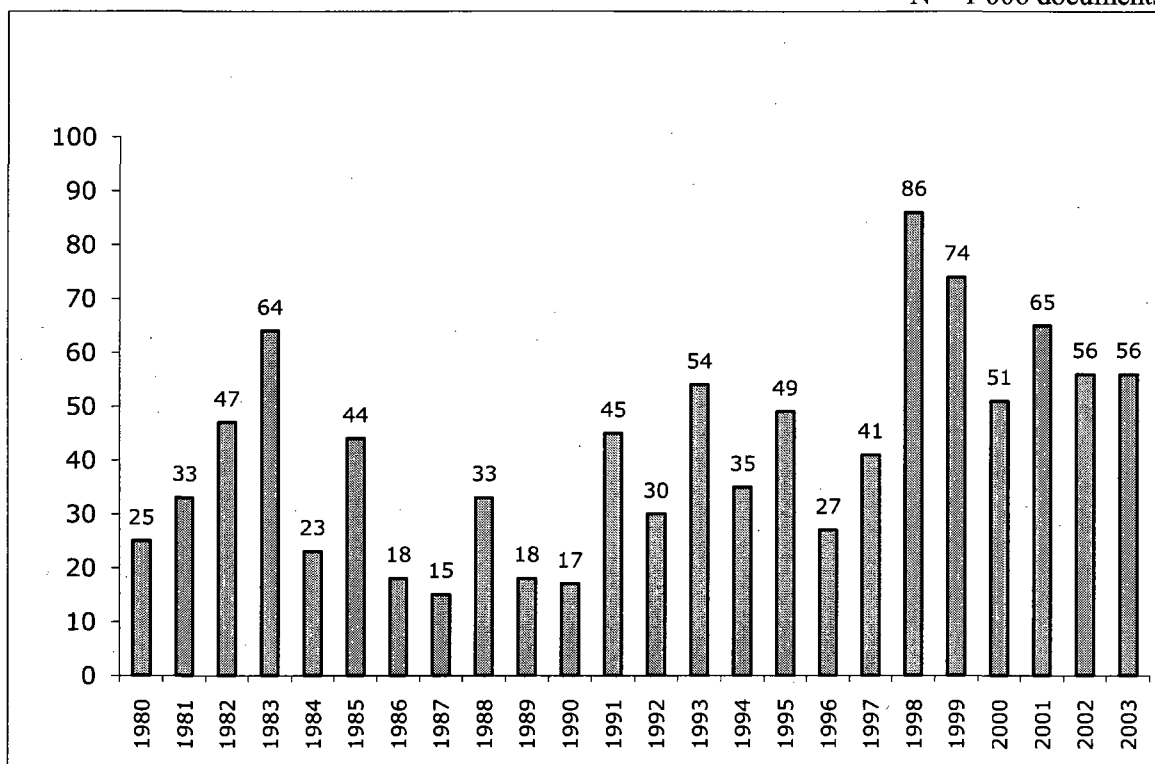
À partir de 1980 on observe un mouvement ascensionnel qui n'est cependant pas constant. En effet, les années de baisse succèdent aux montées. Cette période qui va jusqu'en 2003 peut se diviser en neuf courtes sous-périodes, ou cycles, qui prennent donc l'allure générale de pics et de creux, chacun des cycles durant de trois à quatre ans.

Sur l'ensemble de la période, on distingue trois hauts sommets relatifs, en 1973, en 1983 et en 1998 avec, respectivement, 79, 64 et 86 documents. Entre ces trois sommets, on a deux creux importants, le premier en 1976, avec 22 documents, et le second en 1987, avec 15 documents. On peut aussi faire une autre lecture de la figure 5.1 et n'y voir que deux sommets, l'un en 1973 et l'autre en 1998. Entre les deux, nous aurions une période de baisse qui toucherait le fond dans les années 1987-1991. Cette lecture considère les années 1982, 1983 et 1985 comme des années atypiques dans le mouvement de descente; nous verrons pourquoi au chapitre 6.

Examinons de plus près les années 1980-2003 reproduites à la figure 5.2 en nous attardant aux 9 cycles repérés.

Figure 5.2 : Documents publiés de 1980 à 2003

N = 1 006 documents



On peut considérer le mouvement général de ces 24 ans comme ascensionnel dans la mesure où on passe, entre 1980 et 1998, de 25 à 86 documents édités. Cependant, cette ascension générale est entrecoupée et suivie de nombreux creux, comme en 1987, et des remontés significatives, comme en 1993 et 2001.

Dans un premier cycle, entre 1980 et 1983, la production passe de 25 à 64 documents⁹.

Un deuxième cycle, entre 1983 et 1985, voit un creux qui indique une production de 23 documents en 1984 suivi d'une remontée en 1985 qui fixe la production à 44 documents, ce qui est moins que le niveau de 1983 (64 documents). Un troisième cycle, qui va de 1985 à 1988, est délimité par deux pics au centre desquels on trouve un creux, en 1987, où la production descend à 15 documents. La production de cette dernière année se situe

⁹ Ce premier cycle est une partie d'un cycle commencé en 1979, voire en 1976, selon la perspective qu'on envisage.

à un niveau comparable à celle de 1966 alors que la maison éditait 12 documents, venant cependant d'entamer une phase ascensionnelle. En 1987, la production se trouve au contraire dans une chute.

À partir de 1988 et jusqu'en 1998, quatre courts cycles se succèdent qui s'inscrivent dans le mouvement général ascensionnel déjà mentionné. On passe ainsi de 17 documents édités, en 1990, à 86 en 1998. Enfin, de 1998 à 2003, deux courts cycles se succèdent qui voient cependant s'inscrire un mouvement vers le bas dans la production. On passe en effet des 86 documents édités à 51 (2000). Un dernier cycle qui commence en 2001 est marqué par une remontée qui fait grimper la production à 65 documents que les années 2002 et 2003 voient baisser au niveau de 56.

On peut penser que ce 9^e et dernier cycle de la période 1980-2003 n'est pas complété dans la mesure où le comportement des cycles antérieurs fait attendre une année 2004 ou 2005 en légère hausse.

En somme, l'histoire de la maison commence par un démarrage lent et constant de 5 ans suivi d'un décollage à partir de 1965. Jusqu'en 1973, la maison connaît une croissance remarquable. À partir de 1974, nous assistons à des mouvements de croissance et de décroissance qui semblent obéir à deux types de cycles. Un cycle long, sur treize à quinze ans, et un cycle court, sur trois à quatre ans. Le cycle long voit d'abord une chute importante et brusque de la production de documents édités, comme en 1974-1976, 1986-1987 et 2000, qui est suivie d'une lente ascension qui mène à un pic en 1983 et en 1998. C'est dans la phase ascensionnelle de ce cycle long qu'on observe le second type de cycles qui s'étend, pour sa part, sur trois à quatre ans. En effet, dans cette phase

ascensionnelle générale, une suite de cycles courts, où alternent pics et creux, comme en 1988-1991, 1991-1993, 1993-1995, 1995-1998, mène vers des pics dominants.

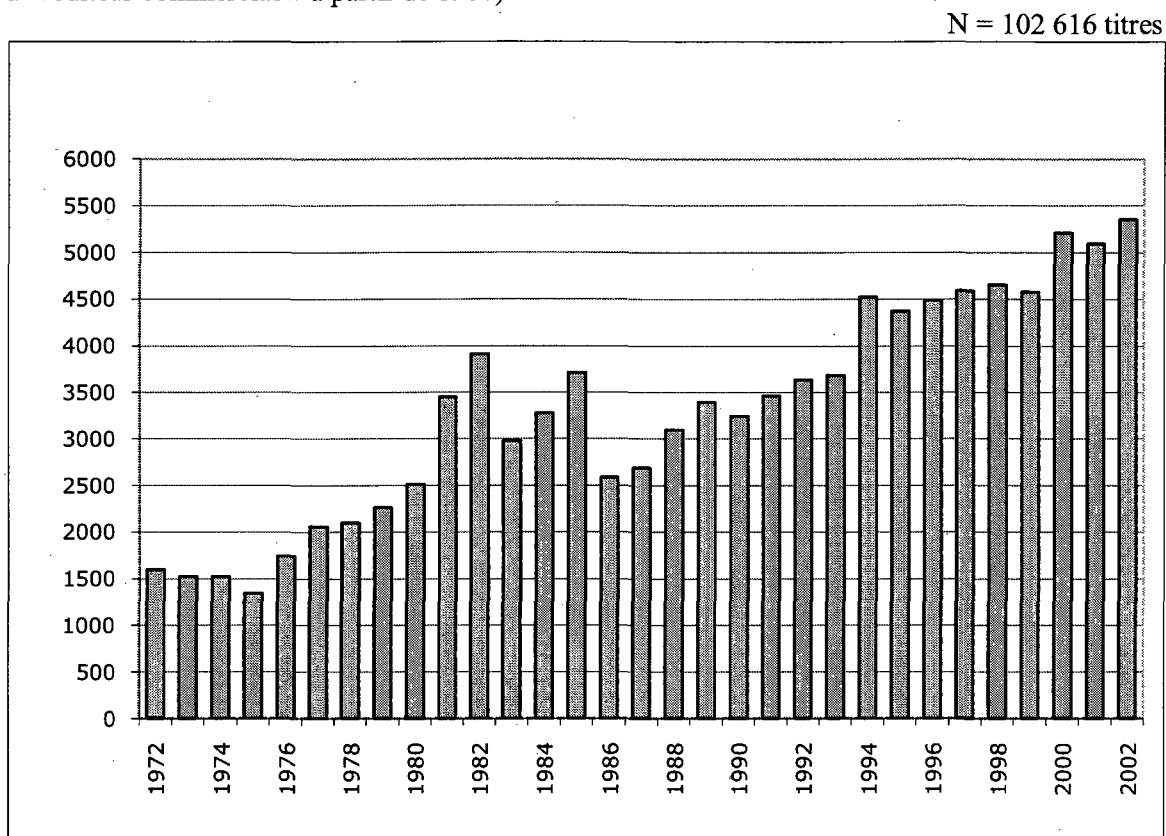
En somme, après une croissance continue entre 1965 et 1973, le catalogue est entré dans une phase de croissance morcelée qui mène jusqu'en 2003. Cette seconde phase se caractérise par des chutes brusques et des remontés relatives lentes qui ont elles-mêmes deux types de cycles, l'un court et l'autre long¹⁰.

Comment, dans son ensemble, le marché éditorial québécois se comportait-il au même moment? Examinons la figure 5.3¹¹.

¹⁰ Ces cycles que nous avons identifiés ici semblent correspondre à ce que les économistes appellent les cycles Kitchin et les cycles Juglar. Un cycle est un phénomène qui se reproduit à intervalles réguliers sur une longue durée. Les cycles Kitchin sont des cycles d'une durée moyenne de 40 mois (3 à 4 ans). Ils sont eux-mêmes compris à l'intérieur des cycles Juglar. Les cycles Juglar ont une durée qui varie entre 7 et 11 ans. Ils contiennent le plus souvent deux cycles Kitchin de ralentissement (Caire; Clerc; Cot; Jessua).

¹¹ Cette figure a été constituée à partir des statistiques du dépôt légal institué en 1968 et administré par la Bibliothèque nationale du Québec.

Figure 5.3 : Production de titres, éditeurs commerciaux, 1972-2002 (avec une définition nouvelle d'« éditeur commercial » à partir de 1986)



Source : BNQ, *Statistiques de l'édition au Québec, 1972 à 2002*

Cette figure rend compte de la production des « éditeurs commerciaux » québécois¹². Nous avons commencé la figure à 1972 parce que la définition d'éditeur commercial comprenait un éditeur comme Hurtubise HMH¹³. En 1986, la définition sera resserrée à nouveau et exclura les « maisons d'enseignement », les « associations diverses », les « communautés culturelles », les « gouvernements locaux et multilocaux » et quelques

¹² C'est en 1968 que la BNQ démarre ses statistiques. À partir de 1972, elle distingue « éditeurs commerciaux » et « publications gouvernementales ».

¹³ De plus, la BNQ estime qu'il a fallu quelques années avant de mettre en place le système de statistiques. D'une part, au début, les éditeurs ne se pliaient pas de façon conforme à la loi du dépôt légal; par ailleurs, à l'intérieur même de la BNQ, il a fallu mettre en place le service en question. C'est donc au début des années 1970, que les statistiques atteignent une plus grande exactitude.

autres encore¹⁴. Ce sont ces retranchements qui expliquent la chute qu'on observe cette année-là¹⁵.

Pour chaque année, il s'agit de titres publiés en 1^{ère} édition et en réédition, sans égard à la langue (français, anglais et autres)¹⁶. Les « titres » comprennent aussi les brochures, définies comme des publications non périodiques qui contiennent moins de 48 pages¹⁷.

La production de l'édition commerciale québécoise entre 1972 et 2002 contient 102 616 titres.

Pendant cette période, on observe une progression continue, la production annuelle passant de 1 595 à 5 357 titres, soit une augmentation de 336 %. Entre ces deux dates, trois années indiquent une chute significative de la production : 1975, 1983 et 1986. Les rapports annuels de la BNQ n'analysent pas les causes de l'augmentation ou de la diminution de la production. Sauf toutefois pour l'année 1986, qui s'explique par une définition plus restrictive de l'éditeur commercial faite par la BNQ et donc un retrait d'une partie de la production comme nous l'avons vu¹⁸.

On remarque aussi que le nombre de titres augmente considérablement en 1981 et 1982.

Il s'agit, selon la BNQ, d'un rattrapage dans le traitement de titres déposés qui auraient

¹⁴ En 1987, on en retranchera aussi les « services sociaux et de santé ».

¹⁵ Ces changements importants dans la façon de produire les statistiques posent un problème quant à leur continuité. Mais cette situation s'observe dans d'autres instituts de la statistique, comme nous l'avons vu pour la France au chapitre 2.

¹⁶ Nous employons ici le terme de « titres » pour rester conforme à l'appellation de la BNQ. C'est l'équivalent de ce que nous appelons, dans cette thèse, des « documents ».

¹⁷ UNESCO (1964), *Actes de la conférence générale. Treizième session*, Paris. Voir : Résolution B.1, p. 149-153. Cette référence est citée dans *Statistiques de l'édition au Québec, 1968-1982*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1984, p. 38.

¹⁸ « Nous estimons que la diminution du nombre de titre de 30,35 % par rapport à 1985 s'explique en grande partie par les changements effectués dans la codification [de la BNQ] plutôt que par une baisse en tant que telle » (Vadnais, 1987 : 20).

dû apparaître dans les années antérieures. Du reste, si on trace une courbe de croissance, entre 1976 et 1985, cette courbe suit une progression régulière à l'exception des années 1981 et 1982 qui deviennent, pour la raison que nous venons de donner, des années atypiques. À partir de 1983, l'enregistrement des titres déposés coïncide avec l'année de production. On pourrait même noter un léger tassement en 1983 par rapport à la projection de la courbe à partir de 1980, parlant même de « stabilisation de l'édition » (Allard, 1984 : 10).

Comparons la production générale entre 1972 et 2002 avec la production de Hurtubise HMH pendant la même période. Nous l'avons vu, bien qu'ayant été ralentie, la production de l'ensemble des éditeurs commerciaux a connu, pour la période, une progression remarquable (336 %). Or, la production de Hurtubise HMH ne suit pas cette progression. Au contraire, à partir de 1973, où la production de documents dans le catalogue a atteint le chiffre record de 79, on a touché un pic qui ne sera dépassé qu'en 1998, avec 86 documents. Si la progression de notre éditeur avait été la même, entre 1973 et 2002, que la production de l'ensemble des éditeurs commerciaux, il aurait fallu passer de 79 titres à 265. Or jamais notre maison d'édition n'a dépassé 86 documents par année (1,09 fois plus qu'en 1973).

Toutefois, si on examine la croissance entre 1986 et 2002, période qui correspond à une nouvelle définition d'« éditeur commercial », on remarque que les choses sont quelque peu différentes. Cette période correspond à une croissance générale de 207 %. En 1986, la production de Hurtubise HMH est de 18 titres, ce qui veut dire qu'en 2002, en s'alignant sur la croissance du marché, elle devrait être de 36. Or, Hurtubise HMH publie cette année-là 56 documents, ce qui correspond à une croissance de 311 %, beaucoup

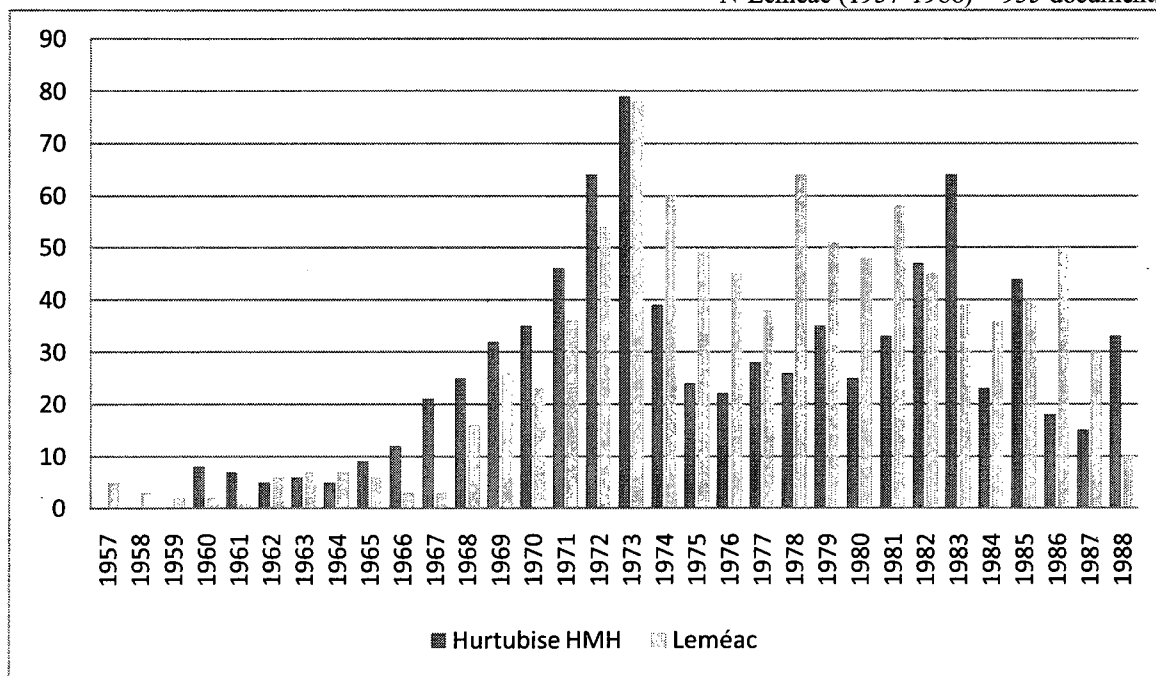
mieux que le marché. Il est vrai toutefois que les années 1986 et 1987 sont les plus mauvaises années chez Hurtubise HMH.

Par ailleurs, qu'en est-il si nous comparons la production de Hurtubise HMH avec celle d'un autre éditeur québécois de même envergure, les Éditions Leméac. La figure 5.4 donne la production annuelle des 2 éditeurs entre 1957 et 1988 (année de la mise en faillite de Leméac).

Figure 5.4 : Hurtubise HMH et Leméac : documents parus annuellement, 1957-1988

N-Hurtubise HMH (1960-1988) = 825 documents

N-Leméac (1957-1988) = 935 documents



Source pour Leméac : S. Faure (1992), f. 211.

Leméac publie 29 documents en moyenne par année entre 1957 et 1988; Hurtubise HMH pour sa part en publie 28 (entre 1960 et 1988). Ces moyennes autorisent bel et bien la comparaison entre les deux entreprises¹⁹.

¹⁹ Il va sans dire que la nature de leur production s'approche aussi, les deux maisons publiant notamment en littérature générale et en scolaire pendant cette période.

La figure montre que les deux maisons connaissent une montée comparable avant 1973, celle de Leméac commençant toutefois en 1968. Avant ces années de croissance, il y a une activité minimale et stationnaire qui se traduit par une moyenne de 7 documents par année chez Hurtubise HMH et de 4 chez Leméac. Ces premières années d'activité coïncident avec des années de démarrage pour une partie de l'édition québécoise (littérature générale et livre scolaire précisément), comme nous l'avons vu aux chapitres 3 et 4.

À partir de 1974, les 2 maisons connaissent des chutes dans la croissance, plus importantes chez Hurtubise HMH que chez Leméac.

Entre 1973 et 1988, chez Leméac, on compte 4 cycles dont le dernier ne semble pas terminé; c'est cette année-là que la maison est sauvée *in extremis* par l'intervention du gouvernement fédéral (Faure, 1992 : 197-203). Les trois cycles précédents sont d'une durée de quatre à six ans. À côté de pics relatifs en 1978, 1981 et 1986, on observe des creux en 1977, 1980 et 1984.

La courbe générale de Leméac peut aussi être lue différemment. En effet, l'année 1978 pourrait être atypique entre les pics de 1973 et 1981. À partir de cette dernière année, la maison glisse vers la crise en dépit des années 1985 et 1986 qui se distinguent par une production accrue par rapport aux années immédiates qui les entourent. Mais cette augmentation correspond à une fuite en avant (surproduction) qui se termine par la catastrophe (Faure, 1992 : 231).

D'un point de vue statistique, la différence entre les deux maisons réside d'abord dans l'écart relatif entre les pics et les creux successifs, plus prononcés chez Hurtubise HMH.

Jusqu'en 1973, les courbes se suivent de près. À partir de 1974, les différences dans les productions annuelles des deux maisons sont telles qu'elles suggèrent certaines réflexions. Les deux maisons diminuent tout d'abord leur production. Toutefois, Hurtubise HMH est plus prudente et adopte une stratégie différente. Alors qu'on s'emploie à sortir l'entreprise du déficit notamment en limitant la production, Leméac choisit la surproduction, à partir de 1978, soutenu dans cette stratégie par le tout nouveau programme d'aide à l'édition de l'État fédéral (PADÉC). En fait, si le nombre de titres augmente, les ventes d'exemplaires ne suivent pas. C'est ce déséquilibre qui va entraîner la maison dans une spirale qui lui sera fatale (Faure, 1992 : 301-306).

Par ailleurs, nous constatons que la production de titres chez Leméac, tout comme celle de Hurtubise HMH, ne suit pas la courbe de la production de l'ensemble des éditeurs commerciaux. En effet, si l'on prend l'année 1973 comme point de départ de notre comparaison, nous avons les chiffres suivants : en 1973, Leméac a produit 77 titres; en 1978, il en a produit 64; en 1983, il en a produit 39; et en 1988 (année de la faillite), il en a produit 10²⁰. Si la maison avait suivi la même progression que le marché, les chiffres auraient été les suivants : en 1973 : 77 titres; en 1978 : 106 titres; en 1983 : 150 titres; en 1988 : 155 titres²¹.

²⁰ Le nombre de titres projeté pour 1978 a été calculé en fonction du nombre de titres parus en 1973. Ce dernier chiffre rend compte de la production effective de Leméac. Par contre, le nombre de titres projetés pour 1983 a été calculé cette fois en fonction du nombre de titres que Leméac aurait dû publier en 1978 si la maison avait suivi la même évolution quinquennale que la courbe du marché. De la même façon, le nombre de titres projetés pour 1988 a été calculé aussi en fonction du nombre de titres que Leméac aurait dû publier en 1983.

²¹ Dans la thèse qu'elle consacre à Leméac, Sylvie Faure identifie les années 1968-1985 comme une période d'« expansion de la maison » et les années 1985-1988, comme « le déclin de l'entreprise » (Faure, 1992 : 192, 197). En réalité, dès 1983, et même avant, la maison avait commencé à avoir « certains problèmes financiers » (Faure, 1992 : 197). Elle consacre cinq pages à l'analyse de ces problèmes à partir essentiellement de renseignements pris dans la presse de l'époque et du témoignage de certains acteurs.

Que retenir de ces comparaisons entre deux éditeurs et l'ensemble du marché? D'abord, les éditeurs ont eu des stratégies différentes devant les transformations que le marché connaissait dans les années 1970-1980, Hurtubise HMH avançant prudemment, Leméac surproduisant. Ensuite, le marché a été en progression continue, même en tenant compte de la redéfinition d'éditeur commercial (qui a amené une restriction dans la définition). Les années 1970 représentent une croissance continue du marché, alors que Hurtubise HMH et même Leméac connaissent des fluctuations. Nous avons vu aux chapitres 3 et 4 comment se recomposent alors le marché, notamment en littérature générale et en livre scolaire, deux secteurs où évoluent nos deux éditeurs. Une question préalable se posait : le marché éditorial se développe-t-il plutôt grâce aux maisons déjà existantes, par augmentation et diversification de l'activité, ou plutôt parce qu'arrivent de nouvelles maisons, plus dynamiques que celles déjà en place, prêtes à le prendre où il se trouve, forgeant les nouveaux créneaux du marché? En fait, c'est exactement ce que nous avons constaté au chapitre 3. En effet, dans le domaine de la littérature générale par exemple, ce sont les jeunes éditeurs et agents du livre, comme Jacques Fortin, Raymond Plante, Pascal Assathiany, qui relancent progressivement le marché à partir du milieu des années 1970. Hervé Foulon appartient précisément à cette nouvelle génération et, comme nous le verrons au chapitre 6, sa stratégie va précisément aller vers la diversification de son activité. C'est à ce phénomène générationnel qu'il faut notamment attribuer la relance de son entreprise dans les années 1980, contrairement à Leméac qui gardera jusqu'à la faillite le même personnel de direction en place depuis au moins 1968, personnel qui n'a

Elle n'a pas eu accès à la comptabilité de l'entreprise. Cette absence l'a obligée à utiliser des stratégies d'analyse pour évaluer la performance de l'entreprise.

pas compris qu'il fallait de nouvelles stratégies, à partir de 1978, pour relancer l'entreprise (Faure, 1992)²².

3. Trois aspects du catalogue

Les 3 applications que nous proposons ici permettront de donner une illustration de notre méthode tout en traitant des aspects importants du catalogue qui nous serviront dans les chapitres suivants, contribuant à structurer notre analyse.

a. Les secteurs éditoriaux

Le catalogue des éditions Hurtubise HMH se divise en quatre secteurs, la littérature générale, le livre scolaire, la littérature jeunesse et le livre pratique. On y compte 87 collections et séries qui existent ou ont existé. Chaque secteur éditorial se subdivise donc en un certain nombre de collections et séries. Il peut s'analyser en fonction de celles-ci, tenant compte de leur durée, de leur nombre, de leur périodicité, des genres qu'elles contiennent, des auteurs qui y ont publié, des directeurs qu'elles ont eus et de quelques autres paramètres. Nous reviendrons sur tout cela aux chapitres 7 et 8.

²² Leméac avait un volet édition et un volet librairie. Il semble que chacun grevait le budget de l'entreprise. Ainsi, l'éditeur produisait des titres avec de gros tirages qui ne se vendaient pas et dont il devait payer la production, l'entreposage et la manutention. De plus, la maison avait pris du retard dans le paiement des droits à ses auteurs ce qui aurait représenté, à un certain moment, des arrérages de 200 000 \$. Enfin, un prêt bancaire de 300 000 \$ consenti au seul volet librairie endetta un peu plus l'entreprise. En sorte que, au moment de sa faillite, en 1988, Leméac avait une dette de 1 050 345 \$ (Faure, 1992 : 197-201).

Les 4 secteurs de Hurtubise HMH n'ont pas existé tout au long de l'histoire de la maison. Seul le secteur de la littérature générale traverse celle-ci au complet. Le secteur du livre scolaire démarre autour de 1967. Le secteur jeunesse apparaît à la toute fin des années 1970 et connaît une structuration importante autour de 1991²³. Enfin, le secteur livre pratique démarre dans la première moitié des années 1990. Là encore, quelques titres étaient parus dans les décennies antérieures, mais sans conséquence structurelle sur le catalogue.

Quand nous parlons de secteur, il faut entendre le mot dans son acception de réalité historique et dans celle d'objet analytique, c'est-à-dire comme un ensemble de faits ayant existé dans l'activité de la maison et comme un objet constitué pour les besoins de la recherche. La réalité historique a évolué, s'est transformée, connaissant croissance et déclin, en fonction du marché et des décisions de la maison même. À ce chapitre, tout ce qui a pu la déterminer ne nous est toutefois pas connu. Nous avons traité, au chapitre 4, de la réalité historique de ces secteurs dans l'ensemble du marché québécois. Nous verrons, dans ce chapitre-ci, comment cela a pu se traduire dans l'histoire de la maison. Enfin, au chapitre 7, nous nous attarderons à la complexité de ces secteurs au sein même de la maison. Le décalage entre objet analytique et réalité historique tient au fait qu'il manquera toujours des éléments de la réalité dans la constitution de l'objet d'analyse et qu'on pourra perfectionner l'analyse par la connaissance de réalités antérieurement inédites²⁴.

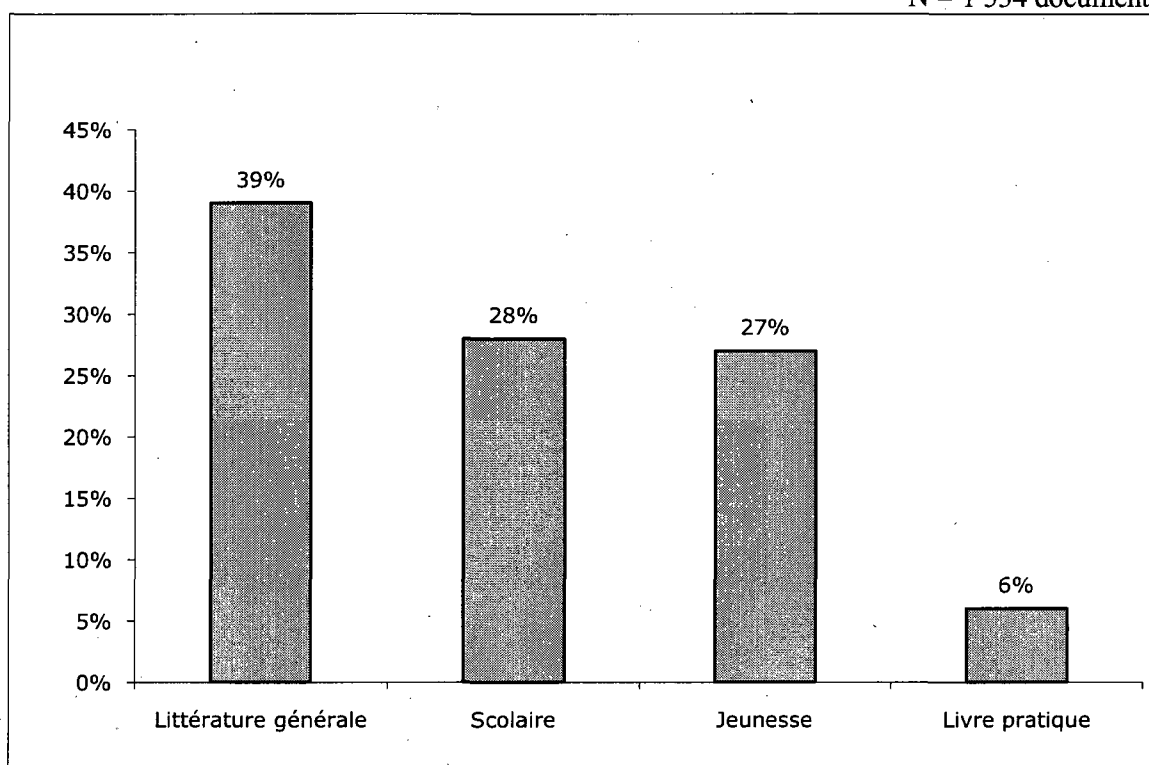
²³ C'est du reste la date que donne Hervé Foulon pour la création du secteur (bien qu'il reconnaisse du même souffle que des livres en jeunesse avaient été publiés auparavant) (Doré, 2006).

²⁴ Par exemple, si la recherche peut accéder aux archives administratives de la maison, elle aura alors accès à une mine de faits inconnus jusqu'ici.

Des 1 534 documents répartis dans les 4 secteurs éditoriaux, 612 sont dans le secteur de la littérature générale, 426 dans le secteur scolaire, 405 dans le secteur jeunesse et 91 dans le secteur du livre pratique. La figure 5.5 en donne une représentation en pourcentages.

Figure 5.5 : Les quatre secteurs éditoriaux, 1960-2003

N = 1 534 documents



On peut regrouper les 4 secteurs en 3 catégories. La littérature générale contient près de 40 % des documents; viennent ensuite le scolaire et le jeunesse qui sont d'égale importance, avec autour de 28 % des documents pour chacun; enfin, le livre pratique en contient 6 %.

Ces secteurs ont des durées différentes. Le secteur scolaire étant apparu autour de 1967 et le jeunesse à la toute fin des années 1970, le premier a donc pris plus de temps que le second pour représenter le même pourcentage du catalogue. Le secteur jeunesse, plus

récent, apparaît donc plus dynamique. De plus, à partir des années 1990, il continue son développement à un rythme plus rapide que le scolaire. Nous y reviendrons au chapitre 6.

La troisième catégorie de la figure 5.5 renseigne sur le secteur du livre pratique. Il s'agit d'un secteur éditorial récent, ce qui explique son faible pourcentage, 84 % de sa production s'étant faite dans les années 1990.

Tous ces éléments d'analyse, articulés les uns aux autres et hiérarchisés, donneront une compréhension plus approfondie du catalogue. C'est ce que nous verrons dans les chapitres suivants. Toutefois auparavant, examinons deux aspects significatifs du catalogue, les auteurs et les genres.

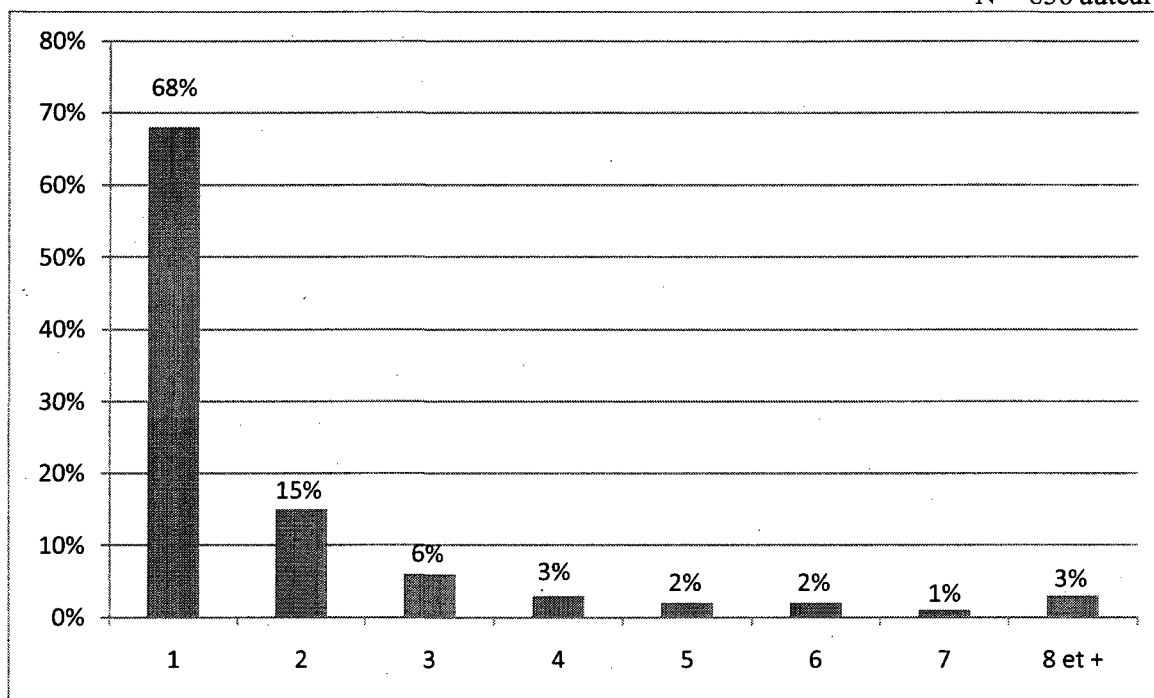
b. Les auteurs

Le phénomène auctorial soulève de nombreuses questions en ce qui regarde le catalogue. Nous en examinerons quelques-unes. Nous avons vu que nous pouvons tenir compte des tranches d'âges, des années de naissance, de l'appartenance sexuelle, mais aussi des livres publiés notamment en fonction des secteurs et des genres. Voyons d'abord les auteurs pris globalement.

Le catalogue des éditions Hurtubise HMH montre que dans la période s'étendant de 1960 à 2003, 836 auteurs différents y ont publié au moins un document. À la figure 5.6, nous voyons comment se répartissent ces auteurs en fonction du nombre de documents publiés, dans cette maison, par chacun d'entre eux.

Figure 5.6 : Auteurs par nombre de documents publiés, 1960-2003

N = 836 auteurs



Cette figure dit que 68 % des auteurs ayant publié chez Hurtubise HMH n'y ont publié qu'un seul document; 15 % ayant publié à cette enseigne y ont publié deux documents; 6 % y ont publié trois documents, et ainsi de suite. Enfin, 3 % des auteurs y ont donné 8 livres et plus. En somme, 92 % y ont publié un à quatre documents. Cependant, en passant d'un à deux documents par auteur, on tombe de 68 % à 15 %. La différence est considérable et met en relief l'importance, chez notre éditeur, des auteurs ayant publié un seul titre²⁵.

Examinons de près la liste détaillée des auteurs qui est à l'origine de la figure 5.6 afin d'en mieux comprendre la répartition, par exemple par secteur éditorial.

²⁵ Une étude comparative entre les catalogues de différents éditeurs permettrait d'évaluer ce qu'on pourrait appeler les rapports de fidélité qui lient auteurs et éditeurs et de déterminer une norme statistique à cet effet. Une étude comparative entre des catalogues de marchés différents (québécois, canadien anglais, américain, français, suisse romand, suisse alémanique ou autre) révélerait sans doute des « rapports de fidélité » qui renverraient à des pratiques différentes à explorer. C'est en ce sens que le quantitatif et le qualitatif (ici la fidélité) révèlent en s'alliant des fonctionnements structuraux.

Dans le livre pratique, sans doute à cause de la jeunesse du secteur, peut-être aussi parce que ce secteur contient un grand nombre de documents d'origines étrangères, il n'existe aucun auteur ayant publié un grand nombre de documents. C'est le secteur scolaire qui contient les auteurs ayant publié le plus grand nombre de documents avec Michel Noël (47 documents) et Alain Soulières (45). À cela, une première explication : ce secteur se structure à travers des séries et les auteurs qui y ont le plus de titres, ceux déjà cités et d'autres, comme Michel Brindamour (23 documents), Harry Wong et Malvin Dolmatz (22), Jean Campeau et Michel Ménard (21), Madeleine Landry (15), Marthe Sansregret (11), Rosario Bilodeau (10), en ont précisément publié. Ces séries, comme nous le verrons aux chapitres 7 et 8, se subdivisent en manuel pour l'élève, guide méthodologique voire manuel de correction, ce qui a pour effet d'augmenter le nombre de documents publiés par un même auteur, étant entendu que celui-ci écrit le plus souvent les trois titres.

Dans le secteur littérature générale, quatre noms se détachent nettement : Naïm Kattan (22 livres publiés), Monique Bosco (14 livres), Marshall McLuhan (10) et Jean-Louis Roy (10). Enfin dans le secteur jeunesse, Marie Wabbes a publié 18 livres pour enfants, qui sont compris à l'intérieur de séries; Laurent Chabin, a publié 14 romans; et Monique Lavaille a adapté de l'anglais une série de 12 livres²⁶. Voilà les 17 auteurs qui ont publié plus de 10 titres; ils forment 2 % des auteurs de la maison²⁷.

Ainsi, du point de vue des auteurs ayant beaucoup publié, les secteurs d'activité significatifs le sont en fonction d'aspects spécifiques, comme la série qu'on trouve aussi

²⁶ La maison d'édition la présente comme auteure, ce que confirme le catalogue de BAnQ.

²⁷ Ces 2 % ne comprennent pas les auteurs ayant publié 8 et 9 titres; si on les rajoute, l'ensemble forme donc les 3 % de la 8^e colonne de la figure 5.6.

bien en littérature jeunesse qu'en livre scolaire. Dans ce dernier secteur, en plus du phénomène des auteurs qui écrivent tous les titres d'une suite (manuel de l'élève, cahier d'exercice, corrigé et livre du maître), il arrive qu'ils écrivent dans la même matière pour différents niveaux d'un cycle, comme avec les mathématiques, de la 1^{ère} à la 5^e secondaire.

En littérature générale, compte tenu de ce qu'une œuvre signifie en termes pragmatiques et symboliques, ne devrait-on pas s'attendre, sur une longue durée, à un plus grand nombre d'auteurs ayant publié un grand nombre de titres ? Au regard des résultats ici obtenus, et malgré les Kattan et Bosco, on peut se demander s'il y a déjà eu une politique soutenue au développement des œuvres, en littérature générale, chez Hurtubise HMH, tant le phénomène de l'œuvre en développement (et donc de titres publiés) y est peu représenté.

Les auteurs peuvent aussi être examinés en fonction de leur appartenance générationnelle. La génération est déterminée par l'année de naissance d'un individu. C'est le regroupement d'un certain nombre d'années qui la précise de façon opératoire. Ce regroupement peut répondre à différents paramètres (Attias-Donfut, 1988 : 79-162; Michon, 1992 : 302-304).

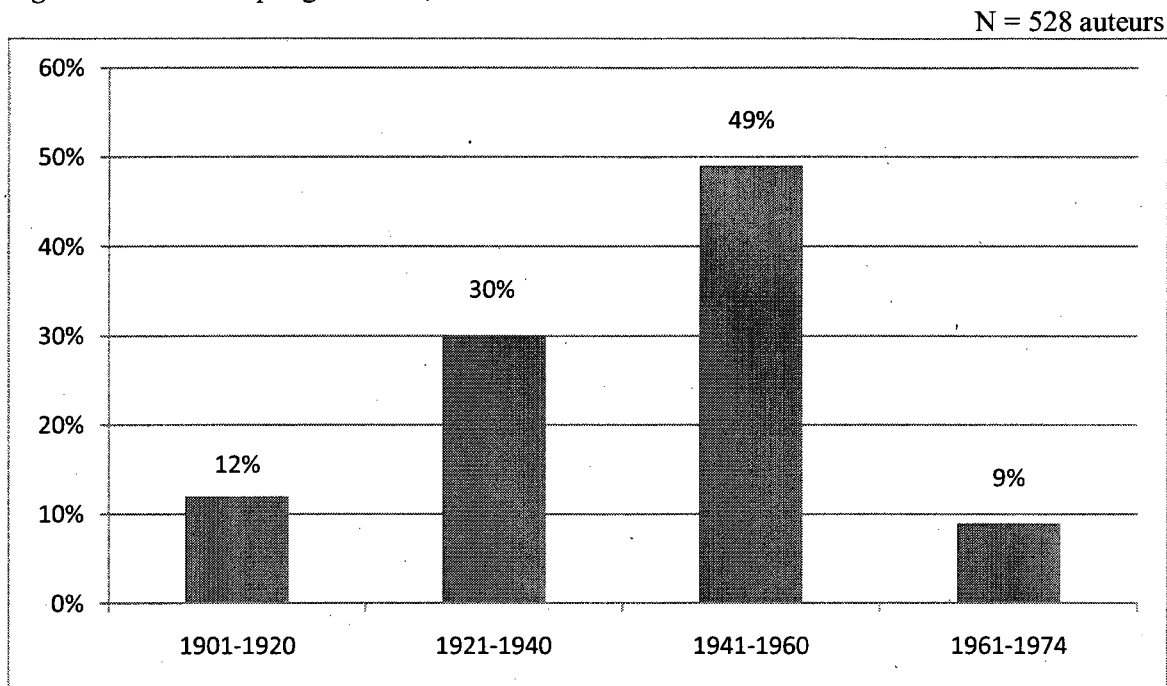
Une génération comprend un ensemble d'individus nés dans une période donnée et éduqués en même temps, voire dans le même système éducatif. Dans la même société, ils vivent en commun un certain nombre d'événements, au sein de collectivités de diverses grandeurs, de la famille à l'État entier, en passant par l'école ou le collège, la profession ou métier, les loisirs. Ils entrent sur le marché du travail dans les mêmes années et votent,

le cas échéant, pour un parti ou un autre, en fonction d'un certain nombre d'enjeux et d'intérêts. Ils deviennent parents et ils élèvent à leur tour leurs propres enfants selon un système de valeurs qu'ils ont intériorisé, qu'ils croient naturel et qui leur vient de leur propre formation. Tout cela définit un contenu générationnel et un processus d'intériorisation de ce contenu. Une génération se distingue ainsi d'une autre, les enfants se distinguant de leurs parents tout en leur ressemblant, une famille d'une société donnée se différenciant de celle d'une autre société, à la même époque ou dans des temps différents (Attias-Donfut, 1991 : 109-119)²⁸.

Dans le cas des auteurs de Hurtubise HMM, nous avons déterminé les générations par tranches de vingt ans, commençant avec la première année du 20^e siècle²⁹. Précisons que 63 % des 835 auteurs ont été identifiés quant à leur date de naissance. Voyons à la figure 5.7 ce que nous en avons tiré.

²⁸ On trouvera une étude précise et fouillée qui part des principes qu'on vient de développer dans Jauneau et Octobre (2008).

²⁹ Tous les auteurs nés avant 1900 n'apparaissent donc pas dans notre regroupement générationnel, leur nombre n'étant pas significatif.

Figure 5.7 : Auteurs par génération, 1900-1974

Les générations représentées dans cette figure contiennent donc 20 années chacune à l'exception de la dernière qui en contient 14 puisque nous n'avons trouvé aucun auteur ayant publié avant 2003 chez Hurtubise HMH qui soit né après 1974.

Notons aussi que la première colonne (1901-1920) correspond à la génération de Claude Hurtubise (né en 1916) et que la 3^e colonne (1941-1960) correspond à celle d'Hervé Foulon (né en 1949) et Thierry Viellard (né en 1944) qui ont administré la maison à partir de 1975.

Il y a un lien entre appartenance générationnelle et années de publication, les auteurs publiant en plus grand nombre à certaines époques de leur vie³⁰.

³⁰ Bien évidemment on peut trouver des exceptions. P. Roy Wilson, né en 1900, a publié son unique livre chez Hurtubise HMH en 1977, alors qu'il avait 77 ans Il s'agit de *Les belles vieilles demeures du Québec* paru initialement en anglais en 1975 (chez University of Toronto Press) et traduit par Carole Dunlop-Hébert pour la collection « Cahiers du Québec. Beaux-arts ».

Nous constatons que près de la moitié (49 %) des auteurs ayant publié chez Hurtubise HMH sont nés entre 1940 et 1959³¹. Si on rajoute à ce pourcentage, les auteurs nés entre 1920 et 1939 (30 %), on obtient 79 % des auteurs. Cette donnée renvoie à un contenu social et historique particulier.

Un auteur né en 1920 a 40 ans en 1959. C'est-à-dire qu'à la veille de la Révolution tranquille et de la fondation de Hurtubise HMH, il est inséré socialement et en pleine possession de ses moyens. Il aborde donc les années 1960 en ayant ses années de formation et une partie de sa carrière derrière lui. Il se positionnera par rapport aux changements qui surviendront et se confrontera aux nouvelles générations porteuses de ce changement (Michon, 1992 : 306-308). On a vu au chapitre 4 ce que cela pouvait vouloir dire quant à la compréhension de l'activité éditoriale des années 1960-1970.

Ces 79 % d'auteurs répartis sur 40 ans ne forment évidemment pas l'unité que suggère d'emblée la statistique ici donnée. En effet, pour bien comprendre celle-ci, il faut questionner la formation différenciée des populations qui la composent, leurs professions, leurs valeurs. Leur proximité relative dans le temps (1921-1960) et la durée même de la période (40 ans) en fait à la fois un groupe homogène et un groupe hétérogène. Homogène parce que la réalité analytique a tendance à focaliser ses objets sur certains aspects descriptifs; hétérogène parce qu'on est sans conteste fort différent si on est né en 1920, aux lendemains de la Grande Guerre, en 1930, dans le sillage de la Grande Crise économique, en 1940, au début des hostilités de la Seconde Guerre mondiale, ou en 1950,

³¹ Cette période correspond au phénomène démographique appelé « baby-boom » dont les prolongements sociaux ont été importants. Fr. Ricard en a tiré un essai, *La génération lyrique* (1992).

alors que l'économie entame une période de prospérité sans égal jusqu'alors et qu'on observe depuis quelques années une natalité en hausse.

Quoi qu'il en soit, et pour des raisons analytiques, nous appuierons notre réflexion sur l'hypothèse d'une cohésion des générations, sous bénéfice d'inventaire.

À la figure 5.7, nous remarquons que 9 % seulement des auteurs sont nés après 1960, et qu'aucun, en 2003, n'est né après 1974. On peut donc conclure que la majorité appartient à la génération du baby-boom³², Hurtubise HMH devenant ainsi, par ses auteurs, une maison représentative de ce phénomène. A contrario, la faible présence d'auteurs nés après 1960 nous conduit à conclure non seulement à une sous-représentation de ces tranches d'âges dans le catalogue de la maison, mais peut-être aussi à un vieillissement progressif de l'auctoriat du fait de ce faible renouvellement³³.

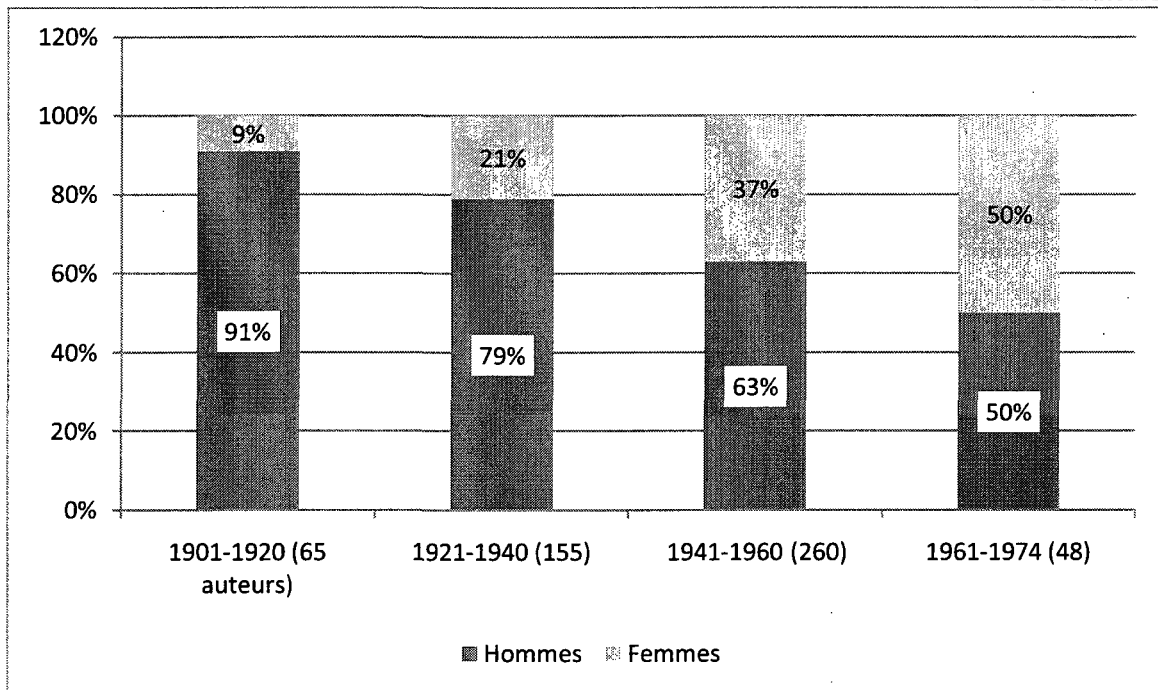
Du point de vue générationnel, comment se distribuent les auteurs hommes et les auteures femmes ? Voyons la figure 5.8 qui en fournit l'illustration.

³² Le baby-boom est un mouvement démographique apparu, dans certains pays du monde, avant la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les moments d'apparition et de développement varient d'un pays à l'autre, mais on situe en général le mouvement entre 1943 et 1960 (Monnier, 2007). Cette surnatalité coïncide avec un décollage économique qui se traduit notamment par l'implantation de la société de consommation et le développement des médias de masse. Ce mouvement n'est pas seulement localisé dans les quinze à vingt ans où sont nés les enfants qui en font partie, mais il suit toute cette génération au cours de son existence qui se positionne ainsi tant par rapport aux générations antérieures qu'à celles qui les suit, ces dernières en devenant tributaires. Il s'agit donc bien d'un phénomène qui affecte l'ensemble du monde social sur plusieurs décennies.

³³ Étudiant les années 1961-1974, Michon souligne que « l'ascension rapide du Jour et ses choix l'imposent comme l'éditeur de la jeune génération [en littérature générale] qui ne se reconnaît plus dans le CLF. Il publie les premiers romans d'écrivains nés dans les années 1940 et recrute dans le groupe d'âge des romanciers de 20 et 30 ans qui constituent 63 % de son effectif, alors que le CLF publie des écrivains plus âgés qui se situent dans la catégorie supérieure des 30 et 40 ans à 56 % » (Michon, 1992 : 306). De ce point de vue, on constate que Hurtubise HMH, sur l'ensemble de son catalogue, et pour les auteurs qu'il recrute dans 4 secteurs éditoriaux (littérature générale, livre scolaire, littérature jeunesse et livre pratique) représente, en majorité, la génération 1941-1960 plus que de celle qui l'a précédée (voir figure 5.7). Cette caractéristique se reflète, à partir de 1975, dans la direction de la maison qui passe alors entre les mains de directeurs y appartenant.

Figure 5.8 : Générations d'auteurs hommes et d'auteures femmes, 1901-1974

N = 528 auteurs



Soulignons d'abord que la figure donne, en abscisse, pour chaque génération et en chiffres absolus, le nombre d'auteurs, hommes et femmes, dont on a pu retracer l'année de naissance. Ainsi, entre 1901 et 1920, dans notre catalogue, on trouve 65 auteurs (hommes et femmes) aux âges identifiés. Entre 1921 et 1940, on en trouve 155. Entre 1941 et 1960, il y en a 260. Enfin, entre 1961 et 1974, il y en a 48.

Dans cette même figure, chaque génération répartit en pourcentage la part d'auteurs hommes et la part d'auteures femmes qu'on trouve dans l'ensemble du catalogue de Hurtubise HMH en date de 2003.

On constate tout d'abord, tout au long du siècle, une progression relative continue du nombre d'auteures femmes par rapport aux auteurs hommes. En effet, dans la génération des auteurs nés entre 1901 et 1920, les femmes représentent 9 % des auteurs; dans la

quatrième, comprise entre 1961 et 1974, elles représentent 50 % des auteurs. Entre ces deux générations, le progrès est régulier, les auteures femmes passant, d'une génération à l'autre, de 9 % à 21 %, puis à 37 %, avant d'atteindre les 50 % dans la génération la plus jeune.

Ce mouvement continu suggère une permanence dans l'augmentation des auteures femmes et un acquis social d'autant plus ferme qu'il est croissant, ce qui correspond tout à fait à ce que nous disions, au chapitre 4, de l'importance grandissante des femmes, à partir de 1960, au sein de la société québécoise³⁴. En effet, non seulement sont-elles de plus en plus nombreuses dans les différents domaines de formation, au collège et à l'université, mais elles n'ont cessé d'augmenter en nombre dans une grande partie des domaines professionnels parmi les plus importants. Il en reste toutefois où leur importance relative a cru moins vite, ce n'est pas le cas de l'auctorat.

Nous pourrions raffiner notre compréhension de la réalité auctoriale en étudiant la présence relative d'auteurs hommes et d'auteures femmes dans les différents secteurs et genres. Ainsi, un examen révèle que les femmes sont en surnombre dans le genre « roman » du secteur jeunesse et sous-représentées dans le genre « essai » du secteur littérature générale. Une étude plus poussée serait donc nécessaire pour approfondir notre connaissance dans ce domaine.

³⁴ Il sera intéressant de voir, dans des recherches ultérieures, si cette progression se présente dans les mêmes proportions chez d'autres éditeurs en littérature générale, chez l'ensemble des éditeurs commerciaux, voire dans le domaine éditorial général, et même si elle ne dépasse pas les 50 % dans la génération comprise entre 1981 et 2000, ce qui est impossible de vérifier chez Hurtubise HMH dans la mesure où cette cinquième et dernière génération du 20^e siècle n'y avait aucun représentant repéré en 2003. En fait, compte tenu de la progression continue des auteures femmes tout au long du 20^e siècle, il semble normal d'attendre, dans cette cinquième génération, une présence globalement plus importante encore que celle des 50 % déjà enregistrés pour la génération née entre 1961 et 1974.

c. Les genres

Disons quelques mots des genres que nous n'aborderons toutefois pas en profondeur dans cette thèse. Ce que nous en dirons concerne d'abord leur positionnement comme objet d'analyse spécifique dans la globalité du catalogue. Nous y reviendrons de façon incidente dans les chapitres suivants, notamment quand il sera question des collections et des séries.

Le genre est une notion qui relève à la fois de la poétique et de l'édition; c'est à l'articulation de ces deux domaines qu'il se définit. En effet, il fait l'objet d'une définition à laquelle prennent part de nombreux agents qui se retrouvent tant dans le domaine des lettres, de la critique et de l'enseignement (pour le secteur littérature générale par exemple) que dans celui de l'édition qui les choisit, les met en forme et les fait circuler.

Il n'est pas possible de définir le genre sans faire intervenir le rôle que joue dans son élaboration le geste éditorial. En effet, tout lecteur prend connaissance d'un texte à travers le traitement que l'éditeur lui a donné, ne circulant qu'une fois qu'il ait été édité³⁵? Par ailleurs, un éditeur pris isolément ne fait le plus souvent qu'entériner une pratique qui le précède et qui structure le marché. Le traitement éditorial est donc une étape nécessaire dans la mise en forme sociale des genres où l'éditeur joue un rôle déterminant (Olivera, 2001; 2002; 2003; Doré, 2008).

³⁵ Cette assertion mériterait une plus longue discussion à l'heure d'Internet et des PC. Mais en fait, il est sûr que tout texte passant par ces outils mêmes fait aussi l'objet d'un traitement éditorial par le traitement de texte ou tout autre logiciel qu'il doit utiliser dans sa fabrication.

La notion de genre telle que nous l'entendons ici dépasse la littérature générale. Elle touche à tous les secteurs éditoriaux et met en présence différents agents. Si l'édition contribue bel et bien à la définition des genres, elle n'est pas la seule à le faire. Une enquête sociologique et historique permettrait de comprendre comment se construisent les genres en mettant en perspective tous ceux qui participent à l'élaboration et à la diffusion des textes (Olivera, 2002).

On définit le « genre » au sens général (et pas seulement littéraire) comme « une classe d'objets qui partagent une série de caractères » (Foehr-Janssens et Saint-Jacques, 2002 : 248)³⁶. On distingue de plus deux acceptations, l'une théorique qui en définit les règles, l'autre empirique qui procède plutôt par regroupement d'objets réels, privilégiant un aspect ou l'autre du genre. Dans l'édition, le genre est soumis à l'une et l'autre. Ainsi, dans le secteur littérature générale, l'éditeur reprend le plus souvent la classification déjà existante qui provient de l'espace socioculturel. Le roman, l'essai, la poésie, le théâtre, bien que traités comme des « classes d'objets » d'un point de vue éditorial, sont définis notamment par des instances de l'institution littéraire comme la critique, universitaire et

³⁶ La notion de genre, en littérature générale, est en effet le plus souvent traitée d'un point de vue poétique voire taxinomique pour ne pas dire architextuel (Genette, 1979 : 49). La lecture des textes traitant de cette question et publiés depuis les années 1970 reprennent le plus souvent les mêmes questions. Pour notre part, notre point de vue est essentiellement sociologique. Il consiste à voir le genre comme une manifestation de la division du travail social, comme l'entend Durkheim (1986 [1930; 1893]), qui se réaliserait dans le domaine littéraire. Étudier les genres devient donc étudier la division des genres sous l'effet des rapports sociaux qui mettent en présence un certain nombre d'agents mus par des intérêts spécifiques parmi lesquels agents, il va sans dire, on trouve outre les praticiens des genres, ceux qui les théorisent, ou les formalisent. C'est ce qu'illustre la réflexion critique faite depuis plus de 30 ans. Qu'on nous permette de préciser que le facteur économique, dès lors qu'il est question d'édition, est un des facteurs importants voire déterminants de cette division. C'est ce même facteur que la théorie littéraire n'aborde jamais comme le dit fort ironiquement Genette lorsqu'il évoque l'utilité marginale « au sens économique » de la théorie (et de l'histoire littéraire) (1979 : 85). Et en effet, là se nouent sans doute des enjeux qu'il faudrait interroger et qui continuent d'être éludés par certains. On peut voir deux sens au concept de division sociale. Elle est d'abord « division exacte d'une activité en deux ou plusieurs activités qui s'ajustent exactement »; et elle est aussi : « différenciation progressive et ajustement par tâtonnements » (Reynaud, 1993 : 299). C'est en ce sens que la question des genres (en littérature ou dans l'édition en général) reflète un partage social des compétences, littéraires et éditoriales, et un ajustement continu de la définition de ces mêmes compétences.

journalistique, ou encore par certains praticiens, dont les auteurs eux-mêmes, qui en tirent une réflexion théorique et des applications. Le rôle de l'éditeur consiste le plus souvent à couler les genres dans les moules que sont les collections et séries. C'est ainsi que genres et collections s'articulent l'un à l'autre pour créer des objets éditoriaux spécifiques. Et c'est à travers ces objets que sont les collections et les séries que l'influence de l'édition se fait le plus manifeste dans la définition même des genres³⁷.

Dans les autres secteurs, les genres dépendent aussi des agents même si ceux-ci ne sont pas les mêmes. Dans le secteur scolaire, par exemple, le « cahier d'exercice », le « manuel d'apprentissage », le « livre du maître », le « corrigé » répondent à des règles déterminées notamment par le milieu pédagogique, mais l'édition y participe aussi de façon significative³⁸. Il semble que l'éditeur qui participe à la fabrication et à la production du livre scolaire contribue de façon plus significative que dans le secteur littérature générale à la définition ou redéfinition des genres en place. Nous en voulons pour preuve le développement du livre parascolaire, à partir des années 1970 en France et à partir de la seconde moitié des années 1990 dans le cas de Hurtubise HMH, qui a d'abord été le fait des maisons d'édition spécialisées qui ont dû s'adapter devant l'effondrement relatif du manuel traditionnel et de ses produits connexes (le cahier d'exercice et le corrigé) afin de relancer la machine éditoriale grippée (Choppin, 1998 :

³⁷ Le personnel éditorial se recrute souvent parmi le personnel auctorial et le personnel critique et éducatif. En ce sens, le travail de ce personnel, bien qu'éditorial dans le traitement fait au texte manuscrit en vue de sa circulation sociale, est influencé par les pratiques que certains de ses membres peuvent avoir par ailleurs. C'est la circularité des influences dans la définition des objets sociaux qui implique qu'un romancier, directeur de collection, influence éventuellement, par sa pratique du roman, les romanciers qu'il publie, alors qu'un éditeur, par ailleurs romancier, peut très bien être influencé, en tant que romancier, par les romanciers qu'il publie. Idem s'il s'agit d'un critique ou d'un professeur.

³⁸ C'est ce que suggèrent certaines études françaises qui montrent en quoi l'édition a contribué à repenser la pédagogie. Voir Amalvi (1991 [1986]); Choppin (1991 [1986]), notamment : 303-305; 318-321; Choppin (1998), notamment : 322-324; 327-329; 330-331; Fierro (1991 [1986]).

327-331). Que ces nouveaux produits aient été développés avec l'aide d'enseignants et de pédagogues engagés par les maisons d'édition, le fait est indéniable. Il n'en reste pas moins que c'est l'édition qui s'en trouve maître d'œuvre et qui contribue de la sorte, par ses moyens propres, à définir ou redéfinir les genres de ce secteur, les pédagogues, tout en reconnaissant leurs compétences, dépendant en l'occurrence d'une logique éditoriale³⁹.

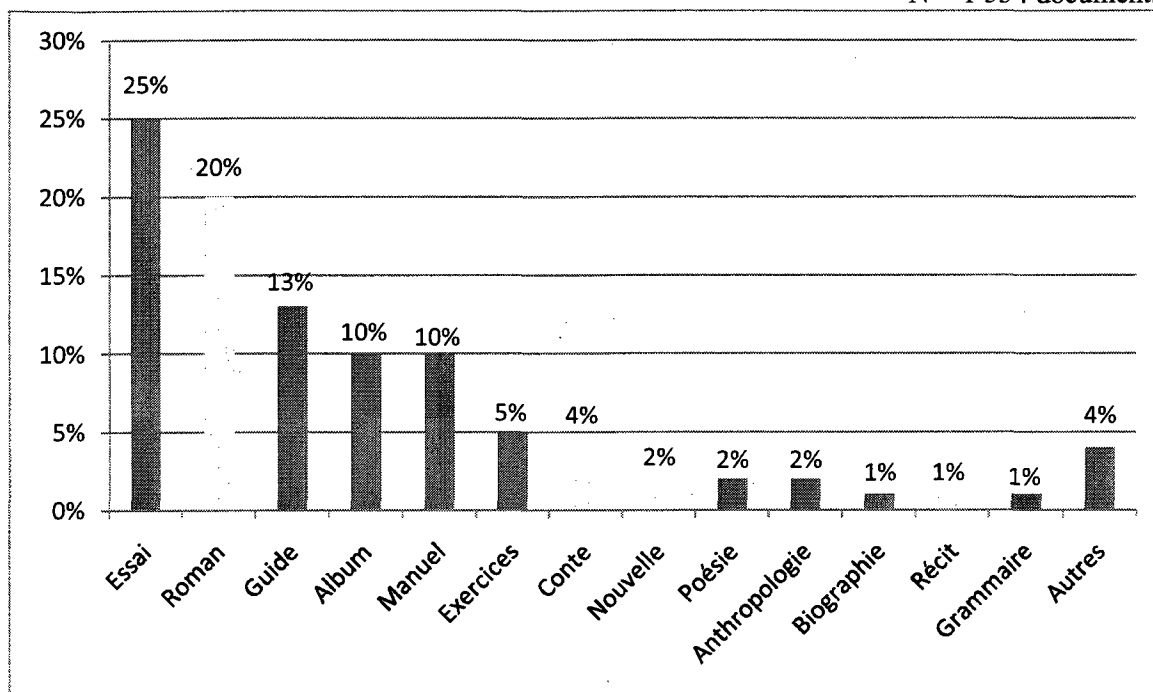
Le pouvoir de l'éditeur scolaire est donc mis en balance avec d'autres pouvoirs comme celui du ministère de l'Éducation, qui détermine les programmes pour lesquels les manuels sont fabriqués et qui prévoit une partie des sommes nécessaires à l'achat des manuels produits, avec celui des commissions scolaires, qui fixent les budgets d'acquisition des livres, et avec celui des enseignants, qui choisissent, à travers l'assortiment que leur offre l'ensemble des éditeurs, les manuels qu'ils feront acheter, dans leur établissement, pour leurs élèves et étudiants. À travers cette organisation et cette complémentarité voire cette rivalité, la question des genres reste ouverte, car le but de l'activité éditoriale consiste essentiellement à vendre le plus d'exemplaires possibles d'un titre, donc à rencontrer ou à façonner, à travers le produit livre précisément, la demande sociale qui existe à cet effet.

La figure 5.9 propose une répartition des genres, chez Hurtubise HMH, dans la perspective globale du catalogue (c'est-à-dire sans égard aux secteurs d'appartenance).

³⁹ Soulignons que cette logique est double. D'abord elle est éditoriale au sens strict, dans le sens où il faut que le livre soit fait de telle sorte qu'il communique par son contenu et sa présentation la matière à enseigner. Ensuite elle est économique, dans la mesure où le manuel produit doit être acheté, et en grande quantité, car la fabrication du livre en scolaire demande un plus grand investissement qu'en littérature générale, par exemple.

Figure 5.9 : Répartition des documents selon les genres, 1960-2003

N = 1 534 documents



Deux genres, l'essai et le roman, contiennent 45 % des documents du catalogue soit près de la moitié. L'essai se trouve essentiellement en littérature générale et le roman se partage entre le secteur littérature générale et le secteur jeunesse. Par ailleurs, les autres genres qui lui sont apparentés, comme le conte, la nouvelle, la poésie, le récit, qu'on trouve aussi dans les deux secteurs, représentent ensemble 9 % du catalogue.

Globalement, on peut dire que Hurtubise HMH concentre sa production en 5 grands genres tous secteurs confondus qui totalisent 78 % de sa production. Par ailleurs, le catalogue témoigne d'une pratique éditoriale qui touche à de très nombreux genres, on en compte 30, mais ce nombre n'est pas tout à fait significatif dans la mesure où un grand nombre de genres (17 en tout, regroupés, dans la figure 5.9, au sein de la catégorie « Autres » – 4 % des documents édités) regroupent chacun un faible nombre d'occurrences. Et ces genres sont d'autant plus négligeables qu'ils se répartissent sur une

période de 44 ans. On peut les considérer, du strict point de vue statistique, comme non-significatifs.

Notons qu'il n'existe pas de « hors genres » comme on parle de « hors collections ». Cela suggère le caractère impérieux des genres. Ils structurent donc le marché, tant dans sa production que dans sa réception. Ils le font à leur manière tout comme les secteurs éditoriaux et les auteurs. Comme le font aussi les collections et séries que nous verrons aux chapitres 7 et 8.

Le marché détermine les conditions dans lesquelles les maisons d'édition établissent leurs pratiques. Il se transforme sous l'action de certains gros éditeurs, mais aussi sous celle d'agents comme les organismes subventionnaires qui établissent les critères d'admission à leurs programmes de soutien. Nous l'avons vu au chapitre 3 quand nous avons montré le rôle du PADÉC (PADIÉ à partir de 1986) qui a soutenu (et même imposé) un type de développement repris par de jeunes éditeurs intéressés à infléchir le marché dans des directions nouvelles. L'édition jeunesse s'est ainsi développée, privilégiant tour à tour l'album puis le roman dans un souci de rentabilité.

*

Dans ce chapitre, nous avons voulu faire deux choses. En premier, donner un aperçu théorique d'un catalogue d'éditeur et méthodologique sur la manière de le constituer d'un point de vue analytique. En second, montrer comment, de façon pragmatique, cet objet fonctionne. Nous avons ainsi examiné globalement les parties de l'objet retenues et, s'agissant d'un catalogue bien précis, montrer leur contenu. Selon que nous examinons une partie ou l'autre de l'objet, les secteurs éditoriaux, les auteurs ou les genres, nous

pouvons en dégager une connaissance particulière. Notre objectif n'était pas seulement de proposer ici un premier bilan de l'activité d'une maison d'édition à travers son catalogue, mais aussi de réfléchir à un objet qui est le produit d'une activité sociale à la fois circonscrite et insérée dans un tout qui la contient et la détermine.

Nous avons suggéré de la sorte les avantages mais aussi les limites de l'analyse statistique. Ainsi, comme nous le formulions dans notre hypothèse initiale, elle précise les moments et les lieux de transformations dans l'histoire de l'entreprise et donne une mesure de ces transformations. Ces résultats permettent une comparaison sur des points précis avec d'autres maisons ainsi qu'avec l'ensemble du marché. De la sorte, l'analyste échappe à l'arbitraire des comparaisons que l'École des *Annales* reprochait, comme nous l'avons vu au chapitre 1, à l'histoire événementielle.

Toutefois, l'analyse statistique ne permet pas de déterminer les causes du changement. Il est nécessaire alors de remettre l'objet dans le contexte qui lui a donné les moyens de son développement. C'est ce que nous aide à faire la 2^e partie de la thèse.

Comme nous le disions au chapitre 2, dans l'analyse quantitative, « l'objet analysé n'est jamais considéré en lui-même, mais toujours par rapport à d'autres séries [statistiques⁴⁰] qui le précèdent, le suivent où lui sont latéraux. L'objet de l'analyse quantitative est donc toujours en situation relative et c'est précisément ce rapport à d'autres séries [statistiques] qui lui donnent une dimension supplémentaire » (*supra*). C'est ce que nous avons voulu suggérer dans ce chapitre notamment en rapprochant les statistiques relatives aux secteurs éditoriaux, aux auteurs et aux genres.

⁴⁰ Nous rajoutons cette précision à notre citation pour ne pas confondre séries statistiques et séries éditoriales dont il est question dans cette 3^e partie de la thèse.

Dans notre perspective, l'objet d'étude nécessite une segmentation en unités simples et quantifiables. Ces unités sont des éléments qui renvoient à la fois à une réalité éditoriale et à une construction analytique contenue dans le catalogue tel que nous l'avons constitué. Les unités d'analyse doivent ensuite être articulées les unes aux autres selon un ordre et une hiérarchie qui correspondent soit à la réalité éditoriale du catalogue soit à sa construction analytique. Pour notre part, nous avons identifié les éléments qui composent un livre et fait de certains d'entre eux les fondements de notre objet. Parmi ces éléments, certains sont plus importants que d'autres pour la simple raison qu'ils révèlent des fonctionnements qui en déterminent d'autres. C'est le cas des grands secteurs éditoriaux qui regroupent les collections et les séries; ils les contiennent et contribuent à les définir⁴¹.

On peut sans doute multiplier les éléments analysables de la réalité éditoriale, comme nous l'avons suggéré plus haut en parlant des 70 champs de saisie de notre base de données. Mais il faut se méfier de cette abondance si elle n'est pas soumise à une hiérarchisation, à un ordre analytique. En fait, la question est de savoir ce que l'analyse peut tirer de certains éléments placés en concordance ou en subordination. Comment ces objets segmentés s'articuleront-ils entre eux pour dresser un portrait global et évolutif de l'objet analysé? Voilà la question à laquelle nous voulons donner réponse par notre analyse. Nous avons ainsi privilégié un certain nombre d'éléments, dans le cadre de cette thèse, et avons fait l'impasse sur certains autres qui pourraient être significatifs dans le

⁴¹ L'objet d'analyse n'est jamais clos sur lui-même, cela bien que sa construction puisse le laisser croire. Tout objet est forcément l'enjeu de rapports sociaux qu'il faut aussi construire, d'un point de vue analytique. C'est dans cette perspective que nous devons comprendre la division de notre thèse en trois parties (théorique, historique, analytique), chacune trouvant à tout moment un prolongement dans les deux autres.

cadre d'une autre recherche. L'important est de proposer un fonctionnement possible de l'objet et de le mettre à l'épreuve avec d'autres analyses.

Ce chapitre donne un premier aperçu sur les secteurs éditoriaux, les auteurs et les genres. Il suggère déjà une première structuration de ces éléments, surtout si on recourt dans un même temps à la synthèse historique proposée dans la 2^e partie de la thèse. Les secteurs éditoriaux ont été développés dans une perspective de rentabilisation de l'entreprise; ils correspondent aux opportunités du marché à certains moments. L'analyse des auteurs montre l'importance de leur appartenance générationnelle et sexuelle; non seulement appartiennent-ils en majorité à une génération précise, mais ils se féminisent tout au long du 20^e siècle. Enfin, les genres montrent la nette domination de l'essai et du roman en ce qui concerne les titres publiés⁴².

Les auteurs et les titres renvoient à des problématiques sociales spécifiques et notamment à une démographie dont la composition détermine les lectorats et les auctorats possibles et réels. En ce sens, le développement d'un auctorat féminin correspond à une présence accrue des femmes dans le monde social, et notamment le monde de la formation (comme étudiantes) et celui du travail. Les auteures femmes ne sont donc pas isolées dans le développement de leur importance relative; elles suivent une tendance sociale que nous avons montrée au chapitre 3 et qui est générale.

Les genres pratiqués par un éditeur offrent en quelque sorte une cartographie du monde éditorial à un moment donné du développement du marché. Ils renvoient à une

⁴² On ne sait rien du nombre d'exemplaires vendus dont la connaissance nous amènerait certainement à nuancer cette affirmation. En effet, on peut imaginer que les titres du secteur scolaire étaient vendus en plus grand nombre que ceux du secteur de la littérature générale. Du reste, cela est confirmé par Hervé Foulon lui-même (Doré, 2006).

esthétique, mais surtout à une production dans ses implications économiques. Si de nombreux agents participent à leur élaboration, les plus déterminants au bout du compte sont ceux qui paient pour en permettre la circulation dans des réseaux sociaux, c'est-à-dire les producteurs (en l'occurrence les éditeurs) qui investissent et ceux qui les achètent quels qu'ils soient et qui, le cas échéant, les commentent.

C'est donc la dynamique entre les parties constitutives de notre objet d'étude que nous avons voulu montrer. Afin d'en affiner la compréhension, nous allons étudier au chapitre suivant les trois administrations qui ont développé le catalogue de Hurtubise HMH. Par la suite, aux chapitres 7 et 8, nous examinerons les collections et séries qui en détaillent la composition et dont le contenu donnera un éclairage plus précis du catalogue.

CHAPITRE 6

DIRECTIONS ADMINISTRATIVES ET CATALOGUE

Nous examinerons, dans ce chapitre, les directions administratives qui ont développé le catalogue de Hurbubise HMH (représentées respectivement par Claude Hurtubise, Thierry Viellard et Hervé Foulon). Chacune a ses caractéristiques propres déterminées par le parcours singulier des directeurs en présence, par les projets éditoriaux qu'ils ont eu et par les possibilités que le marché offrit successivement au fil des ans. D'une direction à l'autre, nous verrons qu'il se trouve des constantes et des nouveautés de sorte que, bien qu'on puisse y trouver les mêmes collections, les mêmes auteurs, voire les mêmes secteurs éditoriaux, la réalité des produits a varié, sans compter les nouveautés proprement structurelles qui y ont été introduites. On constatera, dans ce chapitre-ci et les suivants, que la maison des années 2000 a finalement peu à voir avec celle des années 1960. Ce qui du reste est sans doute le cas pour n'importe quelle entreprise observée sur plusieurs décennies.

1. Démarrage et croissance : Claude Hurtubise, 1960-1975

La direction administrative de Claude Hurtubise va des années 1960 à 1975. Il semble toutefois que les années 1973-1975 aient donné lieu à des modifications de propriété telles que son importance dans l'entreprise avait déjà diminué¹. Quoi qu'il en soit, sur le plan statistique, on observe une rupture dans ces mêmes années.

¹ Claude Hurtubise aurait été mis en minorité dans l'entreprise dès 1972 par ses associés français, Mame et Hatier (Laberge, 2004).

La période Hurtubise se divise en 2 parties. La première s'étend de 1960 à 1965 et la seconde couvre les années 1966 à 1975, avec un début de ralentissement à partir de 1973.

Dans les 2 premières années (figure 5.1), la maison publie une quinzaine de documents, ce qui, pour l'époque, est un nombre assez important². Certains d'entre eux sont des livres produits et imprimés en France et qui ont le nom de HMH en couverture, sans doute pour leur diffusion au Canada. Il s'agit de livres pour enfants, romans et vulgarisation, de dictionnaires de conjugaison. Ces livres proviennent pour la plupart des maisons Hatier et Mame.

Une première collection conçue au pays est alors lancée. Il s'agit de « Figures canadiennes » qui proposent des biographies de personnalités historiques importantes. Le directeur, ou principal conseiller, en est l'historien Guy Frégault³. Les auteurs de ces biographies sont canadiens. Ainsi, dès 1960, on publie un *Maisonneuve* par Pierre Benoît, un *Laurier* par Raymond Tanghe, un *Cavelier de La Salle* par Roger Viau et *Les Fougueux bâtisseurs de la Nouvelle-France* par Serge Fleury. Les exemplaires que nous avons examinés indiquent qu'ils ont été imprimés sur les presses des Éditions Mame, à Tours (France). Ils étaient donc sans doute aussi destinés au marché français et le nom même de la collection, qui pourrait être interprété comme un signe d'autonomie, au Canada, de la part de Hurtubise HMH, apparaît en même temps comme une façon de promouvoir une certaine image du Canada auprès d'un lectorat français en évoquant une sorte d'exotisme historique. En effet, trois livres sur quatre renvoient directement à la France du XVII^e siècle et à ses colonies en terre d'Amérique.

Toujours en 1960, la maison d'édition publie son premier livre imprimé au Canada écrit par un auteur canadien-français. Il s'agit du recueil d'essais de Jean LeMoyne intitulé *Convergences*. Claude Hurtubise fait distribuer le livre en France, avec l'aide de Roger Mame, mais

² À la figure 5.4, on voit que dans ses 2 premières années d'existence, 1957-1958, Leméac publie 8 documents et qu'il attend 1962 pour qu'il dépasse les 15 documents cumulés.

³ C'est ce que suggère un échange de lettres entre Claude Hurtubise et Guy Frégault déposé dans le dossier Frégault des archives de Hurtubise HMH, consulté à l'été 2001.

c'est dans son pays d'origine qu'il connaît un succès. Avec ce livre, Hurtubise lance une collection, « Constantes », dans laquelle il publiera des essais d'auteurs canadiens comme Gilles Marcotte, Ernest Gagnon, Pierre Trottier, Pierre Vadeboncoeur, Fernand Dumont et Jean Simard ou encore Northrop Frye et Marshall McLuhan.

À côté de cette collection d'essais, Claude Hurtubise crée en 1963 une collection d'ouvrages de fiction qu'il appelle « L'arbre », du nom de la première maison d'édition qu'il dirigea avec Robert Charbonneau, de 1941 à 1948. Il y publie d'abord un livre d'Anne Hébert, déjà paru chez Beauchemin en 1950, *Le Torrent*, dans lequel toutefois l'auteure a notamment rajouté 2 nouvelles inédites. Jusqu'en 1966, il y publie aussi Alain Grandbois, Jean Simard, Monique Bosco, Yves Thériault, Madeleine Ferron, Gabrielle Roy et, en traduction, Hugh MacLennan. En somme, une production composée d'auteurs réputés, comme Roy, Grandbois et Hébert, d'amis, comme Marcotte et Simard, d'auteurs nouveaux, comme Bosco et Madeleine Ferron, d'intellectuels aussi, comme Vadeboncoeur et Dumont, enfin de grands auteurs canadiens-anglais en traduction, comme MacLennan.

Ce qui frappe dans ces toutes premières années, c'est le petit nombre d'auteurs publiés et en même temps la valeur qu'ils représentent déjà au sein des littératures canadiennes des années 1960, valeur que l'institution littéraire renforcera dans les années à venir notamment par des prix littéraires (LeMoyne, Marcotte, Hébert). Précisons cependant qu'aucun n'est identifié à la toute nouvelle mouvance nationaliste de gauche qui émerge alors avec les écrivains de *Parti pris* ou avec des romanciers comme Hubert Aquin (Major, 1979). Il n'y a pas non plus de très jeunes auteurs qui sont plutôt publiés par les Éditions du Jour (Michon, 1992). Les auteurs les moins âgés de Hurtubise HMH sont nés alors en 1930 et ils ont donc autour de 35 ans quand ils publient à cette enseigne. Enfin, notons la présence des femmes, dans la collection de « L'arbre », avec Madeleine Ferron, Gabrielle Roy, Monique Bosco et Anne Hébert. Elles sont peu nombreuses, mais leur valeur symbolique est déjà grande ou le sera bientôt.

Ainsi, jusqu'en 1966, Hurtubise développe un secteur littérature générale dans lequel il privilégie essentiellement le roman et l'essai. Ces 2 genres, comme nous l'avons vu au chapitre 5, sont aussi ceux qui dominent l'ensemble du catalogue. De plus, il ne publie pas de jeunes auteurs, mais plutôt des écrivains nés dans les années 1930 et même bien avant.

Que se passe-t-il en 1966 pour que nous y voyions une année importante ? Comme nous l'avons vu (figure 5.1), cette année-là marque une production record pour la maison qui publie 12 titres, alors que, 2 ans plus tôt, elle en avait publié 5. En 1967, la production connaîtra un nouveau record avec 21 titres.

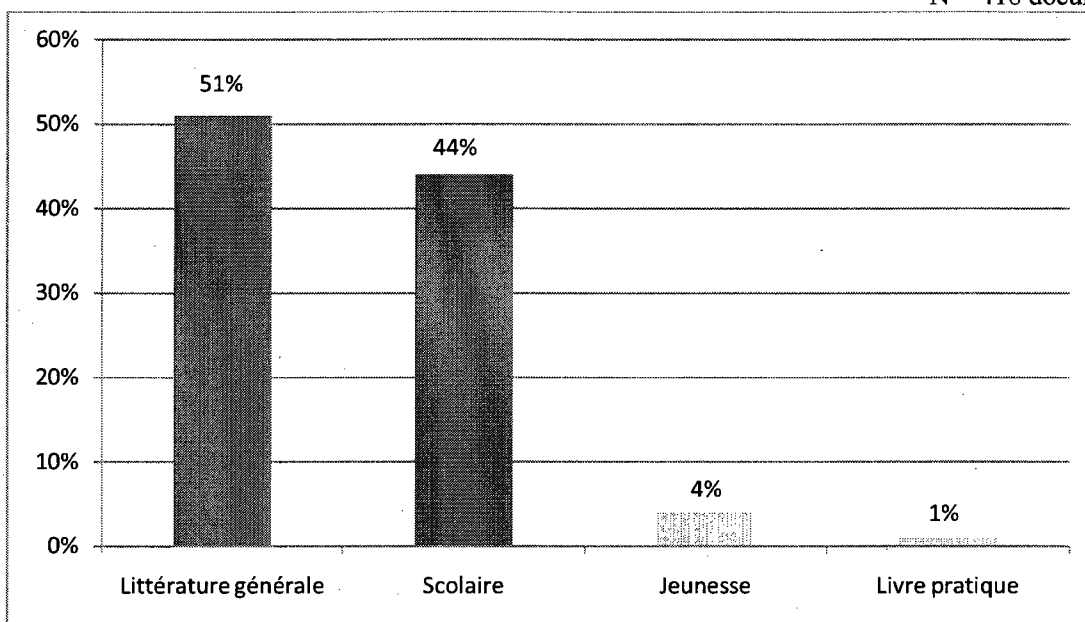
Par ailleurs, Thierry Viellard entre aux services de la maison en 1965. Il vient pour jeter les bases d'un secteur scolaire, notamment avec la publication des grammaires Galichet, écrites et imprimées en France, dont certaines seront adaptées par le Canadien Lucien Gagné mais imprimées la plupart du temps en France. Comme nous l'avons vu au chapitre 3, ces mêmes années marquent, à la suite des recommandations de la commission Parent, la création du ministère de l'Éducation (1964), des écoles secondaires polyvalentes (1965), des cégeps (1967) et du réseau de l'Université du Québec (1968). Ce qui entraîne une arrivée massive d'étudiants dans ces nouvelles structures ainsi que la mise sur pied de nouveaux programmes, toute chose favorable, en principe, au développement d'un secteur scolaire dans l'édition.

Cette seconde période de l'administration de Claude Hurtubise va de 1965 à 1975, la production culminant à 79 titres en 1973. Cette période se caractérise donc par le développement d'un secteur scolaire. Le secteur littérature générale continue son activité et l'accroît même. Précisons que les secteurs jeunesse et livre pratique n'existent pas encore, même si on trouve quelques documents qui s'y rattachent.

La figure 6.1 montre la production dans les différents secteurs sous la direction de Claude Hurtubise.

Figure 6.1 : Documents publiés par secteurs, 1960-1975

N = 418 documents



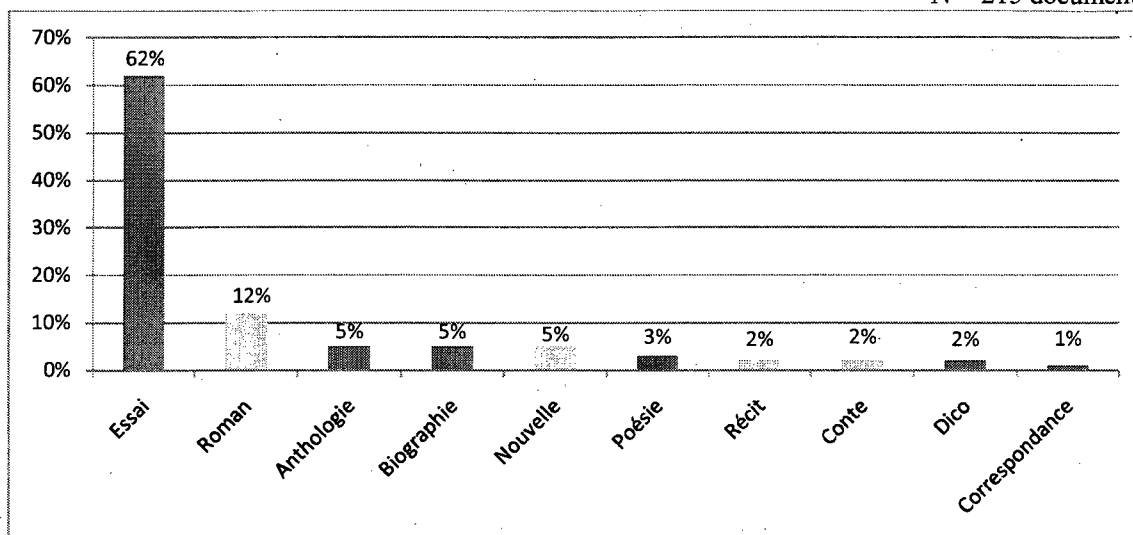
Les 2 secteurs en activité sont à quasi égalité, cela bien que le livre scolaire ne démarre qu'autour de 1965⁴.

Pendant cette même période, on compte 182 auteurs, dont 69 % appartiennent au secteur littérature générale et 24 % au secteur scolaire. Voyons d'un peu plus près, à la figure 6.2, les genres pratiqués dans les 2 secteurs éditoriaux dominants.

⁴ Nous avons placé les livres jeunesse et les livres pratiques dans la figure 6.1 même si leur production est fort restreinte et qu'ils ne constituent pas à proprement parler un secteur au même titre que la littérature générale et le livre scolaire.

Figure 6.2 : Secteur littérature générale, documents par genres, 1960-1975

N = 215 documents



En littérature générale, avec 62 % des documents publiés, l'essai déjà domine largement. Si nous regroupons les genres qui relèvent de la fiction (roman, nouvelle, récit et conte), on obtient 21 % de documents. En ayant à l'esprit que l'administration de Claude Hurtubise dure 15 ans, un genre qui représente de 1 à 3 % de documents pendant cette période, comme la correspondance et la poésie, cela fait à peine un titre tous les 3 à 7 ans. Autant dire qu'il n'est pas significatif du point de vue statistique⁵.

Quels sont les auteurs du secteur de la littérature générale qu'on trouve sous Claude Hurtubise. Du côté de l'essai, l'éditeur publie, en traduction, Northrop Frye et surtout Marshall McLuhan. Frye est un critique littéraire et un universitaire éminent du Canada anglais. Ses livres publiés par Hurtubise ne sont toutefois pas ses grands ouvrages théoriques, qui paraîtront à Paris, au Seuil, mais ils apportent une réflexion sur la modernité canadienne, tant littéraire que culturelle. Avec McLuhan, c'est une sociologie de la communication, alors en pleine vogue dans le monde anglo-saxon, que l'éditeur fait paraître en français. En France, les livres sont repris dans les traductions canadiennes de Jean Paré par les maisons Mame et Seuil. Hurtubise publie aussi des intellectuels québécois. Outre ceux déjà mentionnés, il édite

⁵ Les dictionnaires sont classés en littérature générale car ils portent sur des écrivains et sur les médias.

notamment les historiens Guy Frégault et Michel Brunet, les sociologues Jacques Grand'maison, Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, le politologue Léon Dion. En littérature, il publie les romanciers et nouvellistes Naïm Kattan, Jean Basile, Jacques Ferron et Jean Éthier-Blais, les poètes Rina Lasnier et Pierre Nepveu, les critiques Clément Moisan et Laurent Mailhot, les essayistes Pierre Baillargeon et Louis-Marcel Raymond⁶. Il fait traduire 3 Canadiens anglais, Mordecai Richler, Margaret Laurence et Karl Stern, 2 romanciers importants et un essayiste dont le livre traduit (*Refus de la femme*, 1968) est un best-seller aux États-Unis⁷.

Tous ces noms restent importants non seulement pour les années 1960 mais aussi jusqu'à aujourd'hui, ne serait-ce que pour comprendre l'évolution historique de la société et de la littérature québécoises et canadiennes pour lesquelles ils sont des jalons. Cependant certains détails frappent dans cette énumération. D'abord, hormis Naïm Kattan et Monique Bosco, aucun de ces auteurs n'a publié ou ne publiera l'essentiel de son œuvre chez Hurtubise HMH, pas même dans la période couverte par l'administration de Claude Hurtubise. Par ailleurs, très peu d'auteurs ont moins de trente ans, et ceux-ci apparaissent surtout à la fin de la période de direction de Hurtubise, alors que ce dernier s'éloigne de sa maison d'édition et que sans doute d'autres influences traversent celle-ci. Certains titres sont des rééditions, partielles ou complètes, comme les contes de Jacques Ferron et les études de Frégault⁸, alors que d'autres titres, qui sont aussi des rééditions partielles, sont des hommages à des amis morts ou en fin de vie,

⁶ Nous verrons au chapitre 7, alors que nous analyserons les collections, les titres de ces auteurs qui sont alors publiés.

⁷ Dans le dossier réservé au livre de Stern, chez Hurtubise HMH, on trouve une liste des « best-sellers » extraite du *New York Times* dans laquelle est mentionnée l'édition américaine du livre. Celui-ci est paru en 1965 à New York et Toronto sous le titre *The Flight from Woman*; il est traduit, pour Hurtubise HMH, par François Rinfret et paraît dans la collection « Constantes » (numéro 15). Incidemment, Stern est canadien d'origine allemande; il est connu notamment pour un livre retraçant les étapes de sa conversion au catholicisme, *The Pillar of Fire* (1951). De plus, il était un ami de Maritain qui eut une grande influence sur la jeunesse et la formation de Claude Hurtubise. On peut ainsi se demander si ce n'est pas par cette filière que le livre est parvenu à l'éditeur montréalais.

⁸ Jacques Ferron, *Contes* (édition intégrale), HMH, collection « L'arbre », 1968; Guy Frégault, *Le dix-huitième siècle canadien*, HMH, collection « Constantes », 1968.

comme le livre de Baillargeon et celui de Raymond⁹. Quant aux traductions, elles sont toujours des reprises d'auteurs canadiens déjà célébrés dans leur propre littérature, comme Laurence et Frye, et non de véritables découvertes¹⁰.

En somme, dans le secteur littérature générale, Claude Hurtubise apparaît comme un éditeur qui mise sur des valeurs confirmées, s'intéressant toutefois au changement mais à dose pondérée. Il ignore, par exemple, les jeunes auteurs québécois nationalistes de gauche qui émergent alors. Les livres qu'il publie appartiennent à des auteurs dont l'âge et la formation s'approchent des siens. Peut-on dire qu'il participe à l'apparition de certains auteurs comme Fernand Dumont et Pierre Vadeboncoeur ? Oui, jusqu'à un certain point. Mais ces auteurs ont aussi des activités en dehors de leurs livres et de la littérature, l'un étant sociologue et professeur d'université, l'autre étant syndicaliste, leurs ouvrages sont souvent destinés à un lectorat restreint même quand ce sont des textes littéraires, et ils participent eux-mêmes à leur propre diffusion soit précisément par leur enseignement, soit par leur présence dans d'autres sphères de la société, dans d'autres médias, comme le syndicalisme et l'engagement politique, la presse quotidienne, militante et les revues intellectuelles et savantes. Enfin, aucun n'appartient aux gros vendeurs (« best-sellers »), phénomène qui du reste n'existe pas encore dans la littérature québécoise de l'époque. Cela dit, il faut souligner que Hurtubise cherche à diffuser le plus possible les textes de certains de ses auteurs en les reprenant dans des collections différentes. C'est le cas de 18 titres parus d'abord dans la collection « Constantes » et repris dans « H », une collection bon marché. Nous y reviendrons au chapitre 7.

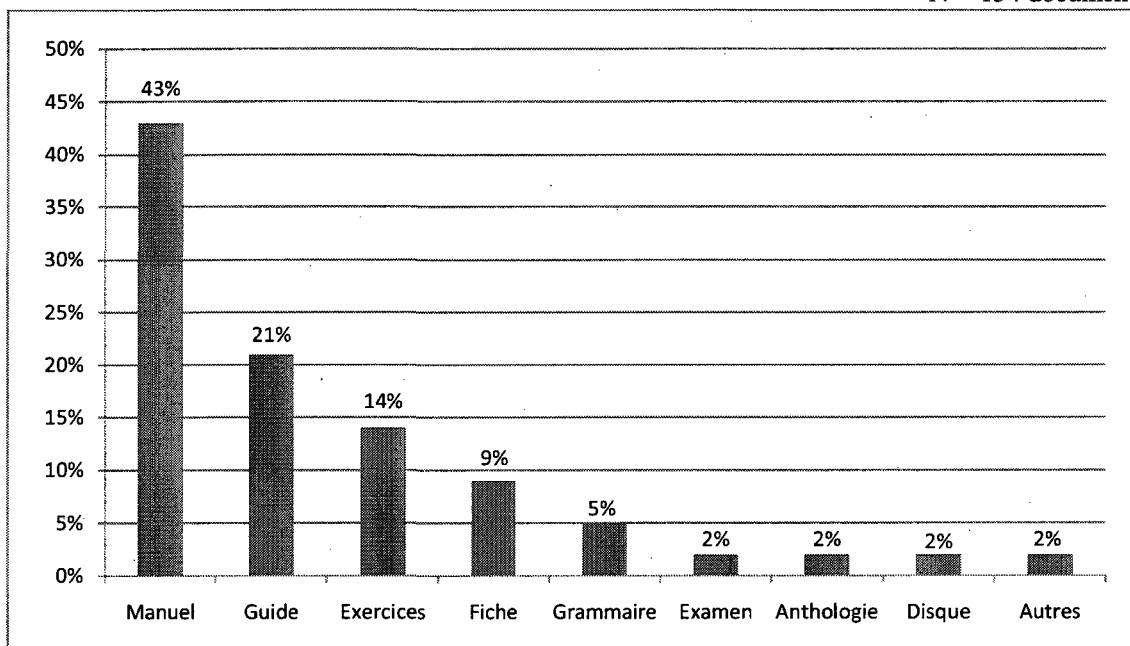
⁹ Pierre Baillargeon, *Le choix*, HMH, collection « Constantes », 1969; Louis-Marcel Raymond, *Géographies*, HMH, collection « Constantes », 1971.

¹⁰ Margaret Laurence, *Ta maison est en feu*, traduction de *The Fire-Dwellers* (1969) par Rosine Fitzgerald, HMH, 1971 (édité à Paris, chez Stock, la même année); Northrop Frye, *Le siècle de l'innovation*, traduction de *The Modern Century* (1967) par François Rinfret, HMH, collection « Constantes », 1968; *Pouvoirs de l'imagination*, traduction de *The Educated Imagination* (1963) par Jean Simard, HMH, collection « Constantes », 1969.

Qu'en est-il maintenant du secteur scolaire sous Hurtubise ? Examinons la figure 6.3 qui en rend compte en fonction des genres.

Figure 6.3 : Secteur livre scolaire, documents par genres, 1960-1975

N = 134 documents



On trouve là 8 genres répertoriés (les « autres » n'étant pas significatifs). Un genre domine nettement, c'est le manuel. On entend par manuel, un livre destiné aux élèves et étudiants dans le cadre d'une discipline scolaire (français, biologie, chimie, etc.) et qui en présente la matière. Le manuel se distingue du guide, destiné le plus souvent aux professeurs dans le cadre de leur enseignement; il se différencie aussi de l'exercice, destiné à l'élève, dont la fonction est de permettre l'apprentissage de la matière vue dans le manuel grâce à une mise en application. Il arrive que ces 3 genres soient regroupés, un titre complétant l'autre, le guide de l'enseignant proposant des renseignements sur la manière d'utiliser le manuel de l'étudiant lequel est complété par le cahier d'exercices. Pour cette période, ces 3 genres donnent 78 % de la production totale du secteur scolaire.

Au sujet de la grammaire, notons qu'elle arrive au cinquième rang des genres les plus importants avec 5 % seulement de la production totale de documents, ce qui ne représente pas une

grande quantité. En chiffres absolus, on compte, en effet, 7 grammaires publiées par Hurtubise HMH. Ce qui nous donne l'occasion d'attirer l'attention du lecteur sur une limite de cette analyse. Le nombre de documents, ou titres, d'une production éditoriale ne renseigne pas sur le tirage de chacun des documents ni sur le nombre d'exemplaires vendus. C'est seulement ce dernier chiffre qui donne une idée de l'activité économique d'un éditeur, de ses réussites et des ses échecs. Or, au sujet des grammaires, il semble que celles éditées par Hurtubise HMH furent abondamment vendues. En effet, *Je découvre la grammaire et l'orthographe* et *Je comprends la grammaire* de Georges Galichet auraient été vendus, en 10 ans, à près de 80 000 exemplaires¹¹.

Si nous examinons, livres en main, la production du secteur scolaire de cette période, nous pouvons dégager quelques considérations générales. Rappelons d'abord qu'elle représente 134 documents. Ce qui frappe, c'est son uniformité. En effet, il s'agit très souvent de cahiers, c'est-à-dire de documents imprimés de 28 cm, brochés, composés sur 2 colonnes, avec une illustration élémentaire et sans originalité graphique. Le contenu pédagogique y semble limité. En somme, cela donne l'impression d'une édition bon marché, sans recherche sur le plan de la présentation et du contenu, avec 1 ou 2 auteurs, sans conseiller pédagogique annoncé.

Bien sûr, il y a des exceptions, comme les grammaires Galichet, ou les guides sur la littérature canadienne-française de Paul Gay, ou encore l'*Introduction à la sociologie générale* de Guy Rocher¹². Le travail éditorial sur ces manuels, dont certains sont imprimés en France, comme

¹¹ Ces chiffres se trouvent dans un catalogue promotionnel de la maison intitulée *40 ans d'édition québécoise. Les éditions Hurtubise HMH*, [2000], p. [19]. Georges Galichet et Gaston Mondouaud, *Je découvre la grammaire et l'orthographe par des méthodes actives*, Montréal, HMH, 1967. Adaptation canadienne par Lucien Gagné; Georges Galichet et Gaston Mondouaud, *Je comprends la grammaire – 5^e année*, Montréal, HMH, 1969. Adaptation canadienne par Lucien Gagné. Les 2 manuels ont été imprimés en France.

¹² Paul Gay, *Notre littérature. Guide littéraire du Canada français à l'usage des niveaux secondaire et collégial*, Montréal, Hurtubise HMH, 1969, XIV, 214 p.

Paul Gay, *Notre roman. 1. Panorama littéraire du Canada français*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, 192 p.

Paul Gay, *Notre poésie. 2. Panorama littéraire du Canada français*, Montréal, Hurtubise HMH, 1974, 200 p.

Guy Rocher, *Introduction à la sociologie générale*, tome 1 : *L'action sociale*, Montréal, Hurtubise HMH, 1968.

Guy Rocher, *Introduction à la sociologie générale*, tome 2 : *L'organisation sociale*, Montréal, Hurtubise HMH, 1968, en pagination continue avec le tome 1.

les grammaires Galichet, est plus important. Le manuel de Guy Rocher est destiné aux étudiants de sociologie des universités. Les droits en ont été vendus à l'étranger (dont la France) et le texte fut traduit en 6 langues. Il fut du reste un très gros vendeur au Québec même, atteignant, semble-t-il, 125 000 exemplaires¹³. Mais ces ouvrages, en termes de titres, ne représentent qu'une partie minime du secteur scolaire de l'administration de Claude Hurtubise.

Les 2 secteurs pratiqués sous l'administration Hurtubise se sont donc développés différemment. En littérature générale, on trouve des auteurs qui appartiennent pour la plupart à la génération d'avant les années 1930, soit celle de Claude Hurtubise lui-même. C'est une conception de la littérature qui est apparue dans les années 1940, fidèle aux grands genres (essai et roman), peu touché par les questions qui surgissent dans les années 1960 et qui seront traitées par des auteurs plus jeunes, chez d'autres éditeurs. Dans le livre scolaire, nécessité fait loi. En effet, les livres doivent impérativement répondre aux exigences des nouveaux programmes qui se mettent alors en place. Le conservatisme éditorial de Claude Hurtubise est contrebalancé par la vigueur et la jeunesse de Thierry Viellard, directeur du secteur scolaire. Si la maison veut économiquement survivre, elle doit être rentable dans son secteur scolaire.

2. Crise et transition : Thierry Viellard, 1976-1979

La période administrative de Thierry Viellard s'étend de 1976 à 1979. Elle est comprise entre le départ de Claude Hurtubise et le rachat de l'entreprise par Hervé Foulon. Thierry Viellard

Guy Rocher, *Introduction à la sociologie générale*, tome 3 : *Changement social et action historique*, Montréal, Hurtubise HMH, 1969, en pagination continue avec le tome 2.

¹³ *40 ans d'édition québécoise*, [2000], [p. 17]). Au départ, l'ouvrage était en 3 volumes. En 1992, une édition en un volume fut lancée.

était arrivé chez Hurtubise HMH en 1965; il avait 21 ans. À partir de 1966, il est affecté au développement du secteur scolaire. D'après le témoignage de ce dernier, Claude Hurtubise n'intervenait pas du tout dans la gestion du secteur qu'il voyait toutefois comme une ressource pour faire vivre le secteur de la littérature générale, le seul qui l'intéressait véritablement (Doré, 2003a).

Les dernières années de l'administration Hurtubise, 1973-1975, sont marquées par une chute importante de la production en littérature générale. Quand Viellard prend en main la direction générale, il a un mandat prioritaire : sortir l'entreprise du déficit dans lequel elle se trouve. Il y parvient en 1978 en dégagant un chiffre d'affaires d'à peu près un million de dollars (Doré, 2003a)¹⁴. L'année suivante, Hervé Foulon, qui y travaille depuis 1973, rachète la quasi totalité des parts sous contrôle de Viellard¹⁵.

La figure 5.2 montre la production générale de Hurtubise HMH par année entre 1960 et 2003. De 1973 à 1974, la production tombe de 79 documents publiés à 39. C'est une chute très importante de plus de la moitié de la production et une première baisse depuis 1964 alors qu'un mouvement ascensionnel s'amorçait allant à chaque année d'augmentation en augmentation. Jusqu'en 1976, la production continue de chuter et atteint cette année-là 22 documents, un record plancher qui ne sera battu que dans la seconde moitié des années 1980 (1986 à 1990, sauf 1988). Les années à partir de 1974 sont donc en nette régression par rapport aux années précédentes de la période Hurtubise.

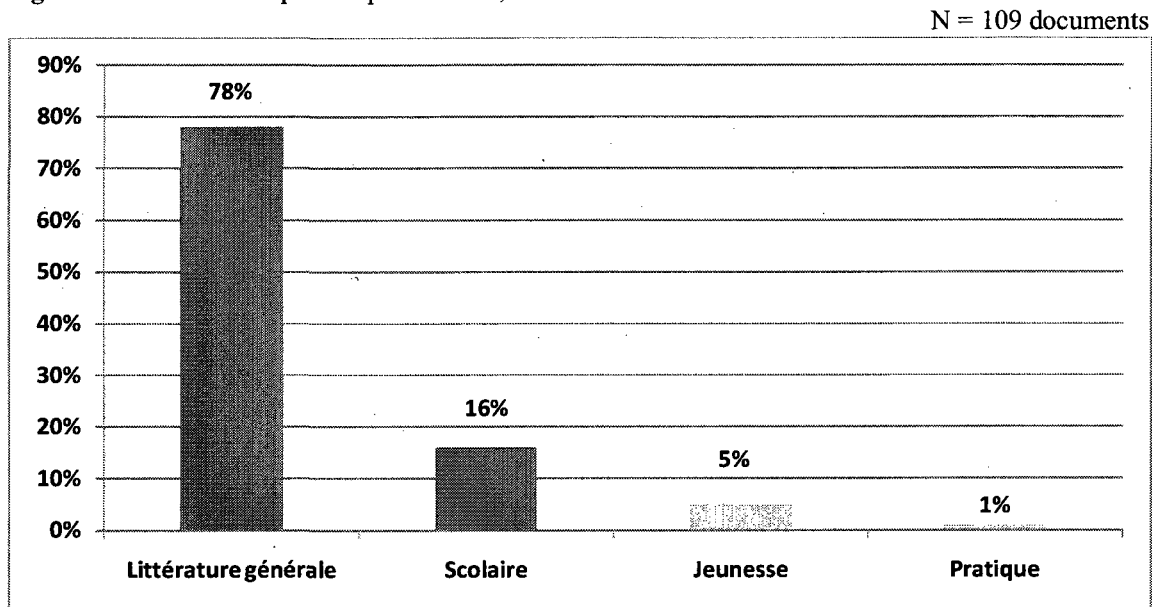
La figure 6.4 montre comment, sous Viellard, se répartit la production entre les secteurs éditoriaux. En 4 années, la maison publie 109 documents, écrits par 103 auteurs. Première constatation, si on compare avec la période Hurtubise (figure 6.1) : on note une augmentation

¹⁴ Marie José Thériault, directrice littéraire à cette époque chez Hurtubise HMH, confirme : « la maison a fait son premier million de chiffres d'affaires avec un tout petit profit en 1978 » (Doré, 2003c).

¹⁵ H. Foulon : « Thierry Viellard est parti en 1979 et j'ai pris alors la direction générale en rachetant ses parts » (Doré, 2003b).

relative de la production en littérature générale, qui passe de 51 % à 78 %, et un effondrement du secteur scolaire, qui passe de 44 % à 16 %¹⁶.

Figure 6.4 : Documents publiés par secteurs, 1976-1979



En une année, un profond changement s'est donc produit dans la répartition de la production en fonction des 2 secteurs éditoriaux. Ces chiffres sont à rapprocher de l'effondrement de la production en chiffres absolus (de 79 à 39 documents publiés). Comme nous l'avons vu au chapitre 5, c'est à ce moment que les cycles de croissance-décroissance se mettent en place dans l'histoire de la maison.

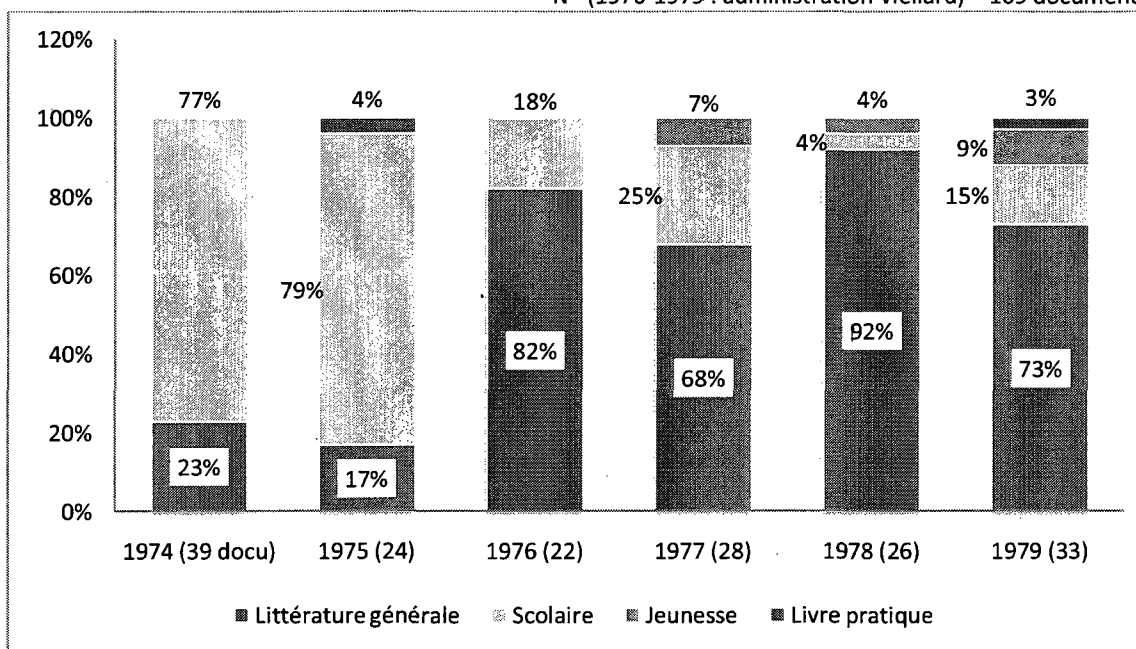
En examinant la figure 6.5 nous aurons une image plus précise encore des modifications structurelles à survenir dans la production de la maison. En effet, en incluant les 2 dernières années de l'administration Hurtubise (1974 et 1975), nous voyons bien que tout bascule en 1976, première année de l'administration Viellard.

¹⁶ Les livres jeunesse et les livres pratiques ne sont encore que des expériences isolées.

Figure 6.5 : Documents publiés dans 4 secteurs, 1974-1979

N = 172 documents

N' (1976-1979 : administration Viellard) = 109 documents



Comment expliquer ce basculement? Le départ de Claude Hurtubise qui se préparait depuis 1972 ou 1973 explique probablement le recul de la littérature générale en 1974 et 1975, dont il avait la responsabilité, et par conséquent un effondrement de la production générale qui passe successivement à 39 puis à 24 documents¹⁷. En 1976, l'année qui suit le départ d'Hurtubise, on assiste cette fois à l'effondrement du secteur scolaire et à une remontée relative de la littérature générale, l'une et l'autre tendances persistant jusqu'en 1979. Notons qu'en 1978 le livre scolaire disparaît quasi totalement. Par ailleurs, il est intéressant de noter que c'est sous Thierry Viellard à la direction générale que s'effondre le secteur scolaire alors qu'il en avait été le dirigeant depuis sa fondation dans le milieu des années 1960. Tout cela doit être recadré dans un contexte plus large que nous avons décrit aux chapitres 3 et 4. Par exemple, le manuel scolaire entre précisément à cette époque dans une crise importante du fait d'une nouvelle pédagogie qui se met alors en place et qui rejette à tout le moins le manuel traditionnel.

¹⁷ Claude Hurtubise quitte l'entreprise alors qu'il a 59 ans. Il est embauché par Roger Lemelin pour codiriger, avec Hubert Aquin, les toutes nouvelles Éditions La Presse.

Par ailleurs, il semble qu'en quittant la maison qu'il avait fondée, Claude Hurtubise soit parti avec quelques auteurs. Aux Éditions La Presse où il travaille désormais il publie, entre 1975 et 1977, Naïm Kattan (*Adieu, Babylone*, 1975), Jean Éthier-Blais (*Dictionnaire de moi-même*, 1976), Jacques Brossard (*Le sang du souvenir*, 1976) et Madeleine Ferron (*Le chemin des dames*, 1977)¹⁸. Toutefois des départs seront suivis de retours. Kattan reviendra en effet avec *La mémoire et la promesse*, en 1976; Éthier-Blais avec *Petits poèmes presque en prose*, en 1978; Madeleine Ferron, en 1982, avec *Les Beaucerons, ces insoumis* écrit en collaboration avec son mari, Robert Cliche.

Ces mouvements d'aller-retour s'expliquent-ils uniquement par la crise que connaît la maison? Il faut se rappeler, comme nous l'avons montré aux chapitres 3 et 4, que le marché est lui-même alors en crise, fragilisant sans doute la situation des auteurs à la recherche d'éditeurs sûrs pour leurs textes. Que certains aient voulu suivre Claude Hurtubise, la chose est concevable; qu'ils soient revenus à leur éditeur d'antan pour leurs livres suivants, c'est tout aussi possible¹⁹. Que les choses aient été difficiles pour plusieurs maisons, c'est une certitude.

La figure 6.5 montre aussi que, en chiffres absolus, les productions générales de 1975 et 1976 sont du même ordre de grandeur (24 et 22 documents). Que pouvons-nous dire d'autre de l'inversion qu'on y observe entre les secteurs littérature générale et livre scolaire? Le secteur littérature générale avait commencé à chuter dès 1972. Cette année-là, sa production passe de 78 % de la production totale (en 1971) à 49 %. Elle continue à chuter en 1973, atteignant

¹⁸ Au sujet de l'année 1975, notons que Claude Hurtubise quitte Hurtubise HMH en mars pour les Éditions La Presse et que le roman de Kattan, *Adieu, Babylone*, paraît en novembre chez ce dernier éditeur (selon l'achevé d'imprimer daté du 18 novembre).

¹⁹ Une autre chose frappe l'attention de l'observateur dans ce passage des Éditions Hurtubise aux Éditions La Presse, c'est la ressemblance des maquettes de couverture et des mises en pages des livres des 2 maisons à cette époque. Faut-il s'étonner d'y trouver le même artisan, Gilles Robert et associées? Comme quoi, les stratégies se manifestent aussi dans la matérialité des livres, comme D. F. McKenzie l'a déjà fait remarquer (McKenzie, 1991 [1986]).

33 % de la production totale et diminue encore en 1974 et 1975 (avec 23 % et 17 % de la production annuelle).

Inversement, la production dans le secteur scolaire passe de 22 % de la production totale en 1971, à 49 % en 1972, puis à 65 % en 1973. Ainsi, si la production de 1972 et 1973 atteint des sommets, avec 65 et 79 documents en chiffres absolus, cela est dû essentiellement, comme nous le constatons désormais, au secteur scolaire qui représente 57 % la production totale. En somme, la crise est bien installée, en littérature générale, avant le départ de Claude Hurtubise.

Ce qui est étonnant, c'est, en une seule année, 1976, le retour du secteur littérature générale à un pourcentage important (82 %) de la production de l'année et l'effondrement du secteur scolaire²⁰.

Dès 1975, Thierry Viellard embauche Marie José Thériault comme assistante chargée notamment du secteur littérature générale. Elle vient travailler aux côtés de Jacques Allard qui assume alors des fonctions de directeur de collection (Doré, 2003a; Doré 2003c)²¹. L'importance de Thériault dans la maison augmentera progressivement et participera d'une stratégie de relance du secteur. En effet, pour attirer à nouveau des auteurs et des textes littéraires, Viellard entend jouer sur les origines familiales de sa collaboratrice, fille de l'écrivain Yves Thériault, auquel il prête une valeur importante, et sur le fait qu'elle est elle-même poète (Doré, 2003a). Par ailleurs, comme il ne peut plus s'occuper lui-même directement du secteur scolaire, il embauche un éditeur qui y veillera désormais, Jean-François Désautels.

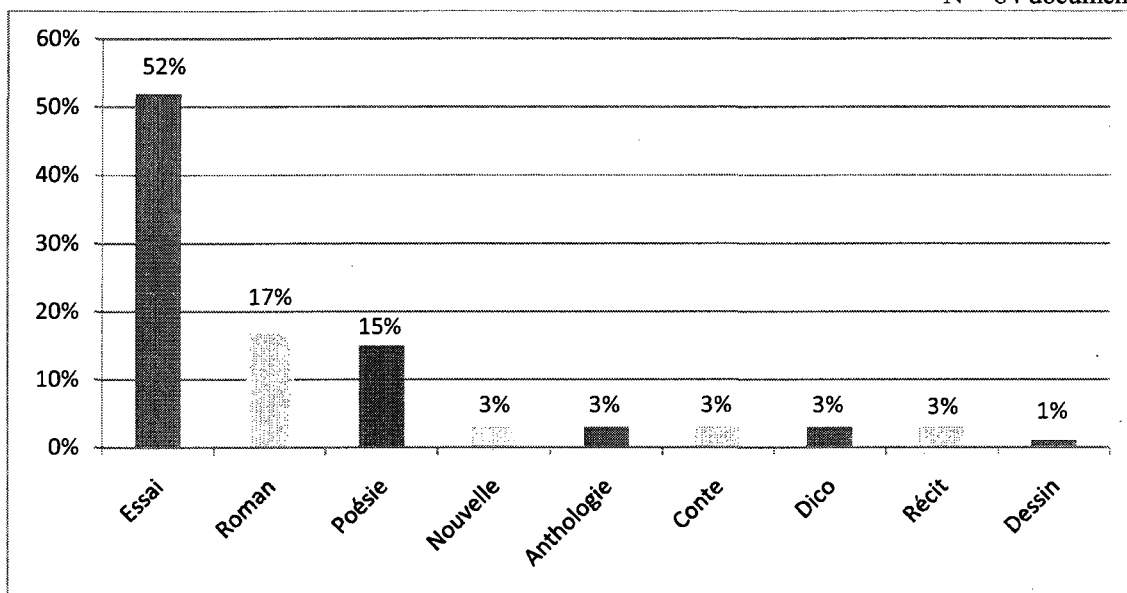
La figure 6.6 donne les genres pratiqués sous l'administration Viellard dans le secteur littérature générale.

²⁰ Rappelons qu'on a observé une chute de la production chez Leméac, à la même période (figure 5.4).

²¹ Notons qu'Allard enseigne alors à l'UQAM alors que Marie José Thériault est salariée des éditions Hurtubise HMH. Il dirige une des collections des « Cahiers du Québec. Textes et documents ».

Figure 6.6 : Secteur littérature générale, documents publiés par genres, 1976-1979

N = 84 documents



Un genre domine tous les autres, c'est l'essai, avec 52 % de la production de titres. Les 3 genres les plus importants sont l'essai, le roman et la poésie et totalisent 84 % de la production. Si on regroupe les catégories de la fiction (roman, nouvelle, conte et récit), on obtient 26 % des documents. Les 3 principaux genres atteignent alors 93 % de la production.

Si on compare cette période avec celle de Claude Hurtubise, on observe que l'essai connaît une baisse relative, passant de 62 % à 52 % de la production. Le roman, pour sa part, connaît une légère remontée, passant de 12 à 17 %. La grande différence, c'est la poésie qui passe de 3 % à 12 %.

Les recueils de poésie paraissent à partir de 1976, après l'arrivée dans la maison de Marie José Thériault, elle-même poète. Entre 1976 et 1979, on compte 12 recueils publiés. C'est considérable, compte tenu de l'absence de tradition en ce domaine chez cet éditeur, tant avant qu'après la période Viellard. On peut penser que, dans son souci d'arrimer l'image de la maison au nationalisme ambiant d'alors, le directeur général prend soin de cultiver son image

symbolique²². Du reste, c'est bien pour cette raison qu'il est allé chercher Marie José Thériault et qu'il a placé, par ailleurs, Guy Rocher à la présidence du conseil d'administration de l'entreprise²³.

Quels sont les auteurs du secteur littérature générale qu'on trouve dans cette période? Dans le roman et la nouvelle, il y a André Carpentier. En poésie, Rina Lasnier, Paul Chanel Malenfant, Jean Éthier-Blais. Dans l'essai, il y a Michel Morin. Parmi les auteurs qui ont déjà publié dans la maison, on distingue Naïm Kattan, Pierre Vadeboncoeur, Hugh MacLennan, Marshall McLuhan, Clément Moisan et Fernand Ouellette. Nous constatons d'emblée un moins grand nombre d'auteurs prestigieux que dans la période précédente²⁴.

Par ailleurs, on trouve, toujours dans le secteur littérature générale, un grand nombre d'auteurs en provenance des sciences humaines et sociales qui publient notamment dans une collection qui aura une grande importance dans la maison et sur laquelle nous reviendrons au chapitre 7, les « Cahiers du Québec ». Ces auteurs, dans la période Viellard, sont notamment les politologues Dorval Brunelle, Pierre Fournier et Daniel Latouche, le critique Marc Angenot et l'anthropologue Bernard Arcand. C'est aussi à cette époque que démarre la collection « Brèches » dirigée par Georges Leroux, professeur de philosophie à l'UQAM, promise à un avenir fructueux (comme nous le verrons au chapitre suivant).

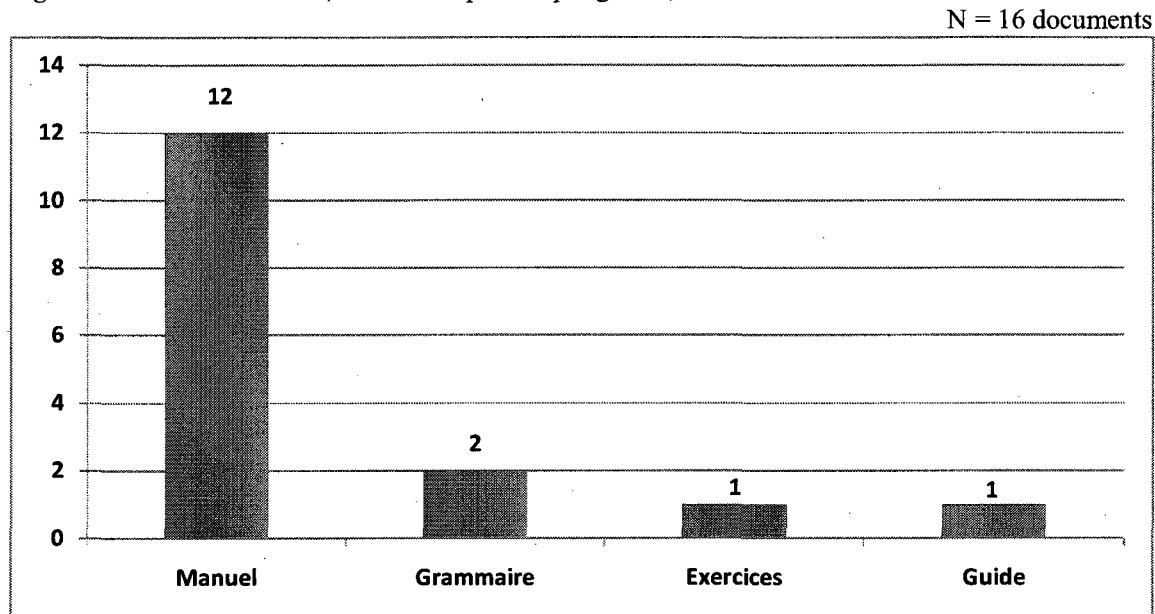
²² Le Parti québécois accède au pouvoir le 15 novembre 1976.

²³ M. J. Thériault était tout à fait consciente de la stratégie de Viellard, en tout cas c'est ce qu'elle disait en 2003 (Doré, 2003c). Quant au sociologue Guy Rocher, il deviendra sous-ministre chargée notamment de la politique culturelle et linguistique du tout nouveau gouvernement péquiste à partir de 1977.

²⁴ Le prestige est une notion relative. En effet, un auteur peut revêtir un prestige à une époque et ne plus l'avoir dans une époque subséquente; son prestige peut même lui être contesté au moment même où on lui reconnaît par ailleurs. Ainsi, quand Jean Éthier-Blais publie, dans les années 1970, chez Hurtubise HMH il possède encore l'importance que lui a procuré son activité critique au quotidien *Le Devoir* dans les années 1960. Mais il est déjà contesté par une nouvelle génération de critiques et de poètes qui arrive à la publication dans les années 1970, comme Claude Beausoleil et André Roy. Les 2 jeunes écrivains se commettent même de lettres ouvertes au *Devoir* et demanderont à répétition la démission ou le renvoi par le journal de son critique le plus lu.

Voyons maintenant comment se présente le secteur scolaire tout maigrelet qu'il soit sous l'administration Viellard. La figure 6.7 en donne la répartition en fonction des genres qui le composent.

Figure 6.7 : Secteur scolaire, documents publiés par genres, 1976-1979



Le manuel domine largement avec 75 % de la production sectorielle. Les autres genres ont disparu à toute fin pratique. Si nous comparons avec la période précédente (figure 6.3), nous constatons que le manuel est passé de 43 % à 75 % de la production, hausse relative importante. Quant aux 3 autres genres présents dans la figure 6.7, nous constatons un effondrement des exercices et guides et une remontée relative de la grammaire. Mais notons tout de suite, que la production en chiffres absolus (16 documents) est tellement basse qu'il n'est pas sûr qu'on puisse, dans le détail, en tirer des analyses significatives autres que celle qui nous fait constater ce que nous savons déjà soit une chute générale du secteur.

Les 12 manuels qu'on trouve dans les 4 années Viellard appartiennent essentiellement à 3 petites séries, 2 qui initient aux sciences sociales (politique, économie, religion, géographie humaine) et la 3^e au français.

En somme, en termes de production de titres, la période Viellard est essentiellement dépressive. Il s'agit pour le directeur général de faire face à la crise de l'entreprise amplifiée par la crise de l'industrie. Le nationalisme ambiant qui voit le Parti québécois prendre le pouvoir en 1976 et qui cherche à bouter l'édition française hors du Québec met certains agents dans des situations difficiles (Doré, 2003a). C'est aussi à cette situation que va réagir Viellard en allant chercher Thériault et Rocher et en mettant l'accent sur la littérature dont la valeur symbolique est grande. Toutefois, pour que l'entreprise survive, il faut lui assurer des assises financières plus solides. Viellard y parvient dès 1978, créant les conditions qui permettront à Hervé Foulon, tout jeune éditeur, d'acquérir la maison pour laquelle il nourrit des ambitions importantes.

3. Reprise et diversification : Hervé Foulon, 1980-2003

Signalons d'emblée que la période considérée ici se termine en 2003 alors qu'Hervé Foulon dirige encore aujourd'hui (en 2009) la maison. Nous avons expliqué au chapitre 5 pourquoi nous nous arrêtons à 2003 (changement dans l'entreprise avec l'arrivée progressive d'une nouvelle génération de dirigeants, les enfants Foulon, Arnaud et Alexandrine; changement des dirigeants dans l'ensemble des entreprises éditoriales, au Canada, dû à une arrivée massive à la retraite jusqu'en 2013).

La direction administrative d'Hervé Foulon est la plus longue des 3 directions s'étant succédé chez Hurtubise HMH. C'est aussi la plus importante en termes de production et donc d'activité éditoriale générale. On y compte, en 24 ans, 638 auteurs et 1 006 documents publiés, soit une moyenne annuelle de 42 documents²⁵.

²⁵ Rappelons que la période de Claude Hurtubise, qui s'étend sur 16 ans, compte 182 auteurs et 418 documents et que la période de Thierry Viellard, qui s'étend sur 4 ans, comprend 103 auteurs et 109 documents, pour une moyenne annuelle respective de 26 et 28 documents.

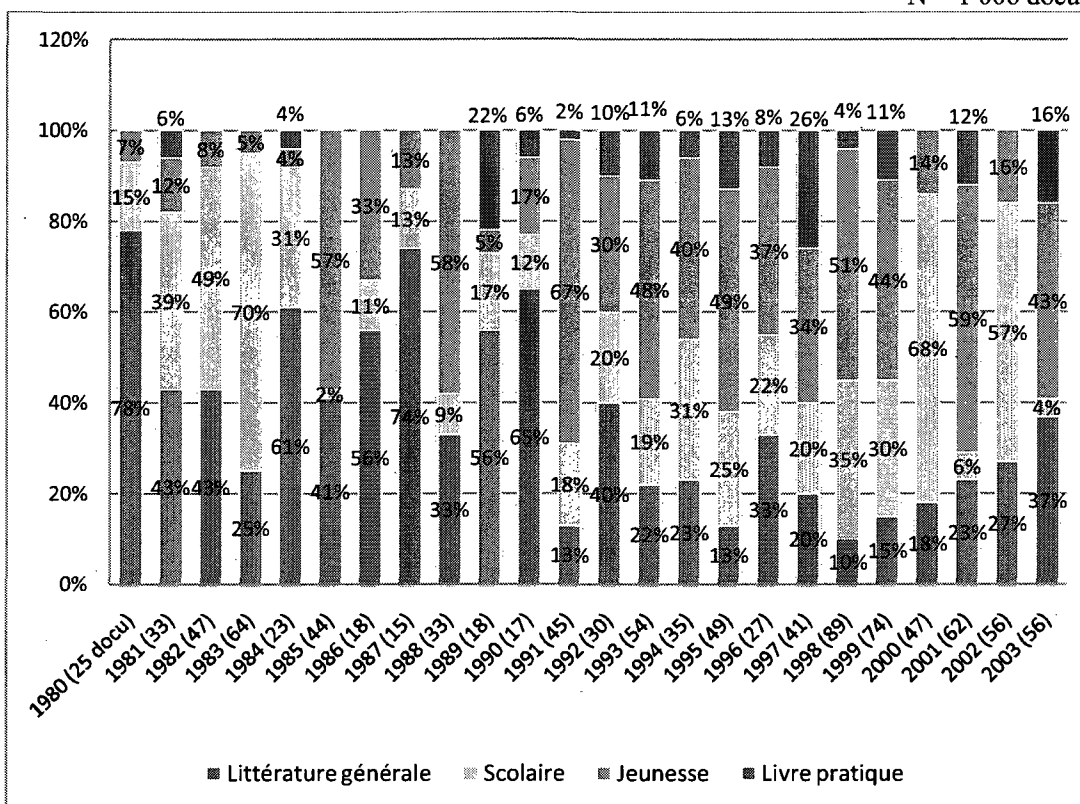
La figure 5.2 indique que l'année 1990 contient la deuxième plus basse production de toute la période (après l'année 1987). Étant située en son milieu, elle nous suggère de diviser la période en 2 sous-périodes contenant successivement 11 et 13 années²⁶. Si on regarde les 2 sous-périodes de façon globale, on constate qu'elles se ressemblent, avec toutefois une amplitude différente. En effet, il s'agit, dans les 2 cas, d'une montée, de 1980 à 1983 et de 1990 à 1993, suivie d'une descente, de 1983 à 1987 et de 1993 à 1997, suivi d'une hausse (en 1988 et en 1998) et à nouveau d'une baisse (1988-1990 et 1998-2000 voire 2003). Nous avons retenu 1990 et 1991 comme fin et début des 2 sous-périodes pour d'autres raisons, notamment parce que le début des années 1990 marque un nouveau départ pour la maison qui met sur pied 2 nouveaux secteurs, le secteur jeunesse, en 1991, et le secteur livre pratique, en 1993-1995. C'est l'activité de ces 2 secteurs qui expliquent l'amplitude plus grande de la seconde sous-période (1991-2003) par rapport à la première.

Examinons la figure 6.9 qui montre la répartition des documents publiés entre 1980 et 2003 en fonction des 4 secteurs éditoriaux.

²⁶ Rappelons qu'une période de 11 ans correspond à une réalité analytique repérée par les économistes et qu'ils appellent un cycle Juglar. Voir chapitre 6, note 11.

Figure 6.8 : Documents publiés par secteurs et par années, 1980-2003

N = 1 006 documents



On constate tout d'abord qu'il y a quelque chose qui se produit en passant de l'année 1990 à l'année 1991. D'une part, la production monte de 17 documents à 45²⁷. Ensuite, on voit le secteur jeunesse décoller diminuant considérablement la part relative du secteur littérature générale qui avait dominé dans les décennies précédentes.

Autre caractéristique, le secteur scolaire, encore présent de façon significative dans la première partie des années 1980, diminue considérablement à partir de 1985 et n'atteindra plus jamais, par la suite, le sommet atteint en 1983, avec 70 % de la production générale de cette année-là. Notons que sur 45 documents du secteur scolaire, toujours en 1983, 32 appartiennent à 3 auteurs et 2 séries²⁸. C'est dire que cette même année n'est pas tout à fait

²⁷ Le nombre de documents publiés par année en chiffres absolus, est indiqué, dans la figure 6.8, dans l'annexe des abscisses entre parenthèses après chaque année.

²⁸ Il s'agit de la série « Marc et Mathilde découvrent le monde des mathématiques » de Ginette Laurendeau et Dominique de Pasquale qui contient 7 titres; et des 2 séries de Michel Noël, l'une intitulée « Contes amérindiens » qui contient 16 et l'autre, « Innu atanukan » (en innu), qui en contient 9.

significative étant donné l'effet série qui joue alors venant gonfler le nombre de documents produits.

Le secteur littérature jeunesse qui domine complètement la production des années 1990, a eu, dans les années 1980, 2 années remarquables, en 1985 et en 1988. Dans chacune des années, cela s'explique aussi par la publication de séries. En effet, en 1985, la maison publie 25 documents dans cette section dont 2 séries qui totalisent 24 documents; en 1988, la maison publie 19 documents dans le secteur jeunesse dont une série de 16 documents²⁹. Encore une fois, si on n'y prend garde, l'effet série fausse le comportement continu d'un secteur éditorial et l'analyse qu'on peut en tirer. Autrement dit, dans les années 1980, et malgré les résultats atypiques des années 1985 et 1988, le secteur jeunesse n'est pas encore cette réalité éditoriale forte qu'il deviendra dans les années 1990 bien que, d'un point de vue analytique, il faille prendre note des résultats mentionnés. Remis en contexte, ces derniers n'indiquent pas réellement une activité continue.

Ce qui domine les années 1980, c'est donc le secteur littérature générale. Le secteur scolaire s'effondre à partir de 1985 et les 2 autres secteurs, jeunesse et livre pratique, bien qu'ils enregistrent une certaine activité ne sont pas significatifs en termes de secteurs conséquents (c'est-à-dire avec un souci continu de croissance et donc de planification du développement).

Les années 1990 sont marquées par de profonds changements. Le secteur littérature générale, entre 1990 et 1991, passe de 65 % de la production générale à 13 %; au même moment, le secteur jeunesse passe de 17 % à 67 %. C'est une bascule exacte d'un secteur à l'autre. Par ailleurs, le secteur livre pratique, avec 6 % et 2 % dans ces mêmes années 1990 et 1991, n'existe pas encore et le secteur scolaire, avec 12 % et 18 % reste marginal. En somme, il

²⁹ En 1985, les 2 séries publiées sont « Le petit zodiaque illustré » d'A.C. Domenech avec 12 titres et « La boîte aux rêves » de Monique Lavaille avec 12 titres. En 1988, la série est « Un, deux, trois, j'ai lu » de Marie Wabbes qui en contient 16. Nous reviendrons brièvement sur ces séries au chapitre 8.

arrive au secteur littérature générale ce qui est arrivé, dans les années 1970, au secteur scolaire, soit un recul important.

Entre 1991 à 2003, le secteur jeunesse occupe annuellement de 30 % (1992) à 68 % (2000) de la production totale, se maintenant à plus de 40 % de la production 10 années sur 13. Le secteur littérature générale voit diminuer sa part relative de la production mais il reste en activité tout au long des 13 années, voyant sa production annuelle occupée de 10 % à 40 % de la production totale. Dix des 13 années de la période voient cependant la production annuelle de ce secteur oscillée entre 10 % et 20 %, ce qui suggère une marginalisation du secteur.

Le secteur livre pratique apparaît de façon constante à partir de 1992 et est constamment présent jusqu'en 2003. La production annuelle varie alors entre 4 % (1998) et 26 % (1997) de la production annuelle. La production annuelle de cette période oscille entre 10 % et 26 %, 9 années sur 12, ce qui se rapproche de la performance du secteur littérature générale. Même si c'est un pourcentage qui peut sembler bas, il ne faut pas oublier ici que le secteur démarre pendant cette décennie et qu'il est constant dans sa production. Mouvement, somme toute, inverse de celui qu'on observe dans le secteur littérature générale dont les performances des périodes antérieures suggèrent que les années 1990 sont, pour lui, des années de marginalisation.

De même, le secteur scolaire, qui reste présent entre 1991 et 1999 avec une production qui oscille entre 18 % et 35 % de la production totale annuelle, disparaît quasi complètement à partir de 2000, étant totalement absent en 2000 et 2002 et ne récoltant que 6 % et 4 % de la production totale en 2001 et 2003. Marginalisation là aussi, mais plus sérieuse.

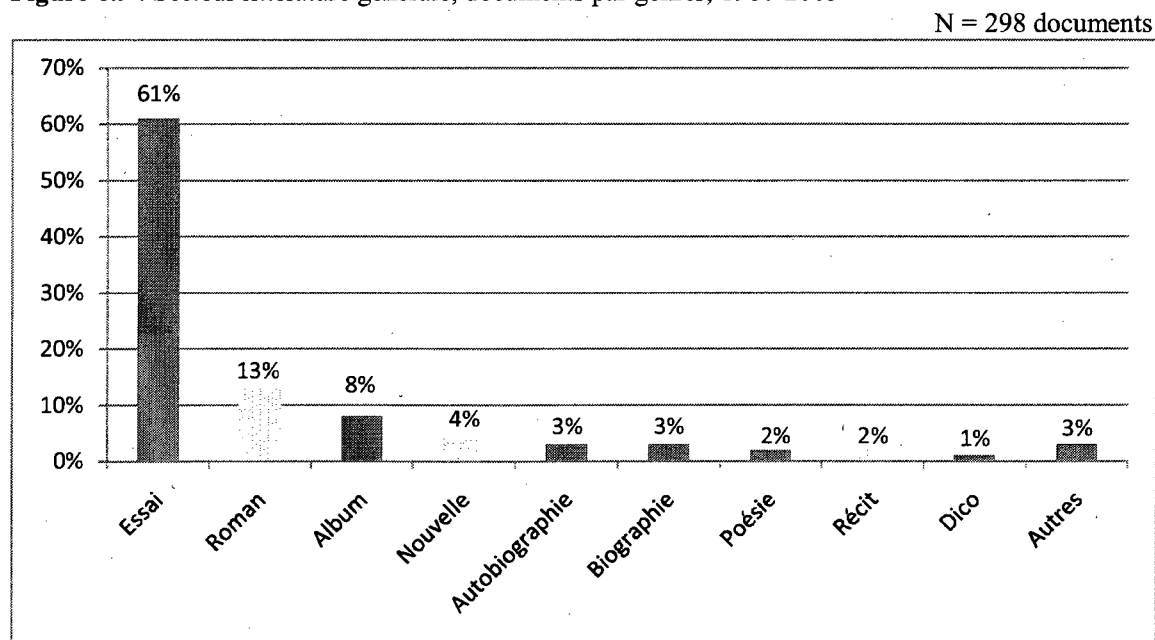
En somme, en 1991, le secteur littérature générale s'effondre à son tour et se voit supplanté par le secteur jeunesse qui assure une constance dans le développement des années 1991-2003. Cette seconde sous-période de l'administration Foulon est aussi plus complexe que la

précédente. Ainsi, même si leurs parts relatives sont moins importantes, les secteurs littérature générale et livre pratique sont présents constamment dans cette seconde sous-période. Cependant, le premier tend à se marginaliser et le second à prendre une place de plus en plus importante³⁰. Quant au secteur scolaire, il reprend de l'importance jusqu'en 1999 pour disparaître quasi complètement par la suite. De plus, l'analyse livres en main de la production montre que le secteur est passé du scolaire au parascolaire. Nous y reviendrons.

*

Voyons maintenant de plus près, pendant les 24 années de la période Foulon, les genres pratiqués dans chacun des secteurs éditoriaux. La figure 6.9 en donne la production pour le secteur littérature générale.

Figure 6.9 : Secteur littérature générale, documents par genres, 1980-2003



Avec 61 % de la production, l'essai continue à dominer. Suivent le roman et l'album, avec 13 % et 8 % de la production. Ces 3 genres totalisent 82 % de la production. On trouve à peu

³⁰ Rappelons encore une fois que notre analyse porte sur les titres publiés et non sur les ventes d'exemplaires. De ce point de vue, si nous disposions des chiffres, peut-être verrions-nous encore avec plus d'évidence l'importance du livre pratique, réputé vendre plus que le secteur de la littérature générale.

près les mêmes pourcentages pour la période de Claude Hurtubise, où l'essai comprend 62 % de la production et le roman, 12 %. Notons encore que les genres de la fiction (roman, nouvelle et récit – en gris pâle dans la figure) totalisent 19 % des documents publiés dans ce secteur. Ils représentaient 21 % sous l'administration Hurtubise et 26 % sous Viellard.

Ce qui fait nouveauté, c'est la place qu'occupe l'album. Essentiellement il s'agit d'un livre illustré, en couleurs, grand format, avec couverture cartonnée. Tel que considéré ici, il se développe au début des années 1990 bien qu'il existe quelques titres parus ici et là dans les années précédentes. Les sujets touchent à une ville (Montréal), à une région (Acadie), à un pays (États-Unis), à un thème (les ponts couverts, les héros de bandes dessinées). Peut-être faudrait-il le considérer comme appartenant à un autre secteur. En réalité, ce sont de « beaux livres », comme les présente l'éditeur dans ses catalogues du début des années 2000, sans être des livres d'art ni des livres sur l'art³¹. Le texte y est important mais pas suffisamment pour être considéré comme un essai, même quand l'auteur est connu pour une production publiée ailleurs, comme Gil Courtemanche et Jean O'Neil, dans le journalisme, l'essai, le roman et le récit. Peut-être le développement futur de la maison obligera à traiter différemment ce genre. Pour le moment, à la suite de l'éditeur, considérons-le comme appartenant au secteur littérature générale³².

Par ailleurs, dans les essais publiés, on trouve un grand nombre de documents signés par des universitaires. Deux collections qui existaient avant 1980 dominent l'ensemble, soit les « Cahiers du Québec », avec 61 documents, et « Brèches », avec 37 documents. Nous les analyserons au chapitre 7.

³¹ L'expression « beaux livres » apparaît dans le titre d'un catalogue promotionnel publié par Hurtubise HMH : *Catalogue Beaux livres 2004*, [s.d.], [s.l.], 12 p.

³² Dans le *Catalogue Beaux livres 2004*, l'éditeur présente aussi des livres qui appartiennent aux secteurs jeunesse et livres pratiques.

Dans le roman, on trouve les livres de Naïm Kattan et Monique Bosco. Ce qui frappe toutefois, c'est que les grands noms des époques antérieures n'y sont plus, ayant cessé de publier ou étant passé chez d'autres éditeurs, comme Anne Hébert et Jacques Ferron, qui ne restèrent chez Hurtubise HMH que le temps d'un ou deux livres³³. La poésie a disparu à toute fin pratique de la production de la maison. Les quelques titres qu'on trouve sont parus avant 1982, alors que Marie José Thériault, devenue directrice littéraire depuis 1978, travaille encore dans l'entreprise³⁴. Les rares livres de poésie parus par la suite (Charles Gill et Guy Delahaye) sont présentées et traitées comme des documents historiques; ils paraissent dans la collection « Cahiers du Québec », série « Textes et documents littéraires » et pas du tout dans la collection « Sur paroles » qui auparavant était réservée au genre.

En ce qui concerne les auteurs de la section littérature générale, très peu sont considérés comme des écrivains importants³⁵. Tout de même, Naïm Kattan, Monique Bosco et Jean-Louis Roy sont les auteurs les plus édités pendant cette période. Kattan fut un important fonctionnaire fédéral qui fit carrière au Conseil des arts du Canada à partir des années 1960 et en devint directeur de l'édition³⁶. Monique Bosco était professeur de littérature à l'Université de Montréal depuis les années 1960³⁷. Jean-Louis Roy avait été historien, directeur du Centre d'études canadiennes-françaises de l'Université McGill dans les années 1970 et directeur du journal *Le Devoir*, au début des années 1980, avant de devenir haut fonctionnaire et conseiller dans des organismes francophones internationaux par la suite³⁸.

³³ Chaque auteur a un parcours éditorial particulier qui tient à la fois de sa biographie et de l'état du marché aux différentes époques. Ainsi, Anne Hébert était au Seuil depuis 1958 alors qu'elle publia, dans les années 1960, chez Hurtubise HMH.

³⁴ Elle quitte l'entreprise en 1984 (Doré, 2003c).

³⁵ Si on examine leur présence dans les index de Bouvier et Roy (1996), Chamberland et Weinzmann (1996) et Mailhot (1997).

³⁶ Il aurait publié 23 livres chez Hurtubise HMH entre 1970 et 2008 (site Internet de BAnQ, 4 février 2009).

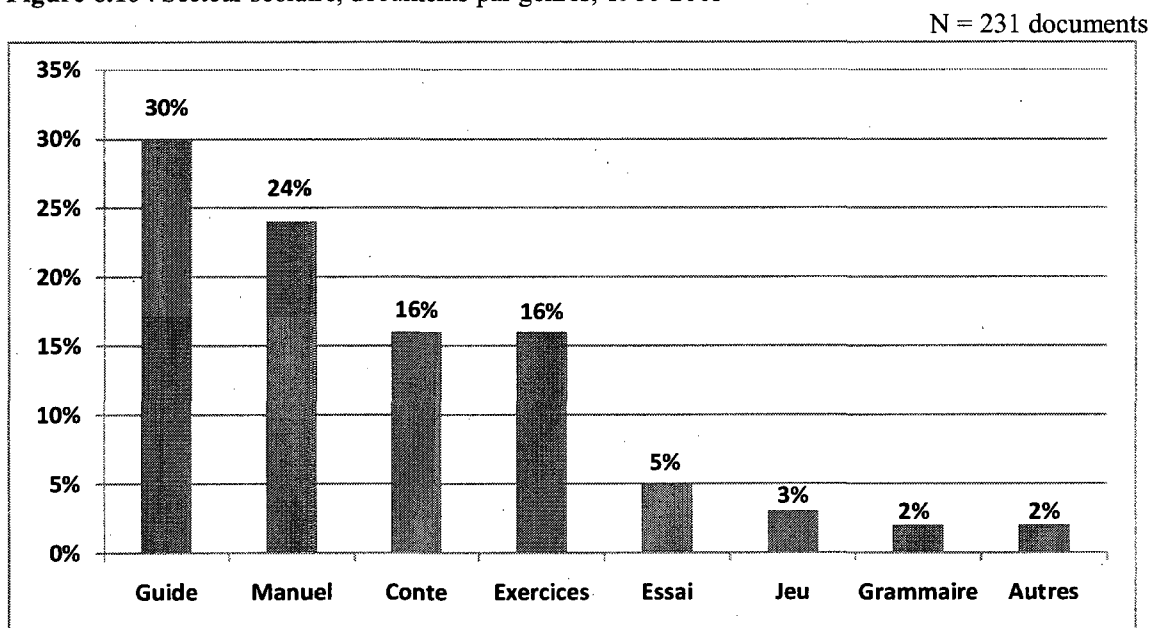
³⁷ Elle aurait publié 15 livres chez Hurtubise HMH entre 1965 et 2004 (site Internet de BAnQ, 4 février 2009).

³⁸ Il aurait publié 12 livres chez Hurtubise HMH entre 1974 et 2008 (site Internet de BAnQ, 4 février 2009).

Parmi les universitaires, on trouve aussi le critique André Brochu, le politologue Dorval Brunelle, l'historien Marcel Trudel. Les textes traduits du Canada anglais sont devenus quasi inexistant dans la production de la maison à l'exception d'un roman de Timothy Findley, repris des éditions Fayard de Paris, et des mémoires du poète John Glassco, traduits par Jean-Yves Soucy³⁹.

La figure 6.10 montre la production du secteur scolaire entre 1980 et 2003.

Figure 6.10 : Secteur scolaire, documents par genres, 1980-2003



Quatre genres dominent la production, ce sont le guide (30 %), le manuel (24 %), le conte (16 %) et les exercices (16 %), qui totalisent donc 86 %. Ce qui étonne ici, c'est la place que prend le conte, totalement absent dans les 2 périodes administratives antérieures. Cela s'explique toutefois par l'existence d'une série didactique écrite par Michel Noël et publiée en 3 langues (français, cri et innu), entre 1981 et 1984. Cette série comprend en tout 36 documents d'où son importance statistique. On peut donc considérer le conte comme atypique, la production n'en étant pas maintenue.

³⁹ Findley, *Guerres*, Hurtubise HMH, 1980; Glassco, *Souvenirs de Montparnasse*, Hurtubise HMH, 1983.

Par ailleurs, les séries écrites par les mêmes auteurs sont nombreuses. Il y a celles de Michel Brindamour, Marthe Sansregret et Madeleine Landry⁴⁰. Il y a aussi la collection des Bescherelle que Hurtubise HMH distribue et édite pour le Canada et sur laquelle notre éditeur exerce une influence rédactionnelle de plus en plus grande tout au long de la période. Les Bescherelle sont généralement produits en Europe (rédigés et imprimés), mais il y a des exceptions importantes. Nous y reviendrons au chapitre 8.

Les livres traitent de français, mathématiques, biologie, chimie, littérature. La maison reprend en anglais et quelquefois dans des langues autochtones du Canada des ouvrages qu'elle a aussi publiés en français. Elle édite des livres destinés à la formation des enseignants dans certains pays africains⁴¹. Enfin, elle propose des modules d'exploitation comprenant des activités et un guide qui accompagnent des romans qui sont publiés, pour leur part, dans le secteur jeunesse. La collection « Plus » est l'objet de cette double appartenance sectorielle.

Deux nouveaux secteurs éditoriaux ont émergé pendant la période Foulon. Le secteur jeunesse comprend 390 documents et est dominé par 2 genres, le roman et l'album, qui totalisent 88 % de la production. À lui seul, le roman contient 54 % de la production du secteur. Les collections y sont nombreuses et jouent un rôle moteur non seulement dans le secteur, mais aussi dans le fonctionnement général de la maison du fait de sa domination à partir des années 1990.

Quant à l'album, il s'agit le plus souvent de dessins, mais il y a aussi des albums avec photographies. Hurtubise HMH en achète les droits sur des séries entières auprès d'éditeurs étrangers et les fait traduire ou, le plus souvent, en achète la licence pour le Canada franco-

⁴⁰ Il s'agit des collections : « Les cahiers Orange » (11 titres pour le français; 7 pour les mathématiques) et « Les cartes Orange » (5 titres en mathématiques) de Brindamour; de « La reconnaissance des acquis » (4 séries de 9 titres, en français et en anglais) de Sansregret; des « Mathématiques », cahiers d'exercices pour le secondaire 2 et 3, en 15 titres, de Landry.

⁴¹ « Profession : instituteur » (10 titres écrits par plusieurs auteurs).

phone auprès d'éditeurs français qui les ont déjà traduits pour leurs propres marchés. Ces séries sont imprimées en Europe ou en Extrême-Orient. Et comme la maison achète en bloc les droits sur des séries et collections, elle les publie souvent en une seule année voire l'année même où l'éditeur d'origine les publie aussi. Dans ces conditions, le rôle de producteur de notre maison d'édition diminue considérablement. Le genre « album » du secteur jeunesse est donc un lieu où Hurtubise HMH ne fait que reprendre la production étrangère, jusque dans les traductions et qu'elle met en circulation sur son marché national.

Autre secteur éditorial à émerger dans les années 1990 : le livre pratique. On y trouve 81 documents dont 69 guides (85 % de l'ensemble). Le guide est un ouvrage qui donne des renseignements pratiques sur un domaine précis de la vie quotidienne et qui est mis dans une forme accessible pour un grand nombre. Il contient donc une connaissance vulgarisée. La série y est présente et il existe de nombreuses traductions. Très peu sont produits entièrement par Hurtubise HMH.

En somme, la 3^e période administrative se divise en 2 sous-périodes que les années 1990 et 1991 séparent. De 1980 à 1990, le secteur littérature générale est le plus actif. Le secteur scolaire s'effondre à partir de 1985 et les 2 autres secteurs, jeunesse et livre pratique, n'existent pas encore à proprement parler même si quelques livres, ici et là, sont édités. La seconde sous-période, entre 1991 et 2003, voit en une seule année, le déclin du secteur littérature générale et le décollage fulgurant du secteur jeunesse. Le secteur livre pratique émerge à partir de 1992.

Pendant les 24 années de la période, les 4 secteurs ont une activité variée quand on les examine du point de vue des genres qu'ils contiennent. Le secteur littérature générale a une abondante activité avec l'essai. Signés le plus souvent par des universitaires, ces essais connaissent sans doute des ventes limitées à cause de leur caractère spécialisé. Par ailleurs, les

genres traditionnels comme le roman, la nouvelle, la poésie sont peu représentés et totalisent à peu près 20 % de la production.

Le secteur scolaire n'a pas une existence constante tout au long de la période. Il est présent au tout début, entre 1980 et 1984, puis disparaît presque complètement jusqu'en 1988, revient en 1989 jusqu'en 1999 et disparaît à nouveau quasi entièrement par la suite. C'est une production qui a changé de nature entre 1984 et 1989. Ainsi, dans les années 1990, la maison s'oriente vers le parascolaire dont la production est conçue « pour soutenir le travail des élèves du primaire à la maison ou en classe⁴² ». Ces livres ne sont donc pas utilisés comme ouvrages scolaires principaux et obligatoires ce qui suggère une diffusion différente des ouvrages approuvés par le ministère, assujettis à un cahier des charges plus contraignant.

Le secteur jeunesse qui ne se développe vraiment qu'à partir des années 1990 publie 2 grands genres, le roman, produit par la maison, et l'album, produit à l'étranger et dont la maison achète les droits de diffusion pour son marché national. L'album apparaît sous forme de séries ou de livres, traduits et imprimés à l'extérieur du pays. Les séries paraissent le plus souvent en une année, ce qui a pour effet de faire subitement croître la production des années en question et rend celles-ci atypique du point de vue de l'évolution sur plusieurs années.

À partir de 2004, les choses se présentent différemment. Une nouvelle direction, plus jeune, se met progressivement en place et de nouvelles tendances sont amorcées.

4. Distribution et internationalisation

Tout en partant des divisions internes du catalogue, ce qui correspond à son aspect dénomin-

⁴² Dans *40 ans d'édition québécoise : Les Éditions Hurtubise HMH*, [2000], [p. 22]. Il s'agit notamment des séries appelées « Cahiers orange » dirigées par Michel Brindamour.

tif et qualitatif, nous en avons examiné jusqu'ici le développement quantitatif, en le situant toutefois dans le contexte du marché éditorial québécois des années 1960 à 2000. Ce que nous avons vu ne rend pas compte cependant de toute l'activité déployée par la maison dans son histoire et donc des stratégies utilisées. Nous voudrions ici ouvrir une perspective sur les stratégies internationales qui ont agi directement sur son développement. Nous évoquerons à cette occasion l'importance que la distribution a eue. Il ne s'agit pas d'épuiser la totalité des stratégies de la maison au cours de son histoire, mais plutôt de dégager un modèle qui en rendrait compte et qui pourrait éventuellement servir pour d'autres maisons⁴³.

La langue dans laquelle publie une maison d'édition délimite le territoire où sa production pourra circuler. Hurtubise HMH a toujours eu une composante étrangère dans une partie ou l'autre de son activité. La première fut, dès le départ, le partage de l'entreprise avec notamment 2 éditeurs français, Mame et Hatier. Très tôt, la maison a distribué ou publié des titres produits en France par l'un ou l'autre de ses actionnaires français. C'est ainsi qu'elle distribua au Canada *L'Art de conjuguer* de Hatier. De la même façon, en 1965, lorsque la maison pose les premiers jalons de son secteur scolaire, grâce à Thierry Viellard, Français apparenté à la famille Mame, elle le fait avec une grammaire Galichet, écrite et produite en France⁴⁴. En 1975, quand Claude Hurtubise se retire de la maison, c'est ce même Viellard qui en devient directeur général pour les 4 années qui suivent. En 1979, Hervé Foulon, neveu du propriétaire de Hatier, acquiert la quasi-totalité des parts de Hurtubise HMH, rachetant celles que détenait précisément la maison Hatier et celles que Roger Mame possédait encore. Au milieu des an-

⁴³ L'analyse qui suit emprunte à un article que nous avons écrit et qui a été publié en France, en 2009, sous le titre « Stratégies éditoriales et marché international : le cas d'un éditeur canadien francophone, Hurtubise HMH ». Voir la bibliographie en fin de thèse les détails.

⁴⁴ Georges Galichet, Georges Leriche, *Guide panoramique de la grammaire française. Grammaire et analyse, orthographe, conjugaison*, Montréal, HMH, 1965, 157 p. (achevé d'imprimer en France par l'Imprimerie Charles-Lavauzelle & C^{ie}, Paris, Limoges, Nancy). Notons que l'Imprimerie Charles-Lavauzelle & Cie était non seulement l'imprimeur mais aussi l'éditeur français des grammaires Galichet.

nées 1970, Hatier détenait 15 % des parts de la maison⁴⁵.

Dès son arrivée à la tête de l'entreprise, Hervé Foulon développe, pour le Canada, une activité de distributeur de livres francophones étrangers, principalement français. Une partie importante des maisons distribuées est spécialisée dans l'enseignement du français et des langues secondes, une autre partie touche la littérature jeunesse et le secteur scolaire pris globalement. En 1982, Foulon acquiert Marcel Didier Canada, filiale indépendante d'une maison d'édition française spécialisée dans les méthodes d'apprentissage des langues secondes ; c'est Hatier qui possède alors Didier France⁴⁶. À partir de 1991, Hurtubise HMH distribue aussi des éditeurs africains en provenance du Maghreb et des pays subsahariens comme la Côte d'Ivoire, le Sénégal et aussi le Cameroun et le Zaïre (actuelle République démocratique du Congo). En fait, de 1980 à 2003, Hurtubise HMH a distribué une cinquantaine de maisons d'édition étrangères différentes, certaines pendant quelques années seulement, d'autres pendant toute la période. Toutefois, Hatier demeura le principal éditeur étranger qu'il distribua et celui qui de loin lui rapporta le plus (Doré, 2007).

En 2000, Foulon acquiert à Paris une librairie qui bat de l'aile, spécialisée dans le livre québécois et canadien francophone, la Librairie du Québec⁴⁷. Il y crée, sous le nom de Distribution du Nouveau monde (DNM), un service de distribution de petits et moyens éditeurs canadiens

⁴⁵ À cause de son activité éditoriale, Hatier se faisait fort de conseiller l'éditeur montréalais, pendant les années 1970, lui envoyant régulièrement, à partir de Paris, des télex de recommandations. Roger Mame de son côté ne s'est jamais autorisé de pareilles interventions. Selon Hervé Foulon, cette façon de faire n'avait pas l'heur de combler, c'est le moins qu'on puisse dire, les administrateurs de la maison montréalaise (Doré, 2006).

⁴⁶ Par une habile stratégie, Hervé Foulon a réussi à se porter acquéreur de Marcel Didier Canada, devançant Hatier qui voulait mettre la main dessus. La manœuvre consista à la fois à devenir le distributeur de Hatier au même moment qu'il entreprenait des discussions secrètes avec Jean-Paul Sémeillon, directeur de Marcel Didier Canada, pour l'acquisition de cette maison. Il signa d'abord avec Hatier un contrat de distribution exclusive pour le Canada et se porta acquéreur de Marcel Didier Canada immédiatement après, ravissant à l'éditeur français l'objet de ses convoitises. Tout cela sur fond de rapports familiaux complexes, dans la mesure où, jusqu'au milieu des années 1970, Hervé Foulon et son père possédaient encore la moitié des parts de Hatier, administré toutefois par Michel Foulon et son fils, Bernard, oncle et cousin d'Hervé Foulon (Doré, 2007).

⁴⁷ La Librairie du Québec est située au 30 rue Gay-Lussac, 75005 Paris. Elle était propriété, juste avant son acquisition par Foulon, des Canadiens Robert Beauchamp, Thomas Déri et Colette Dupuis (Vincent, 1999 : 137-146).

francophones délaissés par la distribution française⁴⁸. Foulon complète ainsi son activité de distributeur de livres francophones, tant au Canada qu'à l'étranger⁴⁹.

Le parcours de Foulon explique ses choix de développement à l'international. Né à Paris en 1949, il est le descendant direct d'Alexandre Hatier, fondateur des éditions Hatier en 1880. Cette maison a évolué dans le livre scolaire, puis parascolaire à partir des années 1970⁵⁰. À la fin des années 1960, Hervé Foulon a suivi une formation dans une école de commerce de Paris. Après un emploi chez Gaz et Océans, compagnie française ayant des intérêts en Afrique, il vient s'établir à Montréal, en 1973, et entre au service comptabilité des éditions Hurtubise HMH ; il a alors 24 ans. À cette même époque, et la maison et le marché du livre sont en crise (chapitre 3 et 4). Un des problèmes vient de la distribution. On assiste alors à une stratégie de la part d'Hachette pour contrôler une partie du marché québécois, production, distribution et vente. Hachette entre dans le capital de CEC, éditeur scolaire, et dans celui des librairies Garneau (Bellefeuille *et al*, 1972 ; Ministère des communications, 1972 ; Roy, 2008 : 155-205).

Comme nous l'avons montré au chapitre 4, les années 1970 voient se mettre en place un nouveau modèle de distribution, notamment au Québec. Il consiste pour un éditeur d'importance à développer un service distribution qui concerne d'abord son propre catalogue, puis touche ensuite les catalogues d'autres éditeurs, que ces derniers appartiennent au marché national ou qu'ils proviennent de l'étranger.

⁴⁸ La liste en est fournie dans la rubrique « Éditeurs diffusés et distribués » du site Libriszone [en ligne, consulté le 05/03/2006] <www.libriszone.com/lib/indexquebec.htm>.

⁴⁹ Les éditeurs étrangers que Hurtubise HMH distribue au Canada remplissent une fonction financière lui permettant de compléter son propre catalogue dans des domaines comme le scolaire, le parascolaire, la jeunesse, où il n'a pas les moyens de produire. Les éditeurs canadiens francophones distribués en France ont une fonction culturelle régie toutefois par des considérations commerciales minimales. Du reste, une partie des activités de la Librairie du Québec à Paris est financée par la SODEC au titre du « rayonnement culturel ». Ainsi, la Librairie a reçu 287 000 \$ entre 2000-2001 et 2004-2005 (en 5 ans) de cette société d'État québécoise. Voir les rapports annuels de la SODEC [en ligne, consulté le 09/01/2008] <http://www.sodec.gouv.qc.ca/medias_rapports.php>.

⁵⁰ En 1975, le père d'Hervé Foulon vend ses parts à son frère Michel. En 1996, Bernard, fils de Michel qui prit la direction de l'entreprise entre-temps, vend la maison au Groupe Hachette Livre qui appartient au Groupe Lagardère, spécialisé dans le livre, la presse, la distribution services et l'audiovisuel. (Source : site des Éditions Hatier [en ligne, consulté le 24/05/2004] <www.editions-hatier.fr/>).

En 1979, au moment où il acquiert Hurtubise HMH, Hervé Foulon a trente ans. Il appartient, par son âge, à la nouvelle génération d'éditeurs qui émerge sur le marché québécois, bien qu'il s'en distingue culturellement du fait de ses origines et de sa formation. Dès 1980, il modifie le fonctionnement de son entreprise et met sur pied un secteur distribution⁵¹. C'est aussi à cette époque que l'État fédéral encourage le développement d'entreprises culturelles soucieuses de rentabilité⁵². En 1985, Foulon obtient des subsides du ministère fédéral de l'Industrie pour étudier les développements possibles de l'édition en partenariat avec des agents africains. Il se rend au Zaïre (République démocratique du Congo en 2008) et en Côte d'Ivoire. Il participe à la fondation des Éditions Afrique, au Zaïre, avec un partenaire belge, les Éditions de Boëck, et un partenaire zaïrois. La jeune maison produit alors des livres scolaires et de la littérature jeunesse. La plupart des livres paraissent en langue française, mais certains sont traduits dans des langues africaines⁵³. Pour Foulon, il s'agit d'ouvrir de nouveaux marchés en proposant aux Africains contactés un partenariat sur une base égalitaire, tant dans l'investissement financier que dans la fabrication des livres (direction de collection, auteurs, mise en page, impression).

En somme, à partir des années 1980, Hurtubise HMH a 2 activités, l'édition et la distribution. En tant qu'éditeur, il produit des livres. En tant que distributeur, il met en circulation des ouvrages produits par d'autres éditeurs, potentiellement des concurrents. À partir des années 1990, il offre une ouverture sur le Canada à ses partenaires africains, au moment même où il

⁵¹ S'il faut en croire les catalogues de la maison, Hurtubise HMH distribuait des maisons étrangères dès les années 1960, mais cette activité n'a jamais eu l'importance qu'elle a acquise à partir des années 1980 alors qu'elle contribue à structurer son développement. La distribution exclusive de Hatier au Canada que Hurtubise HMH obtient au début de cette décennie est déterminante dans sa stratégie et dans la survie même de l'entreprise (Doré, 2007). Incidemment, avant de fonder HMH, en 1960, et même après sa fondation, Claude Hurtubise travaillait pour FOMAC, maison de distribution canadienne appartenant à Hatier. Pour la petite histoire, FOMAC est l'acronyme de FOulon (propriétaire de Hatier), MAdeleine (épouse de Michel Foulon) et Canada. Une entreprise semblable appartenant aussi à Hatier existait à la même époque pour la Suisse du nom de FOMAS.

⁵² L'expression « entreprise culturelle » apparaît dans *Pour l'évolution de la politique culturelle* (Québec, ministère des Affaires culturelles, mai 1976), livre vert du ministère québécois des Affaires culturelles. Toutefois, la réalité analytique existe déjà dans des rapports commandés par des organismes fédéraux, au cours des années 1960 (Ernst & Ernst, 1970; Litt, 2007).

⁵³ Il nous a été impossible d'examiner cette dernière production éditoriale qui n'a jamais été distribuée au Canada et ne s'y trouve donc pas. Les informations données ici proviennent d'Hervé Foulon (Doré, 2006).

cherche à s'insérer sur les marchés africains.

Nous allons examiner 2 objets éditoriaux produits par Hurtubise HMH afin de voir quelle forme sa stratégie d'expansion à l'étranger a prise. Il s'agit d'une série et d'une collection destinées au marché de l'Afrique subsaharienne. Il en sera à nouveau question aux chapitres 7 et 8.

« Profession : instituteur » est une série de 13 titres parus en 1995 (5 titres) et 1998 (8 titres) et destinés aux maîtres d'école africains. Une étude de marché fut préalablement faite. Il s'agissait de produire un ouvrage qui répondrait aux difficultés quotidiennes rencontrées par les instituteurs et face auxquelles ils sont le plus souvent sans ressource. La forme même fut pensée pour en faciliter la circulation et l'achat (bas prix unitaire). Ainsi au lieu d'un gros ouvrage, avec plusieurs chapitres et un auteur, il fut décidé qu'il y en aurait plusieurs petits, sur des sujets précis, écrits par de nombreux auteurs. De la sorte, les tirages pourraient varier selon le succès des titres.

Chaque titre a été rédigé par un auteur africain ou travaillant en Afrique. La plupart sont formateurs de maîtres. La présentation graphique et l'impression ont été faite à Montréal, pour des raisons d'économie. Chaque titre a d'abord fait l'objet d'un tirage de 3 000 exemplaires. Devant le succès rencontré, il fallut réimprimer à plusieurs reprises. En 2006, Foulon estimait le tirage global de la série à près de 150 000 exemplaires (Doré, 2006). L'Agence de Coopération culturelle et technique s'impliqua financièrement dans la production des titres afin d'en diminuer le coût unitaire.

Le second objet éditorial est une collection de romans en littérature jeunesse et s'intitule « Lire au présent ». La collection fut développée avec la collaboration d'une Ivoirienne qui en fut la directrice, spécialiste de littérature jeunesse. Entre 1998 et 2002, 15 titres y sont parus. Chaque roman veut à la fois divertir et former. En effet, dans un souci pédagogique, une sec-

tion spéciale est proposée en fin d'ouvrage dont le but est de s'assurer de la compréhension de la langue et du thème⁵⁴. Les livres sont vendus en librairies, bien que ce secteur soit très peu développé dans la plupart des pays d'Afrique subsaharienne. Cette faiblesse dans les points de vente freine évidemment la circulation des livres (Pinhas, 2005 : 226-229). Cependant, la promotion faite directement dans les écoles s'est traduite par l'inclusion de certains titres dans des listes de lecture recommandée. Auteurs et illustrateurs sont africains. La collection a été coéditée avec le Centre d'Édition et de Diffusion africaine (CEDA), maison d'édition ivoirienne dans laquelle Hervé Foulon possédait des parts jusqu'en 2005⁵⁵. Les livres ont tous été produits à Montréal. Selon Foulon, les rapports entre Hurtubise HMH et la directrice de collection ont été excellents parce qu'ils ont été précisés au départ. L'Agence intergouvernementale de la Francophonie (ex-Agence de Coopération culturelle et technique) a financé une partie de la collection.

Les 28 titres de cette collection et de cette série sont peu au regard des 1 534 titres du catalogue. Toutefois leur analyse permet de mieux comprendre un fonctionnement éditorial dans le contexte d'une stratégie de développement international⁵⁶. Ils ont été produits d'abord en série et collection dans 2 secteurs différents, le scolaire et le livre jeunesse, qui sont les plus

⁵⁴ On aura noté que cette double appartenance de la collection au secteur littérature jeunesse et au secteur scolaire existe déjà dans d'autres collections du catalogue Hurtubise HMH, notamment la collection « Plus » qui a démarré en 1991. On voit ainsi comment l'ensemble du catalogue et la structuration de la maison d'édition influencent le développement d'une collection donnée.

⁵⁵ CEDA a été fondé en 1961 par Hatier, Didier, Mame et l'État ivoirien. La participation relative de chacun a varié au cours des ans. En 2006, l'État possédait 20% des parts, 31% étaient entre les mains d'intérêts privés ivoiriens et Hatier en avait 49% après rachat, en 2005, des 9% qu'Hervé Foulon possédait. La loi ivoirienne interdit que la propriété étrangère d'une maison d'édition nationale atteigne plus de 49% des parts. Notons au passage que la création du CEDA est contemporaine de celle de Hurtubise HMH (1960) et qu'on y trouve 2 des fondateurs de la maison montréalaise, Mame et Hatier; quant à Didier, Hervé Foulon en acquerra la filiale canadienne en 1982 alors que Didier France appartenait à Hatier (Doré, 2006; site du CEDA [en ligne, consulté le 20/02/2008] <www.ceda-ci.com>).

⁵⁶ En 2006, le site Afrilivres [en ligne, consulté en mars 2006] <www.afrilivres.com> qui publicise l'édition africaine francophone dénombre 1 318 titres en circulation en provenance de 54 éditeurs de l'Afrique subsaharienne. À titre de comparaison, la base de données bibliographique Electre [en ligne, consulté en mars 2006] <www.electre.com>, signale 900 000 titres francophones alors en circulation dans le monde (en réalité, titres parus en français dans 76 pays et titres parus en France, en français et, pour ce pays, dans toutes les langues). Les 1 318 titres africains représentent donc 0,1 % de l'ensemble des titres francophones. Electre est une bibliographie (en base de données) qui appartient au Cercle de la Librairie, « organisme interprofessionnel français de promotion du livre », et qui est mise à jour quotidiennement.

importants de l'édition des pays francophones subsahariens⁵⁷. Les 2 projets ont été élaborés après qu'Hervé Foulon ait exploré le terrain africain et ses potentialités. Ils s'inscrivent aussi dans une stratégie où la distribution d'éditeurs africains par Hurtubise HMH au Canada avait sans doute pour fonction d'intéresser des partenaires africains. Dès le départ, il a été convenu que les artisans, auteurs et dessinateurs, seraient le plus souvent possible africains ou connaîtraient bien l'Afrique. Leur production matérielle fut faite au Canada pour des raisons financières⁵⁸. Les 2 objets éditoriaux ont des incidences sociales importantes impliquant même, dans le cas de la collection jeunesse, une volonté clairement affichée de transformation culturelle auprès des enfants⁵⁹. On peut penser que Foulon trouva dans le marché québécois l'inspiration car ce type de livre était courant dans les années 1980. Par ailleurs, en produisant les titres à Montréal, Foulon utilise les ressources de l'entreprise.

Les 2 objets éditoriaux ont connu d'importants tirages. Leur étude permet de connaître concrètement le mode de fabrication de livres destinés uniquement au marché étranger auxquels ont été associés des agents de cultures, d'États et d'organismes différents⁶⁰. L'intérêt pour nous, ici, réside dans le fait que le maître d'œuvre fut Hervé Foulon à travers deux ou trois de ses entreprises (maison d'édition, maison de distribution, voire librairie)⁶¹. La logique économique reste l'élément déterminant de la stratégie d'Hervé Foulon dans ses rapports éditoriaux avec les Africains. Selon lui, tout peut être accepté qui relève du culturel : auteurs, illustra-

⁵⁷ Selon Afrilivres [en ligne, consulté en mars 2006] <www.afrilivres.com>, on compte 419 titres « jeunesse » sur les 1 318 en circulation, soit 32% de l'ensemble.

⁵⁸ Il en coûtait moins cher ainsi, même en considérant le coût du transport, d'autant plus que dans certains pays africains la production éditoriale nationale est découragée par une taxation des intrants servant à l'impression, comme l'encre, le papier, les pièces de machinerie d'imprimerie.

⁵⁹ Dans les années 1980, au Québec, des collections jeunesse ont été réalisées avec le même objectif d'implication sociale, dans le dessein de parler aux jeunes de ce qu'ils vivent et des problèmes qu'ils rencontrent, en leur proposant aussi le cas échéant des solutions présentées comme de nouvelles pratiques sociales. Raymond Plante, auteur et éditeur appartenant à ce courant esthétique-éditorial appelé « roman-miroir », en fut l'initiateur en 1986 avec *Le Dernier des raisins*, roman qu'il écrivit et publia chez Québec-Amérique.

⁶⁰ Dont la Banque mondiale et la Banque africaine de développement.

⁶¹ Les 2 objets éditoriaux considérés ici sont porteurs d'une conception de l'enfant, de l'enseignement (une pédagogie), d'une pratique de la lecture, d'une hiérarchie des valeurs (sur le travail, l'intégrité du corps, les rapports interreligieux). Tout cela, forgé notamment dans les sociétés du Nord, est présenté comme normes dans les rapports entre les pays, les sociétés et les cultures. Et cela même quand les auteurs sont d'origine africaine (mais le plus souvent, en l'occurrence, de formation occidentale voire européenne et même française).

teurs, pédagogues africains, thèmes, besoins, l'essentiel se trouvant dans la contribution à une structuration du marché du livre africain basé sur une logique économique : étude de marché, fabrication et offre des produits, diffusion et mise en vente, analyse des réussites et des échecs pour relancer la production vers de nouveaux segments de marché. C'est dans cette logique que s'effectue aussi l'acculturation dans les sociétés réceptrices.

*

En développant différents secteurs, Hurtubise HMH s'est assuré une croissance continue, se concentrant alternativement sur certains d'entre eux selon les développements du marché. Ainsi, à partir du milieu des années 1960, répondant notamment à la réforme dans l'éducation, le livre scolaire lui permet de connaître sa première croissance substantielle. Toutefois ce secteur démarre d'abord par l'adaptation de titres français au marché québécois, souvent imprimés en France. C'est par la suite que la maison éditera des manuels entièrement produits au pays. À la fin des années 1960, l'implantation d'un autre nouveau programme pédagogique place le secteur scolaire en difficulté car il met en question le manuel proprement dit, décourageant son utilisation dans la formation de l'élève.

Dans les années 1980, la distribution d'éditeurs étrangers au Canada, particulièrement Hatier, assure à Hurtubise HMH une diversification de son offre et une présence continue dans le secteur scolaire où la maison a dû diminuer sa propre production pour des raisons liées à une troisième réforme ayant démarré en 1979. Il a fallu alors ralentir la production à l'interne tout en continuant à offrir, grâce à la distribution, des produits en provenance de l'étranger. Autrement dit, la distribution de titres étrangers comble le manque de son catalogue et lui permet de conserver une présence dans ce secteur⁶². Par ailleurs, toujours dans les années 1980, sa

⁶² Il faut noter que dans les catalogues destinés à ses clientèles, Hurtubise HMH a toujours présenté ses propres titres aux côtés des titres des éditeurs qu'il distribuait, gommant l'appartenance des titres à leurs éditeurs d'origine, suggérant ainsi une production unique à la même enseigne, celle d'Hurtubise HMH.

distribution au Canada d'éditeurs francophones spécialisés en jeunesse le fait entrer dans ce secteur et prépare la production qu'il y développera lui-même à partir de 1991 alors qu'il créera son secteur jeunesse.

Ici encore, comme dans les années 1960 avec l'adaptation canadienne de manuels scolaires français, l'élément étranger contribue au démarrage de sa production dans ce secteur. Distribution et édition entrent donc dans une stratégie de développement complémentaire, puisque la distribution – et l'adaptation – de titres français et francophones permet par la suite la mise sur pied et le développement d'un secteur éditorial nouveau. De plus, l'étude de la liste des éditeurs étrangers que la maison distribue au Canada montre que, dans les années 1960 comme dans les années 1980, l'éditeur tire parti de rapports privilégiés avec 2 maisons françaises, Lavauzelle d'abord puis Hatier. Notons une chose importante : lorsque la maison accède à un secteur éditorial donné (scolaire ou jeunesse), celui-ci est déjà en transformation grâce à l'activité d'autres agents nationaux qui éditent, distribuent, commandent et subventionnent. Il ne s'y trouve donc pas comme initiateur ou meneur, mais suit le mouvement développé par d'autres, finissant par y contribuer suffisamment pour lui permettre d'y trouver un avantage financier.

Les stratégies de la maison articulent donc activité canadienne et activité internationale. La distribution implique déjà un rapport avec des maisons étrangères. La production proprement canadienne est distribuée en Europe et vendue à la Librairie du Québec à Paris. Mais Hurtubise HMH produit aussi des titres exclusivement pour des marchés étrangers (voir sa collection et sa série africaines). Enfin, certains titres sont coproduits avec des éditeurs français (Le Chat) et belge (de Boëck) et distribués au Canada. Bien que réduite, cette dernière production permet à l'éditeur d'être présent dans des projets où il ne semble pas jouer un premier rôle, mais d'où il tire sans doute un bénéfice, ne serait-ce qu'un lien d'affaires pour

des projets ultérieurs possibles⁶³.

En tant qu'éditeur, Hurtubise HMH acquiert aussi, pour le marché national, les droits francophones sur des titres en anglais produits à l'étranger. Depuis le milieu des années 1990, il développe en effet un secteur « livre pratique » alimenté de traductions achetées notamment de l'éditeur britannique Dorling Kindersley⁶⁴. La maison montréalaise en a les droits exclusifs en français pour le Canada. Il arrive que les traductions soient faites, en sous-traitance, par des agences françaises spécialisées et dont certaines travaillent directement pour la maison britannique à l'origine du produit éditorial. Ces traductions peuvent aussi être faites par des éditeurs français qui en vendent la licence, pour le Canada, à Hurtubise HMH. Par ailleurs, l'impression de ces livres, y compris pour les traductions françaises, est souvent confiée par l'éditeur britannique lui-même à des firmes d'Extrême-Orient. Enfin, certains titres ont des suppléments produits par Hurtubise HMH et destinés au seul marché canadien⁶⁵.

Tout cela donne une image contrastée du catalogue. À la base, il y a la production nationale destinée à une distribution nationale et dont le but premier est de répondre aux besoins nationaux, qu'ils soient en éducation, en littérature jeunesse, en littérature nationale. En se distribuant lui-même, l'éditeur s'assure un meilleur revenu et une pénétration des marchés faite à sa mesure. Agissant comme distributeur, il complète son propre catalogue par le catalogue des éditeurs avec qui il a contracté pour la distribution. Il peut donc offrir un plus vaste choix de titres en n'ayant pas à investir pour toute cette production qui lui permet de mettre en valeur ses propres titres et d'être présent dans des secteurs éditoriaux dans lesquels il produit peu, ou prou, ou dans lesquels il songe à produire. Cette stratégie est tout à fait visible à partir

⁶³ Ainsi, comme nous l'avons vu, avec les éditions de Boëck (Belgique), Hurtubise HMH a coédité, au milieu des années 1980, des titres destinés au Zaïre et d'autres titres destinés aux marchés belge et canadien, comme la série « Un, deux, trois, j'ai lu » (1986-1988 : 18 titres, plus un cahier pédagogique).

⁶⁴ Entre 1993 et 2003, il publie 67 traductions de cet éditeur.

⁶⁵ L'ensemble de cette pratique est connue sous le nom de « packaging », c'est-à-dire que l'éditeur d'origine ne vend pas seulement les droits sur un titre, mais aussi tout le produit (le plus souvent illustré), quelquefois avec texte traduit, le tout imprimé par ses soins.

des catalogues des années 1980 que produit Hurtubise HMH pour ses différentes clientèles (librairies généralistes, écoles, bibliothèques publiques, particuliers). Par ailleurs, l'exploration des marchés étrangers offre une occasion à la maison d'entreprendre de nouveaux développements. Le choix qui a été fait va dans deux directions. En premier, ce sont des marchés peu développés qui sont retenus, comme les marchés de l'Afrique francophone subsaharienne. La maison participe aussi à des projets européens (belges et français), mais ceux-ci restent fort limités. Par contre, Foulon développe la distribution d'éditeurs canadiens francophones en Europe même, en achetant notamment une librairie spécialisée qui lui sert de point de vente. Tous ces projets sont supportés en partie par l'argent public de gouvernements, ou d'organismes internationaux qui tirent eux-mêmes leurs ressources financières des États membres. Enfin, le catalogue connaît un nouveau développement à partir des années 1990 par la publication de titres dans le secteur du livre pratique. Il devient alors en quelque sorte distributeur-éditeur de livres produits dans le monde anglo-saxon (essentiellement britannique) pour lesquels il obtient des licences de distribution et d'édition pour le Canada francophone. Alors que, en français, il est le plus souvent maître d'œuvre ou coéditeur, Hurtubise HMH n'est, pour les titres d'origine britannique, que le détenteur des droits francophones en sol canadien. Et même dans ce cas, la traduction fait partie du « package » – du contrat, si l'on préfère – et vient le plus souvent soit des éditeurs français qui ont la licence sur le livre pour la France ou l'Europe francophone soit d'agence de traduction qui travaillent directement pour l'éditeur britannique, lequel demeure maître d'œuvre du produit.

Ce portrait d'ensemble étant établi, nous étudierons aux chapitres suivants (7 et 8) la totalité de la production en examinant les séries et les collections. Nous verrons alors que ces intermédiaires éditoriaux, placés entre le titre et le marché, permettent à la fois d'établir la production sur quelques années, de la regrouper en secteurs et genres précis, enfin d'envisager ce que pourraient être les tendances futures. De la sorte, l'éditeur gère son entreprise comme

n'importe quelle autre entreprise. Le mythe de l'auteur comme premier maillon de la chaîne du livre en prend un sérieux coup. En effet, il apparaît désormais qu'il est lui-même orienté dans son activité précisément par la structuration du marché telle qu'il la perçoit à travers les genres et les collections ou telle qu'elle pénètre son esprit à son insu (Doré, 2008a).

CHAPITRE 7

LE FONDEMENT D'UN PARCOURS : COLLECTIONS ET SÉRIES EN LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Dans les deux prochains chapitres, nous allons examiner le catalogue en analysant les collections et les séries qui le composent. Il nous a semblé que de cette façon nous pouvions nous approcher le plus près possible qui soit d'une grande production sans que nous ayons à prendre connaissance ou à rendre compte de chaque élément qui la compose. Du point de vue qui est le nôtre, c'est-à-dire de celui qui procède par regroupement d'objets, par classification, par principes directeurs, les collections et les séries permettent de dégager plus facilement des règles de fonctionnement. Une série d'annotations dont nous ne pourrions pas identifier les constantes et les variations ne nous intéresseraient pas. Toutefois, même en nous en tenant aux seules collections et séries, cela fait quand même 87 objets à examiner! Aussi, bien que nous traiterons de chacune, ayant voulu rendre compte de l'ensemble, nous insisterons sur celles qui sont structurellement les plus importantes, ne faisant qu'évoquer, pour les situer dans le catalogue, celles qui ne sont que marginales.

Pour permettre une étude significative des collections et des séries, nous avons observé les mêmes aspects pour chacune d'entre elles : appartenance sectorielle; durée; années de parution; nombre de titres; direction; principes initiaux; auteurs; lieux d'impression; paratextes tels les déclarations programmatiques, introductions, présentations, table des matières, 4^e de couverture, mise en page¹. Tous ces éléments ont contribué à notre analyse même si nous n'en ferons pas mention de façon explicite dans chaque cas analysé ici.

¹ Notons que cette énumération recoupe les champs de saisi de notre base de données.

L'abondance de la matière nous a amené à diviser notre analyse en deux chapitres. Dans ce chapitre-ci, nous examinerons le secteur de la littérature générale. Au chapitre 8, nous passerons aux secteurs du livre scolaire, du livre jeunesse et du livre pratique. Cette division correspond aussi à un aspect structurel du catalogue. En effet, le secteur de la littérature générale traverse la totalité de l'histoire de Hurtubise HMH; c'est aussi le secteur où on trouve le plus de collections et le plus de titres. Les 3 autres secteurs sont apparus, quant à eux, au cours de l'histoire de la maison et ont été des facteurs de diversification, d'adaptation au marché, voire de survie financière. Ils témoignent, à tout le moins en creux, des analyses que les directions administratives ont élaborées et se présentent comme des stratégies déployées pour garder la maison économiquement à flot. Enfin, notons, comme nous le verrons tout au long de ce chapitre, que le secteur de la littérature générale est celui qui contient l'aspect symbolique le plus important, le texte promu par une édition se voyant souvent bonifié au départ par la posture de son auteur, par le genre auquel il appartient, voire par la collection qui l'accueille. Ces aspects, s'ils sont présents dans les autres secteurs, y sont beaucoup moins importants.

En fait, même si le secteur de la littérature générale n'a peut-être pas été celui qui a rapporté le plus financièrement à l'entreprise, et qui aurait été dépassé à certains moments, de ce point de vue, par l'un ou l'autre des secteurs apparus par la suite, il est resté présent de façon continue dans le catalogue de l'entreprise sans doute parce qu'il le définissait le mieux, et cela même si cette définition en elle-même a varié entre les années 1960 et les années 2000. Pour Claude Hurtubise et pour Hervé Foulon, aux personnalités et aux parcours tellement contrastés, s'étant activés à des époques finalement peu semblables entre elles, le secteur littérature générale semble leur être apparu comme ce qui définissait le mieux leur entreprise.

Précisons, avant d'entreprendre notre analyse, qu'une synthèse sera donnée pour chacun des secteurs, au fil des deux chapitres, et une autre synthèse, générale, à la fin du chapitre 8.

1. Le hors collections et le hors séries

Disons d'abord que, dans un catalogue d'éditeur, les collections et séries s'opposent aux documents qui paraissent hors collections (et hors séries). Nous avons déjà vu (chapitre 6) que chez Hurtubise HMH, le hors collections et hors séries représente 260 documents, soit 17 % de la production totale du catalogue². Notons aussi que le premier document hors collections paraît chez notre éditeur en 1963, soit trois années après la parution du premier livre portant la griffe de la maison. Les documents parus avant 1963 et examinés appartiennent donc tous à une collection ou à une série. Les documents hors collections font partie, à 95 %, des quatre secteurs éditoriaux identifiés dans l'analyse du catalogue. Par conséquent, les 5 % qui n'ont pas trouvé place dans les 4 secteurs et qui représentent un petit nombre de documents (77 sur 44 ans, soit entre 1 et 2 documents par année) suggèrent le rôle profondément régulateur et organisationnel à la fois des secteurs éditoriaux, mais aussi des séries et collections qui les composent³.

On constate aussi que les cinq genres les plus importants du hors collections sont les mêmes que les genres les plus importants de la production globale bien qu'ils ne se présentent pas dans le même ordre et donc que le pourcentage relatif de chacun varie. Ainsi, dans l'ensemble de la production du catalogue toutes collections et tous secteurs confondus, l'essai est le genre le plus édité avec 25 % de la production, soit 6 % de moins que l'essai dans le hors collections. La grande différence entre les deux productions réside toutefois dans le roman. Dans la production générale, le roman regroupe 20 % de l'ensemble de la production alors qu'il est de 4 % dans le hors collections. Cela veut dire que les romans sont dans la plupart des cas pu-

² À titre indicatif, chez Leméac, éditeur comparable à Hurtubise HMH, 8 % des documents édités entre 1957 et 1988 n'appartiennent à aucune des 81 collections et séries de la maison (Faure, 1992 : 223) soit 2 fois moins, en termes relatifs, que pour Hurtubise HMH.

³ Les 260 documents parus hors collections se répartissent en 28 genres différents. L'essai vient en tête avec 31 % de cette production; suivent l'album avec 19 %, le guide, avec 11 %, le manuel, avec 10 %, et le roman, avec 4 %. Ensemble, ces cinq genres comprennent 75 % de la production hors collections. Les 25 % qui restent regroupent donc 23 genres différents, c'est-à-dire, en moyenne, de 2 à 3 titres par genres sur l'ensemble de la période étudiée (44 ans), soit un titre par an. Autant dire des vètilles!

bliés dans des collections; nous verrons celles-ci plus loin. Autre différence : dans la production générale, l'album contient 10 % de la production totale alors qu'il est de 19 % dans le hors collections. Le guide et le manuel n'ont pas de différence significative⁴.

Il est difficile d'analyser dans le détail la production du hors collections de notre maison d'édition. Au premier regard, elle semble totalement hétéroclite. Cela peut paraître normal dans la mesure où précisément on ne retrouverait, dans le hors collections, que ce qui n'a pu se glisser dans aucune collection ou série. Tentons toutefois une analyse. D'abord, on constate que pendant les 41 ans effectifs du hors collections (1963-2003), 32 années ont une production moyenne annuelle de quatre documents hors collections. Par contre, neuf années ont une production moyenne annuelle de 13 documents hors collections. Qui plus est, à partir de 1998 et jusqu'en 2003, c'est-à-dire pendant six années consécutives, ce qui correspond à la fin de la période que nous étudions, la moyenne annuelle est à 13 documents hors collections. Il y a là une tendance qui semble s'être installée et qui a fait considérablement grimper la moyenne annuelle (sur 32 ans et sur 6 ans) de 4 à 13 documents.

Si nous examinons de plus près les hors collections et séries depuis 1998, c'est-à-dire à partir du moment où le phénomène prend une importance plus grande, que remarquons-nous ? D'abord, entre 1998 et 2003, on trouve 80 documents hors collections⁵. De ce nombre, 45 sont des traductions de l'anglais. Ce qui revient à dire que le livre traduit de l'anglais quand il est pris isolément n'est placé dans aucune collection quand il passe dans le catalogue de Hurbise HMH. Par contre, il arrive que l'éditeur traduise de l'anglais une collection ou une série entière qu'il présente comme telle dans son propre catalogue. C'est le cas, par exemple, en 2001, pour « Les continents », une collection qui comprend six livres et qui paraît en an-

⁴ En répartissant le hors collections dans les secteurs éditoriaux nous obtenons les résultats suivants : le secteur littérature générale contient 51 % du hors collections; le secteur scolaire en contient 15 %; le secteur jeunesse, 15 % aussi; et le secteur livre pratiqué en a 19 %.

⁵ Soit, en 6 ans, près du tiers des 260 documents enregistrés pour l'ensemble de la période de 44 ans – ou 41 ans, c'est selon si nous partons de 1963.

glais, la même année que chez Hurtubise HMH, chez Cherrytree Books en Grande-Bretagne. Notons ici ce phénomène qui consiste à publier (et traduire le cas échéant) non pas un titre, mais une série complète, ce qui est une tendance nouvelle apparue et développée dans les années 1980-1990 chez Hurtubise HMH.

De façon générale, que pouvons-nous dire de plus sur le hors collections tel que pratiqué par Hurtubise HMH ? Les romans, en littérature générale, au nombre de neuf classés dans le hors collections, sont des traductions, des coéditions ou des rééditions de titres parus chez d'autres éditeurs. Dans le secteur jeunesse, on trouve une majorité d'albums traduits de l'anglais. Par ailleurs, à l'évidence, certains documents auraient pu paraître dans des collections existantes. C'est le cas de la bibliographie *Le Québec, 1830-1939* (1990) de Robert Lahaise qui aurait pu être placée dans la collection « Cahiers du Québec », sous-collection « Textes et documents historiques ». Sans doute y a-t-il eu une raison pour que la chose ne se fasse pas d'autant que Lahaise dirigeait alors les « Cahiers du Québec » où il a, de plus, publié certains de ses livres. Du reste, certains documents sont des événements en soi, commandés en partie par l'actualité, qui ne pouvaient paraître dans aucune collection. C'est le cas de *Lac Meech : Trudeau parle* de Pierre Elliott Trudeau, ouvrage polémique qui s'inscrivait, au moment de sa parution, en 1989, dans l'actualité la plus immédiate liée à un nouvel accord constitutionnel négocié entre l'État fédéral et les États membres de la fédération auquel l'ancien premier ministre canadien s'opposait. Bien que ce ne soit pas une règle, on conçoit aisément qu'un livre lié directement à l'actualité n'appartienne à aucune collection puisqu'il est par définition le résultat du caractère aléatoire de l'actualité même (alors que collection et série participe d'un principe d'organisation à moyen terme)⁶. Autre aspect : un livre peut être en lui-même un événement éditorial. Par exemple, les livres du photographe Pierre Philippe Brunet, avec des textes de

⁶ Il est vrai toutefois qu'il existe, chez d'autres éditeurs, des collections qui ont précisément pour but d'accueillir les livres d'actualité; ces collections sont confiées le plus souvent à des directeurs qui voient à leur développement, commandant même les titres qu'ils publieront. Il n'existe aucune collection de ce genre chez Hurtubise HMH.

Jean O'Neil ou Marie José Thériault, comme *Les Couronnements de Montréal* (2002) et *Le Québec des quatre saisons* (1994), sont des coups d'essai éditoriaux appelés à se répéter ou à ne connaître aucune suite selon leurs ventes, les projets proposés et l'intérêt de la maison. Sans compter les livres des amis de l'éditeur et de ses connaissances, avec qui il faut entretenir de bonnes relations! Voire les coups de cœur, qu'on ne peut imposer ni dans une collection ni à un directeur. Le hors collections apparaît alors comme une occasion d'éditer un ouvrage en évitant la filière habituelle et les susceptibilités de chacun au sein de la maison. C'est en quelque sorte une prérogative régaliennne!

En résumé, il y a une certaine difficulté à comprendre le fonctionnement spécifique du hors collections chez Hurtubise HMH. La principale raison en est le faible nombre de documents par rapport à l'ensemble du catalogue et par rapport au nombre d'années d'existence de celui-ci. Toutefois, nous avons relevé certaines constantes à l'examen de ces 260 documents. D'une part, une grande diversité de genres apparaît. On y trouve aussi de nombreux titres traduits de l'anglais; notons à ce sujet que les hors collections et hors séries ont cru de façon importante dans les dernières années de la période étudiée (nous y reviendrons plus loin). Plusieurs titres sont liés directement à l'actualité ou apparaissent, pour une raison ou l'autre, comme des livres d'exception, autrement dit des livres qui s'éloignent de la production courante de la maison telle que quadrillée par les secteurs et les collections (ce qui explique qu'ils ne soient pas dans des collections ou séries)⁷. La faible importance du hors collections est le signe d'un catalogue structuré par ses secteurs et ses collections et séries, le personnel étant affecté d'emblée aux projets qui s'inscrivent dans cette logique. Cela indique peut-être aussi une certaine réserve dans l'accueil fait aux manuscrits déposés spontanément chez l'éditeur. On peut donc parler globalement d'une gestion serrée qui fait la part réduite à l'improvisation et donc au risque, c'est-à-dire en l'occurrence aux projets qui ne s'inscriraient pas d'emblée dans le

⁷ Dans une maison où le personnel est professionnalisé, le hors collections permet peut-être à la haute direction de l'entreprise de développer des projets en passant par-dessus la filière idoine

cadre prévu (pour le catalogue). En somme, si le hors collections et séries est de faible importance, cela indique peut-être la volonté de la direction de planifier avec plus de précision son développement sur plusieurs années. Nous verrons mieux tout cela dans la suite.

2. Dynamiques respectives et réciproques des secteurs éditoriaux

Il faut rappeler que collection et série sont deux réalités éditoriales différentes. Les deux sont des regroupements de titres et structurent l'activité éditoriale en fonction des demandes du marché ou des offres qu'on peut lui faire. Cependant, on peut dire que la collection est une structure plus ouverte. Tout comme la série, elle se définit par un certain nombre de paramètres, mais comme sa durée n'a pas de limites préalablement établies, ces paramètres peuvent évoluer. La série, quant à elle, dans le livre scolaire par exemple, peut se développer autour d'un programme du ministère de l'Éducation ; dans le livre jeunesse, elle peut se développer autour d'un personnage ; dans le livre pratique, autour d'une activité comme le sport, la cuisine, le tourisme (Doré, 2007). Quoi qu'il en soit, sa durée est généralement limitée dès le départ et est pour cette raison plus courte qu'une collection. Toutefois ces définitions, qui nous sont utiles d'un point de vue analytique, ne sont pas forcément suivies à la lettre dans la pratique éditoriale.

Nous avons déjà dit que tout secteur éditorial est à la fois une réalité administrative, propre notamment à la maison d'édition, et une réalité analytique, propre au travail de classification qu'il est nécessaire de faire pour les besoins de la recherche. Nous le savons, les quatre secteurs éditoriaux n'ont pas tous été créés au même moment chez Hurtubise HMH. Toutefois, on trouve des documents leur appartenant à toutes les époques de l'histoire de la maison. C'est ainsi qu'il existe des livres pratiques et des livres jeunesse ayant paru dans les années

1960 et 1970 bien que les secteurs qui vont générer une activité conséquente dans ces domaines ne seront créés que dans les années 1990.

Quand nous disons que le secteur jeunesse a été créé au début des années 1990, chez Hurtubise HMH, nous voulons dire que non seulement la production a augmenté à ce moment, ce qui correspond à une réalité statistique observée, mais aussi qu'on a embauché un personnel spécialisé chargé de développer ce secteur et qu'on trouve donc à l'intérieur de la maison des gens qui y sont affectés spécifiquement et en permanence. Ainsi, Françoise Ligier fut la première directrice de collection du secteur à y être affectée de façon précise; elle mit sur pied et développa la collection « Plus » qui connut une première année canon avec 25 titres (en 1991) ! Catherine Germain fut la première directrice du secteur jeunesse, en 1992, et travailla de conserve avec Ligier (Doré, 2008b)⁸.

Cela ne veut pas dire que la maison ne publiait pas de livres pour enfants auparavant, mais plutôt que cela ne se faisait pas dans une perspective de développement soutenu, c'est-à-dire avec des soucis de rationalisation, de développement des produits et du lectorat, et donc de ventes, créant des collections, faisant appel sur une base régulière à des professionnels comme des directeurs de collections, mais aussi des illustrateurs, voire des pédagogues, et s'attachant des auteurs. Comme nous l'avons dit à quelques reprises, pour étudier totalement un secteur

⁸ Voici une illustration de la difficulté qu'il y a à préciser une date au sujet d'un changement. Nous nous trouvons ici devant un dilemme quant à l'année de fondation du secteur jeunesse. Catherine Germain dit que cela s'est produit en 1991 alors que Françoise Ligier y travaillait déjà, ayant fondé la collection « Plus » (Doré, 2008b). Questionné par nous, Hervé Foulon croit se souvenir que c'était effectivement en 1991, ou 1992 ! (Doré, 2006) Un document promotionnel de la maison d'édition affirme pour sa part : « le secteur jeunesse d'Hurtubise HMH est véritablement créé en 1993. Dirigé par Catherine Germain au départ, c'est Dominique Thuillot qui veille, depuis 1997, au développement des deux principales collections 'Atout' et 'Plus', ainsi que des albums » (*40 ans d'édition québécoise : Hurtubise HMH*, [2000], [p. 23]). Incidemment, Catherine Germain dit que Dominique Thuillot a pris la direction administrative du secteur jeunesse en 1995 (et non en 1997 comme le dit le document promotionnel). Quoi qu'il en soit, comme l'analyse statistique montre que 1991 marque le décollage du secteur et que deux des témoins directs disent que c'est 1991 qui en marquerait le départ, c'est donc l'année que nous avons retenue ici. Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : un secteur jeunesse a bel et bien été créé dans ces années-là (entre 1991 et 1993) ! Précisons enfin que si Françoise Ligier, directrice de la collection « Plus », a réussi à sortir 25 titres en cette même année 1991, il a bien fallu qu'elle commence à y travailler au moins dans l'année précédente. Ce qui fait reculer l'année de démarrage du secteur en tant que tel. Cela dit, nous savons aussi que depuis 1979, Hurtubise HMH a progressivement augmenté son activité en jeunesse, ceci préparant cela.

éditorial, voire l'ensemble de l'activité d'une maison d'édition, il faudrait aussi prendre connaissance des tirages et des ventes de livres, voire des procès-verbaux des réunions éditoriales à l'intérieur de la maison où apparaissent alors les décisions et positions de l'entreprise, en somme des stratégies de conquête des marchés dans leur surgissement et leur application. Ces documents restent la plupart du temps inaccessibles, ou ne sont disponibles que bien des années après qu'ils aient été produits et pour peu que la recherche puisse accéder aux archives de l'entreprise où ils ont été déposés⁹.

Un catalogue n'est pas seulement l'accumulation de titres parus, voire une classification de la production sur une période donnée, c'est aussi un faisceau de relations avec le milieu (éditorial et social) qui le contient et un jeu de relations entre les éléments qui le composent, chaque secteur de l'entreprise se positionnant par rapport aux autres, les collections et séries faisant de même entre elles. Nous reviendrons en conclusion, à la fin du chapitre 8, sur ce dernier point.

Nous avons vu à la figure 6.6 que, entre 1960 et 2003, le secteur littérature générale comprend 39 % (616 documents) de la production totale, le secteur scolaire 28 % (429 documents), le secteur jeunesse 27 % (408 documents) et le secteur livre pratique 6 % (92 documents)¹⁰. Nous examinerons donc comment chacun des secteurs a évolué au cours des 44 ans d'existence de la maison.

⁹ Deux exemples confirment notre assertion. Dans la thèse qu'elle consacre aux Éditions de Minuit, Anne Simonin (1994) ne parle que de la période comprise entre 1942 et 1955 pour laquelle toutefois elle a eu accès aux archives de la maison grâce notamment à l'amabilité de son fondateur, Jérôme Lindon. De son côté, dans le livre qu'il consacre au père Paul-Aimé Martin, plus d'une vingtaine d'années après son départ des Éditions Fides, Jacques Michon précise que « ce livre n'aurait pu voir le jour sans la généreuse collaboration du père Martin lui-même » qui rédigea « 700 pages de notes historiques et autobiographiques », expliquant « le mode de fonctionnement des nombreux services de Fides » (Michon, 1998 : 15). Ces deux exemples montrent l'importance des témoins quand on ne peut accéder à la totalité des archives (administratives et éditoriales) ou que celles-ci ne sont pas encore ouvertes ou déposées.

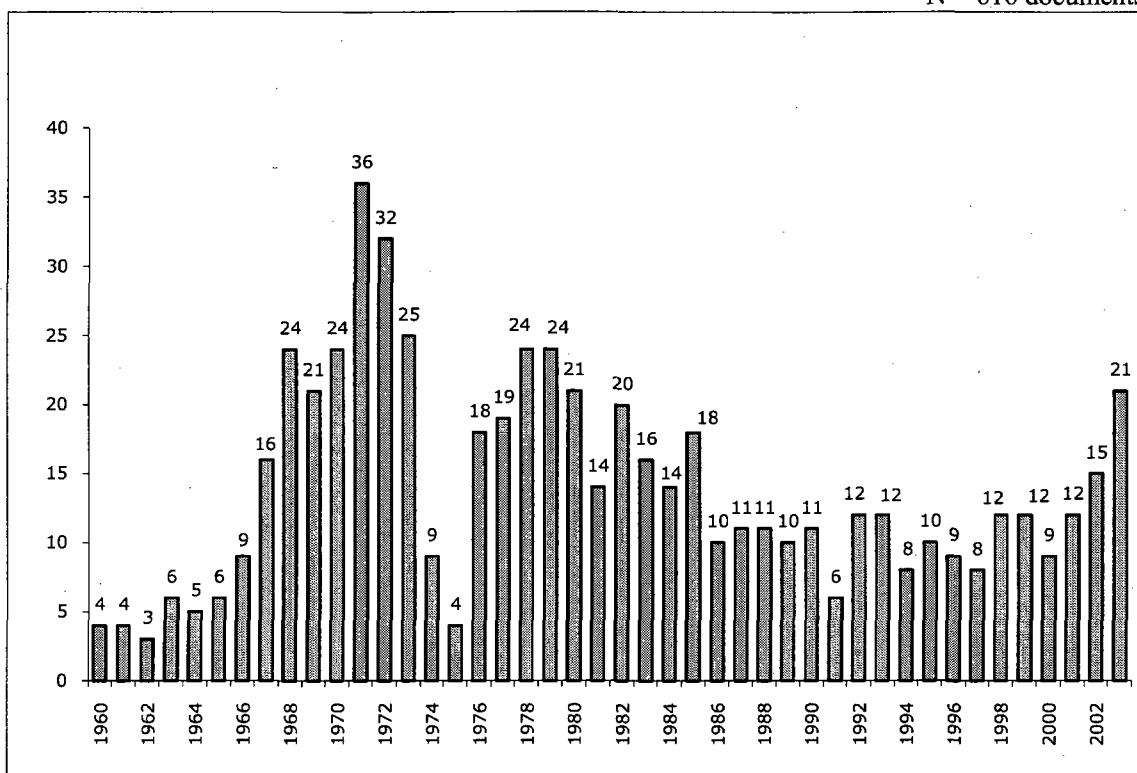
¹⁰ À un point de pourcentage près.

3. Le secteur littérature générale

La figure 7.1 qui donne la répartition annuelle des documents publiés dans le secteur littérature générale nous permet de constater d'abord que, de 1960 à 2003, le secteur a été continuellement en activité. Il n'y a pas une année où des documents y appartenant ne sont parus. On voit un démarrage lent et réduit jusqu'en 1965, puis un décollage qui mène la production à un sommet en 1971, avec 36 documents. Le mouvement général de la figure rappelle celui observé pour l'ensemble de la production du catalogue et qu'on voit à la figure 6.2 (avec un certain décalage annuel, comme nous le savons et que nous constatons ici). Ce sommet de 1971 est suivi d'une dégringolade lente puis accélérée qui mène la production de ce secteur à quatre documents en 1975. Cela correspond à ce que nous avons vu au chapitre 7 (figure 7.5), à savoir la chute du secteur littérature général dirigé par Claude Hurtubise. Entre 1976 et 1985, c'est-à-dire à partir du moment où Viellard prend la direction générale de la maison, relayé par Hervé Foulon à partir de 1980, la production connaît une nouvelle croissance et se stabilise avec une production annuelle moyenne de 19 documents. À partir de 1986, le secteur connaît une nouvelle chute et stabilise sa production annuelle autour de dix documents jusqu'en 2001. Depuis 2002, on assiste à l'amorce d'une hausse.

Figure 7.1 : Secteur littérature générale, documents publiés, 1960-2003

N = 616 documents



Examinons maintenant le développement des collections et séries dans ce secteur. Pour des raisons techniques (de mise en page), il a fallu présenter cette production en deux tableaux, étant donné la quantité importante d'information qu'on y trouve (23 items en abscisses et 44 en ordonnées). Le tableau 7.1 (page suivante) présente les dix premières collections apparues chronologiquement et en activité entre 1960 et 2003. Le tableau 7.2, pour sa part, présente les collections XI à XXIII, en activité pendant les années comprises entre 1971 et 2003. Pour chacun des tableaux, une légende présente le titre des collections en fonction d'une numérotation romaine placée au sommet des colonnes.

Notons que chaque colonne des tableaux renvoie à une collection différente. L'ordre des colonnes (et donc des collections), de gauche à droite, est chronologique, tenant compte de la parution du premier livre dans chacune des collections. Chaque année donne le nombre de

livres parus pour une collection. De plus, on trouve, dans les légendes qui accompagnent les tableaux, la liste des collections.

Examinons de plus près ces tableaux 7.1 et 7.2. Nous verrons tout d'abord comment les collections se sont développées, puis nous examinerons chacune d'elles. Enfin, nous verrons quelle synthèse nous pouvons tirer de cette analyse.

Tableau 7.1 : Littérature générale (1^{ère} partie), collections I à X

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
1960	4	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1961	2	1	1	-	-	-	-	-	-	-
1962	1	-	1	1	-	-	-	-	-	-
1963	1	-	3	-	1	-	-	-	-	-
1964	-	-	1	-	3	-	-	-	-	-
1965	-	-	1	-	4	-	-	-	-	-
1966	-	-	-	1	4	2	-	-	-	-
1967	-	-	4	-	3	1	1	1	-	-
1968	-	-	7	-	3	1	6	1	-	-
1969	-	-	4	-	3	3	5	1	-	-
1970	-	-	3	-	4	1	3	-	3	4
1971	-	-	3	-	3	1	2	1	2	4
1972	-	-	4	-	2	1	-	1	2	1
1973	-	-	1	-	2	1	1	2	3	-
1974	-	-	-	-	2	1	-	1	1	-
1975	-	-	-	-	-	1	-	1	-	3
1976	-	-	1	-	4	-	-	1	-	4
1977	-	-	2	-	2	-	-	-	-	4
1978	-	-	2	-	7	-	-	-	-	1
1979	-	-	2	-	4	-	-	-	-	-
1980	-	-	2	-	2	1	-	-	-	-
1981	-	-	-	-	4	-	-	-	-	2
1982	-	-	-	-	4	1	-	-	-	1
1983	-	-	1	-	4	-	-	2	-	-
1984	-	-	2	-	2	-	-	-	-	-
1985	-	-	-	-	4	-	-	1	-	-
1986	-	-	2	-	3	-	-	-	-	-
1987	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-
1988	-	-	-	-	3	-	-	-	-	-
1989	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-
1990	-	-	1	-	1	-	-	-	-	-
1991	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-
1992	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-
1993	-	-	1	-	3	-	-	-	-	-
1994	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-
1995	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-
1996	-	-	1	-	2	-	-	-	-	-
1997	-	-	1	-	1	-	-	-	-	-
1998	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-
1999	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-
2000	-	-	1	-	4	-	-	-	-	-
2001	-	-	1	-	1	-	-	-	-	-
2002	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-
2003	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-

Légende :

I : Figures canadiennes (1960-1963 : 8 titres)
II : Convergences (1961 : 1 titre)
III : Constantes (1961-2001 : 53 titres)
IV : Melior (1962-1966 : 2 titres)
V : L'arbre (1963-2003 : 103 titres)
VI : Aujourd'hui (1966-1982 : 15 titres)
VII : H (1967-1973 : 18 titres)
VIII : Sciences de l'homme et humanisme (1967-1985 : 11 titres)
IX : Reconnaissances (1970-1974 : 11 titres)
X : Sur parole (1970-1982 : 24 titres)

Notes

- Dans le tableau, chaque cellule contient le nombre de titres parus dans une année donnée, pour une collection.
- Dans la légende, les années qui suivent le titre de la collection renvoient à la première et à la dernière parution enregistrées en 2003 dans cette même collection; suit le nombre de titres parus pour la période couverte.

Tableau 7.2 : Littérature générale (2^e partie), collections XI à XXIV

	XI	XII	XIII	XIV	XV	XVI	XVII	XVIII	XIX	XX	XXI	XXII	XXIII	XXIV
1971	2	1	1	1	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1972	8	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-
1973	6	-	-	-	-	-	2	5	-	-	-	-	-	-
1974	1	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-
1975	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1976	8	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1977	8	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1978	7	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-
1979	11	-	-	-	-	-	1	-	1	-	-	-	-	-
1980	10	-	-	-	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-
1981	6	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-
1982	3	-	-	-	-	-	1	-	4	-	-	-	-	-
1983	4	-	-	-	-	-	1	-	1	-	-	-	-	-
1984	4	-	-	-	-	-	-	-	5	1	-	-	-	-
1985	5	-	-	-	-	-	-	-	4	-	-	-	-	-
1986	2	-	-	-	-	-	1	-	1	-	-	-	-	-
1987	4	-	-	-	-	-	-	-	4	-	-	-	-	-
1988	2	-	-	-	-	-	-	-	3	-	-	-	-	-
1989	2	-	-	-	-	-	-	-	4	-	-	-	-	-
1990	3	-	-	-	-	-	-	-	3	-	-	-	-	-
1991	2	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-
1992	4	-	-	-	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-
1993	3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	1	-	-
1994	2	-	-	-	-	-	-	-	2	-	1	-	-	-
1995	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1996	5	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-
1997	3	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-
1998	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1999	5	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
2000	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-
2001	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	-
2002	6	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	4
2003	4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	4

Légende :

XI : Cahiers du Québec (1971-2003 : 137 titres)
XII : L'usine nouvelle (1971 : 1 titre)
XIII : Le monde qui se fait (1971 : 1 titre)
XIV : Les dossiers ressuscités (1971 : 1 titre)
XV : Science nouvelle (1971 : 1 titre)
XVI : Libertés 2000 (1972 : 1 titre)
XVII : L'homme dans la société (1973-1986 : 6 titres)
XVIII : Pensées et sociétés secrètes (1973-1974 : 6 titres)
XIX : Brèches (1978-1997 : 39 titres)
XX : Problèmes sociaux (1981-1984 : 2 titres)
XXI : L'atelier des modernes (1993-1996 : 3 titres)
XXII : Didactique des langues étrangères (1993 : 1 titre)
XXIII : L'album (2000-2001 : 2 titres)
XXIV : amÉrica (2002-2003 : 8 titres)

Notes

- Dans le tableau, chaque cellule contient le nombre de titres parus dans une année donnée, pour une collection.

- Dans la légende, les années qui suivent le titre de la collection renvoient à la première et à la dernière parution enregistrées en 2003 dans cette même collection; suit le nombre de titres parus pour la période couverte.

Précisons d'abord que les collections « Melior » (colonne IV du tableau), « L'usine nouvelle » (colonne XII), « Le monde qui se fait » (colonne XIII), « Les dossiers ressuscités » (colonne XIV), « Science nouvelle » (colonne XV), « Libertés 2000 » (colonne XVI) et « Didactique des langues étrangères » (colonne XXII) appartiennent tout d'abord et respectivement aux maisons françaises Seghers, Robert Laffont, Mame et CLE International. Hurtubise HMH a repris un titre de chacune de ces collections en gardant le nom d'origine de celles-ci en couverture tout en plaçant aussi sa propre marque. Par ailleurs, la collection « Pensées et sociétés secrètes », qui contient six titres, provient de Mame. Nous verrons en détail, plus loin, chacune de ces collections même si elles ne sont manifestement pas le résultat d'un travail éditorial original de la part de la maison montréalaise. Cela s'apparente plutôt à une activité de distribution. Notons que ces rééditions ont été effectuées entre 1971 et 1974, à l'exception de « Melior » (1962) et « Didactique des langues étrangères » (1993), ce qui correspond à la période qui précède le départ de Claude Hurtubise (en 1975) et à la chute de la production en littérature générale. Ce serait le signe qu'une crise s'était installée dans la maison et plus précisément dans le secteur littérature générale, comme nous l'avons vu au chapitre 7. Ces documents d'origine européenne laissent entrevoir une absence de direction claire à la tête de l'entreprise; avant de quitter publiquement en mars 1975, Hurtubise n'y était peut-être déjà plus, les décisions étaient probablement déjà prises par Viellard qui se serait alors tourné vers des ressources françaises pour faire tourner la maison.

Quelles sont les collections les plus importantes, celles qui comptent le plus grand nombre de titres et qui ont les plus longues durées dans ce secteur ? On en compte quatre : « Constantes » (fondée en 1961, 53 titres en 2003¹¹), « L'arbre » (fondée en 1963, 103 titres en 2003),

¹¹ En fait, aucun titre ne paraît dans la collection en 2002 et 2003.

les « Cahiers du Québec » (fondée en 1971, 137 titres en 2003), enfin « Brèches » (fondée en 1978, 37 titres en 1997)¹².

Chacune de ces collections a un rythme d'activité propre. Relevons tout d'abord que trois d'entre elles sont consacrés aux essais. « Constantes » comprend des essais littéraires, les « Cahiers du Québec » contient des textes universitaires et de recherche qui touchent aux sciences sociales et humaines, et particulièrement à l'histoire et à la littérature. Enfin « Brèches », qui publie aussi des textes universitaires, se rattache à la philosophie et à la critique littéraire. La quatrième collection, « L'arbre », contient des romans, contes, récits, nouvelles et formes diverses de la fiction.

Ce qui est important de noter pour le moment, c'est que les trois collections d'essais semblent suivre un développement particulier. En effet, « Constantes » contient le plus souvent des textes qui empruntent à une forme convenue de l'essai, à savoir des textes écrits dans une perspective littéraire, qui exprime les idées propres de l'auteur, sans souci particulier d'un savoir institutionnel aux exigences scientifiques (Olivera, 2001; 2002). Les « Cahiers du Québec » introduisent les exigences de la recherche en sciences humaines et sociales présentes dans l'université québécoise au moment de leur publication (exigences qui ont varié dans le temps et selon les disciplines). Enfin « Brèches », qui fait aussi la part belle aux textes universitaires, se positionne en grande partie par rapport aux exigences d'un savoir philosophique et critique tel que développé, au moment de la parution des livres, dans les départements de philosophie, de littérature et de sciences sociales des universités québécoises touchés à la fois par une exigence de méthodologie et d'affirmation du « moi auctorial¹³ ». Du

¹² Notons que le catalogue de BANQ consulté en ligne le 26 octobre 2008 indique les résultats suivants pour ces quatre collections : « Constantes » a vu paraître 12 titres entre 2004 et 2008; « L'arbre » en a vu paraître 6 entre 2004 et 2008; les « Cahiers du Québec », 12 entre 2004 et 2008; et « Brèches » est restée inactives depuis 1997.

¹³ Il faut entendre ici l'expression dans son sens le plus élémentaire. Quand un texte de recherche est écrit, la langue qui en rend compte a une importance toute relative dans la mesure où ce sont d'abord les idées qu'il contient qui importent. En principe, les résultats d'une recherche peuvent être exprimés dans quelque que langue que ce soit. A contrario, le « moi auctorial » est une instance qui revendique la lettre du texte non seulement

reste, on trouve un certain nombre de thèses et de mémoires universitaires parmi les textes publiés dans « Brèches » et dans les « Cahiers du Québec ».

À côté de ces collections principales, d'autres furent créées. Premièrement, il y a les collections d'essais sans prétention stylistique ou littéraire comme « Figures canadiennes » (1960-1963 : 8 titres – coédités avec Mame) qui comprend des biographies historiques; « Aujourd'hui » (1966-1982 : 15 titres) qui contient des essais consacrés à l'actualité comme la loi 60 qui créa le ministère québécois de l'Éducation en 1964 ou la pilule contraceptive; enfin, « Pensées et sociétés secrètes » (1973-1974 : 6 titres) qui présente des sujets ésotériques.

Deuxièmement, il y a les collections d'essais dont l'écriture est littéraire, comme « Reconnaissances » (1970-1974 : 11 titres) et qui remet en circulation, dans le réseau littéraire, des textes d'auteurs anciens; et comme « L'atelier des modernes » (1993-1996 : 3 titres) qui emprunte toutefois autant à l'écriture littéraire qu'à une forme de la connaissance critique et philosophique tout à fait moderne, c'est-à-dire ayant été touchée, de biais peut-être!, par le savoir des sciences humaines et sociales et par une écriture essayistique où domine le moi auctorial.

Troisièmement, il y a les collections qui regroupent des textes écrits par des chercheurs en sciences sociales comme « Sciences de l'homme et humanisme » (1967-1985 : 11 titres), « L'homme dans la société » (1973-1986 : 6 titres) et « Problèmes sociaux » (1981-1984 : 2 titres). L'écriture y est ici encore essentiellement pragmatique, sans souci esthétique, et les textes en eux-mêmes rendent compte de recherches et de réflexions faites en sociologie (et notamment en criminologie).

comme porteuse, en l'occurrence, des résultats d'une recherche, d'une réflexion ou d'une analyse, mais aussi comme représentante symbolique de l'auteur. La singularité de l'écriture entre alors en jeu et est présentée comme un trait distinctif qui fait du texte un objet unique chargé de représenter son auteur dans l'utilisation même de la langue.

Dans le domaine de la création, notons l'existence d'une collection de poésie (au sens large), « Sur paroles » (1970-1982 : 24 titres), et une collection toute récente de romans (bien qu'on y trouve un essai), « amÉrica » (2002-2003 : 8 titres), qui marque un regain du secteur¹⁴.

On peut évaluer le dynamisme d'une maison d'édition à travers le fonctionnement de ses collections, tant par les titres et les auteurs qu'on y publie, en qualité et quantité, que par la création de nouvelles collections, expressions des modifications du marché du livre, demande comme offre, voire de l'analyse que la maison fait du marché. En ce sens, de 1960 à 1971, Claude Hurtubise, en créant neuf collections en littérature générale, dynamise ce secteur dans sa maison et cherche à joindre des lectorats variés. Trois de ces collections, quantitativement les plus importantes, sont encore en activité en 2003, ayant subi, il va sans dire, des réorientations au cours de l'histoire de la maison. Dans les années 1970, deux collections voient le jour et une seule, « Brèches », a une activité continue et suivie pendant vingt ans. Il faudra attendre 1993 et 2002 pour voir apparaître à nouveau deux nouvelles collections dans ce secteur; la première (« L'atelier des modernes ») n'a donné que trois titres et est inactive depuis 1996; la seconde (« amÉrica ») a publié huit titres en deux ans (2002-2003)¹⁵.

On peut déduire deux choses de ces observations au sujet du secteur littérature générale. D'une part, pendant plus de 25 ans (1978-2003), l'éditeur s'est contenté essentiellement de garder en activité les collections déjà créées et qui couvrent un champ élargi de l'activité éditoriale à travers l'essai et la fiction. À deux exceptions près, l'une d'elles n'étant qu'un coup

¹⁴ D'après le catalogue de BAnQ consulté en ligne le 26 octobre 2008, 22 titres seraient parus dans « amÉrica » entre 2004 et 2008. La maison a aussi créé une nouvelle collection de fiction, « Texture », en 2007 (4 titres parus en date d'octobre 2008), dirigée par François Couture, fondateur et directeur de la défunte maison d'édition L'effet pourpre (où 24 titres furent publiés entre 1999 et 2004 selon le catalogue de BAnQ consulté le 27 octobre 2008). Hurtubise HMH publie aussi une collection appelée « Romans historiques » (selon l'expression de l'éditeur dans son catalogue 2009), où la part belle est faite essentiellement aux best-sellers. Enfin, depuis septembre 2008, ces best-sellers sont repris dans une collection appelée « Compact » par l'éditeur lui-même dans son *Catalogue 2009*. Notons que le fureteur de BAnQ ne reconnaît pas le titre de cette dernière collection.

¹⁵ Toutefois, la consultation du catalogue électronique de BAnQ (en date du 26 octobre 2008) montre qu'un regain d'activités apparaît dans cette collection et dans quelques autres après 2003 (voir dans ce chapitre les notes 6 et 7).

d'épée dans l'eau, l'éditeur n'innove donc plus à toute fin pratique par exemple en créant des collections qui lui permettraient de recentrer son activité éditoriale dans un secteur qui a pourtant évolué, comme l'ont fait d'autres éditeurs, qui ont ainsi contribué fortement à recomposer le marché¹⁶. Ce faisant, il fait l'impasse sur la fonction organisatrice dont il peut disposer, laissant l'initiative de nouveaux titres aux seuls auteurs qui viennent à lui en fonction des collections générales qu'il a déjà et qu'il maintient sans aucun effort autre que graphique pour les renouveler. Or, nous le verrons dans le détail plus loin, une collection vieillit non pas tant parce qu'elle dure des années, mais bien plutôt parce que sa direction et son auctorat ne se renouvellent pas. En somme, la collection qui dure peut être refondée à tout moment à la condition de publier non seulement de nouveaux auteurs, mais aussi de jeunes auteurs, assurant ainsi un renouvellement par les textes eux-mêmes, c'est-à-dire à travers les thèmes nouveaux qui émergent avec les nouvelles générations. On peut conclure que, du point de vue des collections, chez Hurtubise HMH, le secteur littérature générale commence son déclin ou sa stagnation à partir du départ de Claude Hurtubise, en 1972-1975, stagnation qui se confirme, dans les années 1980, par un ralentissement de la production à l'intérieur même des collections maintenues. L'analyse de la production de la maison dans ce secteur montre son caractère peu novateur, notamment par le manque de suivi dans l'édition des œuvres des mêmes auteurs et par le faible nombre d'auteurs reconnus tels que l'histoire littéraire et la critique les désignent¹⁷.

¹⁶ C'est ce que fait Pascal Assathiany, à partir de 1988, quand il prend définitivement en main les Éditions Borel, après avoir passé deux ans à la gestion commerciale des Éditions du Seuil, à Paris. Il redéfinit alors les priorités éditoriales de la maison montréalaise et met sur pied un comité directeur dont les membres sont recrutés dans plusieurs domaines de l'activité intellectuelle et chargés de prendre part à la direction intellectuelle de l'entreprise. De la sorte, Assathiany redéfinit tout le secteur littérature générale de la maison et en change complètement l'image (Doré, 2009b).

¹⁷ On peut se faire une idée de la fortune littéraire des auteurs de Hurtubise HMH en examinant les index de 3 histoires littéraires parues au milieu des années 1990. Ainsi, on trouve 12 % de ses auteurs dans l'index de Bouvier et Roy (1996 : 489-490); 14 % dans Chamberland et Weinmann (1996 : 346-347); 13 % dans Mailhot (1997 : 439-446). Il est intéressant tout d'abord de remarquer la ressemblance des pourcentages obtenus ce qui tend à confirmer l'importance de ce type d'indices et donc sa justesse. Autre remarque : la quasi-totalité des auteurs HMH indexés ont été publiés chez cet éditeur avant 1979, année de l'achat de la maison par Foulon. Plus précisément, tous les auteurs Hurtubise HMH présents dans les 3 index ont au moins publié un texte dans la

Il faut dire un mot ici sur le développement récent de Hurtubise HMH. La consultation du catalogue de BAnQ montre un regain à partir de 2003 jusqu'à aujourd'hui tant dans les collections d'essais littéraires et universitaires (« Constantes », « Cahiers du Québec ») que dans les collections de fiction (« L'arbre », mais surtout la création d'« amÉrica » et tout récemment de « Texture »). On voit ainsi que, comme nous l'avons montré aux chapitres 6 et 7, le renouvellement qui apparaît autour de 2003 n'est pas seulement le fait d'une nouvelle direction qui se met progressivement en place avec l'arrivée de deux des enfants Foulon, mais aussi d'une équipe éditoriale élargie à laquelle appartiennent désormais et notamment des conseillers ou directeurs littéraires comme Jacques Allard et Dominique Garand¹⁸.

4. Les 24 [+ 19] collections et séries du secteur

Le secteur littérature générale de Hurtubise HMH contient 24 collections ayant été en activité entre 1960 et 2003. Cependant une de ses collections, les « Cahiers du Québec », comprend elle-même 19 sous-collections, comme nous le verrons plus loin. Voilà pourquoi nous parlons de 24 (+ 19) collections pour ce secteur.

période de Claude Hurtubise (1960-1975). Cet indice (la présence dans les 3 index des auteurs HMH) peut être critiqué en observant qu'un plus grand nombre d'années séparent les auteurs de l'époque Hurtubise (1960-1975) de la parution des trois histoires littéraires que les auteurs de l'époque Foulon (après 1979). Tout de même, on pourrait réfléchir à partir de là sur les transformations survenues chez Hurtubise HMH après 1979 dont les conséquences se firent sentir directement de l'auctorial de la maison. Il va sans dire qu'un autre aspect est l'appartenance générationnelle (en rappelant que Claude Hurtubise est né en 1915 et Hervé Foulon, en 1949). C'est en fait une toute nouvelle pratique de l'édition dont Hervé Foulon se fera l'initiateur, comme le montre notre analyse et qui permettra à Hurtubise HMH de s'adapter aux nouvelles exigences du marché. De plus, il édite une toute autre génération d'auteurs, avec d'autres thèmes que ceux publiés par Hurtubise.

¹⁸ Jacques Allard a fait carrière comme professeur de littérature à l'UQAM; il a aussi été directeur littéraire chez Québec / Amérique après avoir commencé comme directeur de deux des collections des « Cahiers du Québec », dans les années 1970, chez Hurtubise HMH. Dominique Garand est professeur de littérature à l'UQAM; il a déjà publié chez Hurtubise HMH (*Accès d'origine, ou Pourquoi je lis encore Groulx, Basile, Ferron*, collection « Constantes », 2004) et dirige actuellement (automne 2008) ces mêmes « Cahiers du Québec ».

Incidentement le secteur littérature générale contient les documents qui touchent au roman, à la poésie, à l'essai ainsi qu'à des genres de la fiction comme le récit, la nouvelle, le conte. Le théâtre en fait partie, mais il n'existe pas, à toute fin pratique, chez Hurtubise HMH¹⁹.

Au sujet de l'essai, nous l'envisagerons ici de deux façons. Il y a l'essai qu'on définit traditionnellement comme un texte en prose où l'auteur développe des idées qui lui sont personnelles, le plus souvent dans le souci d'une écriture littéraire. Par ailleurs, le développement des sciences sociales et humaines a conduit à des textes qui ont un rapport plus strict avec le savoir universitaire et sont écrits en fonction de règles qu'on veut objectives. Du reste, sans doute s'agit-il moins d'essai que de synthèses ou de textes qui rendent compte de la recherche dans certains domaines, y compris en littérature. Toutefois, chez Hurtubise HMH, des textes appartenant à ces deux traditions se retrouvent dans les mêmes collections. C'est dans ce dernier domaine que l'on décèle une ambiguïté tant dans l'écriture des textes que dans leur lecture. Un article savant, en psychologie ou en sociologie, n'est pas perçu aujourd'hui comme un essai au sens de la littérature. Par contre, dans le domaine de la recherche littéraire, une incertitude persiste souvent. Il est vrai que cette incertitude tend à disparaître dans la mesure où l'institution universitaire actuelle se donne les moyens d'exclure de la recherche l'essai littéraire en tant que production de la recherche. L'histoire de Hurtubise HMH reflète une évolution vers l'autonomisation de l'écriture savante au sein de l'Université. Voilà pourquoi, comme nous le verrons, il n'est pas toujours simple d'analyser une collection qui a trente ou quarante ans d'existence et dont l'écriture des textes s'est transformée tout au long des ans pour tenir compte des exigences nouvelles qui sont apparues progressivement dans le domaine de la recherche. Bien évidemment, comme expression des idées personnelles d'un auteur, l'essai de type littéraire existe toujours, mais il tend à disparaître de l'Université. En publiant

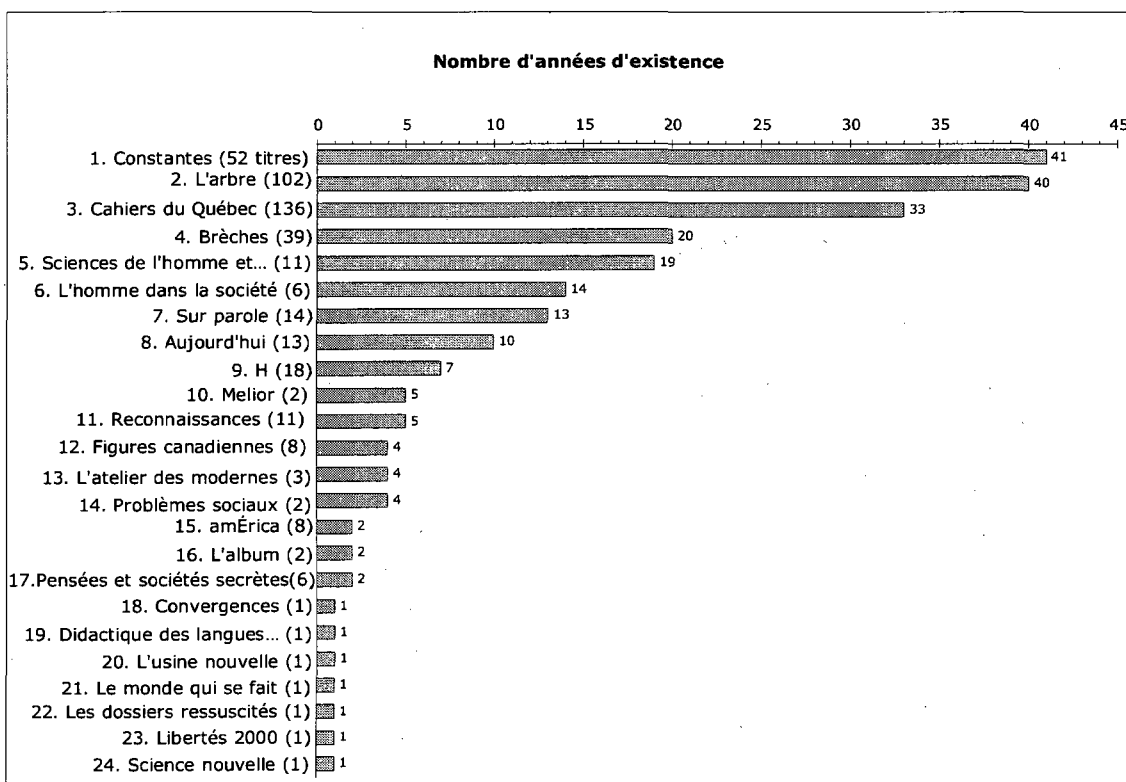
¹⁹ Anne Hébert publia, en 1967, un recueil de 3 pièces intitulé *Le temps sauvage* (collection « L'arbre »), repris en 1992 dans « Bibliothèque québécoise ». Ce sont à peu près les seules pièces à avoir été publiées par Hurtubise HMH. On peut aussi mentionner, pour être tout à fait exact, les 8 pièces de Robert Élie comprises dans ses *Œuvres* (Hurtubise HMH, 1979), mais qui n'apparaissent pas comme telles au catalogue de la maison.

des essais et des textes savants, l'édition problématise cette question. Nous verrons comment tout cela se présente dans le catalogue de Hurtubise HMH.

La figure 7.2 donne une vue synthétique des collections du secteur littérature générale. Examinons-la de plus près.

Figure 7.2 : Secteur littérature générale, les collections, 1960-2003

N = 440 titres



Cette figure contient les 24 collections du secteur littérature générale ordonnées selon leur nombre d'années d'existence, de la plus vieille des collections, « Constantes », avec 41 ans en 2003, aux plus jeunes. Il y en a six, qui ont duré une seule année. À côté du nom de chaque collection, entre parenthèses, nous trouvons le nombre de titres parus. Notons que les collections « Constantes », « L'arbre », « Cahiers du Québec » et « amÉrica » sont considérées comme étant toujours actives comme le montre un sondage fait à partir du catalogue de

BAnQ (voir *supra* notes 12 et 14). Les autres collections sont inactives voire disparues étant donné la date ancienne de parution de leurs derniers titres²⁰.

Dans l'ensemble, les collections du secteur littérature générale qui apparaissent à la figure 7.2 se répartissent comme suit. Deux collections, « L'arbre » et « amÉrica », sont consacrées au roman et aux genres connexes (nouvelle, conte, récit) et une collection est vouée à la poésie, « Sur parole ». Les 21 collections restantes sont consacrées à l'essai sous différentes formes, comme nous le verrons.

Dans l'examen que nous proposons de l'ensemble des collections, nous suivrons l'ordre chronologique de parution du premier titre.

i. Figures canadiennes

La première collection à paraître chez Hurtubise HMH fut « Figures canadiennes²¹ ». Elle inaugurait aussi le premier secteur d'activité de la maison, la littérature générale. C'est Roger Mame, associé dans la nouvelle maison montréalaise, qui l'avait d'abord mise sur pied pour sa propre maison d'édition en France. Il s'agissait d'une collection consacrée à des personnages historiques qui eurent une importance dans l'histoire du Canada, comme Champlain, Frontenac, Maisonneuve, Cavalier de la Salle mais aussi Lord Durham, Lord Dorchester et enfin Laurier. Cette collection, dont les auteurs étaient tous canadiens, a existé chez Hurtubise HMH de 1960 à 1963. Elle contient 8 titres. Le directeur en était l'historien Guy Frégault

²⁰ Ces collections ont des durées d'existence variées. Pour la présente thèse, il est convenu que la durée d'une collection va du premier titre paru au dernier. Plus est grand le nombre des années qui nous sépare aujourd'hui du dernier titre paru dans une collection, plus il y a de chance que cette collection soit définitivement inactive. Autrement dit, en 2003, dernière année étudiée pour cette thèse, une collection qui a publié son dernier titre en 2001 peut être considérée comme toujours active. C'est le cas de « Constantes ». Toutefois, une collection dont le dernier titre est paru en 1985 est sans doute inactive à jamais. C'est le cas de « Sciences humaines et humanisme ». La consultation, en novembre 2008, du catalogue en ligne de BAnQ confirme ces hypothèses puisque « Constantes » est toujours en activité et « Sciences humaines et humanisme » n'a rien publié depuis 1985.

²¹ S. Audet (2000 : 68) rappelle que les premiers titres de cette collection fondent aussi les tout débuts de l'activité éditoriale de HMH, en 1960.

d'après une lettre retrouvée dans les archives de la maison²². Les livres ont tous été imprimés en France et on peut penser que plusieurs des biographiés avaient été choisis pour intéresser un lectorat autant français que canadien. Même le titre de la collection pouvait sans doute servir d'argument de vente en France. Frégault quitta la collection en 1962 alors qu'il devint sous-ministre aux Affaires culturelles nouvellement créées. La collection aurait été abandonnée l'année suivante après la publication d'un dernier titre²³.

ii. *Constantes*

La première collection d'essais, au sens général du mot « essai », à paraître chez Hurtubise HMH fut en fait « Constantes ». Le premier titre parut en décembre 1961. Il s'agissait d'un recueil de textes écrits par Jean LeMoyne, ami personnel de Claude Hurtubise, et qui s'intitulait *Convergences*. Ce titre était aussi, au départ, celui de la collection. Le livre fut imprimé au Canada et envoyé en France pour diffusion. C'est Mame qui se chargeait de l'affaire. On se rendit compte alors qu'il existait déjà en France une collection qui portait le même nom et qu'il était donc impossible de distribuer le livre de LeMoyne sans se mettre en infraction avec la loi française. On changea donc le nom de la collection, qui devint « Constantes », et on refit la couverture du livre, avec une nouvelle maquette qui devint celle de la collection pour de nombreuses années²⁴.

²² Dossier « Le 18^e siècle canadien » (titre d'un recueil de Frégault paru en 1968 chez Hurtubise HMH), archives privées de Hurtubise HMH. Audet (2000 : 69) confirme le nom de Frégault comme directeur de la collection même s'il n'apparaît pas dans les exemplaires consultés.

²³ Archives de Hurtubise HMH, dossier « Le XVIII^e siècle canadien », échange de lettres entre Claude Hurtubise et Guy Frégault. Nous avons consulté ces archives pendant l'été 2001, dans les locaux de la maison d'édition, au 1815 avenue De Lorimier, à Montréal. Depuis lors ces archives auraient été regroupées ailleurs. Les locaux où elles étaient remises ont été rénovés et réaffectés. Précisons que ces archives n'ont pas été traitées et qu'il est impossible de référencer avec exactitude les documents qu'on peut en extraire.

²⁴ Le dossier consacré à *Convergences*, dans les archives de la maison d'édition, contient un échange de lettres entre Roger Mame et Claude Hurtubise au sujet du changement de nom de la collection ainsi que sa mise en circulation en France et le rôle qu'un graphiste français aurait peut-être joué dans la mise au point de la première maquette de la collection « *Convergences* ».

Les premiers titres de la collection étaient en fait des recueils de textes déjà parus. Le premier texte original fut celui de Fernand Dumont intitulé *Pour la conversion de la pensée chrétienne* (1964). Cette pratique d'éditer des recueils de textes déjà publiés continua longtemps encore par la suite. Notons que distance entre la première publication en revue et la publication en recueil, dans « Constantes », crée un effet de distorsion, le recueil des années 1960-1970 parlant d'une réalité antérieure, appartenant pour sa part aux années 1930-1950. Ce qu'il faut relever, c'est le fait que les années 1960, avec la Révolution tranquille, est une période de grandes transformations sociales et culturelles appelées de leurs vœux par les mêmes auteurs ayant publié leurs articles dans les décennies antérieures. C'est dans « Constantes » que parurent en français les importants essais de McLuhan, *La Galaxie Gutenberg* (1967) et *Pour comprendre les médias* (1968)²⁵.

La collection publia des essais sur la littérature (Marcotte, Moisan, Baillargeon, Raymond, Warwick²⁶), sur l'histoire (Frégault, Brunet²⁷), la politique (Trudeau, Lalande²⁸), des réflexions sur l'homme et la culture (Gagnon, Vadeboncoeur, Frye, Stern, Kattan, McLuhan, Gaboury²⁹), la religion (Caloren, Audet³⁰). Certains de ces livres ont été traduits de l'anglais et avaient connu auparavant un certain succès au Canada et aux États-Unis (Frye, McLuhan, Stern).

Avec le temps, la collection se transforma. Mais à partir des années 1970, de nombreux auteurs n'y publièrent plus, comme Fernand Dumont et Gilles Marcotte, ce dernier, conseiller

²⁵ Dans des traductions de Jean Paré qui furent reprises en France, chez Mame (*La galaxie Gutenberg*, 1967) et au Seuil (*Pour comprendre les médias*, 1968).

²⁶ G. Marcotte, *Une littérature qui se fait*, 1962; Cl. Moisan, *L'âge de la littérature canadienne*, 1968; P. Baillargeon, *Le choix*, 1969; L.-M. Raymond, *Géographies*, 1971; J. Warwick, *L'appel du nord dans la littérature canadienne-française*, 1972.

²⁷ G. Frégault, *Le XVIII^e siècle canadien*, 1968; M. Brunet, *Québec Canada anglais*, 1969.

²⁸ P.-E. Trudeau, *Le fédéralisme et la société canadienne-française*, 1967; G. Lalande, *Pourquoi le fédéralisme*, 1972.

²⁹ E. Gagnon, *L'homme d'ici*, 1963; P. Vadeboncoeur, *La ligne du risque*, 1963; N. Frye, *Le siècle de l'innovation*, 1968; N. Frye, *Le pouvoir de l'imagination*, 1969; K. Stern, *Refus de la femme*, 1969; N. Kattan, *Le réel et le théâtral*, 1970; M. McLuhan, *La galaxie Gutenberg*, 1967; M. McLuhan, *Pour comprendre les médias*, 1969; P. Gaboury, *L'homme inchangé*, 1972.

³⁰ F. Caloren et al., *Le nouveau défi des valeurs*, 1969; J.-P. Audet et al., *La désacralisation*, 1970.

éditorial et ami personnel de Claude Hurtubise, publia son dernier livre chez Hurtubise HMH en 1973, alors que Hurtubise lui-même s'apprêtait à quitter la maison³¹. Dans les années 1980, d'autres auteurs y vinrent comme Jean-Pierre Duquette, Michel Morin, Jean-Louis Major³². En 2003, Kattan et Morin y restaient fidèle, mais ils étaient les seuls à y publier³³.

L'examen attentif de la collection révèle un fonctionnement particulier. D'une part, dans les années 1960, les premiers auteurs qui y publient sont des amis de Claude Hurtubise. La personnalité de l'éditeur ou du directeur fut déterminante dans la composition de la collection. Même quand il publie des auteurs qui ont des idées probablement opposées aux siennes, comme l'historien nationaliste Michel Brunet, Hurtubise reste dans la même génération et donc dans une problématique liée, dans sa formulation, à un même groupe. Il suffit de penser qu'au moment où précisément il publie Brunet et son *Québec Canada anglais. Deux itinéraires un affrontement* (1968) toute une génération de jeunes historiens, plus soucieux de science, pose les fondements d'une histoire économique, sociale et culturelle du Québec qui aboutira notamment à *l'Histoire du Québec contemporain* (Boréal, 1979) de Durocher, Lindeau et Robert chez qui la pratique historiographique est bien différente de celle de Brunet. Après le départ de Hurtubise, en 1975, la collection se survit à elle-même notamment par la publication de textes en provenance des auteurs que Hurtubise lui-même avait amenés dans la collection. Les nouveaux auteurs qui s'y joignent sont plus jeunes et n'appartiennent donc pas à la génération d'origine. La problématique qui sous-tend la collection change donc. Des auteurs comme Duquette et Morin sont différents des Marcotte et Dumont notamment parce

³¹ Ce dernier livre de Marcotte est un récit, *Un voyage*, collection « L'arbre », 1973. Il publiera à nouveau chez Hurtubise HMH en 1993, un texte sur Rimbaud dans un petit ouvrage collectif, aux côtés de textes de Jean Larose et Dominique Noguez (dans *Rimbaud*, collection « L'atelier des modernes »).

³² J.-P. Duquette, *Colette, l'amour de l'amour*, 1984; M. Morin et C. Bertrand, *Les pôles en fusion*, 1983; J.-L. Major, *Entre l'écriture et la parole*, 1984.

³³ Notons qu'un redémarrage se fera à partir de 2004, amenant de nouveaux auteurs tels Jacques Beaudry, Dominique Garand ou encore, en traduction, Ronald Wright et Wade Rowland. Le plus jeune de ces auteurs est né en 1960 (son livre paraîtra en 2004). On peut se demander quels liens ces derniers auteurs ont avec les tout premiers de la collection. En fait, ni le référent social et ni l'expérience existentielle qui restent sans doute les fondements de l'essai littéraire ne sont communs aux auteurs pour l'ensemble de la collection jusqu'à aujourd'hui. Quels liens, par exemple, entre Wright et Frye?

que, d'une autre génération, ils abordent l'écriture et le savoir de façon différente. Ils sont issus des dernières années du cours classique et des toutes premières des cégeps et universités nouvellement créés. Leur approche reste essentiellement subjective, il est vrai comme pour leurs aînés, avec la volonté toutefois de tenir compte d'une modernité récente soucieuse, même en dilettante, de sciences humaines et sociales.

La collection porte depuis ses débuts les contradictions entre la forme de l'essai telle qu'elle est apparue dans l'entre deux-guerres (Olivera, 2002; 2003) et une écriture savante en transformation sous la pression des sciences sociales en plein émergence dans l'université québécoise. À côté des recueils de Jean LeMoine, Jean Simard, Pierre Vadeboncoeur, Maurice Blain et Ernest Gagnon dont l'écriture est marquée par un souci esthétique et une expression du moi, on trouve des textes de Fernande Saint-Martin, Guy Frégault et Clément Moisan qui sont d'abord soucieux de répondre aux exigences critiques et scientifiques de leur discipline universitaire, l'esthétique, l'histoire et la critique littéraire³⁴. C'est dire qu'au cœur même de la collection et cela dès ses premières années, deux courants majeurs de l'écriture essayistique moderne se manifestent. Du reste, *Une littérature qui se fait* (1962) de Gilles Marcotte contient les deux courants et même plus. En effet, on y trouve à la fois une écriture traditionnelle de l'essai, une écriture plus savante et même une écriture journalistique. Il faut noter que le contenu de l'écriture savante se modifie sans cesse selon les exigences de l'institution universitaire à laquelle elle est destinée et qui tend à une plus grande théorisation et objectivation. En d'autres mots, le mémoire de maîtrise que Gilles Marcotte reprend dans *Une littérature qui se fait* (1962) ne répond plus aujourd'hui, et depuis belle lurette, aux exigences de l'Université en ce domaine. Il n'empêche qu'à l'origine, c'est ce qui motiva l'écriture de ce texte et qu'il faut le considérer, toute chose étant relative, en regard de cette écriture savante contextualisée dont il est question ici.

³⁴ M. Blain, *Approximations*, 1967; F. Saint-Martin, *Structures de l'espace pictural*, 1968. Pour les autres écrivains et auteurs cités dans le texte, voir notes précédentes.

Cette double tendance de l'écriture essayistique, expression du moi et objectivation théorique, qu'on trouve dans « Constantes », ne survivra pas aux années 1980. Des auteurs comme Naïm Kattan, Michel Morin, Jean-Louis Major pratiquent en effet, dans leurs livres parus dans cette collection après cette date, une écriture de l'essai la plus convenue qui soit. Leurs textes n'appartiennent pas du tout à l'écriture savante même si Major, pour sa part, dans d'autres de ses livres, y cède, fidèle en cela aux exigences de l'institution universitaire où il fait alors carrière. Cette évolution s'explique aussi par un redéploiement des collections à l'intérieur même de la maison. L'arrivée de « Brèches » (1978) et l'apport de titres nouveaux dans les « Cahiers du Québec » axés sur la recherche universitaire renforceront ce clivage. Nous y reviendrons.

Si nous examinons la répartition des titres de la collection, entre 1961 et 2003, nous constatons que la collection a été très active entre 1967 et 1972, incidemment années qui correspondent au décollage de la production générale de la maison et au début de la crise qui va la toucher. À partir de 1980, la collection ne fait que se survivre à elle-même. Jusqu'en 2003, soit pendant 24 ans, quatorze années ne voient paraître aucun titre et sept années en voient paraître un seul.

Notons que « Constantes » releva toujours du directeur littéraire de la maison (en tout cas, jusqu'en 2003); elle n'eut jamais de directeur venu de l'extérieur même si Gilles Marcotte y joua sans doute un rôle important au début des années 1960, s'il l'on en croit la correspondance entre lui et Claude Hurtubise. En effet, Hurtubise sollicita à l'occasion les conseils de Marcotte dont le nom n'apparaît cependant à aucun moment dans la collection comme conseiller littéraire³⁵.

³⁵ C'est ce que révèlent les archives de Hurtubise HMH, notamment les dossiers relatifs aux livres de Marcotte publiés dans cette maison qui contiennent de nombreuses lettres des deux hommes dans lesquelles ils discutent

iii. *L'arbre – amÉrica*³⁶ – *Sur parole*

« L'arbre » est une collection qui comprend 105 titres (en 2003) parmi lesquels on trouve des romans et des nouvelles (79 %) ainsi que des contes, des récits, du théâtre, de l'autobiographie et de la biographie (21 %). Évidemment, comme il s'agit de littérature, les autobiographies et la biographie de la collection sont écrites par des auteurs connus pour appartenir à la littérature, comme le poète et traducteur John Glassco. Le nom de la collection vient de la maison d'édition que Claude Hurtubise codirigea avec Robert Charbonneau, de 1941 à 1948. En ce sens, elle reprend l'idée d'un catalogue de maison d'édition littéraire et contient plusieurs des genres qu'on y publie en général. C'est donc une collection qui est chargée d'accueillir une partie importante du secteur éditorial auquel elle appartient.

La collection est née en 1963 avec la réédition d'un titre d'Anne Hébert, *Le Torrent*, auteure dont les éditions de l'Arbre avaient précisément publié, en 1942, le premier recueil de poésie, *Les songes en équilibre*. Sous Claude Hurtubise, la collection publie des œuvres de Jacques Ferron, Madeleine Ferron, Alain Grandbois, André Laurendeau, Gilles Marcotte, Yves Thériault, Jacques Brossard, Jean Éthier-Blais, Jean Simard, Gabrielle Roy³⁷. Ces auteurs importants de la littérature québécoise d'alors et d'aujourd'hui ne feront que passer chez notre éditeur. Resteront fidèles par contre Monique Bosco et Naïm Kattan³⁸. En traduction, on y

précisément des livres à publier dans « Constantes ». Les conseils de Marcotte sont rémunérés quand les suggestions se traduisent par une publication.

³⁶ Nous reproduisons ici la graphie de la collection, faite de 6 lettres bas de case et 1 capitale (la lettre « É ») qui souligne la différence entre une orthographe anglophone, « E » sans accent aigu, et une orthographe francophone (« É » avec un accent aigu). Toutefois, rappelons que le mot « America » n'existe pas en français, avec ou sans accent aigu sur le « e ».

³⁷ J. Ferron, *Contes*, 1968; *La charrette*, 1968; M. Ferron, *Cœur de sucre*, 1966; *La fin des loups-garous*, 1968; *Le baron écarlate*, 1971; A. Grandbois, *Avant le chaos*, 1964; A. Laurendeau, *Une vie d'enfer*, 1965; *Théâtre*, 1970; G. Marcotte, *Un voyage*, 1973; Y. Thériault, *Contes pour un homme seul*, 1965; J. Brossard, *Les métamorfoses*, 1974; J. Éthier-Blais, *Le manteau de Ruben Dario*, 1974; J. Simard, *13 récits*, 1964; *La séparation*, 1970; G. Roy, *La route d'Altamont*, 1966.

³⁸ Jusqu'en 2003, M. Bosco avait publié 14 titres chez Hurtubise HMH et N. Kattan, 22. Les deux écrivains continuèrent à y publier par la suite, Bosco, décédée en 2007, 2 titres, Kattan 4 titres.

trouve Mordecai Richler et Hugh MacLennan³⁹. Enfin, parmi les jeunes auteurs, on distingue Jean O'Neil et André Carpentier⁴⁰. Les autres sont peu connus; comme la plupart d'entre eux, ils y ont publié que quelques titres, jamais plus de 2.

S. Audet (2000) a analysé la collection entre 1963 et 1974, c'est-à-dire jusqu'au départ de Claude Hurtubise. Elle constate d'abord que les titres de la collection appartiennent à des auteurs déjà connus et reconnus, plutôt qu'aux forces émergentes; les genres y sont traités avec conservatisme. Tout comme pour « Constantes », « L'arbre » se caractérise par la publication de titres dont plusieurs textes sont déjà parus en revue, notamment dans les *Écrits du Canada français*. Par ailleurs, jetant un regard rapide sur les années qui ont suivi le départ de Hurtubise, Audet estime que la collection perd alors de sa cohérence (Audet, 2000 : 163-167).

« L'arbre » est toujours en activité aujourd'hui. En 41 ans, une moyenne de deux à trois titres par année a été publiée dans la collection. Nous constatons qu'il y a eu ralentissement entre 1972 et 1975 (années où Claude Hurtubise se retire des activités de la maison) et après 1987⁴¹.

Il existe une autre collection, toute jeune encore, qui publie aussi du roman : « amÉrica » (dont nous reproduisons ici l'orthographe). Cette collection est dirigée par Jacques Allard, directeur littéraire de la maison en 2000 et conseiller littéraire par la suite. Elle existe depuis 2002 et a publié huit titres en deux ans (jusqu'en 2003). Ce sont des romans et un essai bio-

³⁹ M. Richler, *Rue Saint-Urbain*, 1969, trad. R. Chicoine. H. MacLennan, *Le temps tournera au beau*, 1966, trad. J. Simard; *Le matin d'une longue nuit*, 1967, trad. J. Simard.

⁴⁰ J. O'Neil, *Je voulais te parler de Jeremiah, d'Ozélina et de tous les autres...*, 1967; *Les hirondelles*, 1973. A. Carpentier, *L'aigle volera à travers le soleil*, 1978; *Rue Saint-Denis*, 1978.

⁴¹ Un titre est paru en 2003. La consultation du catalogue de la BAnQ sur Internet (janvier 2009) indique que 6 titres y sont parus entre 2004 et 2008.

graphique écrits par des auteurs canadiens, québécois ou d'origines étrangères, et des auteurs étrangers. Il est trop tôt pour dégager une analyse plus poussée de cette jeune collection⁴².

La poésie a intéressé un temps Hurtubise HMH avec la collection « Sur parole » qui exista de 1970 à 1982. Elle compte 24 titres, dont 21 sont des recueils de poésie⁴³. Bien que fondée sous Claude Hurtubise et très active sous sa direction, la collection connut un nouveau décollage en 1976, sous l'impulsion de Marie José Thériault, nouvellement arrivée dans la maison et elle-même poète, et de Jacques Allard, directeur d'une des collections des « Cahiers du Québec » (« Littérature. Textes et documents ») et conseiller littéraire auprès du directeur général, Thierry Viellard (Doré, 2003a; Doré, 2003c). On y trouve notamment six recueils de Rina Lasnier, un recueil de Jean Éthier-Blais, de Pierre Nepveu, de Pierre Trottier, de Paul Chanel Malenfant et deux recueils de Marie José Thériault⁴⁴. Après que cette dernière eut quitté la maison, en 1984, il ne s'y publia plus de poésie et cette collection y est donc restée inactive depuis.

Au début des années 1970, la collection proposait un programme défini. Elle voulait réunir « des textes de formes et de genres divers, mais qui ont pour caractère commun de faire le plus libre, le plus personnel exercice du langage⁴⁵ ». C'est sans doute la raison pour laquelle la forme essayistique s'y trouve, ainsi qu'une pratique libre de la poésie comme il s'en publiait ailleurs, chez d'autres éditeurs de poésie. Toutefois, bien qu'on y trouve un jeune poète comme Pierre Nepveu, futur critique, universitaire, biographe de Gaston Miron et propagateur

⁴² Rappelons qu'entre 2004 et 2008, le catalogue de BAnQ, consulté en novembre 2008, indique que 22 titres nouveaux y sont parus.

⁴³ Un titre est un essai sur un poème d'Anne Hébert (A. Hébert et F. Scott, *Dialogues sur la traduction. À propos du « Tombeau des rois »*, 1970) et un autre titre est un récit poétique de Pierre Vadeboncoeur (*Un amour libre*, 1970).

⁴⁴ R. Lasnier, *La salle des rêves*, 1971; *Les signes*, 1976; *Matin d'oiseaux*, 1978; *Paliers de paroles*, 1978; *Entendre l'ombre*, 1981; *Voir la nuit*, 1981. J. Éthier-Blais, *Petits poèmes presque en prose*, 1978; P. Nepveu, *Voies rapides*, 1971; P. Trottier, *Sainte-Mémoire*, 1972; P. C. Malenfant, *Poèmes de la mer pays*, 1976. M. J. Thériault, *Pourtant le sud*, 1976; *Lettera amorosa*, 1978.

⁴⁵ *Littérature. Éditions Hurtubise HMH. Catalogue 1974/1975 (1974-1975)*. Montréal, cahier broché de 40 p.; p. 21.

d'une poésie moderniste, il faut bien reconnaître que les Lasnier, Éthier-Blais, Trottier et Vadeboncoeur sont d'une toute autre esthétique et d'une autre génération⁴⁶.

Pendant les 13 années d'existence de la collection, nous constatons une importante activité dans les deux premières années et à nouveau entre 1976 et 1978. Les autres années n'ont vu paraître qu'un seul titre voire aucun. Ce qui tend à suggérer que Claude Hurtubise y joua un rôle significatif. D'abord quand il y était; ensuite, dans les deux années qui ont suivi son départ, alors que les nouveaux propriétaires de la maison voulaient sans doute prolonger l'héritage du fondateur, notamment grâce au dynamisme de Marie José Thériault, nouvellement arrivée dans la maison.

Un premier bilan qu'on peut dresser des deux grandes collections de Hurtubise HMH est leur conception traditionnelle de la littérature à un moment où précisément les codes esthétiques éclatent. Le genre premier de la maison reste l'essai. On compte vingt collections qui lui sont consacrées dans toute l'histoire de la maison (jusqu'en 2003). Claude Hurtubise était un grand lecteur d'essais qu'il lisait tant en français qu'en anglais. Lecteur aussi de la grande presse américaine, comme *Time Magazine* et l'édition dominicale du *New York Times*, il y puisait des projets d'édition. C'est ainsi que le dossier éditorial de Marshall McLuhan que garde toujours la maison d'édition dans ses archives contient une entrevue que le sociologue accorda à *Time* autour de 1965 et qui fut à l'origine de la faveur publique qu'il connut notamment aux États-Unis. C'est en fait la lecture de la presse américaine qui aurait fait comprendre à Hurtubise, bien avant les éditeurs français, l'importance de McLuhan. De fait, huit de ses livres parurent en français d'abord aux éditions Hurtubise HMH et certains furent réédités en France

⁴⁶ Népveu a 25 ans au moment où il publie *Voies rapides* (1971) dans la collection « Sur parole »; il avait fait paraître des poèmes auparavant dans *Écrits du Canada français*, revue que publie aussi Hurtubise HMH. C'est là son premier recueil de poésie. Celui qui deviendra l'« un des critiques les plus en vue de l'institution littéraire québécoise » (R. Yergeau, *À tout prix*, Montréal: Triptyque, 1994, p. 85) ira se faire éditer ailleurs, à l'Hexagone en l'occurrence dès 1977, maison que Miron animait encore, avant qu'Alain Horic n'en prenne seul la direction au tout début des années 1980 pour en faire une maison de littérature générale s'illustrant aussi dans d'autres genres que la poésie. Népveu publiera sa poésie au Noroît dès 1983 (peut-être à cause précisément de la réorientation de l'Hexagone et du départ de Miron).

par la suite, comme nous l'avons déjà dit, dans leur traduction québécoise. Les genres de la fiction furent aussi bien représentés, au moins jusqu'au départ du fondateur et cela en dépit du fait que la maison ne sut garder aucun des grands auteurs qu'elle publia. La poésie y compte aussi des recueils de poètes importants, mais il manque sans doute une véritable connaissance des milieux de la poésie des années 1970 pour que la collection puisse prendre son véritable envol et survive au départ de Thériault.

Nous examinerons maintenant d'autres collections rattachées à la littérature générale, mais qui sont plus près, du point de vue éditorial sinon cognitif, des nouvelles tendances qui se font jour aux époques successives de l'histoire de la maison.

iv. Sciences de l'homme et humanisme – L'homme dans la société – Problèmes sociaux

Il y eut, chez Hurtubise HMH, d'autres collections, dirigées par des universitaires et qui publièrent les textes d'universitaires. Examinons-en trois.

« Sciences de l'homme et humanisme » est une collection dirigée par le sociologue Fernand Dumont, professeur à l'université Laval. La collection fut active de 1967 à 1985. Rappelons que Dumont, bien qu'il publiât ailleurs, était aussi un auteur maison. Il y avait fait paraître *Pour la conversion de la pensée chrétienne* (1963), paru dans deux collections⁴⁷, *Le Lieu de l'homme* (1968), paru aussi dans deux collections⁴⁸, *La Vigile du Québec* (1971), paru dans deux collections⁴⁹ et hors collections, enfin *Chantiers* (1973) que Dumont publia dans « Sciences de l'homme et humanisme », sa propre collection.

⁴⁷ Dans « Constantes » et « H ».

⁴⁸ « Constantes » et « H ».

⁴⁹ « Constantes » et « H ».

Le nom de la collection renvoie à une problématique propre à son directeur. Il s'agit de faire le pont entre l'étude scientifique des sociétés et un nouvel humanisme qui tiendrait compte de ce savoir en cours de constitution pour ramener celui-ci vers une morale humaniste, c'est-à-dire en l'occurrence chrétienne dans le sillage de Vatican II. D'une certaine façon, il s'agit d'être moderne tout en restant traditionnel. C'est une posture opposée à celles qui préconisaient la rupture avec l'ordre culturel antérieur et qu'on trouve précisément, en de nombreux exemples, dans la collection « Brèches » dont il est question un peu plus loin⁵⁰.

« Sciences de l'homme et humanisme » fut active durant 19 ans et compte 11 titres. Le premier était *Notre société et son roman* (1967), un recueil d'articles et de communications déjà publiés ou diffusés, du sociologue Jean-Charles Falardeau, professeur à l'université Laval et collègue de Dumont. On y trouve aussi deux titres du sociologue Jacques Grand'maison, par ailleurs prêtre catholique; un titre du politologue Léon Dion, professeur à l'université Laval; un essai sur les idéologies québécoises des années trente du politologue André J. Bélanger, un temps professeur à l'université Laval et proche des travaux de Dumont sur l'idéologie; enfin, pour refermer la boucle, la traduction d'un classique de la sociologie écrit par le sociologue américain Horace Miner sur *Saint-Denis : un village québécois* (1985), paru aux États-Unis en 1939, représentant de l'école de Chicago où Falardeau avait été formé dans les années 1940. La traduction en est d'Édouard Barsanian et de Falardeau lui-même qui en signe, de plus, la présentation.

La collection se penche avec les outils de la sociologie (enquête de terrain, enquête bibliographique) sur les transformations survenues dans le Québec des années 1930 à 1960 où on observe un retrait de la campagne, une migration à la ville, une industrialisation accélérée, une mise en question du catholicisme dans sa forme traditionnelle. Le renouveau catholique

⁵⁰ Évidemment, au départ, les champs de recherche et d'investigation des deux collections sont très différents et les postures épistémologiques des auteurs aussi, mais la distinction fondamentale est bien cette opposition quant à la continuité ou à la rupture dans l'ordre culturel.

des années 1960, notamment avec Vatican II, sert de cadre idéologique à la collection, même si tous les livres ne s'y plient pas. Du reste, on y trouve des collègues d'université et de recherche de Dumont qui développent des aspects de la sociologie auxquels Dumont lui-même s'intéresse. La question de l'écriture ne se pose pas vraiment sinon à l'intérieur des paramètres connus, pour l'époque où chaque titre paraît, du texte de recherche et du texte savant. Par contre, la connaissance scientifique de la société en est le centre. « Sciences de l'homme et humanisme » offre un autre exemple du rapport entre les recherches en cours d'élaboration dans l'université québécoise des années 1960 à 1980 et leur diffusion sociale à travers l'édition. Ici encore, la personnalité du directeur de collection est déterminante dans le contenu et le développement de la collection. Le fait qu'il ne soit pas un éditeur professionnel joue un rôle important dans la mesure où ses préoccupations ne sont pas entièrement éditoriales et commerciales, mais correspondent aussi aux travaux qui existent au même moment dans les universités auxquels, encore une fois, il participe lui-même directement⁵¹.

« L'homme dans la société » est une collection dirigée par Guy Rocher et Pierre-W. Bélanger, le premier sociologue et le second socio-pédagogue, tous deux professeurs et chercheurs, le premier à l'université de Montréal, le second à l'université Laval. La collection fut active entre 1973 et 1986. Dès le départ, elle « veut s'inscrire dans le courant de la pédagogie active⁵² ». À ce titre, on pourrait la classer dans le secteur scolaire, mais l'examen des titres fait plutôt pencher vers la littérature générale telle que l'on conçoit ce secteur éditorial dans les années 1970 chez Hurtubise HMH.

⁵¹ Une étude approfondie de la collection donnerait certainement d'autres éléments d'analyse. Mais, de façon générale, pour dégager une analyse significative d'un objet comme une collection il faut aussi qu'il contienne un nombre minimum de titres. Onze titres en 19 ans, c'est tout juste ce qui permet de constituer un objet d'étude. Entrent aussi en considération, la valeur des ouvrages en présence, leurs auteurs et la cohésion qui peut en résulter. Or, dans ce cas-ci, on constate de nombreuses convergences chez les auteurs, dans les thèmes et dans le rapport à l'institution universitaire. Il y aurait donc bien lieu de pousser plus avant l'étude de cette collection et de mettre ce travail dans un cadre plus large sur les rapports entre édition, élaboration de la connaissance et diffusion.

⁵² *Littérature. Éditions Hurtubise HMH. Catalogue 1974/1975 (1974-1975)*. Montréal, cahier broché de 40 p.; p. 21.

Il y eut six titres publiés, mais les trois premiers seulement portent le nom des deux directeurs. On peut donc penser que les trois autres ne furent pas publiés par eux, d'autant que les sujets ne reflètent pas, à première vue, les préoccupations qu'on leur reconnaît d'emblée à l'époque.

Les trois premiers titres sont en fait des recueils de textes écrits par des universitaires et des chercheurs. Ils portent sur le développement de la société québécoise, sur l'université à venir et sur le système politique québécois. Les 3 livres regroupent une quarantaine d'auteurs différents, chercheurs et universitaires. Ils s'adressent à d'autres chercheurs, à des universitaires et, éventuellement, à des étudiants. Dans le bouillonnement social et pédagogique des années 1960 et 1970 que nous avons évoqué par ailleurs au chapitre 3, ces recueils de textes ont pour fonction de nourrir, par leur diffusion, la réflexion sur les changements en cours. Il ne s'agit pas forcément de textes de recherche, mais plutôt de réflexions faites par des intellectuels et des universitaires qui connaissent la société québécoise contemporaine puisqu'ils l'observent et qui livrent ainsi les éléments d'une connaissance en cours d'élaboration.

« Problèmes sociaux » est une collection qui publia deux titres et fut active sur quatre ans, entre 1981 et 1984. La criminologue Marie-Andrée Bertrand, professeure à l'université de Montréal, en était la directrice. Le premier titre, signé Daniel Élie, porte sur *L'homicide à Montréal* et le second est une traduction d'un ouvrage sur *L'union libre au Canada* écrit par Lynn Fels. Deux questions sociales importantes, traitées par des chercheurs, d'un point de vue sociologique voire criminologique. Ici encore, la collection contient des ouvrages scientifiques, voire des travaux de recherche. Le lectorat ne peut être que d'autres chercheurs et des universitaires. Nous avons donc à faire encore avec la recherche de l'époque telle qu'elle se publie. Toutefois, la collection est trop petite pour en tirer d'autres renseignements pertinents.

Une synthèse au sujet des collections précédentes montre que les éditions Hurtubise HMH ont agi comme éditeur de livres savants que ce soit dans les sciences sociales et dans les humanités, avec la philosophie. Ces collections étaient dirigées par des intellectuels, eux-mêmes universitaires et chercheurs. Ces derniers ont encadré l'édition savante, privilégiant des aspects de la recherche et de la critique proches de leurs propres travaux. Ils ont ainsi contribué à socialiser certains enjeux de la recherche et de la critique, cette socialisation faisant retour, par la diffusion, sur les lieux mêmes de la recherche et de la critique, vers d'autres chercheurs.

Rappelons que l'objectif de l'édition savante consiste à diffuser un savoir en cours d'élaboration auprès d'un lectorat restreint qui appartient déjà au milieu qui produit la recherche et la critique universitaires. En effet, les exigences scientifiques et critiques de la recherche, la complexité même du savoir empêchent une diffusion vers un vaste lectorat qui ne serait pas déjà initié aux méthodes et enjeux de la recherche et de l'élaboration de la connaissance.

L'édition savante a pour fonction de faire valider par son lectorat savant les résultats des recherches qu'elle diffuse. Une sociologie de l'édition et de la diffusion de textes savants devrait donc examiner, dans des enquêtes plus fouillées, comment édition et diffusion savantes se constituent, comment elles fonctionnent et comment elles sont investies par l'université et la recherche à des fins scientifiques mais aussi à des fins de pouvoir tant au sein du champ universitaire et de recherche que du champ éditorial. Les pouvoirs, en l'occurrence, sont liés à des aspects symboliques de l'autorité, ou du magistère, et à des aspects économiques, déterminés par les crédits que les centres et groupes de recherche obtiennent pour la réalisation de leurs recherches proprement dites et qui sont éventuellement utilisés pour l'édition de certains textes. Dans l'un et l'autre cas, l'édition, dirigée à travers les collections par des chercheurs et universitaires, fait partie d'une stratégie de diffusion des résultats de la recherche, de détermination du sens de ces résultats et d'imposition d'une idéologie, pas forcément donnée comme

telle. Seule une étude approfondie de l'édition savante pratiquée par plusieurs éditeurs (dont les presses universitaires) sur une période suffisamment longue permettrait d'en voir le fonctionnement général, notamment selon les époques.

v. H

Dans la foulée des médias et de la consommation de masse des années 1960, Claude Hurtubise a voulu rendre accessible à un plus grand nombre de lecteurs certains titres qu'il avait déjà publiés dans quelques-unes de ses collections. En 1968, il créa donc la collection « H » qui dura jusqu'en 1973 et dans laquelle on trouve 18 titres⁵³. La collection reprenait la mise en page d'origine, mais utilisait un papier bon marché, type papier journal, avec une couverture de carton, pareillement bon marché. Les livres étaient collés et les exemplaires que j'ai eus entre les mains, en 2003-2004, montrent qu'ils n'avaient pas vocation de durer longtemps. De plus, le prix était beaucoup plus bas que l'édition d'origine. Ainsi, *Le Fédéralisme et la société canadienne-française* de Pierre Elliott Trudeau se vendait 3,50 \$ en 1967, au moment de sa sortie dans la collection « Constantes ». Une année plus tard, Hurtubise le faisait entrer dans la collection « H » et le vendait deux dollars, soit 43 % de moins que le prix original. Il s'agissait donc bien d'une collection bon marché de textes jugés importants par l'éditeur et destinée aux étudiants mais aussi à un public plus nombreux qu'on disait cultivé⁵⁴.

Quand on examine les 18 titres, on peut dégager quelques observations. Tous les livres de « H » sont des essais importants signés Dumont, Vadeboncoeur, LeMoyné, Brunet, Falardeau, Marcotte, McLuhan, Stern, Frégault, Grand'maison. Hurtubise y met aussi les *Lettres à ses*

⁵³ S. Audet précise que le nom initial de la collection aurait été « Collection populaire » qu'elle perdit rapidement au profit de « H » (Audet, 2000 : 76). Quinze des 18 titres de la collection ont été repris de « Constantes », deux autres provenaient de deux collections et le dernier titre était d'abord paru hors collections.

⁵⁴ Selon S. Audet, cette réduction atteignit même 54 % sur le prix original (Audet, 2000 : 76).

amis de de Saint-Denys Garneau et l'anthologie sur la poésie canadienne de langue française de Bosquet. Il ne s'agissait donc pas de textes faciles, ou grand public. On peut se demander si, publiés dans une collection bon marché, ces livres pouvaient augmenter considérablement leur lectorat. Les livres de Frégault et Grand'maison sont des essais universitaires, voire des textes savants. Les autres demandent une formation particulière pour être lus et certains sont destinés à des étudiants et des professeurs, comme *Présence de la critique*, une anthologie de la critique composée par Gilles Marcotte. C'est sans doute les étudiants que visait cette collection dont la population, comme il a été dit au chapitre 4, continuait de croître considérablement à cette époque. Quant au livre de Trudeau, il a d'abord été publié l'année où son auteur fut élu chef du Parti libéral du Canada, soit en 1967. En 1968, sa sortie dans « H » coïncida avec les élections fédérales qui portèrent le nouveau chef au pouvoir⁵⁵.

Notons le nom de la collection. « H » renvoie forcément au patronyme de Claude Hurtubise. Tous les livres sont écrits par des auteurs canadiens, voire des amis de l'éditeur. Il y a là comme l'affirmation d'une chasse-gardée au sein de la maison d'édition que possédaient aussi deux éditeurs français, Mame et Hatier, qui s'y faisaient de plus en plus sentir avec le développement du secteur scolaire par Viellard, leur représentant. La collection ne survécut pas au départ de Claude Hurtubise, en 1975.

vi. Reconnaissances

« Reconnaissances » fut une collection créée en 1970. Son dernier titre parut en 1974, au moment où Claude Hurtubise s'appêtait à quitter définitivement la maison. La collection comprend onze titres et fut dirigée par Gilles Marcotte, ami personnel de l'éditeur et conseil-

⁵⁵ Dans « H », le livre sortit, selon l'achevé d'imprimer, en janvier 1968 et les élections fédérales eurent lieu le 25 juin de la même année.

ler littéraire depuis le début des années 1960. Dans les années 1950 et 1960, Marcotte avait été journaliste et critique au *Devoir* et directeur des pages littéraires de *La Presse*. Il fut aussi scénariste à la télévision et réalisateur à la radio de Radio-Canada. À partir du milieu des années 1960, il devint professeur de littérature à l'université de Montréal. Auteur de nombreux livres tirés de ses articles, d'anthologies et de romans⁵⁶, il eut une importance dans l'institution littéraire québécoise à plusieurs titres⁵⁷. Le nom de la collection, « Reconnaissances », signifie d'abord le fait d'accepter en une chose ou un être la dette que l'on a contracté à son égard. Ensuite, c'est le fait de connaître à nouveau ce qui fut oublié ou méconnu. Et de fait, la plupart des textes sont des reprises de textes déjà parus, d'auteurs disparus, comme Élisabeth Bégon, Olivar Asselin et Berthelot Brunet, et d'auteurs vivants comme Alain Grandbois, Naïm Kattan et Jean Éthier-Blais⁵⁸. On y trouve également deux essais inédits importants : l'un de Placide Gaboury sur Louis Dantin et l'autre de Fernand Ouellette sur Novalis⁵⁹. Là encore cependant, il s'agit de « reconnaissances » dans les deux sens évoqués plus haut, puisque Dantin et Novalis sont des écrivains envers qui les auteurs des livres en question se sentent une dette en même temps que leurs livres en tant qu'essai veulent les ramener dans l'actualité pour les faire connaître à nouveau⁶⁰.

⁵⁶ Il en publia 3 entre 1962 et 1973 dont 2 chez Hurtubise HMH (*Retour à Coolbrook*, 1965, et *Le voyage*, 1973).

⁵⁷ Hamel et al., *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989.

⁵⁸ Asselin, *Trois textes sur la liberté*, 1970; Brunet, *Histoire de la littérature française*, 1970; *Histoire de la littérature canadienne-française*, 1970; Grandbois, *Visages du monde*, 1971. Voir note plus bas pour les 3 autres auteurs.

⁵⁹ Gaboury, *Louis Dantin et la critique d'identification*, 1973; Ouellette, *Depuis Novalis*, 1973.

⁶⁰ Précisons que le nom de Marcotte n'apparaît pas, comme directeur, dans tous les titres de la collection. Y a-t-il une raison à cela? Il existe une pratique qui consiste pour un éditeur qui publie un titre dans une collection à l'encontre de son directeur, à omettre le nom de celui-ci dans le cas d'un désaccord. Or le nom de Marcotte est omis dans les livres d'Élisabeth Bégon (*Lettres au cher fils*, 1972), de Naïm Kattan (*Écrivains des Amériques*, tome 1 : *les États-Unis*, 1972) et de Jean Éthier-Blais (*Discours de réception à l'Académie canadienne-française*, 1973). Cela fut-il un oubli au moment de la mise en page du livre ou une dissidence du directeur de collection devant la volonté de son éditeur? Impossible de trancher, d'autant que le principal concerné, Marcotte lui-même, n'en aurait gardé aucun souvenir. Ce qu'il nous affirma lors d'un échange sur cette question survenu à l'automne 2006. Nous pouvons toutefois procéder à un complément d'information qui ne nous permettra pas toutefois de trancher. Le livre de Bégon, correspondance d'une femme du 18^e siècle, est proposé par Nicole Deschamps, professeure de littérature et collègue de Marcotte à l'université de Montréal. Le livre de Kattan, assez curieusement, paraît aussi la même année dans « Constantes ». Y aurait-il eu erreur chez l'imprimeur? Enfin, le cas le plus juteux (!) concerne le livre d'Éthier-Blais. Dans les années 1960, les deux hommes étaient

Quoi qu'il en soit, la brève analyse de cette collection montre encore une fois l'importance de la personnalité d'un directeur sur le développement de la collection qu'il dirige. Il apporte à la maison d'édition une connaissance non seulement de la littérature qui fait peut-être défaut à l'éditeur mais aussi une connaissance du milieu littéraire proprement dit et universitaire en l'occurrence. En effet, on sait que Marcotte connaissait personnellement Fernand Ouellette, réalisateur à la radio de Radio-Canada, et Nicole Deschamps, professeure et collègue à l'université et auteure du recueil des textes d'Élisabeth Bégon. De plus, sa fréquentation du milieu littéraire québécois, depuis les années quarante, lui avait permis de croiser, par la lecture et dans la vie de tous les jours, des œuvres oubliées et des auteurs comme Berthelot Brunet, Alain Grandbois, Naïm Kattan, Jean Éthier-Blais et Olivar Asselin. En somme, on a l'impression que, de multiples façons, cette collection devait être proche de son directeur. Serait-il abusif de dire qu'elle fait partie de son œuvre ? À tout le moins, elle la reflète par les nombreux points d'attache qui vont de l'une à l'autre.

vii. Aujourd'hui

La collection « Aujourd'hui » a été active de 1966 à 1975. Elle contient 13 titres et n'a pas de directeur nommément identifié. C'est donc probablement Claude Hurtubise qui la dirigeait. La collection traitait de questions générales de société en focalisant particulièrement sur la redéfinition du Canada moderne notamment sous l'effet des nouvelles exigences du Québec apparues durant la Révolution tranquille. Les questions de société ne sont pas seulement des questions politiques mais aussi des questions liées aux transformations dans la civilisation par l'introduction de nouvelles pratiques comme la pilule contraceptive, la vidéocassette, l'affiche comme mode d'expression sociale, le « célibat ecclésiastique », tous sujets traités par cette

parmi les critiques les plus influents. Y aurait-il eu rivalité en l'espèce, précisément sur le texte de réception à l'Académie, lieu de consécration? La question reste ouverte.

collection. Certains auteurs étaient très connus comme Marshall McLuhan, Ramsay Cook, Thomas Sloan, Léon Dion et André Laurendeau⁶¹. Les livres sont le plus souvent écrits pour un large public, mais il y a aussi des livres techniques qui ne peuvent intéresser que des spécialistes. C'est le cas du *Bill 60 et la société québécoise* (1967) de Léon Dion et de *L'Affiche. Fonctions, langage, rhétorique* (1971) de Françoise Enel. Le livre d'André Laurendeau, *Ces choses qui nous arrivent* (1969), est un recueil d'essais du journaliste, intellectuel et coprésident de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, publié à titre posthume.

Notons que quatre titres de la collection paraissent aussi chez Mame, en France, au moment même où ils sortent au Canada. Ce sont *La Pilule dans la presse* (1969) de Jules Gritti, *L'Affiche* (1971) d'Enel, *La Vidéocassette* (1971) de Jean Claude Batz et Jean-Claude Kiefer et *Mutations 1990* (1969) de McLuhan. À l'exception de ce dernier titre, les trois autres sont écrits par des auteurs français. Quant à McLuhan, sa réputation médiatique est alors très importante en France suite précisément à la parution des livres déjà publiés par Hurtubise HMH, à Montréal, et réédité par Mame et Seuil pour l'Europe francophone.

La collection française s'appelait « Médium » et était dirigée par Abraham A. Moles. C'est ce que dit l'exemplaire de *La Vidéocassette* (l'un des titres de la collection) que nous avons examiné et que confirme le catalogue en ligne de la Bibliothèque nationale de France⁶².

En somme, la collection « Aujourd'hui » telle qu'elle paraissait à Montréal avait une double origine nationale, canadienne et française. Les titres d'auteurs canadiens, à l'exception du livre de McLuhan, n'ont pas été réédités en France tout simplement parce qu'ils traitaient de questions strictement canadiennes. Quant aux titres français repris à Montréal, ils touchaient à

⁶¹ McLuhan, *Mutations 1990*, 1969, trad. par Fr. Chesneau; Cook, *Le sphinx parle français*, 1968, trad. par Fr. Rinfret; Sloan, *Une révolution tranquille?*, 1966, trad. par M. Van Schendel. Les livres de Dion et Laurendeau sont mentionnés dans le corps du texte, quelques lignes plus loin.

⁶² Consulté le 14 décembre 2008.

des questions générales de mutations dans la société qui pouvaient intéresser les lecteurs québécois même si le traitement en était essentiellement français sinon européen.

La proximité, dans la même collection, de titres canadiens et de titres français est instructive en ce qui concerne leur écriture. L'essai français contient une rhétorique aux prétentions universalistes parfaitement intégrées par les auteurs. L'essai canadien touche à une réalité canadienne dont les auteurs ne songent même pas à se détacher. Ainsi, quand le Français Jules Gritti s'intéresse au traitement médiatique accordé à la pilule contraceptive dans la presse, son approche est sociologique mais ses exemples sont essentiellement français. Ne pourrait-on penser que Léon Dion aurait pu élargir sa réflexion sur la loi 60 qui fut à l'origine de la création du ministère de l'Éducation, en 1964, pour l'étendre à la notion de sécularisation des sociétés et de modernisation de l'éducation qui touchaient alors nombre de sociétés occidentales, la France comprise ? Dans son livre, le politologue analyse les rapports soumis à la commission Parent, en provenance de groupes sociaux divers, notamment l'Église catholique. Il s'agit d'une analyse de cas parfaitement documentée qui ne peut trouver d'intérêt et être comprise que par les membres de la société où cette loi a été promulguée et au moment où elle l'a été, à moins précisément que l'étude de cas ne soit doublée d'une étude théorique originale qui en dégage des principes universaux, ce qui manque au livre de Dion.

La présence de livres si différents dans la même collection incite à une réflexion sur les pratiques de l'essai. Le livre de Dion est tout d'abord destiné à des politologues et autres observateurs avertis de la société québécoise. Le livre de Gritti s'inscrit dans un traitement éditorial dont l'auteur n'est peut-être pas conscient mais qui pousse son texte dans une direction telle qu'il pourra être lu et compris dans des sociétés nationales autres et par un lectorat plus nombreux que celui constitué de seuls spécialistes. Il est vrai que la question de la pilule traverse, dans les années 1960, toutes les sociétés occidentales. Qui plus est, Gritti réfléchit à partir de l'encyclique romaine qui la proscrivait. Or le christianisme est présent dans toutes

les sociétés occidentales voire au-delà et les catholiques, où qu'ils soient, sont alors appelés à prendre position sur la question. Dans de telles conditions, le livre de Gritti trouve naturellement une voie vers une diffusion internationale. On peut toutefois se demander comment un auteur québécois des années 1960 qui aurait écrit sur la même question aurait pu inscrire son livre dans un réseau éditorial qui l'aurait emmené dans une diffusion vers l'étranger. Il ne s'agit donc pas seulement d'écriture mais aussi des réseaux de mise en circulation du livre présents dans les sociétés. Il est *naturel*, dans les années 1960, qu'un livre français circule au Canada; l'inverse, à savoir un livre canadien circulant en France, est moins fréquent !

La collection « Aujourd'hui », par son caractère binational et essayistique, permet d'évaluer la performance éditoriale des livres, somme toute différents, qu'elle implique. Notons que si nous en connaissions les ventes, tant au Canada qu'en Europe, nous aurions d'autres renseignements sur leur réception. Cela dit le fait qu'un éditeur rapproche un certain nombre de titres dans la même collection est un indice de la lecture qu'il fait de ces livres et de celle qu'il suggère aux lecteurs. C'est ce que nous venons de voir. Ainsi, rapprochant Dion de Gritti, Hurtubise essaierait d'universaliser la pensée du premier en présentant les deux auteurs comme égaux entre eux par leur présence dans la même collection. Rajoutons toutefois qu'il ne le fait que pour un lectorat canadien francophone, pour ne pas dire strictement québécois. En ce sens, comme il manque la diffusion internationale de sujets qui auraient pu être ou ont été effectivement traités de façon universaliste, cela revient à dire que Hurtubise renvoie à son lectorat québécois par son geste éditorial une image universaliste des sujets traités. Et on se trouve ici dans l'interrogation de la valeur universaliste de certains projets québécois des années 1960, comme le nationalisme, du reste en pleine expansion ailleurs dans le monde. Autrement dit, les idées universalistes diffusées au Québec par un éditeur québécois a pour but de renvoyer au lectorat québécois une image de sa propre société marquée par l'universalité et l'ouverture sur le monde.

viii. Les Cahiers du Québec

Les « Cahiers du Québec » sont une autre collection qui met de l'avant le texte savant, ou le texte de recherche universitaire. Cette collection doit une grande part de sa pérennité à son animateur et directeur principal, Robert Lahaise. Il faut dire que la collection exista en premier chez d'autres éditeurs et sous une forme quelque peu différente. Faisons tout d'abord le récit de sa mise sur pied (Doré, 2003d).

En 1966, Robert Lahaise, qui enseignait l'histoire au collège Sainte-Marie à Montréal, avait fondé, avec un groupe de professeurs et d'amis, les « Cahiers Sainte-Marie » dont le but était de publier des cahiers thématiques sur différentes questions relatives aux sciences humaines et au Québec. Les jésuites, qui dirigeaient le collège, avaient accepté d'en avancer le financement. Ils en publièrent 18 numéros jusqu'en 1969.

Dès le départ, c'est Claude Hurtubise, lui-même ancien élève des jésuites, qui en assura la diffusion. Quand le collège Sainte-Marie disparut pour faire place à l'Université du Québec à Montréal, en 1969, les « Cahiers Sainte-Marie » passèrent aux Presses de l'université du Québec, nouvellement fondées, et furent rebaptisés les « Cahiers des Presses de l'Université du Québec ». Dans leur dernière année au Sainte-Marie, les cahiers s'étaient vendus à plus de 9 000 exemplaires (Lahaise, 1984). Dans leur publicité, les PUQ avaient gommé le nom d'origine des « Cahiers » et ne faisaient aucune mention du soutien financier que les jésuites avaient procuré à la publication depuis sa fondation. De plus, les premiers numéros publiés chez ce nouvel éditeur avaient été préparés alors que la revue était encore soutenue financièrement par les jésuites. Dès le passage aux PUQ, les animateurs des « Cahiers » perdirent beaucoup d'autonomie. Robert Lahaise revit donc sa décision d'aller chez cet éditeur et accepta avec empressement l'offre de Claude Hurtubise de financer les « Cahiers » pourvu que ses animateurs s'occupent entièrement du développement éditorial de la collection. C'est donc

dans ce contexte que fut créée, en 1971, aux Éditions Hurtubise HMH, la collection appelée « Cahiers du Québec ».

Dans le catalogue de 1974 / 1975 de la maison d'édition, la collection est présentée comme « de véritables 'Presses inter-universitaires du Québec' au service de la communauté francophone⁶³ ». Signalons que le registre des entreprises du Québec mentionne qu'au début des années 1970, Hurtubise HMH avait déposé ce titre-même de « Presses inter-universitaires ». On voit ainsi que dans l'atmosphère de réformes dans l'Éducation et de restructuration du marché éditorial qui caractérisent notamment cette époque, alors que, il est vrai, de nouvelles presses universitaires voyaient le jour au Québec, Hurtubise HMH pensait aussi occuper ce créneau. Les « Cahiers du Québec » auraient donc été un geste dans cette direction.

Il ne serait pas totalement faux de présenter les « Cahiers du Québec » comme une collection de collections. À leur tête, dès le début, il y avait un groupe de jeunes professeurs qui enseignaient soit à la toute nouvelle Université du Québec à Montréal, soit dans d'autres universités, dans différentes disciplines des sciences sociales et humaines dont plusieurs venaient d'émerger dans l'Université québécoise. On y trouvait aussi des collaborateurs qui n'appartenaient pas à l'enseignement. Robert Lahaise animait le groupe, mais il refusait de reconnaître, en 2003, qu'il y tenait une position dominante (Doré, 2003d). Il se considérait lui-même comme un animateur et voyait ses collègues comme de parfaits égaux entre eux et avec lui. Le groupe se réunissait régulièrement et discutait du programme éditorial de l'année en cours et de celle à venir. Ce mode de fonctionnement exista à tout le moins jusqu'au moment où Lahaise quitta Hurtubise HMH, en 2001, à la suite d'un désaccord qui l'opposa à Hervé Foulon. Entre temps, certains directeurs de collections avaient changé, d'autres étaient présents depuis les débuts. Certains suivirent Lahaise au Septentrion, où il fonda une collec-

⁶³ *Littérature. Éditions Hurtubise HMH. Catalogue 1974/1975 (1974-1975)*. Montréal, cahier broché de 40 p.; p. 28.

tion semblable du nom de « Cahiers des Amériques » qui fut en activité entre 2003 et 2005⁶⁴. D'autres directeurs restèrent chez Hurtubise HMH alors qu'Arnaud Foulon, fils du propriétaire de la maison, en reprenait la direction⁶⁵.

Les « Cahiers du Québec » regroupèrent 19 collections dans leur histoire. Examinons-les de plus près. De 1971 à 2003, la collection dans son ensemble comprendra 136 titres. C'est de loin la collection la plus importante de notre éditeur. Les disciplines couvertes étaient les Beaux-arts, les communications, les cultures amérindiennes, le droit et la criminologie, l'ethnologie, la géographie, l'histoire, la littérature, la musique, la philosophie, la psychopédagogie et l'éducation, la science politique et la sociologie. Certaines collections se dédoublaient, par exemple, en ethnologie et ethnologie québécoise, en littérature et textes et documents littéraires, en histoires et documents d'histoire. Les collections les plus actives sont précisément celles qui touchent à la littérature et à l'histoire, incidemment deux disciplines dans lesquelles Robert Lahaise a étudié et soutenu des thèses de doctorat. Ces collections totalisent 55 titres soit 40 % de l'ensemble des « Cahiers du Québec ». Viennent ensuite la science politique, la sociologie et la psychopédagogie, avec 22 % de l'ensemble des « Cahiers⁶⁶ ».

Si on considère la durée de la collection examinée ici, soit 33 ans (jusqu'en 2003), il y a des domaines de la collection qui ont peu été couverts. C'est le cas des Beaux-arts, des cultures amérindiennes, du droit et de la criminologie, de la musique et de la philosophie avec 19 titres en tout, ce qui représente un titre tous les deux ans pour l'ensemble de ces 5 sous-collections. On ne peut pas parler de continuité dans ce cas. Cependant, la philosophie trouvera une autre

⁶⁴ Le catalogue de BAnQ en ligne, consulté le 5 novembre 2008, donne 12 titres dans cette nouvelle collection de Septentrion. Il n'y aurait eu aucune parution après 2005.

⁶⁵ Arnaud Foulon faisait alors ses premières armes dans l'entreprise. En 2008, c'est Dominique Garand qui en assure la direction (Hurtubise HMH, *Littérature et sciences humaines. Catalogue 2009, 2008* : 2^e de couverture).

⁶⁶ Le catalogue de BAnQ consulté sur Internet le 5 novembre 2008 indique que, entre 2004 et 2008, 13 titres sont parus dans l'ensemble des « Cahiers du Québec », les 2 derniers ayant été édités en 2007 et déposés légalement auprès de BAnQ.

collection chez le même éditeur (« Brèches ») et les autres disciplines, même si elles sont peu représentées, ont tout de même une continuité dans ce qu'on peut appeler la production de la recherche savante et universitaire. Qu'il y ait deux livres en musique dans la totalité des « Cahiers », c'est peu, mais ces livres sont écrits par des universitaires, dans le cadre de leurs recherches et rejoignent donc la recherche générale dont témoigne l'ensemble des « Cahiers du Québec ». L'examen de l'ensemble des livres savants produits à la même époque nous dirait comment Hurtubise HMH s'y positionne, tout au long des années, avec sa propre production.

Plusieurs des titres des « Cahiers du Québec » ont d'abord été des mémoires de maîtrise ou des thèses de doctorat. D'autres titres sont le résultat de recherches menées par des chercheurs confirmés. Comme il a été suggéré plus haut, certains titres sont aussi des documents d'histoire et de littérature. Dans ce dernier cas, ce sont le plus souvent des textes historiques importants qu'on ne trouvait plus en distribution. Par exemple, les *Voyages en Nouvelle-France* (1977) de Jacques Cartier, les *Mémoires d'un bourgeois de Montréal* (1980) de Joseph Edmond McComber, l'*Histoire du Montréal* (1992) de Dollier de Casson. Ou encore une *Anthologie d'Arthur Buies* (1978), *Le Débutant* (1977) du romancier Arsène Besette, les *Œuvres* (1988) de Guy Delahaye, voire les écrits du peintre Fernand Leduc, *Vers les îles de lumière* (1981). Ces textes sont souvent édités avec soin. Même si ce ne sont pas au sens technique des éditions scientifiques, on sent qu'il y a déjà une amorce de réflexion sur l'édition scientifique. De véritables éditions critiques sont publiées ailleurs, aux Presses de l'université de Montréal à partir de la fin des années 1970, dans la collection « Bibliothèque du Nouveau Monde ». Mais on peut penser que, à sa manière même rudimentaire, les textes anciens publiés dans les « Cahiers du Québec » y ont préparé.

Parmi les directeurs de collection importants, et s'il faut en croire le nombre de titres parus, il y a André Vanasse, Jacques Allard et Réginald Hamel; Albert Desbiens, Yvan Lamonde,

Jean-Pierre Wallot et Marcel Trudel; André Bernard; et enfin, sans conteste, Robert Lahaise lui-même. Tous ces directeurs de collection sont aussi des universitaires, des professeurs et des chercheurs. Certains ont fait carrière, par la suite, dans l'édition, comme André Vanasse et Jacques Allard, chez XYZ, Québec Amérique et Hurtubise HMH.

Dans l'esprit de son principal animateur, Robert Lahaise, les « Cahiers du Québec » devaient poser les questions relatives au Québec moderne en utilisant les ressources de l'histoire et des sciences sociales et humaines qui étaient en pleine explosion dans les années 1960-1970 au moment où l'université québécoise connaissait un développement sans précédent, comme nous l'avons vu au chapitre 4. Le développement de l'université, avec un nombre considérablement accru d'étudiants, de professeurs et de chercheurs, devait fournir un vivier d'auteurs, de sujets de recherche et de lecteurs. Selon Lahaise, la confiance de l'éditeur à l'égard des universitaires qui dirigeaient les « Cahiers » et en éditaient les textes ne s'est jamais démenti, même au moment des changements de directions dans l'entreprise. Les années ayant précédé son départ, en 2001, furent plus difficiles, semble-t-il, dans la gestion de la collection, ce qui entraîna précisément la séparation de Lahaise d'avec Foulon (Doré, 2003b; Doré, 2003d).

Au tout début, les « Cahiers du Québec » devaient s'apparenter, selon Lahaise, au projet encyclopédique de la collection « Que sais-je ? » des Presses universitaires de France. Ce qu'on trouve dans les deux collections, c'est la parution régulière de titres, l'emploi de chercheurs spécialistes dans un domaine donné, le caractère synthétique des travaux et leur proximité avec la recherche, une volonté de vulgarisation, un lectorat composé d'universitaires, professeurs, chercheurs et étudiants, avec une ouverture vers un public plus large, intéressé par le savoir le plus récent⁶⁷. À l'examen toutefois, il faut préciser que les différences sont nombreu-

⁶⁷ Il faudrait ici entrer dans les détails car les choses sont plus complexes dès lors qu'on tient compte du développement historique des collections en présence. Ainsi, « Que sais-je ? », il est certain, accueillit des auteurs qui n'étaient ni universitaires ni chercheurs. C'est le cas, par exemple, de Boileau et Narcejac, auteurs en tandem de romans policiers, qui signèrent le premier « QSJ » sur ce genre littéraire, en 1975. Mais précisément, ce numéro

ses et significatives. D'une part, les « Cahiers du Québec » ont une forme moins malléable et moins systématique que les « Que sais-je? »; autrement dit le traitement éditorial y est fort différent. La vulgarisation n'est pas non plus un élément déterminant des « Cahiers », quoi qu'en dise le fondateur et principal animateur de la collection. Leur prix est beaucoup plus élevé et leur diffusion est moins grande.

Quoi qu'il en soit, comme les directeurs des « Cahiers » ont toujours été des universitaires et qu'ils évoluaient pour la plupart dans les cercles de la recherche, ils pouvaient faire le lien plus facilement qu'un éditeur professionnel entre le milieu de la recherche et le monde de l'édition. L'esprit de la collection est bel et bien de favoriser les études autour du Québec en utilisant les méthodes des sciences sociales et humaines. Ces deux pôles, objet d'étude et domaines de recherche, sont ce qui assure l'homogénéité de la collection.

Si nous examinons la répartition des 137 titres publiés entre 1971 et 2003, nous observons plusieurs phénomènes. D'abord la collection a été très active en 1972 et 1973 et entre 1976 et 1981 atteignant onze et dix titres respectivement en 1979 et 1980. De façon générale toutefois, son activité s'est maintenue autour de trois titres par année, en moyenne, à partir de 1982 jusqu'en 2003. En 2003, la collection publiait quatre titres⁶⁸.

En 1984, Robert Lahaise, parlant alors des 77 titres déjà parus dans la collection, disaient que le tirage moyen de la collection était de 1 800 à 2 000 exemplaires (Lahaise, 1984). Les grands vendeurs étaient soit les titres qui avaient reçu des prix littéraires importants, comme *La Nordicité canadienne* (1975) de Louis-Edmond Hamelin, *Le Saint-Laurent* (1980) de Jean-Claude Lasserre et *Parti pris : idéologies et littérature* (1979) de Robert Major, ou des livres figurant au programme des cégeps et universités comme *La Terre paternelle* (1972) de

fut réécrit par un spécialiste, chercheur et universitaire, André Vanoncini, qui parut en 1993. Ce qui indique bien l'évolution d'une collection soumise aux changements sociaux, éducatifs et cognitifs.

⁶⁸ Entre 2004 et 2008, la production de 13 titres en 5 ans donne une moyenne annuelle d'un peu plus de 2 titres.

Patrick Lacombe, *Le Grand Voyage au pays des Hurons* (1976) de Sagard et les *Voyages* (1977) de Jacques Cartier. Quoi qu'il en soit, si l'écoulement des tirages était lent, il était aussi régulier, assure son directeur.

xi. Brèches

La collection « Brèches » fut dirigée d'abord par Georges Leroux que François Latraverse rejoignit à partir de 1989, s'il faut en croire les mentions inscrites dans les livres de la collection. Celle-ci fut inaugurée en 1978 et son dernier titre en date est paru en 1997. En vingt ans, 39 titres parurent, ce qui veut dire deux titres par année en moyenne. Leroux et Latraverse sont des universitaires, professeurs de philosophie à l'Université du Québec à Montréal. La collection est principalement composée de textes universitaires écrits dans le domaine de la philosophie, de la critique littéraire et de la critique de la culture. Le lectorat appartiendrait donc au domaine de la philosophie universitaire, composé de professeurs et d'étudiants. Quant à son nom, la collection l'emprunte à une citation de Bertolt Brecht qui revient dans les premières pages des livres de la collection⁶⁹.

On constate, dans cette collection, une forte composante de l'écriture essayistique où les idées sont soumises à la subjectivité d'un moi structuré autour du savoir philosophique et critique. L'écriture de « Brèches », pour peu qu'on veuille en isoler un élément dominant, se caractérise par le rapport d'un sujet écrivant à la pensée philosophique moderne à travers une écriture

⁶⁹ « En appliquant les principes qu'on ne craigne pas les brèches. Il est toujours utile de se souvenir que si les bonnes raisons n'ont pas manqué pour ériger ces principes, cela veut dire seulement que les bonnes raisons ont prévalu sur les raisons opposées. Par ces brèches, on met à jour ces raisons opposées. Bertolt BRECHT » (dans : Josiane Boulad-Ayoub, *Contre nous de la tyrannie...*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH, coll. Brèches, 1989, p. ii. Aussi : Jacques Pierre, *Mircea Eliade. Le jour et la nuit*, Ville LaSalle, Hurtubise HMH, coll. Brèches, 1990, p. 2. Incidemment nous avons corrigé une coquille dans la citation : le mot « ne » qui apparaît ici dans « qu'on ne craigne pas » est placé fautivement dans les ouvrages consultés avant le « qu'on »). Entre « Brèches » et « Brecht », on appréciera au passage le jeu de mots, dont Hugo a peut-être énoncé, de façon générale, le commentaire le plus éloquent !

singularisée. C'est donc la référence philosophique d'une part (ou la pensée la plus abstraite) et le moi de l'auteur mis de l'avant (et problématisé comme le veut l'époque!) d'autre part qui apparaissent nettement. Il faut reconnaître toutefois que certains titres s'éloignent de ces caractéristiques.

Par ailleurs, plusieurs textes de la collection sont des thèses de doctorat qui devraient échapper en partie à cette écriture. Ce n'est pas toujours le cas. La critique de la culture est cependant presque toujours présente et découle d'une posture philosophique donnée comme élément programmatique de la collection, comme en fait foi la citation de Brecht placée en début de chaque livre de la collection comme une déclaration de principe (et qu'on trouve reproduit à la note 69).

Il importe de noter que plusieurs des auteurs de la collection ne sont pas des professeurs de philosophie bien que souvent ils soient des universitaires. Ainsi, le psychologue Hubert Van Gijsegem s'interroge sur *La quête de l'objet* (1985), à la recherche d'une « psychologie du chercheur de trésor ». La politologue Anne Légaré examine *La société distincte de l'État* (1989), dans une perspective historique, au Québec et au Canada, entre 1930 et 1980. Le psychanalyste Julien Bigras questionne *Le choc de l'œuvre d'art* (1980). De son côté, l'universitaire Jean-François Chassay publie sa thèse de doctorat sur *Le jeu des coïncidences dans La Vie mode d'emploi de Georges Perec* (1992). Ginette Michaud, autre professeure de littérature à l'université, publie aussi, en 1989, sa thèse de doctorat et donne à *Lire le fragment* tel que ce dernier a été pratiqué par Roland Barthes. Ces derniers textes sont aussi sans nul doute déterminés par leurs origines universitaires. Leur écriture en est conditionnée, et comme ils appartiennent au monde de la critique universitaire, il existe une licence ou une tolérance à leur égard pour ne pas dire une attente pour la transgression. Ils se positionnent donc par rapport à la connaissance, mais en même temps ils revendiquent, par leur écriture ou, en tout cas, par leur publication dans une collection comme « Brèches », une écriture person-

nelle. En quelque sorte, et peut-être sans que les auteurs le veuillent, leur écriture, par son caractère singulier et subjectif, met donc paradoxalement en cause la connaissance que leurs textes veulent construire.

La complexité de la collection vient du fait qu'elle est une construction faite moins par des éditeurs professionnels que par des intellectuels qui viennent d'une sphère de la production culturelle autre que celle de l'édition proprement dite. Ils y introduisent des enjeux auxquels un éditeur professionnel ne penserait pas spontanément ou même qu'il n'accueillerait pas faute de les comprendre. Cette spécificité se joue précisément sur le plan de l'écriture dont la complexité va à l'encontre d'un principe de communication qui devrait prévaloir dans un phénomène d'édition. La complexité ne vient pas seulement du fait que les textes sont le résultat de recherches savantes, mais du fait que ces recherches sont écrites dans une langue où la clarté n'est pas le principe premier. C'est là un trait de la langue philosophique contemporaine telle que revendiquée par un courant important de la philosophie à laquelle semblent être attachés les directeurs de la collection et plusieurs de leurs auteurs.

Ces considérations générales, qu'on pourrait bien sûr détailler, ont pour but de montrer le fonctionnement d'une collection dont la direction est assumée par des personnalités de l'extérieur de la maison d'édition. On constate encore une fois que cette situation introduit des éléments nouveaux dans l'édition. De plus, on voit comment migrent des questionnements d'une sphère de la culture à une autre, en l'occurrence du champ philosophique universitaire au champ de l'édition savante, ce qui leur permet une plus grande diffusion sociale que celle accordée par le domaine universitaire où ils évoluent et qui resterait replié sur lui-même si ce n'était précisément de l'édition.

Si nous examinons la répartition des titres de la collection sur ses vingt années d'existence, nous constatons que la collection fut active particulièrement entre les années 1982 et 1990. En

effet, 29 de ses titres (75 % de l'ensemble) paraissent dans cet intervalle. Du reste, c'est en 1989 que François Latraverse se joint à Leroux et lui succède. Peut-être n'eut-il pas le même intérêt ou le même bonheur dans son travail éditorial; peut-être la maison d'édition était-elle plus réticente à continuer la publication au rythme connu précédemment. Quoi qu'il en soit, la production diminue à partir de cette date jusqu'à l'inactivité, en 1998.

x. Sept collections importées

Le fait que Hurtubise HMH ait été en partie la propriété de deux éditeurs français, Mame et Hatier, l'obligeait peut-être à prendre sous son enseigne un certain nombre de titres publiés d'abord en France. Écrits par des auteurs français, ou européens, publiés le plus souvent chez Mame et imprimés sur les presses de cet éditeur, à Tours, avec mention du nom de l'éditeur montréalais en couverture, pour diffusion au Canada. Ces titres n'avaient à toute fin pratique aucun contenu ni savoir-faire canadiens. Pourtant, on les trouve dans le catalogue de notre maison, le plus souvent sous le nom de la collection de l'éditeur français d'origine. Comme les collections françaises d'origine ne sont pas passées entièrement dans le catalogue de l'éditeur canadien, celui-ci ne prenant à sa charge que quelques-uns des titres de chacune, l'observateur est placé devant des objets tronqués. C'est peut-être dans ce choix précisément que se manifestait le geste éditorial de Hurtubise HMH. Quoi qu'il en soit, examinons ces collections, au nombre de sept.

« Pensées et sociétés secrètes » est une collection qui a duré deux années, en 1973 et 1974, chez Hurtubise HMH. Elle comprend six titres et était dirigée par Jean-Claude Frère, qui y publia lui-même deux titres. Il s'agit d'une collection qui paraissait au même moment chez Mame et dont les titres étaient imprimés en France, à Ligugé. Les titres de la collection, comme le nom de celle-ci, suggèrent bien le domaine d'intérêts des auteurs : l'ésotérisme. Les

voici : *Chartres, Les templiers architectes, L'énigme des gitans, Vie et mystères des Rose-Croix, Le berceau des cathédrales, Lumière de l'alchimie et Rituels et initiations des sociétés secrètes*. On sait que Mame était un éditeur catholique, ce qui se reflète dans certains de ces titres; tout de même, certains thèmes laissent songeur, à moins qu'il ne faille en attribuer l'existence chez cet éditeur à l'ouverture à laquelle Vatican II a donné lieu!

« Melior », « L'usine nouvelle », « Le monde qui se fait », « Science nouvelle », « Les dossiers ressuscités » et « Libertés 2000 » sont des collections d'éditeurs français qui n'ont eu qu'un titre chez Hurtubise HMH. « Melior » était une collection de Seghers dans laquelle fut publiée une anthologie de la « poésie canadienne de langue française » composée par le poète et critique français Alain Bosquet, ci-devant observateur des lettres canadiennes-françaises et québécoises depuis les années 1950. Hurtubise HMH la diffusa, à son enseigne, en 1962 et 1966. « L'usine nouvelle », « Le monde qui se fait », « Science nouvelle » et « Libertés 2000 » sont des collections de Robert Laffont qui touchent, d'après les titres publiés par Hurtubise HMH, à l'économie, à l'environnement, à l'histoire économique et à la psychologie. Rappelons que Robert Laffont eut des ententes semblables avec de nombreux éditeurs québécois et qu'il publia lui-même, en France, dans certaines de ses collections, des auteurs canadiens dont certains québécois. Les quatre titres de ces quatre collections furent publiés en 1971 et 1972. Incidemment, *La bataille de l'environnement* (1971) de Jacques Vernier, titre qui paraît dans la collection « Le monde qui se fait », porte le nom de Hurtubise HMH en couverture et celui des Éditions du Jour en page intérieure⁷⁰! Enfin, « Les dossiers ressuscités » est une collection de Mame. Le titre qu'en reprend Hurtubise HMH, en 1971, porte sur l'affaire Louis Riel.

⁷⁰ Des titres des Éditions Robert Laffont ont fait l'objet de reprises par les Éditions du Jour, les Distributions du Jour, propriété alors de Jacques Hébert qui possédait aussi les Éditions du Jour, assurant ainsi la distribution au Canada du catalogue de l'éditeur parisien.

Aucun de ces livres n'est un ouvrage de recherche au sens universitaire du mot. Il s'agit plutôt d'essais en histoire, en économie et en psychologie destinés à un public cultivé relativement large, composé de non-spécialistes. Notons qu'à l'exception du livre de Bosquet, tous les titres paraissent entre 1971 et 1974, alors que Claude Hurtubise est mis en minorité dans son entreprise par ses associés français. Quel impact ces livres eurent-ils sur le développement du catalogue général de l'éditeur et sur le marché québécois ? Seuls les chiffres des ventes pourraient nous renseigner à ce sujet et peut-être les comptes rendus qu'on en a fait dans la presse, s'il en fut.

xi. Didactique des langues – L'album

Examinons enfin les deux dernières collections du secteur littérature générale. Le point qui les unit consiste dans le fait qu'elles sont partagées entre la France et le Canada mais d'une façon différente de ce que nous avons vu jusqu'à maintenant. En effet, ces deux collections appartiennent à des éditeurs français, Hurtubise HMH s'y est joint pour certains titres probablement parce que les auteurs étaient canadiens. La « Didactique des langues » est une collection qui appartient à CLÉ International, éditeur français de livres pédagogiques spécialisé dans l'enseignement du français, langue seconde⁷¹. La collection est dirigée par Robert Galisson, universitaire français, professeur à l'université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III). Le livre qui nous intéresse ici, *Évolution de l'enseignement des langues* (1993), publié en coédition avec Hurtubise HMH, est écrit par Claude Germain, linguiste canadien et professeur à l'Université du Québec à Montréal. Son livre est un ouvrage destiné aux étudiants et aux professeurs de langues. Il a été imprimé en France.

⁷¹ Notons que Hurtubise HMH a distribué les livres de CLE International.

La collection « L'album » comprend deux titres réédités chez Hurtubise HMH. Elle appartient toutefois à un autre éditeur français, Hermé, spécialisé notamment dans le livre de voyage et est dirigé par Michel Laugel, Français. Les deux titres repris par Hurtubise HMH sont *Québec* du Canadien Gil Courtemanche et les *États-Unis* du Français Marc Saporta. Les deux titres ont été imprimés en France et sont parus en 2000 et 2001. Courtemanche est journaliste et romancier; Saporta est traducteur de l'anglais et auteur de nombreux ouvrages sur les États-Unis. Les deux livres sont des albums, comme l'annonce le nom de la collection, et sont destinés à un vaste lectorat. S'il est facile de comprendre pourquoi le livre de Courtemanche fait l'objet d'une coédition, puisqu'il est montréalais et connu dans le milieu journalistique québécois, il est impossible de savoir précisément pourquoi celui de Saporta a été retenu. Est-ce le sujet, proche du Québec, est-ce une entente avec l'éditeur français qui obligeait Hurtubise HMH à prendre un autre titre en plus de celui de Courtemanche, est-ce une amitié entre l'éditeur montréalais et l'auteur ou l'éditeur français qui expliquent sa présence dans le catalogue de Hurtubise HMH ? Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une collection marginale dans l'ensemble du catalogue qui illustre toutefois un rapport possible avec l'édition étrangère. Peut-être l'obligation de l'éditeur canadien dans l'entente qui le lie à l'éditeur français consiste-t-elle uniquement à diffuser et distribuer en sol canadien les livres qui portent la griffe de l'éditeur canadien? Peut-être le texte de Courtemanche fut-il accepté par l'éditeur français à la condition qu'un éditeur canadien le coédite?

Ces deux collections montrent une pratique éditoriale qu'on retrouvera dans d'autres secteurs de la maison d'édition, comme le livre pratique où Hurtubise HMH est surtout diffuseur du livre écrit, fabriqué et imprimé à l'étranger sur lequel toutefois apparaît son nom. Cette tendance se développera à partir du milieu des années 1990. Enfin, il ne faut pas oublier que Hurtubise HMH a aussi une activité significative dans la diffusion et la distribution d'éditeurs étrangers au Canada. Ceci explique sans doute cela!

*

Sur les 24 collections du secteur littérature générale qui ont existé, 4 étaient en activité en 2003. Ces quatre collections sont aussi parmi les plus anciennes de la maison. Elles couvrent l'essentiel de l'activité éditoriale de Hurtubise HMH dans ce secteur. « Constantes », fondée en 1961, publie des essais qu'on pourrait qualifier de littéraire, en tout cas dont les auteurs sont considérés le plus souvent comme appartenant à la littérature générale⁷². « L'arbre », fondée en 1963, contient le roman et la fiction en général. Les « Cahiers du Québec », fondée en 1971, publient des essais dans le domaine des sciences sociales et humaines, avec un fort contingent en histoire et en critique littéraire. Les auteurs sont le plus souvent des universitaires et leurs livres sont le fruit de leurs travaux quand ce n'est leurs thèses de doctorat ou leurs mémoires de maîtrise, textes écrits donc dans un cadre universitaire. Il ne s'agit pas de littérature comme on l'entend pour les auteurs de « Constantes ». Enfin, « amÉrica » qui a démarré en 2002, avait publié essentiellement des romans jusqu'en 2003. Les vingt autres collections ne sont plus actives depuis plusieurs années et on comprend qu'elles n'ont eu qu'une part bien relative dans la production de la maison, exception faite toutefois de « Brèches » dont l'intérêt auprès d'un lectorat universitaire avait sans doute quelque valeur mais dont l'importance déclina dès la fin des années 1980.

Trois de ces quatre collections en activité contiennent l'essentiel de la production littéraire de la maison qui se répartit entre le roman (et les genres connexes : nouvelle, conte, récit) et l'essai (du type littéraire et du type savant et universitaire). Deux des collections datent du début des années 1960, alors que la maison démarre sa propre production et qu'elle s'éloigne des titres français qu'elle diffusait en même temps sur le marché canadien. Nous savons déjà

⁷² On trouve certains de ses titres dans les histoires littéraires parus ultérieurement comme Bouvier et Roy (1996); Chamberland et Weinmann (1996); Mailhot (1997) qui nous ont servi de paramètres dans ce chapitre (comme on le voit *supra* à la note 9).

que le hors collections n'a jamais été très abondant chez Hurtubise HMH⁷³. Les collections ont été, dès le début, en littérature générale, une façon pour l'éditeur de structurer sa production et d'organiser son catalogue.

Dans toute l'histoire du secteur, on trouve deux collections en roman (et genres connexes), une collection en poésie et 21 collections en essais. La collection de poésie qui a eu une durée de treize ans, s'est développée sans doute grâce au travail et à la volonté de 3 éditeurs, Claude Hurtubise, Marie José Thériault et Jacques Allard (Doré, 2003c; Doré 2006) et n'a connu ni précédent ni suite. Parmi les collections qui touchent à l'essai, sept sont en réalité des collections qui appartiennent à des éditeurs étrangers dont Hurtubise HMH n'a repris qu'un titre en gardant toutefois le nom de la collection d'origine en couverture. On pourrait donc les considérer comme des hors collections, puisque la collection d'appartenance n'est pas chez l'éditeur montréalais et qu'un seul titre en fut publié chez lui.

Les collections d'essais ne sont pas sans poser des questions quant à leur écriture. « Constantes » est une collection dont les auteurs, dans leur majorité, sont des écrivains reconnus par la littérature québécoise (Doré, 2001). Par contre, les « Cahiers du Québec » appartiennent aux sciences sociales et humaines et leur écriture ne se définit pas par rapport à l'institution littéraire mais bien plutôt par rapport à l'université et à la recherche, donc en fonction des normes et conditions de la recherche et du savoir lesquelles changèrent progressivement tout au long de l'histoire de la collection. « Brèches », pour sa part, a un statut ambigu. Cette collection comprend des textes universitaires voués à la critique de la culture et à la critique littéraire, dont certains sont des thèses universitaires à l'origine, mais qui problématisent leur propre écriture. Ce sont donc des textes qui se définissent tant par rapport à un savoir universitaire, le plus souvent philosophique ou littéraire, que par rapport à une notion de l'écriture qui relève,

⁷³ Il démarre lentement lui aussi (en 1963 avec un seul titre, suivi d'un titre en 1964, de trois titres en 1965, deux titres en 1966, quatre titres en 1967, deux titres en 1968).

d'une certaine façon, d'une pratique littéraire. Cette posture est à l'opposé de celle d'une autre collection, « Sciences humaines et humanisme », dont l'écriture emprunte à celle du texte savant et de recherche et qui se réfère à un savoir sociologique que la collection utilise dans son étude de la société. Le nom même de la collection suggère cette idée de rencontre entre les sciences sociales (dites « humaines ») et l'humanisme, considéré comme le détenteur d'une tradition intellectuelle à conserver. C'est exactement le contraire de la tendance dominante de « Brèches » qui veut rompre avec une certaine tradition, qu'on pourrait sans doute identifier à celle que promeut « Sciences humaines et humanisme ». Il faut toutefois souligner que par son cadre idéologique (renouveau du christianisme), la collection de Dumont fait un accroc à la valeur objectivante qu'on attribue, en principe, à la démarche scientifique, fut-elle en sciences sociales et « humaines ». Mais il est vrai aussi que le cadre idéologique identifié ici est sans doute plus présent dans l'esprit du directeur de la collection que dans les livres que celle-ci contient.

Rappelons l'existence d'une collection bon marché, « H », qui reprenait des titres déjà publiés chez Hurtubise HMH et jugés importants par l'éditeur. La collection dura sept ans et compta 18 titres. Elle reste isolée toutefois et le choix des titres publiés n'est pas sans intérêt, peu s'en faut. Il s'agit essentiellement d'essais intellectuels qui restent relativement difficiles d'accès pour un vaste public, en partie à cause des sujets, en partie à cause d'une écriture essayistique personnelle. Toutefois, le lectorat visé était sans doute un public d'étudiants qui pouvaient plus spontanément en décoder les signes (textuels et paratextuels).

En examinant l'ensemble des collections d'un secteur, les conditions dans lesquelles ces mêmes collections sont apparues et se sont développées et les partis pris ou présumés idéologiques (dont esthétiques) qui les caractérisent, nous avons voulu donner un prolongement qualitatif à notre analyse quantitative. Ce ne sont pas les singularités irréductibles de chacun des titres que nous avons voulu mettre de l'avant, mais plutôt les traits qui permet-

taient de conserver des catégories analytiques (et éditoriales, en l'occurrence puisqu'il s'agit de collections) dans lesquelles on peut glisser un nombre significatif de titres. D'une certaine façon, on pourrait faire valoir que la prochaine étape devrait consister à lire chacun des 1 534 titres du catalogue recensés jusqu'en 2003 ! Il nous semble toutefois que ce faisant nous nous éloignerions du principe fondamental de notre recherche, à savoir : analyser les objets en fonction de leur appartenance à des catégories analytiques, quelles que soient ces dernières. Plus profondément, notre posture repose elle aussi sur une hypothèse qui consiste à dire qu'un texte est écrit précisément en fonction des catégories éditoriales (et génériques, mais celles-ci ne sont peut-être désormais que des variantes des premières) qui existent à un moment précis dans le développement d'un marché. En somme, ce ne sont pas les textes qui sont premiers, mais les catégories dans lesquelles ils sont écrits. Bien sûr, ces catégories évoluent et notamment en fonction des nouveautés qui peuvent venir des textes, ou si l'on préfère de l'idée des catégories telle que leurs auteurs les perçoivent, les conçoivent et les pratiquent. C'est bien ce qu'entend Roger Chartier dans *L'ordre des livres* quand il écrit : « les livres sont des objets dont les formes commandent, sinon l'imposition du sens des textes qu'ils portent, du moins les usages qui peuvent les investir et les appropriations dont ils sont susceptibles » (Chartier, 1992 : 8). Or les formes dont il est ici question ce sont notamment les secteurs éditoriaux dans lesquels les livres sont produits et les catégories d'usages que sont les séries, les collections et les genres. Voilà pourquoi le texte ne serait pas premier dans l'ordre des livres mais bien une étape dans un processus circulaire en même temps qu'évolutif – même si cette évolution est lente et qu'elle relève en réalité de la longue durée dont il a été question dans la partie théorique de cette thèse.

Les directeurs de collection et directeurs littéraires qui proviennent de l'extérieur d'une maison d'édition lui apportent une expertise liée à leur milieu socioprofessionnel d'origine. Qu'ils appartiennent au journalisme, à la critique, à l'enseignement ou à la recherche, ils sont

à même d'évaluer, de susciter ou de canaliser des manuscrits soumis à la maison d'édition. Plus ramifiés sont leurs réseaux et populeux sont ces derniers, plus susceptibles sont-ils de joindre un lectorat important. A contrario, plus pointues sont leurs recherches et écritures, plus restreints sont leurs auditoires.

Enfin, et pour revenir à des considérations plus prosaïques dont il a déjà été question, la connaissance des tirages et des ventes aiderait à voir, il est sûr, l'impact des collections et séries, et de leurs titres, dans l'économie socioculturelle du livre. Elle permettrait sans doute mieux que bien d'autres paramètres d'évaluer les décisions éditoriales de la maison d'édition. Mais, comme on le sait, ces informations ne nous ont pas été communiquées.

Au chapitre suivant, nous examinons les collections et les séries des autres secteurs éditoriaux.

CHAPITRE 8

RELANCE ET DÉVELOPPEMENT : COLLECTIONS ET SÉRIES EN SCOLAIRE, JEUNESSE ET LIVRE PRATIQUE

Les trois secteurs que nous allons examiner dans ce chapitre ont été créés et développés par Hurtubise HMH pour permettre à la maison de continuer son expansion¹. Ils tiennent donc compte implicitement de l'état du marché et sont en quelque sorte la réponse du producteur à une demande qu'il a anticipée, qu'il percevait et qu'il a contribué à construire. Nous avons vu, dans la 2^e partie et au début de la 3^e, les rapports ayant existé entre la production générale de Hurtubise HMH, le développement de la maison et l'histoire du marché. En examinant dans le détail les collections et les séries qu'on y trouve, nous pourrions, tout comme au chapitre précédent pour le secteur de la littérature générale, entrevoir, dans la globalité de cette activité, sinon le marché dans lequel cette dernière s'inscrivait, à tout le moins la perception que l'éditeur en avait. Si le détail isolé peut nous égarer quant à la configuration générale du marché, l'ensemble de l'analyse, dans la mesure où elle rend compte sur plusieurs années d'une production quantitativement importante, doit nous permettre d'identifier les articulations entre l'une et l'autre. Nous garderons aussi à l'esprit, comme nous l'avons vu précédemment, que les trois secteurs ici analysés sont venus relancer les activités de la maison à un moment où la production périclitait. Nous y reviendrons en conclusion.

¹ Ce souci de développement de la maison qu'on trouve à tout moment de son histoire montre bien que l'aspect économique a toujours présidé aux décisions administratives et qu'un secteur n'a jamais dominé pour des raisons qui n'auraient relevé que de la culture. Même Claude Hurtubise, qui a sans doute été celui dont la vision de l'édition a été le plus marqué par une conception traditionnelle de la culture, a consenti dès 1965 à la création d'un secteur scolaire qui assurerait une entrée d'argent continue dans la maison lui permettant ainsi de financer l'ensemble de ses activités. On était loin alors des subventions au développement qui se mettront en place à partir de la fin des années 1970.

1. Première diversification : le livre scolaire

Nous nous proposons d'analyser le secteur en examinant de façon chronologique les séries qu'il contient. Comme les séries en éducation sont produites sur peu d'années (de 1 à 3 pour la plupart), nous verrons du même coup apparaître les stratégies éditoriales qui se sont succédé et qui répondaient aux modifications du marché. Plus qu'aucun autre secteur, le livre scolaire est sensible à la demande notamment telle qu'elle s'exprime par les exigences du Ministère quant au contenu des différents types de produits. Incidemment, de la fin des années 1960 au milieu des années 1980, le Ministère n'a pas donnée les consignes les plus claires quant au contenu des manuels, quand il en donnait, ce qui a eu pour effet de désarçonner un joueur comme Hurtubise HMH. La stratégie qu'il développera répond donc en partie à cette incertitude et les séries qu'il produisit, comme nous le verrons, ont cherché à s'adapter.

Pour avoir une idée synthétique des séries du secteur scolaire chez Hurtubise HMH, nous les avons mises en tableaux. Toutefois, étant donné que le secteur court sur près de 40 ans (jusqu'en 2003) et qu'on y dénombre 30 séries, il a été nécessaire de les répartir en 2 tableaux (8.1 et 8.2).

Le tableau 8.1 correspond aux années où Thierry Viellard dirigea le secteur, directement jusqu'en 1975 et indirectement jusqu'en 1979 alors qu'il était directeur général de la maison et qu'un autre directeur, Jean-François Desautels, l'avait remplacé, dont il supervisa l'activité. Le tableau 8.2 correspond aux années où Hervé Foulon est directeur général de la maison. Après Viellard et Desautels, qui quitte la maison autour de 1984, la direction du secteur sco-

laire sera successivement assumée, jusqu'au début des années 2000 à tout le moins, par Danielle Lachance, Diane de Santis, Diane Legros et Miléna Stojanac².

On verra que ce qui frappe, quand on observe les séries du secteur scolaire telles qu'elles apparaissent dans les tableaux, et dont il ne faut pas s'étonner, c'est la brièveté de leur existence. À l'exception de « Bescherelle », en activité depuis 1980 (tableau 8.2), comptant il est vrai de nombreuses années d'interruption, la plupart des séries paraissent sur une durée de 1 à 3 ans et presque toujours dans des années successives pour chacune d'elles.

Tableau 8.1 : Secteur scolaire (1^{ère} partie), séries I à XIII : sous Thierry Viellard

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII	XIII
1966	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1967	-	1	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1968	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1969	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1970	-	-	1	3	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1971	-	-	-	2	1	-	-	-	-	-	-	-	-
1972	-	-	-	21	-	5	-	-	-	-	-	-	-
1973	-	-	-	19	-	2	12	6	10	2	-	-	-
1974	-	-	-	8	-	3		5	1	4	-	-	-
1975	-	-	-	-	-	2	12	-	-	-	-	-	-
1976	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	5	-	-
1977	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	2	1	-
1978	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1979	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	3
1980	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1981	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	3

Légende :

I : La lecture sacrée (1966 : 2 titres)
II : Collection de français. Secondaire I (1967 : 1 titre)
III : Les grammaires expliquées Galichet (1967-1970 : 5 titres)
IV : Dossiers pour la classe de français (1970-1974 : 53 titres)
V : Travaux pratiques de biologie (1971 : 1 titre)
VI : En situation d'apprentissage (1972-1975 : 12 titres)
VII : Document pour l'enseignement du français (1973-1975 : 24 titres)
VIII : Sciences biologiques (1973-1974 : 11 titres)
IX : Sciences physiques (1973-1974 : 11 titres)
X : Communication (1973-1974 : 6 titres)
XI : Histoire nationale (1976-1977 : 7 titres)
XII : Histoire du Canada (1977 : 1 titre)
XIII : J'apprends le français au fil des jours (1979-1981 : 6 titres)

Notes

- Dans le tableau, chaque cellule contient le nombre de titres parus dans une année donnée, pour une collection.
- Dans la légende, les années qui suivent le titre de la collection renvoient à la première et à la dernière parution enregistrées en 2003 dans cette même collection ou série; suit le nombre de titres.

² En 2008, la maison « ne fait plus de scolaire, se contentant de publier des livres dans le domaine du parascolaire et du jeunesse », comme le confirme Arnaud Foulon, alors directeur général de la maison, dans une entrevue qu'il accorde à *Livre d'ici. Édition électronique* (Brault, 2008 : 2).

L'examen du tableau 8.1 (période Viellard, à la direction sectorielle ou à la direction générale) montre que les années les plus productives sont comprises entre 1972 et 1975, ce qui coïncide, comme nous le savons, avec les années où Claude Hurtubise, qui supervise en principe le secteur littérature générale, se désintéresse de la maison et où Thierry Viellard prend sans doute une place plus importante dans la maison (qu'il avait déjà du fait qu'il dirigeait depuis sa création le secteur du livre scolaire). On y dénombre 5 séries sur 7 qui regroupent la majorité des titres. Les séries traitent de français, de sciences (biologie et physique) et d'histoire. La série la plus importante paraît entre 1970 et 1974 et contient 53 titres. Il s'agit des « Dossiers pour la classe de français ». Avant 1972, nous constatons une production relativement basse en termes de titres édités; même chose après 1975 (jusqu'en 1979 alors que Viellard quitte la maison)³. Nous reviendrons en détail sur chacune des séries plus loin.

L'examen du tableau 8.2 qui regroupe les séries publiées sous Hervé Foulon nous apprend autre chose. D'abord on remarque que sur 24 ans (1980-2003), le tableau présente une grande dispersion des 17 séries. Quatorze d'entre elles ont en effet paru sur 1 ou 2 années. L'année 1983, qui est la plus florissante, tient son abondance du fait que 3 des séries qui y paraissent et qui totalisent 25 titres sont en fait les versions française, crie et innue d'un même objet, *Les Papinachois* (en français), dû à Michel Noël. Par ailleurs, les « Bescherelle » forment la série

³ Rappelons que l'activité d'une maison d'édition se mesure non seulement par le nombre de titres édités, mais aussi par leurs tirages et, plus encore, par leurs ventes. Or, nous savons que les titres publiés à la fin des années 1960, toujours dans le secteur scolaire, ont été parmi les plus vendus de la maison, Hervé Foulon parlant même à leur sujet de « best sellers » (Doré, 2006). Il s'agit notamment de *l'Introduction à la biologie : perspectives écologiques* de Paul Thibault qui a été, selon l'éditeur, « un best-seller absolument incroyable » (Doré, 2007), dont la première édition (1^{er} tirage) date de 1970 et qui sera réimprimé jusqu'au milieu des années 1970. Le manuel était accompagné d'un « Guide méthodologique » et de « Fiches de rapports d'expérience » écrits en collaboration avec Réal D'Aoust. Sans compter les nombreuses versions des grammaires Galichet qui « ont eu beaucoup de succès », nous a confié encore Hervé Foulon (Doré, 2007), alimentant toute une génération d'étudiants à partir de 1965. Ces quelques titres, perdus dans l'ensemble de la production éditoriale de la maison, sont tout de même ceux qui ont rapporté le plus, et dont les ventes doivent donc être mises en balance avec le nombre de titres qui paraissait au même moment.

– on pourrait à la rigueur parler ici de collection⁴ – qui s'étend sur le plus grand nombre d'années (essentiellement toutefois entre 1992 et 1998).

Notons aussi que 3 séries paraissent en langues étrangères, *Les Papinachois*, déjà mentionnés, et « Prior Learning Assessment ».

⁴ En effet, cet objet éditorial n'est pas fermé et donne lieu à des projets éditoriaux nouveaux dont certains viennent de Hurtubise HMH lui-même ou de Hatier, l'éditeur français qui en publie les titres, projets non- prévus initialement.

Tableau 8.2 : Secteur scolaire (2^e partie), séries XIV à XXX : sous Hervé Foulon

	XIV	XV	XVI	XVII	XVIII	XIX	XX	XXI	XXII	XXIII	XXIV	XXV	XXVI	XXVII	XXVIII	XXIX	XXX
1980	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1981	-	9	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1982	-	-	12	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1983	-	7	10	9	9	7	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1984	-	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1985	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1986	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1987	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1988	-	-	-	-	-	-	3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1989	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1990	-	-	-	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1991	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1992	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1993	1	-	-	-	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-	-	-	-
1994	4	-	-	-	-	-	3	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-
1995	2	-	-	-	-	-	-	-	1	5	5	-	-	-	-	-	-
1996	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1997	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	4	-	-	-	-	-
1998	3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	7	11	6	-	-	-
1999	-	-	-	-	-	-	-	-	-	8	-	-	-	6	1	6	-
2000	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
2001	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	2
2002	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
2003	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1

Légende :

XIV : Bescherville (1980-2003 : 14 titres)
XV : Contes amérindiens (français) (1981-1984 : 18 titres)
XVI : Mathématiques (1982-1983 : 22 titres)
XVII : Contes amérindiens (cri) (1983 : 9 titres)
XVIII : Innu atanukan (innu) (1983 : 9 titres)
XIX : Marc et Mathilde découvrent le monde des mathématiques (1983 : 7 titres)
XX : La reconnaissance des acquis (1988-1996 : 7 titres)
XXI : Planète verte (1990 : 2 titres)
XXII : Accès (1993-1995 : 4 titres)
XXIII : Profession : instituteur (1995-1999 : 13 titres)
XXIV : Prior Learning Assessment (1995-1997 : 6 titres)
XXV : Texto HMH (1997-1998 : 11 titres)
XXVI : Les cahiers orange. Français (1998 : 11 titres)
XXVII : Les cartes orange (1998-1999 : 12 titres)
XXVIII : Ma première grammaire (1999 : 1 titre)
XXIX : Les cahiers orange. Mathématiques (1999 : 6 titres)
XXX : Parcours pédagogiques (2001-2003 : 3 titres)

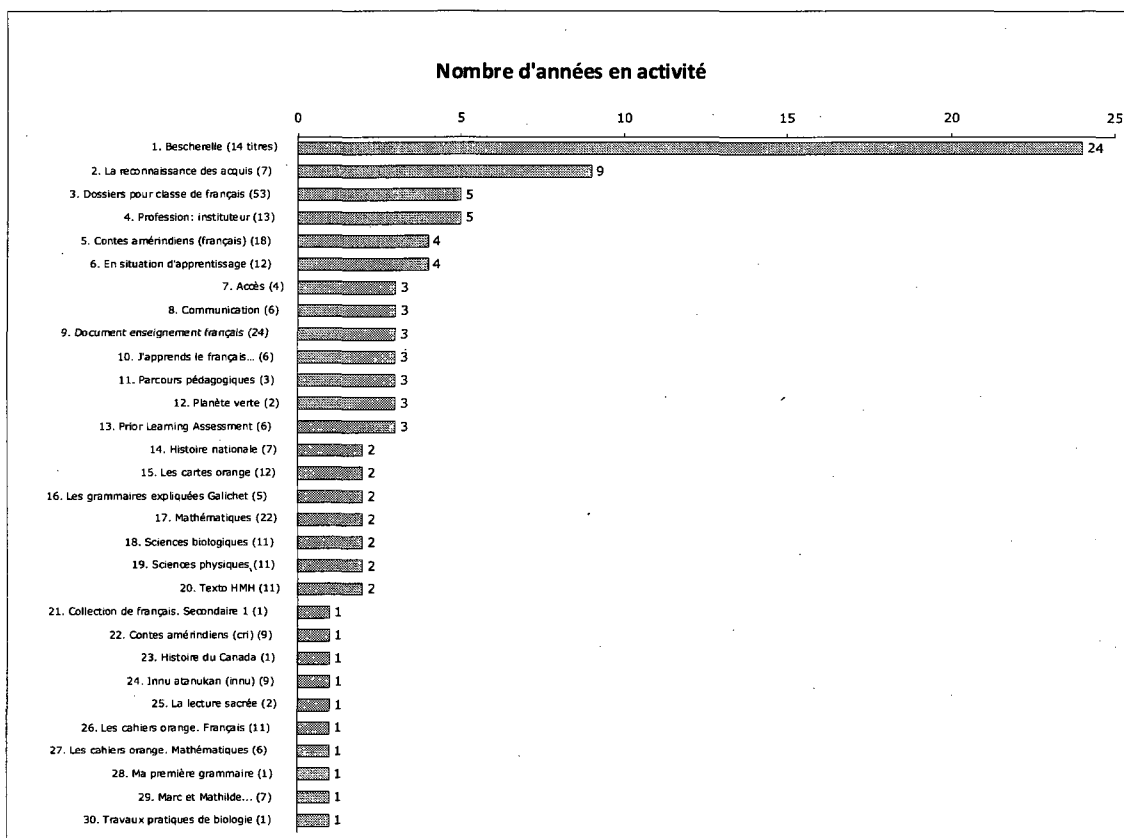
Notes

- Dans le tableau, chaque cellule contient le nombre de titres parus dans une année donnée, pour une collection ou série.
- Dans la légende, les années qui suivent le titre de la collection renvoient à la première et à la dernière parution enregistrées en 2003 dans cette même collection ou série; suit le nombre de titres parus pour la période.

Le secteur scolaire regroupe donc 30 séries depuis la création du secteur jusqu'en 2003. Examinons la figure 8.1 qui en donne la liste en fonction cette fois du nombre d'années d'existence de chacune des séries.

Figure 8.1 : Secteur scolaire, durée des séries, 1966-2003

N = 295 titres



Notons tout d'abord que les titres de séries qui apparaissent dans cette figure ont été tronqués quand ils étaient trop longs. On les trouvera entièrement restitués dans l'analyse par collection que nous faisons plus loin. Par ailleurs, sauf la collection (ou série) « Bescherelle », aucune des séries ne semble aujourd'hui active, c'est-à-dire qu'aucune n'a reçu de nouveaux titres depuis de très nombreuses années. Ce qui correspond à la définition que nous avons donné, au chapitre précédent, de la série (dont une des caractéristiques est précisément de paraître entièrement en peu d'années). Par contre, un nombre significatif de titres sont toujours disponibles sur le marché. Voilà une première caractéristique des séries du secteur scolaire : leur période de production est relativement courte alors que leur période d'amortissement, s'il faut en croire les catalogues commerciaux de l'éditeur les plus récents, va bien au-delà. En effet, 28 séries sur 30 (93 %) ont été produites en moins de 5 ans, 17 séries (57 %) l'ont été en moins

de 2 ans et 10 séries (33 %) l'ont été en moins d'une année. Or 9 séries lancées entre 1965 et 2003, s'il faut en croire le catalogue de l'éditeur, sont encore disponibles en 2008⁵. Aucune des 13 séries de l'époque Viellard (jusqu'en 1979) n'est du nombre⁶.

Il faut remarquer qu'avec l'achat, en 1982, des Éditions Marcel Didier Canada, Foulon va développer une production dans les méthodes d'apprentissages des langues secondes, distribuant la production de Didier, France et produisant lui-même des titres canadiens. Le développement du catalogue de cette seconde maison a certainement eu une influence sur celui de Hurtubise HMH dans la mesure où d'une part, toute une production française est désormais disponible sur le marché canadien par les soins de sa distribution et, d'autre part, parce que ces produits français distribués seront complétés par une production canadienne plus ciblée, c'est-à-dire correspondant mieux aux besoins du marché national. Du reste, à partir de la seconde moitié des années 1990, Hurtubise HMH va abandonner la production de livres scolaires pour s'orienter vers le parascolaire, marché que Marcel Didier Canada développait déjà. Il s'agit d'une production qui n'a pas besoin d'avoir l'agrément du ministère de l'Éducation puisque ses produits n'ont pas pour destination l'enseignement en classe, mais bien l'enseignement d'appoint, essentiellement en français et en mathématiques, qui est dispensé le plus souvent par les soins des parents, en parallèle avec l'enseignement en classe mais en dehors de l'école, afin de fixer chez l'enfant les compétences dans ces disciplines. Cette production circule plus longtemps parce qu'elle enseigne les matières de base et cela de façon simple – sans recourir à la dernière pédagogie à la mode, pourrait-on rajouter, bête noire des éditeurs depuis les années 1960.

⁵ Catalogue en ligne [<http://www.hurtubisehmh.com/recherche.php?q=collection+de+fran%E7ais>] consulté le 12 novembre 2008 sur le site Internet de Hurtubise HMH. Rappelons qu'à titre de distributeur, Hurtubise HMH diffuse sa propre production.

⁶ De l'époque Foulon, parmi les 9 séries ayant démarré avant 2003 et disponibles encore en 2008, on compte « Bescherelle » (21 titres), « La reconnaissance des acquis » (8 titres), « Accès » (3 titres), « Prior Learning Assessment » (1 titre), « Texto » (11 titres), « Cartes oranges » (4 titres), « Cahiers Orange », « Ma première grammaire » (7 titres), « Parcours pédagogiques » (21 titres).

Quoi qu'il en soit, comme nous l'avons montré aux chapitres 4 et 5, l'édition scolaire est en elle-même un objet d'étude de la part de nombreux chercheurs. Beaucoup de travaux, qu'ils soient historiques, pédagogiques et bibliographiques, en traitent, notamment dans l'espace francophone, tant au Québec qu'en France. Les séries de Hurtubise HMH que nous analysons plus bas n'épuisent pas la complexité de ce champ éditorial qu'il faut considérer, du point de vue analytique, de façon autonome tant ses agents diffèrent de ceux des autres secteurs de l'édition, comme le secteur de la littérature générale et le secteur jeunesse traités par ailleurs dans cette même thèse. Il est vrai cependant que le fonctionnement d'un champ, dans son aspect structurel, ressemble sans doute à celui d'un autre champ. Nous y reviendrons en fin de chapitre. Quoi qu'il en soit, notre analyse des séries de Hurtubise HMH a d'abord pour but d'en comprendre le fonctionnement spécifique. C'est dans un second temps que nous en dégageons des éléments généraux.

i. Les grammaires expliquées Galichet – Collection de français

Georges Galichet (1904-1992) est un linguiste, un grammairien et un pédagogue français. Il publia, en 1947, un *Essai de grammaire psychologique* dont il tira 2 autres ouvrages théoriques dans les années qui suivirent. Normalien, docteur en lettres, il écrivit, souvent en collaboration, plusieurs manuels de grammaire destinés à l'enseignement élémentaire français, l'équivalent de l'enseignement primaire et en partie secondaire québécois. Ses grammaires étaient publiées, en France, aux éditions Charles-Lavauzelle. Cet éditeur, dont l'activité remonte à la fin du 19^e siècle, était tout d'abord un imprimeur dont les ateliers et bureaux se trouvaient à Paris, à Limoges et à Nancy. Il était spécialisé dans l'édition militaire, imprimant, fabriquant et éditant de nombreux ouvrages techniques destinés notamment à

l'instruction des armées. Il avait aussi une activité dans le secteur scolaire où les grammaires Galichet prirent place.

Les éditions Hurtubise HMH publient leur premier titre de Georges Galichet en 1965. Il s'agit d'un *Guide panoramique de la grammaire française*, écrit en collaboration avec Georges Leriche et imprimé en France sur les presses de Charles-Lavauzelle & Cie. C'est en 1967, que Hurtubise HMH crée la collection « Les grammaires expliquées Georges Galichet ». Depuis 1965, 5 titres français avaient été réédités chez Hurtubise HMH dans son catalogue et présentés hors collection. Selon Hervé Foulon, le premier titre « a connu un succès phénoménal » (Doré, 2003b) et a jeté les bases du secteur scolaire dans la maison. C'est Thierry Viellard, alors débutant chez HMH, qui en fut l'instigateur.

Les titres de la collection « Les grammaires expliquées Galichet » ont été publiés entre 1967 et 1970. En réalité, ces livres, dont les auteurs sont Georges Galichet et Gaston Mondouaud, sont des adaptations pour le marché canadien des manuels français. Viellard avait confié ces adaptations à un enseignant canadien, Lucien Gagné, qu'il avait connu quand lui-même enseignait dans un collège de Hull, à son arrivée au Canada comme coopérant, en 1964 (Doré, 2003a). De ces 5 manuels, 2 furent imprimés en France, un au Canada et 2 autres n'ont aucune mention d'imprimeur (en tout cas sur les exemplaires que nous avons pu examiner). Tous ces titres sont destinés à l'enseignement primaire. Notons qu'Alain Soulières participa, avec Lucien Gagné, à l'adaptation de l'un des manuels, la *Grammaire des ensembles et orthographe de base* (1970). On retrouvera Soulières comme directeur de collections et auteur chez le même éditeur et dans ce même secteur scolaire à partir de 1970.

« Les grammaires expliquées Galichet » ont donc fait démarrer le secteur scolaire chez Hurtubise HMH. Bien que la maison publiât hors collections d'autres ouvrages de Georges Galichet, seuls ceux qui appartiennent à cette collection firent l'objet d'une adaptation québé-

coise. Incidemment le ministère québécois des Affaires culturelles accorda une subvention pour un des manuels hors collections, la *Grammaire structurale du français moderne* (1967), ouvrage imprimé au Canada mais qui porte, en couverture, la mention « Hatier-Paris », qui en aurait donc été l'éditeur français. L'ouvrage ne s'adresse probablement pas aux élèves ni aux étudiants du secondaire, étant donné son caractère abstrait, répondant plutôt aux besoins des linguistes voire d'étudiants en linguistique.

ii. Dossiers pour la classe de français – Communication – En situation d'apprentissage – Document pour l'enseignement du français – Histoire nationale – J'apprends le français au fil des jours

Examinons les 6 séries placées en intertitre. Nous les regroupons d'abord parce qu'elles ont été éditées à la même époque, c'est-à-dire entre 1970 et 1981. Elles sont aussi produites entièrement par Hurtubise HMH et ont des aspects matériels communs : format cahiers (28 cm), pages retenues par 2 broches, impression au Canada, courte durée de production. Globalement, à quelques détails près, elles se ressemblent donc.

« Dossiers pour la classe de français » est une série dirigée par Alain Soulières. Elle fut en production entre 1970 et 1974 et contient une cinquantaine de titres. Elle a été conçue en 3 séries qui paraissaient simultanément. Par ailleurs, on y trouve 3 types de documents qui vont de pair : le manuel, le cahier de travail pratique et le guide pédagogique. Une quinzaine de sujets sont traités comme l'école, l'argent, les loisirs, l'alimentation, le corps. Sur le plan matériel, nous l'avons vu, il s'agit de cahiers de 28 cm dont les pages sont retenues par 2 broches. Les manuels, c'est-à-dire les titres destinés aux étudiants, ont entre 9 et 63 pages; les cahiers de travaux pratiques ont 45 pages et les guides pédagogiques, entre 9 et 30 pages. La série a été écrite par quelques auteurs : Diane Deneault, Marcelle Lévesque, Alain Soulières,

Thérèse LeMonnier, Sylvio Richard, Louise Thibault et Jean-Raymond Bonin. Chaque auteur écrit les 3 types de documents (manuel, cahier de travail pratique et guide pédagogique). Il n'est pas précisé, dans les documents, pour quel âge la série est destinée. Il semble cependant qu'elle ait été conçue pour le premier cycle du secondaire. Comme le titre de la série le suggère, il s'agit d'une série à utiliser dans des cours de français. Les sujets que traite chaque titre permettent de mettre la langue dans une situation concrète. Il y a donc initiation à un vocabulaire et mise en situation communicationnelle. Ces caractéristiques sont celles-là mêmes que la réforme de 1969 dans l'éducation avait mises de l'avant. Elles marquent la suspension, sinon la fin, du manuel traditionnel, comme nous l'avons montré aux chapitres 4 et 5.

« Communication » a été produite entre 1972 et 1974 par un groupe appelé « Sarafo enregistré », ce qui suggère que la série a été faite à l'extérieur de la maison d'édition. On y trouve 6 titres écrits par Yves Larin, André Courteau et Joseph Lenoir. La série se divise en manuel pour l'élève et en guide méthodologique (3 titres pour chacun des 2 types de documents). Elle est conçue pour les élèves de 9 à 11 ans. Matériellement, la série a la forme d'un cahier (28 cm). Le contenu pédagogique qu'on trouve dans les documents passe à travers des personnages imaginaires, comme Arnold le Hamster. Les manuels ont autour de 120 pages et les guides méthodologiques entre 79 et 102. Il n'y a aucune mention du lieu d'impression, mais la ressemblance avec les autres séries de cette section fait penser fortement qu'il s'agit du Canada.

« En situation d'apprentissage » est une série qui a, comme sous-titre, « Collection pour l'enseignement du français au secondaire ». Elle contient 12 documents qui se répartissent en 3 types : le manuel, l'examen et le disque. Les disques comprennent des extraits de textes de Réjean Ducharme, Yves Thériault et Alain Stanké; ils sont lus par des comédiens et sont proposés à l'attention de l'étudiant qui doit en tirer précisément des éléments d'apprentissage (comme l'indique le titre de la série). Par exemple, l'extrait de Ducharme est tiré de *L'Avalée*

des avalés et accompagne le manuel consacré à la *Présentation de soi*. Les autres sujets sont la conversation, la biographie, le récit, la bande dessinée. Un seul auteur a écrit les documents de la série : Réal Larochelle (aidé pour un titre de Céline Harvey-Robillard). La série a été produite entre 1972 et 1975. Matériellement, elle a aussi l'allure de cahiers (28 cm, broché); les examens cependant ont un format de 23 cm. Elle est destinée aux étudiants du secondaire et a pour but pédagogique, comme on l'a compris, de les mettre en situation, c'est-à-dire dans un rapport de communication concret où ils ont à réagir à l'intérieur d'un cadre donné (réforme oblige). Aucun directeur de série n'est mentionné dans les documents examinés qui ont été imprimés au Canada, certains titres en faisant mention.

« Document pour l'enseignement du français » contient 22 documents de 2 types, le manuel de l'élève et le guide méthodologique. La série est destinée aux étudiants du premier cycle du secondaire. On y trouve 2 seuls auteurs, qui ont écrit chaque document ensemble, Jean Campeau et Michel Ménard. La série a été produite entre 1973 et 1975. Elle a le format cahier (28 cm) et traite de sujets comme le sport, l'hiver, les moyens de transport. L'impression en a été faite au Canada comme en font mention certains titres. Ici encore, la série met l'étudiant dans une situation d'apprentissage, devant un sujet précis.

« Histoire nationale » contient 7 documents, uniquement des manuels, qui traitent de territoire, de population, de voies de communication, de défense, de vie politique, de vie économique et de vie religieuse. Incidemment, on voit l'ambition des auteurs pour couvrir un vaste domaine de la vie nationale (en l'occurrence québécoise). Précisons que les manuels consacrés à la vie politique, économique et religieuse ont 61 pages soit le double des 3 premiers manuels. Chaque titre de la série a été écrit par les 2 mêmes auteurs, en collaboration, Rosario Bilodeau et Gisèle Morin. Il n'y a pas de directeur de série dont le nom apparaîtrait dans les manuels. L'impression des cahiers est faite au Canada et la série a été produite en 1976 et 1977, alors que le Parti québécois, porteur d'un projet indépendantiste depuis 1968, arrive au pouvoir.

Nous soulignons cet aspect étant donné le caractère idéologique de la série et la synchronicité des deux événements.

« J'apprends le français au fil des jours » est une série de 6 documents. On y trouve des manuels et des guides pédagogiques. Le titre de la série donne son nom à chacun des documents de la série. Ce qui varie, c'est tout d'abord l'année à laquelle chaque titre est destiné (4^e, 5^e et 6^e années) et le type de document (manuel et guide pédagogique). Les auteurs, pour chaque titre, en sont Alain Soulières et Nicole Soulières. Le manuel fait 22 cm et le guide méthodologique, 28. Le premier a autour de 250 pages et le second, selon les années visées, varie de 135 à 231. Un fait à noter, les manuels sont parus en 1979 alors que les guides méthodologiques sont parus en 1981. Ils ont été imprimés au Canada. Comme les sous-titres l'indiquent, les documents sont destinés à l'enseignement de la 4^e à la 6^e année du primaire. Aucun directeur de série n'est identifié dans les documents.

Ces séries peuvent susciter des interrogations en regard des programmes du ministère auxquels elles sont chargées de répondre, ainsi qu'en regard d'un cadre conceptuel, plus éloigné, qui concerne cette fois l'idée que la pédagogie d'alors avait de l'apprentissage et des connaissances. Ces 2 aspects, apprentissage et connaissances, sont, comme nous l'avons montré aux chapitres 4 et 5, au centre de débats, pour ne pas dire de disputes, entre courants de la pédagogie, mais surtout entre d'une part pédagogues, didacticiens et autres chercheurs et spécialistes de l'apprentissage chez l'enfant, et d'autre part les professionnels qui en dépendent, c'est-à-dire les enseignants, et les parents, voire les politiques qui se font souvent l'écho des 2 précédents.

Par ailleurs, l'étude concrète des séries produites par Hurtubise HMH peut amener à une comparaison avec le reste de la production québécoise dans ce même secteur, à cette époque. Cette comparaison pourrait se faire de 2 points de vue. D'abord, d'un point de vue économi-

que, pour connaître la part relative de chaque éditeur et de chacun de ses produits sur le marché, ce qui devrait s'exprimer en termes de tirages et de ventes. En second, d'un point de vue pédagogique et cognitif, en comparant l'ensemble des produits éditoriaux entre eux, d'une part, et par rapport à la théorie qui est à leur principe. Au sujet de ce dernier point, c'est une sociologie de la diffusion de la connaissance dont il faudrait avoir à disposition qui irait de la théorie issue de l'observation et des expérimentations faites auprès d'enfants (comme la théorie constructiviste de Piaget), jusqu'à l'enseignement en classe avec des enseignants et leurs élèves, en passant par l'adaptation de la théorie piagétienne à la pédagogie (socioconstructivisme), par la formation des chercheurs et pédagogues chargés de la formation des enseignants en faculté, et de leurs étudiants, les futurs enseignants. On comprendra aisément qu'entre Piaget et l'élève, la théorie se remodèle continuellement, s'interprète, se trouve et quelquefois se perd même. Quoi qu'il en soit, le manuel scolaire appelle aussi ce type d'études que nous avons évoqué au chapitre 4 et où le livre prend une part importante dans la mesure où il porte l'interprétation d'une théorie et sa formalisation en livre-même. Il ne s'agit pas ici seulement d'un vecteur de diffusion, mais bien en plus d'une mise en forme d'un contenu qui a un impact direct dans la formation cette fois du sujet apprenant (élève ou étudiant). Les enjeux sont considérables et très peu de recherche ont été produites précisément sur cette question telle que nous venons de la formuler.

iii. Sciences biologiques – Sciences physiques : approche thématique expérimentale

Les titres exacts de ces 2 séries tels qu'ils apparaissent sur les documents des séries mêmes sont « Sciences biologiques : approche thématique et expérimentale » et « Sciences physiques : approche thématique et expérimentale ». Les séries ont été produites en 1973 et 1974. Elles comprennent 22 titres qui se divisent en guides, exercices et fiches. Les 2 guides ont 159

et 182 pages; les exercices, entre 42 et 62; les fiches, entre 21 et 30. Tous les documents ont le même format, 28 cm. Les documents des 2 séries ont été imprimés au Canada. Une des caractéristiques de ces séries, c'est d'avoir été traduites d'un ouvrage américain signé Harry Wong et Malvin K. Dolmatz. En anglais, l'ouvrage s'intitule *Biology: Ideas and Investigation in Science* et est paru chez Prentice-Hall (Englewood Cliffs, New Jersey), en 1971. Il a donc fallu 2 ans avant que la traduction française ne paraisse chez l'éditeur montréalais. De plus, et bien que nous n'ayons pas eu l'édition originale entre les mains, une des différences entre les 2 éditions réside dans le fait que l'édition canadienne francophone est parue en sections. D'une part, il y a le guide, puis viennent les exercices et les fiches. Il n'est pas sûr que cela ait été la forme de l'édition américaine. De plus, les éditeurs montréalais ont séparé l'ouvrage en 2 séries, consacrant une partie à la biologie et une autre, à la physique. Il y aurait donc eu un traitement éditorial particulier au moment de la traduction. Par ailleurs, les traducteurs canadiens, Paul Thibault, Louis Turgeon et Normand Boudreau, sont présentés comme des auteurs. Ce qui suggère qu'ils auraient non seulement traduit mais de plus adapté voire transformé l'ouvrage d'origine en y rajoutant des éléments de leur cru. Seule l'étude comparée des ouvrages dans les 2 langues (et chez les 2 éditeurs) pourrait donner une idée précise de tout ce travail. Enfin, manifestement la série s'adresse à des étudiants du secondaire, probablement de la seconde partie, et touche non seulement aux sciences de la biologie et de la physique mais aussi à la méthode scientifique.

iv. Bescherelle

« Bescherelle » est la seule série – on peut parler à la rigueur de collection –, chez Hurtubise HMH, dans le secteur scolaire, qui reste actuellement en production. Cela veut dire que l'éditeur y publie régulièrement de nouveaux titres. Sous le nom de la « collection » « Besche-

relle », le catalogue de l'éditeur dénombre 17 titres. Le premier serait paru en 1980 et le dernier, en 2003. En réalité, HMH plaça un premier Bescherelle dans son catalogue en 1959. Il s'agissait de *L'art de conjuguer. Dictionnaire de huit mille verbes usuels* que les éditions Hatier publiaient et imprimaient en France et que HMH diffusait au Canada sous sa propre marque.

Louis-Nicolas Bescherelle (1802-1884) et son frère, Henri-Honoré (1884-1887), furent à l'origine de nombreux ouvrages, dictionnaires et grammaires, relatifs à la langue française, au 19^e siècle. Le livre pour lequel ils sont le plus connus, *L'art de conjuguer*, n'est toutefois pas d'eux. En effet, ce serait un certain Litalis de Gaux, en collaboration avec P. Verlac, qui serait l'auteur d'un *Dictionnaire Synoptique de tous les Verbes de la langue française, tant réguliers qu'irréguliers, entièrement conjugués*, édité à Paris, chez Didier, en 1850, dont les résultats auraient été « récupérés et commercialisés sous la dénomination de *Bescherelle des verbes français*⁷ ».

C'est la maison Hatier, fondée par Alexandre Hatier en 1880, qui commercialisa, à partir de 1900, sous le nom de Bescherelle, des livres d'apprentissage de la conjugaison⁸. Dans les années 1950, probablement à la toute fin de cette décennie, Hatier se mit en association avec Claude Hurtubise, son représentant au Canada dans la firme Fomac, pour distribuer, sous le nom de HMH, quelques-uns de ses produits. C'est ainsi que les Bescherelle entrèrent tout d'abord dans le catalogue de l'éditeur canadien et qui lui donnèrent peut-être l'impulsion initiale nécessaire à son activité⁹.

⁷ Les renseignements historiques relatifs aux Bescherelle sont pris dans « Notices de grammaires et de grammairiens des XVIII^e et XIX^e siècles » par Jacques-Philippe Saint-Gérard, Université Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand II (en ligne : <http://www.chass.utoronto.ca/epc/langueXIX/gramacor/index.html> , consulté le 22 février 2005).

⁸ Voir la courte présentation historique des Éditions Hatier faite par BiblioMonde sur son site Internet (http://www.bibliomonde.net/pages/fiche-editeurs.php?id_editeur=71), consulté le 22 février 2005.

⁹ Nous touchons ici à une pratique particulière. Il existe sur les rayons de BAnQ des livres publiés par Hurtubise HMH (en fait HMH, selon la première appellation de la maison) dont les achevés d'imprimer date des années

Avant 1980, l'ouvrage aurait été réimprimé de nombreuses fois, pour le Canada notamment. En 1980, il bénéficie d'une mise à jour complète. À cette occasion, l'ouvrage passe de 8 mille à 12 mille verbes conjugués et donne lieu à la création d'une série, ou collection, chez Hurtubise HMH qui a précisément « Bescherelle » comme appellation.

Rappelons encore qu'Hervé Foulon, propriétaire depuis 1979 de Hurtubise HMH, est l'arrière-petit-fils d'Alexandre Hatier et que c'est son cousin qui dirigeait encore la maison Hatier au moment où elle fut vendue au Groupe Hachette Livre, en 1996. Bernard Foulon, le cousin en question, quitta définitivement la maison française en septembre 2001 alors qu'il en était encore PDG. Dans ses activités de diffuseur-distributeur au Canada, Hurtubise HMH a toujours vendu les produits des Éditions Hatier sans jamais qu'il en ait été le producteur (à quelques très rares exceptions, avec des Bescherelle, et dans des conditions précises). Du reste, on en trouve de très nombreux exemples dans les catalogues commerciaux de la maison montréalaise. Cet exemple permet de montrer comment l'édition française et l'édition québécoise, à travers 2 de leurs maisons et certains de leurs agents, sont liées entre elles sans que la chose soit perceptible ou sue (Doré, 2007).

Sous le titre de « Bescherelle », le catalogue de Hurtubise HMH comprend 16 documents. Nous en ferons l'étude en divisant en 2 cette production. D'un côté, il y a les 7 titres produits entièrement en France, par des auteurs français et imprimés en Europe (France et Italie). De l'autre, il y a 7 autres titres produits au Canada, par des auteurs canadiens et imprimés le plus souvent au pays. L'existence de cette dernière production, comme on peut déjà l'entrevoir, est un signe d'autonomisation d'un titre par rapport à ses origines françaises.

1950, soit bien avant la fondation de la maison, survenue en 1960. Il est possible que ces titres, imprimés en France pour Hatier dans les années 1950, aient fait l'objet d'un changement de couverture à partir de 1960 pour les rattacher au catalogue de la jeune maison montréalaise alors naissante.

L'analyse que nous proposons ici donnera des pistes d'exploration. Et pour avoir une idée précise de la collection, il faudra en étudier la production proprement française, dans son évolution et sa variété, et la situer par rapport au catalogue de Hurtubise HMH. Il faudra aussi distinguer les rééditions et les réimpressions. Nous tiendrons compte ici de ces derniers aspects. Par ailleurs, les tirages d'ouvrages comme les *Bescherelle* sont le plus souvent considérables et l'on ne peut en faire abstraction quand on étudie la sociologie de tels livres. Hervé Foulon disait lui-même que, depuis 1960, « c'est le best-seller toutes catégories au Québec, dans les bouquins, et on s'est servi de ça pour pouvoir tirer d'autres livres » (Doré, 2007).

En 1980, Hurtubise HMH crée donc une collection « *Bescherelle* » dans laquelle il publie un premier titre, *L'art de conjuguer. Dictionnaire de douze mille verbes*. Le titre, comme ses éditions antérieures parues dans les années 60 mais qui n'appartiennent pas à cette collection, n'a pas de nom d'auteur. Le titre de 1980 est une « édition entièrement remise à jour », comme il est indiqué dans les premières pages de l'ouvrage. Il est imprimé en France et porte le nom de l'éditeur canadien en couverture. Le titre est notamment réimprimé, d'après notre enquête, en 1991, 1993 et 1998. La pagination varie; elle passe de 158 pages en 1981, à 175 en 1991 et 1993, pour atteindre 256 en 1998 (sans numéro des pages dans cette dernière édition). Ce simple détail indique qu'il ne s'agit pas de réimpression mais bien de réédition puisqu'il y a au moins une différence dans la mise en page. Une étude de contenu permettrait de voir les autres différences. Nous pouvons donc considérer ces occurrences de *L'art de conjuguer* comme 3 titres différents.

Les quatrième et cinquième titres de la collection paraissent en 1991 et s'intitulent *La grammaire pour tous. Dictionnaire de la grammaire française en 27 chapitres. Index des difficultés grammaticales* et *L'orthographe pour tous. Les pièges de l'orthographe, les homonymes, l'étymologie, lexique de 18 000 mots*. Les 2 ouvrages sont imprimés en France et n'ont

pas de nom d'auteur. En 1992, paraît le *Bescherelle junior*, lui aussi sans nom d'auteur et imprimé en France.

Enfin, en 1997, paraît l'ouvrage *6 000 verbes anglais et leurs composés, formes et emplois* de Gilbert Quénelle et Didier Hourquin, 2 auteurs français. Le livre est imprimé en Italie cette fois. Rappelons que ces 9 titres sont distribués au Canada par Hurtubise HMH et qu'ils portent tous le nom de la maison d'édition montréalaise en couverture. Au même moment, Hatier publie d'autres *Bescherelle* destinés au marché national français. Car il faut avoir à l'esprit qu'un livre scolaire, et dans une moindre mesure parascolaire comme les classifient les éditeurs français et canadiens, est conçu en fonction de programmes définis par le ministère de l'Éducation des pays où ces livres sont diffusés. Voilà sans doute pourquoi certains produits de Hatier n'ont pas été repris au Canada et au Québec sous le nom de Hurtubise HMH. Toutefois, en tant que distributeur, fonction que Hurtubise HMH assume en plus de celle d'éditeur comme nous le savons, il est possible qu'il offre malgré tout les produits Hatier pour un marché canadien plus ciblé, notamment les lycées français qui relèvent au pays du programme de l'Éducation nationale française.

La seconde partie de la collection « *Bescherelle* » est une production canadienne. On y trouve 7 titres écrits par 2 auteures. Cécile Dubé, linguiste canadienne qui fit une carrière dans l'enseignement du français au Québec, est l'auteure de 6 ouvrages de la collection. En 1994, elle y publie *Bescherelle junior. Cahier de grammaire et d'orthographe, première secondaire* et le corrigé qui l'accompagne; elle fait paraître, la même année, un ouvrage semblable destiné cette fois au 2^e secondaire, avec un corrigé; puis, en 1995, elle donne à l'édition un autre ouvrage similaire destiné à la 6^e primaire, avec corrigé. Ces titres bénéficient du conseil pédagogique de Christian Vandendorpe, professeur au département de littérature française de l'université d'Ottawa. Les 6 ouvrages sont imprimés au Canada.

En 2003, Hurtubise HMH publie, dans la même collection, *Ma première grammaire Bescherelle* écrite par Jocelyne Cauchon, conseillère pédagogique de français à la commission scolaire Marguerite-Bourgeoys, au Québec. L'ouvrage est supervisé par l'éditrice scolaire de Hurtubise HMH, Milena Stojanac. Soulignons que l'ouvrage est cependant imprimé en France.

Hervé Foulon raconte que la collaboration entre sa maison et Hatier au sujet des Bescherelle a pris un tournant particulier à partir des années 1980 (Doré, 2007). L'éditeur montréalais voulait alors avoir voix au chapitre quant aux choix des verbes qui apparaissent dans l'index de *L'art de conjuguer*. Des « québécismes de bon aloi », selon la formule consacrée qu'il reprend, ont donc été proposés par sa maison et acceptés par l'éditeur français. Au sujet de l'impression des titres de la collection, Foulon la confie aux entreprises qui lui font les meilleurs prix, qu'elles soient canadiennes ou européennes (Doré, 2003b).

On voit ainsi comment une collection varie dans sa composition en fonction de nombreux paramètres comme la présence d'auteurs, de conseillers pédagogiques et d'éditeurs, canadiens ou français, le lieu d'impression, le contenu de l'ouvrage déterminé par les programmes des ministères de l'Éducation de pays différents et par l'usage du français même. Signalons que le site français de Hatier, éditeur des Bescherelle, ne fait aucune mention des livres écrits par les auteures canadiennes, ce qui confirme, à cause des programmes des ministères, la restriction sur la diffusion de certains titres.

v. *Mathématiques – Marc et Mathilde découvrent le monde des mathématiques*

« Mathématiques » est une série qui a été produite en 1982 et 1983. Elle n'a qu'une auteure, Madeleine Landry. Il s'agit de 15 cahiers d'exercices de 24 à 33 pages destinés, en 2 séries,

au secondaire 2 et au secondaire 3. Le cahier a un format de 25 cm et tous les documents ont été imprimés au Canada. Les titres parlent d'eux-mêmes. En voici quelques-uns : *Les variables et les puissances*, *Les opérations avec les entiers relatifs*, *Les rationnels*, *Les polynômes*, *Les exposants*, *Les opérations algébriques*. Il s'agit donc d'aspects très précis liés à l'algèbre et aux mathématiques de base. Par ailleurs, comme il s'agit d'exercices, la matière théorique est réduite à sa plus simple expression dans le texte des documents et entièrement exprimée dans les exercices eux-mêmes. C'est une variante de la pédagogie de la proximité, déjà vue, dans une forme particulière ici parce que appliquée aux mathématiques. Y avait-il un cahier du maître ou un manuel qui accompagnait ces exercices ? Nous n'en avons trouvé trace ni dans les catalogues publiés par l'éditeur ni dans le catalogue bibliographique des bibliothèques consultées, dont celui de BANQ. Comme la série se divise en 2, secondaire 2 et secondaire 3, comme chaque série contient plusieurs titres et que les titres sont explicites quant à leur contenu, on en déduit que la série devait être utilisées soit dans sa totalité, en 2 années scolaires, ou avec certains titres quand l'enseignant voulait insister, auprès de ses étudiants, sur un aspect ou un autre des mathématiques, en fonction il va sans dire du programme ministériel et des aptitudes des élèves. Il est possible aussi que la série soit utilisée dans le parascolaire. Du reste, l'achat de la série au complet coûtait peut-être moins cher que l'achat séparé et cumulé de ses titres. Aucune mention de directeur de série n'apparaît dans les titres examinés.

« Marc et Mathilde découvrent le monde des mathématiques » s'adresse aux élèves du primaire. C'est une série produite en 1983 et qui compte 7 titres. Les auteures en sont Ginette Laurendeau et Dominique de Pasquale. Les documents ont été imprimés au Canada; ils ont tous 14 pages et un format cahier de 14 cm. Eu égard à la matière enseignée, les titres des documents paraissent un peu énigmatiques. Les voici : *Le Cadeau*, *Plein air*, *Sur une portée*, *Images en fête*, *Fleur de macadam*, *Le Chapeau voyageur* et *Les Bricoleurs*. Ces manuels sont

des mises en situation (pédagogie de la proximité oblige) qui permettent d'approcher intuitivement des concepts mathématiques que l'élève reverra plus tard, dans sa formation scolaire, quand il sera, par exemple, au secondaire.

vi. Contes amérindiens (en français, en cri et en innu)

« Contes amérindiens » désigne 3 séries, l'une en français, la deuxième en cri et la dernière en innu, langues autochtones pratiquées sur le territoire québécois. La série en français comprend plus de titres que les séries dans les 2 autres langues. Michel Noël en est l'auteur. Avant de les décrire, précisons une chose quant à leur classification dans le secteur scolaire. Si on isole un des titres de ces séries, peu importe lequel, on peut penser spontanément que sa place est dans le secteur jeunesse. En effet, chaque livre raconte une histoire qui peut être lue, par un enfant, comme un conte, avec ses illustrations couleurs, sa mise en page aérée, son nombre de pages restreint. Et en réalité, il s'agit bien d'un conte, comme l'indique le titre de la série. Cependant, le souci pédagogique est présent dans les 3 séries. D'une part, ces contes adoptent une approche culturaliste voire anthropologique de la réalité. Ensuite, d'un point de vue linguistique, il s'agit de proposer aux jeunes cris et innus une pratique de leur propre langue. Enfin, il faut noter qu'il existe un document pédagogique d'accompagnement qui suggère comment utiliser en classe ces livres. De fait, ils ont été utilisés comme tel. Enfin, notons que l'éditeur lui-même les y classe.

Michel Noël a reçu une formation universitaire en ethnologie et en pédagogie. Il côtoie le monde amérindien depuis son enfance et a passé sa vie professionnelle dans différents ministères et organismes d'État, à Québec et à Ottawa, chargés des affaires amérindiennes¹⁰.

¹⁰ Hamel *et al.*, 1989.

Les « Contes amérindiens » possèdent un autre nom générique, « Les Papinachois », nom donné à une communauté amérindienne imaginaire que mettent précisément en scène les contes. La série en français est composée de 18 titres répartis en 6 sous-séries : *L'origine*, *Les voisins*, *La cueillette*, *La sagesse des anciens*, *Les exploits de Napéo* et *L'école d'automne*. Chaque sous-série contient 3 titres et chaque titre approfondit un aspect de la sous-série. Par exemple, la sous-série 2, qui s'intitule *Les voisins*, contient les titres suivants : *Les Papinachois et les chasseurs*, *Les Papinachois et les agriculteurs* et *Les Papinachois et les ancêtres*. Ces sujets anthropologiques circonscrivent des pratiques sinon des types de sociétés amérindiennes ou des aspects fondamentaux de leurs cultures.

La série en français a partiellement été traduite en cri et en innu, c'est-à-dire 9 des 18 titres pour chaque langue. Notons tout d'abord que ces 2 langues amérindiennes appartiennent à la famille linguistique algonkienne (ou algonkine) qui en compte une vingtaine¹¹. Ces langues sont toujours parlées par les Cris et les Innus vivant sur le territoire québécois. Le cri utilise un alphabet latin alors que l'innu a son propre alphabet. Les livres en innu mentionnent que la traduction est faite par Traduction montagnaise de Sept-Îles Inc. Les livres en cri n'ont pas de traducteur identifié ce qui fait penser que l'auteur les aurait traduits lui-même. Par ailleurs, d'une série à l'autre, les livres reprennent les mêmes illustrations, de Joanne Ouellet, la même mise en page et le même format (22 cm).

Dans les 2 langues amérindiennes, il s'agit des mêmes 3 premières séries : *L'origine*, *Les voisins* et *La cueillette*. Est-ce que les 6 autres séries auraient été éditées si les 3 premières avaient connu le succès ? Du reste, l'ont-elles connu ? À défaut des chiffres de ventes, il est bon de savoir que les 2 groupes linguistiques représentent 2 communautés d'environ 13 000

¹¹ Les renseignements concernant ces deux langues amérindiennes proviennent de : Jacques Leclerc, *L'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, TLFQ, Université Laval, 31 décembre 2001, [<http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/europe/danemark.htm>], (en ligne; consulté le 28 février 2005).

locuteurs chacune. Combien y a-t-il d'enfants dans ces communautés ? Et parmi ces enfants, à combien ces titres sont-ils réellement destinés ? On voit déjà qu'il s'agit d'un très faible marché.

Quoi qu'il en soit, les 2 séries en cri et en innu ont été imprimées au Canada alors que la moitié de la série en français l'a été en Belgique. C'est probablement le coût de production qui explique ce choix et peut-être même le fait que la série était destinée aussi à des lectorats européens. Quant aux séries en langues amérindiennes, il est possible qu'elles aient bénéficié de subventions gouvernementales au titre de la sauvegarde des patrimoines autochtones. Les séries ont été produites en 1981, 1983 et 1984. C'est en 1983 que les titres en langues cri et innu sont parus.

Que conclure de cette courte analyse ? D'abord, il semble que l'éditeur ait voulu explorer un aspect du marché national très peu connu de l'édition québécoise. Notons que les 2 traductions amérindiennes l'ont été dans des langues parlées exclusivement sur le territoire québécois (la Baie James, pour le cri, et la rive nord du Saint-Laurent, pour l'innu). Incidemment, de telles productions soulèvent des questions importantes dans le domaine social, culturel et anthropologique. Les langues amérindiennes qui ont un alphabet possèdent le plus souvent, semble-t-il, des structures éditoriales sous une forme ou l'autre (Suzack, 2007 : 308-312). Toutefois les échanges entre langues amérindiennes et langues européennes se font le plus souvent dans un sens, c'est-à-dire de celles-ci vers les premières. On peut penser que le rapport de force qui existe entre les unes et les autres, du fait de la place historique et actuelle qu'occupent les peuples amérindiens au pays, ne favorise pas des échanges qu'on pourrait vouloir égalitaires. Incidemment, que se passe-t-il quand on fait des traductions d'une langue à l'autre ? Même si les sujets sont amérindiens, si les textes à l'origine sont écrits dans une langue européenne et conçus dans un cadre culturel qui leur appartient, ne sont-ils pas à l'origine d'un processus d'acculturation ? Que représentent les sujets traités par l'auteur pour

les groupes linguistiques amérindiens ? Que signifie aussi l'utilisation de l'ethnologie et de l'anthropologie, disciplines occidentales, devant des savoirs amérindiens constitués différemment ? Enfin, comme les Papinachois forment un peuple imaginaire, qui emprunte il est vrai à des peuples réels, leur syncrétisme ne favorise-t-il pas la confusion dans l'esprit des enfants amérindiens quant à leurs propres racines ? On voit les questions fondamentales que de telles séries soulèvent et qui dépassent largement le cadre de la simple édition même si celle-ci y joue un rôle important¹².

Enfin, il va sans dire qu'il faudrait évaluer toute la démarche pédagogique tant du point de vue du guide qui accompagne les contes que du point de vue de leur utilisation concrète dans les classes. Ici encore, il faudrait voir s'il faut analyser différemment les contes selon leur présentation dans des classes francophones et dans des classes amérindiennes, criées et innues.

vii. La reconnaissance des acquis – Prior Learning Assessment

« La reconnaissance des acquis » est une série de 7 titres; « Prior Learning Assessment » est une série de 2 titres. Ces livres sont écrits par Marthe Sansregret; l'un a été écrit en collaboration avec Dyane Adam¹³. Certains titres sont des traductions de l'autre langue, mais il a été impossible de déterminer quels textes avaient fait l'objet d'une traduction. Il semble qu'ils aient circulé en anglais en premier lieu puisqu'ils ont été édités par un collège anglophone, près de Montréal, avant d'être repris par Hurtubise HMH.

Ces livres portent sur l'évaluation des compétences dans un processus d'apprentissage. Ils sont parus, une première fois, en 1985 et 1986, au John Abbott College, à Ste-Anne-de-

¹² Des questions semblables se posent pour une collection du secteur littérature jeunesse, « Lire au présent », produite pour un lectorat africain.

¹³ Docteur en psychologie, professeur à l'Université d'Ottawa et commissaire canadien aux langues officielles (1998-2006).

Bellevue, en coopération avec le ministère de l'Enseignement supérieur, de la science et de la technologie du Québec. Certains titres sont aussi parus chez Publication EAL, de Dorval, près de Montréal, en 1986. Chez Hurtubise HMH, les titres ont été repris entre 1988 et 1997. Ils sont toujours disponibles en 2008, mais aucun titre nouveau ne serait paru depuis 1997. Nous n'avons pas examiné les livres parus chez les autres éditeurs. Il a été impossible de savoir si le texte a évolué d'une édition à l'autre; nous n'avons pas examiné non plus les textes qu'on trouve dans les 2 langues.

Les ouvrages sont utilisés notamment par le Collectif des femmes francophones du Nord-Est ontarien et par la Direction générale de la condition féminine de l'Ontario. Il s'agit donc de livres de formation donnée dans un cadre qui n'est pas forcément scolaire au sens strict du mot, c'est-à-dire pour des étudiants d'une école ou d'un collège, dans un programme obligatoire prévu par le ministère. Il s'agirait plutôt d'une formation permanente destinée à des adultes qui veulent développer des compétences pour leur propre compte ou pour celui de leur employeur, ces adultes étant, en l'occurrence, des femmes. On peut classer ces livres dans le parascolaire, dans la mesure où ils ne sont pas considérés comme obligatoires par le Ministère et qu'ils complètent la formation reçue en classe.

Ces 2 séries montrent le rôle de relais joué par Hurtubise HMH. En effet, ces livres ont d'abord été publiés par les soins d'un collègue et d'une maison d'édition, qui reste inconnue de nous, et repris ensuite par Hurtubise HMH, ce qui a peut-être donné une diffusion plus large aux ouvrages notamment dû au fait que cette maison possède ses propres services de diffusion. De plus, bien que financées par un ministère québécois, les séries sont utilisées par des citoyennes ontariennes. Enfin, la collection est un exemple d'expansion de la maison d'édition dans l'ensemble de la francophonie canadienne¹⁴. Cette expansion, rappelons-le, s'est expri-

¹⁴ Notons que Hurtubise HMH se fait fort de distribuer dans l'ensemble du Canada francophone toute sa production ainsi que celle de ses clients éditeurs.

mée par la distribution, notamment de titres européens, comme en font foi les catalogues de l'éditeur-distributeur parus dans les années 1980-1990.

viii. Profession : instituteur

« Profession : instituteur » est une série toute particulière¹⁵. Conçue pour le perfectionnement des instituteurs africains, elle est dirigée par Claude Jessua, coopérante française en Afrique, et contient 13 titres qui ont été publiés en 1995 (5 titres) et en 1999 (8 titres). La lecture de quelques titres donnent une idée de la réalité scolaire que la série veut toucher : *Enseigner dans une classe multigrade*, *Enseigner dans une classe à large effectif*, *Préparer une leçon*, *Développer la créativité chez mes élèves*. Chaque titre contient des éléments théoriques et des conseils pratiques immédiatement utilisables par l'instituteur. Les auteurs sont africains pour la plupart, comme l'Ivoirienne Léone Yapo. Ndia-Bintu Kayembe, auteur de 7 titres sur 13, est de nationalité canadienne et d'origine africaine; il vivait à Montréal au moment de l'écriture de ses textes. La série a été réalisée avec le concours de l'Agence de la francophonie, à Paris, anciennement Agence de coopération culturelle et technique (ACCT). Les livres ont été imprimés au Canada (Québec) et la maquette a été conçue par une agence de Montréal. Rajoutons une chose encore : comme pour « Les Papinachois » (« Contes amérindiens »), il existe un important questionnement sur le rôle d'une telle collection dans l'acculturation des lectorats africains ciblés.

¹⁵ Cette collection a été évoquée au chapitre 6. On en trouve une analyse dans Doré, 2009a : 212-219. Dans ce dernier texte, on voit comment le concept de transfert culturel trouve là une application précise et comment peuvent s'opérer les processus d'acculturation auxquels les cultures de réception sont soumises dans leurs échanges avec les civilisations d'origine européenne.

ix. *Texto HMH*

« *Texto HMH* » est contemporaine de nombreuses séries semblables produites par d'autres maisons d'édition comme Boréal, CEC, Leméac¹⁶. Ces séries analysant des œuvres littéraires n'ont duré qu'une à 2 années et aucune n'a été prolongé à ce jour tout simplement, semble-t-il, parce qu'elles n'ont pas rencontrées les objectifs de vente que s'étaient fixés les éditeurs.

En regard des autres séries produites par Hurtubise HMH, « *Texto HMH* » a des aspects originaux. Elle a été conçue et dirigée par une « responsable éditoriale¹⁷ », Maya Prpic, contractuelle. Elle comprend 11 titres publiés en 1997 (4 titres) et 1998 (7 titres). Elle a été encadrée par une équipe éditoriale de la maison dans laquelle on trouve notamment une éditrice pédagogique, Miléna Stojanac, et une conseillère pédagogique. Une firme d'infographie, extérieure à la maison, en a réalisé la présentation matérielle. En somme, la maison a confié une partie de la conception et de la fabrication du projet à un personnel non régulier.

La série vise les étudiants du cégep et ceux du premier cycle universitaire. Chaque titre analyse une œuvre québécoise. Un titre est aussi réservé à la question de la dissertation. Les auteurs en sont tous à leur premier ouvrage publié. Aucun ne signe plus d'un titre dans la série et il y a un titre écrit par 2 auteurs¹⁸.

La collection a été réalisée dans un format de poche et sur un papier bon marché afin de l'offrir à un prix abordable. Dans les documents préparatoires à la série qu'elle a dirigée,

¹⁶ Boréal a publié dans sa collection « Les classiques québécois expliqués », dirigée par Lise Gauvin et Monique LaRue, 7 titres, en 1997 et 1998. De son côté, le CEC avait une collection de « Grands textes » dirigée par François Hébert qui a eu 7 titres publiés en 1996-1997. En 2008, la collection était réactivée avec 3 titres tirés cette fois de la littérature française (*Candide* de Voltaire, *Phèdre* de Racine et *Dom Juan* de Molière). Leméac a publié, en 2000-2001, 4 titres dans sa collection « Parallèle » dirigée par Roger Chamberland (catalogue de BAnQ, consulté sur Internet le 10 novembre 2008).

¹⁷ Selon l'expression qui apparaît dans les livres de « *Texto* ».

¹⁸ Les titres traitent des œuvres suivantes : *Le survenant* de G. Guèvremont (par A. Charbonneau); *Poussière sur la ville* d'A. Langevin (M. Doré); *Les grandes marées* de J. Poulin (L. Fontaine); *L'avalée des avalés* de R. Ducharme (Fr. Izaute); *Maria Chapdelaine* de L. Hémon (D. Bailly et E. Gilbert); *Le torrent* d'A. Hébert (S. Demers); *Le libraire* de G. Bessette (M. Frenette); les poésies d'É. Nelligan (G. Landry); *Marie Calumet* de R. Girard (P. Nicol); *Bonheur d'occasion* de G. Roy (A. Painchaud); et de *La dissertation* (M. Prpic).

Maya Prpic explique qu'elle s'est inspirée d'exemples américains et français. Du côté français, elle aurait notamment examiné la série « Profil » de Hatier, dont Hurtubise HMH est le distributeur au Canada. Du reste, dans le *Catalogue scolaire 1999-2000* de la maison, les 2 séries sont présentées sur la même page (p. 56) et comme complémentaires l'une l'autre.

Il semble que la série n'eut pas le succès escompté par l'éditeur. De nombreux efforts auraient été déployés cependant pour l'atteindre, notamment en faisant des représentations auprès des professeurs de littérature des cégeps. Bien que l'enseignement de la littérature québécoise fût obligatoire au cégep à cette époque, le choix des œuvres et la manière de les aborder étaient alors laissés à la discrétion des enseignants¹⁹. Ainsi les éditeurs n'avaient pas d'orientation précise à suivre pour faire le choix des titres à proposer. Il semble que les livres aient servi aux professeurs dans la préparation de leur cours, mais qu'ils n'étaient pas directement mis au programme. Les étudiants n'étaient donc pas obligés de les acheter. En fait la meilleure série, de l'avis de Maya Prpic, aurait été celle qui aurait contenu à la fois l'œuvre étudiée et le texte d'analyse. Mais cela était impossible à réaliser pour des raisons de droits²⁰. Enfin, selon la directrice de collection, les résultats à la vente ayant été décevants, l'éditeur a décidé d'y mettre fin après le onzième numéro, en 1998, bien que le programme initial en prévoyait beaucoup plus²¹.

¹⁹ Ces aspects ont existé aussi pour d'autres périodes.

²⁰ La série de CEC a tenté le coup mais sur une base limitée pour des titres dont les droits étaient libres ou pour un titre (de Jacques Brault, paru en 1965) dont les droits existent toujours mais qui bénéficia ainsi d'une réédition.

²¹ Certaines informations au sujet de la collection « Texto HMH » proviennent d'une communication prononcée par Maya Prpic, le 6 mai 2004, à Montréal, dans le cadre d'une journée d'étude organisée par le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises, section de l'université de Montréal. Texte non-publié.

x. Les cahiers Orange (français et mathématiques) – Les cartes Orange

Il existe 2 séries qui ont le nom de « Cahiers Orange ». La première est consacrée à la grammaire et la seconde aux mathématiques telles que ces matières sont enseignées au cours primaire. Par ailleurs, 12 sous-séries, intitulées « Les cartes Orange », complètent chacune des 2 séries. Ces sous-séries sont en fait des questions relatives à la matière vue dans chacun des titres des séries et prennent la forme de jeux de cartes. Toutes ces séries et sous-séries sont produites par Hurtubise HMH.

Le directeur de ces séries, Michel Brindamour, n'appartient pas à la maison d'édition. Cependant, 2 employées de la maison, Miléna Stojanac et Nathalie Savaria, en supervisaient le travail éditorial. Ces séries sont le fruit d'un travail d'équipe dont les crédits sont mentionnés sur les titres. On y trouve des recherchistes-rédacteurs, des conseillers pédagogiques et des illustrateurs. Les cahiers ont le même format, 23 cm, et ont été édités en 1998 et 1999. Les 2 séries de « Cahiers », grammaire et mathématiques, contiennent ensemble 17 titres, 11 titres en grammaire, orthographe et dictée, et 7 titres en mathématiques. Les 2 séries sont destinées aux élèves de la première à la sixième année du primaire.

« Les cartes Orange » sont des sous-séries de 12 jeux de cartes. Ces cartes pédagogiques contiennent des questions auxquelles l'élève doit répondre et qui sont en rapport avec les « Cahiers ». « Les cartes Orange » sont aussi parues en 1998 et 1999. Les 12 jeux de cartes sont donc consacrés soit au français soit aux mathématiques et chaque jeu s'adresse aux élèves d'un des 6 niveaux du cours primaire.

« Les cahiers Orange » et « Les cartes Orange » ont donc été conçus pour se compléter. Ces séries peuvent être utilisées par les enseignants, en classe, et par les parents, à la maison. Ce sont essentiellement des apprentissages et des exercices qui mettent l'élève dans un rapport dynamique avec la personne qui l'encadre. Les cartes contiennent des questions tirées des

apprentissages présents dans « Les cahiers ». Chaque jeu de cartes comprend 55 cartes et chaque cahier Orange, 32 pages.

Cet aspect systématique d'une série est certainement ce qui définit le mieux le genre (ou la catégorie), comme nous l'avons vu plus haut dans ce chapitre. La confusion entre série et collection qu'on rencontre quelquefois sur le marché québécois vient peut-être du fait que la collection se traduit par « series » en anglais. Quoi qu'il en soit, les éditeurs les emploient souvent indifféremment. D'un point de vue analytique, on pourrait suggérer que la série contient des titres qui partagent entre eux de nombreux aspects comme par exemple une équipe de production, un même nombre de pages, un seul auteur-rédacteur. La série génère aussi, entre ses titres, des aspects communs comme une même maquette de couverture, une idéologie, un domaine de la connaissance ou des pratiques, comme la philosophie ou le roman. Du reste, la série pourrait se définir comme une catégorie de la collection. Par exemple, dans la série « Les cartes Orange », on trouve la série destinée au français et la série destinée aux mathématiques, chacune des séries étant composée de 6 jeux de cartes, chacun destiné à un des 6 niveaux du cours primaire. Mais, comme nous le disions plus haut, ce qui distingue le mieux série et collection, c'est que l'une est fermée et l'autre est ouverte; l'une ne s'étend que sur quelques années (le plus souvent une seule), l'autre sur plusieurs années (sans précision au moment de sa création); que la première contient au départ, comme programme, tous les titres qui la composera alors que la seconde fait place, au cours des ans, à des titres non-prévus et soumis à l'éditeur par des auteurs intéressés à y entrer. Enfin, le caractère aléatoire des titres, dans une collection, permet à celle-ci de connaître des changements quant à ses principes initiaux. Ce qui n'est pas le cas d'une série.

xi. Planète verte – Accès – Parcours pédagogiques

Examinons ces 3 petites séries : « Planète verte », « Accès » et « Parcours pédagogiques ». « Planète verte » possède 2 titres, *Sciences de la nature* et *Écologie*, le premier destiné au deuxième cycle du primaire, le second au premier cycle du secondaire, écrits par des auteurs différents. Les 2 titres ont respectivement 15 et 20 pages. Cahiers d'exercices (29 cm), leur sous-titre, « guide d'exploitation pédagogique », induit peut-être en erreur quant au genre puisque ce « guide » « pédagogique », qu'on pourrait croire être destiné aux maîtres, est en réalité un cahier d'exercices pour étudiants. Ces cahiers sont parus en 1990 et imprimés au Canada²².

« Accès » est une série de 4 livres écrits par le même auteur, Alain Braine, et parus entre 1993 et 1995. Ils ont entre 85 et 95 pages et un format de 23 cm. Il s'agit de manuels de grammaires intitulés *Concordance des temps*, *Conjugaison*, *Homophones* et *Participe passé*. On y trouve à la fois l'explication de notions grammaticales et des exercices pour les assimiler plus facilement.

« Parcours pédagogiques » comprenait 3 titres quand nous l'avons examinée en 2003²³. Dirigée par Suzanne Bélanger, la série est destinée aux enseignants. On y trouve 2 formats différents, 24 cm et 28 cm. *Clé@tic* (2001) porte sur les technologies de l'information et de la communication (TIC) et s'adresse aux enseignants du secondaire. On y trouve aussi des exercices à faire en classe. *L'Éducation relative à l'environnement* (2003), consacrée à l'initiation des élèves aux problèmes de l'environnement, est une adaptation d'un livre paru initialement

²² Assez curieusement, il existe une autre série, chez notre éditeur, qui porte le même nom, « Planète verte ». Nous y reviendrons car cette dernière n'a qu'un document, d'après nos recherches, et appartient au secteur jeunesse. Il s'agit d'un livre repris d'un éditeur français, Rageot, dont une série a le même titre.

²³ Par la suite, et jusqu'en 2008, 18 titres se seraient rajoutés s'il faut en croire le site Internet de Hurtubise HMH consulté le 9 novembre 2008. Toutefois, nous n'avons pas examinés directement cette production et la description qu'en donne l'éditeur reste lacunaire. Il y manque notamment les années de parution.

en Amérique du Sud. Enfin, le *Guide de planification pédagogique* (2003) s'adresse aux enseignants du préscolaire pour les conseiller dans le suivi de leurs activités pédagogiques²⁴.

*

Les 30 séries du secteur scolaire ont une durée de production comprise la plupart du temps entre 1 et 3 ans, 23 séries (77 %) ayant ainsi été éditées dans une telle durée. Par ailleurs, 2 séries étaient en activité en 2003 : « Bescherelle » et « Parcours pédagogique », c'est-à-dire qu'elles continuaient à accueillir des titres (et continuera à en accueillir jusqu'en 2008 au moment d'écrire ces lignes)²⁵. « Bescherelle » en tant que collection existe depuis 1980 et comprenait, en 2003, 17 titres. Cette série a d'abord été produite en France (écrite et imprimée), mais une production canadienne de certains titres est réalisée par Hurtubise HMH depuis 1994.

Trois séries sont entièrement produites en France et vendues au Canada sous le nom de Hurtubise HMH. Cependant, 27 séries sont produites totalement ou en partie au Canada²⁶. Dans ces dernières, 3 séries sont produites en langues autres (anglais, cri et innu) que le français et

²⁴ Terminons le secteur scolaire par les 3 dernières séries dont l'intérêt n'est pas très grand et qui n'ont pas de rapport entre elles. « La lecture sacrée » est une série de deux titres écrits par la même auteure, Marie Fargues, et qui porte sur l'*Histoire sainte selon les textes bibliques*. Les deux titres sont des suites l'un de l'autre. Ils sont parus en France, chez Mame, en 1953 et 1957, et sont réédités chez Hurtubise HMH en 1966. L'auteure est française et les livres ont été imprimés en France, sur les imprimeries Mame, à Tours. Leur diffusion au Canada, à partir de 1966, coïncide avec la fin du concile Vatican II (1965) et le vent de réforme qui soufflé sur l'Église catholique depuis le début des années 1960. Faut-il voir là leur justification dans le catalogue de la maison montréalaise? « Travaux pratiques de biologie » n'a qu'un titre, *Biologie humaine*, paru en 1971. Son auteur est Lucien Cournoyer, canadien. Il ne s'agit pas d'un livre mais de matériel didactique sous forme de fiches reliées qu'on peut détacher. Le sous-titre du document indique bien sa fonction, « fiches de contrôle pour les travaux pratiques de biologie ». Enfin, « Histoire du Canada » est une série qui n'a elle aussi qu'un titre, *La Nouvelle-France, 1524-1760*, paru en 1977. Il s'agit d'un manuel destiné à l'enseignement, écrit par Robert Lahaise et Noël Vallerand. La suite, *L'Amérique du Nord britannique, 1760-1867*, des mêmes auteurs, paraîtra hors collections chez le même éditeur, en 1980.

²⁵ D'autres séries auraient été lancées depuis 2003 dont nous ne parlons pas ici puisqu'elles sont apparues après l'année où nous avons arrêté notre étude. Toutefois, il faut rappeler que 9 séries qui ont été produites, en totalité ou en partie, avant 2003, étaient toujours distribuées à la date du 12 novembre 2008, selon la base de données disponible sur le site Internet de l'éditeur-distributeur.

²⁶ Les mentions que nous avons faites quant aux lieux d'impression (Canada, France, Europe) des séries avaient pour but de préciser la part nationale qui pouvait exister dans leur production, ainsi que la stratégie financière (du moindre coût) qui est intervenue à l'occasion pour certaines.

2 séries sont des traductions d'ouvrages américains avec transformations importantes de la présentation matérielle de l'édition canadienne.

La série est donc la forme par excellence du secteur scolaire, par opposition à la collection qu'on trouve plus couramment en littérature générale, comme nous l'avons vu. La série est le plus souvent un produit de la maison d'édition qui mobilise pour sa réalisation différentes compétences : cognitives, techniques, éditoriales. Son contenu est déterminé non seulement par la connaissance, mais plus précisément par les théories pédagogiques qui prévalent à certains moments tant dans la recherche que dans les programmes du ministère de l'Éducation. Le livre scolaire demande un investissement financier tel que l'éditeur doit s'assurer pouvoir le vendre en un certain nombre d'exemplaires s'il veut engager le montant nécessaire à sa production. Pour cela, il se conforme aux exigences du ministère et cherche à répondre aux attentes des enseignants et des commissions scolaires qui, par leur achat, déterminent la réussite d'un titre. La remise en question du manuel, à partir de la fin des années 1960, a obligé Hurtubise HMH à revoir son implication dans le secteur.

Comme nous l'annoncions au début de l'analyse de ce secteur, en examinant les séries dans leur apparition chronologique, nous avons pu voir se dessiner les stratégies de la maison dans son adaptation aux fluctuations du marché. Quelques aspects caractérisent ce mouvement sectoriel sur plusieurs décennies. D'une part, bien qu'il y ait des séries sur les sciences et l'histoire, il n'en demeure pas moins que le français et les mathématiques ont fini par dominer l'ensemble de la production. Ensuite, à cause des coûts élevés exigés par la production d'un manuel, à cause aussi de la suspicion qui est jetée sur le genre même à partir de la fin des années 1960 et de l'incertitude dans laquelle les éditeurs seront laissés par le Ministère jusqu'au milieu des années 1980, à cause du parascolaire qui se développe à partir des années 1980 dans l'édition et de l'achat de Marcel Didier Canada (spécialiste des méthodes d'apprentissage des langues secondes qui relèvent du parascolaire), Hurtubise HMH va res-

structurer son secteur en cherchant à s'adapter aux changements du marché, tenant compte des moyens financiers dont il veut disposer. Pour qu'il reste un joueur important dans le livre scolaire, il aurait fallu que l'éditeur se spécialise, qu'il consente à des investissements majeurs, ce qui a toujours été une tactique opposée à ses stratégies. Diversification et investissement modéré, sont les maîtres mots du développement global de la maison. L'analyse le montre, mais aussi le principal intéressé, Hervé Foulon, l'a déclaré à plusieurs reprises (Doré, 2003b; Doré, 2006; Doré, 2007). Plus que tout, c'est sa prudence dans le développement de son entreprise qui a déterminé en tout temps sa stratégie. Cette prudence se vérifie dans d'autres secteurs et à d'autres périodes, nous aurons encore l'occasion de le constater²⁷.

Dans les 2 sections qui suivent, nous examinerons les séries et collections des secteurs jeunesse et livre pratique. Toutefois notre approche sera plus synthétique.

2. Redéploiement de la maison : le livre jeunesse (7 collections et 18 séries)

L'analyse que nous proposons pour les 2 secteurs suivants, livre jeunesse et livre pratique, ne présentera pas dans le détail chacune des collections et séries comme nous l'avons fait précédemment. À cela 2 raisons. D'abord, les périodes que ces secteurs recouvrent sont plus courtes que pour la littérature générale et le livre scolaire. Ensuite, et par conséquent, la complexité est moins grande. De plus, il y a beaucoup moins de collections et séries, ce qui veut dire potentiellement une moins grande diversité. Nous tracerons donc plutôt les grandes lignes de leur développement en nous attardant à dégager globalement leur spécificité. Nous verrons que ces éléments qui caractérisent les deux derniers secteurs que nous analyserons (soit leur

²⁷ Toutefois, qu'il soit dit dès maintenant que la renaissance du secteur de la littérature générale, au début des années 2000, et l'arrivée notamment de Jacques Allard dans l'entreprise étaient dans les plans d'Hervé Foulon depuis plusieurs années. Ce dernier est passé à l'action quand financièrement il a constaté qu'il pouvait faire face au risque somme toute modéré du projet (Doré, 2006).

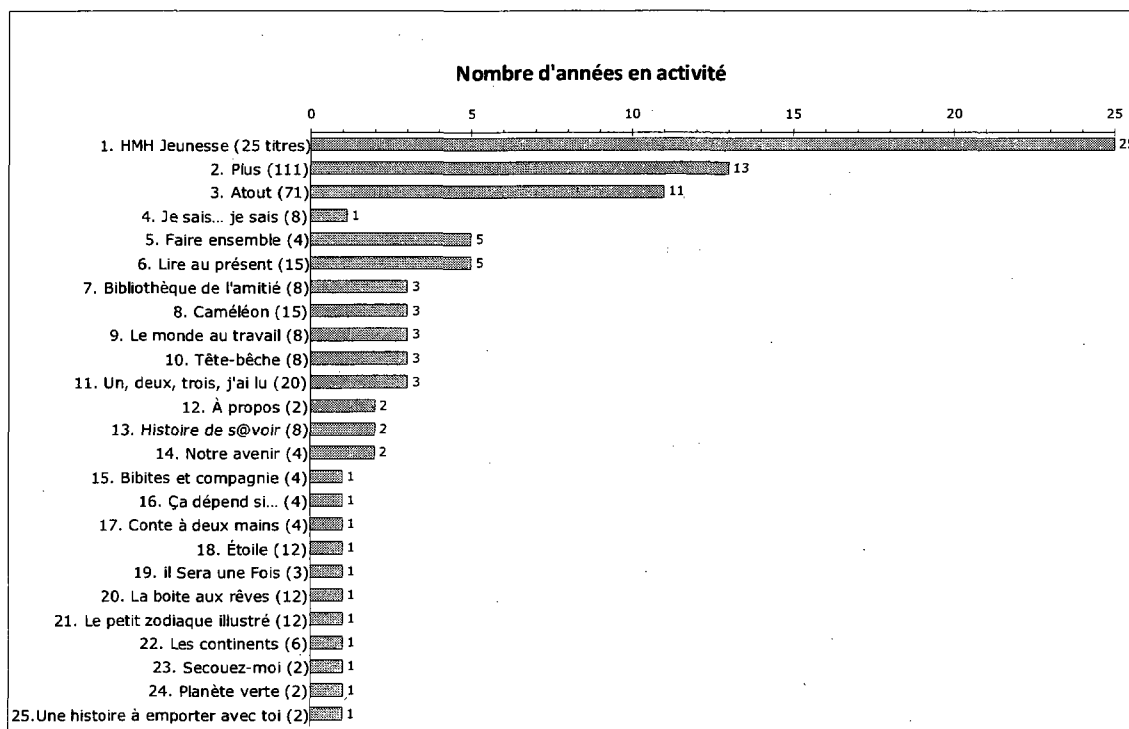
courte durée et le nombre réduit de séries et collections) seront à l'origine d'une restructuration de l'entreprise. Peut-être même faudrait-il parler de refondation dans la mesure où les deux secteurs à l'origine de la maison déclineront alors que les deux plus jeunes apporteront des pratiques éditoriales nouvelles que commandent les conditions inédites du marché.

Dans les collections et séries du secteur jeunesse, nous distinguons 2 époques qui correspondent à 2 moments différents de l'histoire de Hurtubise HMH. Une première époque, au tout début de la maison (1960-1962), puis une seconde époque, marquée par l'entrée de la maison (à partir de 1979) sur un marché du livre pour les jeunes en pleine transformation au Québec. Entre les 2 époques (de 1963 à 1978), la maison est absente du secteur. Notons que ces années correspondent grosso modo aux années de crise que traverse l'édition jeunesse au Québec après l'abandon de la distribution des livres de prix par le gouvernement et les maisons d'enseignement, au milieu des années 1960 jusqu'à l'apparition d'éditeurs jeunesse dynamiques comme Bertrand Gauthier et que nous avons présentés au chapitre 4.

Comme on le sait désormais, les séries se caractérisent d'abord par le fait qu'elles paraissent sur très peu d'années. Ainsi, 15 séries sont produites sur 1 ou 2 ans (la totalité de ce qui apparaît à la figure 8.2 dans cette courte durée), 2 séries sont produites sur 3 ans (« Un, deux, trois, j'ai lu »; « Le monde au travail ») et 1 seule sur 5 ans (« Faire ensemble »).

Figure 8.2 : Secteur jeunesse, collections et séries, 1960-2003

N = 370 titres



Les collections au contraire – on en compte 7 – sont des objets ouverts dont les éléments ne répondent pas à un plan initial fixe, mais plutôt suivent les arrivées des manuscrits soumis à la maison d'édition au fil des ans. Les collections se caractérisent en principe, et quand elles fonctionnent, par une existence plus longue.

Notons que les séries et collections regroupent, de 1960 à 2003, 370 titres et que, avec les titres hors collections, le secteur en compte 407 : 91 % de tous les titres en jeunesse se trouvent dans une des 25 séries et collections. On se rappellera que dans l'ensemble du catalogue, tous les secteurs confondus, on trouve 17 % de titres hors collections. Ce qui veut dire que ce secteur est géré de façon plus serré que les autres secteurs de la maison, en laissant moins de place à l'imprévu que représentent les manuscrits soumis à la maison.

L'examen plus approfondi du secteur jeunesse montre que les collections sont principalement constituées de titres élaborés dans la maison elle-même (par l'entremise de ses directrices de collections et directrices littéraires). Par contre, les séries ont pour la plupart été développées par des éditeurs étrangers, la maison montréalaise ne s'étant portée acquéreur que des droits pour l'édition canadienne de langue française.

Deux collections, la « Bibliothèque de l'amitié » et « Tête-bêche », ont eu une durée de vie plutôt brève, 3 ans et 8 titres chacune, en partie sans doute parce qu'elles ne rencontrèrent pas un lectorat suffisant pour justifier leur continuité et cela bien que la première appartienne à la courte première période et la seconde aux années 1990²⁸.

Première période : 1960-1962

Durant la première période seulement une série et une collection voient le jour : « Je sais... je sais » (8 titres) et « Bibliothèque de l'amitié » (8 titres) qui contiennent des titres écrits par des auteurs français et américains, ces derniers traduits en France. Le tableau 8.3 en donne une présentation synthétique.

Tableau 8.3 : Secteur jeunesse (1^{ère} partie), série et collection I et II

	I	II	N = 16
1960	8	3	Légende : I : Je sais... je sais (1960 : 8 titres) II : Bibliothèque de l'amitié (1960-1962 : 8 titres)
1961	-	3	
1962	-	2	

Note. Dans le tableau, chaque cellule contient le nombre de titres parus dans une année donnée, pour une collection ou série.

²⁸ Catherine Germain qui fut l'initiatrice de « Tête-bêche » et dont le concept lui tenait à cœur (pour chaque livre, offrir deux titres placés tête-bêche, dont l'un est une reprise dans le fonds éditorial de la maison et l'autre une nouveauté inspirée d'un thème issu du premier titre), regretta l'échec de la collection (Doré, 2008).

Les titres de la série « Je sais... je sais » sont d'abord parus chez Mame, entre 1955 et 1960²⁹. Chez cet éditeur, la collection a contenu en tout 18 titres, le dernier paraissant en 1963, alors que la collection canadienne comprendra 8 titres seulement, tous parus la même année (1960). De plus, les premiers titres de la collection française sont d'abord parus dans une collection intitulée « Je sais tout ».

Quand HMH est fondée, en 1960, elle publie donc 8 titres de cette même collection dans sa première année, sans doute pour démarrer son catalogue. Tous ces titres ont été imprimés chez Mame, à Tours.

Sur les exemplaires examinés, 7 des 8 titres de «Je sais... je sais » portent des dates d'impression ou de copyright comprises entre 1954 et 1959. On peut penser que les titres imprimés avant 1960 ont simplement fait l'objet d'un changement de couvertures avec la marque de l'éditeur canadien qui les offrait dans son catalogue, laissant intactes les indications bibliographiques contenues dans les livres mêmes. Comme Hurtubise HMH n'existait pas encore entre 1954 et 1959, et en dépit de ces indications bibliographiques qui concernent leur production en France, nous les avons regroupés sous l'année de la fondation de la maison montréalaise, soit 1960.

Par ailleurs, la collection « Bibliothèque de l'amitié » compte 8 titres repris d'une collection franco-belge publiée par les Éditions de l'amitié (Paris et Bruxelles) et qui compte, elle, plus de 200 titres publiés entre 1959 et 1989. Les titres repris par HMH sont des romans exotiques ou d'aventures destinés aux enfants et adolescents de 12 à 14 ans. Deux auteurs ont signé 5 des 8 titres de la collection canadienne (Michel-Aimé Baudouy, 3 titres, et Louise-Noëlle Lavoile, 2 titres) et un titre est traduit de anglais (*La vallée des éléphants* de Reginald Campbell, 1960).

²⁹ Précisons que la collection française s'est d'abord appelée « Je sais tout » jusqu'au numéro 4, en 1956. Par ailleurs, les 8 premiers titres étaient des traductions de titres américains.

Les exemplaires examinés indiquent en couverture ou en page de garde que cette collection paraît non seulement à l'enseigne de HMH, mais aussi à celle du Centre de psychologie et de pédagogie, maison d'édition montréalaise connue pour son importante production dans le livre scolaire. On sait qu'au début des années 1960 existaient toujours les livres de prix décernés aux élèves et étudiants méritants des écoles et collèges du Québec. Peut-être les titres de cette collection et de cette série leur étaient-ils destinés! Quoi qu'il en soit, plus aucun titre jeunesse ne paraîtra chez HMH en littérature jeunesse de 1963 à 1978.

Seconde période : 1979-

Dans la production de cette période qui démarre en 1979, on distingue immédiatement 3 grandes collections, « HMH Jeunesse » (numérotée III dans le tableau 8.4), « Plus » (IX) et « Atout » (XI), leur existence se déployant sur plusieurs années. On constate ici que la variation annuelle des séries et collections suggère le rôle qu'elles ont pu avoir les unes par rapport aux autres. Le cas le plus manifeste est d'abord celui qui met précisément en perspective, du point de vue quantitatif, les 3 principales collections. « HMH Jeunesse », commencée en 1979 et qui est en activité jusqu'en 1992 (pendant 14 ans), cesse à partir du moment où commencent les 2 autres importantes collections, « Plus » (en 1991) et « Atout » (en 1993). Non seulement peut-on dire que ces dernières succèdent à la première, mais même qu'elles refondent (ou fondent plus simplement?) ce secteur dans la maison. Ainsi, les années 1990 voient un plus grand nombre de collections et de séries produites que dans les années 1980. De plus, comme nous l'avons vu au chapitre 5, cela correspond effectivement, dans l'histoire de l'entreprise, au moment où des directrices de collections et des directrices littéraires s'y consacrent ou sont embauchées (Françoise Ligier, Catherine Germain, Dominique Thuillot

notamment). En somme, la maison se donne les moyens d'une politique éditoriale toute nouvelle.

Tableau 8.4 : Secteur jeunesse (2^e partie), collections et séries III à XXV

N = 354

	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII	XIII	XIV	XV	XVI	XVII	XVIII	XIX	XX	XXI	XXII	XXIII	XXIV	XXV
1979	3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1980	-	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1981	1	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1982	1		3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1983	1	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1984	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1985	1	-	-	12	12	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1986	3	-	-	-	-	4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1987	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1988	3	-	-	-	-	16	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1989	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1990	3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1991	6	-	-	-	-	-	25	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1992	1	-	-	-	-	-	8	2	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1993	-	-	-	-	-	-	18	-	3	4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1994	-	-	-	-	-	-	9	-	1	2	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1995	-	-	-	-	-	-	4	-	4	2	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1996	-	-	-	-	-	-	2	-	4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1997	-	-	-	-	-	-	3	-	6	-	-	4	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1998	-	-	-	-	-	-	12	-	7	-	-	-	12	3	4	-	-	-	-	-	-	-	-
1999	-	-	-	-	-	-	10	-	7	-	-	-	-	7	-	4	-	-	-	-	-	-	-
2000	-	-	-	-	-	-	7	-	13	-	-	-	-	-	4	-	4	2	-	-	-	-	-
2001	-	-	-	-	-	-	7	-	9	-	-	-	-	3	-	-	-	2	6	4	-	-	-
2002	-	-	-	-	-	-	4	-	10	-	-	-	-	2	-	-	-	-	-	6	4	-	-
2003	-	-	-	-	-	-	2	-	7	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	5	4	2	2

Légende :

III : HMH Jeunesse (1979-1992 : 25 titres)	XV : Étoile (1998 : 12 titres)
IV : Faire ensemble (1980-1983 : 4 titres)	XVI : Lire au présent (1998-2002 : 15 titres)
V : il Sera une Fois (1982 : 3 titres)	XVII : Le monde au travail (1998-2000 : 8 titres)
VI : La boîte aux rêves (1985 : 12 titres)	XVIII : Conte à deux mains (1999 : 4 titres)
VII : Le petit zodiaque illustré (1985 : 12 titres)	XIX : Ça dépend si... (2000 : 4 titres)
VIII : Un, deux, trois, j'ai lu (1986-1988 : 20 titres)	XX : Notre avenir (2000-2001 : 4 titres)
IX : Plus (1991-2003 : 111 titres)	XXI : Les continents (2001 : 6 titres)
X : Planète verte (1992 : 1 titre)	XXII : Caméléon (2001-2003 : 15 titres)
XI : Atout (1993-2003 : 71 titres)	XXIII : Histoire de s@voir (2002-2003 : 8 titres)
XII : Tête-bêche (1993-1995 : 8 titres)	XXIV : Secouez-moi (2003 : 2 titres)
XIII : À propos (1994-1995 : 2 titres)	XXV : Une histoire à emporter avec toi (2003 : 2 titres)
XIV : Bibites et compagnie (1997 : 4 titres)	

Notes

- Dans le tableau, chaque cellule contient le nombre de titres parus dans une année donnée, pour une collection ou série.
- Dans la légende, les années qui suivent le titre de la collection ou série renvoient à la première et à la dernière parution enregistrées en 2003 dans celles-là; suit le nombre de titres parus pour la période.

En plus de ces premiers mouvements généraux visibles dans le tableau 8.4, il faut relever d'autres mouvements plus nombreux et globalement tout aussi importants. Si on considère que les années 1991-1993 marquent une rupture ou une refonte au sein du secteur jeunesse, on peut examiner en amont et en aval les 2 moments qui en résultent sur le plan analytique. La période 1979-1992 voit se développer une collection importante («HMH jeunesse»), contenant une production maison, et 5 séries, dont au moins 4 sont produites par des éditeurs étrangers et pour lesquelles Hurtubise HMH n'est que le détenteur en français des droits canadiens³⁰.

On voit donc que, dans cette période, le développement du secteur procède d'un double mouvement complémentaire. D'une part, la collection, produite localement, se développe sur plusieurs années; d'autre part, les séries, nombreuses, paraissent chacune le plus souvent sur une année. La collection est un produit local; les séries sont produites à l'étranger. La collection demande un investissement financier et technique moins important puisqu'il ne s'agit que de textes romanesques; les séries, qui sont pour la plupart des albums et exigent plus d'investissement (dessins, mise en page, impression couleurs), Hurtubise HMH choisit de les acquérir à l'étranger, déjà toute faites.

Entre les 3 collections quantitativement les plus importantes («HMH jeunesse», «Plus» et «Atout») existe donc un rapport de continuité et de rupture évident, les années 1991-1993 marquant la fin de la première collection et le démarrage des 2 autres. Quand on examine plus

³⁰ Les séries «Faire ensemble» (1980-1983 : 4 titres) et «Il sera une fois» (1982 : 3 titres) sont produites et publiées chez Le Chat Éditeur (près de Paris). «Le petit zodiaque illustré» (1985 : 12 titres) est une production de Livre Studio, éditeur parisien, qui paraît en France la même année qu'au Canada. «Un, deux, trois, j'ai lu» (1986-1988 : 20 titres) est une production de l'éditeur belge De Boeck (Bruxelles). Dans «La boîte aux rêves» (1985 : 12 titres), les titres sont des traductions et des adaptations de l'anglais et paraissent en coédition avec Marcel Didier Canada, propriété d'Hervé Foulon depuis 1982. Comme il se distribue et se diffuse lui-même, on peut penser que l'éditeur vise ainsi, avec le même produit, deux marchés, celui du livre jeunesse (Hurtubise HMH) et celui du livre scolaire, ou parascolaire (Marcel Didier Canada). On voit ainsi que les stratégies d'Hervé Foulon passent par de nombreuses entreprises du domaine livre (édition, distribution, librairie) qui sont autonomes sur le plan juridique (Doré, 2006). Il est sûr que cette stratégie globale explique le développement des entreprises en question.

attentivement les 3 collections livres en mains, on se rend compte que la première apparaît comme une incursion dans un secteur éditorial où semble manquer une véritable conviction éditoriale de la part de l'éditeur. En effet, par comparaison avec ce qui se fait au même moment sur le marché québécois du livre jeunesse, notamment à La courte échelle de Bertrand Gauthier, où les sujets et les présentations éditoriales sont imaginatifs et innovants, la production de Hurtubise HMH paraît pour le moins dater. En effet, le traitement éditorial des textes (mise en page, couverture, illustration) y est très conventionnel et les textes eux-mêmes sont sans grande originalité. Toutefois, il faut remarquer que dans son positionnement général en littérature jeunesse, Hurtubise HMH propose, sur l'ensemble de la période 1979-1992, ce que le reste du marché offre, à savoir du roman pour jeunes adolescents (« HMH jeunesse ») et des albums (les séries produites à l'étranger). Il est certain que l'éditeur a su dès les années 1980 être présent là où le marché se développait. À cela, il faut apporter quelques nuances. On estime que l'album règne sur la production jeunesse québécoise jusqu'en 1985 année où il supplanté par le roman (Madore, 1994 : 41-54; 1996 : 173-176). Dans le tableau, nous constatons que 19 des 25 romans paraissent après 1985, donc pendant la période florissante du genre. Par contre, 44 des 51 albums qui paraissent en séries sont publiés après 1985, ce qui ne correspond pas aux tendances mises en évidence par la recherche (Madore)³¹.

À partir de 1991 et 1993, les 2 collections qui démarrent vont totalement transformer la production jeunesse de Hurtubise HMH, celle-ci s'approchant des enjeux généraux du marché. C'est à cette époque qu'Hervé Foulon engage Catherine Germain à titre d'éditrice avec pour mission de développer ce secteur, travail déjà amorcé par Françoise Ligier qui y continuera son activité.

³¹ Il n'est question ici que de la production québécoise. L'analyse de tous les titres alors en circulation dont une partie importante provenait de l'étranger nuancerait l'usage qu'on en faisait. On verrait mieux alors comment, sur le plan de la consommation, le marché se comportait et donc comment se répartissait les différents genres. De ce point de vue, il est possible que bien que l'album ait connu une chute dans la production québécoise après 1985, il soit resté un gros vendeur du fait de la distribution de titres étrangers y appartenant.

En 13 ans, entre 1991 et 2003, on publie 5 collections et 12 séries. Deux collections auront une existence brève, comme nous l'avons déjà vu, à savoir « Tête-bêche » qui ne dure que 3 ans (1993-1995 : 8 titres) et « Lire au présent » (1998-2002 : 15 titres), conçue pour les marchés d'Afrique subsaharienne et cédée ultimement au partenaire ivoirien qui la diffusait en Afrique³².

« Plus » est une collection de romans conçue avec un appareil pédagogique en « plus » (d'où le titre de la collection) placé en fin de volume et destiné à l'élève. Son démarrage en trombe est tout à fait remarquable avec 25 titres la première année et 51 les 3 premières années. Il y a une baisse dès la 4^e année (1994), puis une remontée en 1998-1999 et à nouveau une baisse progressive jusqu'en 2003³³.

« Atout » est la deuxième grande collection de Hurtubise HMH des années 1990. Conçue et dirigée par Catherine Germain jusqu'en 2000, le souci artistique, tant sur le plan des textes que sur celui de la présentation graphique, y joue un rôle important dès le départ. C'est Dominique Thuillot qui en a assuré la succession après le départ de Germain, assistée, par la suite, de Nathalie Savaria. La collection a démarrée lentement mais n'a fait que progresser, ayant publié 71 titres jusqu'en 2003³⁴. Enfin la collection « Caméléon » a commencé en 2001, 15 titres y ont été publiés jusqu'en 2003³⁵. Tout comme pour les collections précédentes, il s'agit de romans qui s'adressent à différents âges de l'enfance et de la jeune adolescence. Sur son site Internet, la maison d'édition subdivise même la collection en 3 branches : « Camé-

³² Le site Internet de l'éditeur ivoirien CEDA consulté en mars 2006 montrait que cette collection existait toujours dans cette maison, qu'on y réimprimait les titres publiés alors que Hurtubise HMH en était le producteur principal (jusqu'en 1999) et que d'autres titres y auraient même été rajoutés après le retrait de la maison montréalaise.

³³ Un autre titre serait paru en 2004. Depuis, même si les titres de la collection sont toujours disponibles chez l'éditeur-distributeur, il n'y aurait eu aucun nouvel apport (base de données de BAnQ consultée sur Internet le 1^{er} décembre 2008).

³⁴ Par la suite, 72 titres seraient parus jusqu'en 2008 (base de données de BAnQ consultée sur Internet le 1^{er} décembre 2008).

³⁵ Par la suite, et jusqu'en 2008, 35 autres titres auraient été publiés (BAnQ, site Internet consulté le 1^{er} décembre 2008).

l'éon vert » (8-10 ans), « Caméléon bleu » (10-12 ans) et « Caméléon » (sans précision d'âge)³⁶.

Durant cette période, toutes les collections romanesques sont des productions maison. Les titres semblent de bien meilleure qualité, tant sur le plan graphique que sur le plan du texte, que ce qui fut publié avant 1991. Les ouvrages sont ciblés en fonction des tranches d'âge que le secteur jeunesse de l'ensemble du marché a mises en place à partir des années 1980. Il y a donc désormais une mise en marché plus fine du produit et un souci du jeune lectorat qui se traduit notamment par la publication annuelle, à partir de 1996, d'un catalogue jeunesse, appelé « guide de lecture », dans lequel on propose des outils d'allure pédagogique afin d'orienter les enseignants et les parents dans l'achat des titres qui conviendraient le mieux aux enfants. La maison propose de surcroît, sur son site Internet, des fiches de lecture qui recourent le guide annuel sur papier et lui assure ainsi une certaine pérennité.

Les 12 séries que publie Hurtubise HMH entre 1991 et 2003 sont de même nature et assure les mêmes fonctions que celles publiées dans la période antérieure (1979-1992), c'est-à-dire qu'elles sont pour la plupart des ouvrages produits à l'étranger par d'autres éditeurs, dont Hurtubise HMH acquiert les droits pour le Canada français. Et comme pour la période antérieure, ces acquisitions évitent à l'entreprise des investissements importants qu'elle juge impossible à amortir sur le marché local, ce qui lui permet d'augmenter son catalogue, de développer des secteurs ou des créneaux nouveaux et de s'adapter à la configuration changeante du marché. Tout cela indique les limites et les conditions de développement d'un marché exigu où l'éditeur doit se situer entre niveau local et niveau mondial. Revenons aux 12 séries du secteur jeunesse pour les examiner de plus près.

³⁶ En fait, quand on examine certains titres de « Caméléon » on aperçoit une indication d'âge qui recoupe toutefois les subdivisions « Caméléon vert » et « Caméléon bleu » (site de la maison consulté le 1^{er} décembre 2008). Ce qui laisse à penser que ce regroupement en sous-collections est survenu après la publication d'un certain nombre de titres, originellement regroupés sous la seule appellation de « Caméléon ».

Ces séries éditées durant la période 1994-2003 se répartissent en 4 catégories, compte tenu des origines linguistiques et nationales de leurs producteurs initiaux : une série produite directement en français par Hurtubise HMH (« À propos », 2 titres, 1994-1995); 7 séries traduites de l'anglais et produites en français par des éditeurs français; 2 séries produites directement en français par des éditeurs français; et 2 séries traduites de langues autres (espagnol et néerlandais) et produites en français par des éditeurs français. Ainsi, 9 séries sur 12 ont été traduites et produites par des éditeurs français; 2 autres ont été initialement produites en français. Il est intéressant de souligner que les 2 séries produites directement en français l'ont été par Hatier (« Ça dépend si... »), dont Hurtubise HMH distribue déjà le catalogue, et Rageot (« Planète verte³⁷ »).

Soulignons ici une différence importante avec la période précédente (1979-1991). Les séries qui apparaissent après 1993 sont en grande majorité traduites alors qu'antérieurement elles avaient été publiées initialement en français. L'anglais domine largement la production traduite, les titres provenant presque tous de Grande-Bretagne, et les éditeurs français gardent l'initiative de cette production, Hurtubise HMH ne traduisant pas directement lui-même³⁸.

Quels sont les éditeurs français avec lesquels fait affaire Hurtubise HMH? Il y en aurait au moins 6. Nous avons pu retracer Bayard, Dorling Kindersley France, L'Élan vert, Hatier, Rageot, et Éditeurop. Les séries s'adressent à différents âges allant de la période d'avant l'acquisition de la lecture par l'enfant avec des livres en tissu (« Secouez-moi », 2 titres, 2003; « Une histoire à emporter avec toi », 2 titres, 2003) jusqu'à l'adolescence (« Notre avenir » notamment, 4 titres, 2000-2001).

³⁷ Rageot est la maison d'édition qui publiait la collection la « Bibliothèque de l'amitié » qui alimenta l'une des premières collections jeunesse de Hurtubise HMH au tout début des années 1960. Voir *supra*.

³⁸ Il arrive que des éditeurs français fassent l'acquisition des droits sur des titres produits en langues étrangères, passant des ententes avec des éditeurs québécois pour une édition à leur nom dans leur propre pays. Cela permet à l'éditeur français d'amortir son achat des droits et, pour l'éditeur québécois, de diversifier son catalogue sans avoir à payer les droits entiers. Ce modèle a été exposé par Hélène Buzelin dans un séminaire de recherche intitulé « Le processus de traduction dans les maisons d'édition » donné au GRÉLQ le 28 novembre 2008. Voir aussi : Buzelin, 2009, p. 47-56.

On voit donc confirmée et amplifiée une politique amorcée dans les années 1980 consistant à développer le catalogue en s'approvisionnant à la fois sur le plan local et à l'étranger. Ces 2 types de production en jeunesse viennent marquer d'une manière particulière la direction d'Hervé Foulon à la tête de l'entreprise. Cette stratégie de la maison est déterminée aussi par les conditions du marché : division de la production en romans et en albums, selon des tranches d'âge et entre production locale et production étrangère. L'utilisation de la traduction se retrouve dans d'autres secteurs éditoriaux, comme celui du livre pratique où, par contre, les Éditions de l'Homme se sont imposées dès les années 1960.

Par le dynamisme des collections du secteur jeunesse, par le déclin relatif et absolu des secteurs de la littérature générale et du livre scolaire, nous constatons encore une fois, après l'avoir constaté au chapitre 6, que les années 1990 sont bel et bien un nouveau départ pour la maison. Il se produit une mutation, peut-être la plus importante qu'ait connu Hurtubise HMH depuis sa fondation. Car il ne s'agit plus de perpétuer des secteurs moribonds, mais bien d'en ouvrir de nouveaux. C'est ce qui caractérise cette décennie et qui se prolonge avec le secteur du livre pratique.

3. Le monde chez soi : le livre pratique (8 séries)

De 1972 à 2003, Hurtubise HMH a publié 90 titres dans le domaine du livre pratique, ce qui représente 7 % de la production totale publiée par la maison durant cette période³⁹. Il s'agit donc d'une très petite fraction de la production. Toutefois, le secteur ne démarre vraiment qu'en 1992, année où paraissent les premières séries. Entre 1972 et 1988, des titres ne paraissent

³⁹ Entre 1972 et 2003, Hurtubise HMH a publié 1 323 documents tous secteurs confondus.

sent que de façon très irrégulière⁴⁰. La production se déploie plus amplement à partir de 1995, année où le nombre de documents augmente de façon significative.

De 1992 à 2003, 74 documents paraissent dans ce secteur dont 38 répartis dans 8 séries, 36 documents paraissant donc hors séries. Ces 74 titres (publiés en 12 ans) représentent 80 % de la production en livre pratique depuis 1972. De 1995 à 2003, cette production équivaut à 13 % (65 documents) des nouveautés lancées pendant ces 9 années. Cela fait une moyenne annuelle de 8 titres en livre pratique alors que la production moyenne annuelle entre 1972 et 1991 pour ce même secteur est d'un peu plus d'un titre tous les 2 ans. Ces chiffres montrent bien la progression du secteur dans la dernière décennie de la période étudiée dans cette thèse.

Le premier document en livre pratique, publié par Hurtubise HMH en 1972, est un livre de cuisine intitulé *Bonne chère, bonne santé. 400 recettes de gourmet à 'basses calories'* et écrit par Jean-Marie Marineau, médecin omnipraticien, spécialiste de l'obésité. De 1972 à 1991, dans ce secteur, l'éditeur publie des livres de recettes, des guides du vin, des guides des restaurants de Montréal (l'un de ces derniers est en anglais), un guide des rêves et un guide du maquillage. Notons que les guides des vins et des restaurants sont réédités et mis à jour à quelques reprises⁴¹.

Le livre pratique chez Hurtubise HMH se caractérise notamment par quelques aspects simples : on n'y trouve que des séries et des titres hors séries. Aucune collection, au sens où nous l'entendons. Comme le montre le tableau 8.5, la première série démarre en 1992. Jusqu'en 2003, comme nous le voyons, on en compte 8.

⁴⁰ Sur ces 17 années, 7 seulement voient la publication de livres pratiques.

⁴¹ Ce qui n'en fait pas une collection ou une série. Peut-être une suite?

Tableau 8.5 : Secteur livre pratique, séries I à VIII

N = 38

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1992	3	-	-	-	-	-	-	-
1993	4	-	-	-	-	-	-	-
1994	-	-	-	-	-	-	-	-
1995	-	6	-	-	-	-	-	-
1996	-	-	1	-	-	-	-	-
1997	-	-	1	8	-	-	-	-
1998	-	-	1	-	2	-	-	-
1999	-	-	-	-	-	1	1	-
2000	-	-	-	-	-	1	1	-
2001	-	-	-	-	-	1	1	5
2002	-	-	-	-	-	-	1	-
2003	-	-	-	-	-	-	-	-

Légende :

I : Vous et... (1992-1993 : 7 titres)
II : Votre avenir (1995 : 6 titres)
III : Formule 1 passion (1996-1998 : 3 titres)
IV : Grains de saveur (1997 : 8 titres)
V : Décoration et design pour la maison (1998 : 2 titres)
VI : Toute la Formule 1 (1999-2001 : 3 titres)
VII : L'année Formule 1 (1999-2002 : 4 titres)
VIII : Soins naturels (2001 : 5 titres)

Notes

- Dans le tableau, chaque cellule contient le nombre de titres parus dans une année donnée, pour une série.

- Dans la légende, les années qui suivent le titre de la série renvoient à la première et à la dernière parution enregistrées en 2003 dans cette même série; suit le nombre de titres parus pour la période.

Une seule série semble produite par l'éditeur lui-même, c'est la première dans l'ordre chronologique, « Vous et... » (1992-1993 : 7 titres). En réalité, elle n'est produite qu'en partie par Hurtubise HMH. De fait, l'examen des livres indique qu'elle est coproduite avec un groupe appelé « Actif » et par la maison montréalaise Édibec⁴². Il semble que le groupe Actif ait pris l'initiative de la production des textes (recherche des auteurs, écriture, supervision éditoriale) dont il aurait confié une partie de la production et la distribution à Hurtubise HMH. La série se continue chez Édibec seule après 1994. Signalons qu'une note placée en début de livre offre la possibilité de s'abonner à la série. Les responsables éditoriaux parlent même de « revue » au sujet de la série. Il s'agit en fait de guides pratiques sur des sujets précis en rapport avec un aspect ou l'autre de la loi (l'emploi, les impôts, les successions, l'achat d'une maison, le voyage). Les 7 autres séries proviennent de l'étranger. Il y a d'abord 3 séries sur la Formule 1 (voir, dans la légende du tableau 8.5, les séries III [3 titres, 1996-1998], VI [3 titres, 1999-2001] et VII [4 titres, 1999-2002]); une série sur différents arts divinatoires (II : 6

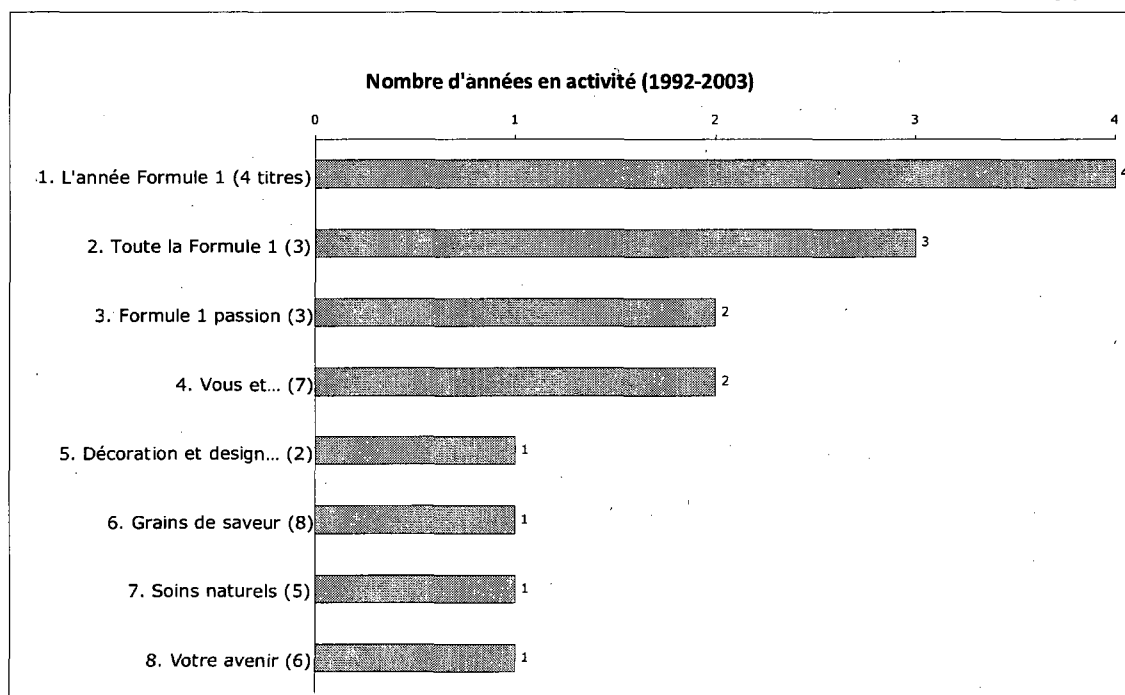
⁴² Située alors au 4200 boulevard St-Laurent, à Montréal. Notons que le nom de la « directrice de collection », M^e Jocelyne Du Verger-Villeneuve, apparaît dans tous les livres qu'ils soient édités par Hurtubise HMH ou non. Une recherche en bibliothèque (Bibliothèque de droit de l'Université de Sherbrooke) nous a permis de retrouver 20 titres dans la série, dont les 7 publiés chez Hurtubise HMH (en partenariat avec Édibec). Le dernier titre est paru en 1996, chez Édibec seul.

titres, 1995), une série sur les aliments (IV : 8 titres, 1997), une série sur la décoration intérieure (V : 2 titres, 1998) et une autre sur les soins du corps (VIII : 5 titres, 2001).

Comme l'indique la figure 8.3, entre 1992 et 2003, 4 des 8 séries (numérotées 5 à 8 dans la figure) ont été lancées à l'intérieur d'une année.

Figure 8.3 : Secteur livre pratique, 8 séries, 1992-2001

N = 38 titres



Parmi les 4 autres dont les lancements se sont fait sur 2 ans ou plus, 3 contiennent des livres publiés annuellement et qui se rapportent à un événement qui revient chaque année, la course de Formule 1 qui avait lieu à Montréal à cette époque⁴³. Il s'agissait, pour ces 3 séries, d'actualiser tous les ans l'édition de titres qui tenaient compte des résultats de l'année précédente et des changements survenus dans cette discipline depuis la dernière édition (les pilotes, les circuits, les supporters, les statistiques de façon générale). Enfin la série « Vous et... », dont il a été question plus haut, a existé 2 ans chez Hurtubise HMH.

⁴³ L'événement sportif en question a pris définitivement fin en 2008 (Violaine Ballivy, « La Formule 1 plie bagage. Ecclestone était trop gourmand », *La Presse*, 17 novembre 2008, p. A2).

Parmi les séries, 7 sont abondamment illustrées, en couleurs et sur papier glacé. Ce qui n'est pas le cas de la 8^e, « Vous et... », la seule entièrement produite au pays. Examinons rapidement chacune d'entre elles.

La série « Votre avenir » (1995 : 6 titres) n'a qu'un seul auteur. Il s'agit d'une série qui présente 6 arts divinatoires (graphologie, numérologie, rêves, runes, tarot, chiromancie). La série a été publiée initialement en anglais chez Dorling Kindersley (Grande-Bretagne) et en traduction française, chez Hurtubise HMH, en 1995, pour le Canada, et à Paris, chez Hachette, en 1996. Il s'agit, dans les 2 cas, de la même traduction, sans doute faite en France.

La série « Grains de saveur » (1997 : 8 titres) a 4 auteurs différents, certains parmi eux ayant écrit plus d'un titre. Elle présente 8 aliments ou composants de l'alimentation (épices, fines herbes, huile d'olive, sel, chocolat, pomme de terre, tomate, cidre). Elle a été initialement produite en français, à Paris, par Hatier, et paraît la même année qu'au Canada.

La série « Décoration et design pour la maison » (1998 : 2 titres) a 2 auteurs, un pour chacun des titres. Les livres sont parus initialement en anglais, en 1997, chez Dorling Kindersley. Notons qu'en anglais les 2 livres, bien qu'ils aient des maquettes de couverture similaires, ne semblent pas appartenir à une série. Par ailleurs, les 2 livres paraissent chez Solar, à Paris. Soulignons aussi que l'un des 2 livres (*Cuisine*) a, en français, des traducteurs différents dans l'édition canadienne (Michel Beauvais) et l'édition française (Évelyne Jouve). De plus, Michel Beauvais n'est pas seulement traducteur des 2 ouvrages dans la série de Hurtubise HMH, il en a fait l'adaptation en français, comme indiqué en pages intérieures des ouvrages en question⁴⁴.

La série « Soins naturels » (2001 : 5 titres) a 4 auteurs, l'un d'eux ayant écrit 2 titres. Tous les titres sont parus initialement chez Dorling Kindersley en 2000 et 2001. Il ne semble pas qu'ils

⁴⁴ Beauvais est lui-même auteur, en France, de livres pratiques, du même genre que ceux qu'il traduit.

forment une série chez cet éditeur. Les titres sont parus en France chez Hachette, certains hors séries; du reste, les titres proprement dits des livres ne sont pas exactement les mêmes dans les 2 pays francophones. En fait, « Soins naturels » en tant que série serait un objet éditorial propre à Hurtubise HMH.

Les 3 séries consacrées à la Formule 1, « Formule 1 passion » (1996-1998 : 3 titres), « Toute la formule 1 » (1999-2001 : 3 titres) et « L'année Formule 1 » (1999-2002 : 4 titres), ont cherché à capter l'intérêt des amateurs de cette course automobile dont une étape se tenait à Montréal à l'époque où les séries éditoriales étaient en activité. Les 3 ont été écrites en français; il ne s'agit pas de traduction. La première série est parue en coédition avec les Éditions Lesir (de Nîmes, en France). Elle prend fin juste avant que ne débutent les 2 autres qui vont se développer, elles, en parallèle pendant 3 ans. Ces 2 séries ne semblent pas avoir eu des coéditeurs européens. Cependant, « L'année Formule 1 » était dirigée par Luc Demenjoz, citoyen suisse qui se chargeait des textes et de la mise en page, livrés à l'éditeur montréalais. La série a continué chez des éditeurs européens après son départ de Hurtubise HMH, en 2002. Tout comme « Vous et... », Hurtubise HMH ne semble être que l'éditeur d'une série entièrement conçue et développée à l'extérieur de l'entreprise et même du pays, en l'occurrence.

Disons quelques mots sur les titres publiés hors séries étant donné l'importance relative qu'ils ont. De 1972 à 2003, 56 documents entrent dans cette catégorie. De 1993 à 2003, il s'en publie 42, soit 55 % de la production du secteur, le 45 % restant étant constitué de documents publiés dans les 8 séries déjà décrites. Ce pourcentage est important par rapport à ce que nous avons vu, notamment dans le livre jeunesse où 91 % de la production se trouve insérée dans des collections et des séries.

Tous les titres du secteur livre pratique parus avant 1992 sont parus hors séries et hors collections. Même si certains d'entre eux, notamment les guides du vin et guides des restaurants de

Montréal, écrits par les mêmes auteurs, étaient des mises à jour d'un même titre, l'éditeur lui-même ne les identifiait pas comme des séries.

Parmi les titres parus hors séries après 1992, on remarque d'abord les livres sur la santé en général, mais plus précisément sur celle de la femme, de la mère, de la femme enceinte, du bébé, de l'enfant et des personnes âgées. Il y a aussi, à ce rayon, des titres sur la ménopause, la sexualité, la fertilité des couples voire la méditation. D'autres titres portent sur les loisirs comme le vélo et le hockey, les plantes, le design, le vin, les chiens, les exercices mentaux, la motoneige, les insectes et les spas. Enfin, il y a un titre qui porte sur comment préparer les fêtes de l'année, un autre sur les lieux de pèlerinage au Québec et même un guide pour prévenir le décrochage scolaire. En somme, des guides ou livres conseils sur la santé et les loisirs (au sens très général de ce mot). Comme nous l'avons vu au chapitre 5, ce sont 2 des grands créneaux du livre pratique.

Ces documents hors séries proviennent de 3 lieux de production. Il y a d'abord les titres produits dans le monde anglo-saxon, essentiellement en Grande-Bretagne. La maison la plus importante dans cette catégorie est Dorling Kinderley (plus d'une douzaine de titres), mais il y a aussi d'autres maisons britannique (Carlton Books, Hamlyn, Southwater, Marshall Publishing) d'où viennent 5 titres. Quelques titres proviennent des États-Unis (Thunder Bay Press, Sterling Publ.) selon l'enquête bibliographique que nous avons menée. La majorité de ces livres ont été publiés en traduction française, à Paris, chez Solar, Hachette, Éditions Hors collections, Sélection du Reader's Digest, Minerva et Manise. Comme on peut s'y attendre, il s'agit, dans les 2 pays (Canada et France), de la même traduction, faite par des traducteurs français. Notons qu'il arrive à l'occasion que le titre français et le titre proprement dit des livres de Hurtubise HMH varient. Autre cas de figure, celui des documents originaux, produits en français par des maisons françaises pour lesquels Hurtubise HMH tire une édition canadienne.

Hurtubise HMH est aussi l'éditeur de titres qu'il a fait traduire de l'anglais et dont il n'existe pas d'édition en France. Enfin, il arrive que la maison produise elle-même ses propres titres; c'est le cas pour 7 documents⁴⁵.

Le secteur livre pratique était donc un secteur encore jeune, en 2003, et relativement modeste. Il ne démarrerait véritablement qu'à partir de 1995 et se caractérise par des publications en séries et, proportionnellement de façon plus importante que dans les autres secteurs, par des publications en hors séries. Les titres sont très souvent traduits de l'anglais et produits par des éditeurs britanniques. De plus, Hurtubise HMH partage la plupart du temps l'édition en français avec un éditeur français qui est presque toujours celui qui a initié la traduction et qui possède les droits dans cette langue. En quelque sorte, la maison montréalaise agit comme une sorte de distributeur, au Canada, de titres traduits et produits en français par des maisons françaises, avec mention toutefois de son nom en couverture. Malgré le nombre relativement restreint de titres dans le secteur, le chiffre des ventes permet sans doute à la maison d'y trouver un intérêt. D'autant que le livre pratique est généralement considéré comme un des secteurs les plus dynamiques de l'édition (Morand, 1998).

*

Comme nous l'avions anticipé au début du chapitre précédent, l'analyse des collections et séries permet d'avoir une idée plus détaillée de la production globale de Hurtubise HMH et du fonctionnement de son catalogue. En empruntant les divisions mêmes du catalogue qui correspondent par ailleurs à une structuration du marché éditorial, tant à un moment donné que dans son évolution, nous pouvons proposer un modèle de ce catalogue qui en donne une com-

⁴⁵ Depuis 2003, c'est-à-dire après la fin de la période que nous analysons dans cette thèse, la maison d'édition parle, dans les catalogues promotionnels qu'elle a publiés, d'un nouveau 'secteur' qu'elle appelle « beaux livres » dont les documents sont quelque peu différents de ce qu'on trouve dans un secteur « livre pratique ». Toutefois certains titres que la maison classe dans ce nouveau 'secteur', par la similitude qu'ils ont avec la production d'avant 2003, auraient pu être classés en livre pratique. Le temps départagera ces 2 secteurs s'ils sont appelés à se développer de façon distincte dans les prochaines années.

préhension extensive et de surcroît suggérer le développement par lequel le marché, à tout le moins dans certaines de ses parties, s'est développé en émettant l'hypothèse (que confirme la synthèse historique des chapitres 3 et 4) que les développements du catalogue correspondent aux opportunités nouvelles du marché. De plus, nous avons vu au chapitre 5 qu'il y a effectivement concordance de l'un et l'autre dans les grands moments (livre scolaire au milieu des années 1960, crise à partir de 1973, reprise dans les années 1980, importance de livre jeunesse dans les années 1980 et 1990).

Par ailleurs, nous avons vu comment les secteurs éditoriaux de Hurtubise HMH agissent entre eux par l'intermédiaire de leurs collections et séries respectives. Pour cela, nous avons analysé les 87 collections et séries du catalogue et, pour chacune, nous avons tenu compte des aspects factuels comme sa durée, le nombre de titres parus, son ou ses directeurs, sa répartition chronologique, les genres qu'elle propose, ses auteurs, voire dans certains cas les traductions et les éditeurs d'origine. S'étant penché sur l'histoire des collections et séries de la maison, nous avons de plus tenu compte de leur écriture, de leur rapport au savoir et des idéologies qui les caractérisaient. Rappelons au passage qu'écriture, connaissance et idéologie inscrivent les collections et séries dans des rapports sociaux qui dépassent non seulement l'histoire de la maison d'édition et de son catalogue, mais aussi le marché éditorial, pour entrer en relation avec l'ensemble du monde social à travers certaines de ses parties (l'éducation, les loisirs, la jeunesse, les générations, les rapports interpersonnels par exemple).

Par ce travail, nous avons voulu détailler l'histoire du catalogue de Hurtubise HMH, et donc de la maison dans son développement et son investissement éditorial et social, proposant ainsi en quelque sorte les différents avatars d'une posture qui s'est modifiée au cours des ans et des événements, d'où on peut pointer des invariants. Au cours de son histoire, la maison a connu deux longues directions administratives (Hurtubise et Foulon) qui se caractérisent par une certaine continuité (ce qu'on pourrait appeler des invariants), chaque administration conser-

vant, d'une année à l'autre, les mêmes axes de développement, ne consentant à des modifications que sous l'effet de la nécessité, c'est-à-dire du développement. En effet, le marché étant ce qu'il est dans sa mobilité, il imprime des tendances fortes sur chacun des agents du livre (dont les maisons d'édition), les forçant le cas échéant à s'adapter aux conditions générales et donc à modifier leurs stratégies, introduisant de ce fait variation et changements.

Deux éléments structuraux ont facilité notre connaissance du catalogue. D'une part, la division de l'activité éditoriale de la maison en secteurs éditoriaux et, d'autre part, la subdivision de chaque secteur en collections et en séries, retenues comme objets premiers de notre analyse. Incidemment, il est plus simple, et sans doute plus significatif, d'analyser 87 éléments que 1 534⁴⁶. En effet, l'analyse montre qu'une maison d'édition qui inscrit son activité dans un souci de rentabilité développe son catalogue en fonction de la structure du marché, l'interprétant notamment à travers ses collections et séries. On peut dire qu'elle ne publie des manuscrits que dans la mesure où ils s'inscrivent dans les limites de son catalogue. C'est en fonction de la division en secteurs éditoriaux et en collections et séries que se développe donc toute l'activité éditoriale, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'innovations, mais celles-ci ne sont jamais qu'un élément de l'activité globale et n'interviennent que pour relancer la croissance ou la soutenir.

« Il n'est pas de texte hors le support qui le donne à lire [...] et [...] il n'est pas de compréhension d'un écrit [...] qui ne dépende des formes dans lesquelles il atteint son lecteur⁴⁷ »

⁴⁶ Soit le nombre de documents publiés par Hurtubise HMH durant les premiers 44 ans de son histoire.

⁴⁷ Cette citation et le texte d'où elle est tirée (« Le monde comme représentation ») évoquent la phénoménologie husserlienne ou, plus prosaïquement, une sociologie qui s'en est inspirée et qu'illustre *La construction sociale de la réalité* de Berger et Luckmann (2006 [1966]) que Chartier du reste ne cite pas, bien que l'expression « réalité [...] construite » (p. 78) s'y trouve, citant plus volontiers Durkheim et Mauss qui influencèrent eux aussi Berger et Luckmann. Par ailleurs, la volonté de Chartier de fonder philosophiquement sa démarche s'illustre dans le titre même de son article, allusion à Schopenhauer qui écrivait de son côté : « le monde dont [l'homme] est entouré n'existe que comme représentation, dans son rapport avec un être percevant, qui est l'homme lui-même. S'il est une vérité qu'on puisse affirmer *a priori*, c'est bien celle-là » (*Le monde comme volonté et comme représentation*, 1818, traduction française d'A. Burdeau, 1909-1913, livre premier, § 1 ; sur Internet : http://fr.wikisource.org/wiki/Le_Monde_comme_volont%C3%A9_et_comme_repr%C3%A9sentation_-_Livre_premier, consulté le 18 décembre 2008). En somme, le monde social est compréhensible d'abord parce

(Chartier, 1998 [1989] : 76). Ce qui veut dire que la forme (en l'occurrence secteurs, collections et séries) contribue puissamment à déterminer non seulement le sens d'un texte, comme les historiens et les sociologues de la lecture et du livre l'ont montré (McKenzie, 1991 [1986] notamment), mais aussi, de façon plus globale, qu'elle est au principe du développement artisanal et industriel (pour tenir compte de la distinction entre l'avant et l'après révolution industrielle), c'est-à-dire de l'adaptation à la demande (période artisanale) et à l'offre (période industrielle), en somme au marché tel qu'il s'est défini historiquement (Barbier, 2000b : 209-225).

Rappelons ici qu'un des aspects fondamentaux de notre thèse consiste précisément à analyser un objet en fonction de la représentation quantitative que nous en tirons. La question initiale que nous nous posions, à savoir comment analyser quantitativement un objet qu'on a longtemps associé à la culture, comme le livre, trouve, dans ce chapitre-ci et le précédent, une réponse. Le catalogue d'une maison d'édition tel qu'on peut le constituer pour les besoins analytiques révèle donc des tendances profondes qui le rattachent à l'ensemble de la socio-culture. De plus, le rassemblement des titres (ou documents) publiés en collections et séries (à l'intérieur de secteurs éditoriaux) permet de sortir de la simple accumulation (les 1 534 documents publiés) pour atteindre une intelligibilité dans son procès même qui est à la fois spécifiquement éditorial et globalement social. Nous y reviendrons.

Par ailleurs, plusieurs pratiques éditoriales qu'on trouve dans les collections et séries telles que nous les avons vues au cours des deux derniers chapitres ont cours indistinctement dans les secteurs où elles se sont développées. C'est le cas, par exemple, des séries achetées à l'étranger pour le marché canadien francophone et qui ont pour fonction de développer qui le secteur jeunesse, qui le secteur livre pratique. Rappelons que les collections et séries contien-

qu'il est une construction que la culture et les moyens dont cette dernière dispose, et qui la composent, sont chargés de pérenniser et de transformer à la fois.

ment plus de 90 % des titres publiés dans tous les secteurs hormis le secteur livre pratique dans lequel toutefois le nombre absolu de documents parus est relativement bas. Cela peut s'expliquer par le fait que ce dernier secteur est encore jeune chez Hurtubise HMH, qu'il y a peu de livres qui y sont publiés annuellement (même si on observe une progression importante quand on le considère en lui-même) et que la quasi-totalité des livres proviennent d'achat de droits sur des titres produits par des maisons étrangères. Que se passerait-il si Hurtubise HMH produisait entièrement ses propres livres pratiques? Des études faites par ailleurs et portant sur d'autres maisons d'édition québécoises spécialisées dans le livre pratique, comme les Éditions de l'Homme, pourraient nous renseigner là-dessus en établissant un comparatif.

*

Après ces considérations générales, revenons sur les rapports que les secteurs éditoriaux ont entretenus entre eux au cours des ans. Autrement dit, comment les séries et les collections, par leurs similitudes, par les liens qu'on y trouve, par leur développement commun ou alternatif, esquissent un modèle qu'on peut appliquer à quelque secteur que ce soit?

Cinq principes étaient à la base des deux derniers chapitres. D'abord, nous avons distingué les collections et séries des titres publiés hors collections et hors séries. La dynamique entre ces deux grandes catégories détermine initialement le développement du catalogue. Deuxièmement, nous avons distingué la collection et la série en montrant que la première est une structure ouverte et que la seconde en est une fermée. Par cela, nous avons voulu signifier que la collection est un objet éditorial qui démarre avec certains paramètres et qui accueille par la suite des titres qui n'étaient pas prévus initialement. Sa durée est indéterminée et les titres qu'elle reçoit peuvent au cours des ans transformer la collection dans ses principes initiaux. De son côté, la série est un objet régi par des paramètres fixés au départ comme le nombre de titres, la durée et le contenu cognitif. Troisièmement, et découlant du point précédent, les col-

lections et les séries par les paramètres qui leur sont donnés structurent le développement d'un catalogue et contribuent, au niveau macro-éditorial par adjonction des catalogues de toutes les maisons, à organiser le marché. Ce ne sont toutefois pas les seuls éléments qui ont cette fonction régulatrice, les genres et les secteurs éditoriaux pratiqués par la maison d'édition en sont d'autres comme nous avons pu le voir au chapitre 5. Quatrièmement, l'étude du catalogue d'un seul éditeur ne suffit pas pour comprendre le fonctionnement complet de celui-ci. En effet, une maison d'édition est aussi conditionnée par le marché, c'est ce que nous avons voulu montrer aux chapitres 3 et 4, dans la partie historique de la thèse, et au chapitre 5. Mais, de façon plus pragmatique, on peut penser que l'étude en parallèle de plusieurs catalogues de maisons d'édition montrerait de manière plus circonstanciée le jeu des uns sur les autres. En somme, il faudrait étudier annuellement et sur plusieurs années la totalité des titres qui paraissent dans l'ensemble du marché, en tenant compte de leur regroupement en séries et collections, ainsi qu'en genres et secteurs éditoriaux, enfin en fonction des maisons d'édition elles-mêmes, constituant de la sorte un méga-catalogue. C'est précisément ce que nous venons d'appeler la macro-édition. Enfin, cinquièmement, il faut garder à l'esprit que le modèle interprétatif que nous produirions alors nous renseignerait sur la structuration telle que l'analyse l'a constituée précisément pour les besoins de la recherche. Ce qui veut dire, comme nous l'avons souligné plusieurs fois et notamment aux chapitres 3 et 4 (partie théorique), que l'objet de l'analyse est toujours une construction faite aux fins de la recherche et qu'elle n'épuise pas les potentialités du réel (fussent-elles strictement éditoriales) qui restent virtuelles d'un point de vue cognitif tant que l'analyse ne les a pas formalisées.

Revenons maintenant de façon circonstanciée sur les points importants que notre analyse permet de dégager au sujet du catalogue de l'éditeur. Les titres publiés hors collections et hors séries y représentent 17 % de la production globale sur 44 ans. Ces 260 titres se répartissent quasi totalement dans les quatre secteurs éditoriaux que la maison a couverts au cours de son

histoire; on y compte donc 6 titres en moyenne par an. La faiblesse relative de la production hors collections par rapport à la production globale suggère que la maison ne reçoit ou n'accepte que peu de manuscrits non sollicités (à moins que ceux-ci n'entrent directement dans une collection ou série ou qu'ils suggèreraient une nouvelle voie de développement). Elle privilégierait plutôt les projets qu'elle initie et développe elle-même. De la sorte, cela souligne l'importance que la direction accorde au développement sur plusieurs années, comptant pour peu le caractère imprévisible d'une production hors collections et hors séries. En somme, cela traduit une planification serrée de la gestion éditoriale. Le choix des collections et des séries, et surtout de celles issues d'achats de droits comme cela s'est fait à partir des années 1980, marquerait une rationalisation de la gestion (comme nous le voyons au terme de notre analyse de l'ensemble des collections et séries). En effet, l'éditeur veut prévoir un développement continu de son entreprise en s'assurant un nombre croissant de titres par période, projetant sur quelques années ce développement⁴⁸. Or, la planification permet de rationaliser le développement en initiant des projets à l'interne et en achetant les droits sur des titres, voire des séries complètes, qui entrent ainsi, à moindre frais, dans l'élaboration du catalogue et donc de son expansion⁴⁹.

En littérature générale, les collections de Hurtubise HMH accordent d'abord une place aux principaux genres littéraires : roman, essai et poésie. Dans les essais, on peut identifier trois catégories : littéraire, critique (universitaire) et scientifique (recherche en sciences humaines et sociales – SHS). Ces catégories représentent des tendances lourdes de certaines collections. Ainsi, « Constantes » est marquée par la littérature; « Brèches » se caractérise par sa tendance

⁴⁸ La croissance n'apparaît pas forcément d'une année à l'autre chez Hurtubise HMH (et sans doute chez bien d'autres éditeurs, voire dans d'autres types d'industries). En effet, certaines années sont moins importantes que celles qui les ont immédiatement précédées. Toutefois, sur l'ensemble d'une période suffisamment longue, on constate une progression sans laquelle c'est la survie de l'entreprise qui serait menacée. Ce qui signifie que les reculs peuvent être des moments où la maison repense sa stratégie qui se traduira, par la suite, par une reprise de la progression qui compensera les années de stagnation et même de recul.

⁴⁹ Rappelons, comme nous l'avons montré au chapitre 4, que cette nécessité de la planification qui apparaît au début des années 1980 découle aussi des exigences des programmes d'aide de l'État fédéral, notamment avec le PADÉC. Elle ne vient pas seulement de la seule analyse que l'éditeur aurait pu faire.

critique; enfin, les « Cahiers du Québec » privilégie la recherche en SHS. Bien évidemment, les choses ne sont pas absolument tranchées et il arrive que des tendances soient présentes en mode mineur dans certaines collections, à certaines époques. Par exemple, au cours des années 1960, on trouve des livres universitaires dans « Constantes ». En l'occurrence, cela s'explique par le fait qu'au moment où ces livres paraissent, la maison n'a pas encore procédé à une séparation claire entre les catégories de la littérature et celles de la recherche. Et cette indifférenciation se trouve par ailleurs dans la société (c'est-à-dire dans le champ de la recherche et dans le reste du marché éditorial s'il faut en croire un rapide sondage fait dans le catalogue des Éditions du Jour de la même époque) – les auteurs, éditeurs et lecteurs hésitant en quelque sorte à séparer l'essai littéraire de l'essai universitaire, terme que nous utilisons ici pour identifier une réalité en pleine transformation. Du reste, le développement ultérieur de la recherche universitaire en sciences humaines et sociales contribuera puissamment à cette séparation notamment à cause des exigences toujours plus strictes des organismes subventionnaires.

Les trois enjeux importants de la littérature générale sont donc l'écriture (création), la critique et la connaissance scientifique. Ces enjeux correspondent à des collections et des genres précis. L'écriture est présente dans le roman (« L'arbre »), la poésie (« Sur parole »), l'essai (« Constantes », « Brèches »). La critique est manifeste dans l'essai (« Constantes », « Brèches », « Cahiers du Québec »), mais la connaissance scientifique et son élaboration y sont pareillement actives (« Constantes », « Brèche », « Cahiers du Québec »). C'est le développement historique et les pratiques qui se sont succédé au fil des ans, comme nous l'avons vu, qui départagent non seulement les collections entre elles, mais aussi une collection par rapport à elle-même à différents moments de son évolution. « Constantes » des années 1960 est différente de « Constantes » des années 1980, notamment pour cette raison.

Les collections en littérature générale sont des catégories qui accueillent les manuscrits envoyés à la maison d'édition. L'éditeur peut avoir un rôle actif quand, dans l'essai, par exemple, il commande un sujet à un auteur (assez rare semble-t-il chez HMH), ou qu'il propose de réunir en recueil des textes déjà publiés sous forme d'articles ou qu'il fait traduire des essais qu'il juge importants (ce qui a été fréquent sous Claude Hurtubise). Quoi qu'il en soit, le secteur littérature générale est peut-être, des 4 secteurs qui ont été en activité chez Hurtubise HMH entre 1960 et 2003, celui qui, sous Claude Hurtubise, s'est développé le plus par sollicitation de manuscrits, l'approche ayant été moins proactive sous Thierry Viellard et Hervé Foulon.

En livre scolaire, ce sont les séries qui dominent ; on n'y trouve à toute fin pratique aucune collection. Les séries sont des objets éditoriaux qui sont produits sur 1 à 3 ans et accompagnent une nouvelle pédagogie ou, plus spécifiquement, un programme du ministère de l'Éducation. Elles peuvent être vendues pendant 5 à 7 ans et deviennent désuètes aussitôt que change le programme ou la pédagogie qu'elles illustrent et servent ou que les enseignants s'ennuient. Le livre scolaire favorise la production nationale du fait de la dépendance aux programmes du ministère⁵⁰. Avec le développement du parascolaire, dès les années 1980, Hurtubise HMH a concentré progressivement sa production dans ce nouveau créneau, offrant des produits en rapport avec deux disciplines, le français et les mathématiques, qui traversent les modes pédagogiques et sont donc sujettes à des changements moins fréquents. La maison a produit elle-même certaines de ces séries (par exemple, « Orange »). De France, elle en a adapté, comme les « Bescherelle », et distribué d'autres encore. Au cours de son histoire, la stratégie de Hurtubise HMH a consisté à rester sur le marché du livre scolaire par la production, l'adaptation et la distribution, se pliant aux conditions changeantes du marché et à ses propres capacités (financières et cognitives) de producteur.

⁵⁰ En tout cas dans les États qui n'ont pas de passé colonial et de liens persistants avec l'ancienne métropole, comme cela se voit encore entre la France et des pays d'Afrique subsaharienne.

Hurtubise HMH a lentement développé le secteur du livre jeunesse. La production s'y répartit essentiellement en collections et en séries. Les collections contiennent les produits que la maison a développés de son propre chef alors que les séries ont été produites à l'étranger, Hurtubise HMH s'étant porté acquéreur de leurs droits pour le Canada francophone. Le secteur jeunesse est sans doute celui qui offre le plus de contraste dans la maison. D'une part, si on exclut la série et la collection parues au tout début des années 1960, cette production démarre en 1979. Jusqu'en 1991, il s'agit d'une production qui épouse les 2 grandes tendances du moment sur le marché, à savoir l'album et le roman pour adolescents. À partir de 1991, la maison crée plusieurs collections qu'elle alimente de textes originaux et qu'elle présente sous des aspects soignés. Elle a embauché aussi des directrices pour le développement du secteur. Par ailleurs, elle achète les droits canadiens francophones sur des séries produites à l'étranger, d'abord françaises dans les années 1980, puis britanniques dans les années 1990 (mais le plus souvent produites en traduction par des maisons françaises). À travers ses séries et ses collections, elle cherche à joindre un lectorat varié en âge, suivant en cela le mouvement général du marché québécois qui cible, tout au long des années 1980, de plus en plus ses lectorats en fonction des niveaux de développement (cognitifs et sociaux) des enfants et des adolescents. Dans les années 1990, avec une collection comme « Plus », la maison cherche à la fois à divertir et à enseigner, dit autrement, à toucher les élèves des écoles et les jeunes dans leurs loisirs, pariant ainsi sur l'existence ou la fabrication d'un lectorat plus important, ou à tout le moins différencié. Comme « Plus » diminue sa production à partir de 1995, on peut se demander si le pari a été gagné, ce que seulement la connaissance des ventes nous permettrait d'affirmer avec certitude⁵¹.

⁵¹ On peut aussi penser que même en diminuant la production de nouveaux titres (à partir de 1995, avec un apport important en 1999 et 2000), l'éditeur a pu tout de même se constituer un fonds de 111 titres (parus jusqu'en 2003; 1 seul titre paru après 2003 jusqu'en 2008), continuant à en rendre disponible les titres, comme la consultation de la base de données de la maison d'édition, sur son site Internet, le montre (consultation faite le 4 janvier

Le livre pratique est le dernier secteur développé par Hurtubise HMH, à tout le moins dans la période se terminant en 2003. Incidemment, les toutes dernières années de cette période ont vu apparaître les beaux livres que l'éditeur a d'abord classés parmi les livres pratiques. Il est possible que cette catégorie s'autonomise après 2003 et qu'elle devienne un nouveau secteur. C'est ce que suggèrent les tout derniers catalogues annuels publiés (notamment celui de 2008).

Le premier livre pratique publié par Hurtubise HMH paraît en 1972. Toutefois, c'est en 1992 qu'on voit arriver la première série dans ce secteur. Jusqu'en 2003, 8 séries seront proposées. Dans la production de livres pratiques entre 1993 et 2003, 55% sont publiés hors séries, ce qui est important si on compare ce chiffre au catalogue général de la maison où, comme nous le disions plus haut, 17% de la production est paru hors séries et hors collections. Quoiqu'il en soit, ce qu'il importe de retenir, c'est que le secteur livre pratique des années 1990-2000 se développe en partie sur le modèle du livre jeunesse tel que la maison l'a mis au point pendant les années 1980-1990. C'est-à-dire que l'éditeur privilégie d'abord, peut-être pour tester le marché, l'achat de droits sur des ouvrages produits à l'étranger, le plus souvent en Grande-Bretagne. L'ensemble du secteur (hors séries compris) est donc marqué par ce mode de développement. Contrairement au secteur jeunesse cependant, Hurtubise HMH n'y produit à toute fin pratique aucun titre original.

Si on examine l'ensemble du catalogue de Hurtubise HMH, entre 1960 et 2003, en fonction des collections et des séries, on peut dégager des tendances lourdes. Ainsi, dans les années 1960, la littérature générale domine avec deux collections importantes qui démarrent en 1961 et 1963. Entre 1966 et 1971, cinq collections sont rajoutées. À partir de 1971, on ne compte qu'une collection importante dans ce secteur. Entre 1970 et 1973, c'est le secteur scolaire qui

2009). (Consultation faite aussi de la base de données sur le site Internet de Bibliothèque et archives nationales du Québec le 4 janvier 2009).

voit se développer une activité importante avec six séries. À partir de 1974 s'installe la crise qui affecte du reste l'ensemble du marché éditorial québécois. La reprise est lente pour les collections et séries de Hurtubise HMH et le redémarrage ne se fait vraiment que dans les années 1980. Le développement se produit alors du côté du livre jeunesse qui connaît une croissance importante à partir de 1991. Toutefois, les années 1980 voient un modèle se développer dans le même livre jeunesse qui consiste pour la maison à produire elle-même, de façon originale, une partie de son catalogue jeunesse et à acheter les droits sur des titres étrangers pour l'autre partie. Cet achat de droit sur des titres produits initialement à l'étranger (en français et en anglais) devient l'élément de développement du secteur livre pratique à partir du milieu des années 1990. C'est ce modèle qui est privilégié, alors que le livre jeunesse, pendant cette même décennie, se développe de façon significative cette fois en production originale, laissant de côté le modèle suivi dans les années 1980. Enfin, le début des années 2000 voit le secteur littérature générale renaître et se développer après plus de 20 ans de quasi somnolence.

Les secteurs, précisément à travers les titres regroupés en collections et séries, connaissent une expansion pendant plusieurs années parce qu'ils rapportent économiquement à l'entreprise. Et si certains secteurs quasi immobiles pendant des périodes plus ou moins longues, comme la littérature générale entre 1980 et 2000, sont maintenus, c'est pour des raisons stratégiques, et cela bien que leur activité, même restreinte, puisse se solder par des profits minimes quand ce ne sont des pertes⁵². Et justement, la renaissance du secteur de la littérature générale, à partir des années 2000, est due au lancement de nouveaux produits, notamment une collection de best-sellers. C'est-à-dire de titres qui sont publiés pour rapporter financièrement à la maison par la vente de nombreux exemplaires. Il n'est pas interdit d'y voir un aveu, somme toute banal, de l'importance non seulement de la planification mais aussi de la

⁵² Parmi ces stratégies, il faut compter sur la légitimité littéraire à maintenir grâce à une présence qui assure à l'entreprise une visibilité sur des secteurs du marché plus nombreux.

nécessité d'inscrire l'activité de la maison dans un rapport de rentabilité stricte ce qui est le souci de la maison depuis 1965 alors qu'a été créé le secteur scolaire que Claude Hurtubise voyait comme un support financier au secteur de la littérature générale. Ce souci est une constante dans l'histoire de la maison et a connu des formes diverses au cours des ans, comme nous l'avons vu.

Cela dit, le recours à la littérature générale constitue une sorte d'élément identitaire pour la maison (Doré, 2006a). Et on peut constater désormais, en comparant rapidement les titres des années 1960 avec ceux des années 2000, que des choses ont changé dans la perception que la maison a de ce type de production. Un roman de Gabrielle Roy ou les contes de Jacques Ferron sont des réalités différentes des best-sellers. Par ailleurs, l'arrivée récente (en 2007) comme directeur de collection de François Couture, qui a eu sa propre maison d'édition auparavant où il a cherché à publier des textes innovants et à lancer des œuvres sous des formes nouvelles, apparaît comme la dernière caution en date que se donne la maison depuis les années 1980 pour rester dans un secteur d'activité qui n'y est plus central⁵³. Cela semble relever des aspects symboliques qui ont été évoqués au début du chapitre 7 et qui, en dépit de la domination de l'économique sur le culturel, du nombre en quelque sorte, continuent à exercer une attraction sur la direction de la maison. Or cet aspect symbolique n'est peut-être pleinement compréhensible que s'il est posé dans l'ordre du qualitatif. Ce dernier a été évoqué bien souvent tout au long de cette thèse; c'est un autre travail qu'il faudrait reprendre et mener à terme pour le bien comprendre. Mais on peut à tout le moins le mentionner comme coda à ce chapitre.

⁵³ Couture a été le fondateur et principal animateur de la maison d'édition L'effet pourpre, en activité de 1999 à 2004, qui a publié 25 titres (BaNQ en ligne, consulté le 18 février 2009).

SYNTHÈSE

Le catalogue d'une maison d'édition peut se résumer à un ensemble de livres parus sur un certain nombre d'années. Cet ensemble acquiert une complexité dès lors qu'on le soumet à un ordre d'analyse, quel qu'il soit. Ce peut être l'ordre alphabétique des titres mêmes ou de leurs auteurs. La chronologie est aussi parmi les premiers principes qui s'offrent à la compréhension. La division en secteurs éditoriaux qu'on trouverait dans la maison ou sur le marché en est un autre. Un autre encore est celui des collections et séries dans lesquelles les livres sont éventuellement publiés. D'autres existent, nombreux. Ces principes caractérisent d'une manière ou d'une autre l'activité de la maison d'édition. Ainsi, la chronologie est un principe totalement objectif; les secteurs éditoriaux appartiennent à l'ensemble du marché et sont donc déterminés par un grand nombre d'agents (parmi lesquels on trouve les maisons d'édition). Par contre, séries et collections apparaissent comme ambivalentes. Elles sont une façon pour l'éditeur d'organiser sa production en même temps que des objets qui reflètent la compréhension que celui-ci se fait du marché. Elles participent donc à l'activité générale du marché, tout en reflétant l'idée que l'éditeur s'en fait. C'est dans cet aspect double que leur analyse peut nous en apprendre tant sur l'évolution du marché que sur la stratégie que l'éditeur peut en avoir conçu pour en prendre la plus grande part possible. De cela on peut déduire que plus nombreuses et dynamiques sont les collections et les séries d'un éditeur sur plusieurs années, plus rentables sans doute ont-elles été, c'est-à-dire plus considérables furent leurs lectorats, la réussite se mesurant à l'aune des ventes.

Pour un analyste, séries, collections, secteurs éditoriaux et chronologie sont donc des éléments organisateurs d'une production, éléments qui sont d'une grande utilité car ils

permettent de percevoir, à travers la durée, le mouvement éditorial. Par ailleurs, les secteurs éditoriaux d'une maison d'édition offrent l'occasion de rattacher celle-ci au reste du marché, ils en sont les articulations. Enfin, séries et collections, à cause des règles qui commandent chacune d'entre elles, donnent la possibilité à la fois de regrouper les titres d'un catalogue dans des ensembles intelligibles et d'apercevoir, le cas échéant, l'universalité de leur fonctionnement.

La théorie du catalogue que nous avons esquissée découle de l'usage qui a été fait d'une base de données. Cette dernière a tout d'abord permis de décomposer en éléments simples le catalogue en pointant notamment ce qui définit un document (ou un titre) et, par prolongement, une collection et une série. C'est le rapprochement de certains éléments de notre base de données qui a fait démarrer l'analyse. Notre théorie du catalogue est donc essentiellement pragmatique et permet d'envisager l'étude de tout titre, collection et série quels que soient la maison d'édition, le secteur éditorial et sans doute le marché auxquels ils appartiennent et même quels que soient les agents – éditeurs, auteurs, directeurs, conseillers, illustrateurs, distributeurs ou autres – impliqués dans son processus de fabrication et de diffusion.

Par les éléments qui les définissent, une collection et une série s'ancrent non seulement dans l'activité de la maison qui les produit, donnant de celle-ci par le fait même une définition pragmatique, mais aussi suggèrent une représentation du marché. La base de données qui regroupe ces éléments permet d'élaborer un modèle du catalogue que l'analyse mettra à l'épreuve. Une base de données abondante en éléments ne peut tout livrer d'elle-même en un seul modèle analytique. La nôtre en avait 70 dont nous n'avons retenu qu'une vingtaine. C'est dire que d'autres recherches pourraient exploiter cette

base, proposer d'autres modèles interprétatifs et montrer ainsi des aspects de la réalité qu'il a fallu mettre sous le boisseau pour développer en un tout cohérent ce qui nous apparaissait comme fondamental. Cette sélection met-elle en question le modèle général que nous aimerions proposer par notre travail? Non, nous semble-t-il, et voici pourquoi.

Nous pouvons concevoir un modèle analytique qui rende compte d'un cas empirique sans pour autant épuiser les potentialités de ce cas. L'important n'est pas de rendre compte de la totalité du réel, ce qui est à proprement parler impossible, mais de montrer comment fonctionne un modèle dans les conditions de son élaboration, c'est-à-dire en partant des éléments retenus précisément pour le définir, et comment il trouve application dans un cas précis (le catalogue d'un éditeur), lequel ne sera pas épuisé non plus par l'analyse. Le rôle du modèle est de permettre non seulement de comprendre un cas, mais surtout d'offrir la possibilité d'en comprendre un grand nombre qui amène à l'énonciation de certaines règles et à leur confirmation. L'importance que nous avons accordée aux collections et aux séries détermine le modèle interprétatif face à l'objet analysé; pour être appliqué, il faut qu'il en recouvre une partie significative. Autrement dit, un catalogue d'éditeur qui n'aurait aucune série ou collection ne pourrait donc pas être analysé selon notre modèle? Pas tout à fait, car tel autre chercheur pourrait proposer d'autres principes organisateurs, retenant soit avec les genres éditoriaux et esthétiques, soit les auteurs et l'appartenance sexuelle, soit les années, soit tout autre principe qu'il resterait à déterminer. Le modèle pourrait ainsi quand même être appliqué puisqu'il trouverait les principes classificateurs nécessaires à une compréhension analytique de la réalité retenue.

Rappelons encore ce que nous disions au chapitre 1, à savoir que l'analyse quantitative repose sur le rapprochement de séries statistiques¹. C'est de là que naît précisément l'analyse et c'est cela même qui est à la base du modèle proposé. Voilà pourquoi, il importe de définir au départ notre objet d'analyse par les éléments qui le composent; puis, dans un second temps, d'en retenir un certain nombre et de déterminer les liens qu'ils ont entre eux. Enfin, éléments et liens renvoient au fonctionnement du marché éditorial, à tout le moins dans certaines de ses parties, et, par delà le marché, à des rapports sociaux qui sont entraînés, sur le plan analytique, par les contenus et les formes que les titres contiennent. Un manuel de mathématiques renvoie aux étudiants, aux enseignants, aux pédagogues, à la connaissance, au programme du ministère, aux commissions scolaires, qui l'ont élaboré, qui l'utilisent, qui l'ont commandé, qui l'achètent. Toutes ces classes d'agents conditionnent donc le livre. Et c'est en cela précisément que les éléments qui définissent un objet éditorial structurent en réalité un faisceau de relations qui l'a déterminé. Enfin, une fois les éléments constitutifs d'un objet d'analyse arrêtés, il faut donner une valeur quantitative et statistique à ces éléments, ce qui fonde justement l'analyse quantitative et qui permet d'en donner une mesure.

*

L'analyse de catalogue renvoie à une stratégie de production dont le but est de rencontrer les besoins qui pourraient se faire jour ou qui existent effectivement sur le marché et d'en

¹ Le hasard fait que le mot de série a deux sens dans le contexte de notre thèse. Les séries statistiques relèvent de ce qu'on appelle l'analyse sérielle, c'est-à-dire l'analyse qui est issue du rapprochement de séries statistiques fabriquées pour les besoins de la recherche. Il en est abondamment question au chapitre 1. L'autre acception du mot est celui d'un ensemble de titres regroupés sur la base d'un certain nombre de caractéristiques qu'ils ont en commun et du projet éditorial que cette série constitue. Dans la partie du texte à laquelle cette note est rattachée, c'est évidemment la première acception dont il est question.

conquérir ainsi des parts de plus en plus importantes (pour un bénéfice pécuniaire). Par ailleurs, l'histoire du marché que nous avons proposée dans la 2^e partie de la thèse a mis en valeur les aspects sociaux qui pouvaient faciliter le développement d'un catalogue. De sorte qu'on peut voir désormais plus clairement les liens qui existent entre catalogue, stratégies éditoriales et marché, et cela même si nous ne connaissons pas de façon positive les stratégies en question qui sont ici en quelque sorte, faute d'archives conséquentes, le chaînon manquant. Elles se déduisent toutefois par le rapprochement avec le marché de leur produit ultime, le catalogue. Il est vrai, une connaissance réelle des stratégies d'une maison d'édition pourrait prendre la forme d'une analyse des procès-verbaux des réunions de production, soit un objet d'étude qu'il faudrait documenter et qui demande donc une réflexion préalable qui va au-delà de cette thèse, alors que nous nous sommes volontairement concentré ici sur le point de chute de ces stratégies, le catalogue, pour en mettre à l'épreuve la valeur heuristique. C'est donc à l'aune de ces choix théoriques qu'il faut évaluer notre modèle.

Notre analyse nous apprend aussi qu'il faut bien distinguer le catalogue et l'administration qui le produit. Autrement dit, l'histoire d'un catalogue ne recouvre pas la totalité de l'histoire de l'entreprise qui l'a développé. Tout au long de notre analyse, nous avons établi de nombreux ponts entre l'un et l'autre pour en mieux comprendre le fonctionnement. Pourtant, d'un point de vue analytique, il s'agit de réalités distinctes. Rappelons d'abord que, tout au long de son histoire, Hurtubise HMH s'est fait distributeur, diffuseur et même libraire. Son gestionnaire et principal actionnaire actuel possède aussi d'autres maisons d'édition qui sont des filiales de l'entreprise mère. Si le même gestionnaire possède et administre ces filiales, il est sûr qu'il tient compte des

relations et interactions des unes par rapport aux autres dans leur développement, évitant soigneusement qu'elles ne se désavantagent entre elles sur le marché. Elles se développeront donc dans un souci de synergie, chacune contribuant à la croissance de l'ensemble (sinon de chacune). Nous avons là le point de vue du gestionnaire.

Dans une perspective analytique, nous pouvons aussi envisager la production d'une entreprise directement en fonction de l'ensemble du marché. C'est ce que nous avons fait dans cette partie. Le développement du catalogue peut donc aussi se comprendre par rapport au marché qui détermine la posture de chacun des agents qui y évoluent.

*

Il a été question tout au long de cette 3^e partie d'un modèle interprétatif qui rendrait compte de notre travail sur le catalogue des Éditions Hurtubise HMH et qui pourrait servir à la recherche faite sur les catalogues d'autres maisons d'édition, éventuellement appartenant à d'autres marchés éditoriaux. Nous avons donné plusieurs éléments descriptifs et synthétiques de ce modèle. Si nous reprenons tout cela, à quoi ce modèle ressemble-t-il?

Il s'agit d'un modèle qui est tout d'abord issu d'un examen de la réalité. Cet examen est une description et une hiérarchisation des éléments constitutifs de l'objet analysé. Un autre aspect fondamental de notre modèle, c'est que chacun des éléments de l'objet est notamment défini par une quantité. L'importance relative des quantités est un puissant moteur de hiérarchisation. Il n'est pas le seul, mais il a été déterminant pour notre travail. De plus, les liens qui existent entre les éléments de l'objet et qui montrent les rapports de

ceux-ci entre eux, ont aussi une grande importance. À ce stade-ci, on pourrait dire de notre modèle, qu'il est essentiellement structural et quantitativiste.

Mais cet objet se définit aussi par les liens qu'il a avec le monde social. Dit de la sorte, cela peut paraître une évidence. Mais il importe ici de préciser quelque peu, une fois encore, cette idée qui a le mérite de contrebalancer le mouvement de clôture habituel de l'objet de recherche, ou plutôt d'indiquer une perspective supplémentaire (qui ne fait peut-être que reculer les limites de cette clôture). L'objet d'analyse porte en lui-même un certain nombre d'éléments que l'analyse, pour ses propres besoins, pointe au moins pour le temps qu'elle opère. Aussi est-il important de comprendre dès le départ que les éléments qui définissent l'objet d'analyse sont eux-mêmes les produits d'échanges sociaux. L'auteur d'un livre est désigné tel par la socio-culture dans laquelle il évolue; son appartenance générationnelle renvoie au système éducatif qui l'a formé ainsi qu'à l'état de la structure familiale qui a contribué à cette formation; les genres dans lesquels il s'illustre sont des produits de discussions esthétique-éditoriales auxquels il adhère, le plus souvent sans se poser de questions quand à leurs fondements socio-historiques. Ainsi en est-il de tous les éléments que nous avons analytiquement isolés dans notre banque de données.

Le modèle que nous avons systématisé et que nous proposons n'est pas d'une entière nouveauté puisque qu'on en trouve notamment des applications empiriques dans des recherches du GRÉLQ. Il a permis de diriger notre recherche et de pointer ce qui semblait l'élément important qui pouvait répondre à nos hypothèses. En effet, par son caractère totalisant, la série-collection contient (y compris par la catégorie hors-séries-collections) toute la production d'un éditeur. Par son caractère double, à la fois organisateur d'une

production (celle de la maison d'édition, ou si l'on veut du catalogue) et interprétation des conditions du marché (par la lecture que l'éditeur en fait et qu'il incarne en elle), elle sert d'objet transitif, de lieu de passage obligé. Enfin, par tous les éléments qui la constituent (et qui sont autant de champs de saisi de notre base de données), elle inscrit le produit dans un procès permanent, dont l'élaboration regroupe un certain nombre d'agents, soumis à une direction, échangeant entre eux et construisant cet objet qui s'inscrira lui-même dans un faisceau d'échanges dès lors qu'il entreprendra sa circulation sociale.

On objectera que ce n'est pas tant la série-collection qui circule que les titres qui composent celle-ci. Et cela est vrai! Mais ces titres ont été conçus (entièrement dans le cas des séries), écrits (pour s'y joindre) et rassemblés (par l'éditeur) pour transiter par le canal qu'elle représente dont la matérialité est moins évidente, nous en sommes conscient, que les livres proprement dits qui la composent, mais beaucoup plus agissant. Par ailleurs, fidèle à sa double nature d'objet déterminé qui détermine à son tour, la série-collection reçoit les influences de deux sources : le secteur éditorial dans lequel elle se développe et le genre qu'elle illustre. Il s'agit donc bien d'un objet transitif dont l'importance est essentiellement due à son caractère pragmatique. La collection n'est pas le roman (un genre) ni la littérature générale (un secteur), mais quelque chose où le génie de l'éditeur, dans ce que cette chose a de construction et d'interprétation, se donne le mieux à voir. En ce sens, elle est bien une création éditoriale qui à son tour crée une catégorisation opératoire et dynamique. Il serait sans doute abusif de dire qu'elle est à l'origine du catalogue, mais d'une certaine façon c'est bien elle qui le détermine le plus radicalement. C'est ce que nous avons voulu montré dans cette 3^e partie.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Nous aimerions conclure notre thèse par une réflexion en deux temps. D'abord, nous reviendrons sur ce qui est pour nous l'objectif premier de notre travail, soit la recherche d'un modèle explicatif qui unifierait notre démarche et qui donnerait leur véritable articulation aux parties qui composent cette thèse, soit la théorie, l'histoire et l'analyse. Ensuite, nous réfléchirons sur les rapports entre quantité et culture, éléments qui traversent notre texte.

Par cette conclusion, nous ne voulons pas clore définitivement notre travail, bien au contraire. Nous voulons plutôt ouvrir une discussion dans laquelle nous examinerons ce que nous a apporté notre thèse, ce qu'elle a mis en marche, ce qui lui reste à reprendre et à mener plus loin encore. C'est donc un bilan provisoire que nous proposons, en même temps qu'un élan vers nos travaux ultérieurs dont certains sont déjà en chantier.

1. Modèle

Le but premier de notre thèse était d'utiliser l'analyse quantitative afin de structurer un objet de recherche qui s'y prêtait et ainsi d'en proposer une compréhension. Cet objet fut choisi dans le domaine du livre; il s'agit du catalogue d'un éditeur qu'il faut envisager comme un objet contenant les informations relatives à la totalité d'une production. Les informations recueillies ont d'abord consisté en une énumération à la suite de l'examen d'un certain nombre de documents (livres). Ensuite, la totalité qu'est le catalogue, c'est-à-dire la somme de tous les documents (livres) édités tenant compte de ce qui compose

ces documents mêmes, a été détaillée à son tour et structurée en fonction du contenu du catalogue et aussi en fonction du marché dans lequel cette totalité a été produite et qui s'offrait à sa diffusion. C'est donc à une mise en perspectives d'un objet et de son contexte que nous avons procédé par notre travail. Il s'agissait d'élaborer une connaissance issue directement de l'analyse quantitative et de la valider par une connaissance historique à la fois de la maison d'édition, productrice du catalogue, et du marché dans lequel cette maison s'est positionnée successivement au cours des ans.

Deuxième aspect important de notre travail : l'objet auquel nous nous sommes intéressés est produit dans un secteur déterminé de l'activité sociale. Ce secteur s'est modifié au cours des ans, mais pour la période que recouvre notre recherche il s'est défini essentiellement par la culture et l'économie. Le catalogue tel que nous l'avons envisagé est donc à la fois tributaire de l'un et de l'autre. Dans la culture, le catalogue propose d'abord des contenus qu'on associe à la littérature, à la pensée, voire aux arts. Mais ces contenus ont aussi à voir avec d'autres pratiques sociales comme l'éducation, les loisirs, la formation de façon générale. C'est notamment le fait que ces contenus se retrouvent dans le catalogue analysé qui nous a aussi autorisé à étendre l'acception restreinte du mot culture à un sens plus large qu'on peut dire sociologique voire anthropologique. Mais le catalogue est aussi tributaire de l'économie. Il est le produit d'une activité industrielle dont le but est non seulement la rentabilité mais aussi l'augmentation continue des profits dont une partie assure le développement même de l'entreprise.

Vu de cette façon, le catalogue n'est plus seulement un objet clos sur lui-même qui contiendrait des caractéristiques qu'on peut faire jouer les unes par rapport aux autres en une sorte de combinatoire analytique; il est aussi un objet lié de 1000 façons à des

échanges sociaux qu'on peut hiérarchiser, par exemple en fonction de l'acte éditorial en tant que tel et des actes autres avec lesquels l'édition est en relation. Autrement dit, et par exemple, le manuel scolaire est à la fois un produit de l'édition et un produit des rapports du monde éditorial avec le monde pédagogique, le monde éducatif, le monde politique, le monde de la connaissance, le monde financier. Les changements qui surviennent dans l'un ou l'autre monde peuvent donc affecter, par les échanges qu'ils ont entre eux, d'autres mondes sociaux. C'est cette stratification et ce faisceau de relations autour d'un objet que nous avons aussi voulu montrer dans notre recherche, nous attachant particulièrement à la dynamique même qui commande le changement ou en résulte.

Enfin, cette recherche sur un objet éditorial, nous avons voulu la situer dans un cadre théorique qui en fasse comprendre le développement spécifique, mais aussi qui situe ce dernier dans un développement plus large qui touche non seulement les sciences humaines et sociales, mais aussi la recherche scientifique contemporaine. Bien que nous ayons concentré notre synthèse théorique sur l'analyse quantitative et sur le 20^e siècle, nous avons aussi à l'esprit que cette synthèse s'inscrivait dans un développement de la science moderne dans son rapport au réel investigué et conceptualisé qui prend origine à la Renaissance.

Dès le départ, dans notre esprit, ce qui devait unifier notre démarche de recherche, c'est le modèle que nous élaborerions et que nous soumettrions à l'examen d'un jury *ad hoc*. Une chose fort importante était l'analyse du catalogue, tout autant que la synthèse théorique et la synthèse historique, chacune en elle-même et l'une et l'autre placées dans une perspective, une dynamique précise; mais une chose tout aussi importante était la conception générale de notre travail qui unifierait ce qui pourrait apparaître à prime abord

comme distant. Or, c'est précisément le modèle interprétatif qui devait articuler les parties de la thèse entre elles, proposer une ligne organisatrice, une structure générale de compréhension. Toutefois, une autre évidence nous apparut rapidement, c'est que pour que le modèle soit perçu du lecteur, il fallait que nous le lui rendions sensible le plus tôt possible dans le texte. Pour cela, la simplicité devait commander notre travail. D'où cette construction de notre thèse en trois parties qui correspondent à trois moments dans notre démarche, soit le moment théorique, le moment historique et le moment analytique. Cette simplicité d'architecture nous permettait de proposer un redoublement de sens à cette division tripartite; les trois moments épistémologiques devenaient ainsi un modèle interprétatif dont nous n'étions certes pas le découvreur, mais qui bien compris pouvait nous permettre d'accéder à une approche qui dépasserait notre objet d'analyse pour atteindre à une sorte d'universalité de la démarche même. Autrement dit, nous pourrions changer de catalogue, nous pourrions même prendre un tout autre objet social qu'un catalogue, nous pourrions varier dans la période historique et varier même dans l'objet théorique retenu et synthétisé, prenant l'analyse culturaliste plutôt que quantitative par exemple, et nous arriverions à élaborer un travail dont les conclusions seraient forcément autres que celles proposées ici mais qui seraient garanties d'un résultat directement lié à la démarche même. C'est en cela que le fondement de notre démarche devait relever du modèle interprétatif plutôt que de tout autre aspect du travail. Comment produire une thèse qui dépasse l'objet empirique et qui s'inscrive plutôt dans une recherche des règles de fonctionnement des objets sociaux? Comment en arriver à proposer une recherche dont la démarche serait commune à toute recherche scientifique qui s'inscrirait à tout le moins dans le domaine des sciences sociales? Au-delà de la théorie, de la synthèse

historique et de l'analyse de l'objet, éléments fondamentaux du modèle, ce sont les articulations entre ces aspects en tant qu'étapes d'une méthode qui devaient assurer la base de notre thèse. Une fois cette règle posée, les contenus proprement dits déterminent l'apport cognitif du modèle. Les deux sont donc importants, l'un organisant la matière que les autres offrent.

2. Quantité et culture

Nous terminerons cette thèse avec quelques considérations générales sur son axe d'interrogation central à savoir les rapports entre quantité et culture.

L'hypothèse de départ de notre travail consistait à examiner comment nous pouvions déterminer et évaluer les moments du changement dans un objet de recherche qui évolue dans un temps relativement long. Pour ce faire, nous avons choisi un objet dans lequel se trouvait tout naturellement de la quantité, un catalogue d'éditeur. Cet objet appartenait aussi à la culture et cela dans les deux acceptions qu'on reconnaît à ce mot, celle qui touche aux arts, aux lettres et aux choses de l'esprit comme celle qui a rapport aux pratiques sociales dans ce que ces dernières ont de créatrice de techniques et d'institutions; c'est le sens anthropologique. C'est donc dans cette constellation que s'est développée notre recherche. Si on examine le développement des sciences sociales (économie, sociologie voire histoire), on constate que l'utilisation de l'analyse quantitative et de la statistique dans la recherche sur le livre a pris un certain temps à y émerger. En France, elle est venue de deux sources soit l'histoire économique et sociale telle que pratiquée par l'École des *Annales* et les statistiques contemporaines sur le livre

qui, ayant démarré modestement, ont été développées avec un grand souci de cohérence économique par l'État (à travers l'INSEE). Les premières études françaises, parues à la fin des années 1950 et au tout début des années 1960, ont immédiatement tenues compte de l'ensemble de ces aspects, économiques, sociaux et culturels tant dans une perspective historique que sociologique. Toutefois un clivage se fit rapidement jour, dans l'ensemble de l'historiographie, entre les historiens partisans d'une analyse quantitative stricte et ceux qui, critiquant ce parti pris qualifié de scientifique, prônaient une approche culturaliste. De son côté, la sociologie a vu l'importance qu'il y avait à examiner les lieux de production en fonction des agents qui y participent, des produits qui y sont élaborés et de la circulation de ceux-ci dans une partie ou l'autre du monde social. On s'est avisé à un certain moment, en histoire comme en sociologie, que le procès de la production et la circulation du produit induisent un sens dans le contenu cognitif dont le produit même, le livre, est porteur. Le sens ne va pas d'un esprit à l'autre sans qu'il ne passe par un ensemble de média qui le forment et le transforment. Dans une société de massification et de consommation, comme celle qui s'est développée dans le monde occidental à partir des années 1960, le produit et la distribution participent de la valeur culturelle entendue ici comme constructeur de sens. La critique faite à l'entreprise culturelle depuis les années 1930-1940, notamment par l'École de Francfort et certains de ses représentants comme Adorno et Horkheimer (1974 [1944]), et qui la considère comme un simple rouage de l'entreprise capitaliste dans la consommation de masse, mériterait certes qu'on en reprenne les éléments. En effet, c'est peut-être à une nouvelle définition de l'expression culture de masse qu'il faudrait se consacrer tant les choses auraient changé depuis lors.

Pour notre part, nous avons voulu tenir compte de l'un et l'autre courant (quantitativiste et culturaliste) non pas dans un souci d'œcuménisme, mais bien plutôt parce qu'il nous semble que les deux peuvent se compléter. Notre approche n'est pas historique, mais sociologique, et cela même si nous recourons à l'histoire pour comprendre le contexte dans lequel notre objet a évolué. Par ailleurs, si nous avons examiné l'économie d'un catalogue, c'est-à-dire la répartition chiffrée de son activité, c'était non seulement pour en comprendre le fonctionnement, mais aussi pour tenir compte de l'économie générale du livre, inscrivant son produit dans un rapport de rendement financier et la production (comme processus) dans un ensemble social à la fois précis du marché du livre et plus large des échanges sociaux.

Bien des choses sont restées en suspens au cours de ce travail. Et assez curieusement, l'écriture tend à proposer un objet rond, parfaitement lisse, fini, d'où toute solution de continuité semble exclue. C'est bien sûr une illusion à laquelle cette conclusion a voulu obvier. En réalité, de nombreux fils continuent de pendre et sans doute le lecteur les a-t-il repérés, ici et là. Ainsi, bien que nous aurions aimé aller plus amplement dans la théorie, développant notamment une critique plus ferme des principes à la base de notre travail, force est de reconnaître qu'il aurait fallu alors approfondir certains concepts fondamentaux, notamment ceux liés aux industries culturelles dans leurs rapports avec le monde économique et le monde social, et plus particulièrement culturel. Par ailleurs, il nous semble que désormais, sous l'effet notamment de la massification des rapports sociaux et de leur globalisation, il n'est peut-être plus possible de distinguer une culture au sens restreint des productions de l'esprit et la culture au sens général de l'ensemble des rapports sociaux producteurs de sens. Le livre s'est progressivement inscrit, depuis

les années 1960, dans un rapport social de massification. Bien qu'il puisse contenir les œuvres de l'esprit, celles-ci semblent médiatiser par toute une économie chargée d'en diffuser le contenu et la signification et qui dépasse le livre proprement dit. Ainsi, numérisation et Internet exercent précisément une pression sans cesse croissante sur le livre qui en modifie l'économie même. Ces choses n'ont pas du tout été envisagées dans notre travail alors qu'elles ont pris une importance déterminante à partir de la fin des années 1990 (qui coïncide, il est vrai, avec la fin de la période étudiée dans cette thèse). Ce sont là certains fils pendants dont il a été question.

*

Comme nous venons de le constater, une thèse de doctorat comporte de multiples aspects qui se présentent au doctorant d'abord progressivement puis, à partir d'un certain moment, tous à la fois. Il doit donc faire face à un certain nombre de difficultés, ou à des défis si l'on préfère, résolvant les uns rejetant les autres. En fin de parcours, une partie de son travail, celle entreprise en tout premier, est déjà quelque peu lointaine et ce n'est que par un travail d'analyse, se faisant lecteur de lui-même, qu'il peut porter un premier jugement sur ce qu'il a fait en inscrivant ce travail dans la suite d'un texte, la thèse proprement dite. C'est le sens que nous avons voulu évoquer dans cette conclusion. Celle-ci, encore une fois, ne prétend pas dire le dernier mot sur la thèse même. Elle se présente comme une synthèse sur quelques aspects importants du travail, c'est-à-dire le projet initial, notamment dans son hypothèse, le travail proprement dit dans sa multiplicité et enfin le texte final que le lecteur a eu sous les yeux.

La conclusion est aussi le moment où l'auteur se sépare de son lecteur. Que ce dernier sache toutefois que d'autres travaux sont déjà en cours qui reprennent un aspect ou l'autre de la thèse pour l'approfondir, la mieux comprendre, la prolonger et finalement tout cela exprimé dans une forme appropriée, forcément différente de ce qui fut, de ce qui est ici.

Comme nous le suggérons, au tout début de la thèse, dans notre introduction, en citant Pascal, le temps est l'élément qui détermine l'ampleur d'un travail, dans son volume et dans sa profondeur. Cette thèse est à ce jour le travail le plus ambitieux que nous ayons produit. Cette ambition apparaît notamment par le volume qu'elle occupe. Plus de 600 pages où la difficulté ultime a été de contrôler l'information que nous y mettions. Ce qui veut dire d'éviter les contradictions, alors que certaines parties sont écrites depuis plusieurs années et que d'autres viennent tout juste d'être composées. Sans compter que cet outil formidable qu'est le traitement de texte permet de modifier facilement en tout point ce qui est écrit, effaçant des pages entières, déplaçant des parties, en réécrivant d'autres pour préciser des idées, améliorer le style, tout cela ayant pour résultat de fragiliser le rapport que l'auteur a avec son texte. La relation de l'auteur avec ce qu'il écrit est telle qu'il finit par se glisser une incertitude sur cette totalité qu'est le texte. Cela existait avant le traitement de texte proprement dit, mais ce dernier l'a amplifié. En sorte que, si nous pouvions avoir le loisir de laisser dormir un temps le texte avant de le mettre en circulation, pour l'oublier, et que nous le reprenions plus tard, sans aucun doute verrions-nous alors les imperfections qui s'y trouvent et procéderions-nous illico à des corrections. Le temps, encore une fois, nous a manqué; il semble qu'il nous échappe toujours!

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

1. Catalogues de Hurtubise HMM	
a. Littérature générale	603
b. Jeunesse	604
c. Scolaire	604
d. Divers	605
2. Statistiques générales et éditoriales	606
3. Catalogues des bibliothèques consultés (sites Internet)	608
4. Articles et monographies	609

1. Catalogues de Hurtubise HMM

a. Littérature générale

Catalogue / Avril 1967. Littérature (1967). Montréal : éditions HMM, dépliant.

Catalogue / Mai 1968. Littérature (1968). Montréal : éditions HMM, dépliant.

Catalogue / Mai 1969. Littérature (1969). Montréal : éditions HMM, brochure.

Catalogue / 1970. Littérature (1970). Montréal : éditions HMM, cahier broché.

Littérature. Éditions Hurtubise HMM. Catalogue 1974/1975 (1974-1975). Montréal : cahier broché.

Littérature. Éditions Hurtubise HMM. Catalogue 1975 (1975). Montréal : Éditions Hurtubise HMM, cahier broché.

Littérature. Éditions Hurtubise HMM. Catalogue 1975 (1975). Montréal : Éditions Hurtubise HMM, cahier broché. (En 1976, le même catalogue est diffusé dans lequel on a collé une « Liste des prix des ouvrages de littérature - août 1976 », prix qui diffèrent de ceux du catalogue 1975)

Catalogue littéraire. Éditions Hurtubise HMM 78. Montréal : Hurtubise HMM, [sd], cahier broché.

Catalogue littéraire 80. Éditions Hurtubise HMM. Ville Lasalle : Hurtubise HMM, [sd], cahier broché.

Catalogue littéraire 81. Éditions Hurtubise HMM. Ville Lasalle : Hurtubise HMM, [sd], cahier broché.

Catalogue littéraire 82. Éditions Hurtubise HMM. Lasalle : Hurtubise HMM, [sd], cahier broché.

Catalogue littéraire 1984. Éditions Hurtubise HMMH. LaSalle : Hurtubise HMMH, [sd], cahier broché.

Catalogue littéraire 1999-2000. 40 ans d'édition québécoise. Montréal : éditions Hurtubise HMMH, [sd], cahier broché. Avec un encart dépliant sur les « Nouvelles parutions ».

Littérature et sciences humaines. Catalogue 2009 (2008). Montréal : Éditions Hurtubise HMMH.

b. Jeunesse

Catalogue Jeunesse. Ville de LaSalle : Éditions Hurtubise HMMH, [sd], cahier broché.

Catalogue Jeunesse 1991. LaSalle : Hurtubise HMMH, [sd].

HMMH Jeunesse. Catalogue 1993. LaSalle : Éditions Hurtubise HMMH, [sd].

Jeunesse Catalogue 1994. LaSalle : Hurtubise HMMH, [sd].

Guide de lecture jeunesse 1996, 1997. Cent titres jeunesse (1996). LaSalle : Éditions Hurtubise HMMH.

Guide de lecture jeunesse 1998 (1997). Montréal : Éditions Hurtubise HMMH.

Guide de lecture jeunesse 1999 (1999). Montréal : Éditions Hurtubise HMMH.

Guide de lecture jeunesse 2008 (2008). Montréal : Éditions Hurtubise HMMH.

c. Scolaire

Catalogue 1988-89. Hurtubise HMMH Marcel Didier. [sl], [sd].

Catalogue 1989-90. Hurtubise HMMH Marcel Didier. LaSalle : [sd].

Catalogue scolaire 1994. Hurtubise HMMH. LaSalle : Éditions Hurtubise HMMH et Didier, [sd].

Catalogue scolaire 1995. Hurtubise HMMH. LaSalle : Éditions Hurtubise HMMH et Didier, [sd], 72 p. [Avec liste de prix encartée]

Catalogue scolaire 1997-1998. Primaire, secondaire, collégial. Hurtubise HMMH. Montréal : Éditions Hurtubise HMMH et Didier, [sd].

Catalogue scolaire 1999-2000. Primaire, secondaire, collégial. Hurtubise HMMH. Montréal : Éditions Hurtubise HMMH et Didier, [sd]. [Avec liste de prix encartée]

d. Divers

Cahiers du Québec. Catalogue 1973 (1973). Montréal : Éditions Hurtubise HMH, cahier broché.

Catalogue anniversaire des Cahiers du Québec, 1971-1981 (1981). Ville Lasalle : cahier broché.

Catalogue 1991-1992. Groupe HMH. LaSalle : [sd]. [Production littéraire et scolaire]

40 ans d'édition au Québec. Les éditions Hurtubise HMH. Montréal : éditions Hurtubise HMH, [sd], cahier broché.

Catalogue Beaux livres 2004 Hurtubise HMH. [sl], [sd].

2. Statistiques générales et éditoriales

Annuaire du Canada 1963-1964. Ottawa : Bureau fédéral de la statistique.

Annuaire du Canada 1967. Ottawa : Bureau fédéral de la statistique.

Annuaire du Canada 1976-77. Ottawa : Statistique Canada.

Annuaire du Canada 1988. Ottawa : Statistique Canada.

Annuaire du Canada 1997. Ottawa : Statistique Canada.

Annuaire du Canada 2007. Ottawa : Statistique Canada.

Annuaire du Québec 1966-1967. Québec : Ministère de l'Industrie et du Commerce, Bureau de la statistique du Québec.

Annuaire du Québec 1975-1976. Québec : Ministère de l'Industrie et du Commerce, Bureau de la statistique du Québec.

Le Québec statistique, 1985-1986. Québec : Bureau de la statistique du Québec.

Le Québec statistique, 1989. Québec : Les publications du Québec.

Le Québec statistique, 2002. Québec : Institut de la statistique du Québec.

ALLARD, Pierre (1984). *Statistiques de l'édition au Québec en 1983*. Montréal : Bibliothèque nationale du Québec.

BERGERON, Carole (1989). *Statistiques de l'édition au Québec en 1988*. Montréal : Bibliothèque nationale du Québec.

BERGERON, Carole (1990). *Statistiques de l'édition au Québec en 1989*. Montréal : Bibliothèque nationale du Québec.

BERGERON, Carole (1991). *Statistiques de l'édition au Québec en 1990*. Montréal : Bibliothèque nationale du Québec.

Bibliothèque nationale du Québec (1984). *Statistiques de l'édition au Québec, 1968-1982*. Montréal : ministère des Affaires culturelles.

FOURNIER, Claude (1985). *Statistiques de l'édition au Québec en 1984*. Montréal : Bibliothèque nationale du Québec.

FOURNIER, Claude (1986). *Statistiques de l'édition au Québec en 1985*. Montréal : Bibliothèque nationale du Québec.

FOURNIER, Claude (1993). *Statistiques de l'édition au Québec en 1991*. Montréal : Bibliothèque nationale du Québec.

FOURNIER, Claude (1993). *Statistiques de l'édition au Québec en 1992*. Montréal : Bibliothèque nationale du Québec.

- FOURNIER, Claude (1994). *Statistiques de l'édition au Québec en 1993*. Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- FOURNIER, Claude (1996). *Statistiques de l'édition au Québec en 1994*. Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- FOURNIER, Claude (1996). *Statistiques de l'édition au Québec en 1995*. Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- FOURNIER, Claude (1997). *Statistiques de l'édition au Québec en 1996*. Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- FOURNIER, Claude (1998). *Statistiques de l'édition au Québec en 1997*. Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- FOURNIER, Claude (1999). *Statistiques de l'édition au Québec en 1998*. Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- FOURNIER, Claude (2000). *Statistiques de l'édition au Québec en 1999*. Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- FOURNIER, Claude (2001). *Statistiques de l'édition au Québec en 2000*. Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- FOURNIER, Claude, et Danielle LÉGER (2002). *Statistiques de l'édition au Québec en 2001*. Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- FOURNIER, Claude, et Danielle LÉGER (2003). *Statistiques de l'édition au Québec en 2002*. Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- VADNAIS, Ginette (1987). *Statistiques de l'édition au Québec en 1986*. Montréal : Bibliothèque nationale du Québec.
- VADNAIS, Ginette (1988). *Statistiques de l'édition au Québec en 1987*. Montréal : Bibliothèque nationale du Québec.
- STATISTIQUE CANADA (1979). *Statistiques de la culture. Édition du livre 1976 : une analyse culturelle*, Ottawa, ministère des Approvisionnement et Services du Canada.
- STATISTIQUE CANADA (1989). *Statistiques de la culture. Édition du livre 1987-1988*, Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services.

3. Catalogues de bibliothèques consultés (sites Internet)

Bibliothèque et Archives Canada : http://amicus.collectionscanada.gc.ca/aaweb-bin/aamain/basic_search?l=1&v=0&lvl=1&username=NLCGUEST&documentName=anon

Bibliothèque et Archives nationales du Québec : <http://catalogue.banq.qc.ca/cgi-bin/bestn?id=%5FZjow%2F%E2%7Dt%2DJQNFwwdX&act=2&data=1>

Bibliothèque nationale de France : http://catalogue.bnf.fr/jsp/recherche_simple_champ_unique.jsp?nouvelleRecherche=O&nouveaute=O&host=catalogue

British Library (Great Britain) : <http://www.bl.uk/>

Hurtubise HMH : <http://www.hurtubisehmh.com/index.php>

Library of Congress (USA) : <http://catalog.loc.gov/cgi-bin/Pwebrecon.cgi?DB=local&PAGE=First>

Université de Sherbrooke (Canada) : http://sdb-web2.biblio.usherbrooke.ca/web2/tramp2.exe/log_in?setting_key=french

Université de Montréal (Canada) : <http://www-atrium.bib.umontreal.ca:8000/WebZ/html/geacadvsearch.html?sessionId=01-62585-1642299355>

Université Laval (Canada) : http://ariane.ulaval.ca/web2/tramp2.exe/log_in?setting_key=french

4. Articles et monographies

« 25 ans : l'histoire d'une maison d'édition au Québec », communiqué émis par les éditions Hurtubise HMH, Ville LaSalle, [sd], 6 f. In : Suzanne Audet (2000), f. 202-207.

Actes de la conférence générale de l'UNESCO, 13^e session (1964). Paris, UNESCO.

ADORNO, Theodor W. (1963). « L'industrie culturelle » (conférence prononcée les 21 et 28 septembre 1963). En ligne (http://www.letterier.net/adorno/02industrie_culturelle.pdf), consultée le 25 février 2009.

ADORNO, Theodor W., et Max HOKHEIMER (1974 [1944, 1947]). *La dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, traduit de l'allemand par Eliane Kaufholz. Paris : Gallimard, collection « Bibliothèque des idées ».

ALLAIRE, Benoit (2004). *État des lieux. Du livre et des bibliothèques*. Québec : Institut de la statistique.

ALLARD, Michel, Paul AUBIN et Monique LEBRUN (2007). « Le manuel scolaire devenu objet d'étude », *Le manuel scolaire. D'ici et d'ailleurs, d'hier à demain*, Monique Lebrun (dir.). Québec : PUQ, p. 117-121.

AMALVI, Christian (1991 [1986]). « L'histoire à l'école et au lycée : les manuels d'Hachette (1918-1940) », *Histoire de l'édition française. Le livre concurrencé, 1900-1950*, R. Chartier et H.-J. Martin (dir.). Paris : Fayard / Cercle de la Librairie, p. 330-331.

ANDRIES, Lise (1978). « La Bibliothèque bleue : les réécritures de *Robert le Diable* », *Littérature*, n° 30 (mai), p. 51-66.

ANDRIES, Lise (1981). « La Bibliothèque bleue : textes populaires et transcriptions lettrées », *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-février (81^e année, n° 1), p. 24-47.

ANDRIES, Lise (2003). « Note sur la présente édition », *La bibliothèque bleue. Littérature de colportage*, L. Andries et G. Bollème. Paris : Éditions Robert Laffont, collection « Bouquins », p. 7.

ANDRIES, Lise (2003). « La culture populaire en question », *La bibliothèque bleue. Littérature de colportage*, L. Andries et G. Bollème. Paris : Éditions Robert Laffont, collection « Bouquins », p. 9-32.

ANGERS, Stéphanie, et Gérard FABRE (2004). *Échanges intellectuels entre la France et le Québec (1930-2000). Les réseaux de la revue Esprit avec La Relève, Cité libre, Parti pris et Possibles*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, collection « Sociologie contemporaine ».

- Anonyme (1951). « Bibliographie des œuvres de Daniel Mornet », *Mélanges d'histoire littéraire offerts à Daniel Mornet, professeur honoraire à la Sorbonne par ses anciens collègues et ses disciples français*. Paris : Librairie Nizet, p. IX-XXIV.
- Anonyme (1998). « La transformation des Éditions Mame », dans *L'Édition française depuis 1945*, Pascal Fouché (dir.), [sl], Éditions du Cercle de la librairie, p. 303.
- Anonyme (2007). « Chronologie », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. XXVII-XXXII.
- ARCHAMBAULT, Johanne, et Jacques HAMEL, avec la collaboration de Dominic FORTIN (1998). « Une évaluation partielle de la méthodologie qualitative en sociologie assortie de quelques remarques épistémologiques », *La recherche qualitative : diversité des champs et des pratiques au Québec*, Jean Poupart et autres. Boucherville : Gaëtan Morin éditeur, p. 93-153.
- ARDIA, Franco (1998). « Georges-Victor Bridel (1818-1889), éditeur-imprimeur lausannois », Alain Clavier et François Vallotton (dir.). *Figures du livre et de l'édition en Suisse romande (1750-1950)*, actes du colloque « Mémoire éditoriale » 1997. Lausanne : Fondation Mémoire éditoriale, n° 1, p. 41-56.
- ARON, Raymond (1948 [1937]). « Cause et premier moteur (De la causalité à la théorie) », *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*. Paris : Gallimard, collection « Bibliothèque des idées », p. 216-227.
- ARON, Raymond (1971). « Comment l'historien écrit l'épistémologie : à propos du livre de Paul Veyne », *Annales ESC*, vol. 26, n° 6, p. 1319-1354.
- ASSATHIANY, Pascal (2005). Conférence donnée dans le cadre des séminaires du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (GRÉLQ), 24 septembre. Enregistrement sonore, Archives du GRÉLQ, Université de Sherbrooke.
- ATTIAS-DONFUT, Claudine (1988). *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*. PUF, coll. « Le sociologue », Paris.
- ATTIAS-DONFUT, Claudine (1991). *Génération et âges de la vie*. Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », n° 2570.
- AUBIN, Paul (1995). *L'État québécois et les manuels scolaires au XIX^e siècle*, Sherbrooke, Ex Libris, coll. « Cahiers du GRÉLQ », n° 2.
- AUBIN, Paul (2007). « L'édition du manuel scolaire au Canada français », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*, C. Gerson et J. Michon, dir. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 251-253.
- AUDET, Michel (1979). « La quête d'un État : la politique québécoise du développement culturel », *Recherches sociographiques*, vol. 20, n° 2 (mai-août), p. 263-275.

- AUDET, Suzanne (2000). « De l'arbre à ses fruits : étude de la collection 'L'arbre' de la maison d'édition Hurtubise HMH : 1963-1974 », mémoire de maîtrise, Sherbrooke, université de Sherbrooke.
- BAILLARGEON, Gérald, et Louise MARTIN (1998). *Méthodes quantitatives et analyse de données en sciences humaines*. Trois-Rivières Ouest, Éditions SMH.
- BAILLARGEON, Jean-Paul (1991). « Les livres québécois en langue française au Québec face aux livres de France », *Communication* (université Laval), vol. 12, n° 2, p. 190-217.
- BAJOIT, Guy (2003). *Le Changement social*. Paris, Armand Colin, coll. « Cursus ».
- BANTI, Alberto M. (1991). « *Storie e microstorie* : l'histoire sociale contemporaine en Italie (1972-1989) », *Genèses*, n° 3, p. 134-147.
- BARBIER, Frédéric (1989). « Pour une approche statistique de la production imprimée française aux XVIII^e et XIX^e siècles », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. 147, p. 563-581.
- BARBIER, Frédéric (1990 [1985]). « Une production multipliée », *Histoire de l'édition française. Volume 3. Le temps des éditeurs. Du romantisme à la Belle Époque*. [Paris :] Fayard / Cercle de la Librairie, p. 105-130.
- BARBIER, Frédéric (1999). « Écrire *L'apparition du livre* », *L'apparition du livre*, Lucien Febvre et Henri-Jean Martin. Paris : Albin Michel, collection « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », n° 33 (1^{ère} édition : 1958), p. 537-588.
- BARBIER, Frédéric (2000). « Le XIX^e siècle industriel », *Histoire du livre*. Paris : Armand Colin, collection « U », p. 209-225.
- BARBIER, Frédéric (2000). « Le XX^e siècle : concurrences et mondialisation », *Histoire du livre*. Paris : Armand Colin, collection « U », p. 242-258.
- BARBIER, Frédéric (2000a). « D'une mutation l'autre : les temps longs de l'histoire du livre », *Revue française d'histoire du livre*, n^{os} 106-109, p. 7-18.
- BARBIER, Frédéric (2000b). *Histoire du livre*. Paris : Armand Colin, collection « U ».
- BARBIER, Frédéric (2007). « Henri-Jean Martin (1924-2007). Une vie de chercheur », [En ligne], <http://www.usherbrooke.ca/grelq/documents/inmemorihamhj.pdf> (Page consultée le 28 avril 2007).
- BARBIER, Frédéric, et Catherine BERTHO LAVENIR (2003 [1996]). « La valeur stratégique de l'information », *Histoire des médias, de Diderot à Internet*. Paris : Armand Colin, collection « U », p. 133-157.
- BARBIER, Frédéric, et Catherine BERTHO LAVENIR (2003 [1996]). « L'imprimé et la globalisation », *Histoire des médias, de Diderot à Internet*. Paris : Armand Colin, collection « U », p. 297-326.

- BARBUT, Marc (1994). « Sur la formalisation dans les sciences sociales », *Histoire & Mesure*, vol. 9, n^{os} 1-2, p. 5-12.
- BARKER, Ronald Ernest (1956). *Books for all. A Study of International Book Trade*. Paris : UNESCO.
- BARKER, Ronald Ernest, et Robert ESCARPIT (1973). *La faim de lire*. Paris : UNESCO / PUF.
- BARLUET, Sophie (2005). « L'édition en histoire : anatomie d'une crise », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n^o 86 (avril-juin), p. 81-89.
- BARON, Christine (2003). « Bibliothèque de littérature générale et comparée », *Revue de littérature comparée*, n^o 305, p. 77-82.
- BASSY, Alain-Marie (1991). « L'édition en marche », *Histoire de l'édition française. Tome IV : Le livre concurrencé, 1900-1950* (1^{ère} édition : 1986), sous la dir. de Roger Chartier et Henri-Jean Martin, Paris, Fayard / Cercle de la librairie, p. 615-620.
- BAUMOL, William J. (1967). « Macroeconomics of unbalanced growth: the anatomy of urban crisis », *American Economic Review*, Vol. 57, Issue 3 (June), p. 415-426.
- BAUMOL, William J., et William G. BOWEN (1966). *Performing Arts – The Economic Dilemma. A Study of Problems common to Theater, Opera, Music and Dance*. New York: The Twentieth Century Fund.
- BEAUCHAMP, Hélène (2005). *Les théâtres de création. Au Québec, en Acadie et au Canada français*. Montréal : VLB éditeur, collection « Les champs de la culture », n^o 6.
- BEAUD, Michel (2006). *L'art de la thèse. Comment préparer et rédiger un mémoire de master, une thèse de doctorat ou tout autre travail universitaire à l'ère du Net*. Paris : La découverte, collection « Guides Grands repères ».
- BEAUJOT, Roderic (2000). « Les deux transitions démographiques au Québec, 1860-1996 », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 29, n^o 2 (automne), p. 201-230.
- BEAULIEU, André, et Jean HAMELIN (1964-1975). *La presse québécoise : des origines à nos jours* (bibliographie). Québec : Presses de l'Université Laval, 10 tomes (1764-1975).
- BEAULIEU, André, Gilles GALLICHAN et Jean HAMELIN (1981). *Brochures québécoises, 1764-1972*. Québec : Ministère des communications, Direction générale des publications gouvernementales.
- BÉAUR, Gérard (1996). « Âge critique ou âge de raison ? Les dix ans d'*Histoire & Mesure* », *Histoire & Mesure*, vol. 11, n^o 1 / 2, p. 7-17.

- BÉLANGER, André-J. (1977). *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : La relève, La JEC, Cité libre, Parti pris*. Montréal : Hurtubise HMH, collection « Sciences de l'homme et humanisme », n° 8.
- BÉLANGER, Louis (1997). « Le jeune théâtre dans le champ théâtral québécois. Évolution idéologique, 1958-1985 ». Sherbrooke : Université de Sherbrooke, thèse de doctorat, 321 f.
- BELISLE, Claude, Gilles GAUVREAU, et al. (1972). *Études du marché et de l'industrie de l'édition au Québec*, octobre. (à compléter)
- BÉLISLE, Claude, Gilles GAUVREAU, Pierre LUSSIER, Marc ST-JEAN, et Jacques TRUDEL (sd). « Étude du marché et de l'industrie de l'édition au Québec ». S.l. : s.é. [Parution : 1972?]
- BELLEFEUILLE, Pierre de, et Alain PONTAUT, dir. (1972). *La bataille du livre au Québec : oui à la culture française, non au colonialisme culturel*. Montréal : Leméac, collection « Dossiers ».
- BENHAMOU, Françoise (1986). « Le marché du livre : un état des travaux », *Revue française de sociologie*, vol. 37, n° 3, p. 545-560.
- BENHAMOU, Françoise (2004 [1996]). *L'Économie de la culture*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », n° 192, 5^e édition.
- BÉRA, Matthieu, et Yvon LAMY (2003). *Sociologie de la culture*. Paris : Armand Colin, collection « Cursus. Sociologie ».
- BERGER, Peter, et Thomas LUCKMANN (2006 [1966]). *La construction sociale de la réalité*, traduit par Pierre Taminiaux (1986) revue par Danilo Martuccelli. Paris : Armand Colin, collection « Individu et société ».
- BERNARD, Paul (dir.) (2003). « Les chiffres pour le dire. Innovations conceptuelles et méthodologiques en statistiques sociales », dossier de la revue *Sociologie et sociétés*, vol. XXXV, n° 1 (printemps).
- BERTHO-LAVENIR, Catherine (2005). « Histoire culturelle / histoire des techniques : trois points de vue », *L'histoire culturelle du contemporain*. [SL :] Nouveau Monde Éditions, p. 359-383.
- BLETON, Paul (1995). « Si, d'aventure... la collection « L'Aventurier », ses séries et la lecture sérielle », dans *Armes, larmes, charme...*, Paul Bleton (dir.), Québec, Nuit blanche éditeur, p. 49-89.
- BOISCLAIR, Isabelle (1994). « L'édition féministe au Québec : les Éditions de la Pleine Lune et les Éditions du Remue-Ménage, 1975-1990 », mémoire de maîtrise. Sherbrooke : université de Sherbrooke.

- BOISCLAIR, Isabelle (1998). « Ouvrir la voie / x. Le processus constitutif d'un sous-champ littéraire féministe au Québec (1960-1990) ». Sherbrooke : Université de Sherbrooke, thèse de doctorat.
- BOISMENU, Gérard (2007). « Politique constitutionnelle et fédéralisme canadien : la vision de la Commission Tremblay », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, n° 1 (automne), p. 17-29.
- BOLLÈME, Geneviève (1965). « Littérature populaire et littérature de colportage au 18^e siècle », *Livres et société dans la France du XVIII^e siècle*, G. Bollème et autres. Paris / La Haye : Mouton & Co, collection « Civilisations et sociétés », n° 1.
- BOLLÈME, Geneviève (1971). *La bibliothèque bleue. Littérature populaire en France du XVII^e au XIX^e siècle*. Paris : Julliard.
- BOLLÈME, Geneviève (2003 [1975]). « Mille livrets bleus », *La bibliothèque bleue. Littérature de colportage*, L. Andries et G. Bollème. Paris : Éditions Robert Laffont, collection « Bouquins », p. 549-571.
- BOLLÈME, Geneviève (2003). « Relectures », *La bibliothèque bleue. Littérature de colportage*, L. Andries et G. Bollème. Paris : Éditions Robert Laffont, collection « Bouquins », p. 543-548.
- BONNASSIEUX, Marie-Pierre (1990a). « Best-sellers : un marché à conquérir pour les éditeurs québécois », *Livre d'ici*, 16 (3), novembre, p. 28-31.
- BONNASSIEUX, Marie-Pierre (1990b). « Les best-sellers au Québec et l'internationalisation du marché du livre », mémoire de maîtrise. Montréal : université de Montréal.
- BONNY, Yves (2004). *Sociologie du temps présent. Modernité avancée ou postmodernité?* Paris : Armand Colin, collection « U » (sociologie).
- BOSCHETTI, Anna (1991 [1986]). « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », *Histoire de l'édition française. Volume 4 : Le livre concurrencé, 1900-1950*, sous la direction de R. Chartier et H.-J. Martin. [Paris :] Fayard / Cercle de la Librairie, p. 511-566.
- BOUCHARD, Maurice (1963). « Commission d'enquête sur le commerce du livre dans la province de Québec. Rapport ». Montréal : [sé].
- BOUCHARD, Maurice (2002). *La foi dans les idées. Entretien avec Suzanne Cloutier-Rocher*. Montréal : Fides. Préface de Guy Rocher.
- BOUDET, Isabelle (2002). « Bibliographie nationale française », *Dictionnaire encyclopédique du livre. Volume I (A-D)*, Pascal Fouché, Daniel Péchoin et Philippe Schuwer, dir. [Paris :] Éditions du Cercle de la Librairie, p. 276-278.

- BOUDON, Raymond (1997). *La Logique du social. Introduction à l'analyse sociologique*. [Paris], Hachette Littératures, « Pluriel », n° 1011, (éditions antérieures : 1990, 1979).
- BOUDON, Raymond. «Le modèle. 5. Le modèle dans les sciences sociales », *Encyclopaedia Universalis*, [en ligne], (consulté le 3 avril 2008).
- BOURDIEU, Pierre (1966). « Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps modernes*, n° 246, novembre, p. 865-906.
- BOURDIEU, Pierre (1970). *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris : Éditions de Minuit, collection « Le sens commun ».
- BOURDIEU, Pierre (1971a). « Champ du pouvoir, champ intellectuel et habitus de classe », *Scolies*, n° 1, p. 7-26.
- BOURDIEU, Pierre (1971b). « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, 3^e série, n° 22, p. 49-126.
- BOURDIEU, Pierre (1977). « La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, février (n° 13), p. 3-43.
- BOURDIEU, Pierre (1979). *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Éditions de Minuit, collection « Sens commun ».
- BOURDIEU, Pierre (1980). *Questions de sociologie*. Paris, Minuit.
- BOURDIEU, Pierre (1982). *Leçon sur la leçon*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, Pierre (1988 [1975]). *L'ontologie politique de Martin Heidegger*. Paris : Éditions de Minuit, collection « Le sens commun ».
- BOURDIEU, Pierre (1995 [1989]). « Sur les rapports entre la sociologie et l'histoire en Allemagne et en France », entretien avec Lutz Raphael, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 106, p. 108-122.
- BOURDIEU, Pierre (1998 [1992]). *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (nouvelle édition revue et augmentée). Paris : Éditions du Seuil, collection « Points. Essais », n° 370.
- BOURDIEU, Pierre (1999). « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, mars (n°s 126-127), p. 3-28.
- BOURDIEU, Pierre, et Lutz RAPHAEL (1995 [1989]). « Sur les rapports entre la sociologie et l'histoire en Allemagne et en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 106, p. 108-122.
- BOUREAU, Alain (1989). « Propositions pour une histoire restreinte des mentalités », *Annales ESC*, novembre-décembre, n° 6, p. 1491-1504.

- BOUVAIST, Jean-Marie (1991). *Pratiques et métiers de l'édition*. Paris : Éditions du Cercle de la Librairie.
- BOUVERESSE, Jacques (2006). « Pierre Bourdieu : le savant et le politique », *Pierre Bourdieu, théorie et pratique. Perspectives franco-allemandes*, Hans-Peter Müller et Yves Sintomer (dir.). Paris : La découverte, collection « Recherches », p. 223-246.
- BOUVIER, Jean (1974). « Feu François Simiand ? », *Conjoncture économique, structures sociales. Hommage à Ernest Labrousse*. Paris | La Haye : Mouton, collection « Civilisations et sociétés », n° 47, p. 59-78.
- BOUVIER, Luc, et Max ROY (1996). *La littérature québécoise du XX^e siècle*. Montréal : Guérin.
- BOYER, Robert (1989). « Économie et histoire : vers de nouvelles alliances ? », *Annales E.S.C.*, n° 6, novembre-décembre, 1397-1426.
- BRANCOLINI, Julien, et Marie-Thérèse BOUYSSY (1970). « La vie provinciale du livre à la fin de l'Ancien Régime », *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle. II*, M.T. Bouyssy et autres. Paris / La Haye : Mouton & Co, collection « Civilisations et sociétés », n° 16, p. 3-37.
- BRAUDEL, Fernand (1949). *La Méditerranée et la Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris : Librairie Armand Colin.
- BRAUDEL, Fernand (1963). « Pour une histoire sérielle : Séville et l'Atlantique (1504-1650) », *Annales ESC*, mai-juin, n° 3, p. 541-553.
- BRAUDEL, Fernand (1969). « Les 'nouvelles' Annales », *Annales ESC*, mai-juin, n° 3, p. 571.
- BRAUDEL, Fernand (1997 [1958]). « La longue durée », *Les ambitions de l'histoire*, édition établie et présentée par Roselyne de Ayola et Paule Braudel. [Paris :] Éditions de Fallois (1997) ; éditions Le livre de poche, collection « Références », n° LP17 (1999), p. 191-230.
- BRAULT, Jean-Rémi (1983a). « Six mille nouveaux titres par année », *Le Devoir*, 16 août, p. 31.
- BRAULT, Jean-Rémi (1983b). « 25 ans d'édition au Québec », *Le Devoir*, 5 novembre, p. XI.
- BRAULT, Jean-Rémi (1987). *Bibliographie des éditions Fides. 1937-1987*, Montréal, Fides.
- BRAULT, Julien (2008). « À l'aube de ses 50 ans, Hurtubise HMH persiste à croire en la littérature ». *Livre d'ici. Édition électronique*, 8 décembre 2008, p. 1-3.

- BRISSON, Frédéric (2003). Entrevue avec Gilbert Picard, ex-représentant de Fomac, réalisée le 28 avril. Centre de documentation du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (GRÉLQ), Université de Sherbrooke, cassette audio n° 207.
- BRISSON, Frédéric (2005). « Figures du libraire au Québec », *Documentation et bibliothèques*, avril-juin, p. 129-138.
- BRISSON, Frédéric (2007a). « Les sources internationales d'approvisionnement », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1919 à 1980*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, p. 409-413.
- BRISSON, Frédéric (2007b). « La librairie », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1919 à 1980*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, p. 413-421.
- BRISSON, Frédéric (2008). « Les librairies françaises dans les colonies et à l'étranger. La librairie française au Canada », *Histoire de la librairie française*, P. Sorel et Fr. Leblanc (dir.). Paris : Éditions du Cercle de la Librairie, p. 146.
- BROUILLETTE, Sarah, et Jacques MICHON (2007). « La grande diffusion », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 425-428.
- BRUNET, Manon (1979). « Documents pour une histoire de l'édition au Québec avant 1900. Bibliographie analytique », mémoire de maîtrise ès arts, Montréal, Université de Montréal.
- BURGUIÈRE, André (2006 [1978]). « L'anthropologie historique », *La nouvelle histoire*, J. LeGoff (dir.). Bruxelles : Éditions Complexe, collection « Historiques », p. 137-165. Reprise partielle d'un ouvrage homonyme (1988, 1978).
- BURGUIÈRE, André (2006). *L'école des Annales. Une histoire intellectuelle*. Paris : Odile Jacob, collection « Histoire ».
- BUSSON, Alan, et Yves Evrard (1987). « Le livre », dans *Portrait économique de la culture*. Paris : La documentation française, collection « Notes et études documentaires », n° 4846, p. 53-73.
- BUZELIN, Hélène (2009). « Les contradictions de la coédition internationale : des pratiques aux représentations », dans *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, G. Sapiro (dir.). Paris : Nouveau Monde Éditions, p. 46-79.
- BUZZY, Stéphane (2002). « Georges Lefebvre (1874-1959), ou une histoire sociale possible », *Le mouvement social*, juillet-septembre, n° 200, p. 177-195.
- CAIRE, Guy, et Josef SMOLKA. « Planification (économie) », *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne], <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/corpus2.php?mots=comptabilité%20nationale&start=&napp=&nref=O142131&optimode=> (Page consultée le 12 juin 2007).

- CAIRE, Guy. « Clément Juglar », *Encyclopédie Universalis*. En ligne, consulté en mars 2007 sur abonnement institutionnel.
- CANVAT, Karl (1999). *Enseigner la littérature par les genres. Pour une approche théorique et didactique de la notion de genre littéraire*. Bruxelles : De Boeck Duculot, collection « Savoirs en pratique ».
- CARREWYN, L. (1986). « Canada — Le marché du livre en langue française au Québec », *Le Maître imprimeur*, L, 7, p. 7-13.
- CASTONGUAY, Claude (2004). *Les pensions : un sujet d'inquiétude?* Montréal : Presses HEC Montréal, collection « Série HEC Montréal. Les conférences Gérard-Parizeau ».
- CAU, Ignace (1977). « Crise de l'édition et politique du livre au Québec », *Possibles*, printemps / été (vol. 1, n° 3-4), p. 99-119.
- CAU, Ignace (1981). *L'édition au Québec, de 1960 à 1977*. Québec : Ministère des Affaires culturelles, collection « Civilisation du Québec ».
- CAYOUCETTE, Pierre (1997). « Une industrie menacée », *Le Devoir*, 19 avril, p. D1.
- CEDRONIO, Marina (1987). « Présentation » de *Méthode historique et sciences sociales. Choix et présentation de textes* de François Simiand. Paris : Éditions des Archives contemporaines, collection « Réimpression », p. 3-37.
- CELLARD, André (1997). « L'analyse documentaire », *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Jean Poupard et autres. Boucherville : Gaëtan Morin éditeur, p. 251-271.
- CHABOT, Marcel (1991). « Le manuel scolaire : panacée ou entrave? », *L'enseignement des sciences humaines au primaire. Développement, sous-développement ou développement du sous-développement?*, Y. Lenoir et M. Laforest (dir.). Sherbrooke : Éditions du CRP, p. 137-146.
- CHALIFOUX, Jean-Pierre (1973). « L'Édition au Québec, 1940-1950 », mémoire de maîtrise. Montréal : université de Montréal.
- CHAMBERLAND, Roger, et Heinz WEINMANN (1996). *Littérature québécoise. Des origines à nos jours. Textes et méthodes*.
- CHARLAND, Jean-Pierre (2005). *Histoire de l'éducation au Québec. De l'ombre du clocher à l'économie du savoir*. Saint-Laurent : Éditions du Renouveau pédagogique, collection « L'école en mouvement ».
- CHARLE, Christophe (1980). « Entretien avec Ernest Labrousse », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°s 32-33, p. 111-125.

- CHARLE, Christophe (1994). « Ambassadeurs ou chercheurs ? Les relations internationales des professeurs de la Sorbonne sous la III^e République », *Genèses*, n° 14 (janvier), p. 42-62.
- CHARTIER, Roger (1971). « Livre et espace : circuits commerciaux et géographie culturelle de la librairie lyonnaise au XVIII^e siècle », *Revue française d'histoire du livre*, p. 77-108.
- CHARTIER, Roger (1976). « Les Arts de mourir, 1450-1600 », *Annales E.S.C.*, 31^e année, n° 1 (janvier-février), p. 51-75.
- CHARTIER, Roger (1990 [1984]). « Livres bleus et lectures populaires », *Histoire de l'édition française*, tome 2 : *Le livre triomphant, 1660-1830*, Roger Chartier et Henri-Jean Martin, dir. [Paris :] Fayard / Cercle de la Librairie, p. 657-673.
- CHARTIER, Roger (1990). *Les origines culturelles de la Révolution française*. Paris : Seuil, collection « L'univers historique ».
- CHARTIER, Roger (1992). « L'ordre des livres ». *L'ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothécaires en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*. Aix-en-Provence : Alinéa, collection « De la pensée », p. 7-11.
- CHARTIER, Roger (1995 [1989]). « De l'histoire du livre à l'histoire de la lecture : les trajectoires françaises », *Histoires du livre : nouvelles orientations*, Actes du colloque de Göttingen (1990), Hans-Erick Bødeker, dir. Paris : IMEC Éditions (Maison des sciences de l'Homme), collection « In Octavo », p. 23-43.
- CHARTIER, Roger (1998 [1989]). « Le monde comme représentation », *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*. Paris : Albin Michel, collection « Bibliothèque Histoire », p. 67-86.
- CHARTIER, Roger (1998 [1993]). « Figures rhétoriques et représentations historiques », *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*. Paris : Albin Michel, collection « Bibliothèque Histoire », p. 108-125. Déjà paru dans *Storia della Storiografia* (1993), 24, p. 133-142.
- CHARTIER, Roger (1999). « Préface. Un livre fondateur », dans *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*, tome 1, d'Henri-Jean Martin. Genève : Droz, collection « Titre courant », n° 14, p. VII-XXI. Réédition de la thèse parue en 1969.
- CHARTIER, Roger (2007). « Henri-Jean Martin ou l'invention d'une discipline », *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 165, p. 313-328.
- CHARTIER, Roger, et Daniel ROCHE (1977). « L'histoire quantitative du livre », *Revue française d'histoire du livre*, juillet-septembre, p. 477-501.

- CHARTIER, Roger, et Daniel ROCHE (1986 [1974]). « Le livre. Un changement de perspective », *Faire de l'histoire*, Jacques Le Goff et Pierre Nora, dir., volume III. [Paris] : Gallimard, collection « Folio. Histoire », p. 156-184.
- CHARTIER, Roger, et Henri-Jean MARTIN, directeurs (1989-1991 [1982-1986]). *Histoire de l'édition française*, 4 tomes. Paris : Fayard / Cercle de la Librairie.
- CHARTIER, Roger, et Jacques REVEL (1979). « Lucien Febvre et les sciences sociales », *Historiens et géographes*, février, p. 427-442.
- CHAUBET, François (2009). « Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle. Bilan provisoire et perspectives », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 101, p. 179-190.
- CHAUNU, Pierre (1955-1959). *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*. Paris : Armand Colin et S.E.V.P.E.N. (Service d'édition et de vente des publications de l'Éducation Nationale), 8 volumes en 13 livres.
- CHAUNU, Pierre (1978 [1960]). « Dynamique conjoncturelle et histoire sérielle. Point de vue d'historien », *Histoire quantitative, histoire sérielle*. Paris : Librairie Armand Colin, collection « Cahiers des Annales », p. 11-19. Déjà paru dans *Industrie* (1960), 4 (6), juin, p. 370-376.
- CHAUNU, Pierre (1978 [1964]). « Histoire quantitative ou histoire sérielle », *Histoire quantitative, histoire sérielle*. Paris : Librairie Armand Colin, collection « Cahiers des Annales », p. 20-27. Déjà paru dans *Cahiers Vilfredo Pareto* (1964), 3, p. 165-176.
- CHAUNU, Pierre (1978 [1970]). « L'histoire sérielle. Bilan et perspectives », *Histoire quantitative, histoire sérielle*. Paris : Librairie Armand Colin, collection « Cahiers des Annales », p. 121-138. Déjà paru dans *Revue historique* (1970), n° 494 (avril-juin), p. 297-320.
- CHAUNU, Pierre (1978 [1973]). « Un nouveau champ pour l'histoire sérielle : le quantitatif au troisième niveau », *Histoire quantitative, histoire sérielle*. Paris : Librairie Armand Colin, collection « Cahiers des Annales », p. 216-230. Déjà paru dans *Méthodologie de l'histoire et des sciences humaines : mélanges en l'honneur de Fernand Braudel* (1973), Toulouse : Éditions Édouard Privat, p. 105-125.
- CHAUNU, Pierre (1978). « Histoire quantitative ou histoire sérielle », *Histoire quantitative, histoire sérielle*. Paris : Librairie Armand Colin, collection « Cahiers des Annales », p. 9.
- CHOPPIN, Alain (1991 [1986]). « Le livre scolaire », *Histoire de l'édition française. Le livre concurrencé, 1900-1950*, R. Chartier et H.-J. Martin (dir.). Paris : Fayard / Cercle de la Librairie, p. 303-322.
- CHOPPIN, Alain (1998). « Hatier », *L'édition française depuis 1945*, P. Fouché (dir.). Paris : Éditions du Cercle de la Librairie, p. 770-771.

- CHOPPIN, Alain (1998). « Le livre scolaire et universitaire », *L'édition française depuis 1945*, P. Fouché (dir.). Paris : Éditions du Cercle de la Librairie, p. 312-339.
- CHOPPIN, Alain (1998). « Une perspective historique », *Les cahiers pédagogiques*, n° 369 (décembre), p. 9-11.
- CIBOIS, P. (1981). « Analyse des données et sociologie », *L'Année sociologique*, 31, p. 333-348.
- CLERC, Denis. « Cycles économiques », *Encyclopédie Universalis*. En ligne, consulté en mars 2007 sur abonnement institutionnel.
- COMPAGNON, Antoine (2002 [2000]). « Un monde sans auteur? », *Où va le livre?*, sous la direction de J.-Y. Mollier. Paris : La dispute, collection « États des lieux », p. 275-294.
- CORBIN, Alain (2000). *Historien du sensible, entretiens avec Gilles Heuré*. Paris : La découverte, collection « Cahiers libres ».
- CORBIN, Alain (2006). « 'Ne rien refuser d'entendre' », *Vacarme*, n° 35 (printemps), entretien réalisé par Vincent Casanova, Philippe Mangeot & Philippe Masanet. (Sur Internet : <http://www.vacarme.euur.org/article492.html> lu le 11 mai 2007)
- CORBO, Claude (2002). *L'éducation pour tous. Une anthologie du Rapport Parent*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, collection « PUM – Corpus ». Choix de textes et présentation par CC. Préface de Guy Rocher.
- CORRIVAUT, Claude, Gérald FORTIN, Yves MARTIN, Jean-Paul MONTMINY, et Marc-André TREMBLAY (1964). « Une enquête : le statut de l'écrivain et la diffusion de la littérature », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n° 1 (janvier-août), p. 75-98.
- CORROYER, Denis, et Marion WOLFF (2003). *L'Analyse statistique des données en psychologie. Concepts et méthodes de base*. Paris, Armand Colin, coll. « Cours. Psychologie ».
- COT, Annie L. « Théorie de l'évolution économique, Joseph Aloys Schumpeter », *Encyclopédie Universalis*. En ligne, consulté en mars 2007 sur abonnement institutionnel.
- CÔTÉ-FORTIN, Israël (2002). « 'Tête-bêche'. Entrevue avec Catherine Germain et Françoise Ligier, 30 juillet 2002, midi, Montréal. Transcription ». Archives de la Chaire de recherche du Canada en histoire du livre et de l'édition, université de Sherbrooke.
- COULANGEON, Philippe (2005). *Sociologie des pratiques culturelles*. Paris : La découverte, collection « Repères », n° 418.

- COUTURE, François (2005). « Une vaste réflexion de Marc Ménéard. Définir une économie des industries culturelles », *Livre d'ici*, édition internet, 1^{er} mars, [p. 1-2].
- CROSS, Philipp (2001). « Sur la piste du cycle d'affaires : analyse mensuelle de l'économie à Statistique Canada de 1926 à 2001 », *L'observateur économique canadien*, vol. 14, n° 12 (décembre), p. 3.1-3.20.
- CRUBELLIER, Maurice (1974). *Histoire culturelle de la France, XIX^e-XX^e siècle*. Paris : Armand Colin, collection « U » (Histoire contemporaine).
- CUCHE, Denys (1996). *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris : La découverte, collection « Repères », n° 205.
- DARNTON, Robert (1982 [1979]). *L'aventure de l'Encyclopédie, 1775-1800. Un best-seller au siècle des lumières*. Paris : Librairie Académique Perrin, traduit de l'américain par Marie-Alyz Revellat; préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie; 1^{ère} édition américaine : 1979.
- DARNTON, Robert (1983 [1971]). « De la sociologie de la littérature à l'histoire de l'édition », *Bohème littéraire et Révolution. Le monde des livres au XVIII^e siècle*. [Paris :] Le Seuil / Gallimard, collection « Hautes Études », p. 71-109.
- DARNTON, Robert (1985). « Conclusion », *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, traduit de l'américain (1984) par Marie-Alyz Revellat. Paris : Robert Laffont, collection « Les hommes et l'histoire », p. 239-245.
- DEGENNE, Alain (2003). Introduction à l'analyse des données longitudinales. [Paris :] Sciences humaines. [URL : <http://www.scienceshumaines.com/textesInedits/De.pdf>]
- DELATTE, Marie-Noëlle (1989). « Roman jeunesse : un Klondike », *Livre d'ici*, mai, p. 3.
- DELON, Michel (2007). « Carlo Ginzburg », *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne], consulté le 8 septembre 2007.
- DENORD, François, et Odile HENRY (2007). « La 'modernisation' avant la lettre : le patronat français et la rationalisation (1925-1940) », *Sociétés contemporaines*, n° 68, p. 21-103.
- DERVAL, André (1998). « Mame », dans *L'Édition française depuis 1945*, Pascal Fouché (dir.). [SL] : Éditions du Cercle de la librairie, p. 780.
- DESROCHERS, Lucie, et Louise MOTARD (1995). *Les Québécoises déchiffrées. Portrait statistique*. Québec : Gouvernement du Québec. Conseil du statut de la femme, collection « Réalités féminines ».
- DION, Robert, Anne-Marie CLÉMENT, et Simon FOURNIER (2000). *Les « Essais littéraires » aux Éditions de l'Hexagone (1988-1993). Radioscopie d'une collection*, [Québec], Éditions Nota bene, coll. « Séminaires », n° 12.

- DIONNE, René (1978). *Situation de l'édition et de la recherche (littérature québécoise ou canadienne-française)*, Ottawa, Association des littératures canadiennes et québécoises.
- DIRKX, Paul (1999). « Les obstacles à la recherche sur les stratégies éditoriales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 126-127, mars, p. 70-74.
- DOISE, W., A. CLÉMENCE, et F. LORENZI-CIOLGI (1992). *Représentations sociales et analyses de données*. Grenoble, PUG, chapitre 3, p. 71-83; chapitre 8, p. 171-185.
- DORÉ, Martin (2001). « Analyse de la collection “ Constantes ” des Éditions Hurtubise HMH », *L'Action nationale*, décembre (vol. XCI, n° 10), p. 79-95.
- DORÉ, Martin (2003a). Entrevue téléphonique de Thierry Viellard, à partir de son domicile parisien, le 6 juillet 2003, non-publiée.
- DORÉ, Martin (2003b). Entrevue d'Hervé Foulon, réalisée dans les bureaux des Éditions Hurtubise HMH, à Montréal, le 30 juillet 2003.
- DORÉ, Martin (2003c). Entrevue de Marie José Thériault, réalisée à son domicile montréalais, le 29 juillet, non-publiée.
- DORÉ, Martin (2003d). Entrevue de Robert Lahaise, réalisée à son domicile, à Montréal, le 29 juillet, non-publiée.
- DORÉ, Martin (2004). « *La France et nous* de Robert Charbonneau. Bibliographie analytique », *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*. Tome 2 : *Le temps des éditeurs, 1940-1959*. Montréal : Fides, p. 425-437.
- DORÉ, Martin (2004). Entrevue non-publiée avec Hervé Foulon, p-dg de Hurtubise HMH (depuis 1979), septembre.
- DORÉ, Martin (2004a). « Les 'Classiques de l'Arbre' : une collection, deux champs littéraires », *Deux littératures francophones en dialogue. Du Québec et de la Suisse romande*, M. Doré et D. Jakubec (dir.). Québec : Les Presses de l'université Laval, p. 135-148.
- DORÉ, Martin (2004b). Entrevue d'Hervé Foulon, p-dg de Hurtubise HMH (depuis 1979), septembre 2004, non-publiée.
- DORÉ, Martin (2006). Entrevue non-publiée avec Hervé Foulon, p-dg de Hurtubise HMH (depuis 1979), janvier et février.
- DORÉ, Martin (2007). Entrevue non-publiée avec Hervé Foulon, p-dg de Hurtubise HMH (depuis 1979), février.
- DORÉ, Martin (2008). Entrevue non-publiée avec Catherine Germain, éditrice jeunesse, réalisée au téléphone le 17 juin.

- DORÉ, Martin (2008a). « Construction de l'auteur et pouvoirs », *La fabrication de l'auteur*, M.-P. Luneau, J. Vincent (dir.). Québec : Nota bene, p. 317-330.
- DORÉ, Martin (2009a). « Stratégies éditoriales et marché international : le cas d'un éditeur canadien francophone, Hurtubise HMH », *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, G. Sapiro (dir.). Paris : Nouveau Monde Éditions, p. 201-225.
- DORÉ, Martin (2009b). « Le rôle structurant d'un agent franco-québécois dans le marché du livre, 1970-2000 ». *Passeurs d'histoire(s). Figures des relations France-Québec en histoire du livre*, M.-P. Luneau, J.-D. Mellot, S. Montreuil, J. Vincent (dir.). (À paraître)
- DOREL, Frédéric, et Christine EVAIN (2008). *L'industrie du livre en France et au Canada. Perspectives*. Paris : L'Harmattan.
- DOSTALER, Gilles, et Frédéric HANIN (2005). « Keynes et le keynésianisme au Canada et au Québec », *Sociologie et sociétés*, vol. 37, n° 2 (automne), p. 153-181.
- DOUG, Bruce, et Derek PICARD (2005). « La relève : la clé de la réussite. La relève des PME et la prospérité économique du Canada », *FCEI Recherche* (Fédération canadienne de l'entreprise indépendante), juin. [<http://www.fcei.ca/researchf/reports/rr3007f.pdf>]
- DROESBEKE, Jean-Jacques et Philippe TASSI (1997 [1990]). *Histoire de la statistique*. Paris : Presses universitaires de France, collection « Que sais-je? », n° 2527.
- DUBUC, Alfred (1979). « L'influence de l'École des Annales au Québec », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 33, n° 3 (décembre), p. 357-386.
- DUBY, Georges (1961). « Histoire des mentalités », *L'histoire et ses méthodes*, Charles Samaran, dir. [Paris :] Gallimard, collection « Encyclopédie de la Pléiade », p. 937-966.
- DUBY, Georges (1967). « Histoire sociale et histoire des mentalités », entretien par Antoine Casanova, *La nouvelle critique*, n° 34 (mai), p. 11-19.
- DUBY, Georges (1985). « La rencontre avec Robert Mandrou et l'élaboration de la notion d'histoire des mentalités », entretien avec Philippe Joutard, *Histoire sociale, sensibilités collectives et mentalités. Mélanges Robert Mandrou*. Paris : PUF, p. 33-35.
- DUPRONT, Alphonse (1961). « Problèmes et méthodes d'une histoire de la psychologie collective », *Annales E.S.C.*, p. 3-11.
- DUPRONT, Alphonse (1965). « Livre et Culture dans la Société Française du 18^e siècle. Réflexion sur une enquête », *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, G. Bollème et autres. Paris / La Haye : Mouton & Co, p. 185-238.
- DURKHEIM, Émile (1986 [1930; 1893]). *De la division du travail social*. Paris : Presses universitaires de France, collection « Quadrige », n° 84.

- DUXBURY, Nancy Ann (2000). « The Economic, Political, and Social Contexts of English-Language Book Title Production in Canada, 1973-1996 », thèse de doctorat. Vancouver : Simon Fraser University.
- DYER, Klay, Claude MARTIN, et Denis SAINT-JACQUES (2007). « Les best-sellers », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 485-489.
- EDWARD, Gail, Françoise LEPAGE et Judith SALTMAN (2007). « Les auteurs pour la jeunesse et leur marché », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 154-163.
- EDWARDS, Gail, Suzanne POULIOT et Judith SALTMAN (2007). « L'édition pour la jeunesse », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 229-234.
- EHRARD, Jean, et Jacques ROGER (1965). « Deux périodiques français du XVIII^e siècle », *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, G. Bollème et autres. Paris / La Haye : Mouton & Co, p. 33-59.
- ENGELBERTZ, Monique (1989). *Le théâtre québécois de 1965 à 1980 – Un théâtre politique*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag, collection « Canadiana Romanica », n^o 4.
- ERNST & ERNST (1970). *L'industrie de l'édition et de la production du livre au Canada. Une analyse statistique et économique*. Ottawa : Information Canada (pour la Ministère de l'Industrie et du commerce du Canada).
- ESCARPIT, Robert (1958). *Sociologie de la littérature*. Paris : Presses universitaires de France, collection « Que sais-je? », n^o 777.
- ESCARPIT, Robert (1969 [1965]). *La Révolution du livre*. Paris : UNESCO / PUF.
- ESCARPIT, Robert (dir.) (1970). *Le littéraire et le social. Éléments pour une sociologie de la littérature*. Paris : Flammarion, collection « Science de l'homme ».
- ESCARPIT, Robert (1986 [1958]). « Générations et équipes », *Sociologie de la littérature*. Paris : Presses universitaires de France, collection « Que sais-je? », n^o 777, p. 31-38.
- ESPAGNE, Michel, et Michaël WERNER (1988). « Présentation » du dossier « Transferts culturels franco-allemands », *Revue de synthèse*, avril-juin (n^o 2), p. 187-194.
- ESTIVALS, Robert (1961). *Le dépôt légal sous l'Ancien Régime, de 1537 à 1789*. Paris : Librairie Marcel Rivière et Cie, collection « Bibliothèque d'Histoire Économique et Sociale ».

- ESTIVALS, Robert (1965). *La statistique bibliographique de la France sous la monarchie au XVIII^e siècle*. Paris / La Haye : Mouton & Co, collection « Livre et sociétés. Études et mémoires pour servir à l'histoire de la civilisation du livre », n^o 2.
- ESTIVALS, Robert (1983). « Le livre au Québec. Le modèle ternaire de la double colonisation et de la recherche d'indépendance », *Le livre dans le monde, 1971-1981*. Paris : Retz, p. 329-348.
- Étude économique conseil (EEC Canada) Inc. (2003). *Enquête auprès des actionnaires des maisons d'édition sur la question de la succession*. Gatineau : Patrimoine canadien.
- Étude économique conseil (EEC Canada) Inc. (2004). *Préparer l'avenir de l'édition. Un inventaire des ressources disponibles pour appuyer la planification de la succession dans le secteur de l'édition*. Gatineau : Patrimoine canadien.
- FARGE, Arlette (2005). *Quel bruit ferons-nous? Entretiens avec Jean-Christophe Marti*. Paris : Les prairies ordinaires, collection « Contrepoints ».
- FARLEY, Paul-Émile (1929). *Livres d'enfants*. Montréal : Clercs de Saint-Viateur.
- FAURE, Sylvie (1989-1990). « Évolution d'une maison d'édition québécoise contemporaine à travers son catalogue : les Éditions Leméac (1957-1988) », *Revue Frontenac*, 6-7, p. 47-60.
- FAURE, Sylvie (1992). « Le catalogue des Éditions Leméac (1957-1988) : une littérature québécoise universelle », dans « Les Éditions Leméac (1957-1988) : une illustration du rapport entre l'État et l'édition », thèse de doctorat (études françaises), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2 tomes.
- FAURE, Sylvie (1995). « Pouvoirs politiques et stratégies éditoriales au Québec (1960-1990) », *Édition et pouvoirs*, sous la direction de J. Michon. Sainte-Foy : PUL, p. 193-203.
- FEBVRE, Lucien (1938). « Avant-propos » au tome VIII, « La vie mentale », de l'*Encyclopédie française*. Paris : Société de gestion de l'Encyclopédie française, p. 802-1 à 802-4.
- FEBVRE, Lucien (1947 [1942]). *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais*. [Paris :] Albin Michel, collection « L'évolution de l'humanité », n^o 53.
- FEBVRE, Lucien (1953 [1938]). « Histoire et psychologie », *Combats pour l'histoire*. Paris : Armand Colin, collection « Économies – Sociétés – Civilisations », p. 207-220.
- FEBVRE, Lucien (1953 [1941]). « La sensibilité et l'histoire », *Combats pour l'histoire*. Paris : Armand Colin, collection « Économies – Sociétés – Civilisations », p. 221-238.
- FEBVRE, Lucien (1953 [1949]). « Vers une autre histoire », *Combats pour l'histoire*. Paris : Armand Colin, collection « Économies – Sociétés – Civilisations », p. 419-438.

- FEBVRE, Lucien, et Henri-Jean MARTIN (1999 [1958]). *L'apparition du livre*. Paris : Albin Michel, collection « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », n° 33, postface de Frédéric Barbier.
- FÉRAL, Josette (1990). « Le Conseil des arts », *La culture contre l'art. Essai d'économie politique du théâtre*. Sillery : Presses de l'Université du Québec, p. 127-176.
- FERRÉOL, Gilles (dir.) (2002). *Dictionnaire de sociologie*. Paris, Armand Colin, coll. « Dictionnaire », (1^{ère} édition : 1991).
- FERRÉOL, Gilles, et Jean-Pierre NORECK (2003). *Introduction à la sociologie*. Paris, Armand Colin, coll. « Coursus », 192.
- FIERRO, Alfred (1991 [1986]). « La production des livres scolaires », *Histoire de l'édition française. Le livre concurrencé, 1900-1950*, R. Chartier et H.-J. Martin (dir.). Paris : Fayard / Cercle de la Librairie, p. 326-330.
- FLANDRIN, Jean-Louis, et Maria FLANDRIN (1970). « La circulation du livre dans la société du 18^e siècle : un sondage à travers quelques sources », *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle. II*, M.T. Bouyssy et autres. Paris / La Haye : Mouton & Co, collection « Civilisations et sociétés », n° 16, p. 39-72.
- FLEMING, Patricia, et Yvan LAMONDE, directeurs (2004-2007). *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 3 tomes.
- FLEURY, Michel, et Pierre VALMARY (1957). « Les progrès de l'instruction élémentaire de Louis XIV à Napoléon III d'après l'enquête de Louis Maggiolo », *Population*, janvier-mars (n° 1), p. 71-92.
- FOEHR-JANSSENS, Yasmina, et Denis SAINT-JACQUES (2002). « Genres littéraires », dans *Le Dictionnaire du littéraire*, Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.). Paris : Presses universitaires de France, p. 248-250. Réédition (2004) : même éditeur, collection « Quadrige. Dicos poche », p. 258-260.
- FOGEL, Robert William, et Stanley L. ENGERMAN (1974). *Time on the cross. I : The economics of American Negro slavery. II : Evidence and Methods – A supplement*. Boston, Toronto : Little, Brown and Company.
- FOISY-GEOFFROY, Dominique (2007). « Le Rapport de la Commission Tremblay (1953-1956). Testament politique de la pensée traditionnaliste canadienne-française », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 60, n° 3 (hiver), p. 257-294.
- FOUCHÉ, Pascal (2002). « Cercle de la Librairie », *Dictionnaire encyclopédique du livre. Volume I (A-D)*, Pascal Fouché, Daniel Péchoin et Philippe Schuwer, directeurs. [Paris :] Éditions du Cercle de la Librairie, p. 492-493.
- FOULON, Alexandrine (2003). « Hurtubise HMH : la collection 'Atout' » (travail d'étudiante soumis au séminaire du professeur Jacques Michon, Sherbrooke, université de Sherbrooke, hiver). Sherbrooke : Archives du GRÉLQ.

- FOURNIER, Marcel (1981). « Présentation » de *L'Édition au Québec de 1960 à 1977* d'Ignace Cau. Québec : Ministère des Affaires culturelles, coll. « Civilisation du Québec », n° 30, p. VII-XII.
- FOURNIER, Marcel (1994). *Marcel Mauss*. Paris : Fayard.
- FOURNIER, Marcel (2007). *Émile Durkheim : 1858-1917*. Paris : Fayard, collection « Histoire de la pensée ».
- FRANÇOIS, Étienne (2001). « Les vertus du bilatéral », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 71 (juillet-septembre), p. 91-95.
- FRISKNEY, Janet B., Lucie ROBERT et Christl VERDUYDN (2007). « La canadianisation de l'enseignement », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 57-64.
- FURET, François (1965a). « Avertissement », *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, G. Bollème et autres. Paris / La Haye : Mouton & Co, p. 1-2.
- FURET, François (1965b). « La 'librairie' du royaume de France au 18^e siècle », *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, G. Bollème et autres. Paris / La Haye : Mouton & Co, p. 3-32.
- FURET, François (1974 [1971]). « Le quantitatif en histoire », *Faire de l'histoire*, Jacques Le Goff et Pierre Nora, dir., volume I. [Paris], Gallimard, collection « Bibliothèque des histoires », p. 42-61. Paru sous « L'histoire quantitative et la construction du fait historique » (1971), *Annales E.S.C.*, XXVI, n° 1, p. 63-75.
- FURET, François, et Jacques OZOUF (1977). *Lire et écrire : l'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*. Paris : Minuit, collection « Le sens commun », 2 tomes.
- GALARNEAU, Claude (1977). « Le livre ancien au Québec : état présent des recherches », *Revue française d'histoire du livre*, juillet-septembre, p. 335-348.
- GAMBARO, Marco (1992). « Approches théoriques de l'industrie du livre », *Cahiers de l'économie du livre*, n° 8, p. 82-101.
- GARON, Rosaire (2004). « 20 ans de lecture de livres au Québec », dans *États des lieux du livre et des bibliothèques*. Québec : Institut de la statistique du Québec, p. 247-267.
- GAUTIÉ, Jérôme (2008). « Peut-on faire l'économie des singularités? », *Revue française de sociologie*, vol. 49, n° 2, p. 391-406.
- GENEST, Jean-Philippe (1987). « La mesure et les champs culturels », *Histoire & Mesure*, n° 1, p. 135-153.
- GENET, Jean-Philippe (1977). « Histoire sociale et ordinateur », *Informatique et histoire médiévale*, présentés par L. Fossier, A. Vauchez et C. Violante. Rome : École française de Rome Palais Farnèse, « Collection de l'École française de Rome », n° 31, p. 231-237.

- GENET, Jean-Philippe (1986). « Histoire, informatique, mesure », *Histoire & Mesure*, vol. 1, n° 1, p. 7-18.
- GENET, Jean-Philippe (1987). « La mesure et les champs culturels », *Histoire & Mesure*, vol. 2, n° 1, p. 137-153.
- GENETTE, Gérard (1979). *Introduction à l'architexte*. Paris : Seuil, « Poétique ».
- GEREMEK, Bronislaw (1963). « Mentalité et psychologie collective dans l'histoire », *Annales*, novembre-décembre, p. 1221-1222.
- GERSON, Carole (2001). « The Question of a National Publishing System in English-Speaking Canada : As Canadian as Possible, under the Circumstances », *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIIe siècle à l'an 2000*. Sainte-Foy et Paris : Les Presses de l'Université Laval et L'Harmattan, p. 305-315.
- GERSON, Carole, et Jacques MICHON (2007a). « Introduction des directeurs », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 3-10
- GERSON, Carole, et Jacques MICHON (2007b). « Coda », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 543-550.
- GIGUÈRE, Richard (2004). « L'édition de poésie », *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*. Tome 2 : *Le temps des éditeurs, 1940-1959*. Montréal : Fides, p. 235-280.
- GIGUÈRE, Richard, et Jacques MICHON (1986). Entretiens avec Claude Hurtubise, enregistrement sonore, archives du GRÉLQ, université de Sherbrooke.
- GINZBURG, Carlo (1980 [1976 en italien]). *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, traduit de l'italien par Monique Aymard. Paris : Flammarion, collection « Aubier. Histoires ».
- GINZBURG, Carlo (1989 [1986 (1980)]). « Traces : racines d'un paradigme indiciaire », *Mythes, emblèmes, traces, morphologie et histoire*, traduit de l'italien par Monique Aymard. Paris : Flammarion, p. 139-180. Le livre est paru, en italien, en 1986 ; le texte est paru une première fois, en français, dans *Le Débat*, n° 6, novembre 1980, dans une traduction de Jean-Pierre Cottureau.
- GINZBURG, Carlo (2002). « De près de loin. Des rapports de force en histoire », *Vacarme*, hiver, n° 18, entretien réalisé par Philippe Mangeot. (Sur Internet : http://www.vacarme.eu.org/article235.html?var_recherche=ginzburg lu le 11 mai 2007).

- GINZBURG, Carlo (2003-2004). « L'historien et l'avocat du diable », entretien avec Charles Illouz et Laurent Vidal, *Genèses*, n° 53 (décembre 2003), p. 113-138 ; suite de l'entretien : n° 54 (mars 2004), p. 112-129.
- GINZBURG, Carlo, et Carlo PONI (1981 [1979]). « La micro-histoire », *Le débat*, décembre, p. 133-136. Première publication dans *Quaderni Storici*, n° 40, janvier-avril 1979, p. 181-190.
- GODECHOT, Olivier (1999). « Le marché du livre philosophique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 130, décembre, p. 11-28.
- GOIMARD, Jacques (2004). *Critique des genres*. Paris : Pocket, collection « Agora », n° 252.
- Gouvernement du Québec (1977). *L'enseignement primaire et secondaire au Québec. Livre vert*. Québec : Éditeur officiel du Québec, Ministère de l'Éducation.
- Gouvernement du Québec (1979). *L'école québécoise. Énoncé de politique et plan d'action*. Québec : Éditeur officiel du Québec, Ministère de l'Éducation.
- Gouvernement du Québec (1982). *L'école québécoise : une école communautaire et responsable*. Québec : Ministère de l'Éducation.
- Gouvernement du Québec (1987). *Le manuel scolaire au Québec. Aperçu des actions du ministère de l'Éducation*. Québec : Ministère de l'Éducation, Direction des ressources didactiques, Direction générale de l'évaluation et des ressources didactiques, 23 p.
- Gouvernement du Québec (1991). *Le guide général. Cadre de référence relatif aux exigences s'appliquant au matériel didactique de base en formation générale*. Québec : Ministère de l'Éducation, Direction des ressources didactiques, Direction générale de l'évaluation et des ressources didactiques, 39 p.
- Gouvernement du Québec (1993). *L'approbation des manuels scolaires*. Québec : Ministère de l'Éducation, Direction des technologies et des ressources éducatives, Bureau d'approbation du matériel didactique.
- GRÉMY, Jean-Paul (2003). *Introduction à la lecture des tableaux statistiques*. [Paris :] Sciences humaines. [URL : <http://www.scienceshumaines.com/textesInedits/Gremy.pdf>]
- GRENDI, Edoardo (1996). « Repenser la micro-histoire ? », *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, dirigé par J. Revel. [Paris :] Seuil / Gallimard, collection « Hautes Études », p. 233-243.
- GRENIER, Jean-Yves (1991). « Réflexions libres sur l'usage des méthodes statistiques en histoire », *Histoire & Mesure*, vol. 6, n° 1 / 2, p. 177-187.

- GRENIER, Jean-Yves (1995). « L'histoire quantitative est-elle encore nécessaire ? », *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, Jean Boutier et Dominique Julia, dir. Paris : *Autrement*, n° 150-151 (janvier), p. 173-183.
- GRENIER, Jean-Yves, et Bernard LEPETIT (1989). « L'expérience historique. À propos de C.-E. Labrousse », *Annales ESC*, novembre-décembre 1989, n° 6, p. 1337-1360.
- GROULX, Lionel-Henri (1997). « Contribution de la recherche qualitative à la recherche sociale », *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Jean Poupart et autres. Boucherville : Gaëtan Morin éditeur, p. 55-82.
- GUIDÈRE, Mathieu (2003). *Méthodologie de la recherche. Guide du jeune chercheur en lettres, langues, sciences humaines et sociales*. Paris : Ellipse.
- GUILLOU, Bernard, et Laurent MARUANI (1991). *Les stratégies des grands groupes d'édition. Analyse et perspectives*. Paris : Observatoire de l'économie du livre (Ministère de la Culture, Direction du livre et de la lecture), collection « Cahiers de l'économie du livre », n° 1.
- HAMEL, Jacques (1998). *Étude de cas et sciences sociales*. Montréal : L'Harmattan, collection « Outils de recherche ».
- HAMEL, Réginald, John HARE, et Paul WYCZINSKI (1989). *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*. Montréal : Fides.
- HARDY, Gaëtan (1989). « Les maisons d'édition québécoises », *Chiffres à l'appui*, vol. V, n° 4, juin.
- HARDY, Gaëtan (1989). « Les maisons d'édition québécoises », *Chiffres à l'appui*, vol. V, n° 4, juin, 14 p.
- HARDY, Gaëtan (1992). *Résultats de l'enquête auprès des éditeurs de livres*, [sl], Gouvernement du Québec, Ministère de la Culture, Direction de la recherche et de la statistique, coll. « Rapport statistique ».
- HARDY, Gaëtan (1998). *Les Maisons d'édition agréées de 1983 à 1995*, [sl], Gouvernement du Québec, Ministère de la Culture et des communications, coll. « Rapport statistique ».
- HARDY, Gaëtan, et Hélène VACHON (1992). *L'Industrie du livre. I. Les maisons d'édition agréées*, [sl], Gouvernement du Québec, Ministère de la Culture, Direction de la recherche et de la statistique, coll. « Rapport statistique ».
- HARDY, Gaëtan, et Hélène VACHON (1995). *Les Maisons d'édition agréées, 1983 à 1992*, [sl], Gouvernement du Québec, Ministère de la Culture et des communications, Direction de la recherche, de l'évaluation et des statistiques, coll. « Rapport statistique ».
- HARE, John, et Jean-Pierre WALLOT (1967). *Les imprimés dans le Bas-Canada. Bibliographie analytique*. Montréal : les Presses de l'université de Montréal.

- HASNI, Abdelkrim, et Sébastien RATTE (2001). « Le manuel scolaire dans l'enseignement primaire : le discours du ministère de l'Éducation et du Conseil supérieur de l'éducation depuis 1979 », *La manuel scolaire et l'intervention éducative. Regards critiques sur ses rapports et ses limites*, Lenoir, Rey, Roy et Lebrun (dir.). Sherbrooke : Éditions du CRP, p. 57-70.
- HAUSER, Claude (1998). « Les éditions des Portes de France (1942-1948) », dans *Figures du livre et de l'édition en Suisse romande (1750-1950)*, Alain Clavien et François Vallotton (dir.), Lausanne, Cahiers « Mémoire éditoriale », 1, p. 59-81.
- HÉBERT, Jacques (1983). « Personnel et confidentiel. D'autres raisons expliquant mon départ [des Éditions du Jour] », dans Claude Janelle, *Les Éditions du Jour. Une génération d'écrivains*. Montréal : Hurtubise HMH, collection « Cahiers du Québec. Littérature », n° 73, p. 112-133.
- HÉBERT, Pierre (2004). « La censure par la nationalisation de l'imaginaire (1920-1929) » dans *Censure et littérature au Québec. Des vieux convents au plaisir de vivre, 1920-1959*. Montréal : Fides, p. 61-93.
- HÉBRARD, Jean (1990 [1985]). « Les nouveaux lecteurs », *Histoire de l'édition française. Volume 3. Le temps des éditeurs. Du romantisme à la Belle Époque*. [Paris :] Fayard / Cercle de la Librairie, p. 526-565.
- HORIC, Alain (1989): « Le défi d'un éditeur littéraire : interview avec Alain Horic, directeur des Éditions de l'Hexagone », par R. Giguère et A. Marquis, *L'édition de poésie : les Éditions Erta, Nocturne, Quartz, Atys et l'Hexagone*, R. Giguère et A. Marquis (dir.). Sherbrooke : Éditions Ex-Libris, collection « Études sur l'édition », p. 11-55.
- HORIC, Alain (2003). « Vocation à tout faire d'un éditeur littéraire » (conférence prononcée devant le GRÉLQ), 28 février, enregistrement sonore, Archives du GRÉLQ, Université de Sherbrooke.
- HORIC, Alain (2004). *Mon parcours d'éditeur avec Gaston Miron*. Montréal : L'Hexagone.
- INSCHAUSPÉ, Paul, et al. (1997). *Réaffirmer l'école. Prendre le virage du succès. Rapport du Groupe de travail sur la réforme du curriculum*. Québec : Ministère de l'Éducation, Gouvernement du Québec.
- JALLEY, Émile (2007). « Henri Wallon », *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne], <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/corpus2.php?mots=comptabilité%20nationale&start=&napp=&nref=O142131&optimode=> (Page consultée le 9 juillet 2007).
- JANELLE, Claude (1983). *Les Éditions du Jour. Une génération d'écrivains*. Montréal : Hurtubise HMH, collection « Cahiers du Québec. Littérature », n° 73.

- JAUNEAU, Yves, et Sylvie OCTOBRE (2008). « Tels parents tels enfants? Une approche de la transmission culturelle », *Revue française de sociologie*, vol. 49, n° 4, p. 695-722.
- JEANPIERRE, Laurent (2005). « Sociologues de la culture et cultures de sociologues. Réflexions d'apprenti à l'usage des historiens », L. Martin et S. Venayre (dir.). [S.l.] : Nouveau Monde Éditions, p. 249-270.
- JESSUA, Claude. « Joseph Aloys Schumpeter », *Encyclopédie Universalis*. En ligne, consulté en mars 2007 sur abonnement institutionnel.
- KALIFA, Dominique (2005). « L'histoire culturelle contre l'histoire sociale », *L'histoire culturelle du contemporain*, L. Martin et S. Venayre (dir.). [S.l.] : Nouveau Monde Éditions, p. 75-84.
- KARPIK, Lucien (2007). *L'économie des singularités*. Paris : Gallimard, collection « Bibliothèque des sciences humaines ».
- KARPIK, Lucien (2008). « De l'existence et de la portée de l'économie des singularités », *Revue française de sociologie*, vol. 49, n° 2, p. 407-421.
- L'affaire Hachette (sans date). Dossier de presse, Ministère des communications, Direction générale de l'édition. [Bibliothèque de droit, UdeS : CA2PQCO51 A23 FRE]
- L'ALLIER, Jean-Paul (1976). *Pour l'évolution de la politique culturelle*. [Québec :] Publications officielles du Québec.
- LABERGE, Georges (2004). Conférence, Séminaires de GRÉLQ, 26 novembre, in Archives du GRÉLQ, Université de Sherbrooke.
- LABROUSSE, Ernest (1961). « Préface », *Le dépôt légal sous l'Ancien Régime de 1537 à 1791* de Robert Estivals. Paris : Librairie Marcel Rivière et Cie, collection « Bibliothèque d'histoire économique et sociale », p. I-III.
- LABROUSSE, Ernest (1984 [1933]). *Esquisse du mouvement des prix en France au XVIII^e siècle*. Paris : Éditions des Archives contemporaines, collection « Réimpression », 2 vol.
- LABROUSSE, Ernest (1990 [1944]). *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution*. Paris : Presses Universitaires de France, collection « Dito ».
- LABROUSSE, Ernest (1993 [1970]). « En survol sur l'ouvrage. Dynamismes économiques. Dynamismes sociaux. Dynamismes mentaux », *Histoire économique et sociale de la France*. II : 1660-1789. Paris : Presses universitaires de France, collection « Quadrige », n° 162, p. 691-740.

- LAFLEUR, Françoise (1989). « Le marché du livre au Québec : de la création à la diffusion », *Le Devoir*, 16, 23 et 30 septembre.
- LAFORCE, Guillaume (2008). « Les politiques du livre et de la lecture au Québec de 1963 à 1989 : le fondement scientifique de la pensée gestionnaire de l'État à l'endroit de la diffusion et de l'accessibilité du livre », *Bulletin d'histoire politique*, automne (vol. 17, n° 1), p. 235-245.
- LAHAISE, Robert (1984). Entrevue radiophonique par Réjean Beaudouin, émission *MicroPortrait*, Radio-Canada, 24 décembre 1984, réalisation : André Major.
- LAHAISE, Robert (2003). Entrevue privée par Martin Doré réalisée au domicile de R. Lahaise, à Montréal, le 29 juillet 2003.
- LAHAM, Nadia (1984). « La statistique bibliographique de la France de 1793 à 1900. L'évolution de la production française de 1793 à 1900 par le Dépôt légal et les bibliographies imprimées », thèse de doctorat, Université de Bordeaux III, 2 tomes.
- LALLEMENT, Jérôme (1993). « Essai de définition économique du livre », *Cahiers de l'économie du livre*, n° 9, p. 103-116.
- LAMONDE, Yvan (1974). « La recherche sur l'histoire de l'imprimé et du livre québécois », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, décembre (vol. XXVIII, n° 3), p. 405-411.
- LAMY, Odile (2006). « Lire, écrire – reproduire? : de l'influence des collections Roman + et Frissons sur le français écrit en troisième année du secondaire », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke.
- LANDRY, François (1990). « La 'Bibliothèque religieuse et nationale', 1882-1912 (Cadieux & Derome) », *Documentation et bibliothèques*, vol. 36, n° 3 (juillet-septembre), p. 99-104.
- LANDRY, François (1996). « Tribulations d'un dictionnaire », *Les Saisons littéraires*, automne, n° 8, p. 29-41.
- LANDRY, François (1997). « Catalogue général, littérature générale », dans *Beauchemin et l'édition au Québec. Une culture modèle, 1840-1940*. Saint-Laurent : Fides, p. 215-235.
- LANDRY, François (2007). « Les livres de prix au Québec », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*, C. Gerson et J. Michon (dir.). Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 88-91.
- LANGLOIS, Simon, dir. (1990). *La société québécoise en tendances, 1960-1990*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.

- LANSON, Gustave (1965 [1904]). « L'histoire culturelle et la sociologie », *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, rassemblés et présentés par Henri Peyre. Paris : Hachette, p. 61-80.
- LAPERRIÈRE, Anne (1997). « Les critères de scientificité des méthodes qualitatives », *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Jean Poupart et autres. Boucherville : Gaëtan Morin éditeur, p. 365-389.
- LARRUE, Jean-Marc (2001). « La création collective au Québec », *Le théâtre québécois, 1975-1995*, Dominique Lafon (dir.). [Saint-Laurent] : Fidès, collection « Archives des lettres canadiennes », tome 10, p. 151-177.
- LATOUR, Bruno (2007). « L'économie est subjective, donc quantifiable », *Les sciences sociales en mutation*, M. Wiewiorka (dir.). Auxerre (France) : Éditions Sciences humaines, p. 379-385.
- LAZARSELD, Paul (1944). « The controversy over detailed interviews – An offer for negociation », *The Public Opinion Quarterly*, Spring, p. 38-60.
- LE GOFF, Jacques (1986 [1974]). « Les mentalités : une histoire ambiguë », *Faire de l'histoire*, Jacques Le Goff et Pierre Nora, dir. Tome 3 : *Nouveaux objets*. [Paris :] Gallimard, collection « Folio. Histoire », p. 106-129.
- LE ROY LADURIE, Emmanuel (1997 [1994]). « Sur la Bibliothèque nationale de France », *L'historien, le chiffre et la lettre*. [Paris], Fayard, p. 41-46.
- LE ROY LADURIE, Emmanuel (1997 [1995]). « Une histoire sérielle du livre (XV^e-XX^e siècle) », *L'historien, le chiffre et la lettre*. [Paris], Fayard, p. 11-40.
- LE ROY LADURIE, Emmanuel (1977 [1969]). « La révolution quantitative et les historiens français : bilan d'une génération (1932-1968) », *Le territoire de l'historien*. Paris : Gallimard, collection « Tel », n^o 19, p. 15-22.
- LE ROY LADURIE, Emmanuel (1977 [1973]). « Du quantitatif en histoire : la VI^e Section de l'École pratique des Hautes Études », *Le territoire de l'historien*. Paris : Gallimard, collection « Tel », n^o 19, p. 23-37.
- LE ROY LADURIE, Emmanuel (1977 [1973]). « L'historien et l'ordinateur », *Le territoire de l'historien*. Paris : Gallimard, collection « Tel », n^o 19, p. 11-14. Première publication : *Le Nouvel Observateur*, 8 mai 1968.
- LEBEL, Marc (1976). « Les bibliothèques collectives de la ville de Québec aux XVIII^e et XIX^e siècles : quelques jalons », *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, avril (n^o 12), p. 15-18.
- LEBRUN, Denis (1979). « L'édition du livre scolaire au Québec : un tournant », *Éducation Québec*, vol. 10, n^o 2 (octobre), p. 10-17.

- LEBRUN, Johanne, Yves LENOIR, et Julie DESJARDINS (2004). « Le manuel scolaire 'réformé' ou le danger de l'illusion du changement : analyse de l'évolution des critères d'évaluation des manuels scolaires de l'enseignement primaire entre 1979 et 2001 », *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 30, n° 3, p. 509-533.
- LEFEBVRE, Jean-Paul (1988). *Les temps changent. Une génération se raconte*, propos recueillis par JPL. Montréal : Fides. (Propos de Michel Bélanger, Claude Castonguay, Pierre Dansereau, Fernand Dumont, Marcelle Ferron, Gérard Filion, Gratien Gélinas, Paul Gérin-Lajoie, Benoît Lacroix, Jean Marchand, Ghislaine Roquet, Jeanne Sauvé, Arthur Tremblay.
- LEGENDRE, Bertrand, et Christian ROBIN (2005) (dir.). *Figures de l'éditeur*. Paris : Nouveau Monde Éditions.
- LEMIEUX, Bruno (1994). « Le roman pour adolescent au Québec : édition normative et stratégies de mise en marché. Études des collections de Québec / Amérique, Boréal et La courte échelle (1986-1991) », maîtrise. Sherbrooke : université de Sherbrooke.
- LEMIEUX, Louise (1972). *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*. Montréal : Leméac.
- LEMIRE, Maurice (1976). « Le Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec », *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, avril (n° 12), p. 11-12.
- LEMIRE, Maurice (1987). « L'intervention de l'État dans les domaines culturels », *Le poids des politiques : livres, lecture et littérature*. Québec, IQRC, p. 9-20.
- LEMIRE, Maurice, et Denis ST-JACQUES (dir.) (1991-). *La vie littéraire au Québec*. Québec : Presses de l'université Laval, 5 tomes parus.
- LEMIRE, Maurice, Gilles DORION, et Aurélien BOIVIN (dir.) (1980-2003). *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Montréal : Fides; 7 tomes parus (des origines à 1985).
- LENOIR, Yves (1981). « Le manuel scolaire de base : un accord éventuel et conditionnel », *Dimensions*, janvier, p. 20.
- LENOIR, Yves (2001). « Fondements énoncés et implicites du nouveau curriculum du primaire : à quels impacts sur la conception des manuels scolaires faut-il s'attendre? », *Le manuel scolaire et l'intervention éducative. Regards critiques sur ses rapports et ses limites*, Lenoir, Rey, Roy et Lebrun (dir.). Sherbrooke : Éditions du CRP, p. 89-112.
- LENOIR, Yves, Abdelkrim HASNI, Johanne LEBRUN, François LAROSE, Philippe MAUBANT, Véronique LISÉE, Anderson OLIVEIRA, et Sylvie ROUTHIER (2007). « L'utilisation des manuels scolaires dans les écoles primaires au Québec. Résultats de quinze ans de recherche », *Le manuel scolaire. D'ici et d'ailleurs, d'hier à demain*, Monique Lebrun (dir.). Québec : PUQ, 20 p. Sur le cédérom qui accompagne le livre.

- LEPAPE, Pierre (2004). « Hyperconcentration chez les éditeurs. La dictature de la 'world literature' », *Le Monde diplomatique*, mars, p. 24-25.
- LEPETIT, Bernard (1989). « L'histoire quantitative : deux ou trois choses que je sais d'elle », *Histoire & Mesure*, vol. 4, n° 3/4, p. 191-199.
- LEPETIT, Bernard (1996). « De l'échelle en histoire », *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, dirigé par J. Revel. [Paris :] Seuil / Gallimard, collection « Hautes Études », p. 71-94.
- Les Annales (1986). « Fernand Braudel (1905—1985) », *Annales E.S.C.*, janvier-février, p. 3-6.
- Les Annales (1989). « Histoire et sciences sociales. Tentons l'expérience », *Annales E.S.C.*, novembre-décembre, p. 1317-1323.
- LEVI, Giovanni (1989). *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, traduit de l'italien par Monique Aymard. [Paris :] Gallimard, collection « Bibliothèque des histoires ». Édition italienne : 1985.
- LEVI, Giovanni (1996). « Comportements, ressources, procès : avant la 'révolution' de la consommation », *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, dirigé par J. Revel. [Paris :] Seuil / Gallimard, collection « Hautes Études », p. 187-207.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1996 [1988]). *De près et de loin*, suivi de *Deux ans après*, entretiens avec Didier Éribon. Paris : Éditions Odile Jacob, collection « Opus. Sciences humaines »
- LÉVY-LEBOYER, Maurice (1970). « L'héritage de Simiand : prix, profit et termes d'échange au XIX^e siècle », *Revue historique*, janvier-mars, p. 77-120.
- LINCOLN, Clifford (2000). *Le Défi du changement : étude de l'industrie canadienne du livre*, Comité permanent du Patrimoine canadien sous la présidence de Cl. Lincoln. (En ligne)
- LINTEAU, Paul-André (1983). « La nouvelle histoire du Québec vue de l'intérieur », *Liberté*, n° 147, p. 34-47.
- LITT, Paul (2007). « L'État et le livre », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 35-45.
- LOEZ, André, Gérard NOIRIEL, et Philippe OLIVERA (2005). « Michel Dobry : 'Penser = Classer ?' », *Genèse*, n° 59 (juin), p. 151-165.
- LORIMER, Rowland (1991). « Book Publishing in English Canada in the Context of Free Trade », *Canadian Journal of Communications*, Vol. 16, No 1. [En ligne : <http://www.cjc-online.ca/index.php/journal/article/view/582>]
- LOUÉ, Thomas (2005). « Les passeurs culturels au risque des revues (France, XIX^e et XX^e siècles) », *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe*

- (XIX^e et XX^e siècles), D. Cooper-Richet, J.-Y. Mollier et A. Silem. Villeurbanne : Presses de l'Enssib.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen (1995). « De l'analyse de la réception littéraire à l'étude des transferts culturels », *Discours social*, vol. 7, n^{os} 3-4, p. 39-46.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, et Rolf REICHARDT (1994). « Histoire des concepts et transferts culturels, 1770-1815. Note sur une recherche », *Genèses*, vol. 14, n^o 1, p. 27-41.
- MADORE, Édith (1990). Sur HMH et la littérature jeunesse. *Lurelu*, vol. 12, n^o 3, hiver, p. 30.
- MADORE, Édith (1994). *La littérature pour la jeunesse au Québec*. Montréal : Boréal, collection « Boréal Express », no 6.
- MADORE, Édith (1996). « Constitutions de la littérature québécoise pour la jeunesse (1920-1995) ». Sainte-Foy : thèse de doctorat, Université Laval (Canada).
- MADORE, Édith (2003). « Le marché du livre [jeunesse] depuis 1990 », dans : *La Littérature pour la jeunesse, 1970-2000*, Françoise Lepage (dir.). Montréal : Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », tome XI, p. 289-301.
- MAIGRET, Éric (2003). *Sociologie de la communication et des médias*. Paris, Armand Colin, coll. « U ».
- MAILHOT, Laurent (1997). *La littérature québécoise depuis ses origines*. Montréal : Typo, collection « Essais », n^o 121.
- MAILHOT, Laurent, et Benoît MELANÇON (1982). *Le Conseil des arts du Canada, 1957-1982*. Montréal : Leméac.
- MAJOR, Robert (1979). *Parti pris. Idéologies et littérature*. Montréal : Hurtubise HMH, collection « Les cahiers du Québec. Littérature », n^o 45.
- Mame. Angers, Paris, Tours. Deux siècles du livre* (1989). Paris / Tours, Institut Mémoires de l'édition contemporaine, catalogue édité à l'occasion de l'exposition inaugurale organisée à Tours, préface par Alfred Mame, octobre - novembre 1989.
- MANDROU, Robert (1964). *De la culture populaire aux 17^e et 18^e siècles. La bibliothèque bleue de Troyes*. [Paris :] Stock.
- MANDROU, Robert (1972). « Histoire sociale et histoire des mentalités », entretien avec Antoine Casanova et François Hincker, *La Nouvelle Critique*, n^o 49 (janvier), p. 40-44.
- MANDROU, Robert (2007 [1968]). « HISTOIRE – L'histoire des mentalités ». *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne], <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/corpus2.php?napp=&nref=J991251> (consultée le 21 juin 2007).

- MANNHEIM, Karl (1990 [1928]). *Le Problème des générations*. Traduction de Gérard Mauger et Nia Perivolaropoulou, introduction et postface de Gérard Mauger. Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », (1^{ère} édition [en langue allemande] : 1928).
- MARCOUX, Josée (2000). *Littérature jeunesse au Québec. Médiaspaul (Éditions Paulines 1947-1995)*. Montréal : Médiaspaul.
- MARCOUX, Marie-Hélène (1996a). « Des 'premiers chants' à la création d'une tradition. Étude de deux collections des Éditions de l'Hexagone : 'Les Matinaux' (1954-1972) et 'Rétrospectives' (1963-1983) », mémoire de maîtrise. Sherbrooke : université de Sherbrooke.
- MARCOUX, Marie-Hélène (1996b). « Collections et image de marque aux Éditions de l'Hexagone, 1953-1983 », *Présence francophone*, n° 49, 155-175.
- MARCZEWSKI, Jean (1961). « Histoire quantitative, buts et méthodes », *Histoire quantitative de l'économie française. 1*, Jean Marczewski, directeur. Paris : Cahiers de l'Institut de science économique appliquée, n° 115 (juillet), p. III-LIV.
- MARCZEWSKI, Jean (1965 [1964]). « Histoire quantitative et histoire sérielle. Quelques observations sur l'article de M. Chaunu », *Introduction à l'histoire quantitative*. Paris : Librairie Droz, collection « Travaux de droit, d'économie, de sociologie et de sciences politiques », n° 35, p. 48-51. Réponse à Chaunu (1978 [1964]).
- MARQUIS, Dominique (2007). « L'édition en français. L'édition dans les provinces de l'Ouest », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1919 à 1980*. [Montréal :] Presses de l'Université de Montréal, p. 225-226.
- MARQUIS, Dominique (2007). « L'édition en français. L'édition en Acadie », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1919 à 1980*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, p. 223-225.
- MARSHALL, Alan (2000). « Les mutations de la chaîne graphique au XX^e siècle », dossier : « Les trois révolutions du livre », Actes du colloque international de Lyon / Villeurbanne (1998), *Revue française d'histoire du livre*, n^{os} 106-109, p. 273-292.
- MARTIN, Henri-Jean (1969). *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*. Genève : Droz, collection « Histoire et civilisation du livre », n° 3.
- MARTIN, Henri-Jean (1972). « Économie, politique et édition », *Le livre français. Hier, aujourd'hui, demain*, J. Cain, R. Escarpit et H.-J. Martin, dir. Paris : Imprimerie nationale, p. 53-63.
- MARTIN, Henri-Jean (1972). « La naissance d'un médium », *Le livre français. Hier, aujourd'hui, demain*, J. Cain, R. Escarpit et H.-J. Martin, dir. Paris : Imprimerie nationale, p. 45-52.

- MARTIN, Henri-Jean (1972). « Les réseaux du livre », *Le livre français. Hier, aujourd'hui, demain*, J. Cain, R. Escarpit et H.-J. Martin, dir. Paris : Imprimerie nationale, p. 65-80.
- MARTIN, Henri-Jean (1975). « Culture écrite et culture orale, culture savante et culture populaire dans la France d'Ancien Régime », *Journal des savants*, juillet-décembre, p. 225-282.
- MARTIN, Henri-Jean (1977). « Pour une histoire de la lecture », *Revue française d'histoire du livre*, juillet-septembre, p. 583-609.
- MARTIN, Henri-Jean (1984). « Une croissance séculaire », *Histoire de l'édition française*, tome 2 : *Le livre triomphant*. [Paris], Fayard / Cercle de la Librairie, p. 113-128.
- MARTIN, Henri-Jean (1995). « Pour une histoire comparative du livre. Quelques points de vue », *Histoires du livre : nouvelles orientations*, Actes du colloque de Göttingen (1990). Paris : IMEC éditions (Maison des sciences de l'Homme), collection « In Octavo », p. 417-432.
- MARTIN, Henri-Jean (1996 [1988]). « 2. Les nouveaux médias », *Histoire et pouvoirs de l'écrit*. Paris : Albin Michel, collection « Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité », n° 19, p. 431-444.
- MARTIN, Henri-Jean (2004). *Henri-Jean Martin & Les métamorphoses du livre. Entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*. Paris : Albin Michel, collection « Itinéraires du savoir ».
- MARTIN, Laurent, et Sylvain VENAYRE (dir.) (2005). *L'histoire culturelle du contemporain*, actes du colloque de Cerisy (2004). Paris : Nouveau Monde Éditions, collection « Culture Médias ».
- MARTUCELLI, Danilo (2006). « Avant-propos. Une sociologie phénoménologique quarante ans après » dans *La construction sociale de la réalité*, de P. Berger et Th. Luckmann. Paris : Armand Colin, collection « Individu et société », p. 5-40.
- MASSEY, Vincent (1951). *Rapport de la Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, lettres et sciences au Canada, 1949-1951*. Ottawa : Imprimeur de sa Très Excellente Majesté le Roi.
- MASSEY, Vincent (1951). *Recueil d'études spéciales préparées pour la Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, lettres et sciences au Canada, 1949-1951*. Ottawa : Imprimeur de sa Très Excellente Majesté le Roi.
- MATIVAT, Daniel (1991). « Littérature de jeunesse au Québec : marché du livre et statut socio-économique des écrivains », *Présence francophone*, n° 38, p. 85-94.
- MATTELART, Armand, et Érik NEVEU (2003). *Introduction aux Cultural Studies*. Paris : La découverte, collection « Repères », n° 363.

- MATUSZEWSKI, Jean, et Pierre MATUSZEWSKI (2008). *Tadek Matuszewski. Un pionnier de la recherche économique au Québec*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- MCKENZIE, D.F. (1991 [1986]). *La bibliographie et la sociologie des textes*. Paris : Éditions du Cercle de la Librairie, traduit de l'anglais par Marc Amfreville; 1^{ère} édition en anglais : 1986.
- MCKILLOP, A. B. (2007). « Le discours sur la nation dans la production imprimée », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 13-23.
- MELANÇON, Joseph (1987). « L'enseignement littéraire et ses effets de marché », *Le poids des politiques. Livres, lecture et littérature*, M. Lemire (dir.). Québec : IQRC, p. 105-125.
- MELLOT, Jean-Dominique (1997). « Entre 'Librairie française' et marché du livre au XVIII^e siècle : repères pour un paysage éditorial », *Le livre et l'historien. Études offertes en l'honneur du Professeur Henri-Jean Martin*, réunies par Fr. Barbier et autres. Genève : Droz, collection « Histoire et civilisation du livre », n^o 24, p. 493-517.
- MÉNARD, Marc (2001). *Les Chiffres des mots. Portrait économique du livre au Québec*, Montréal, Société de développement des entreprises culturelles du Québec (Sodec), coll. « Culture et économie ».
- MÉNARD, Marc (2004). *Éléments pour une économie des industries culturelles*. Montréal, SODEC, coll. « Culture et économie ».
- MÉNARD, Marc (2005). « Une vaste réflexion de Marc Ménard. Définir une économie des industries culturelles », *Livre d'ici*, édition internet, 1^{er} mars, [p. 1-2]. (Entrevue par François Couture)
- MERCIER, Alain, dir. (2002). *Les trois révolutions du livre. Catalogue de l'exposition du Musée des arts et métiers*. Paris : Musée des arts et métiers et Imprimerie nationale.
- MERTON, Robert K. (1997 [1^{ère} édition anglaise : 1949; 1^{ère} édition française : 1953]). *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, trad. et adapté par H. Mendras. Paris : Armand Colin, collection « U. Sociologie ».
- MICHON, Jacques (1981). « Fonctions et historicité des formes romanesques », *Études littéraires*, avril, p. 61-79.
- MICHON, Jacques (1989). « Les Éditions de l'Arbre, 1941-1948 », *Voix et images*, hiver, n^o 41, p. 194-210.
- MICHON, Jacques (1991a). « Les Éditions de l'Arbre, 1941-1948 », *Éditeurs transatlantiques*, J. Michon (dir.). Sherbrooke : Ex Libris, Montréal : Tryptique, p. 13-41.

- MICHON, Jacques (1991b). « L'édition littéraire saisie par le marché », *Communication information*, vol. 12, n° 1, p. 29-47.
- MICHON, Jacques (1992). « L'édition du roman québécois, 1961-1974. Les Éditions du Jour et le Cercle du livre de France », *Le Roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses*. L. Milot et J. Litvelt (dir.). Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, p. 299-316.
- MICHON, Jacques (1994). « Albert Lévesque, entre 'individualistes' et nationalistes », *L'édition littéraire en quête d'autonomie. Albert Lévesque et son temps*, J. Michon (dir.). Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, p. 101-114.
- MICHON, Jacques (1995). « Industries du livre et mutations du champ éditorial au XX^e siècle : l'État et l'édition au Canada », *Édition et pouvoirs*, sous la direction de J. Michon. Sainte-Foy : PUL, p. 35-44.
- MICHON, Jacques (1998). *Fides. La grande aventure éditoriale du père Paul-Aimé Martin*. Saint-Laurent : Fides.
- MICHON, Jacques (dir.) (1999). *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*. Montréal : Fides, Tomes 1.
- MICHON, Jacques (2000). « L'édition québécoise entre l'État et le marché », *Entreprises et histoire*, n° 24, p. 93-104.
- MICHON, Jacques (2000). « La collection littéraire et son lecteur », *Paratextes, études aux bords du texte*, M. Calle-Gruber et É. Zawiska (dir.). Paris : L'Harmattan, coll. « Trait d'union », p. 157-168.
- MICHON, Jacques (2001). « L'édition québécoise entre l'autonomie culturelle et les logiques marchandes », *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, sous la direction de Jacques Michon et Jean-Yves Mollier. Sainte-Foy (Québec) : Presses de l'université Laval; Paris : L'Harmattan, p. 316-323.
- MICHON, Jacques (2002). « L'histoire du livre et de l'édition dans le champ d'études littéraires et culturelles », *Texte, revue de critique et de théorie littéraire*, n° 31-32, p. 223-240.
- MICHON, Jacques (dir.) (2004a). *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*. Tome 2 : *Le temps des éditeurs, 1940-1959*. Montréal : Fides.
- MICHON, Jacques (2004b). « Les clubs du livre », *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*. Tome 2 : *Le temps des éditeurs, 1940-1959*, J. Michon (dir.). Montréal : Fides, p. 235-280.
- MICHON, Jacques (2004c). « Essor et déclin des collections populaires », *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*. Tome 2 : *Le temps des éditeurs, 1940-1959*, J. Michon (dir.). Montréal : Fides, p. 287-317.

- MICHON, Jacques (2007). « L'édition au Québec », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1919 à 1980*, C. Gerson et J. Michon (dir.). Montréal : Presses de l'Université de Montréal, p. 212-219.
- MICHON, Jacques, et Josée VINCENT (2004). « La distribution », *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*. Tome 2 : *Le temps des éditeurs, 1940-1959*, J. Michon (dir.). Montréal : Fides, p. 378-384.
- MILO, Daniel (1984). « La bourse mondiale de la traduction : un baromètre culturel ? », *Annales ESC*, janvier-février (vol. 39, n^o 1), p. 92-115.
- MILO, Daniel (1984a). « Le nom des rues », *Les lieux de mémoire*. Volume II : *La nation*, livre 3, Pierre Nora, dir. [Paris :] Gallimard, collection « Bibliothèque illustrée des histoires », p. 283-315.
- MILO, Daniel (1986). « Le phénix culturel : de la résurrection dans l'histoire de l'art. L'exemple des peintres français (1650-1750) », *Revue française de sociologie*, juillet-septembre (vol. 28, n^o 3), p. 481-503.
- MILO, Daniel (1987). « La rencontre, insolite mais édifiante, du quantitatif et du culturel », *Histoire & Mesure*, vol. 2, n^o 2, p. 7-38.
- MINISTÈRE DU PATRIMOINE CANADIEN, Direction générale des examens ministériels, Services d'assurance (2004). *Rapport final – Évaluation sommative du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ)*, Patrimoine Canadien. (Rapport disponible sur l'Internet)
- MINISTÈRES DES COMMUNICATIONS, Direction générale de l'édition (1972). *L'Affaire Hachette*. Québec : Éditeur Officiel, « Documents de presse ».
- MINON, Marc (1998). « L'édition en sciences humaines et sociales face aux modifications de son environnement », dans *L'Édition française depuis 1945*, Pascal Fouché (dir.). [SL] : Éditions du Cercle de la librairie, p. 109-117.
- MOLLIER, Jean-Yves (1996). « L'histoire de l'édition, une histoire à vocation globalisante », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 43, 2 (avril-juin), p. 329-348.
- MOLLIER, Jean-Yves (1999). « Les mutations de l'espace éditorial français du XVIII^e au XX^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n^o 126-127 (mars), p. 29-38.
- MOLLIER, Jean-Yves (2002 [2000]). « L'évolution du système éditorial français depuis l'Encyclopédie de Diderot », *Où va le livre?*, J.-Y. Mollier, dir. Paris : La dispute, collection « États des lieux », p. 23-39.
- MOLLIER, Jean-Yves (2005). « L'histoire du livre, de l'édition et de la lecture : bilan de 50 ans de travaux », *L'histoire culturelle du contemporain*, Laurent Martin et Sylvain Venayre, dir. [SL :] Nouveau Monde Éditions, p. 127-138.

- MOLLIER, Jean-Yves (2005). « Mame », dans *Dictionnaire encyclopédique du livre*, volume « E-M », (sl), Éditions du Cercle de la Librairie, p. 852-854, 1060.
- MOLLIER, Jean-Yves (2008). *Édition, presse et pouvoir en France au XX^e siècle*. Paris : Fayard.
- MOLLIER, Jean-Yves, et Patricia SOREL (1999). « L'histoire de l'édition, du livre et de la lecture en France aux XIX^e et XX^e siècles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n^{os} 126-127 (mars), p. 39-59.
- MONNIER, Alain (2007). « Le baby-boom : suite et fin », *Population et sociétés*, février, n^o 431. [En ligne], http://www.ined.fr/fichier/t_telechargement/7324/telechargement_fichier_fr_publication/pop.et.soc.francais.431.pdf (consulté en février 2007)
- MONTREUIL, Sophie (2001). « Le livre en série : histoire et théorie de la collection littéraire », thèse de doctorat (langue et littérature françaises), université McGill.
- MORAND, Annie (1998). « Le livre pratique », *Le livre français depuis 1945*, sous la direction de P. Foucher. Paris : Cercle de la librairie, p. 370-387.
- MORIN, Alfred (1974). *Catalogue descriptif de la Bibliothèque bleue de Troyes (almanachs exclus)*. Genève : Droz, collection « Histoire et civilisation du livre », n^o 7.
- MORLAT, Georges. « Statistique », *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne], <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/corpus2.php?napp=&nref=R170431> (page consultée le 15 mai 2007).
- MORNET, Daniel (1910). « Les enseignements des bibliothèques privées », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 17, p. 449-496.
- MORNET, Daniel (1967 [1933]). *Les origines intellectuelles de la Révolution française, 1715-1787*. Paris : Librairie Armand Colin, 6^e édition.
- MUCCHIELLI, Alex, et Pierre PAILLÉ (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin, collection « U ».
- MULLER, Lara (2003). *Pratiques culturelles et sportives. Tableaux issus de l'enquête PCV de mai 2003*. [Paris :] INSEE, Direction des statistiques démographiques et sociales, n^o F0501.
- NACCI, Michela (2008). « L'histoire culturelle en Italie. Aperçu historiographique et idée de culture », *Vingtième siècle*, n^o 100, p. 33-50.
- NADEAU, Vincent (1987). « Best-sellers : quel glamour? », *Le poids des politiques : livres, lecture et littérature*. Québec, IQRC, p. 147-155.

- NOIRIEL, Gérard (2003). « L'éthique de la discussion chez François Simiand. À propos de deux conférences sur l'Histoire (1903-1906) », *Penser avec, penser contre. Itinéraires d'un historien*. Paris : Belin, p. 47-61.
- NOIRIEL, Gérard (2006). *Introduction à la socio-histoire*. Paris : La découverte, collection « Repères », n° 437.
- Observatoire de la culture et des communications du Québec (2004). *État des lieux du livre et des bibliothèques*, Québec, Institut de la statistique du Québec.
- OLIVERA, Philippe (2001a). « La politique lettrée en France : les essais politiques (1919-1932) ». Thèse de doctorat soutenue l'Université de Paris 1, 1200 f.
- OLIVERA, Philippe (2001b). Compte rendu de : Isabelle Olivero, *L'invention de la collection* (1999), *Annales*, vol. 56, n° 4, p. 1088-1090.
- OLIVERA, Philippe (2001c). Compte rendu de : Valérie Tesnière, *Le Quadrige. Un siècle d'édition universitaire, 1860-1968*, *Annales*, vol. 56, n° 4, p. 1092-1095.
- OLIVERA, Philippe (2001d). Compte rendu de : Pascal Fouché (dir.), *L'édition en France de puis 1945* (1998), *Annales*, vol. 56, n° 4, p. 1088-1090.
- OLIVERA, Philippe (2002). « Catégories génériques et ordre des livres. Les conditions d'émergence de l'essai pendant l'entre-deux guerres », *Genèses*, n° 47 (juin), p. 84-106.
- OLIVERA, Philippe (2003). « De l'édition 'politique et littéraire'. Les formes de la politique lettrée de la Belle-Époque à l'entre-deux guerres », *Mil neuf cent*, n° 21, p. 127-151.
- OLIVERA, Philippe (2007). « Qu'est-ce que la 'littérature générale' ? La culture lettrée au prisme du marché du livre de la première moitié du XX^e siècle », *Revue de synthèse*, 6^e série, n° 1-2, p. 27-49.
- OLIVERO, Isabelle (1999). *L'Invention de la collection. De la diffusion de la littérature et des savoirs à la formation du citoyen au XIX^e siècle*. Paris : Éditions de l'IMEC / Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « In Octavo ».
- ORY, Pascal (1987). « L'histoire culturelle de la France contemporaine, question et questionnement », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 16, p. 67-82.
- ORY, Pascal (2004). *L'histoire culturelle*. Paris : Presses universitaires de France, collection « Que sais-je? », n° 3713.
- OUELLET, Fernand (1966). « Histoire et sociologie : le point de vue de l'historien », *RASHC*, p. 166-177.
- OUELLET, Fernand (1985). « La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale », *Recherches sociographiques*, vol. 24, n° 1-2, p. 11-84.

- PARENT, Alphonse-Marie (2004 [1965]). « Programmes, manuels, examens, inspection » (chapitre 22), *Rapport de la commission royale d'enquête sur l'enseignement au Québec. Tome II : Les structures pédagogiques du système scolaire. B. Les programmes d'études et les services éducatifs*. Saguenay : Les classiques des sciences sociales, alinéas 1102-1134; recommandations 331-348. [En ligne] [consulté le 5 avril 2008]
- PARINET, Élisabeth, et Valérie TESNIÈRE (1991 [1986]). « Une entreprise, la maison d'édition ». *Histoire de l'édition française. Le livre concurrencé, 1900-1950*, tome 4, R. Chartier et H.-J. Martin (dir.). Paris : Fayard / Cercle de la Librairie, p. 131-148.
- PATRIMOINE CANADIEN (2000). « Le défi du changement : étude de l'industrie canadienne du livre ». [En ligne : www.parl.gc.ca/InfoComDoc/36/2/HERI/Studies/Reports/heri0] [Lu le 20 novembre 2005]
- PATRIMOINE CANADIEN (2004). « Évaluation sommative du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ). Rapport final ». [En ligne : www.pch.gc.ca/progs/em-cr/erval/2004/2004_09/index_f.cfm] [Lu le 20 novembre 2005]
- PELLERIN, Gilles (1987). « L'incidence de la Loi de l'agrément sur les librairies québécoises », *Le poids des politiques : livres, lecture et littérature*. Québec, IQRC, p. 83-103.
- PÉNIN, Marc. « Comptabilité nationale », *Encyclopaedia Universalis*, [En ligne], <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/corpus2.php?napp=&nref=C020007#02000000> (Page consultée le 12 juin 2007).
- PERRIER, Alain (1979). « Étude de l'édition de livres au Québec, 1969-1977 », *Documentation et bibliothèques*, septembre, p. 139-150.
- PERROT, Jean-Claude (1990). « L'œuvre au présent. Préface » à *La crises de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution* d'Ernest Labrousse. Paris : Presses universitaires de France, collection « Dito », p. 1-30.
- PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, Olivier (2004). *Les traites négrières. Essai d'histoire globale*. Paris : Gallimard, collection « Bibliothèque des histoires ».
- PICHER, Claude (2008). « Du jamais vu depuis la Grande Crise », *La Presse*, 16 septembre 2008, p. Affaires 1, 6.
- PICOTT, Garnett, et Maryanne WEBBER (2005). « Faire le point : l'avenir des enquêtes longitudinales », Symposium 2005 : Défis méthodologiques reliés aux besoins futurs d'information, collection « La série des symposiums internationaux de Statistique Canada – Recueil ». Statistique Canada, N° au catalogue : 11-522-XIF.

- PINHAS, Luc (2002). « Québec : une édition nationale », *Communications et langages*, n° 132 (juillet), p. 49-64.
- PINHAS, Luc (2005). *Éditer dans l'espace francophone : législation, diffusion, distribution et commercialisation du livre*. Paris : Alliance des éditeurs indépendants, collection « États des lieux de la francophonie ».
- PIRES, Alvaro P. (1997). « De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales », *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Jean Poupart et autres. Boucherville : Gaëtan Morin éditeur, p. 3-54.
- POIRRIER, Philippe (2004). *Les enjeux de l'histoire culturelle*. Paris : Seuil, collection « Points. Histoire », n° H342.
- POIRRIER, Philippe (2007). « Préface. L'histoire culturelle en France. Retour sur trois itinéraires : Alain Corbin, Roger Chartier et Jean-François Sirinelli », *Cahiers d'histoire*, vol. 26, n° 2 (hiver), p. 49-59.
- Politique québécoise de développement culturel* (1978). [Québec :] Publications officielles du Québec.
- PORTES, Jacques (2005). « Les coopérants militaires français au Québec. Entre coopération et immigration », *Sociologie et sociétés*, vol. 37, n° 2 (automne), p. 49-63.
- POULIN, Manon (1990). « L'édition québécoise pour la jeunesse. Étude des maisons Ovale et La Courte échelle (1974-1988) », mémoire de maîtrise, Sherbrooke, université de Sherbrooke.
- POULIN, Manon (1991). « L'édition québécoise pour la jeunesse se porte bien », *Présence francophone*, vol. 38, p. 33-52.
- POULIOT, Suzanne (1995). « Identification des stratégies éditoriales propres à la littérature de jeunesse », *Édition et pouvoirs*, sous la direction de J. Michon. Sainte-Foy : PUL, p. 35-44.
- RAULIN, Dominique (1998). « Le point de vue de l'administration », *Les cahiers pédagogiques*, n° 369 (décembre), p. 11-12.
- RENARD, Hervé, et François ROUET (1998). « L'économie du livre : de la croissance à la crise », *L'Édition française depuis 1945*, Pascal Fouché (dir.). [Paris :] les Éditions du Cercle de la Librairie, p. 641-737.
- REVEL, Jacques (1979). « Histoire et sciences sociales : les paradigmes des *Annales* », *Annales E.S.C.*, vol. 34, n° 6 (novembre-décembre), p. 1360-1376
- REVEL, Jacques (1989). « L'histoire au ras du sol » présentation de *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle* par Giovanni Levi,

- traduit de l'italien par Monique Aymard. [Paris :] Gallimard, collection « Bibliothèque des histoires », p. I-XXXIII. 1^{ère} édition italienne : 1985.
- REVEL, Jacques (1996). « Micro-analyse et construction sociale », *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, dirigé par J. Revel. [Paris :] Seuil / Gallimard, collection « Hautes Études », p. 15-36.
- REYNAUD, Jean-Daniel (1993). « La formation des règles sociales », *Division du travail et lien social. Durkheim un siècle après*, Ph. Besnard, M. Borlandi et P. Vogt (dir.). Paris : PUF, collection « Sociologies », p. 295-317.
- RICARD, François (1992). *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*. Montréal : Boréal.
- RICHAUDEAU, François (1986). « La galaxie Harlequin des auteurs et des romans », *Communication et langages*, vol. 67, n° 1, p. 9-24.
- RIEFFEL, Rémy (1998). « L'édition de sciences humaines et sociales », dans *L'Édition française depuis 1945*, Pascal Fouché (dir.), [s], Éditions du Cercle de la librairie, 933 p.; p. 88-108.
- RIOUX, Jean-Pierre (1997). « Introduction. Un domaine et un regard », *Pour une histoire culturelle*, Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, dir. Paris : Seuil, collection « L'univers historique », p. 7-18.
- ROBERT, Lucie (2003). « Théâtre et édition au XX^e siècle », *Théâtres québécois et canadiens-français au XX^e siècle. Trajectoires et territoires*, H. Beauchamp et G. David (dir.). Québec : Presses de l'Université de Québec, p. 87-105.
- ROCHE, Daniel (1969). « Un savant et sa bibliothèque au XVIII^e siècle : les livres de Jean-Jacques Dortous de Mairan, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membres de l'Académie de Béziers », *Dix-huitième siècle*, n° 1, p. 47-88.
- ROCHE, Daniel (1976). « 'La mémoire de la mort'. Recherche sur la place des arts de mourir dans la Librairie et la lecture en France aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Annales E.S.C.*, janvier-février (31^e année, n° 1), p. 76-119.
- ROCHER, Guy (1992 [1968-1969]). *Introduction à la sociologie générale*. Montréal : Hurtubise HMH.
- ROCHER, Guy (1998). « Préface », *La recherche qualitative : diversité des champs et des pratiques au Québec*, Jean Poupart et autres. Boucherville : Gaëtan Morin éditeur, p. XV-XX.
- ROCHER, Guy (2007). « Le manuel scolaire et les mutations sociales », *Le manuel scolaire. D'ici et d'ailleurs, d'hier à demain*, Monique Lebrun (dir.). Québec : PUQ, p. 13-24.
- ROS, Guy (1990). « Comptes pour enfants. Essai de bibliométrie des livres pour l'enfance et la jeunesse (1812-1908) », *Histoire & Mesure*, vol. 3, n° 4, p. 343-369.

- ROSENTAL, Paul-André (2001). « Qu'est-ce qu'une ressource locale ? Homéostasie et microanalyse en histoire locale », *Revue de synthèse*, janvier-mars, p. 71-91.
- ROSTOW, Walt W. (1959). « Histoire et sciences sociales : la longue durée », *Annales ESC*, n° 4 (octobre-décembre), p. 710-718.
- ROTHLISBERGER, Ernest (1970 [1893]). « Extrait des pages 1 à 27 du *Rapport sur la statistique internationale des œuvres littéraires* », dans *Le littéraire et le social. Éléments pour une sociologie de la littérature*, R. Escarpit (dir.). Paris : Flammarion, collection « Science de l'homme », p. 275-284.
- ROUET, François (2007a). « La production et ses grandes évolutions », *Le livre, mutations d'une industrie culturelle*. Paris, La documentation française, collection « Les études de la documentation française », n°s 5249-5250, p. 141-163.
- ROUET, François (2007b). « Ce que le numérique fait au livre », *Le livre, mutations d'une industrie culturelle*. Paris, La documentation française, collection « Les études de la documentation française », n°s 5249-5250, p. 389-404.
- ROY, Jean-Louis (1972). « Livres et société bas-canadienne, croissance et expansion de la librairie Fabre », *Histoire sociale / Social History*, novembre (vol. 5, n° 10), p. 115-143.
- ROY, Jean-Louis (1974). *Édouard-Raymond Fabre, libraire et patriote canadien, 1799-1854. Contre l'isolement et la sujétion*. Montréal : Hurtubise HMH, collection « Cahiers du Québec. Histoire et documents d'histoire », n° 17.
- ROY, Philippe (2008). *Le livre français au Québec, 1939-1972*. Paris : Publibook, collection « Colloques et revues. Cours. Recherches ».
- ROY, Pierre (1995). « La relation entre les intérêts de lecture et le contenu des romans pour la jeunesse. Étude de trois collections : 1985-1993 ». Sherbrooke : thèse de doctorat, Université de Sherbrooke, 506 f.
- SAINT-JACQUES, Denis, Jacques LEMIEUX, Claude MARTIN, et Vincent NADEAU (1994). *Ces livres que vous avez aimés. Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*. Québec : Nuit blanche éditeur, collection « Recherche ».
- SAINT-MARTIN, Claude (1994). « Ce que racontent les listes de best-sellers », *Ces livres que vous avez aimés. Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*, D. Saint-Jacques (dir.). Québec : Nuit blanche, collection « Recherche », p. 65-121.
- SAVAGE, Jean-Marie (1981). « Contre le manuel unique de base », *Dimensions*, janvier, p. 20.
- SAVARD, Pierre (1974). « Un quart de siècle d'historiographie québécoise, 1947-1972 », *Recherches sociographiques*, vol. 15, n° 1, p. 77-96.

- SAVARD, Pierre (1976). « Un colloque sur les grandes éditions », *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, avril, n° 12, p. 1-2.
- SAVART, Claude (1985). *Les catholiques en France. Le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, collection « Théologie historique », n° 73.
- SCHALKE, Claudia, et Markus GELACH (1999). « Le paysage éditorial allemand », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 130 (décembre), p. 29-47.
- SCHUMPETER, Joseph A. (1983 [1954]). « La sociologie de l'économie », *Histoire de l'analyse économique*, tome I : *L'âge des fondateurs (des origines à 1790)*. Paris : Gallimard, collection « Bibliothèque des sciences humaines », p. 63-82.
- SCHUMPETER, Joseph A. (1983 [1954]). « [Keynes et la Macro-économie Moderne] », *Histoire de l'analyse économique*, tome III : *L'âge scientifique (de 1870 à J. M. Keynes)*. Paris : Gallimard, collection « Bibliothèque des sciences humaines », p. 542-589.
- SCHUWER, Philippe (2002). *Traité pratique d'édition* (3^e édition). Paris : Édition du Cercle de la Librairie.
- SEGRESTIN, Denis (1996). *Sociologie de l'entreprise*. Paris: Armand Colin, coll. « U ».
- SEIGNOBOS, Charles (1908). « L'inconnu et l'inconscient en histoire », *Bulletin de la Société française de philosophie*, juin, p. 218-247.
- SERRY, Hervé (2001). « Littératures et identités » (s. la dir. de H.S.), *Sociétés contemporaines*, n° 44.
- SERRY, Hervé (2002). « Constituer un catalogue littéraire. La place des traductions dans l'histoire des Éditions du Seuil », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144, p. 70-79.
- SERRY, Hervé (2005). « Figures d'éditeurs français après 1945 : Habitus, habitus professionnel et transformation du champ éditorial », *Figures de l'éditeur. Représentations, Savoirs, Compétences, Territoires*, B. Legendre et Chr. Robin (dir.). Paris : Nouveau Monde Éditions, p. 73-89; p. 98-101.
- SERRY, Hervé (2007). « Des transferts littéraires sous contraintes : identité nationale et marché de l'édition francophone. Le cas du Québec », *Champ littéraire et nation*, sous la direction de Joseph Jurt. Freiburg en Brisgau : Frankreich-Zentrum, Université Albert Ludwig de Fribourg, p. 171-185.
- SHAEFFER, Jean-Marie (1989). *Qu'est-ce qu'un genre littéraire?* Paris : Seuil, collection « Poétique ».
- SILVER, Cynthia (1993). « 75 années de diffusion de données à caractère social », *Statistique Canada*, n° 29 (été), p. 26-29.

- SIMIAND, François (1960 [1903]). « Méthode historique et Science sociale », *Annales E.S.C.*, n° 1 (janvier-février), p. 83-119.
- SIMIAND, François (1987). *Méthode historique et sciences sociales. Choix et présentation de textes* par Marina Cedronio. Paris : Éditions des Archives contemporaines, collection « Réimpression ».
- SIMONIN, Anne (1994). *Les Éditions de Minuit, 1942-1955. Le devoir d'insoumission*. Paris : IMEC éditions, collection « L'édition contemporaine ».
- SIMONIN, Anne (2004). « Archives. Le catalogue de l'éditeur, un outil pour l'histoire. L'exemple des Éditions de Minuit », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 81 (janvier-mars), p. 119-129.
- SIRINELLI, Jean-François, et Jean-Pierre RIOUX (dir.) (1997). *Pour une histoire culturelle*. Paris : Seuil, collection « L'univers historique ».
- SLAME, Marie-Gabrielle (2005). « Hatier », dans *Dictionnaire encyclopédique du livre*, volume « E-M », (sl), Éditions du Cercle de la Librairie, p. 455.
- STALLONI, Yves (2007). *Les genres littéraires*. Paris : Armand Colin, « 128. La collection universitaire de poche ».
- STONE, Lawrence (1971). « Prosopography », *Deadelus*, vol. 100, n° 1, Winter, p. 46-79.
- SUREL, Yves (1997). « Quand la politique change les politiques. La loi Lang du 10 août 1981 et les politiques du livre », *Revue française de science politique*, vol. 47, n° 2, avril, p. 147-172.
- SUZACK, Cheryl (2007). « L'édition et les communautés autochtones », dans *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*. Volume III : *De 1918 à 1980*, C. Gerson et J. Michon (dir.). Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- TEBEL, John (1972). *A History of Book Publishing in the United States*, t. I : *The Creation of an Industry, 1630-1865*. New York : R.R. Bowker.
- THÉRENTY, Marie-Ève, et Alain VAILLANT (2005). « Histoire littéraire et histoire culturelle », *L'histoire culturelle du contemporain*, Laurent Martin et Sylvain Venayre, dir. [SL :] Nouveau Monde Éditions, p. 271-290.
- TISDEL, Gaston (1976). « Les quatre étapes de la préparation d'un volume du *Dictionnaire biographique du Canada* », *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, n° 12 (avril), p. 8-10.
- TREMBLAY, S. (1992). *Le Devoir*, 22 juillet. (La littérature jeunesse depuis 20 ans).
- TRÉNARD, Louis (1962). « Sociologie du livre en France (1750-1789) », *Actes du cinquième Congrès national de la Société française de littérature comparée*, Lyon, mai 1962. *Imprimerie, commerce et littérature*. Paris : Société d'Édition Les Belles

- Lettres*, collections « Annales de l'Université de Lyon », 3^e série, Lettres, fascicule 39, p. 145-178.
- TRÉNARD, Louis (1968). « L'histoire des mentalités collectives : les livres – bilan et perspectives », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, octobre-décembre, p. 691-703.
- TROUBNIKOFF, Marie (1972). « Les données numériques », *Le livre français. Hier, aujourd'hui, demain*, J. Cain, R. Escarpit et H.-J. Martin, dir. Paris : Imprimerie nationale, p. 95-129.
- TURCOTTE, Julie (1998). « La collection 'Contes pour tous' publiée chez Québec / Amérique Jeunesse », mémoire de maîtrise. Sherbrooke : université de Sherbrooke.
- TURGEON, Robert (1984). « Analyse du marché de l'édition au Québec », mémoire de maîtrise. Montréal : École des hautes études commerciales.
- TURGEON, Robert (1985). « La vulnérabilité des éditeurs de livres au Québec : analyse de la structure et de la performance du marché ». Montréal : École des Hautes Études commerciales.
- VAILLANT, Alain (dir.) (1992). *Mesure(s) du livre*. Paris : Bibliothèque nationale, collection « Les collections de la Bibliothèque nationale », n^o 2.
- VALLOTTON, François (1998). « Un champ en friche : l'édition romande au XIX^e siècle », dans *Figures du livre et de l'édition en Suisse romande (1750-1950)*, Alain Clavien et François Vallotton (dir.). Lausanne : Fondation Mémoire éditoriale, n^o 1, p. 25-39.
- VALLOTTON, François (2001). « Les résultats d'une enquête bibliométrique » et « Stratégies éditoriales », dans *L'Édition romande et ses acteurs, 1850-1920*, Genève, Slatkine, coll. Mémoire éditoriale, 3, 125 p., 2001, 477 p.; p. 111-125 (ch. 4); p. 199-246 (ch. 6).
- VALLOTTON, François (2001a). « Les résultats d'une enquête bibliométrique » dans *L'Édition romande et ses acteurs, 1850-1920*. Genève : Slatkine, coll. Mémoire éditoriale, n^o 3, p. 111-125.
- VALLOTTON, François (2001b). « Stratégies éditoriales », dans *L'Édition romande et ses acteurs, 1850-1920*. Genève : Slatkine, coll. Mémoire éditoriale, n^o 3, p. 199-246.
- VALLOTTON, François (2004). *Les Éditions Rencontre, 1950-1971*, avec la contribution de Thierry Cottour. Lausanne : Éditions d'en bas, coll. « Mémoire éditoriale ».
- VELAY-VALLANATIN, Catherine (1987). « Le miroir des contes. Perrault dans les Bibliothèques bleues », *Les usages de l'imprimé (XV^e-XIX^e siècle)*, sous la direction de Roger Chartier. Paris : Fayard, p. 129-190.

- VERLEY, Patrick, Jean-Charles ASSELAIN, Anne DEMARTINI, et Pascal GAUCHON. « Crises économiques », *Encyclopaedia Universalis*. [En ligne sur abonnement institutionnel, consulté le 8 mars 2007]
- VEYNE, Paul (1971). *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*. Paris : Seuil, collection « L'univers historique ».
- VIGNAUX, Georges (2000). « Le 'livre électronique' », dossier : « Les trois révolutions du livre », Actes du colloque international de Lyon / Villeurbanne (1998), *Revue française d'histoire du livre*, n^{os} 106-109, p. 309-320.
- VINCENT, Josée (1994). « Le Conseil supérieur du livre, du rapport Bouchard à la loi 51 : pour une politique du livre au Québec », *Présence francophone*, n^o 45, p. 173-191.
- VINCENT, Josée (1995). « Le Conseil supérieur du livre : pour un statut du livre au Québec », *Édition et pouvoirs*, sous la direction de J. Michon. Sainte-Foy : PUL, p. 205-216.
- VINCENT, Josée (1997). *Les tribulations du livre québécois en France (1959-1985)*. Québec : Nuit blanche éditeur, collection « Études ».
- VINCENT, Josée (2002). « Les professionnels du livre à la conquête de leur marché. Les associations professionnelles dans le champ littéraire au Québec (1921-1960) ». Sherbrooke : Université de Sherbrooke, thèse de doctorat.
- VINCENT, Josée (2007a). « Les politiques du livre au Québec », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*, C. Gerson et J. Michon (dir.). Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 45-52.
- VINCENT, Josée (2007b). « Les associations d'éditeurs francophones », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1918 à 1980*, C. Gerson et J. Michon (dir.). Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, p. 227-228.
- VOLLE, Michel (1977). « Naissance de la statistique industrielle en France (1930-1950) », *Pour une histoire de la statistique. Tome 1 : Contributions*. [Paris :] Institut national de la statistique et des études économiques (INSE), p. 327-365.
- VOVELLE, Michel (1973). *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle. Les attitudes devant la mort d'après les clauses des testaments*. [Paris :] Plon, collection « Civilisations et mentalités ».
- VOVELLE, Michel (1985). « Histoire sérielle ou 'case studies' : vrai ou faux dilemme en histoire des mentalités », *Histoire sociale, sensibilités collectives et mentalités. Mélanges Robert Mandrou*. Paris : PUF, p. 39-49.
- VOVELLE, Michel (1986). « Le Sans-culotte marseillais », *Histoire & Mesure*, vol. 1, n^o 1, p. 75-95.

- VOVELLE, Michel, et Gaby VOVILLE (1970). *Vision de la mort et de l'au-delà en Provence d'après les autels des âmes du purgatoire XV^e-XX^e siècles*. Paris : Librairie Armand Colin, collection « Cahiers des Annales », n° 29.
- WARREN, Jean-Philippe (2005). « Universalisation et traditionnalisation de la discipline sociologique. Le cas du Québec francophone », *Sociologie et sociétés*, vol. 37, n° 2 (automne), p. 65-89.
- WHITEMAN, Bruce (1994). *Lasting impressions. A short story of English publishing in Québec*. Montréal : Véhicule Press.
- WIEVIORKA, Michel (2006). *Sociologue sous tension. Entretien [première partie] avec Julien Ténédos*. [La Courneuve, France] : Aux lieux d'être, collection « Entretiens ».
- WIEVIORKA, Michel (2007). « Introduction » dans *Les sciences sociales en mutation*, sous la direction de M. Wieviorka. Auxerre : Éditions Sciences humaines, p. 9-21.
- WORTON, David A. (1998). *Le Bureau fédéral de la statistique. Les origines et l'évolution du bureau central de la statistique au Canada, 1841-1972*. Montréal & Kingston : McGill-Queen's University Press, collection « Administration publique canadienne ».
- YERGEAU, Robert (1994). *À tout prix. Les prix littéraires au Québec*. Montréal : Triptyque.
- YERGEAU, Robert (2007). « L'édition en français. L'édition en Ontario », *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. De 1919 à 1980*. [Montréal :] Presses de l'Université de Montréal, p. 221-223.
- ZAKHARTCHOUK, Jean-Michel (dir.) (1998). « Dossier : Du bon usage des manuels », *Les cahiers pédagogiques*, n° 369 (décembre), p. 7-58.

TABLE DES MATIÈRES

Table des matières

Composition du jury	2
Remerciements	3
Résumé	4
Sommaire	5
Liste des figures	6
Liste des tableaux	8
<u>INTRODUCTION GÉNÉRALE</u>	9
1. Hypothèse	10
2. Histoire culturelle et sociologie de la culture	16
3. Un catalogue d'éditeur	21
4. Méthodologie et structure	23
<u>PARTIE I. Théorie. Généalogie d'un outil, l'analyse quantitative</u>	27
Présentation	28
Chapitre 1 : Développement d'un outil	
1. <i>L'apparition du livre</i>	36
2. Méthode historique et Science sociale	42
3. L'enseignement des bibliothèques privées	49
4. L'économie comme cadre explicatif	63
5. L'économie devant l'historiographie	71
6. Les <i>Annales</i> prennent acte	77
7. Histoire des mentalités	84
8. La longue durée	107
Chapitre 2 : Application d'un outil	
1. Le quantitatif dans l'historiographie du livre	114
2. Statistiques et théorie économique	145
3. L'histoire sérielle devant la micro-histoire	158
4. Le quantitatif aujourd'hui	181
Synthèse	191

/...

<u>PARTIE II. Histoire.</u> Le marché éditorial québécois, 1940-2003	198
Présentation	199
Chapitre 3 : Un marché en expansion	
1. La société québécoise	204
a. Sous le signe de la transformation	204
b. Les femmes, agentes du changement	209
c. L'économie générale	212
2. Le marché éditorial pris globalement	215
a. Structuration d'un marché	215
b. Épanouissement et déclin	223
c. Clivage culture-commerce	244
d. Relance du marché	258
e. Le marché en chiffres	262
Chapitre 4 : Quatre secteurs du marché	
1. Le manuel scolaire	276
a. Pédagogie et marché	281
b. Les statistiques sectorielles	299
2. Le livre jeunesse	304
a. Les raisons d'un succès	316
b. Les statistiques sectorielles	320
3. Le livre pratique	326
4. La distribution-diffusion	335
Synthèse	345

.../

/...

<u>PARTIE III. Analyse.</u> Le catalogue des Éditions Hurtubise HMH	357
Présentation	358
Chapitre 5 : Le catalogue dans sa globalité	
1. Le catalogue comme objet de recherche	365
2. Développement général du catalogue de Hurtubise HMH	376
3. Trois aspects du catalogue :	
a. Les secteurs éditoriaux	389
b. Les auteurs	392
c. Les genres	402
Chapitre 6 : Directions administratives et catalogue	412
1. Démarrage et croissance : Claude Hurtubise, 1960-1975	412
2. Crise et transition : Thierry Viellard, 1976-1979	422
3. Reprise et diversification : Hervé Foulon, 1980-2003	431
4. Distribution et internationalisation	442
Chapitre 7 : Le fondement d'un parcours : collections et séries	
en littérature générale	455
1. Le hors collections et le hors séries	457
2. Dynamiques respectives et réciproques des secteurs éditoriaux	461
3. Le secteur littérature générale	464
4. Les 24 [+ 19] collections et séries du secteur	474
Dont :	
Figures canadiennes (477) - Constantes (478) - L'arbre - amÉrica -	
Sur parole (483) - Sciences de l'homme et humanisme - L'homme	
dans la société - Problèmes sociaux (487) - H (492) -	
Reconnaisances (493) - Aujourd'hui (495) - Les Cahiers du	
Québec (499) - Brèches (505) - 7 collections importées (508) -	
Didactique des langues - L'album (510)	

.../

/...

PARTIE III. Analyse (suite)

Chapitre 8 : Relance et développement : collections et séries en scolaire, jeunesse et livre pratique	517
1. Première diversification : le livre scolaire	518
30 collections et séries dont :	
Les grammaires expliquées Galichet - Collection de français (525)	
- Dossiers pour la classe de français - Communication - En situation d'apprentissage - Document pour l'enseignement du français - Histoire nationale - J'apprends le français au fil des jours (527) - Sciences biologiques - Sciences physiques : approche thématique expérimentale (531) - Bescherelle (532) - Mathématiques - Marc et Mathilde découvrent le monde des mathématiques (537) - Contes amérindiens (en français, en cri et en innu) (539) - La reconnaissance des acquis - Prior Learning Assessment (542) - Profession : instituteur (544) - Texto HMH (545) - Les cahiers Orange (français et mathématiques) - Les cartes Orange (547) - Planète verte - Accès - Parcours pédagogiques (549)	
2. Redéploiement de la maison : le livre jeunesse	552
Première période : 1960-1962	555
Seconde période : 1979-	557
3. Le monde chez soi : le livre pratique	564
Synthèse	584
<u>CONCLUSION GÉNÉRALE</u>	592
1. Modèle	593
2. Quantité et culture	597
Bibliographie	602
1. Catalogues de Hurtubise HMH	
a. Littérature générale	604
b. Jeunesse	605
c. Scolaire	605
d. Divers	606
2. Statistiques générales et éditoriales	607
3. Catalogues des bibliothèques consultés (sites Internet)	609
4. Articles et monographies	610
Table des matières	655